



Kate B. Jacobson

**Révèle
moi
Intégrale**

Éditions  Addictives

Kate B. Jacobson

RÉVÈLE-MOI !

L'atelier des Galériens
www.ebookdz.com

1. Retour à Amberdel

- Je ne peux pas y aller comme ça !
- Mais si, tu es ravissante Matilda !

Je me regarde de nouveau dans le miroir et, malgré ce que m'assure Emily, je vois bien que je suis affreuse. La robe qu'elle m'a prêtée est bien trop serrée, et mon visage est constellé de boutons de varicelle. Quant à mes cheveux... pff...

Je suis en vacances au château d'Amberdel, dans le Sussex, invitée par ma correspondante anglaise Emily qui a 12 ans, comme moi. J'aime beaucoup Emily. Depuis qu'elle est venue me voir à Paris, nous sommes les meilleures amies du monde. Ce soir, il y a un grand bal au château, et Lady Margaret, la grand-mère d'Emily, a décidé à la dernière minute que nous pourrions y assister avec les adultes. Évidemment, je n'ai aucun vêtement pour ce genre d'occasion dans ma valise. C'est pour cela qu'Emily m'a prêté sa plus jolie robe, mais rien à faire, je suis loin d'avoir sa silhouette élancée et je me sens mal à l'aise... Sans compter ces maudits boutons de varicelle qui s'éternisent sur mon visage trop rond à mon goût... Je n'ai vraiment pas de chance. Tous mes amis ont eu la varicelle avant leurs 10 ans, et moi je l'attrape à 12, juste avant un bal !

Emily est très excitée. Pour elle aussi, c'est son premier bal. Elle a le rouge aux joues et son pied bat la mesure au rythme de la musique qui provient de la salle de réception. Elle ne me laisse pas le temps de m'apitoyer davantage sur moi-même et me prend par la main pour m'arracher à mon reflet et m'entraîner vers le brouhaha joyeux des invités.

Dans la grande salle de bal, les meubles ont été retirés, tout comme les tapis. Les lustres en cristal gigantesques brillent de mille feux. Les invités ne sont pas en tenue d'époque, mais les femmes portent de somptueuses robes de soirée qui me font cligner des yeux ; les hommes, en habit, ne sont pas en reste. Le seul château que j'ai vu, c'était à Disneyland, et il était autrement moins impressionnant. Je ne pensais pas que l'on pouvait réellement vivre dans un tel endroit, de nos jours, et en plus y donner des bals ! Je suis aussi émerveillée qu'intimidée. Si je n'étais pas si mal à l'aise dans cette robe, je pourrais presque croire que je suis une princesse. La musique s'est temporairement arrêtée et les conversations vont bon train, émaillées d'éclats de rire. Emily s'est éloignée pour nous chercher à manger.

Soudain, je vois approcher Reginald et Penelope, deux cousins éloignés d'Emily, qui sont aussi en vacances au château cet été. Un peu plus âgés que moi, ils me mènent la vie dure depuis quelques jours, se moquant, dès qu'il n'y a pas de témoin, de ma silhouette arrondie, de mon anglais hésitant, de mes vêtements...

J'essaie de me cacher dans un recoin de la salle, mais ils m'ont déjà repérée et s'approchent de moi.

– Tu arrives à respirer dans cette robe ? J'ai bien peur que les boutons ne sautent, me lance l'horrible Penelope.

– Tu es sûre que tu n’es plus contagieuse ? me dit Reginald Goguenard, en fixant mes boutons. Tu devrais te promener avec une clochette, comme une lépreuse.

Les larmes aux yeux, je ne sais quoi répondre à leurs moqueries. Ils ont parlé très fort et j’ai l’impression que tout le monde les a entendus et que tous les regards sont tournés vers moi. J’ai envie de m’enfoncer sous terre, quand je m’aperçois que ce n’est pas moi que l’on fixe, mais un jeune homme qui se tient devant moi et que je n’ai pas vu arriver : Percival Spencer Cavendish, comte d’Amberdel. Il n’a que 20 ans, mais toutes les personnes ici sont ses invitées. Il a hérité du titre, du château et d’une immense fortune il y a quelques mois, à la mort de son grand-père. Il n’est arrivé à Amberdel qu’hier, et c’est à peine si je l’ai croisé. Emily m’a présentée et il m’a saluée au même titre que si j’étais une adulte, et j’en étais aussi reconnaissante que gênée.

Il ne m’a pas impressionnée que par sa distinction. Percival est d’une beauté étourdissante et, maintenant qu’il se dresse de toute sa haute taille devant moi, mon cœur bat la chamade. Stupéfaite, je le regarde avec des yeux ronds, tandis que le brouhaha a fait place aux murmures. Avant même que je réalise que l’orchestre s’est remis à jouer, Percival s’incline devant moi :

– Mademoiselle, me feriez-vous l’honneur de m’accorder cette danse ?

– Mademoiselle... mademoiselle, vous êtes arrivée.

Perdue dans mes souvenirs, je ne me suis pas rendu compte que la Rolls s’était arrêtée devant le château d’Amberdel. J’ouvre les yeux et je vois que le chauffeur, tourné vers moi, me regarde, impassible. Je réalise que je suis arrivée à destination.

J’avais 12 ans lors de ma première visite. J’en ai 23 aujourd’hui. Je ne suis plus une enfant, mais j’ai le cœur qui bat comme lorsque je suis arrivée au château pour la première fois. Il se dresse devant moi, modeste de taille mais dans toute sa majesté élisabéthaine, et mon œil désormais exercé reconnaît l’indéniable influence de la Renaissance italienne.

Il y a onze ans, je débarquais de Paris. Aujourd’hui, j’arrive de Florence, où j’ai suivi ma mère, italienne, après son divorce de mon père français. C’est dans la ville des Médicis que j’ai appris mon métier, designer textile. Je choisis des matières, dessine des imprimés pour créer des tissus qui seront utilisés dans une collection de vêtements. J’ai la chance de travailler avec Mimi, une styliste pleine de talent qui est aussi mon amie.

Si je suis de retour dans le Sussex, c’est pour assister aux fiançailles de mon ancienne correspondante et toujours amie Emily. À travers la vitre, je la vois, blonde, élancée, les cheveux au vent, courir vers moi avec un immense sourire aux lèvres. Elle se précipite pour m’ouvrir la portière, avant même que le chauffeur, qui est sorti du véhicule, ne puisse le faire. Emily a toujours pris beaucoup de liberté par rapport aux convenances.

– Quel bonheur ! Tu vas bien ? Tu as fait bon voyage ? dit-elle en me serrant dans ses bras.

Je suis si heureuse de la revoir. Ces onze dernières années, je ne suis pas revenue à Amberdel, et même si j'ai gardé des liens étroits avec elle – par tous les moyens possibles : lettres, téléphone, mails, Facebook, Skype –, pendant une période, je l'ai assez peu vue car, à l'adolescence, elle a quitté le Royaume-Uni avec ses parents pour vivre en Afrique du Sud. On s'est quand même croisées, à Paris chez mon père, ou à Florence, lorsque ses parents faisaient un saut en Europe. Depuis que l'on est majeures, on se débrouille pour partir en vacances ensemble une fois par an, juste toutes les deux. La dernière fois, nous nous sommes retrouvées à Rome. Emily est revenue en Angleterre il y a un an, après la mort de ses parents, décédés à quelques mois d'intervalle. Cavalière émérite, elle s'est installée au château avec sa grand-mère, Lady Margaret pour s'occuper du haras.

– Je suis tellement désolée de n'avoir pas pu venir te chercher, s'excuse Emily. Mais j'avais rendez-vous avec le traiteur. Le décorateur a fait un infarctus et il a fallu le remplacer... Heureusement que Grand-mère et Lavinia ont pris les choses en main.

– Cela n'a aucune importance, réponds-je. J'en ai profité pour faire un petit voyage dans le temps pendant le trajet. Je repensais à mon premier séjour ici, ajouté-je devant l'air intrigué d'Emily.

– Oh oui ! On s'était bien amusées... Ne te préoccupe pas de tes bagages, je vais les faire monter. Viens, je vais te montrer ta chambre, dit-elle en m'entraînant à sa suite, à travers les escaliers et les couloirs où nous avons fait tant de parties de cache-cache. Tu te souviens de la kermesse organisée dans le parc ? me demande-t-elle, en revenant à nos souvenirs. J'avais mangé tellement de trifle que j'en ai été malade ! Figure-toi que je n'en ai plus mangé depuis ! dit-elle en éclatant de rire.

Comment ne pas me souvenir de cette kermesse ? Elle était installée dans les jardins du château et ouverte à tous les enfants du village et du personnel. Il y avait différents stands de jeux, des baraques qui offraient des beignets, des barbes à papa, mais surtout une tente qui abritait une voyante. Une vieille voyante d'opérette, avec boule de cristal, foulard sur la tête, breloques aux poignets et un maquillage outrancier. À vrai dire, elle était assez effrayante, surtout pour l'enfant que j'étais. Je m'étais plantée devant sa tente, fascinée par ce personnage que j'entrevois par l'ouverture. Soudain, elle avait levé la tête et m'avait vue. Elle m'avait fait signe de rentrer. Après une hésitation, essayant de contrôler mon cœur qui s'emballait, j'étais entrée sous la tente. D'un geste de la main, la voyante m'avait intimé l'ordre de m'asseoir en face d'elle. Elle avait pris la parole d'une impressionnante voix caverneuse qui m'avait terrifiée, autant que son grand nez crochu.

– Que veux-tu savoir mon enfant ? m'avait-elle dit en me fixant derrière les franges de son châle.

J'étais bien trop impressionnée pour ouvrir la bouche. C'est à peine si j'avais pu articuler mon prénom quand elle me l'avait demandé. C'est alors qu'elle m'avait fait une prophétie que je n'oublierai jamais : « Jeune Matilda, vous allez vivre un grand et merveilleux amour. Faites attention à ne pas le laisser s'échapper. Vous saurez le reconnaître quand vous le rencontrerez. Ses initiales sont P. C. Il portera une écharpe rouge autour du cou. ». Elle avait éclaté d'un grand rire tonitruant, et j'avais aussitôt pris mes jambes à mon cou ! Le lendemain, Percival Spencer Cavendish arrivait au château. À ma grande stupéfaction, il portait une superbe écharpe de soie écarlate.

– Elle te plaît ? me dit Emily, après m'avoir fait entrer dans une chambre du deuxième étage. J'ai pensé que nous avions passé l'âge de partager la mienne...

– Elle est merveilleuse, tu veux dire, dis-je en admirant les murs décorés de tissus damassés vert tendre, avant de me jeter sur le grand lit à baldaquin.

Je tapote le matelas pour inviter mon amie à me rejoindre sur la courtepoinette brodée ton sur ton, d'un blanc immaculé ; ce qu'elle s'empresse de faire.

– Alors, tu es heureuse, Emily ?

– Merveilleusement, et c'est grâce à Douglas, me répond-elle avec un sourire extatique. C'est un miracle d'être tombée sur lui dans cette boutique à Londres. Je t'ai raconté, non ?

– Seulement une centaine de fois.

Emily éclate de rire.

– Ça a été comme une évidence entre nous quand on s'est revus dans cette boutique de Notting Hill, reprend-elle. Je l'ai trouvé si beau ! Je me demande comment j'ai fait pour ne pas le remarquer avant, ajoute-t-elle d'un air pensif. Mais, à ma décharge, quand je l'ai rencontré la toute première fois, j'étais très jeune. C'était l'été où tu étais là d'ailleurs. Tu te souviens ?

– Oui, il était venu avec... ton cousin, dis-je en rougissant.

Et lui, moi, je l'avais bien remarqué, même si je n'avais que 12 ans !

– À cette époque, Percival et Doug étaient les meilleurs amis du monde ; ce qui n'est plus le cas apparemment, dit-elle en fronçant les sourcils. Je t'ai dit que Percy ne venait pas à mes fiançailles ?

Oui, elle m'a dit au téléphone que Percival ne rentrait pas d'Argentine où il s'était installé, après la mort de son épouse, et j'ai eu un petit pincement au cœur en apprenant son absence. Je n'ai jamais revu Percival depuis l'été de mes 12 ans, mais je ne l'ai pas oublié pour autant. Évidemment, en grandissant, j'ai arrêté de prendre la prédiction de la voyante au sérieux, mais, pendant longtemps, j'ai été troublée rien qu'en repensant à cet instant magique où il m'avait invitée à danser. Je dois bien avouer que pendant quelques années, le prince charmant qui occupait mes rêveries d'adolescente romantique avait ses traits. J'aurais bien aimé le revoir aujourd'hui, alors que je suis une femme et plus une gamine complexée.

Est-ce que son charme agirait encore sur moi comme à l'époque ?

Revenir à Amberdel a réveillé tous ces souvenirs enfouis. Je me rappelle l'émotion que j'éprouvais quand, entre deux sorties avec son inséparable Douglas, Percival venait passer une heure avec les plus jeunes, Emily, Reginald, Penelope et moi et, de temps à autre, d'autres cousins éloignés de passage, pour partager nos baignades dans le lac, nous apprendre à fabriquer un cerf-volant... Tout ça sans que jamais, au grand jamais, je n'ose lui parler. Je me contentais de le dévorer des yeux et de sourire béatement quand il faisait enrager sa grand-mère par ses blagues. Parfois, à mon grand bonheur, il me faisait un clin d'œil complice.

Emily n'a pas remarqué qu'une nouvelle fois mes pensées avaient rebroussé chemin. Tout à son bonheur, elle ne tarit pas d'éloges sur son futur mari.

– Doug est si beau et si doux. J'ai de la chance. Jamais je n'aurais imaginé, enfant, que j'allais épouser le beau Douglas Mosley-Jones. Quand il venait en vacances avec Percy, je ne m'intéressais qu'aux chevaux. Ce n'est que bien après que j'ai commencé à regarder les hommes.

– C'est dingue quand même, ce coup de foudre à retardement, dis-je, amusée. Je dois confesser, maintenant que je te vois en chair et en os, que lorsque tu m'as téléphoné pour m'inviter à tes fiançailles,

j'ai été très surprise. Je n'ai pas voulu refroidir tes ardeurs, ni avoir l'air de te faire la leçon, surtout au téléphone, mais quand même, ça fait quoi, quatre mois que vous êtes ensemble ?

– Non, six ! Je peux t'avouer que cela a un peu contrarié Grand-mère, mais ç'aurait pu être pire ; c'est à un mariage que j'ai failli t'inviter ! C'est elle qui a absolument insisté pour que l'on prenne le temps d'organiser des fiançailles ; je t'avoue que je m'en serais bien passée. J'ai hâte de devenir la femme de Doug, mais lui-même s'est finalement rangé à l'avis de Grand-mère. Et toi alors, dit-elle soudain, pourquoi n'as-tu pas amené ton fiancé ? Tu connais déjà le mien, j'ai hâte de connaître le tien ! Toi, tu n'as fait aucune cérémonie pour fêter ça.

Je la regarde, très embarrassée.

– Qu'est-ce qu'il y a ? me demande Emily en fronçant les sourcils.

– Je ne suis plus fiancée, dis-je en baissant la tête.

– Mais... pourquoi ? Que s'est-il passé ?

– Je... je crois que je m'étais un peu précipitée. Orlando est un homme adorable, prévenant, qui me donne beaucoup d'amour, mais je ne crois pas que mes sentiments soient à la hauteur des siens. Il insistait tellement pour qu'on se fiance que j'ai accepté, mais... je n'étais pas sûre de moi. Je t'ai dit que mes parents se sont remariés ? Ensemble !

– Non, ce n'est pas possible ! me dit Emily en écarquillant les yeux.

– Si ! Après huit ans de séparation, ils ont compris qu'ils s'aimaient toujours. Et c'est en les revoyant ensemble, en constatant l'intensité de leurs sentiments, qui ont survécu à toutes les épreuves et à la séparation, que j'ai compris que ce n'était pas de l'amour que je ressentais pour Orlando. Pas celui sur lequel on bâtit une vie commune.

– Mais ça leur a pris tout d'un coup, après toutes ces années ? me demande Emily, ébahie.

– En fait, cela faisait plusieurs mois qu'ils se revoyaient sans rien nous dire, à mon frère et à moi, et puis, hop ! Ils se sont remariés en catimini. Et, dans la foulée, ma mère s'est réinstallée à Paris auprès de mon père. Ils sont partis il y a quelques jours pour un tour du monde. Papa, qui est toujours chercheur, en profite pour étudier la biodiversité dans les régions les plus reculées. Ni Paul, ni moi n'avons beaucoup de nouvelles...

– Ça alors ! Je suis heureuse pour eux. J'ai toujours trouvé qu'ils formaient un beau couple ! me dit Emily, réjouie. Et Paul alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il vivait avec ta mère non ?

– Paul a pris un atelier d'artiste et il essaie de vivre de ses peintures. Pour l'instant, sans réel succès, mais j'ai confiance en lui, il est très doué. S'il faisait juste moins la fête et s'intéressait davantage à sa carrière... S'il m'entendait ! dis-je en souriant. Il ne supporte pas quand je lui dis ça ; il me dit que j'oublie que c'est lui l'aîné !

– Revenons à toi, me dit soudain Emily en me prenant la main et en me regardant d'un air soucieux. Tu n'es pas trop triste de ta rupture ?

– Hum... fais-je avec une moue dubitative. Je dirais que je suis soulagée plutôt. Orlando était un super petit ami, mais je ne pouvais pas faire ma vie avec lui. Je devais rompre, ne serait-ce que pour lui. C'est affreux de vivre avec quelqu'un qui ne vous aime pas comme vous l'aimez, non ? Le souci, c'est qu'il ne semble pas comprendre que c'est définitif. Pour lui, j'ai juste peur de l'engagement, et je vais revenir très vite « à la raison ». Ce sont ses mots. Il a été adorable, comme toujours, compréhensif, mais il s'obstine. Il est convaincu que je suis la femme de sa vie, et lui, bien sûr, l'homme de la mienne. Il était même content que je prenne quelques jours pour venir te voir. Il m'a dit que prendre du recul m'aiderait à y voir plus clair. Mais je crois que j'y vois bien assez clair comme ça...

– Tu as des doutes ?

– Je ne pense pas avoir fait une erreur en rompant, mais tu sais, c'est très déstabilisant quand tu as quelqu'un en face de toi qui se montre si sûr de lui, si serein... Je suis contente de m'être éloignée quelque temps. Je ne pense pas changer d'avis, mais peut-être que cet éloignement l'aidera, lui, à comprendre que j'ai pris la meilleure décision pour nous deux.

Je regarde Emily en essayant d'afficher un air confiant. Je n'ai aucune envie de lui gâcher son bonheur actuel, et je sens bien que ma rupture l'attriste. Il vaut mieux changer très vite de sujet.

– Quoi qu'il en soit, je suis ravie d'avoir la chance de passer un peu de temps avec toi avant que le château ne soit envahi par tous les invités ! J'ai profité de tes fiançailles pour prendre des vacances. J'ai bossé dur sur la prochaine collection de Mimi, y compris le week-end dernier, pour pouvoir m'absenter quinze jours de Florence et t'avoir un peu à moi avant la frénésie. Personne n'est encore arrivé ? dis-je, curieuse.

– Pour l'instant, il y a Lavinia, qui passe pas mal de temps ici avec Grand-mère, depuis qu'elle a divorcé de son oligarque russe.

Je me souviens bien de Lavinia, la tante d'Emily et la mère de Percival, une très belle femme, quelque peu excentrique mais d'une classe folle. Son premier mari, le père de Percy, est mort lorsque son fils était tout jeune. Après ça, Lavinia s'est remariée trois fois et a divorcé autant de fois. Elle est restée très proche de son ex-belle-mère, Lady Margaret, la grand-mère de Percy et d'Emily, qu'elle considère comme sa propre mère.

– Il y a aussi Reginald qui est arrivé avec Penelope hier de New York, où il vit une partie de l'année. Tu dois te souvenir d'eux, non ?

Si je me souviens d'eux, évidemment ! Le frère et la sœur terribles ! Je ne suis pas près d'oublier leurs moqueries...

– Oui, évidemment, réponds-je de la voix la plus neutre possible.

– Reggie a hérité de la fortune d'un oncle d'Amérique, de je ne sais quelle branche, je t'avoue, continue Emily, mais pas de notre côté de la famille. Il est brouillé avec ses parents, sa sœur aussi d'ailleurs. Lorsqu'il vient en Grande-Bretagne, il passe toujours voir Grand-Ma. Cette fois, il reste au château un peu plus longtemps que prévu, car il a eu un énorme dégât des eaux dans son appartement londonien. Il en a profité pour le faire redécorer entièrement. Apparemment, c'est un vaste chantier. Du coup, Grand-mère l'a invité à rester ici, avec Penny qui, elle, vient de se séparer de son petit ami et n'a plus de pied-à-terre. Il y a suffisamment d'espace ici pour que l'on vive tous, sans être les uns sur les autres. Je t'ai dit que Reginald a eu un accident de polo il y a quelques années ?

– Oui tu m'as dit qu'il était dans une chaise roulante. Pauvre Reginald.

– Surtout ne dis jamais ça devant lui, m'avertit Emily. Il ne supporte pas la pitié. Tu vas voir, il a beaucoup changé. Je ne m'entendais pas très bien avec lui à l'époque, mais j'avoue qu'aujourd'hui j'apprécie beaucoup sa compagnie. Il est toujours aussi sarcastique, mais il a gagné en autodérision, en humour et en humanité. En revanche, sa sœur n'a pas évolué d'un iota. Une vraie peste ! Heureusement, on ne la voit pas souvent par ici. L'air de la campagne, ce n'est guère son truc ; elle vient en coup de vent saluer Grand-mère, qui est la seule personne de la famille avec laquelle elle s'entend et pour laquelle elle montre un peu de respect et même, dirais-je, de l'affection. L'essentiel de son temps, Penelope le

passé entre les défilés de mode – devant ou sur le catwalk –, et dans des soirées aux quatre coins du monde.

– J’espère que tu ne lui as pas dit que j’étais fiancée à Orlando Tascini ? Je suis sûre que Lavinia et Penelope le connaissent.

La première a été l’égérie des plus grands couturiers, et la seconde est top model à ses heures. Ça ne m’étonnerait pas qu’elles connaissent Orlando, le propriétaire d’un empire du luxe ! Ils évoluent dans le même milieu. Pour eux, l’Europe est toute petite. Je me sentirais piteuse de devoir dire que l’histoire a tourné court par ma faute. Je n’aimerais pas avoir à m’expliquer. Je me sens bien assez coupable comme ça...

– Non, je n’ai rien dit, ne t’en fais pas. Tu viens ? Grand-mère doit nous attendre, c’est tea time. Elle était très heureuse à l’idée de te revoir ; ne la faisons pas attendre plus longtemps !

2. Petit thé entre amis... ou presque

– Viens ici, ma petite Tilda, que je t’embrasse ! s’exclame Lady Margaret.

Emily n’a pas menti, sa grand-mère semble vraiment ravie de me voir. Je quitte l’embrasure de la porte du salon bleu où je m’étais arrêtée, un peu intimidée, pour l’embrasser. Elle me semble n’avoir pas changé ; seuls ses cheveux, autrefois poivre et sel, sont entièrement blancs et coupés très courts. Avec l’âge, elle a peut-être aussi pris un peu de poids. Un grand sourire franc illumine son visage joliment ridé et fait pétiller ses yeux bleus.

– Tu es aussi grande que moi maintenant ! Que tu as changé ! Mais je reconnais tes jolis yeux en amande et ton petit minois de chat, dit-elle en me caressant la joue.

– Tu as fait un régime ? me demande Penelope en guise de bonjour.

Décidément, elle est toujours aussi agréable ! J’ai l’impression que le temps ne l’a pas arrangée.

Elle, elle est toujours aussi maigre et, il faut bien le reconnaître, aussi belle qu’autrefois, lorsqu’elle était une adolescente boudeuse qui prenait plaisir à me taquiner. Nonchalamment assise sur l’accoudoir d’un fauteuil en cuir, elle me jauge avec un sourire en coin. Elle a coupé ses cheveux, et une mèche lui cache un œil. Elle est habillée d’un pantalon taille haute étroit et d’une chemise masculine, largement déboutonnée, qui mettent en valeur sa longue silhouette androgyne.

– Bonjour à toi aussi, Penelope, réponds-je avec un sourire ironique.

– Moi je la trouve ravissante, s’exclame Lavinia, en quittant la banquette où elle était allongée. Ma chérie, tu as fait des merveilles avec tes cheveux ; je suis ravie que tu aies abandonné tes sempiternelles tresses, me dit-elle en contemplant mes cheveux châtain qui ondulent librement sur mes épaules.

Les siens sont désormais d’un gris presque blanc, juste striés de deux grandes mèches noires et retenus en un chignon très haut et compliqué dans lequel est planté une sorte de peigne en métal. La mère de Percival a des allures de Cruella – même si, côté caractère, elle est à l’opposé, heureusement ! –, avec sa crinière bicolore, dans sa robe corsetée Balenciaga noir et doré et ses chaussures à talons démesurés. Elle doit maintenant avoir la cinquantaine bien sonnée, mais elle n’a rien perdu de sa beauté légendaire.

– Ah ! mais je vois que tu as fini par te débarrasser de tes boutons de varicelle, intervient un homme assis sur le canapé en face de moi.

Il me regarde avec un sourire légèrement sarcastique, et je reconnais alors Reginald. Il m’a fallu quelques secondes, car il avait dans les 15 ans quand je l’ai connu ; c’était encore un gamin alors qu’aujourd’hui c’est un homme. Ses cheveux bruns et bouclés sont soigneusement coiffés en arrière et il est habillé d’un costume sombre merveilleusement coupé. Si Emily ne m’avait rien dit, et surtout s’il n’était pas dans une chaise roulante, je n’aurais pas deviné qu’il était désormais handicapé. Ses yeux étranges, d’un bleu très pâle, un peu bridés, m’ont toujours mis un peu mal à l’aise, comme son

sempiternel sourire en coin.

– Assieds-toi près de moi, me dit Lady Margaret en me désignant la place sur le canapé près de son fauteuil, dos à la porte.

Emily vient m'y rejoindre.

Lavinia se tient debout près de sa belle-mère. Reginald est un peu en retrait, près de la fenêtre, et sa sœur me fait face, juchée sur le bras de son fauteuil.

– Tu veux une tasse de thé ? me propose Lady Margaret en montrant le ravissant plateau devant elle, sur lequel repose un service à thé en porcelaine chinoise ancienne, des sandwiches au concombre, des scones et un cake largement entamé.

Les années sont passées, mais Lady Margaret est restée fidèle à la tradition, et je trouve cela très émouvant. J'accepte une tasse de thé, que me sert Lavinia.

– Alors que deviens-tu ? reprend Lady Margaret. Apparemment, je ne me suis pas trompée en voyant en toi une artiste. Tu te souviens, quand je vous ai emmenées, Emily et toi, au British Museum et à la Tate ? Tu ouvrais de grands yeux... Et nos séances de peinture dans le jardin ? Quels beaux moments nous avons passés ! Emily m'a dit que tu travaillais dans la mode, que tu dessinais des tissus, c'est bien cela ?

– Ah bon ? lance Penelope, étonnée, avant que j'aie eu le temps de répondre.

– Oui, je suis designer textile, dis-je en regardant Lady Margaret. C'est vrai, vous m'avez donné goût au dessin et à l'art en général, et j'ai beaucoup pensé à vous lorsque j'ai choisi mon métier. Vous m'avez ouvert l'esprit et la voie, et je vous en serai toujours très reconnaissante, dis-je à la vieille dame qui, toute réjouie, me prend la main et la serre affectueusement.

– Et pour quelle marque travailles-tu ? demande Lavinia, curieuse.

– Je travaille avec Mimi Tascini qui a repris il y a un an la ligne de prêt-à-porter de la maison familiale.

– Mais je connais très bien son frère Orlando ! s'exclame Lavinia. J'ai surtout très bien connu feu ses parents. Ça fait un moment que je ne l'ai vu, comment va-t-il ?

– Très bien, dis-je avec un sourire forcé, en essayant de cacher mon embarras.

– Et moi, j'étais à Dubaï il y a deux mois avec son autre sœur, Ginevra, ajoute Penelope en portant sa tasse de thé à ses lèvres. Je ne l'avais pas revue depuis notre pensionnat en Suisse ; elle n'a pas changé, on a bien ri !

Que cette peste de Penelope soit amie avec cette pimbêche de Ginevra, ça ne m'étonne pas du tout. Dans le genre « Qui se ressemble s'assemble »...

– Tu vis à Florence alors maintenant... Quelle chance ! C'est une ville superbe, chargée d'histoire. Et quel climat... J'ai passé nombre de mes étés dans ma jeunesse en Toscane, et je pense que je vais recommencer. Je viens d'hériter de la maison d'une tante qui a fini par se décider à mourir il y a quelques mois. La vieille carne a pris son temps, mais j'espère pouvoir en profiter encore quelques années, dit Lady Margaret, toujours pince-sans-rire. Tu viendras nous voir...

– Alors ma petite Tilda, me dit Lavinia, tu n'as pas encore trouvé l'homme de ta vie comme notre chère Emily ?

Je reste muette devant cette question qui me prend au dépourvu.

– Comment ? Tu n’as pas encore trouvé ton « P. C. » ? glisse perfidement Penelope.

Je la regarde furieuse, le rouge aux joues. Penelope m’avait entendu raconter ma visite chez la voyante à Emily. Elle ne s’était pas privée de s’en moquer pendant mon séjour. Évidemment, elle n’a rien oublié.

– Mais de quoi parles-tu donc, Penny ? demande innocemment Lavinia.

Je sens bien que rien n’arrêtera Penelope, maintenant qu’elle a vu que l’évocation de cette anecdote me mettait mal à l’aise. Décidément, elle n’a vraiment pas changé.

– Eh bien, lors de la kermesse, glisse-t-elle avec un plaisir non dissimulé, la voyante a prédit à Matilda qu’elle allait rencontrer l’homme de sa vie et que ses initiales seraient « P. C. ».

– Mais tais-toi donc, Penny ! lance Emily, contrariée de me voir si mal à l’aise. Tes histoires n’intéressent personne.

Toute contente de sa plaisanterie, Penelope regarde l’assistance d’un air qui n’augure rien de bon. Je suis atrocement mal à l’aise, car je sens qu’elle n’en a pas fini avec moi.

Pourvu qu’elle se taise, pourvu qu’elle se taise...

– Et, bien entendu, elle s’est mis en tête que l’homme de sa vie, c’était Percival, reprend-t-elle avec un grand sourire. Vous ne vous souvenez pas comme elle le regardait avec des yeux de merlan frit ? Elle était toujours en train de le guetter ; elle buvait chacune de ses paroles à un point que c’en était ridicule et...

– Penelope !

D’un mot vertement lancé et d’un regard courroucé, Lady Margaret a réussi à contraindre Penelope au silence.

Je me sens humiliée et en colère contre Penelope et contre moi-même, car je ne trouve rien à répondre. Rien pour l’empêcher de se moquer de la petite fille que j’étais, bêtement entichée d’un jeune homme qu’elle avait pris pour le chevalier blanc, le prince charmant. J’ai l’impression d’être toute nue au milieu d’une pièce remplie de monde. Je tente de retrouver une contenance quand, alors qu’un silence de plomb s’est abattu dans le salon, j’entends une voix à la porte qui demande :

– Alors Matilda, vous n’avez pas répondu. Avez-vous trouvé votre « P. C. » ?

Abasourdie, je mets quelques instants à me retourner pour voir qui a parlé. Je regarde enfin, et je ne peux que constater, horrifiée, que c’est bien ce que je craignais : Lord Percival Spencer Cavendish se tient dans l’embrasure, et il m’observe, regard bleu perçant et demi-sourire aux lèvres.

3. Le retour du comte charmant

Le reste de l'assemblée est toute aussi surpris que moi de l'arrivée de Percival. Le remue-ménage qui s'ensuit me permet de reprendre quelque peu mes esprits, même si je suis moi aussi sous le choc. Je le regarde étreindre avec tendresse sa grand-mère, puis sa mère.

Il est encore plus beau que dans mon souvenir. C'est un homme, maintenant, à la stature virile, aux épaules puissantes sous son costume gris pâle, tout droit sorti des mains expertes d'un tailleur anglais. Ses cheveux blond foncé sont coupés très courts désormais. Son visage est hâlé par le soleil sud-américain et ses yeux d'un bleu profond ne s'en détachent que mieux. Son regard croise le mien de nouveau, tandis qu'il serre Emily dans ses bras. Je sens mon cœur qui bat fort dans ma poitrine. Il fait quelques pas vers moi et, malgré mon émoi, je trouve la force de me lever du canapé et de lui tendre la main. Le trouble m'envahit au contact de sa peau. J'ai l'impression que la température est subitement montée de plusieurs degrés et j'étouffe dans ma robe pourtant légère.

Je sens les regards sur moi, et surtout le sien, mi-interrogateur, mi-goguenard :

– Bonjour Percival. Eh bien, pour répondre à votre question...

– Celle de la délicieuse Penny, me coupe-t-il, ironique.

– ... j'en ai même rencontré plusieurs, reprends-je. À croire que les « P. C. » courent les rues ! Deux d'entre eux étaient absolument charmants, mais pas autant qu'un certain S. T. Je me souviens aussi d'un délicieux T. B., dis-je avec une légèreté forcée.

Pas mécontente de ma pirouette, je retire ma main, qu'il gardait dans la sienne un peu plus longtemps que ne le prévoient les usages et qui commençait à devenir moite. Si son apparition me fait sans conteste de l'effet, je ne tiens pas à ce qu'il le remarque, surtout après le portrait que Penelope a fait de moi en amoureuse transie ! Après ma petite tirade, je crois voir un certain amusement dans les yeux de Percy, plantés dans les miens, avant qu'il ne se baisse vers Reginald, immobilisé sur le canapé. Il se penche pour lui donner une accolade que je sens pleine d'affection. Reginald a échangé le sourire sarcastique qu'il arborait jusque-là pour un plus tendre. Il a quelques années de moins que Percy, et à l'époque de mon premier séjour, ces deux-là n'étaient guère liés. Apparemment, leur relation a évolué depuis...

– Mais que fais-tu ici, mon chéri ? Je croyais qu'on ne t'attendait que le mois prochain, s'étonne Lavinia.

– J'ai finalement décidé de venir assister aux fiançailles de ma cousine chérie, dit Percival en prenant la main d'Emily. J'ai pensé que ce serait bien pour Julian d'y assister...

Julian ? Qui est Julian ?

– Mais où est-il ? s'inquiète Lady Margaret.

– Il arrive. Je ne pouvais pas l'emmener dans l'Aston Martin.

– Dad ! Daaaaad !

– Le voilà le petit cœur, s'exclame Lavinia qui, maîtrisant parfaitement ses hauts talons, s'élançe en direction des cris dans le couloir, d'où elle revient en tenant par la main un adorable garçonnet de 4 ou 5 ans aux grands yeux noirs, le visage pâle, auréolé de boucles brunes.

Percival a un fils !

C'est une information qu'Emily ne m'avait pas donnée. Elle m'a appris que Percy s'était marié, il y a cinq ans, et m'a raconté, quand elle m'a annoncé qu'elle venait s'installer au château, qu'il était désormais veuf et vivait en Argentine. C'est en effet Percy qui lui a proposé la direction du haras, lorsqu'elle s'est retrouvée orpheline. Mais, pendant toutes ces années où nous sommes restées en contact, je n'ai jamais posé de questions sur Percival, même si elles me brûlaient les lèvres, recueillant pourtant avec ferveur la moindre information que laissait échapper mon amie à son sujet. Je ne voulais pas qu'Emily me croie encore entichée de lui, hantée par cette amourette d'enfant. J'ai confié bien des choses à Emily, mais je n'ai jamais osé lui dire que ce coup de cœur pour son grand cousin avait duré plus d'un été.

En voyant son père, le petit garçon a lâché la main de sa grand-mère pour se précipiter vers lui et s'accrocher à sa jambe. Tous les regards sont tournés vers l'enfant, et le sien est rivé au sol. Il a l'air tout intimidé par toute cette attention ; ce qui fait sourire son père.

– Allons, Julian, ne sois pas timide, dit Percival d'un ton encourageant. Tu connais déjà Lavinia et Grammy Maggie, n'est-ce pas ? Tu te souviens d'Emily ? Nous sommes allés la voir au tournoi équestre, l'année dernière... Et là, c'est Penelope, et voici Reginald...

Julian, tête à demi-baissée, regarde furtivement autour de lui à travers les boucles qui tombent devant ses yeux.

– ... et cette jeune femme, là, c'est Matilda, dit Percival en me montrant. Tu ne veux pas aller dire bonjour à tout le monde ?

Le regard de l'enfant s'est arrêté sur moi et il me dévisage. Puis, à ma grande surprise, il lâche le genou de son père et vient trotter jusqu'à moi. Il s'arrête à mes pieds et, levant son visage vers le mien, il me tend les bras. Lady Margaret éclate de rire.

– Eh bien ! Cet enfant a fait son choix, on dirait ! s'amuse-t-elle.

Je m'agenouille pour être à la hauteur de Julian et je l'embrasse sur les deux joues. L'enfant me regarde un instant d'un air grave et retourne vers son père, qui a l'air surpris par ce qu'il vient de se passer.

– Eh bien ! Matilda, vous devez avoir des pouvoirs magiques ! Ce n'est pas dans les habitudes de Julian de se jeter au cou des dames qu'il ne connaît pas, aussi jolies soient-elles.

Nos regards se croisent, et je me sens transpercée par cet éclair bleu qui semble aller jusqu'au fond de mon âme. Je détourne les yeux, tandis que Lady Margaret, Lavinia et Emily se précipitent autour de l'enfant pour l'embrasser. Penelope regarde la scène d'un air distant, et je m'aperçois que Reginald me scrute de son étrange regard.

– Vous avez faim ? Je vous fais servir quelque chose ? s'enquiert Lady Margaret.

– Non, on a fait un arrêt à Londres à la descente de l'avion. J'ai emmené Julian prendre le thé au Savoy. Je vais juste demander à sa nounou, qui l'accompagnait dans l'autre voiture, de le mettre au lit pour qu'il dorme un peu, explique Percival.

– Je viens avec toi. Je vais m'assurer que l'on vous prépare tes appartements, dit Lady Margaret en lui emboîtant le pas, suivie de Lavinia qui a l'air au comble du bonheur de retrouver son fils et son petit-fils.

– Viens, Matilda, on va finir de t'installer, me lance Emily, visiblement aussi peu désireuse que moi de rester en compagnie de Penelope. À tout à l'heure, dit-elle avec un petit signe de la main en direction de Reginald, qui lui répond d'un hochement de tête.

– Tu ne m'avais pas dit que Percival avait un enfant ! ne puis-je m'empêcher de lancer à Emily, à peine sommes-nous revenues dans ma chambre.

– Ah non ? Tu sais, je l'ai très peu vu. J'étais encore en Afrique du Sud quand il est né. Moins de deux ans plus tard, sa mère est morte, et Percy est parti pour l'Argentine... Tu veux une couverture de plus ?

– Non, merci, ça devrait aller. Mais comment est-elle morte ?

– Charlotte ? Dans un accident d'avion, il y a environ trois ans. Percy pilotait, ils se rendaient à un mariage. Percy s'en est sorti miraculeusement sans trop de dégâts, mais elle est morte sur le coup. Heureusement, Julian n'était pas avec eux. Je n'en sais pas beaucoup plus ; c'est un sujet tabou dans la famille. Percival a changé après cela ; il est devenu plus sombre, renfermé. Quelques mois après être sorti de l'hôpital, il a décidé de quitter l'Angleterre avec son fils pour s'occuper des immenses terres qu'il possède en Argentine. Il y dirige aussi une équipe de polo. Tu sais qu'il est un joueur de grande classe ? Sous sa houlette, son équipe argentine a même remporté le tournoi le plus prestigieux, la Triple couronne. Percival revient quand même régulièrement en Angleterre pour s'occuper de la fortune familiale. Après tout, depuis la mort de Grand-Pa, c'est lui le chef de famille... L'été où tu étais là, c'est le dernier où je l'ai vu aussi insouciant. Après cela, il a commencé à réaliser qu'il avait de lourdes responsabilités sur ses épaules. Tu te souviens ? À l'époque, il avait failli se faire renvoyer d'Oxford pour mauvaise conduite, et tante Lavinia avait dû faire jouer toutes ses relations, comme elle l'avait fait lorsqu'il était à Eton, raconte-t-elle, sourire aux lèvres. Malheureusement, elle n'avait pas pu sauver la tête de mon pauvre Douglas, à l'époque son compagnon de frasques. Doug a dû aller finir ses études à Harvard. Quoi qu'il en soit, après cet été, Percival a mûri. Il a continué à s'illustrer dans les soirées, bien sûr, mais il a pris ses études au sérieux et ensuite, il est sorti d'Oxford avec un MBA.

– Un... ?

– Master of Business Administration. Ce qui lui a permis de prendre les rênes de la fortune familiale. Du coup, il revient plusieurs fois par an pour ça. Mais une fois les différentes affaires réglées, il repart le plus vite possible. Depuis la mort de Charlotte, ça lui est visiblement très pénible de rester en Angleterre ; ça doit lui rappeler le drame. Je crois qu'il se sent très coupable de l'accident.

– Comment était-elle, cette Charlotte ? dis-je, sans plus me soucier de cacher ma curiosité.

– Je l'ai peu vue, mais, de ce que je me souviens, elle était d'une beauté renversante. Une grande brune aux allures mystérieuses. Julian lui ressemble, je trouve. Cependant, j'ai été surprise que Percy l'épouse. Je ne l'imaginais pas marié avec une femme de ce genre.

– Pourquoi ? dis-je, intriguée.

– J'en sais peu sur elle. J'habitais loin d'ici quand il a commencé à sortir avec elle, mais Charlotte était une grande amie de Penelope, une socialite comme elle. Elle sortait énormément, s'affichait au bras d'acteurs dans les magazines, n'avait pas fait d'études, ne travaillait pas. Elle n'en avait pas besoin, tu me diras, son père est Ambrose Connelly, une des plus grosses fortunes de Grande-Bretagne. Mais bon, Percy, qui a non seulement un MBA mais aussi un Master en littérature anglaise, ne me semblait pas du

genre à apprécier des femmes uniquement pour leur physique. Je pensais qu'il aimait aussi les têtes bien pleines. Et de ce que j'ai cru comprendre, ce n'était pas le cas de Charlotte. Il n'empêche qu'il l'a épousée, à la surprise générale, et sa mort l'a brisé. Il n'a plus été le même après.

Alors, Percival a perdu le grand amour de sa vie... Je me sens un peu triste subitement. Pour lui, bien sûr, mais aussi pour moi. C'est un sentiment étrange qui me fait un peu honte, que je n'ose approfondir... Je suis inexplicablement jalouse d'une morte, du grand amour qui l'a liée à un homme, qui pourtant ne m'est rien. Je chasse cette pensée et je jette un regard à Emily pour m'assurer qu'elle n'a pas suivi le cours de mes pensées. Les siennes semblent avoir pris une autre direction, et elle me paraît elle-même soucieuse, presque contrariée. Devant mon regard interrogateur, elle soupire et se lève pour aller à la fenêtre, qui donne sur un immense pré, bordé par la forêt.

– Je suis heureuse que Percy soit là pour mes fiançailles, reprend-elle. C'est vrai, je l'adore et je lui suis reconnaissante d'avoir donné un nouveau sens à ma vie en me confiant son haras, mais j'ai un peu peur aussi. Il est brouillé avec Douglas et je crains que leurs retrouvailles ne soient tendues.

– Mais pourquoi sont-ils fâchés ?

– Je n'en sais rien, me dit Emily avec une moue dubitative. Douglas n'a rien voulu me dire, et Percy non plus. Je n'ai pas insisté davantage. Je me suis retrouvée face à deux murs. Quand Percy a décliné mon invitation, j'ai bien compris que c'était à cause de leur brouille. Quand je lui ai annoncé mes fiançailles, il y a deux mois, en Argentine – j'y étais pour une compétition –, j'ai bien vu que quelque chose clochait. Mais il a eu la politesse de ne rien dire et d'insister pour que cela se déroule au château. Enfin, je suppose, du moins j'espère, que s'il est là, c'est qu'il est revenu à de meilleurs sentiments.

– Douglas arrive quand ?

– Il sera là vendredi pour le bal caritatif de Lavinia. Au fait, tu as prévu quoi comme tenue ?

– Je te laisse la surprise. Mimi m'en a fait une superbe. Je n'aurai pas à t'en emprunter une cette fois, et il y a d'infimes risques pour que j'attrape la varicelle de nouveau. Je devrais donc être présentable cette fois, dis-je en éclatant de rire, imitée par Emily.

– Tu n'étais vraiment pas si moche, je maintiens.

– Tu avais dit « ravissante » ! dis-je, faussement ofusquée.

– D'accord, j'ai peut-être un peu exagéré, me répond-elle en pouffant. Cela ne t'a pas empêchée d'avoir pour cavalier le plus bel homme de la soirée, tu t'en souviens ? me demande Emily avec un visage des plus angéliques.

Si je m'en souviens !

4. Escapade à Brighton

Quelle tenue mettre pour une promenade en famille à Brighton ?

Au petit déjeuner, que nous avons pris très cérémonieusement tous ensemble, Lady Margaret a annoncé qu'elle avait une folle envie de fruits de mer de chez Riddle & Finns, et il a été décidé que nous partirions tous – sauf Penelope, qui a déclaré forfait – passer la journée au bord de l'eau, à Brighton, qui n'est qu'à quelques dizaines de kilomètres d'ici. Je n'y suis jamais allée. Lors de mon premier séjour dans le Sussex, la mère d'Emily devait nous y emmener à la fête foraine, mais j'ai eu la varicelle. Le projet a dû être remis et, finalement, annulé.

Je me regarde dans le miroir en pied. En ce début de mai, il ne fait pas si chaud en Angleterre. Pas autant qu'en Toscane, loin de là ! Travailler dans la mode m'a donné le goût des beaux atours et, même si je n'ai pas les moyens de la famille d'Emily, mon métier fait que j'ai accès à des vêtements de qualité, à des prix modiques. J'adore utiliser des vêtements vintage. Lorsque je cherche l'inspiration pour mes tissus, je cours les boutiques où l'on trouve des vêtements de créateurs des collections passées ; je porte d'ailleurs une grande partie de mes trouvailles. J'apprécie particulièrement les vieilles dentelles, les imprimés anciens, et s'il faut donner un coup de ciseaux pour moderniser une pièce ou faire un ourlet, je ne suis vraiment pas maladroite. J'aime les vêtements intemporels, et c'est ce qui nous a rapprochées, Mimi et moi, lorsque l'on s'est connues à l'Accademia italiana de Florence, où nous avons fait nos études. Nous partageons la même horreur pour cette vision de la mode qui veut que ce qui est in est out le lendemain, qui fait qu'un vêtement hors de prix est également un vêtement aussi jetable qu'un Kleenex.

Mon reflet me renvoie une image qui me satisfait enfin. Après avoir essayé la quasi-intégralité du contenu de mes valises, j'ai opté pour une blouse en soie blanche avec manches trois-quarts, très tendance années 1940, que j'ai assortie à un jean un peu délavé, retroussé à mi-mollets. Après tout, nous allons à la plage et, même si je sais que l'élégance est le maître-mot dans cette famille, je ne veux pas avoir l'air trop apprêtée.

Je suis un peu troublée à l'idée de partir en balade en compagnie de Percival. Hier, je ne l'ai quasiment pas vu ; il a passé une grande partie de la journée dans son bureau à travailler. J'étais en face de lui à table pour le dîner mais, sentant les yeux de Penelope posés sur moi, je n'ai pas osé lui lancer le moindre regard. Puis, j'ai passé la matinée au haras avec Emily et Julian. Je ne monte pas, mais j'ai pu observer les talents de cavalière de mon amie. Julian ne voulait pas me lâcher la main. C'est un enfant assez mutique mais extrêmement attachant, et la préférence qu'il me montre me bouleverse. Dès qu'il m'a vue, il a refusé de rester avec sa nourrice et a voulu me suivre. C'est bien volontiers que je l'ai pris avec moi.

Lady Margaret et Lavinia étant parties pour Londres après le déjeuner, je l'ai aussi gardé l'après-midi. Pendant qu'Emily voyait le vétérinaire équin, je suis restée en compagnie de Julian et de Reginald, qui, à ma grande surprise, m'a demandé de pousser son fauteuil roulant dans le parc. Il m'a expliqué avec une

certain ironie qu'il appréciait beaucoup ce mode de déplacement, car il lui avait permis de faire de belles rencontres. C'est pour ça qu'il est absolument contre l'idée d'avoir un fauteuil motorisé. Il se montre même plutôt fier de son « véhicule ». Il faut dire qu'il a été créé à sa demande par un grand designer italien, dans un esprit très rétro, tout en cuir et or.

Nous sommes ainsi allés nous promener, Julian trotinant toujours sur mes talons, en compagnie du Jack Russel de Lady Margaret, baptisé Scoop. J'étais un peu mal à l'aise au début ; je ne savais pas trop quoi dire, mais Reginald et moi nous sommes trouvés une même passion pour l'art, notamment pour les dessins de Degas et les toiles de Kandinsky. Reginald est un véritable puits de sciences, et si son savoir est sans comparaison avec le mien, il n'a pas cherché une seule fois à faire valoir la supériorité de sa culture, écoutant avec beaucoup d'intérêt mes avis sur les œuvres. Il a aussi beaucoup d'humour, et j'ai passé un excellent moment.

Tandis que nous devisions à l'ombre d'un pommier, j'ai vu le visage de Percival s'encadrer à une fenêtre. Il me semble qu'il nous fixait. Mais cette apparition fut si brève que j'ai même douté l'avoir vue. Un coup frappé à la porte interrompt mes pensées.

– Tu es prête ? me lance Emily de l'autre côté de la porte.

– Oui, entre.

– Oh ! tu t'es changée ? dit-elle en me découvrant devant le miroir.

– Euh... oui, je ne savais pas trop quoi me mettre. Tu crois que ça ira ? dis-je, encore hésitante.

– Mais oui, bien sûr, me répond Emily.

Elle a gardé son slim noir et ses bottes de cavalière, ainsi que le long sweat qu'elle portait au petit déjeuner. Mais Emily a la désinvolture de son rang, son élégance aussi et un naturel de sportive. Elle n'est jamais apprêtée mais, quoi qu'elle mette, elle a de l'allure.

– Bon, je t'attends en bas, dit-elle en s'apercevant que je n'ai pas encore choisi mes chaussures. À tout de suite, me lance-t-elle avant de filer comme le vent.

J'enfile mes ballerines, noue un foulard en soie chamarré autour du cou et je passe une veste un peu épaisse. Je fais aussi vite que possible, mais, lorsque j'atteins la porte d'entrée du château, c'est pour voir s'éloigner la Rolls noire de Lady Margaret qui abrite, outre le chauffeur et sa propriétaire, Emily. Julian me fait des signes de la Bentley blanche de Lavinia, qui s'éloigne, et où celle-ci a pris place avec son petit-fils, Reginald et, bien sûr, le chauffeur. Je reste quelques instants stupéfaite, avant de réaliser que l'Aston Martin cabriolet de Percival, tout droit sortie des années 1960, est garée devant le perron et que Percival, au volant du bolide gris métallisé, me fait signe de le rejoindre. Les jambes un peu tremblotantes, je m'approche du bolide dont la portière côté passager est déjà ouverte.

– Vous montez ou vous attendez le bus ? me dit Percival, que mon trouble semble amuser.

Je me glisse dans la voiture et prends place sur le siège en cuir rouge. L'intérieur est exigu et je suis extrêmement consciente du corps de Percival à mes côtés. Je sens le parfum enivrant de sa peau et je vois ses muscles se dessiner sous sa chemise blanche lorsqu'il passe les vitesses. Je reste quelques instants silencieuse avant d'oser lui parler.

– C’est gentil de m’avoir attendue, dis-je.

– Nous n’allions pas vous laisser seule ici avec Penelope. Je suis sûre que vous n’avez rien fait qui mérite cette punition, dit-il, moqueur. De toute façon, il n’y avait plus de place dans les autres voitures. Grand-Ma a besoin de prendre ses aises, tout comme ma mère et son immense chapeau.

Charmant ! Manifestement, s’il m’a prise dans sa voiture, c’est qu’il n’avait pas le choix.

La voiture décapotable prenant rapidement de la vitesse, je noue mon foulard par-dessus mes cheveux pour les empêcher de voler dans tous les sens. J’ai l’impression d’être Grace Kelly dans les années 1950.

– Euh... dis-je après quelques kilomètres d’un silence si pesant que je préfère prendre le risque d’obtenir des réponses peu cordiales, alors vous vivez en Argentine ?

– Oui, répond-il, laconique.

Sentant qu’il ne va pas étayer sa réponse si je ne le relance pas, je reprends courageusement.

– Vous n’envisagez pas de revenir en Angleterre ?

Détachant un instant le regard de la route, il me jette un regard en coin.

– À vrai dire, c’est une possibilité. Je pense que ce serait bien que Julian reçoive l’éducation qu’il mérite, car, après tout, c’est lui qui héritera du titre de comte d’Amberdel. Ce serait sans doute bénéfique pour lui qu’il grandisse entouré de sa famille. Ma mère – qui ne veut pas qu’il l’appelle grand-mère mais par son prénom, mais qui joue néanmoins son rôle à la perfection –, vient souvent nous voir. Mais Lady Margaret commence à être âgée, et les longs voyages loin de son cher Sussex sont plus pénibles pour elle. Et puis, la famille de la mère de Julian le réclame aussi.

– Ah oui ! j’ai appris que votre femme était décédée, je suis désolée ; cela a dû être terrible pour vous et pour Julian.

Je regrette aussitôt mes paroles. Je vois les mains de Percival se crispent aussitôt sur le volant et il me jette un regard glacial. Il a manifestement pris mes propos pour une intrusion ou une marque de curiosité malsaine. Plus aucun mot ne sort de sa bouche aux mâchoires crispées. Confuse, mal à l’aise, je m’appuie sur la portière pour m’éloigner de lui, autant que le permet l’exiguïté de l’espace, et je passe le reste du voyage à regarder défiler la campagne anglaise. Je n’ai qu’une hâte : sortir de cette voiture !

– Alors, tu t’es bien amusé ?

Percival regarde son fils, blotti dans mes bras, dont les yeux pétillent de plaisir. Julian hoche la tête, tout sourire. Après avoir installé Lavinia, Reginald et Lady Margaret devant des cocktails apéritifs à une terrasse en front de mer, il est venu nous rejoindre, Emily, Julian et moi, sur le Brighton Pier ; cette immense jetée en bois sur pilotis, construite au XX^e siècle, s’avance sur la mer et abrite une fête foraine permanente. Beaucoup d’attractions sont destinées à des enfants plus grands ou même à des adultes, mais Julian a pu profiter du carrousel et je suis restée à ses côtés.

Il n’est pas encore midi, et pourtant, la foule se presse et on entend le tintement des machines à sous, les cris des marchands qui appellent le chaland et les hurlements des gens sur les manèges lancés à toute

vitesse.

– Tu ne montes pas sur les montagnes russes, Tilda ? me demande Emily. Tu en rêvais pourtant, avant que la varicelle ne te tombe dessus. Il est temps de rattraper le temps perdu !

– Tu viens avec moi ?

– Non merci, je ne raffole pas de ces choses-là, répond Emily, avec une grimace horrifiée.

– Venez, Matilda, on y va ensemble, dit alors Percival. Emily, tu veux bien garder Julian ?

Avant même que je puisse m’y opposer, il m’entraîne vers l’effrayant Crazy Mouse, et nous voilà bientôt installés côte à côte dans un wagon. Après le mutisme qu’il m’a infligé dans la voiture, je n’ai pas l’intention d’entamer la conversation. C’est lui qui prend la parole.

– Je tenais à vous présenter mes excuses, Matilda. Je n’ai pas été très poli, ni bon compagnon dans la voiture, me dit-il alors que nous attendons la mise en route du manège.

– Ah bon ? dis-je avec un petit sourire. Je n’ai rien remarqué.

J’ai du mal à soutenir son regard bleu. Son sourire me fait littéralement fondre. Ce n’est pas le moment de perdre la tête, j’en ai besoin pour affronter ce qui va suivre. Au moment où les wagons s’ébranlent, je me rends compte que grimper sur cette machine infernale était sans doute une mauvaise idée. Mon ventre se noue tandis que nous gravissons la première côte. Je jette un œil sur le côté : Percival semble tout à fait détendu. Je crois bien que mon cœur me lâche quand nous basculons dans le vide. Je ne peux m’empêcher de hurler, les mains crispées sur la barre de sécurité. Après quelques secondes de répit, c’est avec une angoisse encore plus grande que je vois approcher la prochaine descente. Le wagon ralentit et s’immobilise en haut de la montée.

Tandis que mon cœur bat à tout rompre, je sens une douce chaleur envahir mon corps. Je mets quelques centièmes de seconde à comprendre que Percival a pris ma main. Je le regarde et je me perds dans l’azur de ses yeux, avant de basculer vers le bleu de la Manche dans un immense fracas.

– On va se promener vers Hove ? propose Lady Margaret.

Je suis un peu remise de mes émotions. Après ce tour sur les montagnes russes, nous avons rejoint le reste de la troupe attablée en terrasse du Royal Albion Hotel, face à la mer, devant de superbes cocktails. Nous repartons tous ensemble sur la promenade le long de la mer. Je pousse le fauteuil de Reginald, terriblement chic dans son costume crème, ses cheveux noirs plaqués en arrière, confortablement installé dans son surprenant fauteuil roulant. Lady Margaret est toute de rose vêtue, jusqu’à son couvre-chef, tandis que Lavinia est aussi stupéfiante que d’habitude, dans une combinaison-pantalon de soie fleurie et son chignon caché par une immense capeline blanche plantée d’une plume de paon. Je vois bien que notre bande ne passe pas inaperçue dans cette station balnéaire, si chic au début du XX^e mais désormais envahie aux beaux jours par une population plus populaire, davantage portée sur les jeans que sur les crinolines. Cela ne semble pas gêner un seul instant nos originaux qui ont l’habitude de voir les regards tournés vers eux et qui n’y prêtent aucune attention.

C’est ce que j’aime chez eux : ils sont excentriques de nature. Ils ne cherchent absolument pas la provocation. Ils aiment les belles choses et se moquent éperdument de ce que pensent les autres, sans pour autant manquer de respect envers eux, ni les mépriser. Percival, lui, est d’une élégance plus sobre

dans son costume clair à rayures tennis. Quant à Emily, c'est la simplicité de sa mise même qui fait son originalité au sein de sa famille.

Pendant toute la promenade, nous bavardons, Reginald et moi, de notre sujet désormais favori, l'art. Il me parle des chinoiserries qui sont hébergées au Royal Pavilion, une espèce de faux palais indien que j'ai aperçu en arrivant à Brighton, et me dit que cela pourrait bien m'inspirer pour mes tissus. Il propose de m'y emmener d'ici mon départ. J'acquiesce avec enthousiasme. Je croise alors le regard de Percy, qui me semble subitement peu amical, sans que je comprenne pourquoi. Dire qu'il y a quelques minutes, il me tenait la main... Certes, pour me donner du courage, mais quand même.

Nous sommes arrivés devant le très élégant Riddle & Finns, mais Lady Margaret a changé d'avis.

– Je ne sais pas vous, mais croiser tous ces gens avec leurs cornets de crevettes et de frites, ça m'a donné très envie de faire comme eux, s'exclame-t-elle. Si on allait pique-niquer sur la plage ? Percy, Emily, s'il vous plaît, pouvez-vous vous occuper de rassembler des transats et des parasols ?

La famille est habituée à ses lubies et personne ne s'en offusque. Au contraire, ils sont tous toujours partants. Aussitôt dit, aussitôt fait. Heureusement, nous sommes en semaine ; il n'y a donc pas trop de monde sur la plage de galets. Emily et Percival parviennent à réunir rapidement un nombre suffisant de transats rayés bleu et blanc et deux parasols, auprès du préposé à la location. Puis Percival retire Reginald de son fauteuil et le dépose précautionneusement sur l'un des sièges.

– Je vais m'occuper du ravitaillement. Matilda, Emily, vous venez avec moi ? nous demande-t-il, une fois Reginald installé.

Sur la promenade, Percival distribue les affectations avec autant de sérieux qu'un général en campagne.

– Emily, tu peux aller commander du champagne chez Riddle ? Je connais Grand-mère, elle a beau vouloir un cornet de frites « à la bonne franquette », elle ne boira pas de la bière, et ma chère mère encore moins. Fais-nous livrer deux bouteilles de Veuve Clicquot rosé et trois douzaines d'hûîtres sur la plage. Dis bien que c'est pour Lady Margaret. Ils la connaissent très bien ; ils feront le nécessaire pour que nous soyons bien installés. Dis leur aussi qu'ils mettent ça sur mon compte, je passerai tout à l'heure. Matilda, j'aurais besoin de votre aide, voulez-vous me suivre ?

Docilement, je lui emboîte le pas jusqu'à une baraque où il commande des cornets en tout genre. Nous restons quelques instants muets, côte à côte, en attendant que tout soit prêt, puis Percival se décide à prendre la parole.

– Matilda... commence-t-il alors que je le regarde d'un air interrogateur. Je vous ai vu discuter avec Reginald.

– Oui... et alors ? dis-je, étonnée qu'il aborde ce sujet.

– Reginald est un romantique, il s'emballe vite. Même s'il fait preuve de panache, son accident l'a rendu vulnérable. J'ai bien vu qu'il est sensible à votre charme et je ne voudrais pas qu'il se fasse des idées et soit blessé.

Je le regarde, interloquée.

– Vous avez peur de quoi ? Que je me moque de lui ? Que je profite de son handicap ? Ça vous paraît impossible que je puisse sincèrement apprécier la compagnie de Reginald ? Vous croyez que je suis à la recherche d'un beau parti facilement manipulable ? Vous me prenez pour qui ? rugis-je, ulcérée. Et vous, pour qui vous prenez-vous ? Ne vous en faites pas pour lui, notre relation est purement amicale. Reginald le sait. Il est assez fin et intelligent pour ne pas se tromper sur les gens, contrairement à vous.

Folle de rage, je le laisse planté devant la baraque et rejoins la plage en courant. J'essaie de me composer un visage avant de rejoindre la bande, mais, quand je vois le regard perçant de Reggie posé sur moi, j'ai des doutes sur le résultat.

– Où sont les autres ? s'enquiert Lavinia, alanguie sur son transat.

– Ils arrivent. Emily est allé chercher à boire, et Percival, les cornets. Ils ne devraient pas tarder. Je jette un œil à la petite assemblée, hésitant sur ma place.

– Venez ici, s'exclame Reginald en me montrant le transat près de lui, pendant que Julian m'appelle du sien. Je reste un instant indécise, quand j'entends un éclat de rire derrière moi.

– Décidément, aucun homme ne peut résister à votre charme ! déclare, ironique, Percy, qui est revenu chargé de victuailles.

– Non, personne, à part vous, réponds-je du tac-au-tac, en me retournant pour le défier du regard.

Puis, je vais chercher Julian, faisant mine de ne pas voir l'air entendu affiché par Lavinia et sa belle-mère, qui s'échangent des sourires en coin, et je m'installe près de Reginald, l'enfant placé à mes côtés.

– Cet enfant ne parle peut-être pas beaucoup, mais il sait se servir de ses yeux et il a du goût, lance Reginald. Je vois approcher le moment où je vais devoir le provoquer en duel pour qu'il arrête de marcher sur mes plates-bandes, ajoute-t-il avec beaucoup de sérieux, provoquant l'hilarité de tout le monde, sauf de Percy, et ma gêne.

Nos regards se croisent. Le sien dit clairement : « Je vous l'avais bien dit. ».

Pendant tout le pique-nique – si l'on peut appeler comme ça le repas arrosé d'un champagne hors de prix, agrémenté d'huîtres que nous avons finalement prises sur des tables basses installées sur les galets par le personnel du grand restaurant, pas offusqué par nos cornets de fritures –, Percy et moi avons échangé des piques, qui semblaient beaucoup amuser le reste de l'assemblée. Particulièrement Lavinia et Margaret, qui ont pris un malin plaisir à taquiner Percy, elles aussi.

Malgré la bonne humeur que j'affichais pendant le repas, j'étais vexée par la remarque de Percival. Je le suis toujours alors que nous attendons les voitures que Percy et les chauffeurs sont allés chercher. Ce dernier vient garer son Aston Martin devant moi et en sort pour venir m'ouvrir la portière. Il fait un geste pour m'inviter à pénétrer dans sa voiture, mais je ne bouge pas d'un pouce. Me tournant vers Emily, je lui dis :

– Vas-y toi, Emily. J'ai commencé une conversation passionnante avec Reginald, et nous n'aurons pas assez du retour pour la terminer.

Et poussant le fauteuil de Reginald que je vois rire sous cape, je me dirige vers la Bentley de Lavinia. Pendant que le chauffeur installe Reggie à l'intérieur du véhicule, je regarde Percival qui se tient toujours

devant la portière par laquelle Emily s'est engouffrée. Il m'adresse un sourire carnassier. Curieusement, il semble qu'il ait apprécié le petit camouflet que je viens de lui infliger. M. le Comte est joueur... Dans ses yeux bleus, je lis comme un défi.

5. Noblesse oblige

– Mon Dieu ! Il est toujours aussi beau, soupire ma voisine originalement chapeauté.

– Il est même plus beau, je trouve ! L'air argentin lui a fait du bien on dirait. Il m'a toujours fait craquer, glousse sa pulpeuse amie à la flamboyante crinière rousse. Il y a une dizaine d'années, je le croisais dans toutes les fêtes, mais je n'ai jamais pu l'approcher. Je vais essayer de me faire présenter après le match par mon frère ; il était à Oxford avec lui.

Je suis dans une tribune d'un club de polo, où Lavinia a organisé un tournoi caritatif. Entre deux essayages, la mère de Percy a toujours passé son temps à organiser un événement, pour une œuvre de charité ou une autre, mettant à contribution son époustouflant carnet d'adresses. Tout le gratin a répondu à son appel, et les tribunes sont bondées.

Depuis mon arrivée, dimanche – nous sommes aujourd'hui jeudi –, j'ai eu le temps de prendre mes marques. J'avais gardé d'excellents souvenirs de Lady Margaret, et tout le bien que je pensais déjà d'elle se confirme. C'est la personne la plus chaleureuse qui soit et, malgré son rang, elle n'est pas snob pour un sou. Ce qui n'est pas le cas de Penelope, qui me dédaigne de façon très ostensible, comme au bon vieux temps ; ce qui me laisse aujourd'hui totalement indifférente. Reggie, comme il m'a demandé de l'appeler, est de bien meilleure compagnie, et nous avons passé pas mal de temps à bavarder, tandis qu'Emily s'occupait des chevaux. Et je ne parle pas de Julian, qui ne me lâche quasiment pas d'une semelle. Lavinia, quant à elle, est toujours aussi fofolle et délicieuse que quand je l'ai connue. Séduire est une seconde nature chez elle. Elle est absolument charmante avec tout le monde, que ce soit les ducs, les couturiers, les journalistes, tous ces gens avec lesquels elle passe son temps au téléphone, comme avec la petite employée rougissante qui vient lui apporter toutes les heures ces jus d'herbe totalement bio. Elle est charmante aussi avec moi bien sûr, même si nous n'avons guère eu le temps de discuter jusque-là. Hier, elle était toute à la finalisation de ce raout. Elle devait notamment résoudre l'épineuse question du forfait d'un poliste. Elle a fini par convaincre son fils de le remplacer. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la présence de Percival sur le gazon fait jaser.

Depuis la mort de sa femme, on ne l'a aperçu dans aucun événement mondain sur le sol britannique. Tout le monde a les yeux rivés sur lui, et particulièrement le public féminin qui s'extasie sur ses prouesses comme sur son physique. Je n'entends que ce genre de commentaires depuis que je suis arrivée. J'ai honte de l'avouer, mais cela commence à m'agacer sérieusement. Mais comment en vouloir à ces énamourées, je suis aussi ridiculement béate devant lui qu'elles ! Percival est superbe tout de blanc vêtu, et même si je n'y connais absolument rien au polo, je peux constater qu'il dirige sa monture et manie son maillet comme personne.

– Tu sais qu'il a tué sa femme ? reprend ma voisine.

– Mais non, c'était un accident ! lui répond sa copine. Il n'a jamais fait de prison que je sache.

– Il n'empêche qu'il doit en avoir gros sur la conscience, déclare l'autre. C'est quand même lui qui pilotait, et il est toujours en vie. Pourquoi crois-tu qu'il est parti en Argentine ?

Exaspérée et troublée, je quitte ma place pour me rapprocher de Lady Margaret, qui est assise à côté de Julian. Ce ne sont pas les premières depuis ce matin que j'entends évoquer ainsi le drame. Je comprends effectivement que Percival ait eu besoin de s'exiler à des milliers de kilomètres. Le quotidien ici n'a pas dû être facile après l'accident. Il a dû souffrir de toute cette curiosité malsaine ; je comprends mieux maintenant qu'il ait changé aussi brutalement d'attitude dans la voiture quand j'ai évoqué le drame.

Lavinia a quitté sa place pour faire quelques mondanités. Je la vois s'agiter en contrebas sur le gazon, entourée de messieurs très empressés ; je m'installe sur son siège. Emily est quelque part dans les écuries. Je ne quitte pas des yeux Percival. Juché sur ses étriers, il manque de perdre l'équilibre lors d'un choc avec un autre cavalier. Un frisson parcourt l'assemblée. L'espace d'un instant, mon cœur s'est arrêté, mais Percival est toujours en selle et il a même projeté la balle entre les deux poteaux, donnant la victoire à son équipe, sous les applaudissements du public. Je sens le sang affluer de nouveau dans mes veines. Je réalise alors que je suis peut-être en train de tomber amoureuse de Percival.

L'attirance que j'éprouve pour lui n'a plus rien à voir avec l'amourette de mon enfance. Je suis une femme maintenant, et Percival n'est plus pour moi cette espèce de prince charmant idéalisé, celui qui m'a sauvée des méchants en m'invitant à danser. C'est un homme à la virilité affirmée, enivrante, et sa seule présence réveille ma sensualité. Tout mon corps est en éveil quand il est près de moi. J'ai envie de le toucher, qu'il me touche. Le moindre contact m'électrise. Ses regards me donnent d'incontrôlables bouffées de chaleur. Ce constat m'accable. Il ne peut, il ne doit rien se passer entre Percival et moi. Il vit emmuré dans son histoire d'amour défunt, nous vivons dans des pays différents et même, pour l'heure, dans deux continents différents. De plus, je viens à peine de rompre mes fiançailles...

Lavinia, en bonne organisatrice, a prévu une remise de médailles pour les vainqueurs, mais seuls se présentent les trois coéquipiers de Percy. Il a bien voulu jouer le jeu en participant au tournoi, mais, manifestement, sa bonne volonté a des limites. Il ne tenait sans doute pas à s'exposer davantage à la curiosité du public.

– Tu viens, on va voir Daddy ?

Julian me tire par la manche et me montre les écuries. La foule a commencé à désertier les tribunes. Lady Margaret et Penelope sont en grande conversation avec des connaissances. Reginald n'a pas voulu venir ; je suppose que cela lui rappelle de trop mauvais souvenirs. C'est quand même en pratiquant le polo qu'il a perdu l'usage de ses jambes. Julian insiste, et je ne vois pas à qui le confier. Je prends l'enfant par la main et je traverse la foule en grande tenue pour rejoindre les boxes. J'aperçois Percival en train de panser son cheval, ou plutôt son poney, comme on dit dans ce sport, d'après ce que m'a dit Emily. Percival est en sueur, son polo blanc collant à ses muscles. Il a ôté son casque, mais porte encore ses bottes et ses genouillères. Je le trouve infiniment sexy...

Son fils court vers lui, et il abandonne la brosse qu'il tenait pour le prendre dans ses bras. Il a les traits tirés, fatigué par l'effort, mais il semble radieux.

– Alors Matilda, vous avez apprécié le tournoi ? me demande-t-il en m'observant avec intérêt.

– Oui, c'était... spectaculaire ! C'est la première fois que je vois jouer un match de polo et c'est assez impressionnant.

Il me sourit sans mot dire, manifestement heureux que j'apprécie le sport qu'il aime et dans lequel il excelle, puis, posant son fils à terre, il entreprend de lui montrer comment il faut brosser l'imposant animal. Je reste rêveuse devant ce tableau lorsqu'Emily fait son entrée dans l'écurie.

– Julian, viens vite, appelle-t-elle. C'est l'heure des petits poneys !

Sans un regard pour nous, Julian se précipite pour la rejoindre. Emily lui avait promis de l'emmener faire un tour sur ces montures d'une taille parfaite pour un enfant de son âge. Je reste seule, les bras ballants, devant Percy qui continue de bouchonner son cheval avec soin, dans l'écurie désertée.

– Bon, eh bien... je vais vous laisser dis-je, un peu hésitante, en esquissant un geste pour partir, quand Percival m'attrape par le bras.

– Non, restez, murmure-t-il, avec une voix qui me semble un peu plus rauque que d'habitude.

Soudain, je n'ai plus conscience de rien, ni de la rumeur dehors ou des notes de la fanfare, ni de la présence des chevaux qui hennissent dans les boxes. J'ai les yeux plantés dans ceux de Percival. Ils me semblent incroyablement doux et caressants. Sans même le vouloir, j'ai reculé d'un pas et mon dos vient heurter la paroi qui sépare ce boxe-ci du suivant. Percival jette sa brosse dans la paille. Il se rapproche de moi et sa main vient prendre appui sur le mur au-dessus de ma tête. Il me domine de sa haute taille et me contemple. Lentement, sans me lâcher des yeux, il baisse son visage vers moi et ses lèvres s'arrêtent à quelques millimètres des miennes, comme s'il attendait mon consentement, que je lui donne d'un battement de cils. Alors ses lèvres poursuivent leur course et viennent se poser sur les miennes. Son baiser, très léger au départ, se transforme en un baiser ardent quand il sent que j'y répons. Nos langues se mêlent et j'ai l'impression de me dissoudre dans ses bras qui, désormais, m'enserrent. Il relâche un peu son étreinte et je sens une main remonter le long de ma jambe, sous la robe. Je n'ai ni la force, ni l'envie de l'en empêcher. Alors que je me sens emportée dans un tourbillon sensuel, que je m'abandonne à son étreinte, il se recule subitement.

Je le regarde, hagarde, essoufflée, les cheveux emmêlés.

– C'est de ça dont vous aviez envie, non ? me lance-t-il d'un air provoquant.

Je suis suffoquée par sa goujaterie. Je ne comprends pas qu'il puisse dire cela après m'avoir embrassée avec autant de passion. Je le gifle avec toute la force que donne la colère et, le rouge aux joues, je tourne les talons. Je sors de l'écurie au pas de course et je me cogne à Penelope qui arrivait dans l'autre sens. J'essaie de partir, mais elle me retient par les épaules.

– Que se passe-t-il ? me demande-t-elle.

Elle avise soudain Percival qui sort de l'écurie au pas de course en m'appelant. Il s'arrête net en la voyant. Je suis paralysée. Je ne sais si je dois fuir ou rester. Je ne veux pas donner à Penelope une autre occasion de se moquer de moi.

Indéniablement, Percival a plus de sang-froid que moi. Après un instant d'arrêt, il s'est remis à avancer tranquillement dans notre direction et, arrivé près de moi, me dit :

– Puisque vous allez rejoindre Julian, veillez bien à ce qu'il ne se gave pas encore de confiseries ; il

s'est rendu malade la dernière fois. Dites-lui que je vous rejoindrai quand j'en aurai fini avec mon cheval.

Puis, il retourne aussi sec dans l'écurie. Je regarde Penelope qui, comme je le craignais, a l'air de n'être absolument pas dupe de ce qu'il vient de se passer.

– Alors Matilda, on a le rouge aux joues, les lèvres écarlates. On va se faire embrasser dans les écuries maintenant ? Fais attention, on en ressort avec de la paille dans les cheveux.

Par réflexe, je passe ma main dans mes cheveux et, au sourire sardonique de Penelope, je comprends que je viens bêtement de confirmer ses doutes. Je fais mine de m'en aller, mais elle me retient par le poignet, m'obligeant à la regarder :

– Ne te fais pas d'illusion. Tu vois, Charlotte était ma meilleure amie et je suis bien placée pour savoir que Percival était fou d'elle. Il la vénérât. Tu crois réellement que tu as une chance de la lui faire oublier ? Tu crois être la première à avoir voulu essayer ? Comme les autres, tu t'y casseras les dents. Ça m'embêterait que tu souffres, je te préviens en toute amitié, rajoute-t-elle avec une grimace qu'elle pense être un sourire.

D'un coup sec, je m'arrache à sa prise.

– En toute « amitié » ? Mais ma chère Penny, tu ne sais même pas ce que c'est, l'amitié. Je te prie de te mêler de tes affaires et de me fiché la paix. Je ne suis plus l'enfant timide et complexée que tu pouvais martyriser à ton aise. Je ne me laisserai plus faire, surtout par des pimbêches malfaisantes et toxiques dans ton genre. Je te conseille de ne pas l'oublier !

Quelques personnes, alertées par les éclats de voix, se sont arrêtées et nous observent. Surprise par mon coup de sang, Penelope a blêmi. Satisfaite de la voir ainsi décomposée, je tourne les talons. La tête haute, je brave les regards posés sur moi, et il me semble bien voir de l'approbation dans les yeux de certains.

6. Bal au château

Prétextant une migraine, je ne suis pas descendue dîner hier, pour ne pas avoir à croiser Percival, et je suis allée prendre mon petit déjeuner en catimini, à l'aube, dans les cuisines. Je ne comprends pas les raisons de son comportement. Je suis blessée par son attitude. Comment a-t-il pu m'embrasser comme il l'a fait et se moquer ensuite de moi ? Il a compris que j'étais attirée par lui et il joue avec moi. Eh bien ! je ne vais pas lui laisser ce plaisir. Bien sûr, je ne vais pas pouvoir prendre tous les repas dans ma chambre, ni l'éviter tous ces prochains jours, mais je vais faire tout ce qui est possible pour ne pas me retrouver seule avec lui. Ça m'évitera aussi de m'attacher davantage à lui et, avec un peu de chance, je l'oublierai dès que je serai retournée à Florence !

Je rumine ma colère et mon humiliation dans la baignoire de la petite salle de bains attenante à ma chambre. Ce château a conservé sa grâce originale du XVI^e siècle, mais a été équipé de tout le confort moderne. Depuis que je suis ici, j'ai eu le temps de me rendre compte que, sous « son règne », Percy a fait apporter beaucoup d'amélioration à la bâtisse, qui était plus défraîchie, plus marquée par les siècles lors de mon premier séjour. Il a, d'après ce que m'a dit Emily, investi des sommes colossales pour la rénovation et la modernisation du château. Si j'en crois mon amie, sa brillante gestion des affaires familiales a permis de consolider une fortune déjà grande. Tandis que d'autres membres de la nobility sont obligés de transformer leur château en musée ou de le louer pour le tournage de films ou séries pour ne pas être contraints de le vendre, Lady Margaret et Emily peuvent y vivre et recevoir en toute quiétude, avec, à leur service, tout le personnel nécessaire. Bien sûr, rien à voir avec Downton Abbey et la cohorte de valets et femmes de chambre, mais, comme tous les aisés de ce monde, aristocrates ou pas, elles disposent d'une petite et discrète équipe d'employés zélés qui veille au ménage et aux repas, comme à l'entretien des hectares de parc qui entourent le château.

– Matilda ?

J'entends Emily qui m'appelle du seuil de ma chambre.

– Je suis dans la baignoire.

– Tu vas mieux ? Je pensais que tu dormais encore, mais Lisa, la cuisinière, m'a dit que tu étais descendue prendre ton petit déjeuner à l'aube.

– Oui, oui, ça va beaucoup mieux. L'aspirine a fait son effet, dis-je en me sentant un peu coupable de mentir à mon amie. Je vais m'habiller et je descends.

– Douglas est arrivé ! On t'attend en bas.

Je me dépêche de sortir du bain. Je ne vais quand même pas restée cachée jusqu'à la fin des temps. En plus, j'ai hâte de revoir Douglas, après toutes ces années. J'avais beau n'avoir d'yeux que pour Percival lorsque j'étais plus jeune, je me souviens bien de lui. Percy l'avait ramené d'Oxford pour quelques jours de vacances. Percival est grand, mais Douglas me paraissait immense. Il était toujours habillé de manière très recherchée, qui confinait chez lui à l'affectation. Il coiffait sa chevelure épaisse et noire en arrière, et

jamais une mère ne venait s'en échapper. Il m'impressionnait car, contrairement à Percival qui parfois venait se mêler aux plus jeunes, lui, du haut de ses 20 ans, recherchait la compagnie exclusive des adultes, notamment de Lavinia, et n'avait pas un seul regard pour les petits. Il adorait, idolâtrait même, Percival. On sentait qu'il admirait tout ce qu'il disait ou faisait. Il avait indéniablement une haute opinion de lui-même, mais il semblait avoir accepté l'idée que Percival lui était supérieur. Oh ! bien sûr, tout cela, je peux le formuler, l'analyser maintenant, mais c'est ce que je ressentais de manière plus confuse à l'époque. Je me demande comment ces deux-là, jadis inséparables, peuvent aujourd'hui être brouillés.

Je m'habille rapidement et descends rejoindre Emily. Pas facile de trouver quelqu'un dans ce dédale de pièces ; je dois me guider au bruit des conversations. Je trouve tout le monde – sauf Percival – réuni dans le salon bleu qui donne sur la roseraie que Lady Margaret entretient avec amour. Elle y consacre un temps fou et aucun jardinier n'est autorisé à l'approcher !

Emily me saute dessus dès mon entrée dans la pièce.

– Doug, je te présente Matilda, dit-elle en m'entraînant vers son fiancé.

Doug déplie son long corps pour s'extraire du fauteuil où il était assis et vient nonchalamment à ma rencontre. Il n'a pas changé, même sa coiffure semble n'avoir pas bougé d'un cheveu. Je lis dans son regard qu'il n'a aucun souvenir de l'enfant que j'étais. En revanche, la femme qu'il découvre devant lui semble à son goût, et il me décoche un sourire appréciateur.

– Bonjour Matilda, dit-il en me serrant cérémonieusement la main.

– Matilda arrive de Florence, précise Emily. Elle a fait tout le voyage pour les fiançailles ! J'espère qu'elle le refera bientôt pour notre mariage, car je compte sur elle pour être mon témoin.

Je la regarde, surprise et émue. Il n'a jamais été question de cela !

– Mais enfin, qui donc croyais-tu que je pourrais choisir ? dit-elle comme si cela allait de soi, en me posant un baiser sur la joue.

Je suis très fière qu'Emily m'ait choisie pour être son témoin ; c'est une belle preuve d'amitié qu'elle vient de me donner. J'ai à peine le temps de me remettre de mes émotions que Percival apparaît dans l'encadrement de la porte. Tout le monde dans la pièce est au courant de sa brouille avec Douglas, et les conversations s'arrêtent aussitôt. C'est comme si le temps était suspendu. Le sourire de Douglas, qui m'était destiné, s'est figé sur ses lèvres et la main d'Emily sur mon bras s'est crispée à me faire mal. Tous les regards sont tournés vers Percy, mais c'est sur moi que le sien s'arrête.

– Bonjour Matilda, vous allez mieux ? me demande-t-il, son regard scrutant le mien.

La repentance sincère que je lis dans ses yeux fait s'envoler instantanément mes ressentiments. Il a l'air grave. Je suis la seule à comprendre le réel sens de ce regard qui semble dire : « M'avez-vous pardonné pour ma muflerie ? » et je hoche simplement la tête. Il me remercie d'un sourire. Puis, il semble seulement s'apercevoir de la présence de Douglas, qui se tient pourtant à un mètre de moi. Percival s'avance alors lentement vers lui et lui tend la main, mais ses yeux sont glacials et il n'y a pas l'ombre d'un sourire sur ses lèvres. Douglas semble déstabilisé ; je suppose qu'il n'en espérait pas tant. Il tend la main à son tour. La poignée de mains est brève, mais cela a suffi pour remplir Emily de joie. Je la vois

qui sourit de soulagement, et Percival l'a remarqué aussi. Il lui caresse rapidement les cheveux, d'un geste qui veut dire : « Je l'ai fait pour toi. ».

– Bien, et si nous passions à table, déclare Lady Margaret, pressée de tourner la page de cet épisode gênant.

– Grand-mère, Mère, dit Percy en se tournant vers Lavinia, veuillez m'excuser, mais je dois retourner à Londres. Je pars immédiatement.

– Mais... comment cela ? Tu seras de retour pour le bal de charité ce soir, j'espère ? gémit Lavinia.

– Je ne pense pas, non. Je vous laisse Julian. Je viens d'aller l'embrasser et j'ai prévenu sa nounou. Bonne journée.

Puis, il quitte le salon sans rien rajouter.

Douglas, qui semble avoir retrouvé son aplomb avec le départ de Percival, se tourne vers Lavinia et Lady Margaret, qui caresse d'un air songeur Scoop assis sur ses genoux.

– Vraiment, je suis désolé... dit-il.

– Ce n'est pas de votre faute, Doug, coupe Lavinia. Percy a toujours été ombrageux, imprévisible et, depuis le drame, son caractère ne s'est pas arrangé. Je n'ai pas le cœur de lui en faire remontrance. Pourtant, je devrais ; je manque à tous mes devoirs de mère. C'est mon fils, je l'adore, mais parfois, il est impossible ; il se conduit comme un enfant et il dépasse les bornes, ajoute-t-elle exaspérée.

– Il avait peut-être de très bonnes raisons de partir, dit alors d'une voix traînante Reggie, que je découvre assis sur son fauteuil roulant dans un coin du salon, un peu en retrait, en observateur.

Je le vois fixer Douglas de ses yeux pâles, avec une expression indéchiffrable.

– Sans doute, sans doute, dit Lady Margaret, tentant d'apaiser la situation et faisant semblant de ne pas comprendre l'allusion de Reginald. Il a certainement un autre rendez-vous important avec un de ses avocats.

– Pour un enfant, ma chère Lavinia, dit-elle en se tournant tout sourire vers sa belle-fille, on doit reconnaître qu'il gère nos biens de main de maître. Percival est un peu vif, certes, mais tout le monde lui pardonnera son absence. Après tout, n'est-ce pas grâce à son hospitalité et à sa générosité que la soirée peut avoir lieu ? Allez, ma bonne, dit-elle en caressant la joue de Lavinia, ne vous inquiétez pas, il reviendra un jour ou l'autre. Allons déjeuner, j'ai si faim que je suis à deux doigts de croquer Scoop !

– Alors, tu en penses quoi ?

Je crois que, cette fois, Emily n'a pas besoin de mentir pour ne pas me faire de la peine. À ses yeux ronds, je vois bien qu'elle trouve ma tenue réussie. Il faut dire que Mimi m'a fait une robe somptueuse. D'un vert très pâle, le bustier est rebrodé de perles et la jupe en tulle descend en corolle jusqu'à mes pieds chaussés de fins escarpins ornés d'une plume de strass.

– Tu es magnifique ! Vraiment, vraiment ! Cette robe est de toute beauté ! Qui t'a fait ce chignon ? me demande-t-elle.

– La coiffeuse de Lavinia. Ta tante l’a envoyée à mon secours. Je crois qu’elle allait chez toi ensuite.

– Je cours dans ma chambre alors. J’aurai bien besoin d’un coup de peigne quand je serai enfin habillée, me dit-elle. Oh là là ! je suis en retard, je te laisse, me lance-t-elle avant de s’échapper.

Maintenant que je suis prête, je ne sais pas trop quoi faire de moi. Je ne veux pas m’asseoir pour ne pas froisser ma robe, ni aller dans le jardin où je risquerais de la salir. J’ouvre la fenêtre pour voir le soleil se coucher derrière les arbres. Elle donne sur le pré, mais, une fois ouverte, j’entends les premières voitures qui arrivent de l’autre côté du château. Je me souviens combien j’étais excitée à mon premier bal ici. Aujourd’hui, je le suis beaucoup moins que je ne l’aurais été si Percival était là. Mais il n’est pas revenu, et il faut bien se rendre à la raison, il ne reviendra pas. Pour on-ne-sait-quelle-raison, la présence de Douglas lui est intolérable. Il fera l’effort de le côtoyer pour les fiançailles, mais apparemment, pas davantage. Je suis déçue, j’aurais aimé qu’il me voie dans cette robe splendide, mais je suis quand même heureuse d’être là. J’ai presque l’impression de faire partie de la famille ; tout le monde – sauf Penelope bien sûr – est si adorable avec moi. De plus, rien ne me comble plus que de voir Emily aussi heureuse. Elle le mérite. Je l’ai vue effondrée après la mort de ses parents, qui sont décédés à si peu de temps d’intervalle. Je crois deviner que si Lady Margaret a insisté pour célébrer de grandes fiançailles, c’est aussi pour tourner la page, oublier cette période noire, ces décès qui ont marqué cruellement la famille.

Le brouhaha se fait de plus en plus intense. Les premiers accents de musique parviennent jusqu’au deuxième étage du château où se situe ma chambre. Il est temps de se lancer dans l’arène !

Après un dernier coup d’œil au miroir pour vérifier la tenue de mon chignon, je descends prudemment l’escalier, me tenant à la rampe pour ne pas vaciller sur mes hauts talons. Je m’arrête un instant au premier étage pour admirer le ballet des serveurs qui se glissent parmi la foule se pressant dans l’entrée. Comme onze ans auparavant, je n’en reviens pas de me trouver dans ce château. Avant de connaître Emily, je n’imaginais pas que des gens pouvaient vivre encore, au XXI^e siècle, dans un cadre aussi somptueux. Pour moi, les châteaux étaient des monuments historiques qui n’ouvraient leurs portes qu’aux cohortes de touristes pour les refermer sur leurs toiles de maîtres et leurs meubles anciens, une fois les bus repartis. Malgré le confort moderne, qui se fond d’ailleurs habilement dans le décor, j’ai l’impression d’être ici dans une parenthèse, une bulle figée dans le temps, et c’est particulièrement vrai ce soir, même si l’atmosphère rappelle plus notre siècle qu’un roman de Jane Austen. Les femmes, qui portent des robes de soirée hors de prix, et les hommes rassemblés ici sont sans doute majoritairement issus de grandes fortunes gagnées dans les médias, Internet, la finance, et non de grandes familles de l’aristocratie anglaise, comme Lady Margaret ou Percival. De même, si la musique que joue l’orchestre est un peu désuète, je sais que les valses de ce début de soirée feront place plus tard à des rythmes plus modernes pour plaire aux plus jeunes.

– Tu m’attendais ? me dit Emily en me posant une main sur l’épaule.

– Non, dis-je en me retournant, j’admirais le tableau. Oh ! mais celui-ci n’est pas mal non plus ! Comme tu es belle !

Mon amie est vraiment superbe dans sa robe de soirée en organza rose pâle. Ses longs cheveux blonds sont légèrement ondulés et attachés sur un côté. Elle qui a beaucoup de mal à s’habiller autrement qu’en tenue d’équitation est comme transformée. Elle a l’air radieuse. Décidément, l’amour lui va bien.

– Je te rassure tout de suite, mes fiançailles ne ressembleront pas à ça, me dit-elle en riant. Ce sera beaucoup plus informel, enfin j’espère, si Lavinia a su modérer ses ardeurs ! Je me demande si j’ai été bien raisonnable en lui laissant les rênes de l’organisation. Allez, viens, c’est à nous d’entrer en scène, me dit-elle.

Bras dessus bras dessous, nous descendons l’immense escalier.

Je suis un peu émue de me retrouver dans la grande salle de bal, où je ne suis pas entrée depuis mon arrivée à Amberdel. Douglas, très beau en habit, nous a rejointes. Il couve Emily des yeux, et je suis heureuse de voir qu’il semble aimer mon amie autant qu’elle l’aime. Reginald est installé sur un canapé dans un coin de la salle, entouré de trois jeunes femmes qui se battent pour arranger les coussins autour de lui. Malgré son handicap, Reginald est un grand séducteur ; j’ai pu m’en apercevoir ces derniers jours. Il est très beau, un peu mystérieux avec ses grands yeux bleu pâle qui semblent sonder jusqu’au fond de l’âme et son air impassible. Il est aussi plein d’esprit ; ce qui ne gâche rien. Oubliant un instant ses admiratrices, il lève une flûte de champagne dans ma direction, et je m’empresse de faire de même avec celle que je viens de saisir sur un plateau.

Pendant qu’Emily et Douglas s’emploient à identifier les personnes présentes, je jette un œil autour de moi. Je croise quelques regards intéressés de la gent masculine. Mimi a fait du beau travail avec cette robe... Il faut bien avouer que je suis pas mal non plus ! Autant j’étais complexée à 12 ans, autant je suis en paix avec moi-même aujourd’hui. J’ai grandi, mon corps s’est affiné et a de belles proportions, certes, mais surtout, j’ai pris confiance en moi. Mes parents y sont pour beaucoup, que ce soit mon père comme ma mère. Ils m’ont appris à m’accepter telle que je suis, et j’ai fini par voir que je n’étais plus, ou pas, le vilain petit canard que je croyais être. À l’adolescence, le regard des garçons sur moi a changé et j’ai fait quelques conquêtes, qui sont restées plutôt chastes d’ailleurs. Rassurée sur mon pouvoir de séduction, j’ai arrêté de me préoccuper de mon apparence et je me suis lancée à cœur perdu dans mes études artistiques. Et puis j’ai rencontré Orlando... Mon Dieu, Orlando ! Je réalise soudain que je n’ai guère pensé à lui depuis mon arrivée à Amberdel. Je m’apprêtais quand même, il n’y a pas si longtemps, à passer ma vie auprès de lui... Je me sens coupable, mais il faut croire que Percival a effacé jusqu’au souvenir de mon ancien fiancé. Si seulement Percy était ici ce soir...

– Mademoiselle, me feriez-vous l’honneur de m’accorder cette danse ?

Je mets quelques instants à m’apercevoir que la voix que j’ai entendu murmurer à mon oreille n’est pas un écho de mes souvenirs. Je me retourne et je découvre que Percival est bien là, en chair et en os, en frac noir et nœud papillon blanc. Il me tend le bras, sur lequel je pose une main tremblante. Comme onze ans auparavant, je sens tous les yeux fixés sur nous, mais aujourd’hui, les regards ne sont plus amusés par le couple formé par un adolescent et une petite fille enrobée et couverte de boutons. Ils sont pleins de curiosité : le mystérieux et rare Percival Spencer Cavendish est de retour en Angleterre et il s’exhibe dans une soirée mondaine, qui plus est au bras d’une jeune femme dont personne ne connaît l’identité...

Après quelques instants de malaise, je perds vite conscience de la présence des autres invités, tandis que nous tournoyons sur le parquet. Je ne vois plus que Percival, qui me regarde avec intensité.

– Vous êtes superbe, Matilda. Je suis content d’être revenu rien que pour ce spectacle.

Je souris, mais, contrairement à son habitude, Percy m'a semblé tout sauf ironique.

– J'espérais que vous viendriez, dis-je timidement.

– Ah oui ? Pourquoi ? dit-il, m'encourageant à continuer de sa belle voix grave.

– Tout d'abord, pour m'excuser de vous avoir giflé.

– C'est moi qui dois m'excuser. Je l'aurais fait avant si vous ne vous étiez pas cachée dans votre trou comme une petite souris jusqu'à ce matin, dit-il en souriant. Je suis désolé de m'être montré aussi goujat.

– Odieux, ce n'est pas le mot que vous cherchez ? dis-je en levant un sourire interrogateur.

Ma remarque le fait sourire.

– À vrai dire, reprends-je, j'espérais aussi votre présence parce qu'au dernier bal, j'étais affreuse. Je voulais que vous voyiez combien j'avais changé. Je voulais vous remercier aussi de m'avoir invitée ce soir-là ; je n'ai jamais compris pourquoi vous l'aviez fait.

– Je vous ai invitée parce que vous me sembliez la personne la plus proche de moi ce soir-là. Vous étiez mal à l'aise, malheureuse, les deux teignes qu'étaient Penny et Reggie se moquaient de vous, vous ne vous sentiez pas à votre place... et moi non plus.

– Vous ? Vous êtes né dans ce milieu, vous en êtes même une des idoles, celui que tout le monde admire...

– Et déteste aussi ! Vous oubliez que j'ai eu une jeunesse agitée et que depuis... dit-il, sans finir sa phrase. Quoi qu'il en soit, j'étais assez rebelle et je me sentais différent du reste du monde, marginal. Quant à vous, vous étiez une alien. Je voulais vous montrer mon soutien, et puis vous m'avez touché avec votre mine de Cendrillon avant la magie de la fée marraine. Vous étiez mignonne comme tout, ajoute-t-il avec un air attendri.

– Ah oui, certainement, avec mes bourrelets et mes boutons...

– Vous vous trompez, Matilda, vous étiez presque aussi jolie à l'époque que vous l'êtes aujourd'hui, mais vous ne le saviez pas. Alors qu'aujourd'hui, vous êtes consciente de votre charme dévastateur...

Je le regarde avec un embarras mêlé de curiosité. Il ne semble pas plaisanter.

– Matilda, lorsque j'ai dit l'autre jour que vous vouliez que je vous embrasse, en fait je parlais de moi. Depuis que je vous ai vue, je ne pense qu'à ça, dit-il le plus sérieusement du monde. C'est même pour cela que je suis revenu ce soir de Londres.

Il plaisante ?

J'ai l'impression que mes jambes ne sont plus si sûres. Je m'accroche davantage à lui. Je reste muette, incapable de trouver quelque chose de spirituel à dire.

– J'ai d'ailleurs très, très envie de vous embrasser de nouveau. Et vous, Matilda ? ajoute-t-il en me lançant un regard brûlant.

Mes idées se bousculent dans ma tête ; je ne sais que répondre. Percy semble comprendre l'émoi dans lequel il m'a plongée. La musique s'est arrêtée, mais nous restons face-à-face, les yeux fixés l'un sur l'autre.

– Je vous laisse réfléchir à ma proposition, dit-il aussi calmement que s’il m’avait invitée à une partie de cartes. Je vous attendrai dans la bibliothèque. J’espère que vous viendrez me rejoindre.

Il s'incline légèrement devant moi et s'éloigne. Je le perds rapidement de vue dans la foule. J'ai le cœur qui bat à tout rompre, mais j'essaie de présenter un visage serein lorsque je rejoins Emily.

– Alors, on dirait que tu as retrouvé ton cavalier ! me dit-elle en souriant, avant d'ajouter tout bas : je me demande si ce cher Percival n'a pas un petit coup de cœur pour toi ?

Je suis trop abasourdie pour protester comme je le voudrais et je ne peux que répondre d'un sourire gêné, ce qui ne fait qu'attiser la curiosité de mon amie. Heureusement, elle n'a pas le temps de s'attarder davantage sur le sujet car son fiancé l'entraîne vers la piste de danse. Je ne sais que faire. Je regarde sans y prêter vraiment attention Lavinia voltiger dans les bras d'un homme coiffé d'un turban. Tout mon être veut aller rejoindre Percival, mais ce qu'il me reste de raison tente de me retenir. J'ai peur de ce qu'il se passera. Je décline l'invitation à danser d'un jeune homme que je ne connais pas, qui s'en va, l'air dépité. J'attrape sur le plateau d'un serveur une autre flûte de champagne que j'avale d'un trait, puis, prenant mon courage à deux mains, je prends la direction de la bibliothèque, qui se trouve dans une autre aile du château.

Ma main tremble lorsqu'elle se pose sur la poignée de la porte. Je l'ouvre néanmoins et je découvre Percival assis sur un fauteuil, un livre dans une main, un verre de cognac dans l'autre. Apparemment, lui aussi a eu besoin de se donner du courage. Je referme la porte derrière moi et y appuie mon dos. Percy pose son verre sur la table basse et, en trois pas, il est près de moi et me prend dans ses bras. Ses baisers sont brûlants, je me sens envahie d'une sorte de fièvre. Il s'éloigne un instant pour contempler mon visage, et ses yeux bleus me troublent autant que ses lèvres. Je le prends par la nuque et l'attire à moi de nouveau. Nous n'avons pas échangé un mot.

Soudain, nous entendons des voix dans le couloir, qui se dirigent vers nous et, avec la présence d'esprit qui lui est coutumière, Percy se détache de moi et va prendre le livre qu'il avait laissé sur son fauteuil. Il y a bien trois mètres entre nous lorsque la porte s'ouvre, laissant apparaître Lady Margaret et un homme de son âge. Elle ne peut cacher sa surprise en nous voyant, mais, comme toujours, elle fait preuve d'une extrême politesse et de placidité.

– Désolée de vous déranger les jeunes, je voulais montrer à mon vieil ami George un traité de botanique du XVI^e siècle qui est caché quelque part par là. George est aussi féru que moi de jardinage, mais bien moins doué, ajoute-t-elle en me faisant un clin d'œil.

– Et moi, je montrais à Matilda un traité sur le Titien, répond Percival, comme si c'était la chose la plus naturelle à faire pendant un bal. Je l'ai trouvé ! dit-il en montrant le livre qu'il tient à la main. La bibliothèque est à vous. Venez Matilda, dit-il en m'attrapant par le bras et en m'entraînant à sa suite.

Sans que je n'oppose la moindre résistance, il me fait grimper un escalier que je n'ai jamais emprunté, dont la cage est décorée de portraits que j'imagine être de ses ancêtres. Nous traversons un immense couloir désert, avant de nous arrêter devant une lourde porte en bois. Je comprends alors qu'il m'a emmenée dans l'aile où il a installé ses appartements. Il ouvre une porte et allume la lumière, dévoilant une chambre de maître gigantesque. La hauteur des murs est impressionnante sous le plafond à caissons, lui-même époustouflant. Les portes-fenêtres sont encadrées de lourdes tentures dont le rouge fait écho à

celui du baldaquin qui orne le dessus du lit.

- Mais... c'est votre chambre ? dis-je un peu bêtement.
- Oui... Où croyiez-vous donc aller ? demande tranquillement Percival.
- Je... je ne sais pas. Je n'ai pas réfléchi...

Il vient alors me prendre dans ses bras.

– Ma douce Matilda, susurre-t-il. Rassurez-vous, je ne vais pas vous faire de mal, même si je pourrais le faire sans souci car personne ne vous entendrait crier, rajoute-il avec un sourire moqueur.

– Je sais bien que vous n'allez pas me faire du mal, dis-je piquée, en me débattant pour me défaire de ses bras, mais...

– Désolé, je suis maladroit, me dit-il en me prenant la main. Il faut toujours que je plaisante quand je suis ému, et c'est rarement du meilleur goût. Matilda, je n'ai rien prémédité. J'avais juste envie d'être seul avec vous, de vous tenir dans mes bras, et le seul moyen de le faire à l'abri des regards dans ce château envahi par tous ces gens, c'était de vous emmener ici. Mais, si vous voulez, on s'en va tout de suite et... dit-il en faisant un pas vers la porte.

Je le retiens fermement.

– Non. Restons ici.

Je n'ajoute rien, mais il peut lire ce que je ressens dans mes yeux qui le fixent. Il s'approche de moi et prend mes lèvres avec une infinie douceur, puis il pose un baiser sur mes paupières, sur mon nez, mes joues, descend dans mon cou. Loin de m'effaroucher, je m'agrippe à son dos puissant, caresse ses cheveux, tandis qu'il mordille mon épaule. Une de ses mains vient caresser mon sein à travers la soie et tout mon corps frémit. Je ne lui en veux pas de son audace. J'ai envie de lui ; ses baisers ardents ont réveillé mon désir et ils ne me suffisent plus. Je le veux comme je n'ai jamais voulu aucun homme. Je veux le sentir contre moi, caresser sa peau. Pourtant, une petite voix en moi me dit que c'est trop tôt, qu'il ne faut pas... mais les lèvres enivrantes de Percy la font vite taire.

Percival a posé ses deux mains dans mon dos, en haut de ma robe. Il me regarde, guettant mon consentement, puis, ayant trouvé dans mes yeux ce qu'il cherchait, il défait la fermeture Éclair. Je ferme les paupières tandis que le vêtement glisse le long de mes jambes, et je me retrouve debout devant lui, simplement vêtue d'un body bustier de satin noir, un nuage de tulle vert à mes pieds. Cette nuit, Lord Percival Spencer Cavendish sera mon amant.

Gênée et excitée à la fois, j'entrouvre les yeux que j'avais fermés dans un accès de pudeur. Percival a pris un léger recul pour mieux me regarder, avec ce qui me semble être une grande tendresse. D'un doigt, il caresse mon épaule, descend le long de mon bras qui en a la chair de poule.

– Comme tu es belle, Matilda, murmure-t-il.

Il se penche vers moi et me donne un long baiser, caressant ma langue de la sienne, si chaude et si douce. Je sens le feu s'emparer à nouveau de moi tandis que ses mains s'enhardissent sur mon corps. Il tire sur le bustier, et mes deux seins jaillissent. Il les prend à pleines mains, avant de venir y poser ses lèvres. Il les embrasse goulûment, les lèche ; sa langue titille un téton durci par les délicieux

attouchements. Je me tiens d'une main à ses cheveux courts et drus, tandis que l'autre griffe son épaule. Je me sens soumise à sa volonté et à son désir. Jamais je ne me suis autant abandonnée sensuellement.

Percival fait ensuite descendre le body, qui vient rejoindre au sol ma robe de bal. À ma propre surprise, je n'ai opposé aucune résistance. Je suis totalement nue cette fois, si on oublie mes escarpins. Agenouillé devant moi, Percival caresse mes jambes de ses lèvres, remontant lentement de mes genoux à mes cuisses, avec une sensualité qui m'électrise. Ses mains remontent jusqu'à mes fesses, sur lesquelles ses doigts s'égarer. À ma grande confusion, il vient enfin poser sa bouche sur mon sexe, qui palpite à ce contact. Puis, il se redresse brusquement, me soulève dans ses bras et traverse la chambre pour me déposer avec douceur sur son lit.

Encore frémissante, je le regarde retirer mes escarpins. Il prend dans ses mains mes pieds et les porte à sa bouche pour déposer un baiser sur mes orteils aux ongles vernis. La sensation est délicieuse. Il se lève pour allumer la lampe Art déco de son chevet, avant d'aller éteindre le lustre, pour tamiser l'éclairage de la pièce.

Lentement, sans me lâcher du regard, il défait son nœud papillon blanc qu'il laisse tomber à terre, puis sa chemise qui suit le même chemin. Mon ventre se serre tandis que je regarde, dans la demi-obscurité, son torse glabre et large, sa taille fine, son ventre plat, ses abdominaux bien dessinés et son boxer... Il descend alors son pantalon et, malgré moi, mes yeux se fixent sur son vigoureux sexe dressé qui se dévoile sans pudeur à mon regard. Je finis par m'en arracher pour admirer ses jambes, fines et musclées. Percival a le corps le plus parfait qu'il soit. Il ressemble à celui du David de Michel-Ange que j'ai admiré si souvent à la Galleria dell'Accademia de ma chère Florence. C'est aussi valable de dos. Il s'est retourné pour se diriger vers une petite commode et je ne peux qu'admirer ses fesses musculeuses et bombées. Je sens comme une sorte d'élancement dans mon bas-ventre et mon sexe est tout humide.

Percy fouille le tiroir de la commode et en retire un petit sachet. Il déchire l'enveloppe du préservatif et l'enfile prestement, puis il vient me rejoindre sur le lit de sa démarche féline. Il se couche sur moi, et mes mains peuvent enfin, encore timidement, caresser son corps, découvrant la douceur et la fermeté de sa peau. Maintenant que je le vois de près, je remarque une fine et longue cicatrice sur son torse. Elle a l'air ancienne. Je pose mes lèvres dessus, comme si elle était encore sensible – ce qui n'est sûrement plus le cas –, et que je voulais effacer la douleur. Je sens Percival se raidir. Il est devenu blême, et je comprends instantanément que c'est un souvenir de l'accident d'avion.

Je m'en éloigne très vite pour ne pas courir le risque de raviver des souvenirs dévastateurs. J'effleure du bout des doigts ses bras, ses hanches. Je m'habitue peu à peu à ce corps étranger qui me plaît infiniment, mais qui m'intimide encore. Percival a perçu ma gêne et je sens qu'il dompte son ardeur pour me donner le temps de m'habituer à cette brusque intimité. Ses baisers se font légers sur mon torse dénudé, dans mon cou.

Voyant mon excitation monter, il descend alors vers mon sexe que sa bouche embrase de nouveau. J'ai quelque embarras, mais le plaisir est si grand que, presque malgré moi, j'entrouvre les jambes entre lesquelles il plonge sa langue avec fougue. Je me cambre contre lui, toute à ma félicité. Il lape mon clitoris, fouille les replis de mon intimité. Prête à succomber, je tire sur ses cheveux pour qu'il se redresse. Il me regarde et, à mes yeux, comprend l'invitation. Je le veux en moi et je ne peux plus attendre. Il remonte alors le long de mon corps et, passant une main sous mes fesses, il prend son sexe de

l'autre et s'enfonce en moi. Lentement, il commence un va-et-vient sans me quitter des yeux, guettant le plaisir sur mon visage qui ne peut cacher ma délectation. Je gémiss sous ses mouvements et je ne peux m'empêcher de réclamer :

– Plus vite !

Il m’embrasse avec encore plus d’ardeur, ses mains se crispent sur mes fesses et il accélère le mouvement. Je me cramponne à lui, et les vagues de plaisir qui se succèdent nous emportent rapidement dans un même orgasme.

Je reprends peu à peu mes esprits. Je suis pantelante sur le drap humide de sueur, et maintenant que l’excitation est retombée, je me sens affreusement gênée de m’être ainsi donnée. Je regarde le ciel de lit, tandis que j’entends la respiration de Percival ralentir. Je reste quelques minutes immobile, en espérant qu’il va plonger dans un sommeil profond et que je vais pouvoir quitter la chambre sans demander mon reste. Au bout de quelques minutes, il me semble qu’il s’est assoupi et je me redresse avec précaution. Je sors du lit et, avisant la porte-fenêtre, je m’y rends avant d’aller récupérer mes affaires, pour découvrir la vue. J’écarte la tenture écarlate, mais ce côté du parc n’est pas éclairé et je n’y vois goutte. Je sens alors une présence derrière moi et je me retourne avec un petit cri, découvrant dans mon dos Percival, totalement nu et parfaitement réveillé. Par réflexe, je me suis enroulée dans la lourde tenture ; cela semble beaucoup l’amuser.

– Un retour de pudeur ? plaisante-t-il.

– Je... hum... parviens-je à émettre sans lâcher le rideau que je serre encore plus étroitement, tout en évitant son regard.

– Je suis désolé, j’avais tellement envie de toi que je n’ai pas pu attendre davantage. Tu me pardonnes de n’avoir pas pris plus de temps pour te faire l’amour ?

– Je... mais oui, oui, c’était... très bien, réponds-je, de plus en plus embarrassée.

– Tu es sûre ? me demande-t-il en se rapprochant dangereusement de moi, soulevant mon menton pour me forcer à le regarder, ses yeux bleus me faisant chavirer. Ma douce Matilda, tu as un effet sur moi que je ne peux m’expliquer, poursuit-il en me caressant les cheveux. Quand je te vois, je n’ai qu’une envie, t’embrasser, au minimum, me murmure-t-il à l’oreille.

Sa voix basse, chaude m’envoûte et allume de nouveaux feux. Je sens mes défenses tomber les unes après les autres. Je me dégage du rideau et, me mettant sur la pointe des pieds, j’embrasse son torse dépourvu de poils, puis j’attire son visage à moi. Il m’embrasse avec reconnaissance, et je sens contre moi son sexe qui se dresse de nouveau.

Il caresse mon dos, descend plus bas et s’attarde sur mes fesses, tandis que sa langue explore ma bouche. Une de mes mains posées sur ses hanches descend jusqu’à son sexe, qui frémit à ce contact. Je détache mes lèvres des siennes pour regarder sa verge qui, pourtant imposante, semble gonfler encore davantage sous mes attouchements. Percival gémit doucement, la tête rejetée en arrière, les yeux mi-clos. Rassurée sur mes capacités à lui donner du plaisir, je prends de l’assurance et mes caresses se font de plus en plus affirmées et rapides.

Après quelques instants de ce petit jeu, Percival s’écarte un instant, une lueur de regret dans les yeux, pour prendre un nouveau préservatif, qu’il enfle avant de revenir vers moi.

– Toi et tes caresses, vous me rendez fou, dit-il en me plaquant contre le mur, avec une sorte de rugissement.

Je laisse échapper un gloussement de contentement ; ce qui le fait sourire. Il passe les deux mains sous mes cuisses et me soulève, venant d'un même geste se planter en moi. La tête blottie au creux de son cou, je m'agrippe à ses épaules, mes jambes sont croisées au-dessus de ses fesses, tandis que je monte et descends le long du mur, au gré de sa verge qui entre et sort de mon sexe irradié de plaisir. Je me presse contre lui de tout mon corps et nos sueurs se mêlent. Soudain, tout en me tenant fermement enchaînée à lui, il me porte vers le lit où il se jette sur le dos.

– Fais ce que tu veux de moi, murmure-t-il.

Je le chevauche ; c'est moi qui donne désormais le tempo. Je descends et je monte lentement sur sa verge, les yeux fermés pour mieux savourer mes sensations. Je sens les mains de Percival qui pressent mes seins gonflés, ses pouces qui jouent avec mes tétons hypersensibles à ses caresses. J'accélère le rythme petit à petit, des mèches mouillées de sueur collées sur mon visage.

Les mains de Percival agrippent brusquement mes fesses et accompagnent mes mouvements. Le frottement de mon pubis sur sa toison accroît mon plaisir. Je sens que la jouissance n'est pas loin et, d'après ce que je peux en juger, celle de Percival non plus. Je me penche pour l'embrasser, bougeant mes hanches à un rythme soutenu sur sa verge qui me transperce. Je halète au-dessus de lui qui me dévore des yeux, fasciné par la frénésie qui s'est emparée de moi. Soudain, Percy se redresse, m'enserrant étroitement et m'enfonçant davantage sur son sexe. Un éclair de plaisir démentiel parcourt tout mon corps, tandis que lui-même s'arc-boute contre moi, raidi par un orgasme encore plus puissant que le premier. Puis ses muscles se relâchent, et nous basculons encore enlacés sur le lit aux draps en bataille.

7. Des remords et des regrets

Percival dort profondément, son corps encore moite près de moi. Maintenant que la fièvre sensuelle est retombée, j'ai l'esprit clair et je ne pense qu'à une chose : retourner au plus vite dans ma chambre, qui se trouve juste à l'étage du dessous, en priant le ciel pour que personne ne me voie. Je ne peux pas courir le risque de m'endormir et de devoir traverser le château en robe de bal en plein jour. En faisant le moins de bruit possible, je parviens à m'extraire du lit et à enfiler ma robe, abandonnant mon body derrière moi. Au passage, je chipe le nœud papillon blanc de Percival qui traînait sur le parquet.

Si cette nuit doit rester unique, j'en garderai ce souvenir bien tangible. Je m'approche une dernière fois du lit pour jeter un dernier regard à mon amant endormi. J'aperçois sur son torse la fine cicatrice blanchie, sans doute vestige de son accident d'avion. Sinon, pourquoi se serait-il raidi ainsi ? Pourquoi a-t-il blêmi lorsque je l'ai effleurée de mes lèvres ? Mon beau Percival, quels fantômes te hantent ? Je retiens mon envie de caresser ses cheveux, me baisse pour prendre mes escarpins et, mes souliers à la main, je sors de la chambre.

Qu'est-ce que j'ai fait ? !

Le soleil est déjà haut dans le ciel ; je n'ai pas fermé les rideaux aux fenêtres hier soir. Je viens de me réveiller et la lumière qui a envahi ma chambre – dans laquelle je suis revenue juste avant l'aube sans, heureusement, croiser quiconque – me ramène à la réalité. Il me semble tout d'abord que ce qu'il s'est passé cette nuit, dans la chambre de Percival, n'était qu'un rêve, mais mes membres délicieusement endoloris et ce parfum étranger sur ma peau sont là pour me le rappeler : nous avons bien fait l'amour.

Je n'arrive pourtant pas à réaliser que j'ai couché avec Percival. Cela ne me ressemble pas. Comment ai-je pu lui céder et céder à mon propre désir ? Jamais je n'ai désiré un homme comme je le désire lui, au point de perdre tout sens commun, sans même vraiment le connaître. Que va-t-il penser de moi ? Il a dû me prendre pour une fille facile, une marie-couche-toi-là. S'il savait comme c'est loin de la réalité. Peut-être pas tant que ça, après tout ! Il y a quelques jours à peine, j'étais fiancée, j'allais me marier et, hier soir, j'ai couché avec un parfait étranger. Je me sens quelque peu honteuse, presque coupable. Malgré cela, je n'arrive pas vraiment à regretter ce qu'il s'est passé. J'ai ressenti des émotions, des sensations que je ne connaissais pas. J'ai aimé comme il m'a prise, à la fois avec douceur, prévenance mais aussi passion. L'odeur de sa peau m'a tourné la tête. Je sens encore sous mes doigts son corps dur, ses muscles tendus ; je revois ses yeux quand...

Je repousse la courtepointe et je me lève pour prendre une douche. Je ne vais quand même pas rester la matinée au lit à ressasser nos ébats. Je regarde ma robe de bal, qui gît sur le fauteuil de velours noir. Des images se bousculent dans ma tête ; je pense aux mains de Percy qui froissent le tulle... J'essaie de chasser ces images torrides en réglant la température de l'eau pour qu'elle soit bien fraîche. Le jet me réveille tout à fait et me redonne un peu d'énergie pour commencer la journée. Je sèche mes cheveux, avant d'enfiler un slim et un sweat rose délavé. Après cette débauche de fastes, j'ai besoin de simplicité.

Apparemment, les habitants du château dorment encore. Seuls quelques employés s'affairent au rez-de-chaussée pour effacer, le plus silencieusement possible, les dernières traces des festivités. Dans la cuisine, on s'active aussi pour préparer le brunch. Des plats de viennoiseries, de saumon fumé, de porridge, de charcuteries et de fromages en tout genre attendent les dormeurs.

Julian est attablé devant un bol de céréales, avec, à ses pieds, Scoop, le Jack Russel de son arrière-grand-mère. Sa nounou est assise face à lui, encore à moitié endormie. Sa chambre ne devait pas être protégée de la musique qui a résonné une bonne partie de la nuit. En me voyant, le gamin bondit hors de sa chaise pour venir à ma rencontre.

– Viens, on va se promener ! dit-il en me tirant par la main.

Je caresse ses douces boucles brunes.

– D'accord, mais laisse-moi une minute. Je prends de quoi manger et on y va, lui réponds-je.

La nounou me regarde avec reconnaissance. Elle a la migraine ; je lui conseille d'aller se recoucher. Je bois un verre de jus d'oranges fraîchement pressées et je choisis deux brioches moelleuses sur le buffet, que j'enveloppe dans une serviette en papier. Puis, je prends Julian par la main et nous sortons du château, Scoop sur nos talons. Julian n'est pas un enfant bavard, mais il aime ma compagnie et adore quand je lui raconte des histoires, des contes, mes souvenirs d'enfance. Quel que soit le sujet, c'est un auditeur attentif. Il sait aussi jouer seul ou avec Scoop, et, dans ce cas, tout ce qu'il attend de moi, c'est ma présence à ses côtés ; ce qui m'arrange, car ce matin, je ne me sens guère en verve.

Après une petite balade dans la forêt, nous revenons dans le grand pré que je vois de ma fenêtre. Il fait vraiment beau aujourd'hui, le temps est printanier. Je m'assieds sur l'herbe et partage la brioche qu'il me reste avec Julian et Scoop. Lorsqu'il n'en reste plus une miette, je m'allonge, laissant Julian s'amuser à lancer un bâton au chien, qui se fait un plaisir de lui rapporter. J'ai les yeux à demi-fermés et mes pensées vagabondent, revenant sans surprise aux événements de la veille.

– Daddy ! Daaaa-ddyyy, s'époumone Julian.

À ces cris, je me redresse sur les coudes et je vois l'objet de mes pensées (et de tous mes désirs) arriver dans notre direction. Percy porte un pantalon de toile noir et un tee-shirt gris. Lui aussi a eu envie de casual... Ce qui ne l'empêche pas de rester aussi élégant que s'il portait un smoking. Je le regarde, l'estomac un peu noué, et, en même temps, je me sens irradiée de bonheur à sa vue. Je crois que je suis indéniablement, absurdement, tombée amoureuse de lui.

Percy prend son fils dans ses bras et vient s'asseoir dans l'herbe face à moi.

– Bonjour Matilda, me dit-il d'une voix douce.

– Bonjour Percival.

Curieusement, malgré notre intimité de la veille, ou peut-être à cause d'elle, on se regarde presque avec timidité.

– Vous avez bien dormi ? me demande-il avec un sourire plein de sous-entendus.

Ça me fait drôle de l'entendre me vouvoyer de nouveau, après la nuit dernière... mais c'est délicieusement troublant.

- Euh... oui merci, et vous ? lui répons-je.
- Pas beaucoup, lâche-t-il avec un large sourire.

Je crois que s'il ne tenait pas son fils dans ses bras, je me jetterais sur lui pour l'embrasser.

- Matilda ! Matilda !!!

Je lève la tête et je vois Penelope arriver en courant vers nous. À sa vue, j'ai un mauvais pressentiment. Elle s'arrête devant moi et me dévisage en souriant de toutes ses dents ; ce qui n'est jamais bon signe.

- Matilda, tu as de la visite, déclare-t-elle avec un brin d'emphase.
- Comment ? Mais qui ? dis-je en me redressant, stupéfaite.
- Orlando. Orlando Tascini.

Je crois bien que je vais m'évanouir, mais je reste debout, bien que sonnée par le choc. Percival s'est lui aussi redressé. Il a posé son fils au sol et me regarde, intrigué.

- Mais c'est qui ? demande-t-il, en fronçant les sourcils.

Je le regarde, je voudrais lui répondre, mais aucun son ne sort de ma bouche.

- Mais c'est son fiancé ! N'est-ce pas, petite cachottière ? s'exclame Penelope en éclatant de rire.

Le regard de Percy s'est durci et je vois ses mâchoires se crispier. Il me dévisage, en attendant certainement que je contredise Penelope. Mais je suis abasourdie, je ne sais pas par où commencer et je reste muette. Alors, à mon grand désespoir, Percy prend son enfant dans ses bras, tourne les talons et, avant que j'aie pu formuler la moindre explication, s'éloigne à travers les herbes en direction du château. Penelope me toise de toute sa hauteur avant de le suivre, tandis que je reste là, les bras ballants et que les larmes roulent le long de mes joues.

8. Un fiancé sur les bras

– Orlando ? Mais... que fais-tu là ?

Après avoir essuyé mes larmes et m'être recomposé un visage, j'ai suivi Penelope dans le château. Percival, manifestement choqué et furieux d'apprendre que j'avais un fiancé (ce qui est faux mais que je n'ai pas eu le temps de démentir) alors que nous avons passé la nuit ensemble, est parti de son côté avec Julian. Orlando, mon EX-fiancé, est bel est bien installé dans le salon bleu, en grande conversation avec Lavinia, la mère de Percival. Je savais bien qu'il la connaissait, comme il connaît Penelope. Il est propriétaire d'un empire du luxe ; elles sont égéries de mode et jet-setteuses ; ils fréquentent les mêmes cercles depuis des années. À mon entrée dans la pièce, il se lève de son fauteuil et accourt pour me prendre dans ses bras. Je détourne la tête au moment où ses lèvres vont toucher les miennes, et elles finissent leur course sur ma joue.

Je suis furieuse qu'il soit venu, alors qu'il savait très bien que je ne désirais pas sa présence ici. J'ai envie de hurler, de crier qu'il n'est plus mon fiancé, mais comment le pourrais-je ? Je ne vais pas faire un scandale devant mes hôtes ! J'ai bien vu en entrant dans la pièce le regard interrogateur de Lady Margaret posé sur moi. Si elle n'a pu cacher son étonnement, je sais que ni elle ni Lavinia ne vont me demander pourquoi je n'ai rien dit de notre relation quand on a évoqué Orlando à mon arrivée. Elles ont dû comprendre que si je n'en avais pas parlé avant, c'est qu'il y avait un problème entre nous.

– Bonjour Matilda, me dit Lady Margaret avec un large sourire. Tu as bien dormi ?

– Figure-toi, Orlando, s'exclame Penelope sans me laisser le temps de répondre, que Matilda ne nous avait pas dit que vous étiez fiancés.

Évidemment, on peut toujours compter sur elle pour mettre les pieds dans le plat.

Cette vipère n'est heureuse que si tout le monde est mal à l'aise autour d'elle.

– Oh ! Matilda et moi avons eu une petite brouille avant son départ, répond Orlando en lui adressant le plus charmant des sourires, mais j'ai profité d'un rendez-vous à Londres pour venir me faire pardonner.

L'explication d'Orlando semble suffire à Penelope. Du moins, pour l'instant. Elle lui retourne son sourire, et je dois dire que je ne lui ai jamais vu montrer un visage aussi aimable. La magie d'Orlando a encore opéré.

Mon ex-fiancé est un grand charmeur. Lorsque je l'ai connu, et qu'il a commencé à me faire la cour, j'étais réticente à l'idée de sortir avec lui, même si je le trouvais extrêmement séduisant avec son port de tête altier, sa longue silhouette, ses yeux vert pétillant, son sourire éblouissant et sa courte barbe toujours aussi impeccablement taillée que ses vêtements. Aussi attirant qu'il me paraissait, c'était le frère de mon amie ; j'avais peur que notre relation, à Mimi et moi, en souffre si les choses tournaient mal avec lui. Sans compter qu'en plus, en travaillant avec Mimi dans le giron de l'entreprise familiale, je devenais un

peu son employée. Je n'avais aucune envie d'être celle qui couchait avec le patron. Mais, par ses manières exquises, ses attentions, sa joie de vivre, Orlando a fait tomber mes défenses, jusqu'à me convaincre de l'épouser. C'était avant que je comprenne que l'attraction que j'éprouvais pour lui n'était pas de l'amour. En tout cas, pas le grand, l'unique, celui auquel j'aspire et sans lequel je ne peux envisager de m'unir pour la vie. Celui qui unit mes parents, qui viennent de se remarier ensemble après des années de séparation. En les voyant heureux de nouveau, j'ai compris que je faisais une erreur en envisageant d'épouser Orlando. Dès que je l'ai compris, je lui ai annoncé que c'était fini entre nous, mais, apparemment, il n'accepte pas l'idée de cette rupture.

Même si Orlando, qui s'est présenté comme mon fiancé alors qu'il ne l'est plus, mériterait que je le contredise, je ne peux pas m'y résoudre. Nous n'allons quand même pas laver notre linge sale devant la famille d'Emily. Et puis, je me sens coupable ; il y a quelques jours à peine, j'étais sa fiancée et, la nuit dernière, j'étais dans les bras d'un autre. Percival... Le regard qu'il m'a lancé quand Penelope est venu m'annoncer qu'Orlando était au château ! Je frémis à ce souvenir. Je m'occuperai du cas Orlando plus tard ; je ne peux supporter plus longtemps l'idée que Percival puisse penser que je suis une menteuse, une tricheuse. À lui au moins, il faut que je dise la vérité...

– Voulez-vous m'excuser un instant ? dis-je d'une voix étranglée.

Mon regard croise celui de Lavinia. Elle a dû voir mon désarroi, à défaut de le comprendre, car elle se lève, s'approche d'Orlando et le prend par le bras pour l'éloigner de moi.

– Mais bien sûr Tilda, va, je garde Orlando, cela fait tellement de temps que l'on s'est vu. Alors, comment se porte notre ami le prince Borghese ? lui demande-t-elle avec un sourire enjôleur.

Je sors en toute hâte de la pièce ; je dois absolument trouver Percival et lui parler seul à seul. Dans l'escalier principal, au premier étage, je croise Emily. Je dois avoir vraiment l'air défaite, car elle s'arrête net à ma vue.

– Matilda, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Les larmes que j'avais refoulées me montent de nouveau aux yeux. Sans ajouter un mot, Emily me prend par la main et m'entraîne dans le couloir jusqu'à un petit salon dont elle ferme la porte derrière nous. Elle me fait asseoir sur une banquette de velours et prend place à mes côtés.

– Mais qu'est-ce qu'il se passe, enfin, Matilda. Tu me fais peur !

Cette fois, j'éclate en sanglots. Ma chère Emily me prend dans ses bras et me demande, inquiète :

– Mais qu'y a-t-il ? C'est ton frère ? Il lui est arrivé quelque chose ? Tes parents ?

Je secoue la tête.

– Orlando... dis-je en hoquetant.

– Orlando ? Ton fiancé ? Enfin, ton ex... Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Il t'a appelée ? dit-elle en me tendant un mouchoir qu'elle a pris dans une jolie boîte de bambou posée sur la table basse.

– Il est là !

– Au château ? Mais... pourquoi ? répond Emily, surprise. Et pourquoi ça te met dans un tel état ?

Je dois lui dire.

– Percival...

Emily me regarde avec ses grands yeux bleus, dans lesquels je lis une totale incompréhension. J'hésite, mais Emily est mon amie ; elle ne me jugera pas et sera de bons conseils, et j'ai vraiment besoin d'une oreille bienveillante. Je prends mon courage à deux mains et je lui déballe tout : mon attirance pour Percival, de plus en plus forte depuis que je l'ai revu, le baiser dans les écuries et, surtout, la manière avec laquelle je me suis retrouvée dans son lit la nuit dernière... Je n'ometts pas non plus l'arrivée d'Orlando au château.

Ma confession faite, c'est à peine si j'ose regarder Emily. J'ai honte de ce qu'il s'est passé avec Percival, et je ne peux affronter ses yeux ronds comme des soucoupes.

– Ah oui, je comprends... dit-elle enfin.

Puis, après un moment de réflexion :

– Dis donc, il doit drôlement t'aimer cet Orlando, pour venir jusqu'ici alors que tu as rompu...

– Je sais et c'est pour ça que je n'ai pas pu le remballer devant ta famille, dis-je, affligée. Il est tellement sûr de lui, de nous, de notre histoire d'amour. Je m'en veux terriblement de ne pas avoir réussi à lui faire comprendre que c'était vraiment fini. C'est sans doute ma faute. Quelque chose dans mon attitude a dû lui faire croire que tout était encore possible. Je n'ai sans doute pas été assez catégorique, mais je voulais tellement ne pas le blesser... et maintenant voilà où j'en suis.

– Ne t'en fais pas, Matilda, tu vas lui expliquer, il va comprendre... Tu ne dois pas te sentir coupable si tu n'es pas amoureuse de lui, me dit Emily qui a conservé tout son calme. Tu ne peux pas te forcer, et lui ne peut pas t'obliger à l'aimer.

– Mais Percival ? Le pire dans tout ça, c'est que c'est à lui que je pense, c'est pour lui que j'ai le plus mal. Qu'est-ce qu'il doit penser de moi ? me lamenté-je.

Emily se mord les lèvres et me regarde d'un air navré.

– C'est vrai que les faits ne plaident pas en ta faveur, mais est-ce si important ce qu'il pense de toi après tout ?

Si c'est important ? !

Je prends une grande inspiration et je la regarde droit dans les yeux.

– Emily, tu me connais depuis le temps, non ? Je t'ai fait assez de confidences et tu sais que je ne suis pas le genre à avoir des aventures, à passer la nuit avec quelqu'un que je connais à peine. Ce ne sont pas deux malheureuses coupes de champagne qui peuvent me transformer en fille facile. Depuis que j'ai revu Percival, je ne pense qu'à lui... J'ai essayé de résister à cette attirance, mais c'était impossible... Quand il m'a invitée à le rejoindre dans sa chambre, je ne voulais pas le suivre, mais c'est comme si j'avais été envoûtée. Ce qui est arrivé hier soir... c'était magique et en même temps naturel ; comme si ça devait

arriver.

Je baisse la tête, rougissante au souvenir de la nuit passée.

– Dis donc, tu ne serais pas amoureuse de Percy ?

Je lève les yeux sur Emily, qui me regarde d'un air soucieux.

– Je ne sais pas quoi te dire Emily. Ce que je ressens est nouveau pour moi, je ne pourrais pas mettre un nom dessus ; je suis perdue. Ce que je sais, c'est que ce qu'il s'est passé entre nous n'est pas anodin, en tout cas pas pour moi. Pour répondre à ta question, la dernière chose que je veux, c'est qu'il ait une fausse impression de moi. Alors oui, je me soucie AVANT TOUT de ce que Percival pense de moi. C'est même pour ça que tu m'as trouvée dans l'escalier. Je le cherchais, alors qu'Orlando vient d'arriver et que tout le monde doit se demander pourquoi j'ai fui comme une cinglée... dis-je en soupirant. Je ne supporte pas l'idée que Percival pense que j'ai trompé Orlando et que je suis ce genre de fille.

Accablée, je me recroqueville sur le canapé, le front posé sur mes genoux, la tête entre mes mains.

– Tu sais, je ne veux pas trop m'avancer, dit Emily un peu hésitante, mais je ne pense pas que ce qu'il s'est passé entre vous soit anodin pour Percy non plus. D'après ce que m'a dit Lavinia, depuis la mort de Charlotte, il n'a pas collectionné les aventures, loin s'en faut. Je crois même qu'il n'en a pas eu.

Au lieu de me consoler, ce qu'elle dit m'accable davantage.

– Et moi, j'ai tout gâché, dis-je en soupirant.

– Attends, tu ne pouvais pas savoir que ton ex-fiancé allait débarquer à l'improviste. Ça va s'arranger, me murmure Emily, une main rassurante sur mon épaule.

Puis, elle s'exclame, prise d'une soudaine inspiration :

– Tu veux que j'aille parler à Percival ?

– Jamais, jamais, réponds-je affolée, en me redressant subitement. Déjà qu'il doit me prendre pour une marie-couche-toi-là doublée d'une infidèle, s'il croit en plus que je raconte mes exploits à tout le monde... Non, je t'en prie, à aucun moment tu ne dois lui dire ou lui montrer que tu es au courant de ce qu'il s'est passé entre lui et moi. Quant à moi, je dois aller lui parler, dis-je d'un ton soudain affirmé en me levant de la banquette.

À ce moment précis, le gong retentit, annonçant que le repas est servi. C'est une vieille tradition familiale que Lady Margaret s'amuse à entretenir. Elle frappe elle-même sur un vieux gong javanais, souvenir d'exploration d'un de ses ancêtres, quand elle ne laisse pas l'honneur et le plaisir à un jeune visiteur de passage. Je me souviens d'avoir eu ce privilège, il y a onze ans. Soit ce gong est très puissant, soit elle a fait installer un système de sono, car on l'entend quasiment de toutes les pièces du château. Je me souviens d'en avoir fait le test à l'époque.

– Hum... dit Emily, tu vas devoir retarder cette explication. Descendons vite, tu sais comme Grand-mère est de mauvaise humeur quand elle a faim ; ce qui doit être le cas, car il est bien tard, ajoute-t-elle après avoir regardé sa montre. Tu parleras à Percival plus tard.

S'il veut bien m'écouter...

Je me dirige vers la porte, abattue à l'idée du cauchemar que risque d'être ce repas et à la mise au point que je devrai faire ensuite avec Orlando, quand Emily me rattrape.

– Viens, on va te passer un peu d'eau sur la figure avant. Sinon, cette chère Penny ne va pas te rater.

Elle me pose un baiser sur la joue :

– Ne t'en fais pas, il comprendra.

Bien qu'ayant les joues barbouillées de larmes, je ne peux m'empêcher de plaisanter :

– « Il » ? Lequel ?

9. Mise au point

Ce brunch est une vraie torture. Je me suis retrouvée placée entre Orlando et Percival. Le premier en fait des tonnes, joue de tout son charme latin pour égayer l'assemblée, et le second ne décroche pas un mot. J'ai effleuré accidentellement son bras du coude en prenant mon verre et il a tressailli comme s'il avait été mordu par une vipère. Plusieurs fois, j'ai cherché son regard, mais il évite soigneusement le mien. Son mépris ne saurait être plus explicite. Je ne reconnais plus le Percival avec lequel j'étais assise sur l'herbe ce matin, avec lequel j'ai partagé ce fugitif moment parfait, plein de grâce. Sans parler du Percival fougueux, tendre et passionné de la nuit dernière...

Je suis tellement mal que je n'arrive pas à avaler une bouchée. Heureusement que je ne suis pas obligée de participer à la conversation. Orlando la monopolise ! Non seulement il connaît un nombre invraisemblable de personnes que fréquentent Lavinia et Penelope, mais il a été à Harvard avec Douglas, le futur mari d'Emily. Celui-ci est en effet parti étudier aux États-Unis après avoir été viré d'Oxford. Ils n'étaient pas dans la même promotion, Orlando étant un peu plus jeune que Douglas, mais ils ont néanmoins quelques souvenirs en commun et ils se font une joie de nous en faire profiter. J'écoute d'une oreille distraite. Je n'arrive pas à me concentrer sur autre chose que sur mon voisin de droite, mutique et hostile. Je suppose – j'espère même ! – que tout le monde croit que l'attitude de Percival est due à la présence de Douglas au brunch. J'ai envie de quitter la table sous un prétexte ou un autre, mais je parviens à rester devant mon assiette, puisant le courage nécessaire dans les yeux compatissants d'Emily qui se trouve en face de moi et nous observe aussi discrètement qu'elle le peut pour ne pas éveiller les soupçons de son cousin. Reggie est étonnamment peu disert lui aussi, mais il semble se délecter du spectacle qu'il a sous les yeux.

– C'est dommage Orlando, que vous ne soyez pas venu hier soir, dit tout à coup Percival, d'une voix traînante. Vous avez raté le bal.

Le silence s'est fait autour de la table. Tout le monde semble assez curieux devant la soudaine prise de parole de Percival, muet jusque-là, et attend la suite. Je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

– Oui, Penelope m'en a parlé quand je suis arrivé, répond Orlando avec une amabilité appuyée. C'était le château de la Belle au bois dormant ce matin. Apparemment, j'ai raté une belle soirée.

– Superbe, reprend Percival avec un grand sourire qui tranche avec son regard glacial, et pleine de surprises.

Je baisse la tête vers mes œufs brouillés, qui refroidissent intacts dans mon assiette, pour cacher ma confusion, que j'espère nul autre qu'Emily a perçue.

Mon calvaire ne semble pas terminé.

– C'est vraiment dommage que vous n'ayez pas pu en profiter, continue Percival, retournant avec un plaisir que je devine son couteau dans ma plaie. Je suis sûr que vous auriez adoré le spectacle.

Tout le monde semble un peu abasourdi par cet enthousiasme soudain de Percival, et je me demande dans quelle mesure les autres perçoivent ses sous-entendus, on ne peut plus limpides pour moi. Heureusement, en bonne maîtresse de maison, Lady Margaret ne laisse pas s'installer le malaise.

– C'est vrai, c'était absolument divin, comme toujours. Lavinia sait toujours parfaitement organiser ses soirées, dit Lady Margaret en faisant un petit signe de la main à sa belle-fille à l'autre bout de la table. Et si nous passions prendre un digestif dans la salle de jeux ? Peut-être aurai-je des partenaires pour le bridge ? s'enquiert-elle en se levant, mettant ainsi fin à mon calvaire.

– Orlando, tu viens, je voudrais te montrer le parc, dis-je à mon voisin de gauche en me levant de table à mon tour.

– Oui, allez vous promener les amoureux, lance Penelope d'un air goguenard. Vous avez sans doute beaucoup de choses à vous dire.

Ignorant cette dernière remarque perfide, je sors, sans jeter un regard à Percival dont je sens les yeux posés sur moi, suivie d'Orlando. Je l'entraîne vers le jardin à l'anglaise au délicieux fouillis organisé.

– Pourquoi es-tu là ? dis-je dès que nous sommes à une distance suffisante du château.

– Mais cara , parce que je t'aime, me répond Orlando d'un air placide.

– Mais nous avons rompu ! m'offusqué-je.

– TU as rompu, tesoro, dit-il en me prenant la main. Pour moi, rien n'a changé. Je t'aime et, si je n'ai pas su te le montrer suffisamment avant, je le ferai désormais, dit-il en me regardant avec passion. Tu as voulu me tester et j'ai compris le message. Je suis prêt à tout pour toi. J'étais trop absent, c'est ça ? Tu sais bien que c'est nécessaire pour diriger une entreprise de cette taille, mais j'ai décidé de limiter mes déplacements. Quand je devrai quitter Florence, tu m'accompagneras partout. Nous serons ensemble tout le temps. D'ailleurs, je dois me rendre au Maroc dans 15 jours, on pourrait en profiter pour aller visiter des riads à Marrakech et en acheter un ? Ce sera notre nouvelle maison de vacances. On pourra même s'y éclipser juste pour le week-end.

Nous nous sommes arrêtés à l'ombre d'un peuplier. Orlando tient mes deux mains dans les siennes et il me regarde, plein d'espoir. Je n'en reviens pas de son aveuglement. Aussi difficile que cela puisse être, malgré la tendresse infinie que j'éprouve pour lui, il faut que je trouve la force de lui dire les choses telles qu'elles sont. Il ne doit plus y avoir d'ambiguïté.

– Orlando, dis-je en retirant mes mains des siennes. Écoute-moi, je t'en prie. Je ne t'épouserai pas. Je ne t'aime pas, pas comme tu le voudrais, pas au point de passer ma vie avec toi.

Il me regarde comme si je parlais une langue qui lui était inconnue.

– Mais pourquoi as-tu accepté ma demande en mariage alors ? dit-il, abasourdi.

– C'était une énorme erreur, j'en suis désolée, même si je sais que c'est inexcusable. Mais, à ma décharge, rappelle-toi, j'ai beaucoup hésité. Et puis, tu as insisté, j'ai fini par céder, mais je n'aurais pas dû. Tu étais si sûr de toi ; tu avais tellement foi en notre couple que tu as fini par me convaincre qu'avec le temps, les sentiments que j'avais pour toi seraient un jour à la hauteur des tiens. Mais ce n'est pas le cas, dis-je après une petite pause. Et, continue-je d'un ton que j'espère ferme, cela ne le sera jamais, Orlando. Je te demande pardon pour le mal que je t'ai fait, que je suis en train de te faire, mais tu dois accepter cela.

Cette fois, j'ai l'impression qu'Orlando a compris que je rompais pour de bon. Je lui ai déjà pourtant expliqué tout ça, mais c'est comme s'il l'entendait, ou du moins l'acceptait enfin.

Je crois que j'aurais aimé qu'il se mette en colère, qu'il me hurle dessus. Tout, plutôt que ce masque de marbre qui semble s'être posé sur son visage. Il est livide et son regard est vitreux. J'ai l'impression qu'il me regarde sans me voir. Je souffre terriblement de le voir ainsi. Ça m'est tellement insupportable que j'envisage un instant de revenir sur mes propos, mais je sais que c'est impossible, que je lui dois la vérité si je ne veux pas gâcher sa vie, et la mienne.

– Très bien, dit enfin Orlando d'une voix blanche. J'ai compris Matilda. Je te demande pardon pour m'être imposé de la sorte. Je n'aurais jamais dû venir.

Et en plus, c'est lui qui s'excuse... Je suis vraiment horrible ! Je me déteste !

– Il vaut mieux que je m'en aille, dit-il d'un ton ferme.

– Pardon, Orlando. Je...

– Je voudrais te demander une chose, me coupe-t-il.

Je ravale aussitôt mes pitoyables et inutiles excuses. Je me sens tellement coupable que je suis prête à tout accepter.

– Tout ce que tu veux Orlando.

– Je te demande de ne rien dire pour le moment de notre rupture. Lavinia et Penelope connaissent beaucoup de monde dans le milieu, et j'en connais un certain nombre que cette histoire pourrait amuser, surtout parmi mes concurrents. Orlando Tascini : plaqué devant l'autel... Je ne veux pas devenir la risée de tous. Je connais suffisamment Penelope pour savoir qu'elle ne se privera pas de raconter comment j'ai surgi à Amberdel avant de me faire éconduire par mon ex-fiancée et de repartir la queue entre les jambes...

– Oui, bien sûr je comprends... dis-je, de plus en plus mortifiée et coupable.

– Je vais partir tout de suite, reprend Orlando. Je vais dire que j'ai reçu un coup de fil et que mes affaires me rappellent en Italie. Je te prierais donc de jouer le jeu encore un petit peu. Je vais rentrer faire mes adieux, et tu vas rester à mes côtés et me raccompagner jusqu'à la voiture, comme une fiancée aimante est censée le faire. Peux-tu faire cet effort ou t'est-ce trop pénible ? demande-t-il avec un sourire amer qui me fend le cœur.

– Non, bien sûr, je peux le faire Orlando, dis-je en lui prenant la main, qu'il retire aussitôt.

– Bien, dit-il, le regard dur. Alors, allons jouer la comédie.

Il passe un bras autour de mes épaules pour m'entraîner vers le château. J'ai l'impression qu'une chape de plomb s'est posée sur moi.

– Eh bien, je suppose que l'on se revoit à Florence alors ? me dit Orlando d'un air affecté.

Orlando a su se montrer très convaincant avec Lady Margaret, Lavinia, Emily et Douglas, en leur expliquant les raisons – totalement inventées – de son départ. Mais, maintenant que je l'ai raccompagné, seule, à sa limousine de location dans laquelle l'attend un chauffeur, il ne cache plus sa tristesse.

– Orlando, Orlando !

Les cris viennent du château. Penelope en sort et court dans notre direction.

– Lady Maggie m’a dit que tu partais déjà. Quel dommage ! minaude-t-elle.

– Eh oui, les affaires... dit-il brièvement. Je t’ai cherchée pour te dire au revoir, mais tu avais disparu.

– Oui, s’esclaffe Penelope, c’est ce qui arrive quand Lady Maggie cherche des partenaires de bridge.

– Je n’ai pas vu non plus ton... cousin, je crois ?

– Percy. Mon cousin éloigné, oui.

– Tu lui transmettras mes amitiés. Dis-moi, c’était lui le mari de Charlotte Connelly ?

– Mais oui ! Tu l’as connue ? dit-elle en ouvrant de grands yeux.

Comment ça, il l’a connue ?

– Bien sûr, acquiesce-t-il. Je l’ai rencontrée à Gstaad, lors d’une soirée, il y a quelques années. Je dois dire que j’ai eu le béguin pour elle. Tu m’excuseras tesoro, dit-il en se tournant vers moi, c’était il y a des années.

Puis se tournant de nouveau vers Penelope :

– C’était une délicieuse créature. D’une beauté ! Et tellement pétillante ! On s’est croisé deux ou trois fois, et puis, elle a disparu de mes radars. J’ai appris des mois plus tard qu’elle s’était mariée et avait eu un enfant. C’était donc bien lui le chanceux...

– Oui, c’était lui. Ils sont tombés fous amoureux et ils ne se sont plus quittés. Ils formaient un si beau couple.

Je suis obligée d’entendre ça ?

Chaque mot est un coup de poignard dans mon cœur. J’aimerais m’enfuir pour échapper à la torture, et en même temps, je suis avide d’en apprendre davantage sur le fantôme qui semble hanter Percival et dont personne, à part Penelope, ne semble vouloir évoquer le souvenir.

– Percy en était fou. C’est bien simple, il ne la voulait que pour lui. Il était très jaloux, reprend Penelope. Elle ne sortait pour ainsi dire quasiment plus, et je dois avouer que même moi, sa meilleure amie, j’avais du mal à la voir. Lui allait à ses matchs de polo, ses courses de bolides, mais elle, on ne la voyait quasiment plus dans les soirées.

– Ça m’a navré d’apprendre qu’elle était morte, si jeune, dit Orlando d’un air triste. Dans un accident d’avion, c’est ça ?

– Oui. C’est Percy qui pilotait. Il ne s’en est jamais remis. Il n’avait déjà pas un caractère facile, mais il est devenu irascible, s’exclame Penelope. Il est allé s’exiler en Argentine, où il vit reclus dans le souvenir de Charlotte, avec le fils qu’ils ont eu ensemble. Lui qui était un coureur de jupons avant de la rencontrer, on ne l’a plus jamais vu avec une femme. Ça ne l’intéresse plus, ce que je comprends. Charlotte était unique ! Elle est irremplaçable, dit-elle en se tournant vers moi.

Je soutiens son regard sans flancher. Je ne vais pas lui faire le plaisir de lui montrer l’effet que ses paroles ont sur moi, même si elles me brûlent comme l’acide.

– C’est triste, conclut Orlando. Eh bien, Penelope, au revoir. À une prochaine fois sans doute.

- Mais bien sûr, dit-elle. Dis à Ginevra que je compte bien venir en Toscane cet été. Je lui ferai signe.
- Je lui transmettrai le message, répond Orlando, avant de lui faire un baisemain.

Puis, il pose un léger baiser sur ma bouche, que cette fois je ne cherche pas à éviter car je sens le regard de Penelope posé sur nous. Il s'engouffre enfin dans la limousine et, après m'avoir adressé un dernier sourire forcé, demande au chauffeur de démarrer.

10. De l'art et des sentiments

– J’aurais quand même préféré aller à la National Gallery... me dit Reginald, dubitatif.

– Que tu es classique, Reggie ! dis-je pour le taquiner. Moi, j’adore la Tate. Je ne voulais pas rater cette expo de Julius, et franchement, je ne le regrette pas une seconde. C’est le peintre préféré de mon frère, Paul ; il lui voue quasiment un culte et je lui ai promis de venir la voir. Je t’ai dit qu’il est aspirant peintre ? Je pense qu’il est doué, mais il faut qu’il apprenne un peu à se démarquer de son idole.

Reginald et moi avons accompagné Emily et Douglas à Londres pour qu’ils règlent quelques derniers détails d’organisation pour leur prochain emménagement. Ils vont bientôt s’installer dans un cottage à cinq minutes d’Amberdel. Il était évidemment hors de question que Douglas vive dans le château de Percival, puisqu’après avoir été les meilleurs amis du monde, ces deux-là ne s’adressent plus la parole. Toutefois, Emily ne pouvait guère s’éloigner du haras dont elle a la direction. Leur nouveau domicile ne se trouvant qu’à une soixantaine de kilomètres de Londres, Douglas peut s’y rendre facilement pour son travail. Il a cependant insisté pour garder aussi un pied-à-terre dans la capitale. Mon amie Emily a décidé de chercher quelque chose plus à son goût que l’appartement de célibataire dans lequel son futur mari vit actuellement. Ils avaient plusieurs visites d’appartement au programme de ce lundi ; Reggie et moi avons préféré leur fausser compagnie pour nous rendre au musée. Reginald voulait aller revoir les Turner à la National Gallery, mais j’ai réussi à le convaincre de nous rendre à la Tate Modern.

– C’est vrai, je suis un horrible réactionnaire, me dit Reginald avec un petit sourire ironique, et je pense qu’il n’y a pas un peintre valable depuis la fin du XIX^e siècle.

– Comment peux-tu dire ça, un amateur d’art éclairé comme toi ? Vous êtes vraiment un provocateur, Lord Mancroft-Tennant.

– « Honorable » seulement, je vous prie, dit-il d’un ton faussement pincé. Le lord est mon père ; c’est lui qui porte le titre de baron, et ce vieux sacripant ne semble pas pressé de mourir et de me le léguer... Non pas que j’y tiens particulièrement, quel petit titre que celui de baron ! ajoute-t-il en soupirant. Enfin... Mademoiselle Delage, me feriez-vous le plaisir de conduire mon destrier de métal sur les berges du fleuve ? J’ai besoin de renouer avec Londres et ses vivifiantes odeurs après six mois passés au bord de l’Hudson.

L’ancienne centrale électrique dans laquelle la Tate Modern est installée se trouve en bordure de la Tamise. À quelques pas, le Millenium Bridge déploie sa silhouette d’acier d’une rive à l’autre.

– Tu veux traverser le pont, Reggie ? lui demandé-je.

– Non merci, on voit bien mieux la cathédrale Saint-Paul d’ici. Je me contenterai de l’admirer de ce côté-ci de la Tamise.

Il fait gris sur Londres ; ce qui ne décourage pas les touristes, qui se pressent sur le pont suspendu qui rejoint la rive droite ou profitent de la vue sur les bancs et les pelouses.

Je suis heureuse de m’être éloignée d’Amberdel pour la journée. L’atmosphère y était irrespirable

pour moi depuis le départ d'Orlando, il y a deux jours. J'ai bien essayé de parler à Percy, mais il m'a ignorée avec constance. Il a tout fait pour empêcher que l'on ne se retrouve en tête-à-tête, fuyant dès que je faisais mine de vouloir lui parler. Il a même pris Julian dans sa chambre la nuit, au grand dam de sa nounou, et l'a fait savoir ; sans aucun doute pour que je n'aie pas le retrouver quand tout le monde dormait. Ce que j'aurais d'ailleurs fait, non pas pour faire des galipettes, mais pour lui dire ce qu'il en était entre Orlando et moi.

– Eh bien, Matilda, que se passe-t-il ?

La voix de Reginald me tire de mes pensées.

– J'ai l'impression que tu n'es pas dans ton assiette depuis que ton fiancé est venu nous rendre visite. Il te manque à ce point ? me demande-t-il.

Reggie a lancé sa remarque un brin sarcastique sans se retourner ; ce dont je me réjouis car j'aurais eu du mal à cacher ma confusion. J'espérais bien avoir donné le change ces deux derniers jours, mais, apparemment, c'est raté, du moins pour les yeux attentifs de Reggie.

– Je... non, tout va bien, dis-je en pestant intérieurement car j'ai bien perçu au son de ma voix que je ne suis guère convaincante.

– C'est curieux, car l'humeur de Percy a changé, elle aussi. Quelle remarquable coïncidence... ajoute Reggie, songeur.

Je m'arrête net. Cette fois, Reginald s'est retourné sur son fauteuil et me regarde avec un sourire amical.

– Si on allait s'asseoir sur le banc pour discuter, Tilda ? Enfin, le banc, c'est pour toi ; moi, j'ai ce qu'il faut, ajoute-t-il, pince-sans-rire, en montrant son fauteuil.

Je pousse son fauteuil jusqu'à un banc libre au bord de l'eau et m'assieds. Je reste un instant sans parler, les yeux rivés sur les bâtiments qui longent la rive droite de la Tamise. Reggie prend ma main, que je lui abandonne sans résistance. Je lui suis reconnaissante de l'amitié qu'il me montre ; cela me met du baume au cœur.

– Reggie... Orlando n'est pas mon fiancé.

S'il est surpris, Reginald le montre à peine, levant juste un sourcil et attendant placidement que je lui donne plus d'explications.

– Enfin, il ne l'est plus, reprends-je. Et il ne l'était déjà plus quand je suis arrivée au château. J'avais déjà rompu quelques jours auparavant. Apparemment, il ne l'avait pas compris ; du moins, il a fait comme si.

– Comme je le comprends ! Qui pourrait accepter de perdre une aussi délicieuse fiancée que toi ? me dit Reggie d'un air candide.

Je souris au compliment.

– L’a-t-il compris maintenant, que tout était fini entre vous ? me demande Reggie.

– J’espère bien que oui ! réponds-je immédiatement.

Ma remarque semble amuser Reggie.

– Mais pourquoi ne l’as-tu pas dit avant ? me demande-t-il, après un instant de réflexion.

– Il m’avait fait promettre de me taire. Il ne voulait pas se sentir humilié devant ta sœur et ta tante.

– Je comprends, dit Reggie avec une petite moue. C’est le genre d’histoire que Penny se serait fait une joie de raconter. Bon, alors maintenant qu’il a compris, pourquoi es-tu si morose ? Tu devrais te sentir enfin libre et t’en réjouir.

Que lui dire ?

– Ton humeur maussade aurait-elle quelque chose à voir avec le séduisant ET irrésistible Lord Percival Spencer Cavendish ?

Piquée, je me lève vivement du banc, tournant le dos à Reginald.

– Absolument pas.

Il m’est beaucoup plus facile de lui mentir le dos tourné plutôt que face à ses yeux inquisiteurs.

– Ah non ? Pourtant, il me semblait que l’ambiance était électrique entre vous ces derniers temps, dit Reggie, qui ne semble pas prêt à lâcher prise.

– Tu te fais des idées, lâché-je laconiquement, les yeux toujours fixés sur la Tamise.

– Sans doute... soupire Reggie. J’ai beaucoup d’imagination. C’est quand même bizarre cette distance entre vous maintenant, alors qu’il a passé les premiers jours à te dévorer des yeux...

– C’est vrai ? dis-je en me retournant brusquement.

Reginald éclate une nouvelle fois de rire.

– C’est absolument vrai ! De même que tu ne semblais toi-même pas insensible à son charme, dit-il goguenard. Oh ! Rassure-toi, ajoute-t-il en me voyant me mordre les lèvres, vous avez suffisamment essayé de cacher cette attirance pour qu’elle échappe à des yeux moins observateurs que les miens. À part peut-être Lady Maggie, qui est une fine mouche, et Penelope qui, de toute façon, se méfie de toi depuis ton premier séjour.

Je profite de cette allusion pour poser une question qui me taraude depuis un moment.

– Mais pourquoi ta sœur ne m’aime-t-elle pas ? Je ne lui ai rien fait !

– Ma chère sœur a toujours trouvé que tu captais beaucoup plus d’attention et d’intérêt que tu ne devrais. Tu es devenue une très belle femme, dit-il en ignorant la rougeur qui envahit mes joues, et toute autre femme peut légitimement t’en vouloir pour cela. Mais, elle était déjà jalouse de toi à l’époque, du temps où Lady Maggie avait passé tout l’été à dessiner avec toi. Elle jalousait aussi l’amitié qu’Emily te portait. Elle ne comprenait pas que tout le monde recherchait ta présence plutôt que la sienne. Pourtant, c’était facile à comprendre, tu étais l’amabilité, la douceur même, et ma pauvre Penny était, et est toujours, un vrai cactus.

C'est pour ça qu'elle me déteste ? La belle et altière Penelope, jalouse de moi ! ?

– Moi, continue Reggie, il a fallu que je me retrouve sur un fauteuil roulant pour comprendre que je n'avais pas d'énergie à perdre à détester ou envier les autres...

J'esquisse un pas vers lui, mais il a un mouvement de recul, sans doute gêné par ce qu'il a pris pour une manifestation de pitié.

– ... ce qui ne m'empêche pas de me moquer de mes congénères, ajoute-t-il rapidement. Pourquoi se passerait-on de ce petit plaisir ? À condition de se servir soi-même. Un peu d'autodérision ne nuit jamais. Mais je m'égare, jeune fille, revenons à nos moutons. Pourquoi ce cher Percy t'ignore-t-il aujourd'hui alors qu'il te couvait des yeux auparavant ?

– C'est à cause d'Orlando, déclaré-je.

Reginald me regarde un instant, visiblement perplexe.

– Tu ne lui as pas dit que vous aviez rompu ? Je comprends que tu aies tenu ta promesse de le cacher à nous autres, mais à lui....

– Il m'évite, il ne veut rien avoir à faire avec moi et je n'ai pas réussi à lui parler, déploré-je.

– Mais pourquoi donc ? Quel comportement étrange... Il ne s'est pourtant rien passé entre vous ? À moins que... si ? Avant que le bel Italien ne débarque ? lance Reggie en m'interrogeant de son regard acéré.

Je suis cramoisie. Heureusement Reginald a pitié de moi.

– Très bien, cela vous regarde, dit-il en me voyant peu décidée à lui donner des détails. Viens ! Emily et Douglas nous attendent pour déjeuner.

Je me mets derrière lui pour pousser son fauteuil. Nous avançons quelques instants sans échanger un mot.

– Tu sais la bonne nouvelle dans tout ça ? dit soudain Reggie.

Parce qu'il y a une bonne nouvelle ? Ravie de l'apprendre.

– Non, c'est quoi ? demandé-je perplexe.

– Tu n'as plus de fiancé et Percy semble très, très fâché. La place est donc libre. Si tu es en manque de chevalier servant, sache qu'il y a un jeune et riche handicapé sur les rangs.

Je souris à sa remarque, mais au regard que Reggie me lance par-dessus son épaule, j'ai l'impression que ce n'est pas tout à fait une plaisanterie.

– Je suis totalement, absolument, indéniablement sous votre charme, miss Delage, dit Reggie avec emphase.

J'ai souvent du mal à savoir quand Reggie pratique le deuxième degré. J'ai remarqué que quand il évoquait des sujets sensibles, c'était toujours sur un mode humoristique, comme son handicap par

exemple ; sans doute par pudeur. J'ai bien l'impression qu'il y a quelque sincérité dans sa déclaration, et cela m'embarrasse. J'adore Reggie, on s'est vraiment rapproché pendant la semaine écoulée, mais les sentiments que j'éprouve pour lui sont purement amicaux.

Je choisis de lui répondre sur le même ton léger.

– Eh bien, honorable Reginald Mancroft-Tennant, je prends bonne note de votre candidature. Sachez bien que si j'avais eu le choix, des deux cousins, c'est bien vous que j'aurais distingué.

– Hélas, on ne peut rien contre les élans du cœur, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix dans laquelle je ne note aucune trace de badinage mais plutôt une certaine tristesse.

Mon cœur se serre à l'idée que je risque de lui faire du mal, à lui aussi. Je porte déjà le poids de ce que j'ai infligé à Orlando. Je ne veux pas qu'un autre homme se trompe sur mes sentiments.

Reginald me jette un regard par-dessus son épaule et remarque sans doute mon air soucieux. Il retrouve aussitôt un ton joyeux :

– N'aie crainte, Matilda, le plaisir de ta compagnie et ton amitié me suffisent, dit-il. Crois-moi, je ne suis pas plus facile à vivre que mon cher et éloigné cousin, et ton cœur a bien fait de suivre sa voie. Percy est un homme remarquable. Je suis bien placé pour le savoir.

– Ah bon, pourquoi ? dis-je, curieuse.

Reggie, qui s'était tourné à demi vers moi, reprend une position plus confortable, dans le sens de la marche. Peut-être est-ce plus facile pour lui de se confier à l'abri de mon regard.

– Tu sais pourquoi je suis sur ce fauteuil ? reprend-il.

– Euh... à la suite d'un accident de polo, je crois.

– Tes informations sont bonnes, oui, dit Reggie d'une voix sourde. C'est difficile à croire, mais j'étais un excellent joker ; pas aussi bon que Percy, mais... disons que je tenais mon rang. Je participais à un tournoi au Brésil. Percy était présent, mais nous ne jouions pas dans la même catégorie ; tu sais que Percy a cinq ans de plus que moi. Bref, lors d'une partie, un adversaire a donné un coup de maillet sur la tête de mon cheval, qui s'est écroulé sur moi... Percy a été l'un des premiers à venir me secourir. On a réussi à me dégager de sous le canasson, mais j'étais déjà bien abîmé, comme tu peux le voir, dit-il avec un petit rire amer.

Je me rends compte que, absorbée par les propos de Reggie, j'ai ralenti le pas, si bien que nous sommes presque à l'arrêt. C'est la première fois en une semaine que je l'entends parler de cet accident. Si Reggie fait souvent allusion à sa condition de handicapé sur le mode humoristique, il a cependant évité jusqu'ici de mentionner la cause de son handicap. Emily l'a à peine mentionnée à mon arrivée, et nous n'avons plus abordé le sujet depuis.

– Après cela, Percy ne m'a plus quitté pendant les semaines qu'a duré mon hospitalisation à São Paulo. J'étais encore un adolescent, j'avais peur, j'avais mal, mes membres étaient morts mais j'ai subi plusieurs opérations pour essayer d'arranger au moins le reste, et tout ça, à des milliers de kilomètres de chez moi... Je ne sais pas ce que je serais devenu sans lui. Mes parents n'ont pas daigné faire le déplacement. Je suppose que mon père n'a pas apprécié que son héritier ait eu le mauvais goût de perdre

ses jambes. Quant à ma mère, elle était trop occupée avec ses diverses œuvres de charité pour venir soutenir et consoler son fils à l'autre bout du monde.

– Je... je suis désolée, Reggie.

Cette fois, j'ai arrêté de pousser le fauteuil. Je me sens triste pour Reggie, mais je ne sais pas quoi lui dire, ni que faire ; je ne veux pas faire montre de pitié car je sais que cela le hérisse. Je pose doucement ma main sur son épaule.

– Mais ne le sois pas, très chère, dit-il d'une voix redevenue gaie, tout en posant la main sur la mienne comme s'il voulait me reconforter, moi. C'était il y a bien longtemps. Tu vois, j'ai survécu. Je suis même devenu un être humain plus agréable que jadis... J'étais assez infect, n'est-ce pas ?

– Une horreur, réponds-je en riant.

– Tu vois... Aujourd'hui, je suis absolument délicieux. J'ai aussi développé d'autres centres d'intérêt qui me comblent, et, ma foi, malgré mon petit défaut, les femmes me trouvent assez à leur goût, dit-il en montrant ses jambes inertes. Contrairement à ce que je pensais en me réveillant à l'hôpital, je suis bien heureux d'avoir survécu. Et cela, je le dois en grande partie à Percy. Je ferais n'importe quoi pour lui. Je ne peux pas t'en vouloir si tu as eu un coup de cœur pour M. le Comte...

J'ouvre la bouche pour protester et me ravise. À quoi bon essayer de démentir ?

– ... je me demande même comment il pourrait en être autrement, continue Reggie. Si j'étais une femme, je le trouverais irrésistible. Il n'a pas très bonne réputation, mais, crois-moi, c'est une très belle âme, et fidèle. Moi... hum... disons qu'il vaut mieux m'avoir comme ami que comme amant ! Tu vois, ça tombe bien, mon amitié t'est tout acquise et elle sera éternelle. Elle le sera d'autant plus si tu arrives à nous sortir d'ici avant que l'orage n'éclate et vienne ruiner mon dispendieux costume en vigogne, dit-il en changeant soudain de ton et en montrant le ciel menaçant, sans doute gêné par la solennité de son serment. En avant, toute !

11. La mort de près

n'ai pas très bien dormi cette nuit. Quand nous sommes rentrés de Londres, j'ai appris que Percival s'y était lui-même rendu pour une visite au cabinet d'avocats qui s'occupe des biens de la famille, et il n'est pas rentré pour dîner. Je désespère de lui parler un jour. Je commence même à douter que cela en vaille la peine. Pendant cette nuit presque blanche, j'ai eu le temps de réfléchir à la situation et je la vois désormais sous un angle nouveau. Je serais bien présomptueuse de croire qu'il se donne autant de mal pour m'éviter. Non seulement ses affaires l'appellent véritablement à Londres, mais, en outre, s'il ne veut pas me parler, ce n'est pas parce qu'il m'en veut de lui avoir menti, et encore moins parce qu'il serait jaloux d'Orlando, comme je l'ai un peu espéré. Cela m'est apparu tout à coup : il regrette ce qu'il s'est passé entre nous, tout simplement. Il ne m'en veut pas, il m'ignore. Il avait envie de passer du bon temps pour égayer son veuvage et il m'avait sous la main, totalement énamourée et prête à me jeter à sa tête. Et maintenant, il est bien embarrassé. Il m'évite, fait comme si rien ne s'était passé, comme s'il ne m'avait pas couvert le corps de baisers, comme s'il ne m'avait pas fait l'amour avec passion...

Je chasse ces images brûlantes de ma tête avec colère. Il faut que j'arrête de ressasser et de me languir. J'ai fait une bêtise en couchant avec Percival. J'ai pris cela plus au sérieux que je n'aurais dû ; eh bien, tant pis pour moi ! Je dois avancer. Je ne vais pas gâcher le reste de mon séjour avec des regrets et des lamentations. Je me demande si cette fameuse prédiction, celle de la voyante lorsque j'étais enfant qui disait que l'homme de ma vie porterait les initiales P. C., ne m'a pas influencée. Peut-être m'a-t-elle fait voir sous un jour romantique une banale aventure d'une nuit ?

Je sors enfin du lit où je n'ai guère trouvé de repos et me glisse sous la douche, avant de m'habiller pour aller faire un tour. Tout semble calme dans le château. Ces dames sont de grandes dormeuses ; elles se lèvent rarement avant 9 h 30 ou 10 heures, et il n'est que 8 heures. Douglas n'est pas en reste.

Je descends au rez-de-chaussée et jette un œil dans le grand salon que j'appelle « Salon des tapisseries » car quelques merveilles y sont accrochées, dont une tapisserie d'Aubusson du XVI^e siècle : un vrai bijou.

La nounou de Julian, le fils de Percy, est assoupie dans un fauteuil, un livre posé sur ses genoux. L'enfant doit encore dormir dans sa chambre. La nounou est une dame entre deux âges, une Anglaise que Percy a prise à son service pour la durée de son séjour en Europe, m'a dit Emily, la nounou argentine ayant profité de ce voyage pour partir en voyage de noces. Je ne doute pas que celle-ci soit très qualifiée, mais je ne la trouve guère chaleureuse avec Julian. De plus, elle semble toujours très soulagée lorsque l'enfant passe du temps avec moi ou quelqu'un d'autre du château, c'est-à-dire quasiment tout le temps. Elle s'éclipse alors et Dieu sait à quoi elle s'occupe.

Je jette un dernier regard à la pièce pour voir si Julian n'est pas en train de jouer dans un recoin, puis quitte le château sans rencontrer autre âme qui vive. Je frissonne dans mon gilet en laine et rajuste mon écharpe autour de mon cou. Je prends la direction de la forêt, respirant à plein poumon l'air pur et

vivifiant. Le temps s'est encore rafraîchi, et, même si j'adore la verte campagne anglaise, je regrette un peu mon soleil toscan. Mes pensées me ramènent à Florence. Dans quelques jours, je devrai rentrer et je m'inquiète un peu au sujet de mes retrouvailles avec Orlando. L'atelier de création de Mimi se trouvant dans le bâtiment qui abrite le siège de l'empire familial, je vais continuer à le croiser régulièrement. J'espère que nous arriverons à préserver une relation amicale.

Un bruit auquel je ne prête tout d'abord pas attention vient gêner mes réflexions. Je réalise soudain que c'est Scoop, le Jack Russel de Lady Margaret, qui aboie à tout rompre. Le bruit semble venir du lac. Je suis étonnée ; je n'ai jamais vu ce chien s'aventurer seul aussi loin du château. À moins qu'il ne soit accompagné, mais de qui ? Lady Margaret n'est pas une adepte des promenades matinales à ce que je sache.

Intriguée, je presse le pas en direction des aboiements. Scoop ne semble pas vouloir se calmer, et cela commence à m'effrayer. On dirait qu'il veut donner l'alerte. Brusquement, je revois la nounou de Julian endormie. Et si Scoop était avec Julian ? Sans réfléchir, je me mets à courir à perdre haleine en direction du lac. Mon cœur bat à 100 à l'heure. Scoop, qui m'a entendue, vient à ma rencontre et repart comme une flèche en direction de l'étang, comme s'il voulait me guider. Je discerne de loin un ballon qui flotte à la surface de l'étang. En un quart de tour, je comprends la situation : Julian a fait tomber le ballon, a cherché à le récupérer et a sans doute glissé dans les eaux saumâtres. Elles sont peu profondes, mais suffisamment pour être dangereuses pour un enfant de 5 ans. Affolée, j'appelle Julian de toutes mes forces, mais je n'obtiens aucune réponse. Je scrute désespérément la surface de l'eau et j'entrevois son corps pris dans les hautes herbes, la tête sous l'eau. Sans réfléchir, je me jette dans l'étang tout habillée et parviens à nager jusqu'à lui. La peur décuple mes forces, et sans que je sache très bien comment, je réussis à le sortir rapidement de l'eau et à le déposer sur la rive.

– Julian, Julian, parle-moi !

L'enfant est inanimé, il ne répond pas à mes cris, il ne respire plus. Je dois garder la tête froide, ne pas céder à la panique. Mon père, Dieu merci, nous a appris très jeunes, à Paul et à moi, les gestes de premiers secours. J'écarte les boucles mouillées qui collent au visage de Julian, pâle comme la mort, et fais basculer sa tête vers l'arrière. Je ne sens pas le froid. Je ne ressens rien que la peur immense de perdre cet enfant dont la vie s'échappe. Je pince ses narines et entreprends de lui faire un bouche-à-bouche. Comme il ne réagit pas, je commence un massage cardiaque. Puis j'alterne avec un nouveau bouche-à-bouche, comme mon père me l'a appris.

Ne panique pas, Matilda ! Ne panique pas !

Entre deux insufflations, je hurle pour avoir du secours. Je commence à perdre tout espoir de le ranimer et les larmes coulent de plus en plus fort sur mes joues. Soudain, je vois sa petite cage thoracique se soulever.

Il respire !

Julian se met à tousser, puis crache l'eau de ses poumons. Ce sont des larmes de soulagement qui coulent maintenant de mes yeux.

Je prends l'enfant dans mes bras et, Scoop sur mes talons qui aboie toujours, je fonce vers le château à travers la forêt. Je titube sous son poids, mais je continue aussi vite que je peux. Tandis que nous atteignons le pré, j'aperçois le chauffeur de Lady Margaret, sans doute alerté par mes cris et les aboiements de Scoop, qui court vers nous. Il prend l'enfant dans ses bras solides et l'emporte à toute vitesse vers le château, devant lequel je perçois une grande agitation. Je tombe à genoux. Je n'ai plus la force ; l'émotion a été trop forte. Je sanglote au milieu de l'herbe rase, jusqu'à ce que la cuisinière vienne me chercher et me fasse rentrer en me soutenant, tandis que je m'accroche à elle, les jambes vacillantes. Je n'ai pas la force de parler, mais je l'entends me dire que les secours ont été appelés. Je n'ai pas encore atteint le perron que je perçois la sirène de l'ambulance.

- Julian va bien ?
- Oui, ne t'inquiète pas, me répond Emily. Il s'est endormi. Lavinia est restée avec lui.
- Vous avez appelé son père ? dis-je inquiète.
- Oui, bien sûr ! Ne t'inquiète pas. Tu devrais te reposer maintenant, me rassure Emily.

Après cette montée d'adrénaline, j'étais en état de choc. Mon amie m'a fait prendre une douche très chaude, m'a aidée à enfiler le tee-shirt qui me sert de pyjama et m'a forcée à prendre le calmant recommandé par le médecin qui s'est occupé de Julian. L'enfant va bien, heureusement. Il ne voulait pas lâcher ma main, mais Lady Margaret m'a forcée à quitter sa chambre pour aller ôter mes vêtements mouillés. Je ne m'étais pas aperçue que je grelottais. Rassérénée, je sombre dans une douce léthargie.

Un bruit dans ma chambre me tire d'un profond sommeil. J'ouvre les yeux et je vois Percival au pied de mon lit, me regardant avec une drôle d'expression.

Je suis en train de rêver ?

- Pardon. Je t'ai réveillée ? me demande-t-il d'une voix douce.
- Non... enfin, je ne sais pas... Ça fait longtemps que je dors ? lui demandé-je, tout en essayant de retrouver mes esprits.
- Une dizaine d'heures, je crois. Je suis passé te voir deux fois, mais tu dormais profondément. Ce calmant devait être vraiment puissant.

À ces mots, tout me revient : Julian, l'étang, l'ambulance...

- Comment va Julian ? dis-je en me redressant.
- Il va bien. Grâce à toi, me dit Percival avec un sourire plein de tendresse et de reconnaissance.

Il fait le tour du lit et vient s'asseoir près de moi. Je sens comme une décharge électrique lorsqu'il me prend la main.

- Je ne pourrai jamais assez te remercier de ce que tu as fait pour lui, dit-il, visiblement ému. Et pour moi ! ajoute-t-il. Je l'aime plus que tout. Je ne peux pas imaginer ce que je serais devenu s'il... s'il était...

À la pensée de ce qu'il aurait pu arriver à son fils, ses yeux s'embuent de larmes. Je ferme les paupières, mais je ne peux échapper aux terribles images de Julian, livide, étendu inanimé sur le sol boueux.

– J'ai eu si peur, dis-je en frissonnant.

Percival me prend dans ses bras. La douce chaleur de son corps, ses bras autour de moi m'apaisent. Nous restons un long moment ainsi enlacés. J'ai l'impression que je pourrais rester ainsi toute ma vie, mais je me souviens de la situation et je m'écarte de lui. Nous nous regardons, subitement gênés par cet instant d'intimité.

– Tu as faim ? me demande Percival.

– Mais, en fait... je crois bien que oui ! Je n'ai pas mangé de la journée, avoué-je.

– J'étais venu t'apporter un plateau, au cas où tu te réveillerais au milieu de la nuit, annonce-t-il en allant le chercher sur la commode.

– Mais je ne suis pas malade ! Je pouvais descendre, dis-je, confuse devant tant d'attentions.

Le maître du château se transforme en majordome pour mes beaux yeux !

– J'avais envie de faire quelque chose pour toi, dit-il en souriant.

Je me jette sur un des sandwiches œuf-concombre disposés sur une assiette de porcelaine blanche. J'ai tellement faim que cela me semble la meilleure chose que j'ai jamais mangée. Percival est assis au pied du lit et me regarde, amusé par le spectacle.

– Je peux te demander autre chose ou mon crédit est terminé ? dis-je timidement, après avoir avalé la dernière bouchée de mon sandwich.

– Tout ce que tu veux, Matilda, tout ! Comment pourrais-je te refuser quoi que ce soit ?

– Percival, je voudrais que l'on parle de ce qu'il s'est passé l'autre jour, lorsqu'Orlando est venu au château...

Aussitôt, je le vois se raidir.

– Ne revenons pas là-dessus, Matilda. Tu fais ce que tu veux de ta vie ; cela ne me regarde pas. Tu n'as pas de compte à me rendre, dit-il avec une grimace.

Il se lève du lit et va vers la fenêtre et semble s'absorber dans la contemplation d'un paysage qu'il connaît pourtant par cœur et dont il ne doit pas voir grand-chose car il fait déjà sombre.

– Ça, reprends-je d'une petite voix, j'ai bien compris que ce que je faisais, ou ressentais, ne t'intéressait guère. Ne t'inquiète pas, j'ai compris aussi que tu regrettais et même que tu voulais oublier cette nuit passée ensemble...

– Moi ? proteste-t-il en se tournant vers moi.

– ... et que, pour toi, ça ne représentait rien, continué-je sans me laisser troubler, mais pour moi, ça n'était pas anodin. Je n'ai pas l'habitude de me donner au premier venu. Je voulais que tu le saches, et que tu saches aussi qu'Orlando n'est plus mon fiancé, qu'il ne l'était plus lorsque nous avons passé la nuit ensemble, toi et moi. J'avais rompu avant même de venir à Amberdel.

Percival a brusquement détaché ses yeux de la fenêtre et me regarde, stupéfait.

– Mais pourtant...

– Pourtant il est venu, croyant recoller les morceaux ; ce qui n'a pas été le cas. Son amour-propre en a pris un coup et il m'a dit de cacher la rupture jusqu'à ce qu'il la rende officielle. Je voulais quand même te le dire, à toi, mais tu ne m'en as pas laissé l'occasion.

En trois pas, Percival est de nouveau près de moi. Il s'assied à mes côtés, me prend la main et plonge ses yeux bleus dans les miens. Il n'est pas rasé. Sans doute que le coup de fil le prévenant de l'accident de son fils l'a cueilli au saut du lit. Ses mèches blondes et courtes sont en bataille, quelques poils roux constellent sa barbe naissante ; ce qui lui donne un petit air sauvage que je trouve tout à fait à mon goût. La tension a marqué son visage. Ses yeux qui me scrutent sont cernés et il me semble plus beau que jamais. Je sens l'odeur musquée de sa peau que ne masque aucune eau de toilette. J'attends, la gorge serrée, qu'il parle enfin, mais il se contente de m'observer avec une intensité intimidante. Puis, il caresse ma joue.

– J'ai tellement pensé à toi depuis cette nuit dans ma chambre, murmure-t-il.

La surprise qu'il voit dans mes yeux semble l'amuser.

– Ce qu'il s'est passé n'était pas plus anodin pour moi que pour toi, Matilda, poursuit-il.

Je l'observe, un brin incrédule, mais je dois bien me rendre à l'évidence, il a l'air tout à fait sincère.

– Alors pourquoi m'as-tu évitée depuis ? l'interrogé-je.

J'ai bien ma petite idée, mais j'aimerais l'entendre dire.

– Parce que... commence-t-il, hésitant.

– Parce que quoi ? insisté-je, l'encourageant à se livrer davantage.

– Parce que je t'en voulais de ne pas m'avoir dit que tu étais fiancée... finit-il par me confier.

– ... ce que je n'étais pas ! m'empressé-je de répondre.

– ... de m'avoir fait croire que tu étais libre. À ma décharge, je ne pouvais pas deviner que c'était bien le cas, après l'entrée en scène fracassante de ton Italien, dit-il avec une moue.

Je baisse la tête, un peu gênée à ce rappel.

– Et j'ai vu le baiser qu'il t'a donné en partant, ajoute-t-il.

Mais il était où ? Décidément, ce château a trop de fenêtres !

– Mais c'était pour donner le change à Penelope ! Il avait peur qu'elle raconte partout qu'il était allé jusqu'en Angleterre pour se faire jeter par son horrible ex ! me justifié-je.

Percival sourit et reprend d'une voix radoucie.

– Quoi qu'il en soit, je m'en veux maintenant. J'aurais dû te faire confiance et faire confiance à mon

instinct. Quelque chose me disait que tu n'étais pas ce genre de fille, mais je n'ai pas voulu l'écouter. Je crois que la jalousie m'a fait perdre la tête.

La « jalousie » ? J'ai bien entendu ?

J'essaie de n'en rien montrer, mais je crois qu'il a lu sur mon visage ma stupéfaction et aussi ma jubilation à l'écoute de ses dernières paroles, car il éclate de rire.

– Oui, ma jalousie. Moi qui croyais que ton cœur ne battait que pour moi depuis l'enfance, quelle déconvenue ! ajoute-t-il en plaisantant.

S'il savait... Il n'est pas si loin de la vérité !

– Tu sais, j'ai bien grandi depuis... commencé-je.

– Oui, j'avais remarqué, dit-il en louchant ostensiblement sur le décolleté de mon tee-shirt trop grand.

Je m'empresse de remonter l'encolure, gênée.

– C'est un peu tard pour te cacher, non ? fait-il, ironique.

– Ce n'est pas parce que l'on a couché ensemble une fois que je vais oublier toute pudeur.

– Non ? C'est dommage... dit-il en faisant une petite moue de déception.

Il est dangereusement proche de moi. Je sens que tout mon corps est en émoi ; je suis bien réveillée cette fois. Troublée, je fais la première chose qui me passe par la tête pour m'éloigner de lui. Je prends le plateau et me lève pour aller le déposer sur la coiffeuse. Je réalise alors que ce n'est pas une excellente idée, mon tee-shirt étant aussi court qu'il baille au niveau de la poitrine.

– Tu as peur de moi ? Tu sais, je ne vais pas te sauter dessus, profiter de ta faiblesse après ce que tu as vécu aujourd'hui, lance-t-il, mi-plaisantant, mi-sérieux.

Il s'allonge de tout son long sur le lit, les mains croisées derrière la tête, et me regarde avec un sourire que je trouve de plus en plus embarrassant.

– Tout d'abord, je vais très bien. Je n'ai aucune faiblesse, dis-je en tirant mon top sur mes fesses.

– C'est une invitation ? me coupe-t-il.

Ce qu'il est agaçant !

– Non, une précision.

– Tant pis ! fait-il, sans me quitter de ses yeux troublants.

J'ai bien envie de lui rabattre son caquet. Il est exaspérant à être si sûr de lui et de son pouvoir de séduction !

– Mon cher Lord, je suis un peu déconcertée. Vous étiez moins avenant ces derniers jours et j'ai dû mal à me faire à vos changements d'humeur. Un jour, vous me fuyez, et le suivant, vous me faites des avances... Ce sont bien des avances, n'est-ce pas ? m'enquiers-je.

Un sourire carnassier se dessine sur le visage de Percival et il se redresse lentement sur la couche.

– Absolument Matilda, je te fais des avances. Maintenant que je te sais célibataire, je ne vois pas d’obstacle à refaire ce que nous avons si bien réussi l’autre jour, me répond-il.

– Qui te dit que j’en ai envie ? le provoqué-je.

Percival bondit du lit et se dresse devant moi. J’ai reculé instinctivement et je sens dans mon dos la fraîcheur du mur. Il ne sourit plus ; il me regarde même gravement.

– Matilda, j’ai envie de toi, dit-il d’une voix basse et rauque. Ces derniers jours, j’étais en colère contre toi, mais aussi contre moi, car même si je t’en voulais, je désirais plus que tout t’avoir de nouveau dans mes bras. Mais, tu n’as qu’un mot à dire et je sors immédiatement de cette chambre.

Son visage n’est qu’à quelques centimètres au-dessus du mien. Mes yeux sont rivés aux siens ; je n’y vois nulle trace de certitude ou de suffisance. Il n’a vraisemblablement pas pris la mesure de l’attirance que j’éprouve pour lui.

Comment peut-il seulement douter de ma réponse ?

– Reste.

Un sourire de reconnaissance éclaire le visage de Percival, qui m’attire à lui et, doucement, vient poser un baiser sur ma bouche. Sa langue s’insinue entre mes lèvres et vient caresser la mienne. Ses baisers devenus brûlants échauffent mon corps. Il s’écarte de moi et entreprend de me retirer mon tee-shirt. Docilement, je lève les bras au-dessus de ma tête, tandis qu’il fait valser mon haut sur le parquet. Je garde mes poignets plaqués sur le mur au-dessus de ma tête, offrant mon buste cambré à sa convoitise. Il s’empare avidement de mes seins ainsi exposés, les baise fougueusement, puis les empoigne tout en léchant mon cou. Ses lèvres descendent vers mon ventre tandis qu’il garde ses doigts durs sur mes tétons électrisés. Il lèche mon nombril, avant de descendre vers mon pubis. Je me mords les lèvres pour ne pas gémir. Il plonge alors entre mes jambes, écartant mes cuisses de ses mains. Sa langue s’entortille dans mes replis ; il lape voracement mon clitoris qui irradie de plaisir.

Je n’en reviens pas d’être de nouveau dans ses bras. La première fois, c’était comme dans un rêve. Ensuite, Percival a mis tellement de distance entre nous que j’ai vraiment eu l’impression que cela ne s’était jamais produit, et surtout, que cela ne se reproduirait jamais. Et maintenant, il est là contre moi et il me donne un plaisir indescriptible. C’est comme s’il connaissait mon corps mieux que moi-même.

Je passe une jambe par-dessus son épaule, collant mon sexe contre sa bouche affamée. Je me cramponne à ses cheveux, la tête rejetée en arrière, tandis que tout mon corps est pris de spasmes. Je jouis de sa langue experte avec une intensité et une rapidité nouvelles pour moi.

Haletante, je reprends peu à peu mes esprits, tandis que Percival, toujours à genoux devant moi, couvre mes cuisses de petits baisers plus sages. Aussi aigu que le plaisir ait pu être, je sens que mon désir pour lui n’est pas éteint, et il le sait. J’ai envie de caresser son corps à mon tour, de sentir son sexe en moi. C’est alors que le gong retentit.

C’est l’heure du dîner.

Percival se redresse avec un air contrarié.

– Reste avec moi, dis-je en l’attrapant par sa chemise.

Il me regarde et son visage s’adoucit d’un sourire.

– Je ne vois pas comment je pourrai justifier mon absence, surtout si tu ne descends pas. Tu viens ? me dit-il en m’encourageant du regard.

– Non, surtout pas, dis-je, gênée à cette perspective. Après ce que tu m’as fait, je ne suis pas en état de faire la conversation. Je ne suis même pas habillée. Et puis j’aurais l’impression d’avoir tatoué sur le front : « Je viens d’avoir un orgasme ! ».

Percival éclate de rire.

– Bon, très bien. Je leur dirai que tu as mangé tout ce que je t’ai apporté et que tu t’es rendormie. Quant à moi, je suis obligé d’y aller, mais je reviens très vite. Je n’en ai pas fini avec toi, dit-il avant d’aller se passer la tête sous l’eau dans la salle de bains.

Il se recoiffe des doigts devant le miroir, puis vient me planter un baiser suave sur les lèvres, avant de sortir. Il a oublié de récupérer le plateau. Je m’aperçois que j’ai encore faim et je me jette sur la généreuse part de gâteau aux carottes qui m’attend sur une assiette.

Ma dînette terminée, je décide d’aller prendre un bain en attendant le retour de Percy. Tandis que je fais couler l’eau, je me regarde dans le grand miroir posé sur le mur habillé de mosaïques vert tendre. Je me fais un chignon rapide sur le sommet du crâne pour ne pas mouiller mes cheveux. Mes yeux descendent vers ma poitrine menue et haut placée. J’observe mon corps, ce corps que Percival a dévoré de baisers. Je pose une main sur mon pubis. Je revois la tête de mon amant entre mes cuisses et je rougis à ce souvenir, tandis que je sens mon sexe se réveiller de nouveau. Je ne me reconnais plus : avec lui, je m’abandonne comme jamais je ne l’ai fait avant. Ma pudeur s’envole, et le moindre de ses frôlements me met dans tous mes états.

Je me glisse dans la grande baignoire sur pieds qui trône sur le sol carrelé de pierre naturelle dans les tons bruns, au milieu de la pièce délicieusement aménagée. Elle est très moderne dans son installation, avec sa grande vasque de marbre posée sur un meuble de bois massif, même si le charme d’époque a été préservé. Mon corps se laisse aller au bien-être que me procure l’eau chaude et je laisse mes yeux vagabonder sur le mur en pierres apparentes dans lequel s’encadre une grande fenêtre. Je suis excitée à l’idée du retour de Percival. Je sais qu’il va me falloir être patiente car les repas au château ont tendance à s’éterniser. Mes doigts se perdent entre mes cuisses. Je pose mes mains sur mes seins ; j’imagine que ce sont les siennes et une certaine langueur m’envahit.

– Tu commences sans moi ?

Je me retourne en sursaut, éclaboussant le sol, pour découvrir Percival dans l’encadrement de la porte que j’avais laissée entrebâillée. Toute à ma rêverie, je ne l’avais pas entendu entrer dans ma chambre. Sous l’effet de la surprise, je me suis recroquevillée dans la baignoire.

– Mais pourquoi tu te caches ? Tu as le plus ravissant des corps. Laisse-moi t’admirer, me dit

Percival, dont les yeux bleus brillent d'une flamme que je commence à reconnaître.

– Seulement si tu te déshabilles ! Je ne veux pas être la seule à être nue, dis-je taquine.

Percival n'a manifestement pas l'intention de se faire prier. Il m'adresse un sourire des plus sexy et se déchausse rapidement du bout des pieds.

Je change de place dans la baignoire pour lui faire face. Je ne veux rien rater de son strip-tease. Sans me lâcher du regard, il défait un à un les boutons de sa chemise. Une douce chaleur irradie mon ventre. Je n'ai pas revu son corps nu depuis la nuit passée ensemble, et le redécouvrir m'émeut indéniablement. J'ai encore du mal à réaliser que l'homme qui régnait sur mes rêveries chastes d'adolescente est mon amant. J'admire son torse large, à peine marqué par la longue et fine cicatrice blanche, ses bras puissants libérés du coton délicat. Il fait glisser sa fermeture Éclair, et son pantalon tombe à ses pieds. Malgré moi, j'ai les yeux braqués sur son érection.

Pas de doute, je lui fais de l'effet !

Il s'avance lentement vers la baignoire. Avant qu'il puisse y pénétrer, je m'agenouille dans l'eau et pose mes mains des deux côtés de ses cuisses dures. Il s'immobilise. Ma bouche est à la hauteur de son sexe dressé. Excitée par ma propre audace, je l'effleure du bout des lèvres, puis de la langue. Je m'arrête un instant pour regarder Percival. Il m'observe, attentif, à travers ses yeux mi-clos. Je saisis son membre d'une main et je le mets dans ma bouche. Je le suce lentement, m'interrompant pour le caresser de ma langue. Il gémit doucement, tandis que ses mains défont mon chignon et caressent mes cheveux libérés. Le voir ainsi abandonné, quasi vulnérable, accroît mon excitation. Je me fais de plus en plus gourmande, mais il me repousse délicatement :

– Attends ! Sinon je vais jouir, dit-il d'une voix rauque et chargée de sensualité.

Il s'éloigne du bord de la baignoire et ramasse son pantalon resté à terre. Je le vois fouiller dans une poche, de laquelle il retire un préservatif.

M. le Comte a pensé à tout !

Percival enfle le bout de plastique sur sa protubérance et revient vers moi, qui suis toujours à genoux dans l'eau. Il me prend dans ses bras et m'extirpe prestement de la baignoire.

– J'adore ta bouche, mais je veux te voir jouir avec moi, dit-il en s'emparant fiévreusement de mes lèvres.

Il plaque son corps sec sur ma peau mouillée. Je sens la chaleur de son sexe collé sur mon ventre, ses mains empoignant mes fesses. Mes seins frémissent au contact de son torse. Je réponds à ses baisers avec fougue, presque comme si ma vie en dépendait. Je voudrais qu'il me prenne là, tout de suite, mais Percival semble désireux de calmer le jeu. D'une poigne douce mais ferme, il défait mes mains qui s'accrochent désespérément à son cou, pour pouvoir se dégager. Il dit en riant :

– Tu crois vraiment que je vais partir ?

À vrai dire, pas du tout, vu son érection ! Mais je n'ai juste pas envie que sa peau s'écarte d'un

millimètre de la mienne.

Percy va décrocher le peignoir de bain nid-d'abeilles immaculé et me couvre avec. Je fais mine de le rejeter, mais il éclate d'un rire tendre.

– Laisse-moi faire ! Je serais un hôte bien négligent si je te laissais prendre froid, dit-il d'un ton suave.

Je le laisse frotter mon corps par-dessus l'éponge moelleuse, mais je me rends compte que cette délicate attention est en fait un prétexte à un jeu sensuel. Ses frictions deviennent des caresses voluptueuses, sur mes fesses, mes cuisses, entre mes jambes, mes seins, et cela m'échauffe les sangs. J'ai envie de l'embrasser, mais il se tient de telle façon que mes lèvres ne peuvent l'atteindre ; ce qui ne fait que croître mon désir. À chacune de mes tentatives, il éclate de rire, mais il recule son visage et ne cède pas à mes œillades implorantes. Je finis par me laisser sagement manipuler, jouissant de ses attouchements. Rapidement, c'est au tour de Percival de ne plus pouvoir contenir son excitation. Soudain, il retire le peignoir dans lequel il m'avait enveloppée, me prend dans ses bras et me porte jusqu'à la chambre. Il me dépose sur le lit et s'apprête à me rejoindre quand je le repousse du pied.

À mon tour de jouer avec sa patience !

Percival, bloqué dans son élan, me regarde, étonné.

– Quel genre d'hôte seriez-vous, M. le Comte, si vous troussiez ainsi une de vos invitées ? lui lancé-je, espiègle.

Il me regarde avec malice et je vois un sourire s'épanouir sur son visage.

– Je me garderais bien de le faire... tant que je n'y aurais pas été expressément convié, réplique-t-il.

Il s'empare du pied que j'ai posé sur son ventre pour le tenir à distance, et le porte à ses lèvres. Il pose un baiser sur la plante, puis entreprend de suçoter mes orteils. Je suis au supplice, mais un délicieux supplice. Je n'ai qu'une envie, qu'il se jette sur moi et me pénètre, mais je ne peux pas montrer moins de contrôle que lui !

Je me tortille sur le lit car sa bouche me procure un plaisir nouveau et irrésistible.

– Viens ! ne puis-je m'empêcher de dire.

J'ai un peu honte de montrer si peu de retenue, mais Percival a des talents qui m'ôtent toute résistance.

– Les désirs de mes invitées sont des ordres, dit-il, avant de se coucher sur moi et d'ajouter tendrement à mon oreille : petite joueuse !

Je noue mes bras autour de son cou et l'attire à moi. J'aime sentir le poids de son corps dur contre le mien, sa bouche exigeante, ses mains qui semblent prendre possession de moi. Il enfonce son membre dans mon sexe humide qui n'en pouvait plus d'attendre. Je gémiss, me collant contre lui, l'enserrant de mes jambes, les mains cramponnées à ses fesses musclées. Il s'immobilise un instant en moi, se recule

pour mieux voir mon visage et se repaître du plaisir qu'il montre. Puis, lentement, il commence à bouger au-dessus de moi, s'enfonçant toujours plus profond, sans me lâcher du regard. Nos corps moites et confondus bougent au même rythme. Nos langues se mêlent et se démêlent. Le plaisir arrive par vagues, qui déferlent de plus en plus fort. Je ne quitte pas Percy des yeux ; je veux le voir perdre pied et moi-même jouir du bonheur que je lui procure. Nos deux corps se tendent dans un bel ensemble, parcourus du même frisson. Il retombe sur moi dans un cri et m'étreint.

Nous restons ainsi enlacés quelques instants, puis Percy se rejette sur le côté et je me niche entre ses bras, la tête sur sa poitrine. J'entends les battements de son cœur qui ralentissent peu à peu. L'assoupissement me gagne et je m'abandonne au bien-être qui a envahi mon corps, quand je sens la main de Percy qui effleure mes cheveux.

– Matilda, je dois y aller, murmure-t-il. Il faut que j'aille rejoindre Julian. Il est avec ma mère, mais je lui ai dit que je prendrai la relève pour la nuit.

Sans ouvrir les yeux, j'esquisse un grognement et resserre mon étreinte.

– C'est difficile aussi pour moi de te quitter, mais je veux être à ses côtés quand il se réveillera, poursuit-il à voix basse.

Je déteste devoir m'arracher à lui aussi vite après l'amour, mais je comprends les raisons de son départ. Je m'écarte de lui pour qu'il puisse se dégager et enfouis ma tête dans un oreiller. Je ne sais pas ce qui provoque ce regain de léthargie, le calmant ou le plaisir, mais je me sens à nouveau somnolente. Dans un demi-sommeil, je l'entends se rhabiller. Puis, je sens ses lèvres qui posent un dernier baiser sur ma bouche. Je sombre dans un sommeil voluptueux, encore habitée du souvenir de notre étreinte, avant même qu'il ne soit sorti de ma chambre.

12. Du rifici dans l'aristocratie

Je me réveille seule dans mon lit, mais les draps sont encore imprégnés de l'odeur de Percival. J'enfouis ma tête dans les plis du tissu, renifle les derniers effluves de sa peau... Je n'ai donc pas rêvé ; il était bien dans mon lit cette nuit. Nos étreintes, à la lumière du jour, me paraissent si irréelles.

Je me lève avec beaucoup plus d'entrain que la veille. Hier, la journée a été terrible, mais la nuit qui a suivi m'a donné de nombreuses raisons de me réjouir. Certes, Percival s'est montré le plus doux et le plus fougueux des amants, mais il s'est également dévoilé ; ce qui est aussi important pour moi. Il a laissé tomber ses défenses, oublié un peu cette morgue qui le rend si distant, et il s'est montré dans notre intimité tel qu'il est vraiment, tendre et sensible.

Je me prépare rapidement avant de descendre au petit déjeuner. Mon cœur bat à l'idée de le revoir, comme avant un premier rendez-vous, mais je ne trouve qu'Emily et Penelope attablées. Douglas est reparti la veille pour Londres et, apparemment, Lady Margaret, Reggie et Lavinia ne sont pas encore descendus.

– Alors, comment vas-tu ? me demande Emily qui s'est levée pour venir m'embrasser, tandis que Penelope me salue d'un hochement de tête et replonge dans le magazine de mode ouvert à côté de sa tasse de café fumante.

– Ça va bien, ne t'en fais pas. Je me suis bien reposée, la rassuré-je.

– J'ai cru que tu ne te réveillerais jamais ! s'exclame Emily. J'ai même passé une tête dans ta chambre ce matin, pour vérifier que tu respirais encore.

Oups ! Heureusement que Percy était parti.

– Grand-Ma et tante Lavinia dorment encore. Elles étaient encore sous le choc hier soir et il a fallu toute la persuasion de Percival pour les déloger de la chambre de Julian. Avant cela, il a viré avec perte et fracas la nounou, qui a fait ses valises sans demander son reste. Je crois qu'il va porter plainte. Tu te rends compte, Julian serait mort si tu n'étais pas intervenue, m'explique Emily.

– Heureusement que j'ai eu envie de faire une promenade matinale. C'est un coup de chance, remarqué-je.

– Et que tu saches faire les gestes de premier secours ! Je n'aurais pas su quoi faire à ta place, lance Emily en me prenant dans ses bras. Tu sais que tu es désormais une héroïne pour cette famille, Matilda !

– On pourrait lui élever une statue dans le jardin ? propose, ironique, Penelope en levant le nez de son magazine.

– Et pourquoi pas ? demande quelqu'un à la porte.

Je me retourne et découvre Percival, tout sourire, la main dans celle de son fils. Julian lui échappe pour courir vers moi. Je le serre contre moi, émue de le voir si vif et plein de vie, après l'horrible épisode de la veille. L'enfant ne me quitte pas tandis que je me sers un bol de porridge, et il s'assied sur mes genoux lorsque je m'installe à la table. Percy a pris place en face de moi. Je ne peux m'empêcher de

lui jeter des regards furtifs par-dessus mon bol. Il n'a pas dû dormir beaucoup cette nuit ; ses yeux sont cernés.

– Percy, dit Penelope, Reggie ne t'a pas attendu. Il est déjà parti pour Londres. Il voulait jeter un œil au chantier de son appartement. Il espère pouvoir le réintégrer bientôt. Il m'a dit de te demander de l'appeler quand tu serais réveillé. Il veut savoir si tu les rejoins, lui et Douglas, à la « soirée des gentlemen » ce soir.

– O.K., je vais l'appeler. Et oui, dit-il en souriant devant le regard interrogateur d'Emily, j'irai. Quelques vieilles connaissances que j'ai négligées ces derniers temps m'ont appelé. Ces messieurs seront aussi de la partie ; j'en profiterai pour les revoir. Cela fait des années que je n'ai pas remis les pieds au club.

Emily et moi échangeons un regard. Je lis dans celui de mon amie un grand soulagement. Percy et Doug pourront peut-être finalement dépasser leurs ressentiments, quels qu'ils soient, et redevenir les bons amis qu'ils étaient ?

Toute joyeuse à cette perspective, Emily se lève de table avec entrain.

– Je pars au haras m'occuper des chevaux. Vous venez avec moi ? demande-t-elle à la cantonade. Julian, je vais te montrer le poulain qui est né hier.

Penelope décline l'invitation du bout des lèvres, mais Percy, Julian et moi emboîtons le pas d'Emily.

Excité à l'idée de voir le poulain, Julian a lâché ma main pour marcher devant avec Emily. Percy et moi nous laissons distancer. J'ai envie de me blottir contre lui, de l'embrasser, mais marcher simplement à ses côtés me remplit également de joie. Je ne sais trop comment me conduire à la lumière crue du jour, après la nuit que nous avons passée. Je ne peux m'empêcher de sourire comme une idiote tout en foulant la pelouse.

– Matilda... commence Percy.

– Oui ? dis-je en le regardant avec un sourire que j'imagine béat.

– Hier soir... commence-t-il, avant de s'interrompre.

J'ai un mauvais pressentiment.

– Quoi, hier soir ? dis-je pour l'encourager à continuer, alors que mon sourire s'est envolé devant son expression pleine de sérieux.

– Hier soir, c'était merveilleux, mais cela ne doit pas se reproduire, ajoute-t-il d'un ton ferme.

Je m'arrête net. Abasourdie, je le dévisage. Il s'est arrêté aussi et me regarde ; il semble préoccupé, tendu.

– Je n'ai rien à t'offrir, Matilda. Ma vie est compliquée. On n'aurait jamais dû passer à nouveau la nuit ensemble, mais...

– Mais j’ai sauvé la vie de ton fils et tu ne savais pas comment me remercier, c’est ça ? dis-je, furieuse de son nouveau revirement.

J’ai parlé plus haut que je n’aurais voulu ; je jette un œil autour de nous. Heureusement, nous sommes seuls au milieu du pré, Julian et Emily étant déjà entrés dans l’écurie.

– Ne le prends pas comme ça, Matilda. Je ne retire pas ce que j’ai dit hier soir. Faire l’amour avec toi la première fois n’était pas anodin, pas plus que cela ne l’était hier soir. Mais, justement, j’ai peur que cela devienne plus sérieux et je ne peux pas me le permettre ; ma vie est trop compliquée. Matilda, je ne suis pas un prince charmant. J’ai fait beaucoup d’erreurs, j’ai fait souffrir, j’ai souffert aussi et je porte un poids dont personne ne peut me débarrasser. J’ai enfin trouvé un équilibre avec Julian et je dois le préserver, ne serait-ce que pour lui. Je ne me sens pas capable de te rendre heureuse.

– Je n’ai pas besoin de toi pour savoir ce qui est bon ou pas pour moi, merci ! Tu cherches juste une excuse pour me laisser, dis-je blessée, en me remettant à marcher vers l’écurie.

– Non, Matilda, dit-il en me rattrapant par le bras et en m’obligeant à le regarder. Si je prends cette décision, c’est aussi pour toi. Je suis incapable de te donner ce dont tu as besoin. Crois-moi, tu mérites mieux que moi.

– Monsieur est trop bon ! lancé-je furieuse.

– Je sais que tu n’es pas intéressée par une simple histoire de sexe, reprend-il, mais c’est tout ce que j’ai à t’offrir. Le poids que je porte, je dois le porter seul. Tu espères sans doute te marier, avoir des enfants, et moi, je ne me remarierai jamais. À quoi ça sert que tu t’attaches à moi davantage ? Tu devrais m’oublier, dit-il soudain amer, retourner à ton Italien. Tu auras ainsi ta robe blanche ; il n’attend que ça !

Je me cabre sous ces mots acerbes, gratuitement offensants. Blessée, je dégage d’un mouvement sec mon bras de sa prise.

– C’est exactement ce que je vais faire ! lui dis-je en m’éloignant à toute hâte et bouillonnante de rage.

– Tu vas te remettre avec Orlando ? s’étonne Emily en m’observant avec attention par-dessus son cocktail.

– Ça ne va pas la tête ? dis-je avant de reprendre une gorgée de caïpirinha.

Emily et moi nous sommes échappées d’Amberdel pour la soirée. Nous avons programmé cette soirée en tête-à-tête pendant que Douglas et Reggie – nous ne comptons guère alors sur Percy – se retrouvaient à Londres pour leur « soirée des gentlemen ». Je ne sais pas si eux ont prévu une strip-teaseuse, mais mon amie et moi n’avons eu que des huîtres et des palourdes au menu. Nous avons dîné au restaurant du Drakes, un hôtel de luxe sur le front de mer à Brighton, avant de nous réfugier dans un bar à cocktails pour finir la soirée.

Je m’en veux d’accaparer la conversation avec mes soucis, mais je ne voyais pas comment cacher plus longtemps à mon amie la suite de mes aventures chaotiques avec Percival.

– Je n’ai pas réfléchi, reprends-je. J’ai lancé ça comme ça. C’est sorti tout seul. C’était pour le blesser comme il m’avait blessée. Entre Orlando et moi, c’est bien fini et cela n’a rien à voir avec Percival. Je te

rappelle que je l'avais quitté avant d'arriver à Amberdel.

J'ai l'impression que ma colère s'est envolée, ou du moins, qu'elle s'est atténuée. Sans doute l'effet de la caïpirinha et des deux cosmo avalés avant. Et du délicieux vin blanc qui accompagnait les fruits de mer.

– Décidément, je ne comprends pas Percy, dit Emily, avec une moue dubitative. Ce garçon a toujours été un mystère. Il ne s'est jamais épanché sur ce qu'il ressentait. Je suis trop jeune pour m'en souvenir – nous avons quand même huit ans d'écart –, mais maman me disait que, quand son père est mort, il n'a pas versé une larme, du moins en public, malgré ses 12 ans. Par contre, il n'a pas parlé pendant des jours et est resté enfermé dans sa chambre.

Je l'imagine, pauvre orphelin s'isolant du monde, et mon cœur se serre à cette idée. Je pense aussi à Julian, qui a perdu sa mère. Il était certes plus petit que Percy quand c'est arrivé, pas vraiment en âge de comprendre le deuil, mais le drame n'y est sans doute pas pour rien dans son quasi-mutisme, son caractère hypersensible, presque sauvage.

– Moi, je crois que je comprends, dis-je enfin. Le truc, c'est que Percival est toujours amoureux de son épouse.

– Charlotte ? s'exclame Emily. Mais ça fait trois ans qu'elle est morte.

– Et alors ? Un véritable amour ne s'oublie jamais. Tu m'as dit toi-même qu'ils étaient très amoureux.

– À vrai dire, c'est ce que j'ai entendu, mais je ne les ai quasiment jamais vus ensemble, corrige Emily. À l'époque, je vivais en Afrique du Sud.

– Sans doute l'aimait-il follement, puisqu'il l'a épousée et aujourd'hui, il ne peut se remettre de sa disparition. Sans compter ce fardeau, ce « poids » dont il m'a parlé, celui de sa culpabilité. C'est quand même lui qui pilotait lors de l'accident d'avion. Bien sûr, il ne l'a pas fait exprès, mais cela ne doit pas être facile à vivre tous les jours lorsqu'on se sent responsable de la mort de quelqu'un, particulièrement quand il s'agit de la personne que l'on aime.

– Bien sûr ! Ça doit être terrible ! renchérit Emily. Mais il ne peut pas passer le reste de son existence dans son souvenir. Il est jeune, il doit refaire sa vie.

– Peut-être quand il aura trouvé la bonne personne ? Manifestement, ce n'est pas moi, dis-je, désabusée, en terminant mon cocktail.

Pourtant, j'aurais bien aimé...

– On en prend un autre ? dis-je en levant mon verre.

– Je crois que ça suffit pour ce soir, non ? dit Emily en souriant. Je ne voudrais pas me réveiller avec une gueule de bois la veille de mes fiançailles. Pas sûr que je puisse récupérer un teint de rose à temps...

– Pardon, Emily ! dis-je. Désolée, je ne parle que de moi et de mes petites histoires alors que tu vas commencer un nouveau chapitre de ta vie. On devrait se réjouir, s'amuser, alors que je ne fais que me lamenter.

– Mais non, voyons ! Tu as une vie sentimentale palpitante, pleine de rebondissements. J'ai l'impression de regarder Les feux de l'amour. En plus, mon petit doigt me dit que ce n'est pas fini. Je serai bientôt une femme rangée, avec une vie très plan-plan, entre les chevaux et mon petit mari. Heureusement que tu seras là pour me divertir avec tes aventures, s'amuse-t-elle.

– Ce n'est pas charitable de te moquer de moi, dis-je, faussement fâchée.

– Tu sais bien que je ne me moque pas, mais avoue qu’entre ton millionnaire italien et l’ombrageux lord veuf qui me sert de cousin, sans parler de Reggie qui semble avoir le béguin pour toi, on n’a pas le temps de s’ennuyer, me dit Emily avant d’éclater d’un rire qui provoque immédiatement mon hilarité.

– C’est malin, dis-je, en reprenant mon sérieux. Tu as de la chance, toi, tu as trouvé l’homme de ta vie. Je me demande si cela va m’arriver un jour.

– Si tu faisais une annonce au bar ? me suggère-t-elle. Y a-t-il quelqu’un dans la salle dont les initiales sont P. C. ? dit Emily en élevant un peu la voix.

À la voir ainsi hilare, je réalise qu’elle a sans doute bu un peu plus que de raison. Je dois bien avouer que je n’ai rien à lui envier de ce côté-là.

Un homme entre deux âges, assis au comptoir à quelques mètres de nous, se lève et vient nous rejoindre à notre table. Nous le regardons, interloquées.

– Un S. C., ça marche aussi ? dit-il avec un sourire avenant.

Nous éclatons de rire. Je laisse Emily se débrouiller avec le prétendant. Je la regarde s’empêtrer dans ses explications et je pense que j’ai bien de la chance d’avoir une amie comme elle. Elle a connu des malheurs dans sa vie. Elle s’est retrouvée orpheline assez jeune, mais elle avance sans se plaindre, avec un appétit de vivre, une légèreté, un optimisme et un humour que je lui envie. Comme toujours, elle a mille fois raison. Mieux vaut ne pas prendre la situation trop au tragique. Heureusement, le bellâtre n’insiste pas et s’éclipse discrètement.

– Dommage pour les initiales. Il était pas mal, non ? me demande Emily, amusée.

– Dans le genre vieux beau, oui, dis-je avec une petite moue.

– Tu veux qu’on mette une annonce dans le journal ? propose mon amie.

– Bon, ça va, j’ai compris la leçon. Oublions cette prédiction ! Il n’empêche que... si je mettais la main sur cette voyante... Tu sais d’où elle sortait ?

– Absolument pas. À l’époque, je ne l’ai même pas vue. J’étais trop occupée à m’empiffrer de trifle à m’en rendre malade. Elle avait dû être embauchée par Lady Margaret ou par Lavinia.

– Je leur demanderai à l’occasion... J’aurais bien deux mots à lui dire, à celle-là, dis-je en grimaçant. Bon alors, on rentre ? Pas de petit dernier pour la route ?

Le chauffeur de Lady Margaret est venu nous chercher. Lorsque nous arrivons au château, nous ne sommes pas ivres, mais un peu pompettes quand même. Étant donné l’heure tardive, nous nous attendions à voir la maison plongée dans l’obscurité, mais, à notre grande surprise, les lumières du rez-de-chaussée, dans l’entrée et la grande salle à manger, sont bien allumées. Emily et moi échangeons un regard intrigué et nous nous empressons de sortir de la Rolls.

Lady Margaret et Lavinia sont en grande discussion dans la pièce près de l’entrée, que j’appelle « Salon des tapisseries ». Avant que l’on puisse comprendre de quoi il était question, elles se sont tues.

– Enfin, vous voilà ! J’ai essayé de te joindre sur ton portable, mais tu n’as pas répondu, dit Lady Margaret à Emily.

– Je l’avais oublié ici. Que se passe-t-il ? demande Emily, soudain gagnée par l’inquiétude.

– Ne t’en fais pas, il n’y a pas mort d’homme. Enfin, j’espère... dit Lavinia qui se voulait rassurante et se rend compte que ses derniers mots sont pour le moins angoissants.

Elle comprend sa bévue au regard que lui lance sa belle-mère et se reprend :

– Je plaisantais, bien sûr. Asseyons-nous, nous devons parler. Vous voulez un verre ?

– Je crois qu’elles ont assez bu pour ce soir, non ? dit Lady Margaret, sans que je ne perçoive aucun reproche dans sa voix.

Néanmoins, je me sens comme une gamine prise en faute et j’approuve de la tête, même si de les trouver ainsi levées au milieu de la nuit m’a, pour ma part, complètement dégrisée. J’ai bien l’impression que c’est aussi le cas pour Emily.

– Emily, dit Lavinia, dont je ne peux m’empêcher de remarquer qu’elle est aussi élégante de nuit que de jour, dans son déshabillé de satin noir, son kimono de soie chamarrée et sa longue chevelure bicolore lâchée sur ses épaules. Un rédacteur en chef de mes amis m’a appelée pour me prévenir, poursuit-elle. Percy et Douglas se sont battus au club. Ne t’alarme pas chérie, mais Douglas est à l’hôpital.

– Quoi ? !

Emily s’est levée d’un bond du canapé où nous avions pris place.

Et Percival ? !

Je me mords les lèvres juste à temps pour empêcher les mots de sortir. On nous annonce que le futur mari de mon amie est à l’hôpital et je ne pense qu’à Percy !

– On ne sait pas où est Percival, dit Lady Margaret, comme si elle avait lu dans mes pensées. Nous n’arrivons pas à le joindre, ajoute-t-elle d’un ton préoccupé.

– Rassure-toi ma chérie, dit Lavinia en prenant Emily par le bras, Douglas n’a rien de grave à ce que l’on sache. Je ne comprends pas ce qu’il a pu se passer. La police n’a pas été appelée. Dieu merci, ce vénérable club tient à sa réputation ! Par contre, des photos risquent de circuler très vite dans la presse ou sur Internet. Vive les téléphones portables ! ironise-t-elle.

– Dans quel hôpital est Douglas ? Il faut que j’aille le rejoindre tout de suite, dit Emily affolée.

Où est Percival ? Pourquoi s’en est-il pris physiquement à Douglas ? Qu’est-ce qui a pu lui faire perdre ainsi son sang-froid ?

Je suis bien sûr touchée par l’inquiétude de mon amie, mais c’est à Percival que je pense. Je suis consternée. Je ne comprends pas comment il a pu en arriver là.

– Bien sûr, ma chérie, je vais te faire accompagner, dit Lavinia, compatissante. Dis-moi... poursuit-elle, hésitante. Pourras-tu demander à Douglas de ne pas porter plainte contre Percival ?

Emily la regarde, interloquée.

– C’est tout ce à quoi tu penses ? Mon fiancé est aux urgences et toi, tu te soucies de la réputation de

ton fils ?

– Emily, un peu de sang-froid s’il te plaît, dit Lady Margaret d’un ton calme.

– Mais Grand-mère, Douglas est blessé, et c’est la faute de Percy ! s’insurge Emily.

– Je sais, ma chérie, et sache que je ne donne pas raison à Percival, reprend Lady Margaret. Quel que soit l’objet de leur discorde, rien n’autorise que l’on ait recours à la violence, ni que l’on se donne en spectacle de la sorte, mais j’ai pris personnellement des nouvelles de Douglas auprès des services de l’hôpital et il semble qu’il n’y ait pas lieu de s’alarmer.

– J’y vais, dit Emily d’un ton ferme, en prenant la veste qu’elle avait posée sur le canapé.

Je ne peux pas laisser mon amie partir toute seule dans cet état d’agitation.

– Je viens avec toi, crié-je en me levant à mon tour.

Je la suis, tête baissée. Je la rattrape dans le hall d’entrée et manque de me cogner à elle, qui a pilé juste devant moi. Emily semble pétrifiée. Je découvre alors, devant la porte grande ouverte du château, Percival, la cravate défaite, les cheveux en bataille et la lèvre fendue.

13. Un retour et un mystère

– Percival !

La voix de Lavinia a retenti derrière Emily et moi, figées que nous sommes comme deux statues de sel dans l'entrée du château, face à Percival.

Ce cri me réveille de la stupeur dans laquelle m'a plongée le spectacle de Percy, la mine défaite, la lèvre fendue. Un instant, je manque courir vers lui, mais je retrouve le sang-froid nécessaire pour stopper mon élan et ne pas dévoiler à tous l'intimité qui nous lie. Cela dit, personne n'a sans doute remarqué le geste que j'ai esquissé vers lui, ni sa mère, ni Lady Margaret, ni Emily, car tous les yeux sont braqués vers Percival. Lui semble ne voir que sa cousine. Je n'arrive pas à déchiffrer son regard, mais je n'y vois nulle trace de culpabilité. Pourtant, il a envoyé le fiancé d'Emily à l'hôpital ! Non, il me semble plutôt y lire... de la compassion ?

Un instant surprise par l'irruption de Percival, Emily retrouve ses esprits et se précipite vers son cousin en hurlant :

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'as-tu fait à Douglas ?

Percy la saisit avec fermeté mais douceur par les poignets.

– Emily, je suis désolé, dit-il d'un ton grave.

Cette réponse laconique est loin de calmer Emily, qui devient hystérique.

– Pourquoi l'as-tu frappé, bon sang ? hurle-t-elle.

– Tu lui demanderas. C'est à lui de te le dire, répond Percival avec une infinie tendresse dans les yeux, mais manifestement résolu à ne pas en dire plus.

Comme sans doute les autres témoins de la scène, je suis abasourdie par l'attitude de Percival. Il ne donne absolument pas l'impression de regretter ses actes, et la seule émotion qu'il semble éprouver est du chagrin pour sa cousine. Celle-ci, dans un geste de colère, s'arrache à sa prise. C'est alors que j'entends la voix de Lady Margaret dans mon dos :

– Percival, veux-tu bien nous dire ce qu'il s'est passé ? demande-t-elle d'un ton calme, mais grave.

Percival détache ses yeux de ceux d'Emily et semble alors seulement découvrir notre présence.

– Je suis désolé, Grand-mère, de ne pouvoir répondre à ta question, répond-il respectueusement, mais avec fermeté.

– Eh bien, Percy, garde donc tes petits secrets pour toi, répond Lady Margaret, sans lever le ton, mais d'une voix glaciale. Tu me déçois beaucoup. Rien ne peut excuser ton comportement. Il y a toujours

d'autres recours que la violence, quelles que soient les circonstances ! Peut-être n'avons-nous pas su t'inculquer ces valeurs, et je prends pour cela ma part de responsabilité dans cette affaire. Ton grand-père, ta mère et moi avons été sans doute trop conciliants, trop permissifs avec toi, et nous l'avons amèrement regretté par le passé, mais tu n'es plus un adolescent, tu es un père à présent, et, en tant que tel, nous pensions pouvoir espérer un comportement plus digne de ta part. Tu dois être exemplaire pour Julian, l'as-tu oublié ?

Le coup a porté. Atteint par le discours de sa grand-mère, Percival a blêmi.

– Tu as raison, Grand-mère, répond-il d'une voix blanche. Je n'aurais pas dû perdre mon sang-froid. Je suis désolé.

S'il reconnaît sa faute, Percival semble déterminé à ne pas en dire plus ; ce qui exaspère Emily.

– Je pars pour l'hôpital, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Grand-Ma, Doug est à quel hôpital ?

Puis elle ajoute en se tournant vers son cousin :

– Comment as-tu pu faire ça ? Je me fiance dans deux jours ! Tu le détestes, mais moi ? Tu n'as pas pensé une seconde à moi ! Je l'aime, Percy, et je vais faire ma vie avec lui, que tu approuves ou non. Vu comme tu as traité Doug, il est hors de question que l'on se fiance sous ton toit. J'enverrai chercher mes affaires.

Percival rattrape Emily et la retient par le bras.

– Je t'en prie, Emily, ne pars pas, dit-il d'une voix vibrante de tendresse. Considère que ce château n'est pas le mien, mais celui de Grand-Ma. Reste ici, c'est moi qui vais partir. Je rentre à Londres.

Sans attendre la réponse d'Emily, qui s'est arrêtée, hésitante, Percival se tourne vers sa mère.

– Peux-tu garder Julian quelques jours, le temps que je prenne les dispositions nécessaires pour trouver une nouvelle nounou ?

– Oui, bien sûr, dit Lavinia, manifestement bouleversée par la scène dont elle vient d'être témoin. Laisse-nous le cher ange. Puis elle ajoute en s'approchant de lui : Mais tu es blessé mon chéri ?

Mais son fils écarte sa main tendue vers sa lèvre déchirée.

– Je monte embrasser Julian et je pars, dit-il en rejoignant le grand escalier, sans même m'accorder un regard.

Je le suis des yeux tandis qu'il monte vers ses appartements. J'ai le cœur serré par ce qui vient de se produire sous mes yeux. Lady Margaret s'est laissée tomber sur une banquette, comme essoufflée, et son visage est défait. Celui de Lavinia, dépourvu de maquillage et altéré par l'heure tardive et la contrariété, fait enfin son âge. Je n'ose faire un mouvement, pétrifiée par ce psychodrame familial dans lequel je n'ai aucune place. C'est le bruit de la voiture qui s'éloigne qui me fait reprendre mes esprits.

Emily est partie sans moi...

Je ne sais trop que faire. Lady Margaret s'avise alors de ma présence et se ressaisit.

– Va te coucher, mon enfant, me dit-elle avec douceur. Les choses ont l'air toujours plus graves qu'elles ne le sont la nuit. Demain, il fera jour, et nous y verrons plus clair dans cette histoire. Tout le monde reviendra à la raison. L'alcool échauffe le sang des jeunes hommes. Gageons que leurs ardeurs seront calmées une fois qu'il sera évacué.

Lavinia, qui se tient debout près de sa belle-mère, un bras autour des épaules, acquiesce de la tête. Je m'empresse de regagner ma chambre.

Quelle journée !

Je me glisse sous la douche. Vu la taille du château, je ne risque pas de réveiller quiconque ! Sous le jet d'eau, je réalise que toutes ces émotions m'ont complètement dégrisée. Je me repasse en boucle les images de cette soirée : notre retour de dîner bien arrosé avec Emily, le château tout éclairé au milieu de la nuit, l'arrivée théâtrale de Percival, les cris d'Emily...

Pauvre Emily... Ses fiançailles s'annoncent sous de mauvais auspices.

Avec tout ça, on ne sait pas pourquoi Percy et Douglas se sont battus. Est-ce une simple querelle d'ivrognes, comme semble le suggérer Lady Margaret ? Je ne suis pas sûre qu'elle y croit elle-même. Percy n'avait pas l'air saoul et ne semblait pas du tout regretter son geste, mais seulement la peine qu'il a causée à Emily. Avait-il une bonne raison de s'en prendre à Douglas, quitte à provoquer un scandale et le chagrin de sa cousine ?

Je dois bien avouer que je commence à me faire du souci pour mon amie et son avenir avec Douglas ; je ne peux pas croire que Percy s'en soit pris à son futur mari pour des raisons futiles... Et si Douglas n'était pas l'homme qu'Emily croit être ? Et, si c'est le cas, pourquoi Percy ne lui ouvre-t-il pas les yeux ? Pourquoi ne lui expose-t-il pas ses griefs ? À quoi riment tous ces secrets ?

J'enfile le tee-shirt qui me sert de chemise de nuit et je m'allonge sur le lit. Les derniers événements m'ont fait oublier ceux de la matinée, mais le souvenir de ma pénible discussion avec Percival m'assaille de nouveau. Après notre nuit d'amour, il m'a clairement dit qu'il n'y avait pas de place pour moi dans sa vie. Il a même essayé de me jeter dans les bras d'Orlando. Comme si j'allais retourner avec mon ex-fiancé, après ce qu'il s'est passé depuis mon arrivée à Amberdel !

Après avoir connu ses bras surtout...

Je n'arrive pas à croire qu'il va quitter le château et que je ne vais plus le revoir.

Après-demain... Non, demain, puisque le jour pointe déjà, Emily va se fiancer. Ensuite, je retournerai à Florence, et Percival ne sera plus qu'un souvenir pour moi. Dans l'obscurité, je tends l'oreille, dans l'espoir d'entendre un bruit qui annoncerait sa venue. Peut-être va-t-il venir me dire un dernier au revoir ?

Les minutes s'égrènent, mais je n'entends rien que les craquements des boiseries. Derrière la fenêtre, dont j'ai laissé les rideaux ouverts, j'entrevois les premières lueurs de l'aube...

14. Révélations

Des coups frappés à la porte me réveillent en sursaut. Je vois à travers la fenêtre qu'il fait grand jour, même si le ciel est couvert.

– Matilda ? Matilda ?

Je reconnais la voix d'Emily derrière la porte. En un instant, tous les événements de la nuit me reviennent. Je bondis hors du lit pour lui ouvrir.

Mon amie entre, un pâle sourire sur les lèvres. Je remarque qu'elle a eu le temps de se changer depuis hier, et aussi qu'elle a les traits tirés, les yeux brillants et gonflés par le manque de sommeil.

– Comment va Douglas ? lui demandé-je.

– Il va bien. Rien de grave. Les médecins l'ont gardé une nuit en observation parce qu'il était K.-O., mais il n'a que des contusions sans gravité. Je suis rentrée prendre quelques affaires et je retourne le voir, m'explique-t-elle.

– Tu sais ce qu'il s'est passé ?

– Non, mais rien de grave. Douglas me l'a assuré, dit Emily.

Je vois à son air qu'elle ne doute pas un instant des propos rassurants de son futur mari.

– Grand-Ma avait raison ; ce n'était qu'une querelle d'ivrognes, purement et simplement. Douglas ne tient pas l'alcool ; j'ai eu déjà l'occasion de m'en rendre compte. Comme ils ne sont pas en bons termes, Percy et lui, c'est parti d'une broutille et ça s'est envenimé. Tu sais que Percy a le sang vif, et Douglas n'est pas en reste... poursuit-elle.

Je veux bien admettre que Percy soit d'un tempérament vif, mais j'ai du mal à croire que cela ait dégénéré à ce point pour si peu...

– Lavinia m'a dit que Percy avait quitté le château, commence Emily d'une voix hésitante. Il t'a dit quelque chose ?

– Non, rien du tout. Je ne l'ai pas revu, dis-je la mort dans l'âme.

Percy est parti, sans même venir me voir ; ce qui veut dire que je ne le reverrai sûrement pas avant mon départ...

– Je regrette de m'être emballée comme ça hier, avoue mon amie. C'était stupide. Je n'aurais jamais dû me mêler de leurs rivalités gonflées à la testostérone. Lavinia est dans tous ses états, même si elle prend sur elle pour terminer les derniers préparatifs de la fête. Quant à Grand-Ma, elle essaie de ne pas le montrer, mais elle est très contrariée... Et Percy ne viendra pas à mes fiançailles, ajoute-t-elle d'un air triste. Tu sais, il est comme un frère pour moi. On ne s'est pas beaucoup vu quand je vivais avec mes

parents en Afrique du Sud, mais, pendant mon enfance, c'était le plus adorable des cousins. Il était très protecteur et patient avec moi. Et plus tard, quand mes parents sont morts, il a été aux petits soins. C'est lui qui a eu l'idée de me confier le haras. Je lui dois beaucoup. Je déteste l'idée qu'il ne soit pas là pour ce moment important de ma vie, même s'il ne supporte pas mon futur mari, ajoute-t-elle avec une petite grimace.

– Appelle-le ! Dis-lui exactement ce que tu viens de me dire ; il comprendra.

– Je connais Percy ; il ne décrochera même pas le téléphone. Et puis, ça me gêne un peu... Tu ne veux pas y aller, toi ? me dit-elle en me regardant avec des yeux pleins d'espoir.

– Allez où ? dis-je, sans bien comprendre le sens de sa demande.

– Aller le voir à Londres, chez lui.

– Moi ? Chez Percy ? Mais...

– S'il te plaît, Matilda, dit-elle avec des yeux suppliants. Je voulais envoyer Reggie, mais il est injoignable. De toute façon, je suis à peu près sûre que Percy ne l'aurait pas écouté non plus. Tandis que toi, qui...

Qui a couché avec lui...

– Enfin, tu comprends, balbutie-t-elle d'un air gêné. Tu ne lui es pas indifférente.

– Tu oublies ce que je t'ai raconté hier soir, dis-je en faisant une petite moue. Il m'a clairement dit de ne pas me faire des films et qu'il ne devait rien y avoir entre nous.

– Mais enfin, Matilda, tu ne commences pas à le connaître ? me répond Emily. Percival se protège en cachant ses sentiments. Je veux bien qu'il couche avec toi une fois par accident, mais deux fois ! Il t'a dit lui-même que ça n'était pas anodin pour lui. Si ce n'était qu'une histoire de sexe, il n'aurait pas eu besoin de faire machine arrière comme ça. Il a peur de ses sentiments, Matilda. Crois-moi ! Et je ne te dis pas ça pour te convaincre de jouer les messagères...

Je regarde avec tendresse son visage marqué par la fatigue et l'émotion.

– Ne t'en fais pas, dis-je en posant une main sur son genou. Peu importe ce qu'il pense de moi, si tu estimes que je peux t'aider, je vais aller le voir.

– Merci, merci, merci, merci, fait Emily en se penchant à mon cou.

– Mais, à une condition, reprends-je. En attendant mon retour, tu vas aller te coucher. Tu as besoin de repos pour être en beauté pour tes fiançailles. Laisse Lavinia et sa cohorte de petites mains travailler de leur côté. Va prendre un bon bain et au lit !

– Tout ce que tu veux. Mais avant, je vais demander au chauffeur de Grand-Ma de t'emmener chez Percy. Tu m'appelles dès que tu sors de chez lui ?

– D'accord. Laisse-moi me redonner figure humaine, dis-je après avoir jeté un coup d'œil au miroir près du lit. Je m'habille, prends une tasse de café et je file.

La Rolls de Lady Margaret s'est arrêtée devant un imposant immeuble blanc de style *Regency*, dans le quartier cossu de Mayfair. Les jambes un peu flageolantes, je m'extrais de la voiture et remercie d'un signe de tête le chauffeur qui m'a ouvert la portière.

– Je ne sais pas quand je rentrerai, lui dis-je. Ne m'attendez pas. Allez-y, je me débrouillerai pour

rentrer à Amberdel.

Je gravis la volée de marches et reste quelques instants sur le perron, sous le porche à colonnes, le temps de me donner une contenance. Le cœur battant, je sonne à la porte d'entrée. La dernière fois que j'ai parlé à Percival, nous nous sommes disputés. Et la dernière fois que je l'ai vu, c'était au beau milieu d'un psychodrame familial.

Je n'ai aucune idée de la façon avec laquelle il va m'accueillir, mais je crains le pire !

Un homme aux tempes grisonnantes vient m'ouvrir la porte. Je suppose que c'est le majordome de Percival. Je sais que Percy a une petite équipe à son service à l'année, qui se tient toujours prête pour chacun de ses séjours, avec cet homme à leur tête. Quand il est entré à son service, Percy n'avait pas 20 ans. Je ne me souviens plus de son nom, mais j'ai entendu parler de lui ; Lavinia a demandé de ses nouvelles une fois, lors d'un dîner.

La haute taille et la distinction tout anglaise du majordome m'impressionnent un peu. Je prends la précaution, en me présentant, de préciser que j'arrive d'Amberdel.

– Si madame veut bien me suivre, me dit-il avec déférence. Je vais prévenir monsieur.

L'employé me conduit à un petit salon ouvrant sur le plus délicieux jardin d'hiver que j'ai jamais vu, avec des plantes d'une vitalité et d'une luxuriance étonnantes. Les larges bow-windows sont en vitraux colorés, et des banquettes sont installées dans leur profondeur.

– Si mademoiselle veut prendre la peine de s'installer, dit le majordome en me présentant un canapé à rayures bien rembourré qui appelle à la détente. Désirez-vous que je vous fasse porter quelque chose à boire ?

– Non merci, réponds-je en prenant place sur le canapé.

Je regarde autour de moi, émerveillée par le délicieux arrangement de la pièce. Je me demande si Percival s'est occupé lui-même de la décoration de sa demeure ou si je dois y voir la patte de sa femme, Charlotte.

Les minutes passent et personne ne vient. Je suis de plus en plus nerveuse. Ne pouvant plus tenir en place, je me lève, dépose ma veste sur le canapé et commence à faire les cent pas sur le sol à damiers noir et blanc, au milieu des plantes odorantes. J'avise une petite porte dans un coin de la pièce. Après avoir un peu hésité, je décide de l'ouvrir. Je me retrouve alors sur une petite terrasse, où je m'aventure. J'entends soudain des éclats de voix qui me figent sur place. Le bruit semble venir de l'étage supérieur. D'abord indistincte, la voix devient tout à fait claire. Je reconnais alors Percy, manifestement en pleine conversation téléphonique, puisque de grands blancs succèdent à ses paroles.

–... et c'est à toi de lui dire ! dit-il d'un ton que je distingue cinglant.

Je ne sais ce que lui répond son interlocuteur, ou interlocutrice, mais ça le met en rage.

– Tu es vraiment une putain d'ordure ! Tu ne peux pas, au moins une fois dans ta vie, te conduire en gentleman ?

Donc, c'est un homme...

– Ça, c'est du passé, et je ne veux plus en entendre parler, répond-il à son interlocuteur. C'est de l'avenir de ma cousine dont il est question aujourd'hui !

Emily ?

– Ah, parce que c'est comme ça que tu comptes la rendre heureuse ? En couchant avec tout ce qui bouge ?

Il parle avec Douglas !

– Mais, arrête de geindre ! lance Percy, agacé. Tu crois que tu peux me faire avaler tes promesses ? À moi ? Tu sais à qui tu parles ? Tu ne changeras jamais ; je te connais suffisamment pour le savoir, mais peut-être auras-tu plus de chance de le faire croire à Emily ? J'exige que tu lui dises tout ce qu'il s'est passé, et tu verras si elle te pardonne. Dieu sait que je ne souhaite pas qu'elle fasse sa vie avec toi, mais elle t'aime réellement, et c'est à elle de choisir sa vie. Mais, je veux au moins qu'elle le fasse en connaissance de cause.

Je n'entends plus Percy quelques instants, le temps que Douglas lui réponde.

– La jalousie n'a rien à voir là-dedans. Le passé est le passé. C'est à Emily que je pense, un point c'est tout, dit Percival d'un ton cinglant.

Autre silence, puis il reprend :

– Tu es vraiment une pourriture ! Je t'ai laissé une chance de t'en tirer d'une manière honorable, tant pis pour toi ! Tu sais très bien que je ne lui dirai rien ; j'ai un sens de l'honneur, contrairement à toi ! Mais, ne t'en fais pas, Emily est loin d'être une idiote, et son amour pour toi ne l'aveuglera pas longtemps. Elle mettra peu de temps à découvrir qui tu es vraiment.

J'attends quelques instants, mais je n'entends plus rien. Percy a dû raccrocher. Je suis abasourdie parce que je viens d'entendre. Douglas a trompé Emily, avant même leur mariage. Et, apparemment, c'est un infidèle chronique, puisque Percival ne veut pas croire à une « petite » incartade. Je suis catastrophée en pensant à la vie qui attend mon amie aux côtés de ce type. Mais pourquoi Percy ne lui dit-il pas ?

Pff, les aristos et leur fichu code de l'honneur !

En même temps, je ne me vois pas l'annoncer non plus à mon amie. Dieu sait comment elle le prendrait ! Peut-être ne le croirait-elle pas ? Elle me détesterait d'avoir été celle qui lui a appris la vérité. Et, en admettant que j'aie tout lui rapporter, elle risque de l'épouser quand même, amoureuse comme elle l'est !

Un toussotement derrière moi me tire de mes pensées. Confuse, je découvre le majordome qui se tient derrière moi, impassible. J'ai oublié de regagner le jardin d'hiver. Je dois avoir l'air d'une fouineuse prise la main dans le sac.

– Très jolie terrasse ! dis-je en essayant de prendre l'air le plus dégagé possible.

Le visage du majordome ne trahit aucune pensée ou émotion.

– Veuillez me suivre, s'il vous plaît. Lord Cavendish va vous recevoir.

C'est l'esprit en ébullition que je lui emboîte le pas, après avoir récupéré ma veste sur le canapé. Je suis encore sous le choc de ce que je viens d'apprendre. Je réalise que je ne peux absolument pas en parler avec Percy, puisque je n'aurais jamais dû entendre cette conversation. Je me retrouve dans une drôle de situation : je suis venue lui demander d'assister à des fiançailles qu'il réprovoque, alors que je sais désormais qu'il a d'excellentes raisons pour ça.

Je fais quoi maintenant ?

Je retourne la question dans ma tête en gravissant les escaliers qui mènent à l'étage, mais je ne vois qu'une seule réponse possible : je dois remplir la mission que m'a confiée mon amie, même si ce que je viens d'entendre l'éclaire d'un nouveau jour. Tout ce que je peux espérer, c'est que Douglas se résigne à lui apprendre la vérité.

Le majordome s'efface devant une porte.

Je pénètre dans une pièce à la tonalité bien plus masculine que le jardin d'hiver. C'est un fumoir, décoré de canapés et fauteuils club en cuir brun. Le parquet impeccablement ciré est presque entièrement recouvert de superbes tapis chamarrés. Percival se tient devant l'immense cheminée. Il écrase sa cigarette à mon entrée dans la pièce.

– Matilda, je suis désolé, je suis parti sans te dire au revoir, mais...

Je le coupe immédiatement.

– Je suis ici, envoyée par Emily. Cela n'a rien à voir avec ce qu'il s'est passé entre nous.

– Ah... très bien, dit Percy, visiblement étonné. Assieds-toi, je t'en prie.

Son ton est assez cérémonieux, et même si j'essaie de n'en rien laisser paraître, je souffre de la distance qui s'est installée entre nous. Ses yeux, très bleus, sont braqués sur moi, et je me sens comme nue sous son regard perçant qui me fait perdre mes moyens.

Je vais m'asseoir sur un fauteuil club, et il prend place en face de moi.

– Voilà, commencé-je, hésitante. Emily ne supporte pas l'idée de se fiancer sans toi. Elle t'aime énormément. Maintenant qu'elle sait que Dou... Douglas va bien, dis-je en avalant ma salive, tellement ce prénom m'est difficile maintenant à prononcer, et que votre bagarre était un dérapage dû à l'alcool, elle regrette de s'être emportée. Elle pense que les dissensions entre son futur mari et toi, même si elle en est peinée, ne la regardent pas. Elle vous aime tous les deux et elle ne veut pas avoir à choisir. Et surtout, elle veut t'avoir à ses côtés à ce moment important de sa vie.

J'ai l'impression d'être une élève qui récite sa leçon, de manière appliquée et sans grande conviction.

Après ce que je viens d'entendre, je sens bien que j'ai du mal à me montrer réellement convaincante. Les mains sagement posées sur mes genoux, je soutiens le regard de Percy, qui s'est durci à la mention de Douglas. Il me fixe sans rien dire.

– Non, lâche-t-il enfin.

J'attends, en espérant qu'il me donne une réponse moins laconique. Je suis incapable moi-même d'argumenter pour appuyer ma demande.

– Non, Matilda, je ne viendrai pas à ses fiançailles, reprend-il. Je souhaite d'ailleurs que nous n'en parlions plus, dit-il en se levant. Je ne sais pourquoi Emily a pensé que tu pouvais me convaincre, dit-il en me lançant un regard en coin qui me fait rougir, mais ma réponse est définitive.

– Très bien, dis-je en me levant à mon tour.

Percy me regarde, surpris.

– C'est tout ? Tu abandonnes sans te battre ? Non pas que je le souhaite, ce serait inutile, mais je te croyais plus tenace.

– C'est que je sais reconnaître un combat perdu d'avance, réponds-je d'un ton sec, agacée par ses remarques. Je ne vais pas gaspiller mon énergie. Je suis venue ici pour faire plaisir à mon amie ; je ne pouvais pas lui refuser.

Je me lève du fauteuil et esquisse un pas vers la porte, mais Percy me rejoint et se place devant moi, comme pour me barrer le chemin.

– C'est vrai, Matilda ? Tu n'es venue que pour Emily ?

À ma grande honte, je me sens rougir sous son regard inquisiteur. Je baisse la tête pour éviter son regard, mais il me soulève doucement le menton pour que je l'affronte. J'ai la surprise de lire dans ses yeux, non pas l'ironie que je voulais esquiver, mais une surprenante douceur.

– Matilda ?

Je ne sais que répondre, mais je vois bien, à son expression, qu'il a lu en moi comme dans un livre ouvert.

– Je suis heureux que tu sois venue, dit-il de sa voix chaude qui me fait frémir de tout mon être. Je n'aurais pas voulu que tu rentres en Italie sans que je puisse te revoir.

Mon regard se fixe sur sa lèvre blessée.

– Pourtant, ça ne t'a posé aucun problème de partir sans me dire au revoir hier soir, dis-je d'un ton provocant.

– Matilda, tu crois que cette nuit, l'atmosphère était propice aux adieux ? dit-il en prenant mes mains dans les siennes.

Mon cœur se serre à ses mots.

– Ah ! Donc, on se dit adieu, là. Eh bien, adieu ! dis-je, en essayant de me dégager pour partir.

Mais il me retient.

– Ne le prends pas comme ça, je t’en prie, dit-il en me regardant avec un petit sourire tendre.

– Et comment veux-tu que je le prenne ? m’offusqué-je.

– Je me serais débrouillé pour te voir avant ton départ.

– Et pour quoi faire ? Je pense que tu m’as déjà tout dit hier matin. Tu as d’autres choses à ajouter ? le targué-je.

– Matilda, dit-il avec douceur comme pour dompter une enfant rebelle, j’ai été maladroit hier. Je t’ai blessée et je m’en excuse. Si tu veux savoir, je suis réellement attiré par toi, et ça me fait peur, mais je ne peux pas me permettre de m’attacher à toi.

– Et pourquoi donc ? dis-je en fronçant les sourcils.

– Tout d’abord, parce que je vais repartir pour l’Argentine, et que tu vis à Florence.

Il quitte l’Europe ! Mais c’est loin, l’Argentine !

Je suis prise de panique.

– Tu as changé d’avis ? Tu m’as dit que tu voulais rester en Angleterre pour Julian !

– C’était avant... Les derniers événements ont prouvé qu’il valait mieux que je reste éloigné de ma famille, dit-il d’un ton catégorique.

Je ne peux me retenir de dire :

– Et tu penses que c’est mieux aussi pour Julian ?

Ma remarque le laisse un instant muet. Il me semble ébranlé. Puis il reprend :

– Laissons Julian en dehors de ça. Je parlais de nous, Matilda.

– Mais il n’y a pas de « nous », tu l’as dit toi-même, ne puis-je que constater.

– Effectivement, il n’y a pas de « nous » possible, dit-il avec une fermeté qui me transperce le cœur. Tu me touches, Matilda. Tout en toi me plaît et je te désire comme un fou, mais je sais que je n’ai rien de plus à t’offrir. Je ne peux pas te donner ce que tu attends ; je ne saurais pas te rendre heureuse.

– Donc tu fuis, au lieu d’essayer. Très bien ! dis-je excédée, avant de tourner les talons.

Mais il m’attrape par le bras et m’oblige à me retourner vers lui.

– Reste !

– Mais pour quoi faire ? dis-je, dépitée. Comme je te l’ai dit, je sais reconnaître les combats perdus d’avance. Tu dis que tu es attiré par moi, mais, si c’était le cas, tu ne t’enfuirais pas comme ça. La vérité, c’est que tu avais envie d’une fille dans ton lit pendant ton petit séjour en Angleterre, que j’étais disponible et que, maintenant, tu ne sais plus comment faire pour te débarrasser de moi. Sois sans crainte, j’ai compris ! Tu as pris du bon temps ; moi aussi, je n’ai pas à me plaindre ; tout le monde est content, ciao !

Je suis très fière de ma tirade que je croyais cinglante, mais je me rends compte qu’elle n’a pas eu

l'effet escompté sur Percival. Il me regarde d'un air amusé ; sa main, qui me tenait à l'épaule, glisse lentement jusqu'à mon poignet. Ses doigts viennent effleurer ma paume.

– Je suis ravi d'apprendre que tu n'as pas à te plaindre de mes prestations, me dit-il, avec un sourire ironique.

– Oui, bon, c'était pas mal, réponds-je, pour le provoquer.

Tu parles, j'ai adoré !

– Mais bon, les amours de vacances ne sont pas faits pour durer. Sur ce point, tu as bien raison, continué-je de même. Je vais bientôt retourner à la vraie vie, à MA vie, à Florence...

– À ton fiancé... m'interrompt Percy, sarcastique.

– Mon ex-fiancé, corrigé-je. Mais qui sait ? poursuis-je d'un ton exagérément léger. Je suivrai peut-être ton conseil, après tout.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? dit-il, alors que je sens sa main resserrer son étreinte sur mon poignet. Tu vas renouer avec lui ?

Manifestement, cette idée ne lui plaît guère.

Serait-il jaloux ?

Je continue sur le même ton.

– Eh bien, Orlando m'a toujours traitée merveilleusement bien. Il est plein d'attentions et il est réellement amoureux de moi, et constant. Sa visite au château le prouve. Peut-être que je me suis trompée et que je devrais reconsidérer ma décision...

– Tu crois ça ? dit-il en approchant dangereusement son visage du mien.

– C'est bien ce que tu m'as conseillé de faire, il me semble ? dis-je sans ciller devant son regard assombri.

– Parce que tu fais tout ce que je te dis de faire ? dit-il d'un ton provocant.

– Seulement quand cela me semble profitable pour moi, réponds-je en le défiant du regard.

– J'ai bien en tête quelques petites choses qui seraient profitables pour nous deux, dit-il avec un sourire équivoque.

- Ah oui, lesquelles ? demandé-je d'un air que je veux détaché.

J'ai terriblement chaud tout à coup. Ses doigts remontent le long de mon bras, et ce simple effleurement m'enflamme le corps, comme une allumette craquée sur un tas de bois sec. Je ne peux détacher mes yeux des siens, comme hypnotisée. Une petite voix dans ma tête me dit de rebrousser chemin, de quitter cette maison avant de faire quelque chose que je risque de regretter, mais je n'ai plus assez de volonté pour lui obéir. J'essaie de faire appel à ma colère, celle que j'éprouvais il y a à peine quelques minutes quand Percival me rejetait, pour trouver la force de m'éloigner, mais j'ai l'impression, au contraire, qu'elle attise un feu nouveau en moi. J'ai envie de le gifler, de le griffer, pour le punir de sa froideur, de ses remarques sarcastiques, et, en même temps, de l'embrasser sauvagement.

Son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien. Il m'enlace soudain pour m'attirer à lui et m'embrasse fougueusement. Je réponds de même à son baiser.

– Aïe !

Percival s'est rejeté en arrière et porte la main à sa lèvre blessée, dont la plaie est rouverte et saigne.

– Tu m'as mordu ! constate-t-il, outré.

– Tu le mérites, le défié-je.

Il me regarde un instant, et un sourire se dessine sur ses lèvres rougies.

– Tu as raison. Ce n'est même pas cher payé !

Il m'attrape de nouveau et me serre contre lui. Il ne me quitte pas de ses yeux fiévreux au bleu étincelant, toujours souriant. Entravant mes mains derrière mon dos, il effleure mon visage de ses lèvres, en gardant les yeux ouverts pour prévenir de nouvelles attaques. Je fais mine de me défaire de son étreinte, mais sans grande conviction. Soudain, ses mains sont partout sur mon corps ; sa bouche prend la mienne, qui s'ouvre bientôt sous l'insistance de sa langue. Je voudrais le repousser, mais je m'accroche à lui. Je sens sa peau brûlante sous ses vêtements.

Sans trop savoir comment, nous nous retrouvons sur le tapis, enlacés dans un vibrant corps-à-corps. Ses mains fiévreuses entreprennent de retirer ma robe et mes sous-vêtements, tandis qu'il me couvre de baisers qui m'enlèvent toute envie de lutter. À quoi bon essayer de résister ? Par fierté mal placée, par amour-propre ? J'ai autant envie de lui qu'il a envie de moi, et c'est peut-être la dernière fois que nous faisons l'amour.

– Dis-moi que tu as envie, me susurre Percival.

Étourdie par ses baisers, j'ai laissé Percival retirer mon legging et ma robe. Je n'ai plus sur moi que ma petite culotte à pois noir et blanc et mon balconnet assorti. Je le regarde, à travers mes paupières mi-closes, caresser mon corps de ses yeux.

Il s'est écarté de quelques centimètres pour mieux m'observer, en attendant que je confirme ce qu'il sait déjà. J'ai capitulé, je le sais aussi, mais j'ai envie de jouer un peu avec lui.

– Pas tant que ça, dis-je en le défiant des yeux.

– C'est vrai ? dit-il doucement.

S'il est encore habillé, je suis presque nue. Mais, manifestement, ça ne lui suffit pas. Il dégrafe mon soutien-gorge de ses doigts experts, embrasse mes seins libérés avec ferveur, tandis qu'un éclair de plaisir traverse mon ventre. Puis il fait glisser lentement ma culotte le long de mes jambes, qu'il effleure de la bouche jusqu'à mes chevilles. J'ai la chair de poule. Sa main remonte doucement le long de mes cuisses. Mon sexe palpite de plaisir anticipé. Il insinue lentement un doigt dans mon intimité.

– Pourtant, on dirait que si, me dit-il d'un air triomphant.

Je souris devant son contentement.

Les lèvres collées à mon sein qu'il baise avec ferveur, il continue ses caresses. Je me sens fondre de

plaisir et devenir de plus en plus humide. Je gémiss doucement sous ses doigts enchanteurs. Tour à tour, il caresse mon clitoris et me pénètre de ses doigts. La tension provoquée par notre discussion houleuse m'a étrangement excitée, et je sais que je ne vais pas pouvoir me retenir longtemps.

Ses mouvements se font plus rapides, tandis qu'il colle sa bouche à la mienne, effleurant mon palais de la pointe de sa langue. Je bouge mon bassin en cadence, allant à la rencontre de ses doigts, le plaisir s'étendant à tout mon corps. Je jouis bientôt, longuement, puissamment, égoïstement. La bouche de Percival étouffe mon râle.

Il retire lentement sa main d'entre mes cuisses. J'entrouvre les yeux et je le vois me regarder, visiblement très content de lui.

- Alors, c'était « pas mal », comme tu dis ? me lance-t-il amusé.
- Aussi bien qu'avec un vibromasseur, dis-je, agacée par son air satisfait.

Ma remarque perfide le fait rire.

– Ah ! Il va donc falloir que je monte le niveau de mes prestations. Considère cela comme un simple prélude... Tu veux bien m'attendre une minute ?

Il se redresse d'un coup. Je vois une bosse sous son pantalon, qui m'indique clairement que je ne suis pas la seule à apprécier notre corps-à-corps.

- Surtout, ne bouge pas d'ici, dit-il. Ne te rhabille pas, promis ?
- Promis, dis-je docilement.

Il sort de la pièce en me laissant nue sur le tapis. Un peu ébahie et encore étourdie par cet orgasme impromptu, je me rends compte soudain de la situation. Je suis gênée par mon abandon. Je réalise que quelqu'un pourrait entrer dans la pièce et me trouver dans cet état. L'impressionnant majordome par exemple !

J'imagine sa tête... et la mienne !

Sans bouger du tapis, conformément aux « ordres » de Percival, je tire néanmoins à moi ma robe et m'en recouvre, tant bien que mal, la poitrine et le sexe. Au cas où.

Je suis en train de me dire que je serais tout aussi indécente comme cela, à peine dissimulée, si quelqu'un entrait, quand la porte s'ouvre. Je sursaute malgré moi. Je suis soulagée en découvrant que c'est bien Percival qui a pénétré dans la pièce. Avant de me rejoindre, il donne un tour de clé dans la serrure de la porte capitonnée.

- Simple précaution ! Mais, rassure-toi, j'ai donné des ordres. Personne ne viendra nous déranger.

Il retire de sa poche le préservatif qu'il est allé chercher et entreprend de se déshabiller. Je ne me lasse pas d'admirer son corps viril, aux muscles bien dessinés, sa pâle toison autour de son beau sexe fièrement dressé. Malgré l'orgasme, je suis toujours aussi excitée, et je n'ai qu'une envie, qu'il me prenne. Percival enfle le préservatif sur son membre tendu et vient me retrouver sur le tapis.

– Ôte-moi ça, dit-il en montrant ma robe censée cacher mon corps des yeux indiscrets, qu'il s'empresse de jeter lui-même au loin d'un geste impatient avant même que je puisse le faire.

Il s'agenouille près de moi et laisse ses yeux errer sur mes courbes. Un peu gênée par son regard insistant, je mets mes mains sur mes seins, mais il les retire doucement.

– Tu as un corps adorable. Laisse-moi te regarder.

Mon cœur se serre. Un instant, j'ai pensé qu'il allait ajouter : « Une dernière fois ». Et, de fait, j'ai l'impression qu'il essaie de graver le spectacle de mon corps nu dans sa mémoire, comme s'il était sûr de ne jamais le revoir. J'essaie de chasser cette triste idée de ma tête.

– Viens, dis-je en lui tendant les bras.

– Attends un peu, murmure-t-il.

Il continue à me scruter, et, par jeu, je prends une pose provocante, le buste

cambré, les jambes écartées, les lèvres entrouvertes. Appuyée sur une main, je caresse mon sein de l'autre, sans quitter Percy du regard.

Vu la façon dont il me dévore des yeux, Percival semble apprécier le spectacle.

– Tourne-toi, m'intime-t-il au bout d'un instant.

Docile, je me couche sur le ventre. Les poils du tapis chatouillent ma peau. Je ferme les yeux, et je sens les doigts de Percival effleurer mon dos, descendre jusqu'à ma croupe, où je perçois bientôt la caresse brûlante de sa bouche. Le feu renaît de plus belle entre mes jambes, tandis que sa langue arpente le chemin qui va du coccyx à ma nuque et que ses mains pétrissent mes fesses avec sensualité.

Peut-être titillé par mes remarques taquines, Percival met un point d'honneur à prendre tout son temps pour me donner du plaisir. À moins que ce ne soit pour se faire pardonner son départ pour un autre continent... Il me semble que la perspective de notre séparation prochaine rend chaque geste, chaque caresse plus intenses. Il m'effleure, me palpe, me lèche, ne laissant pas un centimètre de ma peau ignoré. Si Percival ne sait pas exprimer ses émotions par des mots, il sait très bien se servir de son corps. Je me laisse faire, comme enivrée par ses attouchements.

– Mets-toi sur le côté, me murmure-t-il à l'oreille.

J'aime me laisser guider par sa voix, impérieuse et tendre à la fois. Je me tourne légèrement sur le côté. Je sens son corps dur se coller contre le mien, la chaleur humide de son sexe contre mes fesses. Il fait glisser un bras sous mes hanches, et sa main vient se poser sur mon pubis. De l'autre, il prend sa verge et me pénètre enfin. Tout mon corps frémit sous ce premier coup de rein. Sa main, désormais libre, vient me prendre un sein, et ses doigts pincent mon téton qui durcit et vibre en réponse au délicieux agacement. Une douce flamme irradie mon ventre.

Percival se penche par-dessus mon épaule, et je tourne la tête pour l'embrasser. Nos langues se mêlent. C'est à ce moment précis, plus que jamais, alors que nous sommes parfaitement emboîtés, que j'ai

l'impression que nous ne faisons plus qu'un.

Les doigts qui titillent mon clitoris augmentent le plaisir que me donne sa verge fouillant mon vagin, qui s'ouvre comme une fleur au soleil. Le langoureux va-et-vient prend une intensité nouvelle. Percival accélère le mouvement, et j'entends le claquement de son ventre contre mes fesses. Je me cambre pour qu'il puisse aller encore plus profond en moi. Je m'entends haleter, et je réalise que je m'apprête à avoir un nouvel orgasme, alors que Percival en semble encore loin.

– Non, attends, ralentis, sinon je vais jouir, murmuré-je d'une voix rendue rauque par le plaisir, en me retournant à demi vers Percival.

– Jouis mon ange ! Ne t'occupe pas de moi.

Je ne me fais pas prier ! J'abandonne tout contrôle. Mon sexe, stimulé à la fois par sa main et sa verge, est électrisé par un orgasme intense et long, qui me laisse pantelante entre les bras de Percival. Il ralentit doucement le rythme, avant de se retirer doucement. Il me retourne sur le dos avec délicatesse, regarde longuement mon visage, dont il écarte d'un doigt les mèches collées par la sueur. Je peux voir que son sexe est toujours en érection.

– Je veux te voir pendant que je jouis, me dit-il avec un sourire tendre.

Il se met à genoux entre mes jambes écartées, et ses mains caressent légèrement mes seins. Mon corps alanguiné apprécie ces frôlements. Je m'abandonne au bien-être qu'ils me procurent, les yeux mi-clos. Ses doigts effleurent mon sexe un peu assoupi après la jouissance, mais qui se réveille aussitôt. Je n'en reviens pas d'être aussi réceptive ; je ne me soupçonnais pas un tel appétit sexuel ! Je réalise que Percival a réveillé en moi une sensualité, inconnue jusqu'ici.

Voyant que je réagis à ses caresses, Percival me saisit par les chevilles et les pose sur ses épaules, avant de m'attraper par les hanches et me pénétrer à nouveau, très lentement. J'ai l'impression que, dans cette position presque de yoga, je le sens encore davantage en moi. Je me laisse faire, tandis qu'il me tient par les cuisses et pose de légers baisers sur mes mollets. Je me repais de l'excitation et du plaisir que je lis sur son visage. La position est agréable, et je le laisse entrer et sortir en moi de la sorte, mais, le plaisir augmentant, j'ai envie de l'avoir plus près. Je veux sentir sa peau contre la mienne. Je l'attire à moi brusquement et l'entoure de mes jambes, l'emprisonnant entre mes cuisses, les pieds croisés dans son dos, comme pour le retenir à jamais. Je m'agrippe à ses fesses rondes et musclées, que je vois se lever et se baisser dans une cadence de plus en plus vive.

Nos bouches sont scellées l'une à l'autre, et mes mains se perdent dans ses cheveux. Entre deux baisers, je fixe ses yeux fiévreux. Plusieurs sentiments refont surface. D'un côté, je lui en veux de partir, et de l'autre, je m'en veux d'être autant attirée par lui, d'être incapable de lui résister. J'ai envie de le gifler pour ça, de le mordre ; j'ai envie qu'il me transperce de son sexe. Ma main se pose sur son cou, comme pour l'étrangler. J'accentue la pression ; ce qui me vaut un sourire carnassier et une ardeur nouvelle. Je griffe son dos ; ce qui semble l'exciter encore davantage. Je sens, pour ma part, le plaisir monter par vagues. Je n'ai pas envie de lui donner la satisfaction de me voir jouir. Je détourne alors la tête, mais il m'attrape des deux mains et me force à le regarder. Ce que je vois alors dans ses yeux me trouble : il est différent, comme... vulnérable.

Percival, je ne veux pas te perdre !

Nos regards sont enchaînés l'un à l'autre au moment même où éclate l'orgasme. L'espace d'un instant, comme un éclair, j'ai l'impression de voir dans ses yeux jusqu'au plus profond de lui. C'est comme si, à cet instant, il m'avait ouvert une porte sur son âme, comme s'il se livrait tout entier à moi.

Puis le plaisir ferme ses yeux, clôt les miens, et nos deux corps arc-boutés sont parcourus d'une même décharge, dans un accord parfait.

15. Le dilemme

Je reprends doucement mon souffle. Nos corps nus et en sueur sont étroitement enlacés sur le tapis. Je retrouve peu à peu ma lucidité.

Et Emily qui doit attendre mon appel !

Je dois bien avouer que j'avais complètement perdu de vue la raison de ma présence ici. Dès que Percy m'effleure, plus rien d'autre n'existe ; et lui ne montre pas beaucoup plus de sang-froid... On dirait que plus on essaie d'y résister, plus l'attraction entre nous est vivace, incontrôlable.

J'essaie de me dégager de ses bras, mais Percival me retient d'une poigne de fer.

– Où vas-tu ?

– Je vais rentrer, Emily m'attend. Au fait, que dois-je lui répondre ? Je suppose que tu n'as pas changé d'avis au sujet des fiançailles ?

Je lui repose la question par acquis de conscience, et pour rester dans mon rôle de messagère, mais après avoir entendu la conversation entre lui et Douglas, je connais la réponse.

– Tu crois que nos galipettes auraient pu me faire changer d'avis ? dit-il avec un sourire ironique.

Je suis si agacée par son ton que, cette fois, je trouve la force de m'arracher à son étreinte. Je me relève furieuse et entreprends de récupérer mes vêtements éparpillés.

– Évidemment que non. Je sais que je n'ai pas ce genre de pouvoir sur toi, lui lancé-je sèchement.

Il se redresse brusquement du canapé et vient me prendre dans ses bras.

– Pardon, pardon, je plaisantais, me murmure-t-il tendrement à l'oreille.

Toujours ce chaud et froid... Avec lui, c'est la douche écossaise en permanence !

Sa voix s'est faite douce et son regard caressant, mais je ne veux pas capituler aussi facilement.

– O.K. ! Laisse-moi me rhabiller, je dois partir, dis-je d'un ton à peine radouci.

– Tu ne veux pas rester ? demande-t-il d'un ton suppliant.

– Je suis déjà restée, et regarde où ça nous a menés.

– Ce n'était pas si désagréable, non ? dit-il d'un air taquin.

– Non, et c'est bien ça le problème, lui réponds-je en le regardant dans les yeux.

Il se fige en réalisant que, pour moi, l'heure n'est plus à la plaisanterie, pas plus qu'à la bagatelle. J'ai besoin de lui dire enfin ce que j'éprouve.

– Chaque baiser que tu me donnes, reprends-je, chaque caresse m’attache encore un peu plus à toi. Et toi, tu m’annonces que tu vas repartir à l’autre bout du monde ; ce qui veut dire que je vais rester seule avec mes souvenirs. Tout ça est peut-être un jeu pour toi, mais pour moi, ça ne l’est pas. Je te jure que j’aurais préféré ! Mais voilà, je ne suis pas comme ça. Alors, s’il te plaît, si tu penses que rien n’est possible entre nous, laisse-moi partir. Je ne voudrais pas encore aggraver mon cas.

Je le regarde sans ciller.

Dis-moi que tu veux que je reste, que tu ne pars plus en Argentine et qu’il y a un avenir pour nous deux.

Percival est comme pétrifié devant moi. Je lis dans ses yeux un tourbillon d’émotions que j’ai du mal à déchiffrer ; c’est comme s’il luttait contre des pulsions contraires. Puis son regard se détache de moi et il se recule pour récupérer son pantalon, qu’il enfle prestement.

– Je vais te faire reconduire, dit-il en décrochant son téléphone.

Je me retourne pour ne pas lui montrer les larmes qui perlent à mes paupières. Alors qu’il commande une voiture, j’enfile ma veste et mes bottines aussi rapidement que possible, tout en m’essuyant les yeux furtivement. J’entends sa voix derrière moi.

– Une voiture t’attend en bas.

– Très bien, dis-je en me dirigeant vers la porte du fumoir sans lui jeter un regard.

– Matilda ! implore-t-il soudain.

Je prends une grande inspiration et me retourne vers lui.

– Oui ? dis-je du ton le plus neutre possible.

Il me regarde gravement.

– Matilda, je suis désolé. Tu ne peux pas savoir combien tu comptes pour moi.

– Non, effectivement, je ne peux pas savoir, réponds-je d’un ton cinglant. Moi, je t’ai dit ce que je ressentais. Toi, tu te tais et tu fuis à l’autre bout de la Terre... Cela dit, c’est assez parlant comme attitude, non ? dis-je avec un sourire amer. Mais si tu as quelque chose à ajouter, tu sais où me trouver. Je pars après-demain ; j’ai un avion à 15 heures. À toi de voir, lancé-je, avant de tourner les talons.

Une fois installée dans la limousine qui me ramène au château, éloignée de Percy et du magnétisme qu’il exerce sur moi, mes idées s’éclaircissent. Je décide de remettre à plus tard l’analyse de ce qu’il vient de se passer entre lui et moi ; nos adieux, si ç’en étaient, m’ont laissé, malgré le plaisir charnel, un goût amer.

Je décide de me concentrer sur un sujet plus pressant : que vais-je dire à Emily ? Je sais que je lui ai promis de la rappeler, mais je n’ose pas, avec ce secret qui pèse sur ma conscience. Certes, j’ai échoué dans ma mission – je n’ai pas convaincu Percy de venir aux fiançailles –, mais le pire est que je sais

maintenant que le fiancé d'Emily est un sale type. Et ça, c'est plus difficile à annoncer, et encore plus au téléphone. Et puis, ai-je même le droit de lui dire, la veille de ses fiançailles ? Même si Percy pense que Douglas ne changera jamais, peut-être a-t-il fait seulement une incartade et lui sera-t-il fidèle par la suite ? Autant que j'ai pu en juger, il a l'air sincèrement épris d'elle. Quant à mon Emily, elle l'adore. Je ne veux pas être celle qui va lui briser le cœur. Mon angoisse et mon indécision augmentent au fil des kilomètres parcourus. J'ai une boule au ventre quand le véhicule arrive devant les grilles ouvertes du château, mais j'ai pris une décision.

– Pouvez-vous patienter ici un instant ? demandé-je au chauffeur, qui ralentit et immobilise la voiture.

Je prends mon téléphone et j'écris un SMS à Reggie. Je ne peux pas l'appeler ; il risque de dire mon nom tout haut s'il est en compagnie d'Emily. Il n'y a plus qu'à prier pour qu'il soit rentré à Amberdel.

[Suis devant le château. Peux-tu neutraliser Emily ? Je dois parler à Lady Margaret ? Je t'expliquerai.]

La réponse est immédiate.

[Elle dort. Je me poste devant sa chambre, au cas où. Lady M. est dans la roseraie.]

Je demande au chauffeur de m'amener jusqu'au perron. À peine la limousine immobilisée, je m'en extrais aussi vite que je peux et fonce vers la roseraie, où je trouve effectivement Lady Margaret affublée d'un grand chapeau de paille, les mains gantées, qui s'affaire devant ses fleurs.

Sans doute ai-je l'air bouleversée, car elle s'arrête net en me voyant apparaître, et son sourire de bienvenue pâlit et fait place à un air soucieux. Tandis que je cherche mes mots, elle me scrute, sourcils foncés.

– Qu'y a-t-il mon enfant ? me demande-t-elle.

Je la dévisage, encore hésitante. Elle me prend doucement par le coude.

– Viens sur le banc.

Nous prenons place à l'ombre d'un tilleul.

Elle se contente de me regarder sans me poser de questions, me laissant le temps de rassembler mes idées.

– Lady Margaret, c'est au sujet de la dispute entre Percy et Douglas. Je sais ce qu'il s'est passé, mais je ne peux pas le dire à Emily. Je ne sais pas si on doit lui dire. J'ai besoin de vos conseils.

Le visage de Lady Margaret est devenu grave.

– Je t'écoute Matilda. Dis-moi tout.

Alors, je lui dis tout. Je lui dis que je suis allée trouver Percy à la demande d'Emily. Je rougis un peu car je ne peux m'empêcher de penser à ce qu'il s'est passé entre nous deux, mais Lady Margaret ne semble pas le remarquer. Je raconte comment j'ai entendu la conversation entre Percy et Doug ; mon

indiscrétion ne semble pas du tout gêner la vieille dame. Elle est bien plus préoccupée par la révélation de la conduite de Douglas.

À la fin de mon compte-rendu, elle pose une main sur mes genoux et me regarde d'un air grave.

– Tu as bien fait de venir m'en parler, Matilda. Ce n'est effectivement pas à toi de tout révéler à Emily. Mais quelqu'un doit le faire, et je vais prendre cette responsabilité. Je refuse que ma petite fille épouse un homme qui n'est pas celui qu'elle croit, alors que moi, je le sais. Elle prendra la décision de le quitter ou non, ça lui appartient. Quant à Percy, je suis heureuse de savoir que s'il s'est mal conduit, il avait quelques raisons. Même si je réproouve la violence, je ne peux guère le blâmer d'avoir agi aussi brutalement. Il a montré qu'il savait se conduire en gentleman en donnant une chance à ce M. Mosley-Jones d'en faire autant. Cet individu a refusé. J'espère qu'Emily prendra la bonne décision. Mais tu sais, me dit-elle pensivement, l'amour n'est pas toujours le meilleur conseiller...

Elle s'arrête quelques instants, puis reprend :

– Merci Matilda, je vais aller parler à Emily.

Son regard s'est voilé de tristesse. La trahison du futur mari de sa petite-fille l'a blessée aussi personnellement. Il n'a pas trompé qu'Emily ; elle aussi s'est fait duper par ce sinistre personnage. En ce qui la concerne, le sort de Douglas est scellé : « cet individu », « ce M. Mosley-Jones »... Elle ne l'appelle plus par son prénom ; elle a déjà pris ses distances avec lui. Si Emily ne rompt pas avec Douglas, je doute qu'il reçoive un accueil très chaleureux lorsqu'il reviendra à Amberdel. Outre ses tromperies, la pauvre Lady Margaret doit aussi lui en vouloir d'avoir fait d'elle une bien triste messagère. Je la regarde s'éloigner d'un pas pesant, elle d'habitude si alerte. Je suis moi-même accablée.

Dieu sait comment va réagir Emily...

Je suis restée seule sur le banc, perdue dans mes pensées lugubres. La sonnerie de mon téléphone me tire de ma torpeur. Pleine d'espoir, je fouille dans mon sac.

Et si c'était Percy ?

Mais un coup d'œil à l'écran du téléphone met fin à mes espérances. C'est Mimi.

J'hésite à lui répondre. Depuis mon arrivée à Amberdel, on s'est parlé une ou deux fois, mais pas depuis qu'Orlando est venu me voir de manière impromptue au château. Je ne sais pas si elle est au courant de son initiative, et du résultat.

Mimi et moi avons une relation professionnelle, mais aussi et surtout, amicale. Je lui ai dit, avant mon départ pour l'Angleterre, que j'avais rompu avec son frère à Florence ; elle avait été un peu peinée, comme on peut l'être quand deux personnes que l'on aime se séparent, mais elle avait compris les raisons qui me poussaient à annuler mes projets de mariage, et m'avait même soutenue dans ma décision.

Je ne me sens pas vraiment d'humeur aux bavardages, et encore moins aux confidences, mais je ne me résous pas à ignorer encore une fois l'appel de mon amie, au risque de l'inquiéter. Elle a déjà appelé la veille, mais j'étais en train de dîner avec Emily et je n'ai pas entendu la sonnerie. Et avec tout ce qu'il

s'est passé ensuite, je n'ai pas eu le temps de la rappeler, ni de répondre au SMS qu'elle a envoyé ce matin.

– *Ciao Mimi.*

– Matilda ! Tout va bien ? Je commençais à m'inquiéter. Tu n'as pas eu mon message ?

– Si, si, mais je n'ai pas eu le temps. Il s'est passé certaines choses... Mais je te raconterai plus tard, dis-je embarrassée.

– Rien de grave, j'espère ? s'enquiert-elle.

– Non... non, dis-je d'une voix mal assurée.

– Tu es sûre ? demande Mimi d'un ton inquiet.

Mimi me connaît bien ; elle sait rien qu'au son de ma voix quand quelque chose cloche.

– C'est à cause d'Orlando ? Ne t'en fais pas, il surmontera la rupture. Il est parti pour quelques jours. Il avait des rendez-vous à Paris et à Genève, je crois, mais il n'avait pas l'air trop abattu.

– Il est venu ici, dis-je.

S'il n'a rien dit à sa sœur, je ne me sens pas, moi, de cacher cela à mon amie.

– En Angleterre ? s'étonne-t-elle.

– À Amberdel, au château.

– Mais qu'est-ce qu'il voulait ? Il est fou ! s'affole Mimi.

Et voilà ! C'est une des raisons pour lesquelles j'ai hésité longtemps avant d'accepter de sortir avec Orlando... J'avais peur que notre relation, à Mimi et moi, en pâtisse. Je ne voulais pas qu'elle soit prise en tenaille entre nous deux en cas de conflit ou de séparation ou qu'elle se retrouve obligée de prendre parti.

– C'est de ma faute, dis-je rapidement. Je n'ai sans doute pas été claire et il a cru que je voulais juste faire une pause...

– Mais je t'assure que non ! s'exclame Mimi. Il savait très bien que, dans ton esprit, c'était définitif. Nous avons eu une conversation après ton départ à ce sujet. S'il avait le moindre doute à ce sujet, je pensais le lui avoir ôté. Je connais ta détermination. Je lui ai dit que tu n'avais pas agi sur un coup de tête, mais après avoir fait le constat que tu ne l'aimais pas assez pour que vous soyez heureux ensemble. Je lui ai aussi dit, comme je te l'ai dit avant, que c'était sans aucun doute la meilleure décision à prendre, qu'il ne fallait pas s'engager sur des bases aussi fragiles, car c'était l'échec assuré. Il était triste, mais j'ai cru que je l'avais convaincu !

– Manifestement pas, dis-je en soupirant. Je t'en prie, ne lui dis pas que tu sais qu'il est venu me voir. Il pensait me reconquérir. Je ne peux pas le blâmer de m'aimer trop...

Si seulement je l'avais aimé comme il m'aime, j'aurais été une femme comblée. La vie est mal faite. Mon cœur bat pour Percival, qui, lui, me rejette...

– Matilda ? Tu m'entends ?

– Oui, oui, dis-je confuse de m'être laissé aller à ces pensées. Il y a eu une coupure, mais là, je t'entends. Tu disais ?

- Orlando est mon frère et je l’aime, mais il n’a pas le droit de te harceler comme ça.
- Ce n’était pas du harcèlement... dis-je pour essayer de le défendre.
- Je le connais, tu sais, continue-t-elle sans écouter mes protestations. J’ai grandi avec lui. Orlando a toujours eu tout ce qu’il désirait. Il t’aime sincèrement, ça, j’en suis sûre, mais sa fierté en a aussi pris un coup. Tu as pris une décision ; il doit la respecter. Ne le laisse pas te sentir coupable.

Pourtant, je me sens coupable, mais pas pour les raisons que croit Mimi. Mes fiançailles à peine brisées, je me suis jetée dans les bras d’un autre. Que penserait-elle si elle savait que son frère est déjà remplacé ? Pas sûre qu’elle me soutienne avec tant de véhémence.

- Tu es gentille Mimi. Ne t’en fais pas pour moi, Orlando s’est conduit dignement, et nous nous sommes quittés en bons termes.
- Tant mieux. Pourtant, tu as une petite voix...
- Ce n’est rien, des histoires de famille...
- Tu as eu des nouvelles de tes parents ?
- Non, pas ma famille, la famille d’Emily. Je ne peux pas t’expliquer, là, dis-je, gênée.
- O.K., je comprends. Bon, j’espère que ça ne gâchera pas les fiançailles de ton amie.

Si elles ont lieu !

- Tu rentres après-demain, c’est ça ?
- Oui, réponds-je.
- Tu veux que je vienne te chercher à l’aéroport, me demande Mimi gentiment.
- Non merci, c’est gentil, mais Paul s’est déjà proposé.
- O.K., parfait. Bon, je te laisse, j’ai un fournisseur qui vient d’arriver.
- La collection avance bien ? m’informé-je.
- Oui, mais j’ai hâte que tu reviennes ; j’ai besoin de tes conseils sur certaines pièces. En attendant, amuse-toi un peu quand même.
- Merci Mimi, *a presto* .

Que l’Italie me semble loin, vue d’ici, sur ce banc, dans cette verdoyante campagne anglaise. J’ai l’impression d’avoir été dans une bulle depuis près de deux semaines, et l’appel de Mimi m’a ramenée à la réalité, à la vie toscane que je vais bientôt retrouver. Je me sens gagnée par une certaine mélancolie...

Mes pensées m’entraînent ensuite vers Emily. Je me demande comment elle a pris les révélations de Lady Margaret. Forcément mal... Avec un soupir, je quitte le doux havre de la roseraie pour regagner le château.

16. La confrontation

Cela fait bientôt deux heures que Lady Margaret est entrée dans la chambre d'Emily et n'en est pas ressortie. J'ai moi-même regagné ma chambre, dans une aile un peu en retrait du château, et je me tiens prête, au cas où mon amie aurait besoin de moi à ses côtés. J'ai demandé à Reggie de monter la garde et de me faire signe lorsque l'une des deux se montrerait. Il a accepté, sans me demander d'explication. En attendant, je préfère rester cloîtrée, plutôt que de croiser Lavinia, la mère de Percy, ou pire, la cousine Penelope, et devoir leur donner des explications sur la situation.

Je ne sais trop que faire de moi. Impossible de lire ou de faire quoi que ce soit d'autre, si ce n'est rester à la fenêtre à regarder la pluie qui s'est mise à tomber sur la campagne anglaise. Dire qu'il y a quelques jours à peine, j'étais si heureuse d'être ici, et tout le monde s'apprêtait à célébrer un jour qui promettait d'être parmi les plus heureux dans la vie d'Emily...

Je suis tellement triste pour mon amie, de la trahison de l'homme qu'elle aime, que j'ai relégué au second plan mes propres préoccupations. De toute façon, à quoi bon me faire du mal en pensant à Percival ? Aussi intense qu'ait été notre dernière rencontre, il semble qu'il n'y ait aucun avenir possible à notre histoire. Il part, manifestement sans regrets, à des milliers de kilomètres de moi. Il faut croire que ce qui nous liait était purement sexuel. En tout cas de son côté, car moi... ma tête, mon cœur sont pleins de lui ; le voir seulement me bouleverse. Je suis prise dans un tourbillon de sentiments qui m'effraie et contre lequel je ne peux rien. Je l'aime, c'est évident. Ce constat me désespère. Il n'y a pas de doute, ce que je ressens pour lui n'a rien à voir avec ce que j'ai pu éprouver pour Orlando. Maintenant, je sais ce que c'est qu'aimer, et je ne suis pas sûre de devoir m'en réjouir. J'ai bien compris que Percival est encore amoureux de Charlotte, son épouse défunte, et qu'il n'est pas prêt à faire de la place dans sa vie à une autre femme. Je ne me sens pas de taille à lutter contre un fantôme.

Mon portable émet un bip. Un message de Reggie :

[Lady Margaret est sortie.]

Au même moment, à ma grande surprise, j'entends le gong retentir. Avec tout ça, je n'ai même pas pensé à manger, depuis le café et le croissant avalé à la va-vite au petit déjeuner, et c'est l'heure du dîner.

Je descends en toute hâte dans la salle à manger principale, où la famille prend habituellement ses repas. Tout le monde est déjà attablé : Lavinia, qui semble fébrile, Reggie, qui affiche un air désinvolte, tandis que Penelope scrute chacun avec des yeux pleins de curiosité. Elle a certainement remarqué que Lady Margaret et Emily étaient restées enfermées jusqu'au repas et, manifestement, aucune information sur la situation n'a filtré jusqu'à elle. Lady Margaret trône à un bout de la table, l'air préoccupé et, à ma grande surprise, Emily est assise à ses côtés. Je ne pensais pas la trouver à table. Ses paupières sont gonflées, comme si elle avait beaucoup pleuré, mais elle semble calme et résolue. Mais à quoi ? Je n'ai pas la moindre idée de la décision qu'elle a prise quant à l'avenir de sa relation avec Douglas, et je ne peux pas évoquer le sujet devant tout le monde. Je ne comprends pas que, étant donné la situation, elle

assiste à ce repas parmi nous. Qu'aurais-je fait à sa place ? Je me le demande... J'aurais sans doute fui toute compagnie pour pleurer tout mon saoul ; je me serais précipitée pour demander des explications à Douglas, ou pour l'insulter, le gifler, que sais-je...

Mais je ne serais certainement pas venue dîner !

Le silence est pesant autour de la table ; on n'entend que le cliquetis des couverts. C'est plus que peut en supporter Penelope, qui ouvre la bouche pour parler, mais aucun son ne sort. J'ai vu son frère mettre sa main sur son genou, et manifestement, cette seule pression a suffi pour la dissuader de parler et de poser une question qui, sans aucun doute, aurait été déplacée comme celles dont elle a le secret.

J'ai à peine le temps d'être soulagée que Douglas entre dans la salle à manger.

Il est désormais un familier du château et, en tant que tel, il n'a pas été annoncé. Il me semble qu'un froid glacial s'abat sur la pièce tandis que sa silhouette longiligne apparaît dans l'encadrement de la porte. Malgré son œil au beurre noir, il sourit de toutes ses dents. Il est comme d'habitude, habillé avec une grande recherche dans son costume de tailleur aux rayures tennis, ses cheveux noirs impeccablement plaqués en arrière.

– Bonjour, tout le monde. Désolé d'être en retard pour le dîner.

Je jette un regard vers Emily. Elle s'est figée sur sa chaise, les mâchoires serrées.

Lady Margaret esquisse un geste pour se lever de table, mais Emily lui met la main sur l'épaule pour l'inciter à n'en rien faire. Puis, elle se lève lentement de sa chaise.

Douglas est demeuré interdit sur le pas de la porte. Il ne s'attendait certainement pas à un tel accueil à sa sortie de l'hôpital. La dernière fois qu'il a vu sa future femme, c'était à son chevet, et elle devait être aux petits soins pour lui. Je me rends compte à son expression que, sa surprise passée, il commence à comprendre qu'Emily a appris la vérité sur la bagarre, et donc sur ses infidélités. Tant bien que mal, il essaie de garder contenance en affichant un sourire, désormais crispé.

– Que viens-tu faire ici ? dit Emily d'une voix blanche.

– Mais... comment ça chérie ? balbutie Douglas, qui a du mal à conserver un reste d'assurance.

Je remarque du coin de l'œil l'air interloqué de Penelope devant ce spectacle.

– Douglas, je sais pourquoi tu t'es battu avec Percy. Je sais.

– Mais qu'est-ce qu'il t'a dit ? Tu sais bien qu'il me déteste ! s'énerve Douglas.

– Percy n'a rien dit. Crois-tu qu'il soit le seul à connaître tes frasques ? dit-elle en venant se camper devant lui.

Emily prêche-t-elle le faux pour savoir le vrai ? À moins qu'elle et Lady Margaret aient pris le temps de vérifier la véracité des faits auprès d'autres personnes de leurs connaissances ?

Douglas reste un instant sans rien dire. La bouche ouverte, il cherche désespérément les paroles qui pourraient l'aider à se sortir de ce mauvais pas.

- Allons, chérie, dit-il en lui saisissant une main qu'elle lui retire aussitôt d'un geste sec, devons-nous parler de tout cela en public ? Viens, allons discuter tranquillement tous les deux.
- Je n'ai rien à cacher, Douglas, contrairement à toi ! Nies-tu m'avoir trompée ?
- Mais enfin... mon amour, dit-il d'un ton suppliant, tu sais bien que je t'aime. Ce n'est pas ce que tu penses !
- Alors c'est quoi ? dit Emily, avec une grimace de dédain.

Les yeux de Douglas font le tour de la table. Il cherche désespérément un ou une alliée, mais aucune des personnes dans la pièce ne se porte à son secours. Je bous de rage et de dégoût, et les autres se sont enfermés dans une réserve toute britannique.

- Bien. Je vois que tu n'as rien à dire pour ta défense. Tu n'as plus rien à faire ici, ni dans ma vie. Adieu Douglas ! dit Emily d'un ton ferme et digne.

Douglas, sentant la détermination d'Emily, a un sursaut de fierté. Quelques secondes auparavant, on le sentait prêt à ramper pour convaincre Emily, mais il a compris que la bataille était perdue.

- Ça y est, tu as prononcé ta sentence ? dit-il d'un ton sarcastique. Du balai, Douglas, tu n'es pas assez bien pour cette famille irréprochable ? Mais fais-moi rire ! Vous vous prenez pour qui, vous tous, confits dans votre superbe, vos titres, votre château ? Et ton cousin, ce donneur de leçon de Percy, il s'est toujours bien conduit ? ajoute-t-il avec un rictus. N'a-t-il rien à se reprocher ?

Cette fois, c'est au tour de Lady Margaret de se lever de sa chaise.

- M. Mosley-Jones, je vais vous demander de sortir, prononce-t-elle d'un ton qui ne tolère aucune réplique.

Lady Margaret peut se montrer très impressionnante. Son intervention cloue le bec de Douglas. Il a l'air hors de lui, mais il n'ajoute rien. Il se contente de jeter un regard furibond à l'assemblée, puis quitte la pièce à grandes enjambées. Ce n'est que lorsque le bruit de ses pas s'éteint qu'Emily, qui s'est montrée si forte, éclate en sanglots.

J'ai passé du temps avec mon amie dans sa chambre pour essayer de la consoler, mais que dire dans ces cas-là ? Je n'ai pu que l'écouter et la tenir dans mes bras pendant qu'elle sanglotait sur ses rêves brisés. Emily n'est pas encore en mesure de l'entendre, mais c'est une chance qu'elle ait appris la vérité sur Douglas avant de se marier. Non seulement il a été infidèle, mais il s'est montré sous un jour assez abject tout à l'heure, au lieu de faire amende honorable, de demander pardon... Peut-être bien qu'Emily aurait passé l'éponge ? Mais quand il s'en est pris à sa famille, à Percy, il a montré son vrai visage, rongé par la haine. Il en était laid, repoussant. Comment a-t-il pu être ami avec Percival pendant si longtemps ? Comment Percival s'est-il rendu compte de son côté sombre ? Nous n'en avons eu qu'un aperçu tout à l'heure, mais ce n'était pas beau à voir... Je me demande à quoi il voulait faire allusion en parlant de Percival, en insinuant qu'il n'était pas irréprochable. Parlait-il de ses bêtises d'adolescent ou de jeune homme, ou de quelque chose de plus grave ?

Je quitte Emily qui a pris un somnifère. Elle a déjà peu dormi la nuit dernière ; elle a vraiment besoin de repos, plutôt que de ressasser ces pénibles moments. Malgré l'heure tardive, je descends pour donner de ses nouvelles à Lavinia et Lady Margaret, comme je leur ai promis. Je les trouve dans le « salon des tapisseries », en compagnie de Reggie et Penelope. Je les rassure tant bien que mal sur l'état d'Emily.

– Eh bien, au moins elle dort, la pauvre petite, dit Lady Margaret en soupirant.

– J'ai convoqué une équipe à la première heure. Avec un peu de chance, elle fera disparaître toutes traces des préparatifs de la fête avant même qu'Emily soit levée, ajoute Lavinia. Matilda, veux-tu un *drink* ?

– Volontiers !

– Vodka, whisky, cognac, autre chose ?

– Je veux bien un cognac.

Je n'ai pas l'habitude d'en boire, mais je pense qu'il fera un excellent remontant pour l'occasion.

Elle prend la carafe en cristal de Baccarat au gros bouchon à facettes posée devant elle et me sert aussitôt un verre du liquide couleur miel foncé.

– Êtes-vous vraiment sûrs de la culpabilité de Douglas ? demande soudain Penelope d'une voix traînante. Après tout, il n'a pas tort sur un point : on sait tous que Percy le déteste.

Lavinia a l'air outrée par les paroles de Penelope, mais c'est Lady Margaret qui lui répond.

– C'est bien mal connaître Percy que le croire capable d'inventer des choses pareilles pour nuire à quelqu'un qu'il n'aime pas, dit-elle d'un ton sec. Qui plus est, ce n'est pas lui qui a divulgué les bassesses de ce M. Mosley-Jones. Tu penses bien que dès que j'en ai été informée, j'ai pris la précaution de faire vérifier ces informations avant d'en parler à Emily.

C'est bien ce que je pensais. Il faut croire que Percy n'était pas le seul au courant des turpitudes de Douglas. Ce sale type n'a même pas eu l'élégance de se montrer discret.

Penelope fait une petite moue dubitative.

– En amour, il faut parfois savoir pardonner, insiste-t-elle. Personne n'est parfait, on fait tous des erreurs.

– Penny, ma chérie, la conversation est close, dit Lady Margaret d'une voix ferme. Je n'admettrai pas que tu commentes la décision d'Emily devant moi.

Le silence se fait. J'avale une gorgée de cognac, qui me brûle la gorge mais réchauffe mon corps.

– Eh bien, sur ce je vais me coucher, dit enfin Lady Margaret.

– Moi de même, ajoute Reginald avec un petit salut.

– Je t'accompagne, dit sa sœur, en s'emparant de son fauteuil roulant.

Lavinia et moi restons seules dans la pièce, chacune un verre à la main.

– Eh bien, voilà donc un mariage qui ne se fera pas, dit Lavinia en soupirant. Que cela ne te décourage

pas Matilda ; tous les hommes ne sont pas comme Douglas ! Manifestement, Orlando est fou de toi.

Je baisse la tête, horriblement gênée.

– Nous ne sommes plus fiancés, parviens-je à dire.

– Mais, comment ça ? dit Lavinia en se redressant sur la méridienne de velours vert où elle s'était à demi allongée.

Un peu embarrassée, je lui raconte que j'ai eu des doutes sur notre avenir commun et que j'avais rompu avec Orlando, avant même de venir à Amberdel.

Lavinia éclate de rire.

– Et il est quand même venu ? Ça ne m'étonne pas d'Orlando ! Tu l'as quitté, et sa fierté de mâle ne l'a pas supporté.

J'ai l'impression d'avoir trahi Orlando en avouant ce qu'il m'avait demandé de taire. Je suis pourtant frappée par la réflexion de Lavinia, quasiment la même que celle de Mimi, au sujet de la blessure d'amour-propre d'Orlando ; ce qui ne m'empêche pas de prendre une nouvelle fois sa défense.

– Je n'ai sans doute pas été assez claire avec lui à Florence. Il avait compris que je faisais un break, tenté-je de plaider.

Mais Lavinia me regarde avec un sourire circonspect.

– Je vous en prie, ajouté-je d'une voix insistante, ne dites rien à personne, et surtout pas...

– ... à Penny, finit-elle à ma place. Je t'en fais la promesse, Matilda. J'imagine que ce pauvre Orlando n'a pas envie que cet épisode peu flatteur pour lui s'ébruite ; ce qui sera immanquablement le cas si Penny est au courant. Cela dit, ne te fais pas trop de souci pour Orlando, il s'en remettra. On s'en remet tous, dit-elle d'un air triste. Plus ou moins...

Je la regarde d'un air interrogateur.

– Tu sais que j'ai été mariée trois fois. Non, pardon, quatre, dit-elle en éclatant de rire. J'ai du mal à tenir les comptes. Les trois derniers n'ont été que désillusions. Sans doute parce que je ne me suis pas véritablement remis de mon premier mariage.

– Avec le père de Percival ?

– Oui, dit-elle, les yeux dans le vague, se replongeant manifestement dans ses souvenirs. Je l'aimais à la folie, et lui m'aimait tout autant ; sur cela, je n'ai jamais eu de doute. Ce genre d'amour-là, Matilda, entièrement, pleinement, totalement partagé, on n'en fait jamais le deuil. Quand il est tombé malade, j'ai cru mourir de chagrin. Et quand il est mort, une partie de moi s'est éteinte à jamais. Alors, dit-elle en ramenant ses yeux sur moi et en souriant de nouveau, bien sûr, j'ai connu des hommes, je me suis remariée, plusieurs fois. C'est vrai, je recherche et je prends autant de bonheur, de plaisir que je peux en trouver, mais je sais que je n'aimerai plus jamais comme j'ai aimé Geoffrey. Avec mon expérience de la vie, en observant les couples autour de moi, je sais aujourd'hui que j'ai eu beaucoup de chance de rencontrer Geoffrey, d'être aimée de lui. J'ai parfaitement conscience qu'il n'est pas donné à tout le monde de vivre ce que nous avons vécu ensemble.

Puisque l'heure est aux confidences, le cognac aidant, je prends mon courage à deux mains pour aborder le sujet qui me brûle les lèvres depuis si longtemps.

– Percy a connu cela avec sa femme, non ? dis-je. Tout le monde a l'air de dire qu'ils formaient un couple idéal.

Lavinia me lance un regard perçant. Je garde l'air aussi détaché que possible, tandis qu'elle me scrute.

– Il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte, dit-elle enfin. Tu sais, les couples, c'est comme les icebergs, il y a toujours une partie cachée, celle que les autres ne voient pas. Et c'était aussi le cas pour celui que formaient Charlotte et Percy.

J'attends dans l'espoir qu'elle continue, mais Lavinia ne semble pas disposer à en dire davantage. Je me retiens de poser d'autres questions, car ses paroles m'ont intriguée. Elles m'ont même fait plaisir, je l'avoue, même si ce plaisir est coupable.

Ainsi donc, Charlotte et Percy n'étaient pas aussi heureux ensemble qu'on le dit ?

Lavinia vide son verre d'un train et se lève de la méridienne.

– Allons nous coucher, dit-elle. Puisque les fiançailles sont annulées, nous pourrons faire la grasse matinée demain. J'ai laissé mon assistante prévenir tous les invités, j'espère qu'elle a pu joindre tout le monde et que personne ne va se présenter tandis que nous serons encore au lit !

Je lui emboîte le pas et regagne ma chambre, le cœur rempli d'un espoir nouveau. Je me suis peut-être trompée sur l'attitude de Percy. Peut-être qu'il ne voue pas un culte à sa femme, comme je le pensais. Mais alors, pourquoi combat-il l'attirance qu'il dit éprouver pour moi ? Que va-t-il faire maintenant que les fiançailles d'Emily sont annulées ? Va-t-il revenir au château ? Vais-je au moins pouvoir le revoir avant de rentrer à Florence ?

17.

Bye bye **, Amberdel**

La mort dans l'âme, je range mes dernières affaires dans ma valise. Je regarde une nouvelle fois la chambre où je viens de passer deux semaines. Deux semaines particulièrement intenses, pleines de surprises et d'émotions. Je quitte Amberdel tout à l'heure. Percy n'a donné aucun signe de vie. Hier, il ne s'est pas montré au château. Moi, j'ai passé la journée avec Emily, qui semblait déjà reprendre le dessus. La colère a pris le pas sur sa peine. « Le chemin salutaire de la guérison », selon Lady Margaret.

Pendant des heures, j'ai écouté mon amie exprimer tous ses griefs contre son ancien amoureux. Elle a pleuré, certes, mais surtout elle a tempêté, et je sens que ça l'a soulagée. Pour l'heure, elle jure qu'elle ne retombera jamais amoureuse, qu'elle est bien assez heureuse avec sa grand-mère et ses chevaux qui, eux, ne la trahiront jamais. Même si sa récente détestation de l'amour fait sourire Lavinia et Lady Margaret, qui semblent convaincues qu'elle ne restera pas éternellement célibataire, je suis près de penser comme Emily. À quoi ça sert d'aimer, si c'est pour souffrir ? Percival m'a fait tourner la tête ; il a fait de moi la femme la plus heureuse du monde, et aujourd'hui, il me rejette. Alors que pendant des années son image m'a hantée, je regrette presque de l'avoir revu. Ma vie était bien plus simple avant, quand il n'était qu'un souvenir d'enfance.

J'ai dû mal à imaginer que dans quelques heures, je serai à Florence. Je vais reprendre mon travail aux côtés de Mimi, retrouver mon frère Paul, mes musées chéris, la Galerie des Offices, le *Ponte Vecchio* et mes petites habitudes... Mais tout ce que j'aimais auparavant et qui faisait mon bonheur quotidien me paraît désormais insipide. Lorsque j'ai rompu avec Orlando, avant de partir pour le Sussex, la perspective de retrouver, à mon retour en Italie, une vie de célibataire était loin de me faire peur. J'avais de nombreux projets ; je voulais notamment me remettre au dessin avec plus d'assiduité. Aujourd'hui, l'idée que Percy sera à des milliers de kilomètres de moi m'est insupportable.

Mon cœur se serre aussi lorsque je pense à Julian. Avec les derniers événements, je n'ai malheureusement pas pu passer beaucoup de temps avec lui ces derniers jours. C'est incroyable comme nous sommes devenus proches et complices tous les deux, en l'espace de deux semaines ! L'affection que cet enfant m'a montrée dès notre rencontre m'a touchée. J'ai l'impression qu'il a besoin de moi, et moi, j'ai toujours envie de le protéger, de veiller sur lui. C'est un enfant émouvant, qui parle peu, mais à chaque fois c'est pour dire des choses déconcertantes de maturité, de justesse. C'est presque effrayant parfois, mais heureusement, sa gravité fait toujours rapidement place à des rires et à des jeux bien de son âge. Je me suis beaucoup attachée à lui, et son absence va également me peser.

Ma valise bouclée, je descends faire mes adieux. Penelope est partie la veille pour Londres. Elle est allée s'assurer que les travaux dans l'appartement de son frère étaient bien terminés, avant de revenir le chercher. Je ne trouve personne dans les pièces communes. Je me rends donc à la seule chambre

aménagée au rez-de-chaussée, spécialement destinée à Reginald. J'ai appris que Percy l'avait fait aménager à son attention et, qu'à sa demande, personne d'autre que Reggie n'y dormait, quitte à rester inhabitée une grande partie de l'année.

Je toque à la porte.

– Entrez.

Je trouve Reginald posté devant la fenêtre, un cahier de croquis à la main.

– Tu dessines ? dis-je, surprise.

– Oh, ce n'est rien, dit-il en retournant le cahier pour dissimuler ses esquisses. Je gribouille pour passer le temps.

Lui qui ne perd jamais son aplomb, il a curieusement l'air un peu gêné.

– Je viens te dire au revoir, lui dis-je.

– Alors, ça y est, dit-il en faisant rouler son fauteuil jusqu'à moi, tu nous quittes ?

J'acquiesce, la gorge trop serrée pour dire un mot.

– Hum, dit-il en s'approchant un peu plus près, tu n'as pas l'air terriblement heureuse de rejoindre ta Toscane. Moi je t'envie, tu vas pouvoir fuir cet horrible crachin qui fait le charme de la campagne anglaise... surtout quand on est loin ! ajoute-t-il goguenard.

J'esquisse un petit sourire sans conviction et m'assieds sur la banquette près de son fauteuil.

– Comment va Emily ? me demande Reginald. Je ne l'ai pas vue ce matin,

– Elle est partie se promener à cheval le temps que je fasse mes valises. Heureusement qu'elle a les chevaux et le haras pour lui changer les idées.

– Tu crois qu'un étalon peut remplacer avantageusement un fiancé ? demande Reggie en haussant un sourcil.

– Ma foi... quand il s'agit d'un type comme Douglas, certainement !

Nous nous regardons en souriant, complices. Une idée m'effleure soudain.

– Tu étais au courant pour Douglas ?

– Que je l'aie su ou pas, à quoi bon en parler maintenant, me répond placidement Reginald. Les fiançailles n'auront pas lieu.

Il se dérobe... Il savait !

– La Terre entière était au courant, dis-je en soupirant. Pauvre Emily !

– N'exagérons pas, reprend Reggie, pas la Terre entière ! Mais pour tout te dire, je me doutais de quelque chose. J'ai surpris une conversation téléphonique de ce cher Douglas, que j'ai trouvée quelque peu ambiguë. Mais, c'est voir Percival perdre son sang-froid et donner une raclée au futur marié qui m'a poussé à vérifier mes soupçons. Après l'évacuation du « grand blessé », dit-il avec un sourire méprisant,

j'ai fait ma petite enquête, de club en club. Du moins ceux équipés pour les handicapés, précise-t-il ironiquement. Et, ce que j'y ai entendu sur le beau Douglas et ses conquêtes était plutôt édifiant.

C'est donc auprès de lui que Lady Margaret a dû trouver confirmation...

– Je suis revenu au château cet après-midi-là pour en parler à Emily, continue Reggie. J'avoue humblement que j'ai bien moins de noblesse, de grandeur d'âme que Percival. Je l'aurais dénoncé sans hésiter, mais elle était endormie quand je suis arrivé. J'attendais son réveil quand tu m'as envoyé ce SMS étrange. Et toi, Matilda, comment l'as-tu appris ? me dit-il en plantant ses yeux dans les miens.

– Comme toi, en surprenant une conversation téléphonique, dis-je en rougissant.

Reginald éclate de rire.

– Eh bien, il faut croire qu'on fait la paire ! Entre qui et qui, cette conversation ?

– J'ai entendu Percy et j'ai compris qu'il parlait avec Douglas.

Reginald me regarde un instant, les sourcils froncés, essayant de comprendre.

– Mais Percy n'est pas revenu au château depuis la bagarre. Tu étais donc... chez lui ?

Mal à l'aise, je me lève du canapé pour échapper aux yeux bien trop perçants de Reggie.

– Emily m'avait envoyée pour le convaincre de venir à ses fiançailles. La mission a été un échec, bien sûr, tu imagines.

– Non, je n'imagine pas. Je ne sais pas comment fait Percy, dit Reggie avec un long soupir appuyé et un regard navré. Moi, j'aurais été incapable de te résister, *sweetie*. Je t'aurais dit oui, même si j'avais su que Doug faisait des messes noires et mangeait des petits enfants dodus.

Il fait une telle mine que j'éclate de rire.

– Reggie...

Je m'approche de lui et pose un baiser sur sa joue.

– Ça a été une joie pour moi de te revoir et d'apprendre à te connaître. J'avoue que j'appréhendais un peu ; je n'avais pas les souvenirs les plus plaisants en ce qui concerne ta sœur et toi... dis-je en grimaçant.

– Je ne vois pas de quoi tu veux parler, dit Reggie d'un air faussement outré.

– ... mais mon séjour n'aurait pas été le même si tu n'avais pas été là. Tu vas me manquer, avoué-je.

– Je vais te manquer ? répète Reginald, manifestement flatté. Prenez garde, jeune fille, je pourrais prendre cela pour un encouragement à vous faire la cour.

– « Jeune fille » ? Je te rappelle que tu n'as que trois ans de plus que moi ! lui rappelé-je.

– Oui, ma chère, mais les accidents de la vie, comme on dit – et je ne parle pas que de ce stupide canasson qui m'a broyé les jambes –, m'ont fait grandir, vieillir même, bien plus vite que la majorité des gens, dit-il d'un ton solennel. J'ai acquis une grande sagesse, qui se double d'un extraordinaire sens de l'observation ; ce qui me donne une sorte de superpouvoir.

– Quel superpouvoir ? dis-je, intriguée.

– Je vois au-delà des apparences. Je vois dans le cœur des gens.

– Tiens donc !

– Oui, Matilda chérie, ce que je vois dans ton cœur est rare et charme mon âme d'esthète. Sans parler de ton physique très avantageux, ajoute-t-il, pince-sans-rire.

Je détourne les yeux, embarrassée par ses compliments.

– Je sais que ton cœur te porte vers Percival, reprend Reggie. Comme je te l'ai déjà dit, je ne peux t'en blâmer. C'est lui que je blâme, de ne pas saisir sa chance d'être heureux. Tout le monde n'a pas la chance de trouver une perle comme toi !

– Assez, assez, dis-je confuse mais touchée. Tu me fais tourner la tête, vil flatteur. Tu repars quand pour New York ? m'enquiers-je pour changer de sujet.

– Je vais rester dans cette vieille Europe encore quelques mois. Je pense faire un saut en Italie au cours de l'été ; je viendrai te voir, si tu es d'accord.

– Mais oui ! Viens, ça me ferait tellement plaisir ! J'adorerais retourner aux Offices ou à la *Galleria dell'Accademia* en ta compagnie et profiter de tes commentaires. Je suis sûre que je vais voir toutes ces œuvres d'un œil nouveau.

– Eh bien, c'est entendu ! conclut Reggie d'un ton satisfait. On se revoit à Florence, alors.

Je l'embrasse une dernière fois et je sors de sa chambre le cœur plus léger que lorsque j'y suis entrée : la perspective de revoir Reginald bientôt me ravit. Lors de ce séjour à Amberdel, j'ai au moins gagné un ami.

Après avoir dit au revoir à Lavinia, que j'ai trouvée dans la cuisine en train de commander un thé et une aspirine et qui m'a fait des adieux pleins d'effusions, je vais trouver Lady Margaret dans la roseraie. La vieille dame trouve toujours du réconfort dans ses fleurs, comme Emily trouve consolation auprès des chevaux.

Julian joue avec Scoop, le chien de son arrière-grand-mère, parmi les rosiers. En me voyant, il accourt vers moi.

– Matilda, tu viens jouer avec nous ?

Je m'agenouille devant lui.

– Non, mon chéri. Je dois partir. Je vais prendre l'avion et rentrer chez moi.

L'enfant ouvre des grands yeux :

– Mais c'est ici chez toi !

J'éclate de rire. Un rire plein de tristesse.

– Non, mon poussin, ce n'est pas chez moi. J'étais venue ici pour voir Emily. Je n'habite pas ici, mais en Italie.

– C'est loin ? demande-t-il les yeux soudain embués de larmes.

– Assez loin, oui, dis-je avec douceur.

Julian s'accroche alors à mon cou.

– Ne pars pas, Tilda ! Ne pars pas !

Je ne peux empêcher mes propres larmes de couler. Le voyant, Lady Margaret intervient.

– Ne t'en fais pas, Julian, dit-elle en s'agenouillant près de nous et en lui souriant tendrement. Tu vas la revoir bientôt. Le mois prochain, je t'emmène en vacances en Italie. On rendra visite à Matilda et elle viendra nous voir...

– C'est combien de dodos un mois ? demande Julian.

– Plusieurs. Mais ce sera vite passé, tu verras.

Scoop semble aussi ému par le chagrin de l'enfant. Il vient lui apporter la balle à ses pieds, mordillant le bas de son pantalon. Julian se fait confirmer plusieurs fois que nous serons bientôt réunis, puis finit par céder à l'appel du chien.

Lady Margaret me prend affectueusement dans ses bras, tandis que j'essuie mes yeux.

– On se voit bientôt alors... me dit-elle. Maintenant que j'ai hérité de cette propriété toscane, je compte bien me rendre très souvent en Italie, comme au bon vieux temps. Je ne sais ce que va faire Percy, mais moi j'embarque Lavinia et Julian pour l'été, et j'espère décider Emily. Te sachant dans les environs, je suis sûre qu'elle ne se fera pas trop prier. J'espère que tu auras le temps de venir passer quelques jours avec nous ?

– Je vais devoir travailler sur la nouvelle collection pour la *Fashion Week* de la rentrée, mais j'essaierai de m'échapper, réponds-je.

– Et nous viendrons souvent à Florence ; j'ai hâte de revoir ses merveilles. Les musées, les églises... les restaurants et les bons vins aussi, ajoute-t-elle en éclatant d'un rire joyeux. Je m'en réjouis d'avance.

– Je vous servirai de guide. J'y vis depuis presque dix ans, j'en connais tous les recoins. Et les bonnes adresses aussi.

– J'ai hâte ! s'exclame Lady Margaret. Plus vite j'emmènerai Emily loin de ses tristes souvenirs, plus vite elle se rétablira. Un changement d'air ne peut que lui faire du bien. Et qui sait ? Un bel Italien pourrait bien lui faire oublier cet horrible individu qu'elle voulait épouser. J'ai eu quelques amourettes toscanes dans ma jeunesse, et elles ne m'ont laissé que de merveilleux souvenirs, ajoute-t-elle avec un sourire nostalgique...

Je regarde l'heure. Je ne peux attendre plus longtemps, il faut que je passe la sécurité de l'aéroport. Je suis restée dans le hall de départ d'Heathrow jusqu'ici, avec un infime espoir : celui que Percival vienne me dire adieu. Mais je dois m'y résoudre : il ne viendra pas ; pas plus qu'il n'est venu au château pour me dire au revoir. Comment a-t-il pu, après tout ce qu'il s'est passé entre nous ? Cela ne compte-t-il vraiment pas pour lui ? J'ai la gorge nouée. Je ne peux imaginer que je vais quitter l'Angleterre sans le revoir.

– Passeport, s'il vous plaît.

Je tends mon passeport au douanier et me retourne une dernière fois. C'est alors que je vois Percival, derrière la file des passagers qui attendent leur tour. Il est là qui me fixe, l'air grave, pas rasé. Mes yeux croisent les siens un fugitif instant.

– Mademoiselle ? Mademoiselle ?

La voix insistante du douanier me contraint à me retourner.

– Vous pouvez y aller, dit le douanier en me montrant l'endroit où les bagages sont contrôlés.

Je récupère mon passeport, m'écarte de deux pas pour laisser la place au passager suivant et, le cœur battant, je regarde derrière moi. Pas de Percival.

Mon cœur s'emballe. Je cherche désespérément des yeux dans la foule sa haute silhouette, mais je ne la vois pas. J'ai beau scruter, me mettre sur la pointe des pieds, aucune trace de Percy. Ai-je rêvé ? Me suis-je trompée ?

Je passe les contrôles sans cesser de me retourner ; ce qui a l'air d'intriguer le personnel qui regarde le contenu de mon sac avec une attention accrue. J'ai envie de tout laisser là, de rebrousser chemin, mais je parviens à me raisonner. Si Percy avait vraiment fait le déplacement jusqu'ici, il serait venu me parler, au lieu de se cacher. Sinon, pourquoi serait-il venu ? Juste pour m'apercevoir une dernière fois ? Ça n'a pas de sens ! Mon imagination m'a sûrement trompée. J'avais tellement envie de le voir que j'y ai cru. C'était sans doute quelqu'un qui lui ressemblait. Pourtant... pourtant, j'aurais juré que c'était lui !

Après m'être torturé le cerveau dans la salle d'embarquement en essayant de trouver une explication rationnelle à ce qu'il vient de se passer, je prends place dans l'avion, la mort dans l'âme. J'ai le cœur déchiré à l'idée de quitter l'Angleterre, Amberdel et ses résidents. Je chérissais déjà ce château, où j'ai passé un premier séjour enchanteur et où j'ai connu mes premiers émois de gamine romantique. Il restera désormais à tout jamais pour moi le lieu où j'ai revu Percival, où il m'a fait l'amour pour la première fois... J'ai l'impression d'avoir rêvé, que ces instants magiques n'ont jamais existé. Je fouille dans la poche de ma veste et j'en sors un bout de tissu blanc : le nœud papillon que Percival portait au dernier bal, que j'ai emporté en quittant sa chambre. C'était notre première nuit ensemble... Mes yeux s'embuent malgré moi, et je regarde par le hublot pour échapper au regard de mon voisin de siège, tandis que l'avion s'élève au-dessus de la piste.

Percival, te reverrai-je un jour ?

18. Loin des yeux

– On dîne ensemble ce soir ? me demande Mimi. Tu ne vas pas encore bosser jusqu'à pas d'heure... Tu travailles trop, Matilda !

– Je suis prise ce soir, figure-toi. Mes amis anglais sont arrivés, dis-je, contente de pouvoir rassurer mon amie.

Mimi a passé sa tête blonde par la porte de mon bureau. Le sien se trouve au même étage de ce palais Renaissance de la Via de' Tornabuoni. C'est dans cette artère cossue de Florence que sont situés le siège social et une partie des locaux de l'empire du luxe des Tascini. Celui-ci est dirigé par le grand frère d'Emiliana (dite Mimi), Orlando, mon ex-fiancé. Mimi est la créatrice d'une des griffes du groupe. Quant à moi, je suis sa designer textile. Je travaille sur les tissus qu'elle utilise pour ses modèles.

Mimi et moi avons eu un vrai coup de foudre amical à l'Accademia Italiana, où nous avons faits nos études. C'est dans cette institution florentine spécialisée que j'ai découvert les arcanes du monde et des métiers de la mode, qui m'attiraient mais dont je ne savais pas tous les secrets, alors que mon amie, qui a grandi dans ce milieu, les connaissait déjà sur le bout des doigts. À la fin du cursus, son frère lui a proposé de reprendre une griffe du groupe en sommeil pour faire ses armes ; elle m'a tout de suite proposé de travailler à ses côtés.

– Ah ! Enfin, tu sors ! Bonne nouvelle ! dit Mimi en rentrant tout à fait dans mon bureau et en fermant la porte derrière elle. Tu sais que tu commençais à m'inquiéter ? ajoute-t-elle en s'asseyant en face de moi. Depuis que tu es rentrée de vacances, tu ne sors plus, tu travailles tout le temps... Je te trouve bien tristounette.

Je suis rentrée d'Angleterre depuis un mois et je me suis plongée dans le travail comme une forcenée. Je voulais oublier le château d'Amberdel, ou plutôt, oublier Percival. Je n'ai eu aucune nouvelle de lui depuis que j'ai quitté l'Angleterre. Je ne sais même pas s'il est rentré en Argentine. J'ai eu Emily au téléphone depuis, mais je n'ai pas voulu aborder le sujet. Je ne veux pas l'accabler avec mes histoires, alors qu'elle traverse une période difficile après sa rupture avec Douglas. D'après ce que j'ai cru comprendre lors de nos conversations téléphoniques, ses projets de mariage étant tombés à l'eau, elle a trouvé refuge dans sa passion, les chevaux. Refusant de se laisser abattre après la trahison de Doug, Emily a participé à quelques compétitions équestres en Grande-Bretagne. Elle se trouve d'ailleurs à un tournoi en Écosse ; elle devrait rejoindre sa famille en Toscane dans quelques jours, si j'en crois sa grand-mère qui m'a téléphoné hier soir.

Lady Margaret m'a dit que Julian, le fils de Percival, m'avait réclamée à peine arrivé sur le sol italien. Elle m'a proposé de passer le week-end avec eux dans sa propriété près de Greve in Chianti, à une trentaine de kilomètres de Florence. J'ai accepté avec joie, heureuse de les revoir, elle et le petit Julian, mais je n'ai pas osé demander qui faisait partie du voyage. Ce n'est sans doute pas le cas de Percival ; je sais qu'il avait prévu de laisser son fils passer l'été avec sa mère et sa grand-mère, mais il

n'a jamais été question qu'il se joigne à eux. Il a mis tellement de soin à m'éviter en Angleterre, qu'il ne va pas venir en Toscane en prenant le risque de me revoir !

– Dis-moi, cette mine de chien battu que tu as... Ce n'est quand même pas à cause d'Orlando ? me demande Mimi, l'air inquiet.

– Non, non, absolument pas. Je t'assure, dis-je en essayant de la rassurer d'un sourire un peu forcé. Je travaille beaucoup parce que je veux juste que ta première collection soit parfaite.

Je n'ai pas trouvé le courage de parler de Percival à Mimi. Je redoute sa réaction : que va-t-elle penser de moi si elle apprend que, juste après avoir rompu avec son frère, avec lequel j'étais quand même censée me marier, je suis tombée dans les bras d'un autre homme ?

– Il ne faut pas te sentir coupable pour Orlando, tu sais. J'hésitais à te le dire, mais si ça peut te rassurer sur son sort... il sort avec Irina.

– Irina Petrova ? Le mannequin que tu as engagé pour ta prochaine campagne ?

Il n'a pas perdu de temps !

J'ai beau avoir pris l'initiative de la rupture, j'ai un petit pincement au cœur. Orlando, qui me suppliait de l'épouser il y a un mois à peine, m'a déjà remplacée.

– Oh, tu sais, s'empresse de rajouter Mimi qui a dû lire la surprise sur mon visage, je ne pense pas que ce soit sérieux entre eux.

– Ne t'en fais pas, dis-je en me ressaisissant. Je suis contente pour lui. Il est tout à fait libre, et je suis contente s'il a trouvé l'amour. Tu as bien fait de m'en parler, ajouté-je en voyant le doute sur son visage. Ça m'enlève un poids.

Et c'est vrai. Jusqu'ici, je me sentais un peu coupable vis-à-vis d'Orlando, et je ne suis toujours pas très à l'aise quand je le croise dans le palazzo où il a aussi ses bureaux florentins. Il s'est montré parfaitement poli avec moi depuis mon retour, bien qu'un peu froid. Je ne pouvais tout de même pas espérer que l'on devienne les meilleurs amis du monde après ce qu'il s'est passé entre nous. Peut-être qu'avec le temps, nous pourrions avoir une relation plus détendue et chaleureuse. Je l'espère de tout mon cœur.

– Je n'irais pas non plus jusqu'à dire qu'il a « trouvé l'amour », corrige Mimi avec une petite grimace. Disons qu'il a renoué avec sa vie de célibataire. Tu sais, il était vraiment amoureux de toi, dit-elle pensive, en entortillant ses cheveux longs blonds et bouclés entre ses doigts, comme elle en a l'habitude lorsqu'elle est perplexe. Je ne pense pas qu'il puisse t'oublier aussi vite. D'ailleurs, je suis étonnée qu'il accepte aussi rapidement sa défaite. Pas vraiment son genre... fait-elle avec une moue dubitative. Je ne serais pas étonnée qu'il essaie de te reconquérir, rajoute-t-elle en me faisant un clin d'œil.

J'espère que Mimi se trompe. Je préfère encore qu'Orlando soit distant avec moi, plutôt qu'il se remette à me faire la cour !

Je regarde l'heure. Lady Margaret m'a dit qu'elle m'envoyait chercher à 18 heures, et il est juste 18 heures. Je me demande si son chauffeur et sa Rolls l'ont suivie sur le continent.

– Il faut que j’y aille, dis-je en refermant l’ordinateur sur lequel je travaillais à un imprimé.

– Passe un bon week-end alors, dit Mimi en se levant. Ça tombe bien que tu quittes un peu Florence.

On étouffe déjà en ville, mais on prévoit des températures caniculaires pour le week-end. D’ailleurs moi, si je peux, je vais faire un saut à la mer demain. Bon, à lundi ! On a rendez-vous à quelle heure à l’atelier de broderies déjà ?

– À 10 heures. On s’y retrouve directement ?

– O.K. À lundi, dit Mimi en me faisant une bise avant de regagner son bureau. Amuse-toi bien.

J’attrape le petit sac de voyage que j’ai préparé pour le week-end et quitte mon bureau, en y abandonnant mon casque. Ma chère Vespa va passer le week-end sur le trottoir. Je descends le majestueux escalier qui mène à l’entrée avec une certaine excitation. Je ne peux m’empêcher d’avoir le cœur qui bat un peu en sachant que je vais revoir, à défaut de Percival, sa famille la plus proche. Je vais forcément entendre parler de lui, savoir ce qu’il devient...

Sur le trottoir, je cherche des yeux la Rolls de Lady Margaret, mais je n’en vois aucune trace. Sans doute a-t-elle loué un autre véhicule pour son séjour. C’est alors que j’avise un cabriolet Ferrari rouge, garé à quelques mètres du porche du palazzo.

J’ai soudain l’impression que le temps est suspendu. Je n’entends plus le vacarme de la rue, seulement les battements de mon cœur qui s’est brusquement emballé. Nonchalamment appuyé contre la portière du bolide, dans un costume de lin blanc, Percival me sourit.

19. Retrouvailles toscanes

– Bonjour Matilda.

Me voyant figée sur le trottoir, Percival vient à ma rencontre. Je suis interloquée et bien incapable de répondre à son salut.

– Grand-Ma m’a demandé de venir te chercher. Tu viens ? dit-il en me posant un baiser sur la joue, tout en prenant mon sac de voyage des mains.

Je rêve ? ! C’est sûr, je dois rêver !

Je le suis jusqu’à la Ferrari, les jambes vacillantes. Il m’ouvre la portière côté passager, et je grimpe dans la voiture de sport écarlate. Machinalement, je jette un œil à la façade du palazzo des Tascini. À ma grande gêne, je découvre à une fenêtre du deuxième étage Orlando et sa sœur aînée, Ginevra, en train de nous fixer. Orlando semble stupéfait de découvrir Percival à mes côtés. Il l’a sûrement reconnu, et, au-delà de la surprise, j’ai l’impression qu’il est furieux. Quant à Ginevra, elle nous toise, son rictus habituel aux lèvres. Depuis que j’ai fait sa connaissance, elle a toujours été glaciale avec moi. Je n’ai jamais compris pourquoi je lui inspirais autant d’antipathie ; sans doute trouvait-elle que je ne représentais pas un assez bon parti pour son frère chéri.

S’il y en a une qui a dû se réjouir de notre rupture, c’est bien elle !

Je n’ai pas le temps de m’attarder sur ce que je viens de voir. Je réalise à peine que je suis aux côtés de Percival, que je pensais ne plus jamais revoir !

Lui ne s’est aperçu de rien. Il démarre son bolide et se glisse dans la circulation. La voiture roule quelques kilomètres avant que je puisse me ressaisir et mettre de l’ordre dans mes idées. Retrouver Percival m’a donné une joie indicible. C’est comme si mon corps, mes sens revenaient à la vie, après des semaines de torpeur. Mais, très vite, je sens la colère monter en moi. Il n’est jamais venu me dire au revoir avant que je ne quitte le château ; il ne m’a donné aucun signe de vie depuis et il débarque comme ça, la fleur au fusil, comme si on s’était quittés la veille. Et dans les meilleurs termes !

– Alors Matilda, heureuse de me revoir ? dit-il en me caressant la joue d’une main, alors que nous sortons de Florence.

– Parce que maintenant ça t’intéresse ce que je ressens ? ne puis-je m’empêcher de lui lancer, tout en écartant sa main.

– Je t’en prie, Matilda, ne nous disputons pas déjà. On vient à peine de se retrouver, me dit-il d’une voix tendre.

Trop facile ! Je devrais faire quoi ? Lui sauter au cou, alors qu’il était porté disparu pendant des semaines ?

Je reste muette, les yeux fixés sur la route.

– Je suis désolé de t’avoir laissée sans nouvelles, dit-il, visiblement gêné. Mais je suis là maintenant, ajoute-t-il d’un ton humble et caressant.

Il pose une main sur la mienne. Je garde les yeux fixés sur le paysage de vignobles qui défile, mais le contact de sa peau m’a subitement enlevé toute velléité de bagarre. Je lui abandonne ma main, mais je ne lui réponds pas. Je ne veux pas baisser les armes tout de suite ; je viens quand même de passer un mois épouvantable, à attendre un signe de sa part, à vérifier toutes les cinq minutes que mon portable était bien allumé et qu’il n’avait pas laissé de message. Sans compter les nuits blanches, ou grises, à me remémorer tous les instants passés ensemble, nos étreintes et à me torturer en imaginant que je ne le reverrai jamais.

Je fais mine d’ignorer Percival, mais je ne peux m’empêcher de lui lancer des regards furtifs. Tandis qu’il conduit, je peux détailler à ma guise son profil parfait, son nez droit, son menton volontaire. Mon cœur bat à 100 à l’heure. J’ai envie de mettre la main dans ses cheveux blonds, décoiffés par le vent, de caresser sa barbe naissante, mais je me retiens. Je lui en veux encore, même si un bonheur encore plus grand que ma colère m’envahit.

J’ai retrouvé Percival.

Ou, encore mieux, c’est lui qui m’a retrouvée !

Je me débats avec des sentiments contradictoires. Je suis à la fois remplie de joie et furieuse contre lui. Je me refuse de lui montrer à quel point je suis bouleversée de le retrouver. Après tout, il m’a jetée comme une vieille chaussette ; il faut bien dire ce qui est ! Je suis décidée à boudier jusqu’à l’arrivée, mais Percival n’a pas l’air du tout perturbé par mon mutisme. Il continue de conduire le sourire aux lèvres. Ma résolution en prend un coup, d’autant que je suis dévorée par la curiosité.

Incapable de réfréner mes questions plus longtemps, je demande soudain :

– Tu ne devais pas rentrer en Argentine ?

– J’ai changé d’avis, répond-il placidement.

Oui, merci, j’ai vu !

– Pourquoi ? dis-je, insistante.

– J’avais une affaire en cours ; je ne pouvais pas partir en la laissant en suspens, rétorque-t-il d’un air détaché.

C’est de moi dont il parle ? C’est moi « l’affaire en cours » ?

– Tu vas rester combien de temps en Europe ? poursuis-je.

– Je ne sais pas encore. Ça ne dépend pas que de moi, me répond-il avec un sourire énigmatique.

Mais il essaie de me dire quoi, là ?

Pour le coup, j'en reste muette. Je ne suis pas sûre de bien interpréter ce que je viens d'entendre.

Sous-entend-il qu'il est resté pour MOI ?

Matilda, ne t'emballe pas ! Il est encore en train de jouer avec toi...

Je passe le reste du voyage à retourner dans tous les sens dans ma tête ses réponses laconiques et ambiguës. De temps à autre, je regarde Percival à la dérobée. Il a gardé sa main sur la mienne et ne la retire que quand il doit passer les vitesses. Je ne l'ai jamais vu l'air aussi détendu et joyeux. Quel contraste avec notre dernière rencontre... Son changement d'attitude me désarçonne. Il y a un mois, il disait qu'il valait mieux ne plus se voir, que rien n'était possible entre nous, que sa vie était bien trop compliquée et qu'apparemment je n'y avais pas ma place. Et aujourd'hui, il est là...

Je ne comprends rien à cet homme. Que veut-il de moi exactement ?

Je suis toujours aussi perplexe lorsqu'on arrive à destination. C'est un véritable comité d'accueil qui m'attend devant une imposante et superbe bâtisse en pierre ancienne, nichée parmi les cyprès et les oliviers. Julian, qui s'élançe vers moi à peine la voiture garée, Reggie, souriant en panama sur son fauteuil roulant chromé, Lady Margaret toute de rose vêtue et Lavinia, avec sur la tête la plus impressionnante des capelines que j'ai jamais vues. Il y a même Scoop, le chien de Lady Margaret, qui remue la queue pour me saluer.

J'ai droit à des effusions touchantes. Je suis émue de les revoir ; je me rends compte que je me suis beaucoup attachée à eux pendant mon séjour à Amberdel. Particulièrement à Julian, qui ne veut plus lâcher ma main. Lui aussi m'a énormément manqué.

– Je croyais que votre chauffeur vous avait suivie avec la Rolls, dis-je à Lady Margaret.

– C'est le cas, ma chère ! Mais Percy a absolument tenu à venir te chercher, me réplique-t-elle.

Il m'a dit que sa grand-mère l'avait envoyé !

Je me tourne vers Percy, qui me regarde avec un sourire en coin.

– J'avais très envie d'essayer la Ferrari dont tu as hérité avec la maison, dit-il à sa grand-mère, avant de me faire un clin d'œil.

– Lavinia, tu peux montrer sa chambre à Matilda ? Ensuite, nous irons dîner, ajoute Lady Margaret d'un air gourmand. Nous n'attendrons pas Penny ; elle m'a dit qu'elle rentrerait tard car elle dînait à Florence avec des amis à elle. J'ai engagé une merveilleuse cuisinière locale, dit-elle en me prenant par le bras, que m'a recommandée ma bonne amie Harriet Baldrige qui a une propriété dans le coin. Depuis que nous sommes arrivés, j'attends l'heure des repas toute la journée. Et ce soir, nous avons des pâtes aux truffes : mon péché gourmand !

Lavinia m'emmène dans la maison, préservée de la chaleur étouffante de ce mois de juillet par des murs en pierre très épais. Nous passons devant une immense pièce meublée de gros canapés moelleux, dont les murs sont décorés de fresques dans les tons pastel, à la mode toscane.

– Elle est superbe cette maison ! constaté-je.

– N'est-ce pas ? dit Lavinia d'un air ravi. Mère a eu beaucoup de chance ; sa tante avait peut-être un sale caractère, mais énormément de goût. Il n'y a pratiquement rien à retoucher.

Lavinia me conduit jusqu'au deuxième étage, à une chambre aux tons clairs, avec des poutres au plafond et un superbe carrelage en pierre dans un camaïeu de bruns. Mon sac a déjà été monté par le personnel, aussi discret qu'efficace, dont sait s'entourer Lady Margaret, et il m'attend au pied du haut lit au couvre-lit délicatement brodé. Les fenêtres de la chambre donnent sur les vignes du Chianti. Je sens flotter dans l'air le parfum des oliviers qui s'est introduit par les fenêtres entrebâillées.

– J'espère que tu seras bien ici, me dit Lavinia en allant arranger un bouquet de fleurs fraîches qui orne une jolie commode ancienne.

– Je n'en doute pas ! C'est vraiment ravissant, réponds-je séduite.

– Tu sais, Matilda, en s'approchant de moi pour prendre mes mains dans les siennes, nous sommes tous contents de t'avoir parmi nous. Julian en particulier : il t'a beaucoup réclamée ces dernières semaines. Il t'aime beaucoup, tu sais.

– Mais je l'aime aussi !

– Je sais, dit-elle en me caressant la joue de ses doigts parfaitement manucurés. Ça me brise le cœur de voir cet enfant grandir sans mère, dit-elle en s'asseyant sur le lit et en croisant ses fines jambes habillées d'une longue jupe de soie multicolore. Mère et moi essayons de lui donner la présence, l'affection féminine dont un enfant a besoin, mais ça ne remplace par l'amour d'une maman.

Pourquoi me regarde-t-elle comme ça ?

– Euh... oui, c'est sûr... bredouillé-je.

J'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas bien ce que je peux répondre d'autre.

Lavinia me considère un instant, comme si elle attendait une réponse plus longue de ma part, mais je ne trouve rien à ajouter de pertinent.

Qu'attend-elle de moi ? Elle n'est quand même pas en train de me dire qu'elle me veut comme belle-mère pour Julian ?

Lavinia soupire et se lève du lit.

– Mon cher fils est une vraie tête de mule. Depuis la disparition de sa femme, il s'est enfermé dans le célibat. Il pense peut-être que c'est mieux pour lui, ce dont je doute fortement, mais ça ne l'est certainement pas pour Julian. Percy est si obstiné que j'ai peur qu'il rate les chances de bonheur qui s'offrent à lui. Et ce que je redoute davantage, c'est que quand il s'apercevra que son fils a besoin d'une mère, il cède à n'importe quelle pimbêche qui décidera de lui mettre le grappin dessus.

Elle me regarde fixement. J'ai la nette impression que ses mots sonnent comme un avertissement. Cela me rappelle celui de la voyante quand j'étais encore une enfant : « Vous allez vivre un grand et merveilleux amour. Faites attention à ne pas le laisser s'échapper », m'avait-elle dit.

– Je t'attends en bas, tu as peut-être besoin de te rafraîchir, de déballer tes affaires, dit Lavinia en changeant brusquement de sujet. À tout de suite, lâche-t-elle dans un grand sourire,

Et il ne reste bientôt plus dans ma chambre que les délicates effluves de son parfum ambré.

Le repas, que nous prenons dans le jardin, au soleil couchant, est effectivement délicieux. Je suis un peu grisée par le chianti qui accompagne les produits parfaitement frais et talentueusement accommodés qui nous ont été servis. Reggie est assis à ma droite et Julian, qui n'a pas de nounou pour ce séjour et a la permission de dîner avec nous, est à ma gauche. Percival est placé en face de moi. Il n'est pas très bavard ; il se contente de lancer de temps à autre quelques taquineries à l'adresse de sa grand-mère ou de sa mère, sans me quitter des yeux. Je suis troublée et même un peu embarrassée par son regard insistant.

Je ne sais si c'est le délicieux vin rubis ou la présence troublante de Percival en face de moi, mais je me sens grisée et particulièrement volubile.

– Alors Tilda, me lance Lavinia, on m'a dit que Mimi Tascini serait présente à la Fashion Week de Milan en septembre ?

– Oui, on travaille sur la collection en ce moment. On est très excitées.

– D’après certains rédacteurs de mode de mes amis, cette jeune femme est très douée. Je me souviens, je l’ai croisée une fois à Capri, j’étais avec mon mari italien...

Ça m’amuse toujours la façon dont Lavinia parle de ses ex-maris. Ils n’ont pas de nom, juste une nationalité : il y a le mari italien, le mari russe, le mari français. On dirait qu’ils sont interchangeable. Rien à voir avec la façon dont elle parle de son premier mari, le seul dont elle n’a pas divorcé, le père de Percival, décédé il y a une vingtaine d’années, et qu’elle continue de vénérer.

–... Mais c’était il y a longtemps, poursuit Lavinia. Toute la famille Tascini était là, en vacances. Ton amie devait avoir tout juste une dizaine d’années. Elle était ravissante, une vraie beauté préraphaélite, avec la plus jolie chevelure blonde que j’ai jamais vue. Dis-moi qu’elle ne l’a pas coupée ?

– Non, dis-je en souriant. Elle l’a toujours, et elle est toujours aussi jolie.

– J’aimerais bien avoir un aperçu de son travail ; je ne pourrai pas être à Milan cette année, reprend Lavinia. Je pourrais venir vous voir à Florence dans vos locaux ?

– Mais bien sûr, passez à l’atelier un de ces jours ; je vous la présenterai.

Lavinia est très influente dans le milieu de la mode. Dans sa jeunesse, elle a été l’égérie des plus grands couturiers. Aujourd’hui, elle collabore avec certains magazines parmi les plus prestigieux et elle est connue pour être une découvreuse de jeunes talents. C’est une bonne chose qu’elle s’intéresse au travail de Mimi, dont la carrière de styliste démarre à peine.

– Vous parlez de la sœur du jeune homme qui est venu à Amberdel ? demande soudain Lady Margaret.

– Oui, réponds-je, gênée, en jetant un regard furtif à Percival.

– Il paraît que tu es de nouveau un cœur à prendre, Matilda ? continue Lady Margaret.

Cette fois, je n’ose regarder Percival.

Elle enchaîne sans attendre de confirmation :

– Emily m’a prévenue. Ne lui en veux pas, elle avait peur que je fasse un impair. Je voulais vous inviter tous les deux, toi et... Orlando, c’est ça ?

J'acquiesce de la tête.

– C'est une bonne chose que tu te sois aperçue que ce n'était pas le bon avant de te marier, reprend Lady Margaret. C'est toujours plus compliqué de se séparer après.

– Pas tant que ça, n'est-ce pas Lavinia ? lance Reginald à la mère de Percival, qui éclate aussitôt de rire.

– C'est vrai, Reggie. Il suffit d'avoir un bon avocat, acquiesce-t-elle, en le saluant avec son verre de chianti.

Lady Margaret semble ne pas avoir entendu l'échange taquin entre Reggie et Lavinia et poursuit sur le même ton sérieux.

– C'est étrange quand on y pense, toi et Emily, fiancées en même temps et séparées au même moment. Mais toi, tu t'es aperçue toi-même de ton erreur. Et, si j'ai bien compris, ton ex-fiancé n'était pas en cause. Tandis qu'Emily... elle a bien failli épouser ce sinistre personnage.

– Je vais coucher Julian ; il tombe de sommeil, dit Percival en se levant de table.

C'est vrai que le petit est à moitié endormi sur la table, mais son père veut sûrement lui éviter d'entendre cette conversation qui n'est pas destinée à un enfant.

– Comment va Emily ? demandé-je à Lady Margaret, une fois que Percy et Julian se sont éloignés, Scoop sur leurs talons. Je lui ai parlé quelquefois ces dernières semaines, mais c'est difficile de juger au téléphone.

– Ma petite-fille est très courageuse, dit Lady Margaret en soupirant. Elle est en train de reprendre le dessus. Elle court les compétitions, s'agite dans tous les sens, mais je sens que toute cette histoire l'a blessée. Comment pourrait-il en être autrement ? Après tout, elle croyait passer le reste de sa vie avec cet... individu. Elle l'aimait.

– Comme ça, Mère, vous la gardez un peu plus avec vous, dit Lavinia en la regardant avec tendresse.

– Tu crois que ça me réjouit, Lavinia ? s'offusque Lady Margaret. J'adore Emily, mais je ne veux pas qu'elle devienne ma dame de compagnie. La place d'une jeune fille n'est pas aux côtés d'une vieille femme, ni dans les écuries du matin au soir ! Les chevaux, c'est bien joli, mais ça manque de conversation. J'espère bien qu'Emily va rencontrer très vite un autre homme, ou plusieurs !

– Comment, mais que dites-vous Lady M. ? fait Reginald, en faisant semblant d'être choqué.

Lady Margaret éclate de rire.

– Je ne sais pas ce qu'elles ont toutes à vouloir se marier au sortir du berceau, s'amuse-t-elle. À mon époque, passe encore, mais aujourd'hui ! Les filles peuvent collectionner les amants, et personne n'y trouve rien à redire. En tout cas, pas moi ! Pourquoi vouloir s'enchaîner alors que l'on peut s'amuser en attendant le bon ?

– Mais comment sait-on que c'est le bon ? dis-je.

Tous les regards se tournent vers moi. La question a jailli spontanément et je me sens un peu ridicule avec tous ces yeux braqués sur moi. Lady Margaret s'arrête un instant et me regarde avec un étrange sourire aux lèvres.

– Tu devrais le savoir, Matilda.

Je me trouble sous son regard perçant. J’essaie de boire une gorgée de vin pour me donner une contenance, mais je manque m’étrangler.

Pourquoi me regarde-t-elle comme ça ?

– Mais... euh... Pourquoi devrais-je le savoir ? bafouillé-je.

– Parce que tu as déjà rompu des fiançailles. Et pourquoi as-tu rompu ? Parce que tu te posais trop de questions. On sait qu’on a trouvé le bon quand on ne se pose plus de questions. Quand on a trouvé le bon, c’est une évidence.

Pourquoi ai-je la curieuse impression que la réponse de Lady Margaret, aussi juste soit-elle, n’est pas celle à laquelle elle pensait ?

– Tiens, dit Lady Margaret en regardant derrière moi. Penny est de retour, et elle nous emmène une invitée.

Je me retourne et découvre Penny, la cousine éloignée d’Emily et de Percival et la sœur de Reggie, en robe de soirée, bras dessus, bras dessous avec Ginevra.

20. Émois et moi

Ginevra est une beauté. Une grande rousse incandescente, qui n'a pas le charme éthéré de sa sœur Mimi, mais une présence indéniable et un corps pour le moins sculptural. Ses boucles serrées et flamboyantes encadrent un visage blanc aux mâchoires dures, un long nez fin d'aristocrate et des yeux noisette pétillants, quand ils ne sont pas dédaigneux – malheureusement, ils le sont 80 % du temps.

Elle qui peut être si froide, notamment avec ses employés – elle dirige la communication du groupe familial – ou avec moi, sait se montrer étonnamment chaleureuse et charmante quand elle veut. Et ce soir, alors qu'elle avance sur ses stilettos vers notre table champêtre avec un sourire radieux, je vois bien qu'elle a décidé de se montrer sous son meilleur jour.

– Salut la compagnie ! lance Penelope, dans une longue robe de soie noir et blanc décolletée jusqu'au nombril, laissant apparaître sa poitrine menue. Je vous présente mon amie Ginevra, la sœur d'Orlando, que vous avez rencontré à Amberdel, dit-elle en me jetant un petit regard goguenard. On s'ennuyait chez les Borghese ; on a décidé de venir ici.

J'ai toujours vu Lady Margaret se montrer d'une égale et exquise politesse avec tout le monde, que ce soit avec les fournisseurs, son personnel ou d'autres aristocrates. Elle se lève de table pour offrir un accueil chaleureux à Ginevra, superbe dans son fourreau asymétrique de soie verte, fendu jusqu'à la hanche. Je me déteste instantanément d'avoir choisi de porter une simple petite robe d'été fleurie. Lavinia se montre tout aussi avenante que sa belle-mère avec Ginevra, qu'elle a déjà rencontrée. Quant à Reggie, il dévisage la jeune femme avec une attention et un évident plaisir qui, je l'avoue, me déplaisent un peu.

Je me lève à demi de ma chaise, mais Ginevra ne m'adresse qu'un bref salut de la tête, et je me rassieds aussi sec. Je croise le regard de Reggie, et je vois qu'il a tout de suite compris que Ginevra ne me portait pas dans son cœur.

– J'ai eu le plaisir de faire la connaissance de votre frère, Orlando. Comment va-t-il ? demande aimablement Lady Margaret.

– Mieux que jamais, déclare Ginevra en me lançant un regard en coin.

Et bing ! Prends-toi ça, Matilda.

– Il est parti pour le week-end sur son yacht, avec sa petite amie, Irina Petrova. Vous savez ? Le mannequin, poursuit-elle.

Re-bing !

Reginald m'adresse un clin d'œil. Je le vois qui se régale d'avance à l'idée d'un hypothétique combat à fleurets mouchetés entre nous deux.

– J’ai bien peur de ne rien connaître au milieu de la mode ; c’est la chasse gardée de ma belle-fille et de Penelope, répond Lady Margaret. Moi, je préfère les rosiers aux fanfreluches. Si nous passions au salon ? dit-elle en changeant aussitôt de sujet. J’ai bien peur que les moustiques ne soient d’attaque ce soir, propose Lady Margaret.

Nous regagnons la maison et le salon aux murs vert pâle et ocre, sur lesquels se détachent des fresques anciennes. Chacun trouve sa place sur les fauteuils et les deux sofas tendus de tissu jaune. Nous sommes à peine installés que Percival nous rejoint. Penelope se lève à son entrée dans la pièce.

– Percy, laisse-moi te présenter mon amie Ginevra, dit-elle en le prenant par la main pour lui présenter la sœur d’Orlando.

Celle-ci se lève avec empressement, et un sourire éblouissant, du canapé sur lequel elle était assise. Un éclair de jalousie me traverse lorsque je vois Percy lui serrer la main et s’installer près d’elle, ignorant le fauteuil vide près de moi. C’est alors que j’aperçois le regard amusé de Reggie posé sur moi. Je fais mine de ne pas le voir, et me concentre sur le limoncello que m’a servi Lavinia.

– Julian dort ? demande Lavinia.

– Oui, mais il a mis du temps. Il était assez excité, répond Percival en se servant un verre de scotch sur la table basse devant lui.

– Qui est Julian ? demande Ginevra, les yeux fixés sur Percy.

Comme si elle ne le savait pas ! Je suis sûre que Penelope lui a fait un dossier complet sur lui avant de la ramener ici. Ma main à couper que Ginevra savait très bien avant de venir qu’il est comte, riche, beau, père et veuf... Pour quelle autre raison aurait-elle accepté de finir sa soirée en robe de cocktail au fin fond de la campagne ? En plus, elle a vu Percival quand il est venu me chercher... Ça devait la démanger de le voir de plus près.

– Mon fils, répond Percy.

– Vous avez un fils ? dit Ginevra, extatique. J’adore les enfants...

Depuis quand ?

– Il a quel âge ? demande-t-elle avec un sourire enjôleur.

– Cinq ans. Vous ne buvez rien ? répond Percival que je trouve un peu trop avenant à mon goût.

– Non merci, je reprends la route ensuite. Il vaut mieux que je garde l’esprit clair, répond Ginevra en rejetant en arrière sa crinière flamboyante.

– J’ai vu la Lamborghini devant la maison : un vrai bijou ! lui dit Percival, admiratif. C’est rare de voir une femme au volant d’un tel bolide.

Patati et patata... Non mais, ça suffit oui ! Qu’est-ce qu’il lui prend de faire toutes ces mondanités ?

La soirée avance dans la bonne humeur générale... si on ne compte pas la mienne. Depuis que Ginevra est arrivée, elle monopolise la conversation. Je la connais surtout glaciale et cassante, mais je l’ai déjà vue en société ; elle sait se transformer en la plus gracieuse des femmes, avec un charme exubérant qui en a séduit plus d’un. Elle est sortie avec un patron de presse, un footballeur brésilien, un acteur américain... tout ça dans les six derniers mois. D’après ce que m’a dit sa sœur Mimi, elle a un incroyable

tableau de chasse. Je suis sûre qu'elle y ajouterait bien volontiers un aristocrate anglais.

J'ai bien l'impression que son charme est en train d'agir sur toute l'assemblée, et notamment Percival, qui rit un peu trop fort à ses plaisanteries, me semble-t-il. Je dois avouer qu'il forme un couple superbe tous les deux. Elle est incroyablement élégante et sophistiquée, et lui... il est irrésistible, tout vêtu de blanc, le visage déjà hâlé. Je tente tant bien que mal de cacher ma jalousie et ma déception.

Super, la soirée !

Même Reginald semble apprécier Ginevra. De lui au moins, j'espérais un peu plus de clairvoyance, mais il n'en est rien apparemment. Il lui a bien envoyé quelques piques, comme à son habitude, mais elle lui renvoie la balle avec une telle dextérité, que mes doutes sont confirmés : il est séduit !

Reggie, si toi aussi tu me laisses tomber...

J'étouffe un soupir et me ressers un limoncello. C'est alors que Lavinia, qui est venue s'asseoir près de moi, se penche vers moi et me lâche dans un murmure :

– Tu vois de quoi je parlais dans la chambre ?

D'un signe de tête, elle me montre Ginevra qui a posé sa main sur le genou de Percy, que ça n'a pas l'air de gêner. « J'ai peur qu'il ne cède à n'importe quelle pimbêche qui décidera de lui mettre le grappin dessus » : les paroles de Lavinia étaient peut-être bien prémonitoires !

Je baisse la tête pour ne pas voir cette scène qui me fait terriblement mal.

Je suis triste et en pleine confusion. Je ne comprends pas ce que veut Lavinia de moi. Espère-t-elle que je me jette au cou de son fils pour l'empêcher de tomber dans les filets d'une autre femme qui lui plairait moins ? Mais son fils ne veut pas de moi, il me l'a assez dit lors de mon séjour en Angleterre ! J'ai cru ce soir, en le voyant m'attendre sur le trottoir, qu'il avait changé d'avis, mais manifestement, il n'en est rien. Il joue avec moi, comme il l'a fait depuis que l'on s'est rencontrés.

Je me lève subitement ; je ne peux plus endurer cela.

– Lavinia, je vais me coucher, j'ai mal à la tête.

La mère de Percy me regarde d'un air compréhensif et compatissant.

– Tu veux une aspirine ? me propose-t-elle.

– Non merci Lavinia, j'ai ce qu'il faut.

Un gros paquet de mouchoirs !

– Dors bien Tilda, dit-elle en me plaquant une bise sur la joue. Demain est un autre jour...

Je voulais sortir discrètement, mais tous les regards sont tournés maintenant vers moi. Je fais un petit salut à la cantonade, évite le regard de Percy que je sens posé sur moi et m'éloigne. Lorsque je sens une main me retenir. Reggie m'a attrapée par le bras et il me réclame un baiser.

– Tu fuis, femme de peu de foi, me glisse-t-il à l'oreille tandis je suis penchée sur lui. Mais, crois le miroir que je suis, tu es la plus belle du royaume. Et le roi le sait, dit-il en me caressant la main avant de me libérer.

Je lui souris pour le remercier de son gentil soutien et continue mon chemin vers la porte. Adorable Reggie ! Je suis touchée par ses paroles, même si je suis moins optimiste que lui. Il a compris depuis longtemps que j'étais amoureuse de Percy, peut-être même avant moi. Il m'a souvent taquinée à ce sujet à Amberdel. Il disait que Percival était tout autant attiré par moi et qu'il était fou de ne pas saisir sa chance. J'avais envie de le croire à l'époque, mais aujourd'hui...

À peine arrivée dans ma chambre, les larmes que je retenais se mettent à couler sur mes joues. Cette journée a été trop intense en émotions. Percival est revenu dans ma vie, comme tombé du ciel, alors que je m'habituais à peine à l'idée de ne jamais le revoir. Il m'a fait son numéro de charme dans la voiture, dévoré des yeux pendant le repas... et m'a oubliée à la première Ginevra venue. J'ai été folle de croire qu'il avait changé d'idée sur son retour en Argentine et qu'il était venu en Toscane pour moi. Comment ai-je pu être aussi stupide ! Il n'avait pas été assez clair, lors de notre dernière entrevue à Londres ? Je ne dois rien espérer de lui.

Mais alors, pourquoi me torture-t-il comme ça, en se montrant si proche, puis si distant ?

Je me déshabille, la mort dans l'âme, et me glisse sous la douche dans la salle de bain attenante à ma chambre. Il fait très chaud cette nuit, et j'ai bien peur de ne pouvoir trouver le sommeil si facilement. Pensive, je laisse l'eau fraîche couler sur mon corps. J'ai l'impression qu'elle m'aide à mettre de l'ordre dans mes idées.

Quand je tourne enfin le robinet, j'ai pris une résolution : je dois oublier Percival. Je ne peux plus supporter ces changements d'humeur et de comportement. S'il n'est pas prêt à vivre une histoire avec moi, parce qu'il a peur, parce qu'il est hanté par le fantôme de sa femme, parce qu'il est rongé par le souvenir de l'accident, je ne peux pas l'y obliger. Mais moi, je ne peux pas rester ainsi à souffrir et être à sa disposition. Nous avons fait l'amour trois fois, et, à chaque fois, il s'est montré d'une ardeur et d'une tendresse bouleversantes. Je suis sûre qu'il était sincère dans tous ses gestes. Je sais aussi qu'il éprouve quelque chose pour moi et que ce n'est pas simplement une attirance sexuelle. Mais s'il s'est abandonné entre les draps, il a toujours semblé le regretter ensuite. À chaque fois, la froideur et la distance ont remplacé la passion. La douche écossaise, je n'en peux plus !

J'essaie de faire taire la petite voix en moi qui me dit que je devrais me battre, ne pas abandonner. « Faites attention à ne pas le laisser s'échapper. », m'avait dit la voyante. Peut-être, mais ce soir, je n'en ai plus la force. S'il m'avait donné juste une petite preuve, quelque chose qui me prouvait que ça vaut la peine d'attendre, que nous avons une chance... Mais quand je le vois badiner avec Ginevra...

Je me sens tout à coup un peu honteuse. Je me rends compte que je suis rongée par la jalousie, que c'est elle qui me fait me sentir si amère et abattue ; ce n'est pas un sentiment dont je suis coutumière, et je me trouve soudain mesquine et ridicule.

Je sors de la salle de bain enveloppée dans un moelleux peignoir, quand, dans la semi-obscurité de la

pièce seulement éclairée par la lune et la faible lueur de la lampe de chevet, je sens quelqu'un qui me saisit à la taille tandis qu'une main étouffe le cri qui jaillit de ma bouche.

– N'aie pas peur, c'est moi.

La voix de Percival.

Revenue de ma surprise, je le repousse.

– Mais qu'est-ce que tu fais là ?

– Je suis venu voir comment va ta migraine, me répond-il.

– Tu aurais pu frapper ! m'énervé-je.

– J'ai frappé, mais tu ne m'as pas entendu ; tu étais sous la douche. Tu remarqueras que j'ai eu la délicatesse de ne pas entrer dans la salle de bains, minaude-t-il.

– C'est bien aimable de ta part !

J'ai eu une de ces peurs !

– Alors, ta migraine ? me demande-t-il.

– Euh... ça va mieux merci, dis-je, un peu honteuse de mon mensonge.

– Tant mieux, dit Percival, en allant tranquillement s'installer sur le petit repose-pied à côté du fauteuil sous la fenêtre.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? lui lancé-je irritée.

– Je m'installe. Puisque tu n'as plus mal à la tête, nous allons pouvoir avoir une conversation, dit-il d'un air détaché en tapotant le fauteuil près de lui pour m'inviter à le rejoindre.

– Tu crois que c'est le moment ? J'allais me coucher.

– Très bien, allons au lit alors, dit-il en faisant mine de se lever.

– Non, non, ne bouge pas, dis-je précipitamment en allant m'installer sur le fauteuil.

J'ai le cœur qui cogne dans ma poitrine, et pas seulement parce qu'il m'a fait peur en faisant irruption dans ma chambre. Par réflexe, je resserre un peu plus la ceinture du peignoir de bain ; ce qui me vaut un sourire gentiment moqueur de Percival.

– Bien, ta vertu est à l'abri ! dit-il d'un air ironique.

Puis il reprend d'un ton sérieux :

– Pourquoi es-tu allée te coucher ? Ne me dis pas que tu avais la migraine, je n'y crois pas.

– Je...

Impossible d'aller plus loin. Je ne vois pas ce que je pourrais dire sans me ridiculiser.

– Tu étais jalouse parce que je parlais avec la belle Ginevra ? me dit-il en me fixant de ses yeux bleus qui luisent étrangement dans la lueur de la lune.

Eh bien, au moins, il n'y va pas par quatre chemins.

Je baisse la tête, honteuse.

– Tu crois que je n’en ai pas rencontré des dizaines comme elle ? reprend Percival de sa belle voix grave. Tu crois que je les ai toutes mises dans mon lit ? Tu crois que je peux réellement m’intéresser à une Ginevra, quand je connais une merveilleuse et unique Matilda ?

Je sens une délicieuse sensation m’envahir. Je ne dis pas un mot, de peur de rompre le charme.

– Comment peux-tu être jalouse d’elle et douter de toi ? Tu n’as pas compris que j’étais resté en Europe pour toi ? dit-il en prenant ma main, que je sens palpiter à ce contact. J’ai essayé de m’éloigner. Quinze fois, j’ai failli prendre l’avion pour retourner vivre en Argentine, mais je suis resté parce que je ne pouvais pas me résoudre à m’éloigner de toi, à faire une croix sur notre histoire. Et c’est pour la même raison que je suis venu en Toscane.

– Pourtant, tu as dit que rien n’était possible entre nous, que...

– J’ai dit n’importe quoi, me coupe-t-il. J’avais peur. Peur de ce que je ressentais pour toi, peur de ne plus pouvoir me passer de toi.

– Et maintenant, tu n’as plus peur ? dis-je, un peu moqueuse.

Il sourit.

– Maintenant je suis là, Matilda. Je ne sais pas si je n’ai plus peur, mais ce que je sais, c’est qu’à ce moment précis, je ne voudrais pas être ailleurs qu’avec toi.

Il s’arrête et me regarde de ses yeux bleus parfois si durs, mais si caressants à cet instant. Je reste muette. Il me faut un peu de temps avant de bien réaliser ce que je viens d’entendre. Je n’en crois pas mes oreilles !

Mon silence semble troubler Percival.

– Je ne sais pas si ça te suffit comme réponse... reprend-il, un peu inquiet.

– Je m’en contenterai... pour l’instant, dis-je, mutine, avant qu’il ne m’attire à lui avec fougue.

Il me serre contre son torse avec une telle force qu’il me fait presque mal.

– J’ai eu si peur de te perdre, murmure-t-il d’une voix rauque. Je m’en suis tellement voulu quand tu es parti de chez moi, à Londres. Quand tu m’as dit ce que tu ressentais pour moi, j’ai paniqué et je n’ai pas su quoi répondre. Je m’en suis tellement voulu après, si tu savais... J’ai passé des nuits affreuses.

– Et moi alors ? dis-je en me détachant de lui pour le regarder. Tu imagines les semaines que j’ai passées, à croire que je ne te reverrai jamais ? Tu n’es même pas venu me dire au revoir !

– Mais, j’étais à l’aéroport ! dit-il en me caressant les cheveux.

– C’était donc bien toi ? m’exclamé-je, stupéfaite.

Je n’ai pas rêvé ! C’est bien lui que j’ai vu au moment d’embarquer !

– Mais pourquoi tu n’es pas venu me voir, me parler ? lui demandé-je.

– Je ne sais pas, dit Percival, l’air un peu embarrassé. Je suis venu pour te dire ce que je ressentais, et puis, une fois arrivé, je n’en ai plus eu le courage. Quand je t’ai vue à la douane, je me suis dit que c’était

mieux pour toi que tu croies que je ne tenais pas à toi, pour que tu puisses me détester et passer à autre chose.

– Bonne idée, ça a bien marché ! dis-je, moqueuse.

– Tu es passé à autre chose, Matilda ? dit-il en scrutant mon visage.

Tiens ! Il n’y a pas que moi qui doute...

– J’aurais bien aimé, dis-je en soupirant.

Percival éclate de rire devant ma moue et m’étreint fougueusement. Il m’embrasse avec passion, et je fonds sous ses baisers.

– Eh bien voilà, tu as gagné ! J’ai envie de toi maintenant, dis-je en soupirant.

– En quoi c’est une mauvaise nouvelle ? demande Percy, surpris devant mon air résigné. Qu’est-ce qui nous empêche d’aller dans ton lit ?

– Mais tu es fou ! Avec tout le monde dans la maison ? lui rétorqué-je choquée.

– Et alors ? La maison est assez grande pour que personne ne nous entende, et il n’y a aucune autre chambre à ton étage. Personne ne va rentrer ici à l’improviste, surtout te sachant au lit avec la migraine. Quant à moi... J’ai dit qu’à mon grand regret, j’avais une visioconférence avec un associé argentin et que j’en aurais sans doute pour toute la nuit. Ginevra a déjà pris la poudre d’escampette, en emmenant Penelope avec elle. Alors, rassurée ?

Pas tout à fait en fait, mais j’ai tellement envie de lui que je ne résiste pas davantage.

Je me redresse et vais fermer la fenêtre qui était restée entrebâillée. Puis je le rejoins et laisse tomber mon peignoir de bain à terre. Je suis nue devant lui.

– Tu viens ? dis-je en lui montrant le lit.

Percival est toujours assis sur le repose-pied. Il regarde un instant mon corps nu et offert, et je vois ses yeux briller dans la pénombre. Ils se posent sur mes seins, qui pointent sous ce regard avide, effleurent mon ventre, s'arrêtent sur mon sexe, qui en devient tout humide. Puis, Percival me saisit par les hanches et m'attire à lui. Il plaque son visage contre moi, couvre mes cuisses de baisers. Mon corps s'échauffe immédiatement sous ses caresses. J'ai la sensation de perdre pied.

Excité tout comme moi, Percival se redresse et entreprend de se déshabiller. Pendant qu'il baisse son pantalon, j'essaie de l'aider en déboutonnant sa chemise, mais il est trop excité pour attendre et il l'ouvre d'un grand geste, faisant sauter tous les boutons. Il est nu devant moi, me dominant de sa haute stature. Je peux lire sur son visage un désir intense, sans doute exacerbé par les semaines de séparation. Je suis moi-même incroyablement excitée, mais j'essaie de temporiser. J'ai besoin de renouer avec ce corps qui m'a tellement manqué, de le posséder du regard, avant de me livrer. J'effleure du doigt son torse puissant et imberbe, touche la fine cicatrice, souvenir de l'accident d'avion dans lequel il a perdu sa femme, que j'aperçois à peine à la lueur de la lune. Cette fois, Percival me laisse faire, il ne tressaille même pas. S'il fallait une preuve que notre relation a effectivement évolué, en voilà une. Je suis tout émue par cette marque de confiance, cet abandon.

Percival a compris que je voulais attendre, et il se tient devant moi immobile, ses yeux attentifs posés

sur moi. Mes doigts courent sur son ventre dur, frôlent ses muscles bien dessinés, creusent le sillon de l'aine. J'adore cette partie de son corps, parfaite ; on dirait une sculpture classique, réalisée par le plus grand artiste. Ma main descend jusqu'à son sexe, en érection, qui frémit à mon contact. Je me penche et l'effleure de mes lèvres.

Ce baiser a eu raison de la patience de Percival qui étouffe un rugissement et me prend dans ses bras. Il me soulève et m'emmène jusqu'au lit, sur lequel il me dépose avant de se coucher sur moi. Je souris de contentement en sentant le poids de son corps sur moi. Quand je pense à toutes ces nuits passées à serrer mon oreiller contre moi, en imaginant que c'était lui !

Je me colle à sa peau, l'étreins sauvagement, l'entourant de mes jambes comme pour l'empêcher de s'échapper. Nos langues s'entremêlent. Je m'agrippe à son dos, le marquant de mes ongles. J'ai envie de l'avoir en moi... Ce qui me fait penser...

– Percival...

– Oui ?

Percival s'arrache à moi, à regret, pour me regarder. Je suis un peu gênée d'aborder le sujet dans un moment aussi intense, mais il le faut bien.

– J'ai fait le test. Tout va bien. Et je prends la pilule, dis-je à mi-voix.

Percival s'est assis et me regarde avec un petit sourire aux lèvres.

– Je croyais que tu pensais ne plus me revoir ? s'amuse-t-il.

– Mais... euh... je gardais quand même l'espoir, dis-je confuse.

Je ne vais pas lui dire que tous les soirs, je me répétais la prédiction de la voyante, pour ne pas sombrer totalement dans le désespoir ! Ça lui paraîtrait stupide, mais une partie de moi – et pas la plus raisonnable, je vous l'accorde – s'est accrochée désespérément à cette prédiction. Et aujourd'hui, je sais que j'ai eu raison !

Soudain, une pensée me vient à l'esprit.

Et si Percy pensait que j'ai renoué avec Orlando ou que j'ai couché avec un autre ?

Je me redresse sur le lit comme un diable sortant de sa boîte.

– J'ai fait le test uniquement en pensant à toi, dis-je précipitamment. Pareil pour la pilule, il n'y a eu personne depuis. Ne crois pas...

Mais Percival étouffe mes explications d'un baiser.

– Je te crois, dit-il en prenant mon visage entre ses mains. J'ai fait le test aussi. Et uniquement parce que j'avais envie de faire l'amour avec toi, et seulement toi, sans préservatif. C'est d'ailleurs ce que nous allons faire tout de suite, dit-il en se jetant sur moi avec jubilation.

Pas plus que lui, j'ai envie d'attendre. Mon corps a faim de lui après ce mois de famine. Mon sexe humide accueille avec reconnaissance son membre enfin débarrassé de toute protection. Je le perçois encore mieux en moi, et chaque mouvement me donne un plaisir intense, que ses baisers amplifient encore. Nous sommes comme soudés l'un à l'autre. Je perds tout contrôle sous ses assauts fiévreux, et je ne peux m'empêcher de gémir de plus en plus fort.

Heureusement que j'ai fermé la fenêtre !

Percival n'est pas plus maître de lui que je le suis de moi. Les yeux plantés dans les siens, je vois son regard se troubler à l'approche de l'orgasme, qui me prend quasi simultanément et m'emporte avec fracas.

Après le chaos, une torpeur bienfaisante se diffuse en moi. Mon corps, qui garde encore l'empreinte de l'étreinte passionnée, se détend lentement. Près de moi, Percival repose, à moitié assoupi. Il est baigné de sueur, tout comme moi. Il fait très chaud cette nuit, et je me demande avec amusement comment nous avons eu l'énergie de faire l'amour par des températures pareilles. Faut-il que nous nous soyons manqué !

J'aimerais m'abandonner à la délicieuse langueur d'après l'amour, mais je suis trop consciente que nous ne sommes pas seuls dans la villa. Je ne veux pas m'endormir, au risque de me faire prendre au matin. Qui sait si Julian ne va pas surgir à l'improviste ?

Maintenant que le désir s'est apaisé, je suis plus sensible à la chaleur écrasante qui règne dans la pièce. Je décide d'aller rafraîchir mon corps. Je soulève le plus délicatement possible le bras de Percival, posé en travers de mon ventre, mais il ouvre aussitôt les yeux.

– Où vas-tu ? me demande-t-il.

Je pose une main sur sa joue moite.

– Pas loin. Dans la salle de bain. Je reviens, dis-je en posant un léger baiser sur ses lèvres chaudes.

Je jette un œil à mon portable, que j'ai posé sur le chevet. Il est 2 heures du matin. Je ne sais pas si c'est très raisonnable de prendre une douche à cette heure dans une aussi ancienne maison. Je ne suis pas sûre de l'état de la plomberie, et je n'ai pas envie de réveiller toute la maisonnée.

Je vais ouvrir la fenêtre. Un air à peine frais pénètre dans la pièce, mais il me fait quand même du bien. Je laisse un instant la brise caresser mon corps brûlant, puis je me faufile dans la salle de bain. Des serviettes épaisses d'un blanc immaculé et des gants de toilette assortis ont été déposés obligeamment sur les étagères qui croulent sous les produits de spa. Lady Margaret sait décidément recevoir.

J'attrape un élastique dans ma trousse de toilette et ramène mes cheveux collés par la transpiration en chignon, sur le dessus du crâne. J'ai un peu l'air d'une danseuse.

Une danseuse lubrique qui vient de s'adonner sans vergogne et sans remords à la luxure...

Je fais couler un peu d'eau dans le lavabo et y baigne un des gants de toilette. J'essuie lentement mon visage en me regardant dans le grand miroir posé sur le mur en face de moi. Mes traits sont marqués par

les ébats ; des cernes se dessinent sous mes yeux qui brillent d'un éclat étrange, mais j'ai l'air serein. La plénitude que je ressens dans mon corps, je la vois dans mon reflet. Je ne peux m'empêcher de sourire : j'ai retrouvé mon comte charmant.

Je rince le gant à l'eau fraîche et le passe sur mon cou, mes bras, mes seins dont les pointes durcissent à ce contact. J'entends un bruit dans la pièce à côté.

Tiens, Percival s'est levé.

Je ne me retourne pas, je continue à fixer mon reflet ; je sais qu'il vient me rejoindre. Son visage apparaît dans le miroir, dans mon dos. Il dépose un baiser dans mon cou.

– Je peux t'aider ? susurre-t-il.

Sans un mot, je lui tends le gant. Il le prend de sa main droite et le fait glisser lentement le long de mon échine. Son autre main empoigne mon sein gauche. Je sens comme un élan dans mon ventre.

La bête se réveille...

Percival continue de caresser délicatement mon dos avec le linge mouillé. Nos regards sont fixés l'un sur l'autre, par le biais du miroir. Tandis que les doigts de sa main gauche jouent avec mon téton roidi, le gant humide descend lentement sur mes fesses qui se cambrent naturellement à ce contact. Le linge glisse entre mes jambes, que j'écarte pour mieux libérer le passage. Ce doux frottement sur mon sexe agit comme une étincelle qui embrase tout mon être. Je ferme à demi les yeux pour mieux savourer les sensations qu'il me procure. Percival se rapproche de moi et se penche pour m'embrasser.

La tête rejetée en arrière, j'abandonne ma bouche à sa langue impérieuse. Ce mouvement me fait cambrer davantage, et je sens contre mes fesses son pénis de nouveau dur. Percival laisse tomber le gant à terre. Je sens un doigt entrer dans mon intimité, et je ne peux retenir un soupir d'extase, tandis que son autre main a abandonné mon sein pour venir titiller mon clitoris. Je prends appui sur le lavabo et me penche en avant pour offrir sans entrave le bas de mon corps aux doigts experts de Percy. Je gémiss lentement, les yeux clos, au bord de l'orgasme. Mais, cette fois, j'ai la patience de me retenir. Je me penche davantage et lance un regard explicite à Percival. Je vois à son expression qu'il a compris ce que je voulais. Ses mains se retirent de mon sexe. Il empoigne son membre, le promène un instant entre mes fesses arquées, puis l'introduit dans mon vagin. Tout mon corps est parcouru d'un frisson, malgré la chaleur de la pièce.

Je nous observe dans le miroir. Quelques mèches se sont échappées de mon chignon et je suis de nouveau en sueur. La silhouette dénudée de Percy se détache derrière moi, qui suis penchée en avant. Mes seins tressautent à chaque fois qu'il entre en moi ; ses mains sont agrippées à mes fesses qu'il plaque contre sa toison blonde. Ce spectacle m'excite au plus haut point. Percival, qui ne me lâche pas des yeux, m'adresse un sourire entendu. Il accélère le rythme de ses allées et venues et se penche sur mon dos. Il vient glisser sa langue chaude dans mon oreille, puis me mordille le lobe.

– Tu aimes ? me susurre-t-il.

Je souris sans lui répondre, mais je lui tends mes lèvres qu'il prend fiévreusement. Je m'arc-boute

d'avantage contre lui et je roule de la croupe pour mieux jouir de son sexe qui me fouille, me transperce. À mesure que le rythme de son va-et-vient augmente, mon plaisir devient plus aigu, plus incontrôlable. Je lâche enfin prise, et il explose, irradiant mon corps qui frémit sous le choc. La même onde a traversé Percival, qui s'est raidi sous la jouissance, me serrant de toutes ses forces contre lui.

Nous sommes retournés nous allonger dans le lit défait.

– Ça valait le coup d'attendre, non ? me dit Percival.

Il éclate de rire, et je lui donne une petite tape sur l'épaule.

– C’était intense, certes, je te l’accorde, dis-je avec un sourire. Mais je ne crois pas qu’il soit utile de rester séparés aussi longtemps pour entretenir la flamme.

– Oh non, ça j’en suis persuadé, me dit Percival en posant un baiser sur mon nez. Tu me rends fou ; j’ai tout le temps envie de toi. Ç’en est presque inquiétant, ajoute-t-il en souriant.

– Alors, je t’en prie, fais-je en prenant son visage entre mes mains, ne me rejette plus comme tu l’as fait. J’ai peur que mon petit cœur fragile n’y survive pas, s’il survit... Je veux bien être patiente, composer avec tes peurs, mais si tu me repousses une nouvelle fois comme tu l’as fait, si tu disparais, tu pourrais bien à ton retour ne plus me retrouver. Compris ?

Percival me fixe de ses grands yeux bleus frangés de cils blonds, un doux sourire aux lèvres. Il bat légèrement des paupières, avant de murmurer :

– Compris.

21. Un frère dans un jeu de quilles

– Je passe te prendre à quelle heure ? me dit Percival.

– Vers 16 heures, ça ira ? Emily vient déjeuner à la maison. On n'a pas encore eu l'occasion de se retrouver toutes les deux.

Mon amie a rejoint sa famille en Toscane il y a seulement quelques jours.

– Je me fais du souci pour elle, dis-je. J'ai l'impression qu'elle n'est pas vraiment remise de sa rupture, même si elle essaie de donner le change.

Le silence se fait au bout du fil. Je me mords les lèvres. J'avais oublié que Percival était, même si c'est malgré lui, à l'origine de la rupture entre Emily et Douglas. Nous n'avons jamais abordé le sujet entre nous, mais lorsque j'ai revu les deux cousins ensemble, j'ai pu constater que Percy était aux petits soins pour Emily, et je me suis demandé s'il n'éprouvait pas une certaine culpabilité pour son chagrin.

Je me dépêche de changer de sujet.

– Alors, où m'emmènes-tu ce soir ?

– Tu verras bien, ma belle, me répond Percy, d'un ton taquin. C'est une surprise !

Ces trois dernières semaines, nous nous sommes revus en tête-à-tête et en secret plusieurs fois. J'avoue que j'ai craint au matin de nos retrouvailles, après notre nuit d'amour, qu'il me rejette une nouvelle fois, mais il n'en a rien été. Peut-être est-ce dû à ma menace de disparaître pour de bon à mon tour s'il me repoussait encore ? Quoi qu'il en soit, il est venu plusieurs fois depuis me retrouver après mon travail, et il m'envoie de doux (et coquins) messages quand nous sommes séparés. Manifestement, il n'a pas menti quand il disait avoir tout le temps envie de moi ; il ne cesse de me le prouver. Il s'est même libéré pour passer quelques nuits chez moi, Piazza dei Ciompi. Enfin, une partie de la nuit seulement ; il s'est toujours débrouillé pour rentrer avant le réveil de son fils... et des redoutables femmes avec lesquelles il partage sa résidence. C'est qu'elles ont des antennes, ces trois-là ! Je suppose qu'il avait envie d'éviter d'éventuelles questions embarrassantes de ces curieuses invétérées. Cela ne me gêne pas. Je préfère aussi que notre relation reste secrète. Je ne suis pas encore prête à la vivre au grand jour.

Cependant, ce soir, Percival va découcher : il a prévu de m'emmener pour une courte escapade ce week-end. Je n'ai aucune idée du prétexte qu'il a donné pour justifier son absence.

– Bon, je serai là à 16 heures, me dit Percy. Mais sois prête, on n'a déjà pas beaucoup de temps pour nous.

Je raccroche avec un sourire béat aux lèvres. À vrai dire, ce sourire un peu stupide, je n'arrive pas à l'effacer de mes lèvres depuis trois semaines, depuis mes retrouvailles avec Percy. Il se montre le plus ardent, le plus délicat et le plus passionné des amants ; c'est comme s'il voulait rattraper le temps perdu

et effacer la souffrance qu'il m'a causée en me rejetant et en disparaissant de ma vie après mon séjour au château. Je suis sur un petit nuage. Mimi s'en est d'ailleurs aperçu ; elle a fait quelques allusions à ce sujet, mais il est encore trop tôt pour que je lui parle de Percy.

Je finis de dresser la table quand la sonnette retentit. Emily est arrivée.

– Comme c'est joli chez toi ! s'extasie-t-elle en découvrant mon appartement.

Ce n'est certes pas Amberdel, mais je suis plutôt contente de mon petit intérieur. C'est mon premier appartement de célibataire. J'ai consacré pas mal de temps à son aménagement et sa décoration, et j'en suis assez fière. Ma chambre est pourvue d'une petite terrasse qui donne sur les toits des Florence. Au bout du long couloir lambrissé, ma salle à manger-salon donne sur une ravissante placette.

– C’est quoi déjà, cette coupole ? me demande Emily en s’accoudant au rebord de la fenêtre.

– Oh, rien du tout. Juste le Duomo, ou la cathédrale Santa Maria del Fiore, si tu préfères !

– Ah, c’est ça ! s’exclame-t-elle. Désolée, ajoute-t-elle en riant, je n’ai pas encore eu le temps de découvrir la ville.

– Dès que je peux me libérer, je te sers de guide. Mais tu sais, avec le défilé qui approche, c’est un peu compliqué. Installe-toi. On déjeune tout de suite ? Tu as faim ?

– Très ! Je n’ai pas pris de petit déjeuner ; je me suis levée trop tard, répond Emily en prenant place à table. On était invités hier chez les Baldrige, des vieux amis de Grand-mère. Elle a obligé Percy à venir, au nom de je-ne-sais-quelle- convenance. Il était contrarié, mais ça avait l’air de faire tellement plaisir à Grand-Ma. Tu sais comme il est avec elle, il ne peut pratiquement rien lui refuser... Mais je crois qu’il avait d’autres plans pour la soirée. Il n’a pas décroché un mot du repas.

Je détourne les yeux en rougissant. Effectivement, Percy et moi devions dîner ensemble, et il a dû annuler. Il était assez contrarié, et c’est pour ça qu’il a décidé que l’on irait passer le week-end ensemble pour rattraper le temps perdu.

– Il s’absente souvent ces temps-ci, sans que l’on sache vraiment où il va, continue Emily. Une nuit d’insomnie, j’étais à la fenêtre et je l’ai vu rentrer vers 4 heures du matin.

– Tu veux du vin ? dis-je pour faire diversion, tout en la servant sans attendre sa réponse.

– Matilda... reprend Emily en me regardant par-dessous. Tu ne me cacherais pas quelque chose ?

Je lui compose une assiette d’antipasti, le temps de réfléchir à ce que je vais dire.

Ça n’a pas de sens, je ne peux pas cacher plus longtemps à Emily ma liaison avec Percival.

– Bon d’accord, oui, on se voit Percy et moi.

– Mais pourquoi tu ne m’as rien dit ? s’exclame-t-elle.

– Mais parce que... commencé-je, embarrassée. D’abord, c’est tout récent. Tu sais, il ne m’a pas dit au revoir quand je suis partie d’Amberdel, et il ne m’a pas donné de nouvelles pendant un mois. Je croyais ne jamais le revoir. Et puis, il a débarqué ici et... de fil en aiguille... voilà quoi.

– C’est pour toi qu’il a changé ses plans alors... Tout le monde se demandait pourquoi il n’était pas reparti en Argentine. C’était pour TOI ! dit Emily en me montrant du doigt avec un grand sourire ravi.

– Ça, je sais pas... dis-je en baissant la tête, gênée.

– Comment ça ? Mais c’est évident, dit Emily, catégorique. Dis donc, il doit vraiment tenir à toi. Mais pourquoi vous voyez-vous en cachette alors ? Grand-Ma et Lavinia seraient ravies de vous savoir ensemble. Elles s’inquiètent de le voir s’enfermer dans le célibat, et elles t’adorent. Sans parler de Julian et de moi !

– C’est compliqué... dis-je en soupirant. Je ne sais pas trop où cela va nous mener. On n’a pas fait de plans, on n’a pas parlé de l’avenir, on ne s’est rien promis. Même s’il ne retourne pas en Argentine, il vivra en Angleterre. Pour l’instant, on profite juste de ses vacances. Je ne sais pas ce qu’il pense de notre relation ; je sais juste qu’il a envie de me voir. Il se montre attentionné, adorable, charmant... fais-je en rougissant de plus belle.

– Et toi, tu penses quoi ? Tu ressens quoi ? me questionne mon amie.

– Moi, je l’aime, dis-je sans tergiverser.

Emily me regarde les yeux écarquillés, sans doute aussi surprise que moi-même de ma spontanéité.

– Oui, je l’aime, dis-je avec un rire gêné. Ça fait longtemps que je n’ai plus de doute sur ce que je ressens. Tu m’aurais vue quand je suis revenue d’Amberdel... Je n’avais goût à rien ; on aurait dit un zombie. Je pensais tout le temps à lui. Je n’aurais pas cru pouvoir être aussi malheureuse, et aussi heureuse, depuis qu’il est revenu dans ma vie. Je l’aime, Emily. Irrémédiablement. C’est lui. C’est une évidence, comme a dit un jour ta grand-mère. Je n’ai aucun doute à ce sujet, et ça n’a rien à voir avec ce que j’ai vécu avec Orlando. J’aime Percival et je n’imagine pas un instant ma vie sans lui.

– Tu lui as dit ?

– Non. J’ai trop peur de le perdre, avoué-je en baissant la tête.

– Mais qu’est-ce que tu racontes ? demande Emily, étonnée.

– Je crois que Percival n’est pas encore guéri de son veuvage, de l’accident. Il éprouve encore de la culpabilité pour ce qu’il s’est passé, et il a peur de l’engagement. Ça nous a déjà séparés une fois, je ne veux pas que ça se reproduise. Je ne veux rien exiger rien de lui. Pas question pour l’instant de parler d’après. Pour l’instant, on est dans une petite bulle ; personne ne sait rien, personne ne vient s’immiscer entre nous. Le passé reste à sa place, il n’existe pas. On profite tous les deux de l’instant présent. Et si ça ne doit durer que le temps d’un été...

Je m’interromps. À cette perspective, les larmes me sont venues aux yeux malgré moi.

Je me reprends.

– Mais ne pensons pas à ça. Pour l’instant, je suis heureuse comme je ne l’ai jamais été, dis-je en souriant. Alors, arrêtons de parler de moi. Et toi, comment vas-tu ?

Je regarde attentivement mon amie, un peu embarrassée rétrospectivement d’avoir évoqué mon bonheur alors qu’elle traverse une période si difficile.

– Oh moi... dit-elle, avant d’avaler un artichaut mariné. Pour te dire la vérité... je suis soulagée. Je crois que je m’étais embarquée trop vite dans cette histoire avec Douglas. Je m’étais emballée. Je crois que depuis la mort de mes parents, j’avais cette envie de fonder ma propre famille et, quand j’ai revu Douglas, j’ai cru que c’était le bon... simplement parce que j’avais envie d’y croire. Ça ne fait pas moins mal, dit-elle en faisant une grimace. J’ai quand même morflé, mais je me suis rendu compte que c’était surtout mon amour-propre qui en avait pris un coup. Mes sentiments... aujourd’hui, c’est comme s’ils

n'avaient jamais existé. C'est très curieux. Ils se sont envolés quand je l'ai vu, éructant, dans la salle à manger. Beurk. Je me demande comment j'ai pu envisager de passer le reste de ma vie avec lui.

Je ne sais pas quelle est la part de méthode Coué dans les confidences de mon amie, mais je dois dire qu'elle a l'air plutôt sincère.

C'est alors que ma sonnette retentit. Emily me regarde, la fourchette suspendue à mi-chemin de ses lèvres.

– Tu attends quelqu'un ? s'étonne-t-elle.

– Non, dis-je en fronçant les sourcils.

C'est la voix de Paul, mon frère, qui me répond dans l'interphone.

Depuis l'enfance, Paul et moi sommes très proches ; on s'adore. Il a quatre ans de plus que moi, mais j'ai souvent l'impression d'être sa grande sœur. Je suis très protectrice envers lui, car aussi intelligent et gentil qu'il soit, c'est une tête brûlée qui a une propension à avoir des mauvaises fréquentations et à se mettre dans de sales draps. Rien de méchant jusqu'à présent, mais mes parents et moi nous sommes fait pas mal de souci pour lui. On attend avec impatience qu'il mûrisse un peu.

Paul est peintre, et il est très talentueux. Je ne dis pas ça parce que je suis sa sœur ; tous ses professeurs ont été unanimes à ce sujet. Il n'a pour l'instant recueilli qu'un succès d'estime auprès d'un petit cercle, mais je suis sûre qu'il aura bientôt la reconnaissance qu'il mérite. En attendant, il vit de petits boulots, comme tous les artistes débutants, et tout son argent, ou presque, passe dans la location de son atelier et dans son matériel.

– Ciao, sorella. Désolé de passer sans prévenir, mais j'étais dans le coin et j'avais un petit creux, dit-il en entrant dans l'appartement, casque à la main.

Il s'immobilise en voyant Emily attablée. Ils ne se sont jamais rencontrés auparavant. Paul était en colonie lorsqu'Emily est venue me voir la première fois quand ma famille habitait encore Paris ; la seconde fois, il était parti en vacances avec des copains. Lorsqu'Emily et moi nous sommes retrouvées ensuite, c'était hors du cadre familial.

Je fais les présentations. Emily a tout de suite l'air sous le charme de Paul. Il faut dire que c'est un grand séducteur devant l'Éternel. Il est certes joli garçon, avec ses cheveux bruns bouclés et ses yeux verts rieurs, mais il aussi très enjôleur. Femmes, enfants et même animaux, tous ont du mal à lui résister. Je lui ai connu de nombreuses petites amies, mais aucune ne lui a jamais donné envie de se caser. Il tient plus que tout à sa liberté chérie. Et tant mieux, car je me demande quelle femme supporterait de vivre aux côtés d'un homme, aussi beau et adorable soit-il, qui peut passer des nuits à peindre, disparaître pendant trois jours parce qu'il console un ami aux amours compliqués ou se mettre au violon pendant des heures pour faire venir l'inspiration. Tout ça dans un capharnaüm de toiles et de restes avariés duquel surnage une forte odeur de térébenthine !

Emily, quant à elle, n'a pas l'air de laisser Paul indifférent ; je connais toutes les expressions de mon frère, je sais bien quand une femme lui plaît.

Il va falloir que je garde un œil sur lui.

– Je peux me joindre à vous ? demande Paul.

– Mais bien sûr, répond aussitôt Emily, alors que j’ouvrais la bouche pour dire à Paul que nous voulions déjeuner entre copines.

Je la regarde, étonnée. Elle a l’air vraiment ravie de la présence de mon frère. Après tout, si elle préfère déjeuner à trois plutôt que de ressasser ses déboires en tête-à-tête, pourquoi pas ?

Je fais signe à mon frère de nous rejoindre. Tout sourire, il attrape une chaise et se met à table avec nous.

– Tu sais pas avec qui j’ai passé la soirée ? me demande-t-il, en se servant abondamment de la salade de roquette et de prosciutto.

– Non, mais tu vas me le dire, lui réponds-je placidement.

– Ton ex.

– Orlando ? dis-je, surprise.

– Oui. J’étais dans une soirée pour le lancement de je-ne-sais-quoi...

– Tu vas à une soirée sans savoir pour quoi elle est donnée ? le coupé-je.

– Ben oui, c’est un pote qui m’y a traîné. Bref, j’étais là à m’ennuyer ferme quand il a rappliqué avec un mannequin russe, Olga ou Paulina...

– Irina.

– Ouais, c’est ça. Bref, il était avec cette blonde magnifique, mais, quand il m’a vu, il l’a plantée dans un coin et m’a sauté dessus. Il voulait me poser des questions sur toi. Manifestement, il n’est pas passé à autre chose.

– Mais non, dis-je, embarrassée.

Je regarde Emily, gênée. Surtout après les confidences que je viens de lui faire ! Elle avait bien raison quand elle comparait ma vie sentimentale avec Les Feux de l’amour.

– Oh, mais si, continue Paul, sans sembler s’apercevoir de mon embarras. Il voulait savoir si tu étais libre, s’il avait encore une chance... Il a laissé la top en plan et il m’a entraîné pour faire la tournée des bars dans tout Florence. On a fini par atterrir à mon atelier. Il voulait voir mon travail, figure-toi ! Il était tout miel et tout sucre ; je me demande si c’est toi qui lui manques ou si c’est moi en fait... dit-il en regardant Emily, qui lui adresse un grand sourire en retour.

Ça fait longtemps que je ne l’ai pas vu sourire comme ça. Merci Paul ! Je ne suis pas sûre que j’aurais obtenu le même résultat toute seule...

– Il était bourré, il a trouvé tout génial, continue Paul. Surtout une toile... une sorte de pastiche façon Julius que j’avais faite pour m’amuser. Figure-toi qu’il a cru que c’était un original de Julius. Il voulait absolument l’acheter !

– J’espère que tu lui as dit que c’était un faux ? dis-je, soudain inquiète devant l’expression narquoise de Paul.

– Je lui ai dit que c’était Julius lui-même qui me l’avait offerte !

Emily éclate de rire. Je la regarde avec un air contrarié.

Si en plus elle l'encourage...

– Mais non, tu n'as pas fait ça ? fais-je en me retournant vers Paul.

– Ben si, dit Paul, l'air innocent. Personne ne sait qui est ce Julius ; on l'a jamais vu. Il peut très bien être Italien ou un de mes amis... Après tout, je fréquente pas mal d'artistes... Je lui ai dit que j'avais hébergé Julius avant qu'il ne devienne célèbre, et qu'il m'a remercié par un tableau.

– Vous auriez pu dire que c'était vous, lâche Emily.

– Ah ! dit Paul en se frappant le front. T'as raison, je n'y avais pas pensé. La tête qu'il aurait faite !

Et ils rient de nouveau tous les deux, complices. Je suis beaucoup moins d'humeur à plaisanter. Je connais mon frère et sa propension à faire des bêtises.

– Tu ne lui as quand même pas vendue ? dis-je à Paul, consternée.

– Non, me répond Paul avec un air qui ne me dit rien de bon. Mais je ne sais pas pourquoi je l'ai pas fait, ajoute-t-il avec une grimace. Après tout, j'ai travaillé sur cette toile, et il l'adore. Qu'est-ce que ça peut faire de qui elle est ? Et avec tout l'argent qu'il a... Il m'a proposé une petite fortune. Pour lui, ce n'est rien, mais pour moi, ce serait beaucoup. S'il achetait cette toile, il ferait acte de mécénat, non ?

– Mais tu plaisantes ? dis-je en m'agaçant, cette fois sérieusement.

Je suis choquée par ses propos, qui ont cependant l'air de beaucoup amuser Emily.

– Tu sais qu'il est capable de le faire ? dis-je, alarmée.

– Ça va, sœurlette. Calme-toi ! Je ne lui ai pas vendue, et je ne vais pas le faire. J'ai dit que j'y tenais beaucoup et que je ne pourrais pas m'en séparer.

– Paul, écoute-moi bien, dis-je, à peine rassérénée. Ne fais jamais ça. Tu vois ça comme une grosse blague, mais ça s'appelle de l'escroquerie. Tu comprends ça ?

– Oui, oui, d'accord, dit-il en soupirant, comme un enfant pris en faute. Changeons de sujet ; tu sais que t'es pas drôle des fois, Matilda ? Alors Emily, dit-il en se tournant vers mon amie avec un grand sourire aux lèvres, ça fait quoi d'être de nouveau sur le marché ?

Je suis atterrée. Je prends ma tête dans mes mains, morte de honte. Quand, à ma grande surprise, j'entends Emily éclater de rire.

– Mais ce n'est pas si mal, finalement ! lui répond-elle. J'ai une robe de mariée sur les bras, mais au moins je suis prête pour la prochaine fois. Et en attendant, je peux m'arrêter de m'épiler.

Mais qu'est-ce qui lui prend ? Elle est devenue folle ?

Je lève la tête et je les regarde, mon frère et ma meilleure amie, qui s'entendent manifestement comme larrons en foire. Ils sont pourtant si différents tous les deux. Ce spectacle me laisse quelque peu perplexe...

– C'est ta première fois à Florence ? demande Paul, en se servant un verre de vin.

– En fait, oui, répond Emily.

– Et ça te plaît ? poursuit-il.

– Le peu que j’en ai vu en venant jusqu’ici, oui beaucoup. Mais je n’ai pas encore eu le temps de visiter. Je ne suis arrivée qu’il y a quelques jours, et je suis restée depuis chez ma grand-mère, à quelques kilomètres d’ici.

– Tu vas adorer. Je suppose que Matilda va te faire visiter ce week-end ?

– Non, en fait, Matilda ne peut pas. Je suis juste venue déjeuner.

– Euh... oui, j’ai rendez-vous après, dis-je en restant évasive.

Je n’ai encore rien dit à Paul au sujet de Percival.

– Mais j’ai encore du temps devant moi, reprend Emily, je vais rester quelques semaines en Toscane.

– Et moi, j’ai tout mon après-midi, déclare Paul, avec un sourire plus éclatant que jamais. Ça te dit de faire un tour ? J’ai ma Vespa en bas. Matilda, tu lui prêteras ton casque ?

– Euh... oui bien sûr, dis-je, en essayant de cacher mon hésitation.

– Alors on fait comme ça, dit Paul, tout joyeux. Matilda, on mange quoi ensuite ? J’ai senti une délicieuse odeur de lasagnes en entrant...

Après le déjeuner, je parviens à éloigner, non sans mal, Paul d’Emily. Pendant que mon amie récupère ses affaires dans ma chambre et profite une dernière fois de la vue de ma terrasse, j’entraîne Paul dans la cuisine, sous prétexte de lui donner les restes de lasagnes. D’habitude, c’est maman qui lui concocte des petits plats pour assainir son régime de célibataire, composé essentiellement de junk food. Mais depuis qu’elle est partie faire le tour du monde avec mon père, qu’elle vient d’épouser pour la seconde fois après plusieurs années de séparation, c’est moi qui veille tant bien que mal à l’équilibre alimentaire de Paul.

– Paul, je voudrais que tu fasses attention avec Emily, dis-je en parlant aussi bas que possible.

– Attention à quoi ? me demande-t-il, étonné.

– Je te rappelle qu’elle vient à peine de rompre ses fiançailles ; elle est vulnérable. Alors je t’en prie, ne lui fais pas ton numéro de charme.

– Mais de quoi tu parles ? dit-il en me dévisageant de ses grands yeux innocents dont j’ai appris à me méfier. Je l’emmène juste visiter Florence. Tu devrais plutôt me remercier de servir de guide à ton amie pendant que toi, tu vas traîner on-ne-sait-où avec on-ne-sait-qui, dit-il l’air soupçonneux.

– Habile changement de sujet, mais tu ne m’auras pas sur ce coup-là. On parle d’Emily, pas de moi. Je te connais ; j’ai bien vu la tête que tu as faite en la voyant. Je sais qu’elle te plaît. C’est pour ça que je te dis et te le répète : ne t’amuse pas avec elle. Aujourd’hui, tu la vois forte, gaie, mais tu ne l’as pas vu pleurer comme moi, il n’y a pas si longtemps. Emily peut s’emballer très vite. Je ne veux pas qu’elle souffre encore. Et encore moins par ta faute. C’est compris ?

– Oui, dit-il en soupirant. Ne t’en fais pas. Je n’y toucherai pas, dit-il en déposant une bise sur ma joue, avant de se diriger vers la porte. Sauf si elle insiste, ajoute-t-il avec un clin d’œil, avant de sortir.

22. La perfection... ou presque

– C’est magnifique ! m’écricé-je, en prenant appui sur la rambarde de la terrasse avec vue plongeante sur la baie.

C’était ça la surprise : Percival a réservé une suite à l’hôtel Il Pellicano. Comme beaucoup d’Italiens, je connais de nom cet hôtel réputé de Porto Ercole, sur la presqu’île du Monte Argentario, mais je n’y étais jamais allée. Je suis émerveillée par l’établissement, luxueux mais sans aucune ostentation, parfaitement intégré dans la nature encore sauvage de ce côté de la côte toscane. Les différents bâtiments, qui surplombent la mer, sont disséminés dans la végétation, sur plusieurs niveaux ; un ascenseur creusé dans la roche mène à la plage privée, en contrebas. Notre cottage est niché parmi les pins, les cyprès et les bougainvillées. Le sol est recouvert de tomettes rouges. La décoration, sobre et raffinée, dans les tons clairs, mélange meubles anciens, objets design et tissus aux imprimés à l’esprit vintage. Dans notre suite, tout est pensé pour créer une atmosphère de sérénité et de détente, et j’ai plus l’impression d’être dans une maison de campagne – luxueuse certes – chez des amis, que dans un cinq-étoiles.

– Ça te plaît ? me susurre Percival à l’oreille.

Je me retourne vers lui et me pends à son cou.

– J’adore ! Mais tu m’aurais emmenée dans une cabane de pêcheur, j’aurais été aussi heureuse, lui réponds-je.

Percy éclate de rire.

– Eh bien, moi qui ai fait jouer mes relations pour avoir une chambre au dernier moment ! Je saurai pour la prochaine fois.

Je me blottis contre lui.

– Non, tu as bien fait. J’adore ici, c’est merveilleux. Ce que je veux dire, c’est que je suis heureuse de passer le week-end avec toi, et je l’aurais été où que ce soit.

Percival me caresse tendrement les cheveux.

– J’avais compris Matilda, dit-il. Moi aussi, je suis heureux d’être avec toi. Tu me rends heureux.

Je lève la tête et le regarde, à la fois émue et étonnée. Ce n’est pas vraiment le genre de Percival de se laisser aller à de telles déclarations. Mon expression incrédule a l’air de l’amuser. Il m’attire à lui et m’embrasse tendrement.

– Oui, Matilda, je suis heureux avec toi, et je t’en suis reconnaissant. Alors je veux tout faire pour que tu sois heureuse aussi. Considère que je suis à ton service ce week-end. Tu n’as qu’un mot à dire,

j'obéirai. Tu veux faire quoi ? Tu veux qu'on aille faire un saut dans la piscine ou se promener dans la propriété ?

– Et si on restait ici ? dis-je avant de lui prendre la main et de l'entraîner à l'intérieur de la chambre.

– Les désirs de madame sont des ordres, dit-il d'un air docile, tandis que j'entreprends de déboutonner sa chemise.

La nuit a été magique. Après un souper fin au restaurant doublement étoilé de l'hôtel, nous sommes pressés de regagner notre suite pour laisser libre cours à notre désir déjà renaissant. Nous avons fait l'amour une grande partie de la nuit, avec le bruit des vagues en fond sonore...

Pour la première fois, je me réveille dans les bras de Percival. Il est encore endormi ; je peux ainsi l'observer à mon aise, admirer ses traits réguliers, ses lèvres si bien ourlées, son nez droit. Je suis du bout des doigts le dessin parfait de ses sourcils, les contours de sa mâchoire volontaire. Dédaignant la climatisation, nous avons laissé la porte-fenêtre ouverte, mais les rideaux sont à moitié tirés, et j'entends le bruit du ressac en contrebas et le chant des oiseaux qui s'éveillent aux premières lueurs du jour.

Blottie contre l'homme que j'aime, celui que j'ai tant attendu, je n'en reviens pas de tant de bonheur. L'instant est si parfait que cela me fait peur. Je sais que la perfection n'est pas de ce monde et que rien ne dure toujours... Je chasse vite ces sombres pensées de ma tête et me serre contre le corps chaud de Percival. Je ne veux pas penser à après ; je veux juste savourer le moment présent de toutes les fibres de mon être. Et c'est le sourire aux lèvres, apaisée, que je me rendors.

Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque nous émergeons enfin du lit et que nous prenons place devant le petit déjeuner qu'on nous a installé sur la terrasse de la salle à manger de notre suite. Abrisée des rayons déjà forts par un parasol, j'admire la vue sur la mer tout en dégustant une délicieuse salade de fruits frais. Percival est attablé en face de moi, et il a l'air plus absorbé par la contemplation de ma petite personne que par ses pancakes.

– J'ai de la crème sur le menton ? dis-je en me frottant le visage.

– Mais non, je te trouve juste très belle, dit-il en s'approchant de moi par-dessus la table. J'ai envie de toi ; on retourne au lit ?

Je rougis de plaisir et de fierté devant son désir jamais rassasié. Je tends ma main pour caresser son visage quand son portable sonne. Il le regarde et fronce les sourcils.

– C'est mon avocat. Pas le genre d'Osmond de m'appeler pour rien un dimanche. Désolé, je dois répondre, constate-t-il avant de décrocher en disant : Oui, Osmond ? Que se passe-t-il ?

Son visage, rieur il y a quelques secondes, s'est fermé tandis qu'il écoute son interlocuteur.

– Mais comment est-ce possible ? dit-il, avant de se lever et de partir s'enfermer dans la chambre.

Je reste seule, attablée devant le petit déjeuner. Tout ce qui me paraissait si tentant il y a quelques minutes, les pancakes, les viennoiseries, les œufs brouillés, me laisse maintenant indifférente. Je n'ai plus

faim. J'ai l'intuition que notre week-end de rêve s'est achevé avec la sonnerie du téléphone.

Ça fait plusieurs minutes que Percival s'est enfermé. Aucun son ne sort de la chambre, et je ne peux deviner le motif de l'appel de son avocat. Le temps passe sans que Percival ne réapparaisse. Je suis de plus en plus angoissée. Quelque chose me dit qu'il n'est pas question ici de gestion de patrimoine ou d'autres affaires dont Percival s'occupe, mais de quelque chose de bien plus grave.

Mais quoi ?

Percival sort enfin de la chambre, et à sa mine défaite, je devine que je ne me suis pas trompée. Aucune histoire d'argent ne le mettrait dans cet état.

– Que se passe-t-il, Percival ? m'enquiers-je en me redressant sur ma chaise.

Percival vient s'asseoir en face de moi, l'air sombre.

– Les Connelly, me répond-il simplement.

– Quoi, les Connelly ? C'est qui ?

– Les parents de Charlotte. Ils veulent la garde de Julian.

– Quoi ? crié-je presque.

Je reste un instant stupéfaite ; ce que me dit Percy me paraît dénué de sens. J'ai dû mal comprendre. Voyant mon air incrédule, Percival précise :

– Ils ont déposé un dossier devant une Magistrates' court pour qu'on me retire la garde de mon fils et qu'on la leur confie. Il va y avoir une enquête.

– Une enquête sur quoi, sur qui ? dis-je, catastrophée.

– Sur moi. Ils disent que je ne suis pas un bon père.

– Mais enfin, pourquoi ? Et pourquoi maintenant ? Ça fait trois ans que tu élèves ton fils seul, dis-je effarée. C'est maintenant qu'ils se réveillent ?

– L'altercation entre Douglas et moi a été relayée par certains journaux. Je suppose que les Connelly fourbissaient leurs armes depuis un moment et qu'ils ont saisi l'occasion qui se présentait. Ils sont prêts à tout et ont énormément d'argent. Ils peuvent payer des témoins, disposer d'enquêteurs qui vont fouiner partout, d'une armée d'avocats...

– Mais ils n'ont aucune chance ! dis-je, catégorique. Tu es un père irréprochable. C'est absurde ! Et tu as aussi les moyens de t'offrir les meilleurs avocats.

– Apparemment, il y a un témoignage de Douglas versé au dossier, ajoute Percival d'un air sombre. Ils veulent me faire passer pour un homme violent et immature. Et ils ressortent toutes mes frasques de jeunesse.

Je suis effondrée.

– Mais ils ne peuvent pas retenir des bêtises contre toi, des erreurs de jeunesse sans conséquences ! Tu as fait malgré tout des études brillantes, tu es diplômé d'Oxford, tu es devenu un homme d'affaires

respecté... énoncé-je.

Mais mes arguments ne semblent pas rassurer Percy.

– Il y a plus grave, ajoute-t-il d'une voix blanche. Ils ont su aussi que Julian avait failli se noyer dans le lac, à Amberdel ; je suppose qu'ils ont soudoyé l'ex-nounou que j'ai virée.

– Mais c'est arrivé par sa faute ! C'est elle qui l'a laissé sans surveillance. Elle était quand même payée pour veiller sur lui ! m'offusqué-je.

– Tu crois que ça la gêne ? dit Percy avec un rictus amer. Ou que ça les gêne eux ? Ils ont obtenu l'info auprès d'elle, et maintenant, ils disent que je laisse mon enfant entre des mains incompétentes, que je suis incapable d'assurer sa sécurité.

Ça n'est pas possible ! On ne peut pas enlever Julian à Percy. Aucun juge ne fera cette erreur !

– Mais c'est faux ! fais-je, atterrée. Tu fais tout pour lui ; tu l'aimes plus que tout. Et Julian t'adore. S'il vivait loin de toi, il serait trop malheureux. Il grandit déjà sans sa mère, ils veulent qu'ils grandissent sans son père ? C'est affreux. Pourquoi font-ils cela ?

– Ils me détestent, laisse tomber sèchement Percival, le regard dur, en se levant de sa chaise et en se tournant face à la mer.

– Mais enfin, pourquoi ? Qu'ont-ils contre toi de si grave qu'ils veulent t'enlever ton enfant ?

– Ils me tiennent pour responsable de la mort de leur fille. Et, sur ce point, ils n'ont pas tort, ajoute-t-il en passant ses mains dans ses cheveux.

– Mais non, ce n'est pas ta faute, c'était un accident ! dis-je avec véhémence, en me levant à mon tour. Comment peuvent-ils t'en vouloir, te poursuivre d'une telle haine ? Tu as déjà tellement souffert ; tu aimais tellement leur fille !

Percival tourne la tête vers moi et plante ses yeux dans les miens, le regard fixe. Je ne lui ai jamais vu cette expression, et j'avoue qu'il me fait presque peur. Sans le vouloir, je recule d'un pas.

Percival reste un instant sans rien dire. Avant d'articuler, d'une voix tranchante comme une lame, ces mots :

– Je n'aimais pas Charlotte. Et je l'ai tuée.

23. Le couple était presque parfait...

– Comment ça, tu l’as tuée ? dis-je effarée, en dévisageant Percival.

Il fait un pas vers moi, mais soudain, prise de panique, je recule instinctivement. Mon effroi n’a pas échappé à Percival, dont les yeux se voilent de tristesse.

L’homme que j’aime vient de m’annoncer qu’il a tué son épouse décédée il y a trois ans ! Vous réagiriez comment, vous ? !

Je m’en veux immédiatement d’avoir perdu mon sang-froid.

– Je t’en prie, Percival, explique-toi, dis-je d’une voix implorante.

– Pas ici, dit-il.

J’avais oublié un instant que nous étions sur la terrasse. Effectivement, on peut nous entendre de l’un des cottages voisins. Abandonnant le copieux petit déjeuner à peine entamé sur la table, je le précède dans le salon de notre suite, à l’abri des oreilles indiscrètes.

Ce week-end de rêve est en train de se transformer en cauchemar.

– Je t’en prie, assieds-toi, dit Percival dans mon dos.

Il fait déjà chaud en cette fin de matinée d’été, mais j’ai soudain froid dans mon peignoir de bain, que je resserre un peu plus autour de moi en prenant place sur le canapé. Au lieu de s’installer près de moi, Percy s’assied à distance sur un tabouret. Je n’ose pas aller le rejoindre ; ce silence soudain me paralyse. Je le regarde, attendant qu’il reprenne la parole. J’ai peur de ce qu’il va me dire, mais je dois l’entendre.

– Tu dois le savoir, je suppose, même si on n’en a jamais parlé ensemble, c’est moi qui pilotais l’avion lors du crash dans lequel Charlotte a perdu la vie.

– Oui, je sais bien, mais cela ne fait pas de toi un meurtrier pour autant. C’était un accident, dis-je d’une voix moins affirmative que je ne l’aurais voulu.

– Et qu’en sais-tu ? Je ne le sais pas moi-même ! dit-il en prenant sa tête entre ses mains.

Je le regarde, interloquée.

– Matilda, j’ai perdu la mémoire ! dit Percival en me regardant avec un air désespéré. Je ne me souviens de rien entre le moment où l’on a décollé et mon réveil à l’hôpital. Ce que je sais, c’est que ce jour-là, il n’y avait aucune turbulence annoncée et que la météo était idéale. Cet accident n’aurait jamais dû se produire.

– Mais... Ça ne veut pas dire que tu es responsable du crash, dis-je.

– Tu ne comprends pas ! fait Percival. Je n’aimais pas Charlotte... je la détestais !

Je tombe des nues ! J'ai bien cru comprendre, aux allusions de Lavinia, la mère de Percival, que le couple que formait Percy et Charlotte n'était pas aussi parfait que ce que les gens pensaient, mais de là à imaginer qu'il la détestait...

– Mais tu l'as épousée pourtant ? poursuis-je.

– Ce n'était pas un mariage d'amour, Matilda. Loin de là ! dit-il en soupirant. Je lui ai demandé de m'épouser quand j'ai su qu'elle était enceinte. J'étais sorti quelque temps avec elle ; pour moi, c'était une aventure parmi d'autres. À l'époque, je collectionnais les histoires de ce genre. J'étais jeune, irresponsable et insouciant, et Charlotte est tombée enceinte. Elle voulait garder l'enfant. Puisque j'avais été assez stupide pour ne pas prendre de précaution, je devais assumer mes responsabilités. Je ne pouvais pas faire autrement ; je ne supportais pas l'idée que mon enfant grandisse sans père et loin de moi. J'ai demandé Charlotte en mariage, mais je te jure, je ne lui ai jamais caché que je n'étais pas amoureux d'elle. Elle était très belle, c'est vrai, élégante et charmeuse, mais nous n'avions rien en commun. Charlotte n'aimait que les fêtes, les soirées mondaines. Elle passait ses journées à faire du shopping ou à cancaner avec ses amies de la jet-set. Moi, je commençais à m'éloigner de ce milieu vain qui m'avait amusé un temps. Charlotte a accepté ma demande, en sachant mes sentiments. Mais j'ai eu la faiblesse de lui dire que peut-être, avec le temps, ils pourraient évoluer. On s'était très peu fréquentés en réalité, avant qu'elle ne tombe enceinte. Je n'y croyais pas trop, mais j'avais l'espoir qu'en apprenant à la connaître, mes sentiments changeraient.

Il se tait soudain et ses yeux se perdent dans le vague.

– Et ? dis-je pour l'inciter à reprendre.

– Ça a été pire, reprend-il. Charlotte adorait les... paradis artificiels. Je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. Je me demande encore comment j'ai fait. Je devais vraiment peu m'intéresser à elle, car j'ai compris après tout le monde ses addictions. Elle avait dû faire une pause lorsque je l'ai rencontrée, et surtout pendant sa grossesse, mais après... elle a repris de plus belle. Quand je m'en suis rendu compte, j'ai d'abord essayé de l'éloigner de Londres et de ses mauvaises fréquentations, pour son bien et celui de notre bébé. Nous sommes allés vivre un temps à Amberdel, mais elle n'a pas supporté ; elle s'y ennuyait. Elle faisait des escapades de plus en plus fréquentes pour rejoindre sa bande d'amis, me laissant Julian. J'avoue que je ne cherchais pas à la retenir ; j'étais content de ne plus l'avoir sous les yeux toute la journée, désœuvrée et amère, de plus en plus virulente et agressive, quand elle ne sombrait pas dans la léthargie. Je crois qu'elle était réellement amoureuse de moi au début, et elle a compris que son amour ne serait jamais réciproque. Quand elle revenait de Londres, elle me menait une vie atroce. Elle hurlait que j'avais gâché sa vie et qu'elle gâcherait la mienne, mais elle refusait que l'on se sépare. Je ne pouvais pas non plus l'abandonner, alors que je la voyais sombrer. Et je pensais à Julian... Nous sommes repartis pour Londres, mais ce fut pire. En public, elle sauvait les apparences, jouait la comédie du grand amour. Elle faisait tout pour faire croire au couple parfait ; il était hors de question que l'on sache que notre mariage était un échec. Mais elle ne supportait pas de me voir parler à une autre femme, me traquait, et en privé, c'était scène de jalousie sur scène de jalousie. Je me sentais coupable. Je la voyais s'enfoncer dans la drogue, à cause de moi... J'ai réussi à la convaincre d'aller en cure, mais elle a replongé assez vite après en être sortie.

– Tout ça n'est pas de ta faute, l'interromps-je.

Je souffre de le voir se torturer ainsi. Son visage est ravagé par la douleur à l'évocation de ses souvenirs et il se tord nerveusement les mains.

– Si, ça l’était, dit Percival, d’un ton catégorique. J’aurais dû comprendre qu’elle m’aimait vraiment et ne pas l’épouser en lui faisant miroiter la possibilité d’un avenir à deux. Ça l’a détruite.

– Mais tu dis toi-même qu’elle se droguait avant de te connaître ! cherché-je à le rassurer.

– Oui, mais justement, j’aurais dû comprendre qu’elle était fragile, vulnérable. Au début, je ressentais de la pitié pour elle, puis je me suis mis à la haïr, et je m’en voulais aussi pour ça. Ma vie était en enfer et je ne voyais pas la porte de sortie. J’ai essayé de l’aider, et puis j’ai laissé tomber. Je la fuyais. Quand je ne travaillais pas, je courais les compétitions équestres, les entraînements de polo. Mille fois j’ai souhaité sa mort ! dit-il, accablé.

– Mais ce n’est pas parce que tu l’as souhaitée que tu ES coupable ! m’insurgé-je.

– Que s’est-il passé alors ? dit-il en se levant de son siège et en commençant à arpenter la pièce fébrilement. Pourquoi l’avion s’est-il écrasé alors qu’il n’y avait aucune intempérie et qu’il sortait d’un contrôle ? Si tu savais comme ça me torture ! dit-il en se tournant vers moi, l’air égaré. Je pilotais depuis des années et je n’avais jamais eu le moindre pépin.

– Il n’y a pas eu d’enquête ? dis-je en me redressant à mon tour.

– Si, mais elle n’a rien donné. Mon biplace n’était pas équipé de boîte noire. Les experts n’ont pas pu déterminer ce qu’il s’était passé.

– Et donc, toi... tu en penses quoi ? m’enquiers-je, hésitante.

– Je ne sais pas... Je me souviens qu’on a eu encore une dispute terrible avant de grimper à bord. J’ai même voulu annuler le voyage, mais elle a insisté pour qu’on embarque quand même. Nous allions au mariage de sa cousine, au pays de Galles. Heureusement, nous avons laissé Julian à ma mère. Et si j’avais décidé d’en finir avec ce cauchemar qu’était devenue notre vie ? me dit-il en me regardant dans les yeux.

Cette idée semble le plonger dans un profond désarroi. Je suis moi-même anéantie par cette confession. Les doutes de Percival, sa détresse m’ont bouleversée. Mais, dans le chaos de mes pensées, une entre toutes s’impose à moi : Percival n’est pas un assassin.

Je m’avance vers lui. Doucement, je prends ses mains dans les miennes. Il me regarde, comme hébété.

– Percival, je sais que tu ne l’as pas tuée. C’est impossible. Tu n’aurais jamais pu faire ça, lui dis-je doucement.

– Je me demande bien ce qui te rend si sûre de toi, dit Percival avec un rire amer.

Mais je vois dans ses yeux se rallumer une lueur d’espoir.

– Parce que tu n’es pas un assassin. Et parce que jamais, jamais, tu aurais choisi de faire de Julian un orphelin. Tu as épousé une femme que tu n’aimais pas pour qu’il ait une famille, un père. Tu crois que tu aurais pu décider ensuite de le priver de parents à tout jamais ?

Je vois dans les yeux de Percy que mes arguments ont porté. Néanmoins, après avoir passé des années à douter de lui, il n’est pas prêt à accepter ma version aussi vite.

– Peut-être que tu as raison, dit-il en baissant la tête. Je ne sais pas... Mais ce que je sais, dit-il après un temps de réflexion, c’est que je ne veux pas perdre Julian.

Mon Dieu ! Avec toutes ces révélations, j'avais oublié que ses grands-parents maternels voulaient en faire retirer la garde à Percival !

Et pourtant, si Percival me dévoile ses tourments, c'est bien parce que son avocat a appelé pour le prévenir que les Connelly, les parents de Charlotte et grands-parents de Julian, avaient entamé une procédure contre lui.

– Ils n'y arriveront pas ! m'exclamé-je avec véhémence. Je suis sûre que, pour un témoignage contre toi, tu en auras des dizaines qui prouveront que tu es un bon père. Cet enfant n'a déjà plus de mère ; aucun juge sensé ne lui enlèvera aussi son père.

– Les Connelly me détestent ; ils étaient les seuls à savoir que leur fille était malheureuse avec moi. Elle a toujours fait comme si nous étions le couple idéal que tout le monde pensait ; elle voulait qu'on l'envie, la pauvre. Son monde n'était qu'apparences, mais chez ses parents, elle se plaignait, mettait tout sur mon dos pour expliquer ses addictions. À vrai dire, ils n'en connaissaient pas toute l'étendue... Enfin, je n'en sais rien, je ne les voyais quasiment jamais. Elle les avait convaincus de ne rien me dire. J'ai compris son double jeu après sa mort. Je comprends qu'ils me détestent. D'autant plus que c'est moi qui pilotais l'avion et que je suis toujours vivant. Ils veulent me faire payer en me prenant Julian. Ils sont riches et puissants et ils ont beaucoup de relations...

– Toi aussi ! Tu trouveras les armes pour te battre, et je serai à tes côtés, dis-je emportée dans mon élan.

Je m'arrête net. Je viens de me projeter dans un avenir avec Percy ; ce que je n'avais jamais fait. Du moins, devant lui. Si, dans le secret de mes pensées, j'imagine ma vie avec lui et j'espère de tout mon cœur que notre histoire durera plus qu'un été, je n'ai jamais osé évoquer ce sujet avec lui. Je sais à quel point le drame lui a donné une peur viscérale de l'engagement. Deux fois déjà il m'a repoussée ; je ne pourrai pas supporter que cela se reproduise.

Je me mords les lèvres, mais je ne peux pas rattraper les mots qui en ont jailli. Je regarde timidement Percival et je découvre qu'il me dévisage avec une tendresse infinie.

– Vraiment Matilda, tu seras près de moi ? me demande-t-il d'une voix douce.

– Si tu veux de moi, parviens-je à murmurer.

– Si je veux de toi ? répète-t-il, les yeux écarquillés de surprise. Matilda, je ne veux QUE toi ! Je t'aime, tu ne l'as pas compris ? Je t'aime comme je n'ai jamais aimé. Je ne peux même pas envisager ma vie sans toi. Pourquoi, à ton avis, je ne suis pas retourné en Argentine ?

Je le regarde bouche bée et le cœur battant la chamade. Je ne peux pas croire ce que j'entends. Pourtant, Dieu sait si je voulais les entendre, ces mots !

– Tu es la femme de ma vie, Matilda, continue-t-il. Je l'ai su dès que je t'ai revue à Amberdel. Je n'ai pas eu besoin d'une voyante pour le comprendre, ajoute-t-il avec un petit sourire. Quand j'ai croisé ton regard, j'ai eu l'impression de sortir d'un long cauchemar, de revenir à la vie. Ce que j'ai ressenti à ce moment-là, c'était si fort, si violent, que ça m'a fait peur. J'ai essayé de te fuir, de te faire fuir, j'ai été odieux, mais tout me ramenait vers toi.

– Mais... pourquoi m'as-tu repoussée alors ? lui demandé-je ébahie.

– Matilda, cet accident a bousillé ma vie. J'essaie de faire en sorte qu'elle ne bousille pas celle de

mon fils. Je voulais que toi au moins tu sois épargnée. Qu'ai-je à t'offrir ? Mes nuits sont peuplées de cauchemars, la culpabilité me ronge, le passé me hante, et quand mes démons me rattrapent, je suis invivable. Je n'ai pas su rendre Charlotte heureuse, qui me dit que je m'en sortirai mieux avec toi ? avoue-t-il.

– Mais moi, tu m'aimes, non ? dis-je d'une petite voix.

– Oh oui, n'en doute jamais ! dit-il en m'attirant contre lui.

– Eh bien, ça me suffit. Je ne pourrais pas être plus heureuse. Moi aussi, je t'aime.

Il me serre contre lui à m'étouffer.

– Mon amour, mon amour, dit-il en couvrant mon visage de baisers, écrasant sous les lèvres les larmes de joie qui perlent à mes yeux.

– Tu n'es plus seul maintenant pour affronter tes démons. Nous les surmonterons ensemble. Tu ne peux pas continuer à te torturer comme ça. Quant aux Connelly... ils finiront par comprendre qu'ils font une énorme erreur. Tu dois les voir, leur parler ; tu sauras les convaincre. Tu pourrais proposer un droit de visite ou quelque chose du genre ? suggéré-je.

– Mon optimiste Matilda, murmure Percival en souriant. J'aimerais tellement avoir ta foi en l'avenir... Tu sais quoi ? Je crois qu'elle est contagieuse. Tu as raison, nous allons trouver une solution. Quoi qu'il arrive, personne ne m'enlèvera Julian.

24. Avec vue sur l'Arno

– Emily n'est pas avec vous ? demandé-je à Lavinia.

Je suis descendue à la réception accueillir la mère de Percy, venue voir la collection de Mimi dans le palais Renaissance qui abrite les locaux de l'empire des Tascini, Via de' Tornabuoni. Lavinia est accompagnée de son petit-fils Julian, qui m'a sauté au cou dès qu'il m'a vue, de Lady Margaret et de Reginald. Lavinia est, comme toujours, habillée de manière superbe et excentrique. La chaleur étouffante qui pèse cet été sur Florence ne semble pas la gêner. Alors qu'à peu près tout le monde en ville semble avoir cédé à l'appel des sandales – voire des tongs – et du débardeur, elle se promène dans une robe longue et corsetée (mais sans manches) et porte des escarpins aux talons vertigineux. Comme à son habitude, elle arbore un extravagant couvre-chef, perché sur son chignon bicolore.

– Non, Emily devait se rendre près de Volterra pour voir un étalon dont on lui a parlé et dont elle souhaitait faire l'acquisition pour le haras. Je crois qu'elle y est allée avec ton frère ; il lui a proposé de l'emmener...

Ni l'un, ni l'autre ne m'en a rien dit ! Qu'est-ce qu'ils mijotent ces deux-là ?

– Mais elle m'a dit qu'elle nous rejoindrait pour dîner, reprend Lavinia, après notre visite des Offices. Tu seras des nôtres, n'est-ce pas Matilda ? Percy aussi sera là. Il a fait un saut à Londres, mais il devrait être de retour en début de soirée.

Ça fait déjà trois jours que Percival est absent, et ça me semble une éternité. Il a dû s'y rendre pour ses affaires, mais aussi pour discuter avec son avocat de sa stratégie de défense face aux Connelly. Il m'a effectivement promis qu'il serait là dès ce soir, qu'il allait écourter son séjour. Apparemment, lui aussi a hâte de me revoir.

Je conduis ma petite troupe dans l'atelier de Mimi, où mon amie nous attend au milieu de ses nouvelles créations, certaines encore inachevées.

Mimi est l'héritière d'une riche et puissante famille, et la benjamine d'une fratrie. Sur le papier, elle a donc tout ce qu'il faut pour être une peste prétentieuse et vaine. Elle n'est curieusement rien de tout ça : elle fuit les soirées mondaines, elle est aimable et humble avec tout le monde, et si elle s'intéresse à la mode, c'est comme à un art, et pas comme un signe extérieur de richesse. En outre, loin d'être arrogante, elle est d'une timidité quasi maladive en présence de gens qu'elle ne connaît pas. Ça me fait plaisir de voir que le courant semble passer entre la famille de Percy et elle dès les présentations.

– Oh, mais vous êtes toujours aussi délicieuse ! s'exclame Lavinia. Vous savez que je vous ai connue toute petite, à Capri ? Vous étiez toute mignonne et vous aviez déjà cette merveilleuse chevelure ! s'extasie-t-elle devant les longues mèches blondes et bouclées de mon amie.

– Un vrai Botticelli, déclare Reginald, admiratif, à la grande confusion de Mimi qui rougit jusqu'aux

oreilles.

Pour tirer Mimi de l'embarras, je m'empresse d'attirer leur attention sur les modèles, certains encore piqués d'épingles. Lavinia pose un regard connaisseur sur chaque pièce, et ses commentaires élogieux sont ponctués de questions précises. Mimi y répond volontiers ; elle est complètement dans son élément et ravie que son travail soit apprécié par une grande dame de la mode comme Lavinia.

Reginald semble lui aussi très attentif aux créations que leur montre Mimi. Ça ne m'étonne pas : c'est un vrai dandy, à la tenue toujours parfaitement soignée. Un vrai esthète qui recherche le raffinement jusque dans les roues de son fauteuil roulant conçu par un designer.

– Je jurerais avoir vu ce corsage dans un tableau de Fra Filippo Lippi. Me trompé-je ? dit-il en désignant une robe.

Mimi le regarde, ébahie.

– Oui, c'est vrai ; c'est l'un de mes peintres préférés, reconnaît-elle. J'avais envie de lui rendre hommage. Je ne voulais pas paraître prétentieuse, ajoute-t-elle gênée.

– Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, ajoute précipitamment Reggie. J'apprécie l'allusion comme il se doit ; ce dépravé de Filippo est aussi une de mes idoles.

– Rassurez-vous Mimi, si vous ne le mettez pas dans votre dossier de presse, aucune rédactrice de mode présente à la Fashion Week ne notera la référence. Faites-moi confiance ! fait Lavinia avec un clin d'œil. Aucune n'a la culture de notre cher Reggie. Mais, dit-elle en abandonnant son ton moqueur, elles seront toutes reconnaître, comme moi, que cette collection est un véritable bijou ! Félicitations Mimi.

– Merci, dit Mimi, le rouge aux joues. C'est aussi grâce à Matilda.

– Matilda, dit Lavinia en se tournant vers moi, c'est vrai, tu as fait un travail renversant sur les imprimés. C'est d'une grande originalité, d'une grande élégance, vraiment. Vous faites une paire talentueuse, toutes les deux. Vous vous êtes vraiment trouvées ! On ne va parler que de vous à Milan...

– Je dérange ?

Je me retourne vers la voix qui est venu interrompre le concert de louanges, pour découvrir la longue silhouette d'Orlando dans l'encadrement de la porte.

Il est de retour !

Ces dernières semaines, le frère de Mimi était beaucoup en déplacement : à Turin, à Casablanca, à Moscou... Je dois avouer que son absence m'arrangeait bien. Je ne suis plus très à l'aise avec lui depuis que j'ai rompu nos fiançailles, et encore moins maintenant que nous sommes ensemble, Percival et moi. Même si Orlando ne le sait pas – ni personne d'autre d'ailleurs, à part Emily.

Tout sourire, il va saluer Lavinia, qu'il a déjà croisée plusieurs fois, Lady Margaret et Reginald qu'il a rencontrés lors de sa visite impromptue à Amberdel. Il ne jette pas un œil à Julian, qui s'est installé sur un canapé recouvert de coupons de tissus dans un coin de l'atelier et le regarde d'un air méfiant, tout en avalant les biscuits que Mimi lui a offerts. J'ai remarqué il y a longtemps que si Orlando a toujours été très avenant et agréable en société avec les adultes, il se montre peu intéressé par les enfants en général. C'est un aspect de lui qui m'attristait un peu lorsque nous étions ensemble. Aujourd'hui, cela m'agace

carrément qu'il traite Julian comme quantité négligeable.

– Ginevra m'a dit que vous étiez en vacances en Toscane, dit Orlando de sa voix la plus charmeuse. Je suis ravi de vous trouver ici. Je voulais vous inviter à dîner pour vous remercier du charmant accueil que vous m'avez réservé lors de ma visite à Amberdel.

Charmante la visite en effet !

Je me sens très mal à l'aise en y repensant : il s'est présenté au château comme étant mon fiancé, ce qu'il n'était plus, et ensuite j'ai dû lui mettre les points sur les « i ». Après ça, il est reparti aussi sec. Heureusement que les aristocrates anglais ont une excellente éducation ; ils font comme si de rien n'était quand Orlando évoque cet épisode pour le moins incongru.

– Mais absolument Orlando, ce sera avec plaisir, déclare Lady Margaret.

– Alors n'attendons pas. Ce soir ? Vous n'êtes pas déjà retenus ?

– Euh... dit Lady Margaret hésitante. Nous allons partir pour la galerie des Offices, puis nous pensions passer la soirée à Florence pour dîner avec Matilda. Percy et Emily devraient nous rejoindre.

– Très bien ! s'exclame Orlando, enthousiaste. Je vous invite tous au Il Palagio. Je vais réserver des tables dans le jardin, ce sera plus agréable par cette chaleur. Vous allez voir, la cuisine y est merveilleuse. Allez-vous visiter aussi le corridor de Vasari ?

– Hélas non, répond Lady Margaret, nous nous y sommes pris trop tard. Apparemment, ces visites sont très courues et doivent être réservées très à l'avance.

Ce passage couvert, construit au XVI^e siècle pour les Médicis, relie le Palazzo Vecchio au Palazzo Pitti et aux jardins de Boboli, en passant par les Offices et le Ponte Vecchio. Il a été fermé au public pendant très longtemps ; je n'y suis encore jamais allée.

– Je vais arranger ça. Excusez-moi un instant, je reviens, dit Orlando d'un air affable.

Il s'éloigne quelques minutes, portable en main, et revient tout sourire.

– C'est réglé. Le corridor nous sera ouvert pour une visite privée à 18 heures. Vous avez tout le temps de visiter les Offices. Je vous rejoindrai ; un guide nous attendra et nous accompagnera jusqu'aux jardins de Boboli, de l'autre côté du corridor. Vous viendrez les filles ? dit-il en se tournant vers sa sœur et moi.

Je regarde Mimi : elle voulait m'emmener chez un tisseur dont elle désire me présenter les précieux tissus.

– Je crois que c'est bon, dit-elle. L'atelier est juste de l'autre côté de l'Arno ; on devrait avoir fini avant 18 heures.

Tout le monde a l'air très heureux de pouvoir se rendre dans ce corridor historique, et je suis reconnaissante à Orlando d'avoir fait jouer ses relations pour faire plaisir à mes amis. Néanmoins, quelque chose me déplaît dans son attitude. Par le passé, j'ai déjà éprouvé ces mêmes sentiments mélangés : il a une façon de jouer de la puissance de sa famille dans cette ville, telle une nouvelle famille Médicis, qui m'irrite, même lorsque c'est au service des gens que j'aime. Je chasse vite cette vilaine pensée de ma tête. J'ai l'impression que je porte un regard de plus en plus dur, et sans doute injuste, sur

mon ex-fiancé, et je m'en veux.

À voir les yeux écarquillés de Julian, qui écoute sans mot dire le guide (parlant anglais) qui nous accompagne, j'en oublie mon agacement contre Orlando. C'est un beau cadeau qu'il nous a fait. On a vraiment l'impression de faire un voyage dans le temps à l'intérieur de ce passage aérien long de un kilomètre, que les Médicis ont fait construire pour se rendre sans escorte, d'une rive à l'autre de l'Arno. Par ce corridor, les membres de la puissante famille pouvaient en toute sécurité se rendre du Palazzo Vecchio, siège du gouvernement florentin, à leur résidence privée, le Palazzo Pitti. Tout ça en traversant des bâtiments, dont une église, et en enjambant l'emblématique Ponte Vecchio. On a une extraordinaire vision du dessus des petites boutiques posées sur le pont emblématique, à travers les fenêtres percées dans les murs épais. J'ai l'impression de redécouvrir la ville, de ce nouveau point de vue.

Reggie aussi semble aux anges devant tant de beauté. Il a demandé à Mimi de pousser son fauteuil. Je sais que c'est sa façon à lui de faire plus ample connaissance avec une personne qui l'intrigue. Manifestement, leurs goûts picturaux communs semblent les avoir rapprochés, et ils sont engagés dans une conversation qui a l'air de les passionner en bout de cortège, s'arrêtant à chaque œuvre exposée. Je dois avouer que cette connivence qui s'esquisse me remplit de joie. Je les aime beaucoup tous les deux, et je suis ravie de voir qu'ils s'entendent bien, c'est sûr. Je suis également soulagée de voir Reggie montrer de l'intérêt pour une autre femme que moi. J'ai bien vu qu'il avait trouvé Ginevra, la sœur d'Orlando et Mimi, séduisante, mais je sais bien que ce n'était pas une attirance très sérieuse.

D'ailleurs, je préfère ! Ginevra ne le mérite pas.

Néanmoins, j'aimerais qu'il trouve l'élue de son cœur. J'ai l'impression qu'il m'idéalise. Même si, depuis qu'il s'est en quelque sorte « déclaré » en Angleterre, il n'a pas réitéré, je vois toujours à ses yeux quand ils se posent sur moi qu'il éprouve plus que de l'amitié. Cela m'attriste car je sais, comme il le sait, que si j'ai beaucoup d'affection pour lui, mon cœur appartient à un autre. Si seulement il s'attachait à Mimi, qui a l'air complètement séduite. On se connaît depuis quatre ans, et je l'ai quasiment toujours connue célibataire. Ce n'est pas qu'elle manque de prétendants, ravissante comme elle l'est, mais elle n'a jamais trouvé chaussure à son pied. Chaque homme que j'ai vu lui faire des avances avait toujours quelque chose qui clochait, et le grief le plus fréquent était qu'aucun ne partageait sa passion pour l'art. De ce côté-là, Reggie est irréprochable...

Pendant que Mimi et Reginald s'attardent devant chaque œuvre, et que Julian trotte en tête à côté du guide, Orlando avance avec à son bras Lady Margaret, d'un côté, et Lavinia, de l'autre. Je reste un peu à l'écart, écoutant d'une oreille les commentaires érudits du guide et me posant devant chaque fenêtre qui me dévoile une vue inédite de la ville dans laquelle je vis maintenant depuis plusieurs années et que j'aime profondément.

En bout de parcours, avant d'arriver au Palazzo Pitti, une galerie expose des dizaines d'autoportraits d'artistes, comme Titien, Rembrandt ou Chagall.

Mon téléphone vibre :

[Je monte dans l'avion. Je t'aime.]

Je regarde en souriant l'écran de mon téléphone comme si c'était mon bien-aimé lui-même, quand je sens un bras se poser autour de mes épaules.

– Ça t'a plu ? me demande Orlando avec un sourire enjôleur.

Sa soudaine familiarité me met mal à l'aise. Certes, on se connaît depuis longtemps, mais depuis notre rupture, nous avons entretenu des rapports plutôt distants. Je suis d'autant plus gênée que cela se passe devant la famille de Percival, même si, après vérification, je constate que tous les autres sont pour l'heure absorbés dans les explications du guide.

– Oui, c'était très intéressant, merci Orlando, murmuré-je en me dégageant.

Ma froideur ne semble pas le décourager. Il affiche un grand sourire satisfait et prend ma main.

– Tout le plaisir est pour moi. Ça fait longtemps que je voulais t'emmener ici, déclare-t-il de sa voix un peu voilée, que je trouvais séduisante et qui maintenant m'insupporte.

Je ne sais comment faire pour dégager ma main sans avoir l'air de le repousser de nouveau ; je ne veux pas non plus l'humilier en public. Il n'a rien fait de mal après tout, bien au contraire !

C'est alors que je sens une petite main se glisser dans ma main libre.

– Tu viens, Matilda ? dit Julian, qui a abandonné le guide et ses histoires exaltantes. On s'en va. On va rejoindre Papa, ajoute-t-il en levant la tête vers Orlando, semblant le défier du regard.

Orlando éclate de rire.

– Tu es jaloux mon bonhomme ? Ah ! Je te comprends, elle est très belle, Matilda. Moi aussi, j'aurais aimé la garder que pour moi, lâche-t-il en me caressant du regard.

Cramoisie, je retire ma main de la sienne et, après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de moi pour m'assurer que personne d'autre n'a entendu, je m'éloigne aussi vite que je peux en entraînant Julian. Je redoute déjà le dîner de ce soir. Quelle va être la réaction de Percy en revoyant Orlando ? Comment va-t-il le prendre si mon ex-fiancé se montre aussi entreprenant ?

Il ne me reste plus qu'à prier pour que tout se passe bien...

25. Au grand jour

Nous avons abrégé notre visite des somptueux jardins de Boboli pour retraverser l'Arno et rejoindre Emily qui, prévenue par Lavinia, nous attendait déjà au restaurant Il Palagio. Juste avant, je me suis éclipsée pour aller remettre du rouge à lèvres et troquer mes sandales plates, pratiques pour la visite, pour une paire d'escarpins aux talons vertigineux que j'avais pris la précaution d'emporter dans un sac. De subtiles modifications, mais qui suffisent pour rendre ma tenue plus sophistiquée. Je vais revoir Percival ce soir, et je veux être aussi séduisante que possible.

Penelope, la sœur de Reginald, est venue aussi, sans Ginevra. Je ne peux m'empêcher de l'admirer dans son ensemble short-blazer en soie noire et ses hauts talons qui la rehaussent encore, elle qui a une silhouette si longiligne. Son physique, à la fois sophistiqué et androgyne, intrigue aussi Mimi, je le vois. La créatrice de vêtements qu'elle est ne peut qu'être captivée par cette beauté singulière qui a un chic fou. Penelope elle-même, généralement distante, semble intéressée par ma toute menue et blonde amie et s'est assise près d'elle. Avant même la Fashion Week de Milan, la réputation de Mimi a dû déjà traverser la Manche jusqu'aux oreilles des fashionistas britanniques, dont Penelope fait partie.

Il Palagio est niché dans le plus beau palace de Florence. Orlando m'a déjà emmenée plusieurs fois dans ce restaurant étoilé ; c'est l'une de ses tables florentines préférées, et il sait bien que les cavatelli aux crevettes et calamars qu'on y sert est mon péché mignon.

– Quelle merveilleuse idée vous avez eue, Orlando, s'exclame Lady Margaret d'un air gourmand, en prenant place à la grande table dressée pour notre petite bande dans le jardin. On m'a dit le plus grand bien de ce restaurant, et j'ai lu quelques critiques qui m'ont mis l'eau à la bouche.

Lavinia semble tout aussi ravie. Orlando s'est placé en bout de table, entre les deux femmes, et se montre plein d'attentions envers elles, comme il sait si bien le faire. Il commande du champagne en apéritif, qui nous est servi accompagné de quelques exquis amuse-bouches. Je me suis arrangée pour me retrouver loin de lui, à côté d'Emily. Une place est restée vide à côté de moi, à l'extrémité de la table, et elle devrait accueillir Percival. Juste en face de moi, Penelope est en grande conversation avec Mimi, qui a pour autre voisin de table Reggie.

Lavinia, qui s'est absentée un instant, revient son portable à la main.

– Je viens d'avoir Percy ; je lui ai dit où nous étions. Il aura un peu de retard, il m'a dit de commander sans l'attendre.

Orlando fait signe au maître d'hôtel qui nous apporte les menus avec diligence.

– Matilda, m'interpelle Orlando, tu prends les cavatelli, comme d'habitude ?

Je déteste cette façon qu'il a d'afficher sa familiarité avec moi ! Ça suffit à la fin !

– Non. Ce soir, je vais prendre du bar, dis-je d’un ton plus coupant que je ne l’aurais voulu.

Je vois que Lavinia me regarde d’un air interrogateur, sans doute surprise par mon agressivité. Confuse, je baisse la tête vers ma carte.

Ri-di-cu-le ! Matilda, tu es vraiment ridicule ! J’en avais envie de ces cavatelli en plus !

Le sommelier vient consulter Orlando sur le choix des vins, et nos verres se remplissent chacun d’un délicieux breuvage délicatement choisi pour accompagner nos plats. Je profite du fait que tout le monde semble en grande conversation autour de la table pour aborder discrètement un sujet qui me brûle les lèvres depuis qu’on a retrouvé Emily.

– Alors, tu es allée à Volterra avec Paul ? lui demandé-je.

– Euh... oui. Je ne t’avais pas dit qu’il m’y emmenait ? me répond-elle d’un air innocent.

– Non, et lui non plus. C’est curieux, non ? dis-je en la fixant d’un air que j’imagine soupçonneux.

– Je suis sûre qu’il ne te dit pas tout ce qu’il fait, fait Emily avec un sourire amusé. C’est un grand garçon maintenant ! En fait, il m’a appelée il y a deux jours pour me proposer d’aller voir la basilique San Miniato aujourd’hui. On n’avait pas eu le temps l’autre jour, et ça me faisait très envie. J’espérais que tu m’emmènerais, mais tu es très occupée ces derniers temps, ajoute-t-elle pour me taquiner.

Je me sens un peu coupable. C’est vrai que je passe peu de temps avec mon amie depuis que je sors avec son cousin.

Quand je pense qu’après je l’accuse de faire des cachotteries...

– Bref, continue Emily, je lui ai dit que je n'étais pas libre aujourd'hui parce je devais aller voir ce cheval, mais il m'a gentiment proposé de m'emmener avec la voiture d'un ami. C'est aussi simple que ça. Pas la peine d'imaginer des choses !

– Mais, je n'imagine rien... dis-je gênée. C'est juste que... je ne voudrais pas que...

– Que quoi ? demande Emily avec un sourire encore plus grand. Que je m'emballe de nouveau et que je souffre ? Ne t'en fais pas, l'affaire Douglas m'a soignée. Je ne suis pas près de replonger de nouveau. Ton frère est adorable et très mignon, mais j'ai bien l'intention de savourer mon célibat, dit-elle en levant son verre de vin pour trinquer avec moi.

Je me demande si je ne devrais pas plutôt m'inquiéter pour Paul...

Au moment même où nos plats arrivent, j'aperçois Percival qui se dirige vers nous à travers le jardin. Mon cœur s'emballe à sa vue. Il est chic mais décontracté, en tee-shirt blanc tout simple, costume de lin gris et baskets, avec sa barbe courte aux reflets dorés. Julian, qui l'a vu aussi, quitte la table pour courir jusqu'à lui. Son père le soulève dans un grand éclat de rire et l'embrasse, puis il le repose pour venir jusqu'à nous.

Orlando s'est levé de table, comme un hôte le ferait dans sa demeure. Tout en lui semble dire : « Je suis ici sur mon territoire. ». Mais cela n'impressionne pas Percival, qui serre sa main tendue poliment – pas très chaleureusement ce me semble. Au passage, Percy pose une main sur l'épaule de sa mère et de sa grand-mère pour les saluer, et fait le tour de la table pour aller s'asseoir à la seule place vide, à côté de la mienne. Je lève la tête pour lui sourire quand, à ma grande surprise, il se penche et m'embrasse

longuement... sur la bouche ! J'en reste souflée.

J'entends Penelope pousser un petit cri de surprise vite étouffé.

Tandis que Percy s'installe comme si de rien n'était, j'échange un regard avec Emily, qui me regarde goguenarde. Je n'ose plus lever le nez de mon assiette, tandis que Percival prend ma main.

– Alors, qu'as-tu choisi de bon ? dit-il en caressant mes doigts à la vue du poisson qui vient d'être déposé devant moi.

Prenant mon courage à deux mains, je jette un œil du côté des autres convives. Lavinia a marqué sa surprise en levant un sourcil, et je vois qu'un petit sourire satisfait flotte sur ses lèvres. Lady Margaret fait comme si tout était normal, mais je peux voir que ses yeux sont embués de larmes d'émotion. Toutes les deux sont trop bien éduquées pour montrer leur étonnement, ou même leur plaisir, surtout au risque de heurter Orlando, mon ex-fiancé. Quant à celui-ci, son sourire s'est pétrifié. Il porte son verre à ses lèvres, sans doute pour se donner une contenance, le temps de se composer un visage.

– Je vais prendre la même chose que mademoiselle, dit Percival au serveur en montrant mon assiette, avant de se tourner vers Julian pour lui demander ce qu'il a fait pendant son absence.

Je lève la tête vers Reggie qui m'adresse un clin d'œil, avant de reprendre du risotto. J'évite le regard de Penelope, que j'imagine narquois, mais surtout celui de Mimi. Je ne lui ai rien dit de ce qu'il se passait entre Percy et moi. Je n'en ai pas eu le courage à cause de mon passé avec son frère, mais j'aurais aimé pouvoir lui annoncer avant qu'elle ne le découvre.

Julian s'est tu, et le silence autour de la table commence à devenir embarrassant. Lady Margaret et Lavinia entreprennent alors de raconter en chœur avec force détails et enthousiasme leur visite de la galerie des Offices et surtout du corridor de Vasari, aux absents de l'après-midi. Les deux femmes ne cessent de louer la gentillesse et la galanterie d'Orlando, qui se déride à peine sous les louanges. Il a dû comprendre, comme nous tous, qu'elles cherchent un moyen d'adoucir le choc de la découverte de ma liaison avec Percy. Je lance des regards furtifs à mon ex-fiancé, et je vois bien à ses mâchoires serrées qu'il est blessé. Je suis sincèrement désolée pour lui qu'il l'apprenne ainsi, mais intérieurement je jubile.

Percy veut que nous vivions notre amour au grand jour ! Ça veut dire que nous avons franchi un grand pas dans notre relation. C'est une forme d'engagement, le signe qu'il a enfin confiance en un avenir commun.

Une chose cependant me turlupine : pourquoi a-t-il choisi ce moment pour dévoiler notre histoire ? Juste quand Orlando est là... J'espère que ce baiser n'est pas le symptôme d'une jalousie rétroactive ou une poussée de testostérone, comme une façon de dire : « C'est moi le mâle dominant ! ».

Une petite conversation sur le sujet s'impose... mais plus tard, que je puisse savourer mon bonheur. Je réalise que je peux désormais aimer Percy sans me cacher ! Enfin... je vais quand même attendre un peu avant de me montrer trop affectueuse en public. Tout d'abord, parce que cela me gêne devant la famille de Percy, et puis par respect pour Orlando. Certes, je ne lui dois plus rien ; on a rompu il y a longtemps maintenant, et il ne s'est pas privé depuis de s'afficher avec son mannequin russe. N'empêche... Paul m'a dit qu'il semblait encore très épris de moi, et je ne vois pas l'utilité de le heurter davantage, si c'est le

cas.

Lavinia a réussi à entraîner Orlando dans une conversation sur des amis communs, et même s'il souffre, il réussit à donner le change. Je suis cependant soulagée quand le repas se termine. Lady Margaret a décidé d'aller inspecter le Giardino Della Gherardesca, qui sert d'écrin de verdure au palace. Elle part, accompagnée de sa belle-fille. Tandis que Percy s'absente de son côté avec Julian, Reggie, Mimi et Penelope prennent la direction du bar du rez-de-chaussée du palace. Alors que je m'apprête à les suivre, Orlando me retient par le bras.

– Je peux te parler ? me demande-t-il à voix basse.

Pitié, non !

– Mais bien sûr, Orlando, dis-je, en essayant de cacher mon malaise derrière un pâle sourire.

– C'est pour LUI que tu m'as quitté ? dit-il d'un ton coupant, après avoir regardé autour de lui pour s'assurer que nous étions bien seuls.

– Orlando ! dis-je, exaspérée par son ton accusateur. Je t'avais quitté avant de me rendre à Amberdel. Je n'ai pas de compte à te rendre.

– Donc, il ne s'est rien passé entre vous là-bas avant mon arrivée et ta petite... « mise au point » ? dit-il d'un air glacial.

Je le regarde, mal à l'aise. Je ne veux pas lui mentir, mais je ne veux pas qu'il se fasse une fausse idée de la raison de ma rupture ; Percival n'a rien à voir là-dedans.

– Tu as trop d'imagination ! dis-je, avec un geste agacé.

– Donc, il ne s'est rien passé ? persiste-t-il.

Il me dévisage, et je ne peux que le regarder de même. Aucun mot ne parvient à sortir de ma bouche.

– Très bien, dit-il enfin. J'ai compris. Dire que j'allais épouser une traînée.

Et il tourne les talons après m'avoir lancé un regard plein de chagrin et de mépris mêlés.

Je me rassieds un instant à la table désertée, les jambes flageolantes. Je me sens coupable, et en même temps, je m'en veux pour ça. Je me sens coupable car j'ai fait croire à cet homme – mais seulement parce que je le pensais à l'époque –, que je l'aimais assez pour lier ma vie à la sienne. J'ai fait une erreur, et maintenant, il en souffre. Cela, je ne me le pardonne pas moi-même, mais je n'ai pas à me sentir coupable d'être tombée amoureuse de Percival. Certes, j'ai couché avec lui quelques jours seulement après avoir rompu avec Orlando, mais cela faisait un moment que je savais que tout était fini entre nous. Je n'ai pas trompé Orlando, et il n'a pas le droit aujourd'hui d'exiger de moi des comptes et encore moins des excuses pour cela. Il n'a pas plus le droit de m'insulter !

Comment peut-il réagir ainsi, lui qui depuis des semaines fréquente ouvertement une autre femme ? Je pense à ce que m'a dit sa sœur Mimi et aux allusions de Lavinia. Je ne sais pas s'il m'aime encore, mais il est certainement blessé dans son orgueil. J'espère qu'il arrivera à surmonter cela ; sinon nos relations risquent de devenir infernales.

Je retrouve les autres au bar. Orlando m'a devancée. Il est là à plaisanter joyeusement avec Penelope. Pour quelqu'un qui me jouait la scène du deux il y a à peine quelques minutes, je le trouve bien gai ! Je ne savais pas qu'il avait un tel sens de la dissimulation. Son attitude me laisse perplexe.

Me serais-je trompée sur lui ?

Je me demande si je le connais vraiment.

Reggie, qui a déjà bu la moitié de son cocktail, me propose de commander un verre, mais je refuse. Percival arrive à cet instant, accompagné de Lavinia.

– Qui rentre ? dit-il. Julian s'est endormi et Lady Margaret est épuisée ; ils sont déjà tous les deux dans la Rolls, prêts à reprendre le chemin de la maison. Quelqu'un veut en profiter ?

Tout le monde décline. Ils semblent bien décidés à poursuivre la soirée ici, sous le toit vitré de l'atrium, au son du piano.

– Bien, je vais leur dire qu'ils peuvent rentrer. Matilda, tu veux bien m'accompagner ? me demande-t-il.

J'acquiesce d'un sourire, et il me prend par la main. J'ai compris qu'il voulait me parler en privé du résultat de son court séjour à Londres.

– Ça s'est bien passé avec les Connelly ? dis-je, à peine sortis du bar.

– Ils ont refusé de me voir en personne, mais nos avocats se sont rencontrés. Osmond a exposé la proposition de droit de visite sur laquelle nous sommes tombés d'accord, lui et moi : un après-midi par semaine pendant l'année scolaire et une semaine de vacances dans l'année.

– Mais pour cela, il faut que tu restes à Londres, remarqué-je.

– Ce sera bien le moindre des maux si je garde mon fils ! Et puis ce n'est pas une mauvaise chose ; je l'envisageais déjà pour scolariser Julian et pour ne pas trop m'éloigner de toi, dit-il en me caressant la joue.

Je lui souris, mais je ne relève pas. On aura bien le temps de parler de nous plus tard ; c'est de Julian qu'il s'agit ici.

– Ils ont accepté ? m'enquiers-je.

– Ils ont demandé à réfléchir, mais selon leurs avocats, c'est sur la bonne voie.

Ces paroles me rassurent un peu. Si tout le monde met du sien, il n'y a pas de raison pour que Julian et son père soient séparés.

– Je suis si heureuse pour toi. Pour vous ! réponds-je soulagée.

– Merci à toi, mon amour, de m'avoir donné le courage de me battre.

Il me tient un instant contre lui avant de me demander :

– Tu veux faire quoi après ? Rester boire un verre au bar avec les autres ?

– J’aimerais mieux pas ! m’empresé-je de répondre.

Je n’ai aucune envie de continuer la soirée en compagnie d’Orlando. Je suis en colère contre lui, mais je ne veux pas l’avouer à Percival. Dieu sait ce qui pourrait se passer s’il apprenait que mon ex-fiancé m’a insultée.

– Tant mieux, car j’ai d’autres projets pour nous, dit Percival d’un air malicieux.

– Lesquels ? dis-je, ma curiosité éveillée.

– J’ai réservé une suite à l’hôtel.

– Ici ? Au Four Seasons ?

– Oui. Maintenant que tout le monde sait pour nous deux, je ne vois pas de raison à ce que nous ne passions pas TOUTE la nuit ensemble, et tant qu’à faire, dans l’un des endroits les plus agréables et confortables de Florence. En plus, demain c’est samedi, on pourra faire la grasse matinée ; je n’aurais pas à m’arracher de tes bras à l’aube. Tu es partante ?

Pour toute réponse, je me jette à son cou.

– Je vais demander à la réception que l’on t’accompagne une fois que tu auras salué les autres, dit-il, manifestement heureux de mon enthousiasme. Je vais jusqu’à la voiture pour dire à Grand-Ma qu’elle peut rentrer sans tarder et j’arrive.

– D’accord, fais vite ! dis-je en l’embrassant.

Avant de sortir, Percival fait un détour par la réception, et je le vois me montrer à un des employés qui me regarde et acquiesce.

Je fais quelques pas vers le bar, puis je m’arrête, hésitante. Dois-je aller dire au revoir à la troupe ? Je n’ai pas tellement envie de supporter les regards noirs d’Orlando ou les piques de Penelope quand je vais annoncer que je m’éclipse avec Percival. Quant aux autres, ils ne s’offusqueront pas que Percy et moi disparaissions sans préavis. La seule chose qui me tracasse, c’est la réaction de Mimi. Je voudrais m’excuser de ne lui avoir rien dit au sujet de Percival et lui expliquer les raisons de mon silence. Mais je n’ai pas envie de lui parler devant les autres. Je décide de lui envoyer un SMS. J’espère qu’elle entendra son téléphone ; ce qui semble peu probable avec le bruit ambiant dans le bar.

[Je suis près de la réception. Tu peux venir me rejoindre ?]

À ma grande surprise, Mimi répond aussitôt :

[J’arrive.]

Effectivement, elle est devant moi quelques secondes plus tard.

– Qu’est-ce que tu fais là ? Où est Percival ? dit-elle surprise.

– À la voiture. Je voulais te parler seule à seule.

– Qu’est-ce qu’il y a ? me demande-t-elle, l’air inquiet, tandis que je l’attire vers un grand canapé où l’on peut s’isoler.

– Je voulais te présenter mes excuses, dis-je, un peu embarrassée. J’aurais dû te parler de ce qu’il se passait entre Percival et moi, mais je n’ai pas osé. Après ce qu’il s’est passé avec ton frère...

– Mon frère, c’est mon frère, et moi c’est moi, Matilda ! Si quelque chose doit me contrarier, c’est que tu ne fasses pas la différence entre lui et moi, me répond-elle, un peu boudeuse.

– Bien sûr que si, je la fais, dis-je en lui prenant la main. Mais ça s’est fait si vite, et je ne voulais pas que tu aies une mauvaise opinion de moi.

– Mais jamais de la vie, Matilda ! s’exclame Mimi. Je te connais bien, je te vois tous les jours. Tu es quelqu’un de bien et la meilleure amie que l’on puisse avoir. Pourquoi voudrais-tu que j’aie une mauvaise opinion de toi ? Parce que tu es tombée amoureuse ? Mais ça ne se commande pas ces choses-là ! Qui plus est, tu étais libre quand tu as rencontré Percival. Et même, si ça n’avait pas été le cas... On ne peut pas rester enchaîné à une personne alors qu’on en aime une autre, même pas pour faire plaisir à ses amis.

– Tu ne m’en veux pas alors ? Pas d’être avec Percival, mais de ne pas t’en avoir parlé avant ? lui demandé à nouveau pour être sûre.

Elle fait semblant de réfléchir, avant de lancer :

– C’est bon, je te pardonne.

– Sache quand même que j’avais prévu de t’en parler prochainement, mais Percy m’a prise de court ce soir.

– Oui, Penelope m’a fait quelques commentaires. J’ai compris que personne n’était au courant pour vous deux, ou presque.

– Seulement Emily. Elle a dit quoi Penelope ? dis-je incapable de réfréner ma curiosité.

Mimi esquisse un sourire.

– Quelques petites vacheries. Apparemment c’est sa spécialité ! Mais son frère y a mis le holà très vite.

– Reggie est un amour, et un ami fidèle, remarqué-je.

Je vois les joues de Mimi rosir à l’évocation de Reginald. Elle l’apprécie vraiment... Je fais comme si je ne m’étais pas aperçue de sa gêne.

– Bon, tu devrais y retourner, dis-je. Les autres vont se demander ce que tu deviens.

– Tu ne viens pas boire un verre avec nous ?

– Non. En fait... Percival a réservé une suite ici, dis-je un peu confuse.

– Il a vraiment l’air d’être fou de toi, sourit Mimi. Quant à toi... je dois bien reconnaître que tu n’as jamais regardé Orlando comme tu le regardes lui. Oh ! se reprend-elle très vite en voyant que je me décompose, ça n’est pas un reproche du tout. C’est un constat. Ça veut juste dire que tu as fait le bon choix en rompant avec mon frère. Si tu es heureuse, ça me suffit. Es-tu heureuse, Matilda ?

– Très. Tellement que je me sens presque coupable, avoué-je.

– Arrête ! Maintenant, je suis jalouse, fait-elle en grimaçant. Je te laisse aller faire des folies dans ta suite ; moi je vais reprendre un Spritz, dit-elle en se levant du canapé.

– Ne sois pas trop sage...

– J’y compte bien, me lance-t-elle en se retournant pour m’adresser un dernier sourire avant de reprendre le chemin du bar.

Pensait-elle à Reggie en disant cela ?

J'ai l'impression qu'il l'intrigue, et c'est déjà plus que ce qu'aucun homme à ma connaissance n'a provoqué chez Mimi. Quant à Reggie, il est manifestement séduit par mon amie. Peut-être que cette soirée les rapprochera ?

C'est sur cette pensée réjouissante que je me fais conduire jusqu'au premier étage du Palazzo Della Gherardesca, le superbe et imposant édifice Renaissance qui abrite l'hôtel, pour rejoindre la « Noble Suite » réservée par Percival. Le décor, dans les tons violets, est si sublime que j'en ai le souffle coupé. Le salon est arrangé de manière exquise, mais c'est la chambre, ornée de dorures, qui m'impressionne. Son plafond voûté est recouvert d'une fresque datant sans doute du XVII^e siècle. Tout habillée, je m'allonge sur le couvre-lit damassé couleur parme, les yeux rivés sur la fresque figurant un homme sur un trône, probablement en train de donner audience, avec en toile de fond la tour de Pise. Le gigantisme de la scène, ses couleurs vives, la hauteur de plafond impressionnante de la pièce me ravissent. Je ne crois pas avoir dormi dans un endroit aussi impressionnant et chargé d'histoire que celui-ci.

Je me lève du lit et continue ma visite. Bien entendu, si le décor a été préservé, la suite bénéficie de tout le confort et la modernité que peuvent désirer des hôtes du XXI^e siècle, et notamment la luxueuse salle de bain en marbre.

Je retourne au salon, dont le plafond lambrissé et doré n'a pas grand-chose à envier à celui de la chambre. J'ouvre la fenêtre, qui donne sur le délicieux Giardino del Borgo, faiblement éclairé à cette heure. Une petite brise bienvenue pénètre dans la pièce, où l'air est plutôt chaud malgré les murs épais qui protègent partiellement les palazzi florentins de la chaleur. Je peux enfin réfléchir à ce qu'il s'est passé aujourd'hui et aux conséquences. Percy et moi semblons officiellement ensemble, ce qui veut dire, primo, que ça devient sérieux et, secundo, que je vais pouvoir le présenter aux gens que j'aime et qui ne le connaissent pas encore, comme mon frère et mes parents, quand ils réapparaîtront.

J'espère qu'ils vont l'apprécier !

À vrai dire, je ne suis pas vraiment inquiète. Percival est un homme merveilleux. Je ne vois pas pourquoi ma famille ne l'aimerait pas. Ce que je redoute, par contre, c'est l'évolution de ma relation avec Orlando. Sa réaction a été d'une violence à laquelle je ne m'attendais pas. Après tout, il s'est recasé depuis notre rupture. Je n'en reviens pas qu'il soit allé jusqu'à me traiter de « traînée ». J'ai manqué de présence d'esprit, je n'aurais pas dû me taire devant ses insultes. Je ne peux pas laisser passer ça, il va falloir que j'aie lui parler. Nous allons quand même devoir nous croiser plus d'une fois ; nous travaillons dans les mêmes locaux. À vrai dire, même si je travaille avec Mimi, dans les faits, je suis l'employée d'Orlando, qui détient la majorité des parts de la société. Après ce qu'il vient de se passer, cette idée me déplaît grandement...

La porte s'ouvre sur Percival, me tirant de mes pensées.

– Alors, mademoiselle, vous voilà bien pensive... dit-il en venant vers moi. Quelque chose ne va pas ?

– Oh non, tout va bien, dis-je en me blottissant dans ses bras.

– Tu es sûre ? me demande Percy. Dis-moi.

– Eh bien... Je me demandais pourquoi as-tu officialisé notre histoire ce soir ?

Percival me regarde, manifestement un peu surpris par ma question.

– Tu ne voulais pas ? dit-il en se reculant pour mieux me voir. Je suis désolé, j’aurais dû te demander ce que tu en pensais avant, ajoute-t-il d’un air sincèrement contrit. Je me suis dit que, peut-être, tu en avais assez de te cacher, que tu n’osais pas me le dire à cause de mon fichu caractère. Tu préférerais la clandestinité ?

– Non, pas du tout, dis-je précipitamment. Je suis très heureuse que tu aies pris cette décision, mais pourquoi ce soir ? lui demandé-je en insistant sur les deux derniers mots.

– Parce qu’on était tous réunis, répond Percy que je devine intrigué, et que cela nous évitait de devoir l’annoncer à l’un puis à l’autre, avec les commentaires et les questions que cela aurait impliqués.

– Quand tu dis « tous réunis », tu penses aussi à Orlando ?

– Ah, c’est ça le problème ! dit Percival avec un rictus. Orlando !

Percy a adopté un ton sarcastique, et soudain je panique : il a mal compris le sens de ma question.

– Mais non, ce n’est pas ce que je voulais dire... tenté-je de me rattraper.

Il s’éloigne de moi pour aller s’asseoir sur le canapé.

– Tu voulais lui cacher encore combien de temps pour nous deux ? Tu n’en as pas encore fini avec lui ? me répond-il sèchement.

Il est jaloux !

Je suis trop affolée par sa réaction pour en sourire.

– Percy, mon amour, écoute-moi, dis-je en allant m’asseoir sur ses genoux et en tournant son visage vers moi pour le forcer à me regarder. Je t’aime et je me contrefous d’Orlando. Je suis juste surprise que tu te sois décidé comme ça. Pardon, pardon d’avoir fait des histoires de rien.

Je vois à ses yeux que Percy est rassuré. Plus que ça, je crois qu’il a deviné où je voulais réellement en venir.

– Matilda... Tu as cru que j’avais voulu « marquer mon territoire » ?

Je baisse la tête, confuse. Heureusement, au lieu de s’offusquer, il rit doucement.

– Mon amour, je l’avoue, je suis un peu jaloux d’Orlando. Je sais que tu m’aimes, bien sûr, mais je n’aime pas savoir qu’il a été proche de toi. Et je trouve qu’il a une façon dérangeante de te regarder, dit-il en me fixant.

Je m’astreins à ne pas détourner le regard.

Il a remarqué !

– Je ne peux pas l’en blâmer, continue-t-il. Le pauvre... je ne m’en remettrais pas non plus de te perdre. Si j’ai voulu « officialiser », comme tu dis, ce soir, c’est simplement parce que j’en ai eu assez de

mentir sur mes allées et venues, de ne pas pouvoir te prendre la main lorsque nous sommes tous réunis, et sans doute aussi parce que je n'ai plus peur.

Attendrie par sa confession, je ne le laisse pas continuer et ferme sa bouche d'un baiser.

– Ça suffit, dis-je ensuite, on arrête les discussions ! Profitons de cette magnifique chambre.

Percy jette un œil autour de lui.

– Décidément, Florence recèle de charmes innombrables, dit-il en reposant ses yeux sur moi.

Ses lèvres chaudes se posent sur mon cou et descendent jusqu'à mon décolleté. Je me laisse faire, tous mes sens en éveil.

– Et tu n'as pas encore vu la chambre, dis-je d'une voix suggestive.

– On a tout notre temps, me murmure-t-il, avant de me basculer sur le canapé.

Je me retrouve assise sur le meuble jonché de voluptueux coussins mauve et blanc, Percival à genoux entre mes jambes, un air égrillard sur le visage. Il défait lentement les petits boutons qui ferment par-devant ma légère robe d'été en soie fleurie. Il en écarte les pans et vient lover son nez dans le creux de mes seins, pigeonnants dans mon soutien-gorge sans bretelles. Sa langue plonge dans le sillon, le lèche, tandis que ses mains descendent jusqu'à ma culotte. Elles passent sous mes fesses et tirent sur le sous-vêtement, qui glisse le long de mes jambes et rejoint promptement mes chevilles. Percival m'en débarrasse tout à fait, posant au passage un baiser brûlant sur mon cou-de-pied. Me voilà face à lui, la robe écartée sur mon corps presque nu et frémissant de désir. J'ai encore aux pieds les escarpins noirs à semelle rouge que j'ai enfilés pour le dîner ; Percival, qui a l'air d'apprécier le spectacle, ne semble pas pressé de me les ôter.

– Ne bouge pas, dit-il à mi-voix en se redressant.

Percival s'éloigne pour tamiser la lumière. Je le regarde ensuite retirer ses chaussures, sa veste et son tee-shirt, qu'il envoie valser sur un fauteuil de velours, puis baisser son pantalon et son caleçon. La vue de son membre en érection fait monter mon désir d'un cran. Tout en le fixant du regard, j'écarte plus largement les jambes et glisse une main entre mes cuisses. Mon sexe est tout humide.

Je vois les yeux de Percival étinceler. Il se remet à genoux devant moi et vient poser des baisers sur mes jambes, dont les poils se dressent à ce contact. Il pose sa main sur la mienne, la frottant doucement contre mon entrejambe. Mon corps est tout entier parcouru d'un frisson. Tandis qu'il lèche mes cuisses de plus en plus haut, il se sert de ma propre main pour me masturber, introduisant un de mes doigts dans mon intimité. Je m'entends haleter dans le silence de la chambre. Je rejette ma tête en arrière dans les coussins, relevant les jambes pour prendre appui de mes talons pointus sur les accoudoirs du canapé. Soudain, je sens entre mes doigts la langue de Percival qui vient se faufiler, et je lui abandonne la place. Je plaque mon sexe contre sa bouche qui s'en empare, le baisant et le léchant avec gourmandise. Tandis que sa tête s'agite entre mes cuisses, ses mains agrippent mon soutien-gorge et le baissent, faisant jaillir mes seins qu'il empoigne. Je m'abandonne totalement. Le plaisir est intense, et sous sa langue habile et ses mains impérieuses, je jouis sans pouvoir me retenir, laissant échapper un long cri qui résonne dans le silence de la chambre.

Je reste un instant pantelante et comblée, tandis que Percy dépose de tendres baisers sur mon ventre.

– Hum... dis-je, tu as bien fait de revenir, dis-je en le regardant, les yeux mi-clos.

Percy sourit, amusé. Il s'assied sur le somptueux carrelage, à mes pieds. Je vois son sexe toujours en érection, et le spectacle de sa virilité est vraiment tentant.

Je quitte le canapé dans lequel j'abandonne ma robe froissée. Mon soutien-gorge va la rejoindre. Il fait vraiment chaud, mais je sens la brise bienfaisante qui pénètre par la fenêtre et vient caresser le bout de mes seins. Nue, en talons aiguilles, je vais détacher un des cordons à pompons dorés qui retiennent les tentures mauves encadrant les fenêtres. Je sens le regard brûlant de Percival sur mes fesses, et l'excitation est de retour, sans crier gare. Je reviens d'un pas que je veux aguicheur vers lui et, le touchant à l'épaule de la pointe de mon talon, je lui fais signe de se lever ; ce qu'il fait très docilement. Il tente de me toucher, mais j'évite ses caresses et entreprends de lui attacher les poignets derrière le dos à l'aide de mon cordon. Au passage, je mets des tapes sur ses fesses musclées dont je savoure la fermeté sous mes doigts avant de les fouetter (mais gentiment) avec les pompons.

– Dis donc, ce palazzo te donne de drôles d'idées, plaisante Percival.

Sa voix est étranglée par le trouble qui, je le sens, le gagne, et il se laisse ligoter bien volontiers. Je crois qu'il est très excité par la situation, et curieux de connaître la tournure que vont prendre les événements.

Le tirant par le cordon à rideaux, je l'emmène jusqu'à la chambre, en tortillant de l'arrière-train devant lui.

Je ne veux pas qu'il me touche, mais je veux qu'il en meure d'envie !

D'une tape sur le torse, je le pousse sur le lit. Il se laisse tomber à la renverse. Il se trouve nu et allongé, les mains attachées derrière le dos et le sexe dressé vers le somptueux lustre de cristal et la fresque qui dominant notre lit.

Je le jauge un instant d'un regard satisfait, puis je fais sauter mes escarpins et, pieds nus, je grimpe sur la couche. Je l'enjambe et me campe au-dessus de lui, les mains sur les hanches. J'approche un orteil de sa bouche. Il le happe et se met à le sucer, provoquant chez moi un plaisir immense. Je m'efforce cependant de rester imperturbable et je lui retire mon orteil. Je le dévisage un instant, tout en caressant de mon pied aux ongles écarlates son torse puissant, descendant jusqu'à la limite de son buisson blond. Puis, lentement, je me baisse et viens tranquillement m'empaler sur sa verge, arrachant au passage un râle de plaisir à mon divin amant.

Lentement, je me mets à bouger du bassin, frottant mon pubis contre son ventre. Une douce chaleur inonde mon bas-ventre, tandis que j'agace ainsi mon clitoris. Je monte et je descends sur le sexe de Percival, qui garde les yeux fixés sur mes seins qui tressautent au rythme de mes allées et venues. Je me penche et l'embrasse. Il répond avec fougue à mes baisers. J'ai l'impression que son sexe est de plus en plus gros et dur en moi.

– Plus vite, me dit-il d’une voix rauque.

J’accélère aussitôt la cadence. Ne pouvant se servir de ses mains pour me plaquer contre lui, Percy s’arc-boute pour enfoncer son sexe plus loin en moi. Je me cambre et rejette la tête en arrière, gagnée par un plaisir irrésistible. La dernière chose que je vois avant que l’orgasme n’explode, c’est la majestueuse fresque qui décore la voûte au-dessus de moi, et je sombre dans un océan de bleu, de vert et de jaune.

– Où vas-tu ?

Après nos délicieux ébats, nous avons dormi quelques minutes, quelques heures peut-être, mais la chaleur étouffante qui règne dans la chambre m’a réveillée. Apparemment, elle a aussi tiré mon bel amour de son assoupissement. Allongé dans le désordre des draps, les yeux encore ensommeillés, il me regarde, la main sur mon poignet qu’il a attrapé alors que je tentais de m’arracher subrepticement à ses bras.

– Ne t’en fais pas, dis-je avec un petit rire, je ne me sauve pas. J’ai soif, je vais chercher à boire. Tu veux quelque chose, mon amour ?

– Je veux bien de l’eau, s’il te plaît, me répond-il doucement.

Je vais dans le living-room pour prendre une bouteille d’eau dans le bar. Je suis vraiment assoiffée, et je la vide d’un seul coup. J’en extrais une autre, que je passe sur mon cou, ma poitrine, pour rafraîchir mon corps en feu. Ce froid sur ma peau me fait du bien ; il me tire de la langueur dans laquelle le plaisir donné par Percy m’a plongée, et je sens même renaître une énergie nouvelle. Munie des deux bouteilles d’eau, je retourne vers la chambre. Je m’arrête à la fenêtre, dont nous avons oublié d’ouvrir les battants. Je pose les bouteilles et je répare notre oubli. C’est alors qu’une idée me vient. Je prends appui sur le large rebord, juste en dessous de la fenêtre ; à genoux sur cette bordure, je me penche prudemment en avant pour embrasser tout le panorama du regard. Je suis nue, et même s’il fait nuit et que les lumières de la chambre sont éteintes, entre la lune, l’éclairage du jardin et quelques fenêtres de l’hôtel, l’obscurité n’est pas totale et je peux distinguer le superbe panorama. Soudain, je me sens saisie par les fesses. Je ne peux retenir un cri qu’à demi étouffé.

Percy éclate de rire.

– Tu m’as fait peur ! lui dis-je.

– Ces jolies fesses pointées comme ça, c’était trop tentant, dit-il en se plaquant contre moi.

– Chuttt, on va t’entendre, dis-je en mettant un doigt sur ma bouche.

– Et alors ? me murmure-t-il à l’oreille, alors que ses mains viennent attraper mes seins.

– Mais, attention ! dis-je tout bas. On va nous voir.

– Mais non, les lumières sont éteintes ; on est dans le noir, me répond Percy sur le même ton. Ça m’étonnerait qu’il y ait grand monde dans le jardin pour admirer le spectacle à cette heure de la nuit.

– Tu crois ? dis-je pas tout à fait rassurée, mais en revanche complètement excitée par ses caresses de plus en plus précises.

Je sens son sexe déjà dressé contre mes fesses. Cet homme est décidément insatiable.

Et moi je ne vau pas mieux !

Je tourne la tête pour quémander un baiser. Il écrase ses lèvres sur les miennes, joue de sa langue, tandis que ses doigts titillent mon clitoris. Je suis en appui sur la bordure, à genoux, les fesses cambrées vers l'arrière, mais le buste à l'extérieur de la fenêtre. Au-dessus de moi, je vois les étoiles scintiller dans le ciel d'été. Percy, dans mon dos, a passé un bras autour de ma taille pour m'empêcher de basculer. De sa main libre, il a introduit sa verge dans mon sexe.

– Tu es fou, chuchoté-je.

– Tu veux que j'arrête ? me demande-t-il à l'oreille.

– Surtout pas !

Son membre entre et sort en moi, d'abord lentement, puis plus rapidement. Le vide en dessous de moi et la crainte d'être vue augmentent mon excitation comme mon plaisir. Je me mords les lèvres pour ne pas gémir. Soudain, j'aperçois une silhouette en contrebas. L'homme longe lentement le bâtiment. Je sens les battements de mon cœur s'accélérer et, un instant, j'ai la tentation de tout interrompre et de rentrer, mais en même temps, je ne veux pas que le plaisir que me donne Percival cesse. Je suis complètement envoûtée, prise par ses mouvements puissants, et si je ne lâche pas l'homme des yeux, je ne dis rien à Percival dont je sens le souffle chaud dans mon cou. Je le connais suffisamment maintenant pour comprendre le langage de son corps, et je sais qu'il est sur le point de jouir. Moi-même, je sens que je perds le contrôle. Mes doigts se crispent sur le rebord de la fenêtre, tandis que je sens une onde de chaleur traverser mon corps irradié de plaisir. Plus rien n'existe, ni la magnificence du jardin, ni la silhouette qui s'éloigne, ni la lune et les étoiles. Seuls restent le sentiment d'exultation, qui me prend tout entière, et la voix de Percy, qui me murmure à l'oreille qu'il m'aime.

26. Le bonheur à trois

– Tu grimpes ? me dit Percival en me tendant la main, un grand sourire éclairant son visage bronzé par le soleil méditerranéen.

Julian, en short et marinière sous un gilet de sauvetage, se tient déjà à ses côtés sur le voilier. Lui aussi a l'air heureux, et de voir sa frimousse aussi joyeuse me réchauffe le cœur. Je n'en reviens pas de voir comme cet enfant a changé ces dernières semaines. Son visage autrefois souvent grave s'est comme éclairé de l'intérieur. Il est plus ouvert, moins méfiant et introverti, et aussi plus bavard.

J'ai l'impression que le bel été italien n'est pas la seule cause de sa métamorphose. Depuis que nous affichons notre histoire, son père et moi, Julian est aux anges. À vrai dire, au début, j'avais un peu peur de sa réaction ; je ne voulais pas avoir l'air de m'immiscer entre son père et lui, mais c'est comme si il n'avait attendu que ça. Il ne montre aucune jalousie, bien au contraire, il me réclame toujours. Mais j'ai tellement de travail que je n'ai guère pu me libérer ces derniers temps pour aller les retrouver à la campagne chez Lady Margaret. Percy, lui, est venu passer quelques nuits avec moi. Mais cette fois, nous avons un long week-end férié devant nous. Nous avons donc décidé de partir tous les trois pour l'île d'Elbe, avant de rejoindre la famille de Percy lundi matin. Percy devra sans doute, dans les jours prochains, rejoindre Londres pour ses affaires et consulter ses avocats sur l'enquête en cours pour la garde de son fils. Dieu seul sait quand il pourra venir nous retrouver.

Percival a passé beaucoup de temps à explorer la Toscane pendant que je travaillais. Je l'ai présenté à mon frère, qu'il a embarqué dans ses virées. Paul connaît la région encore mieux que moi, et ces deux-là semblent très bien s'entendre. Percy est tombé amoureux fou du littoral toscan. Puisque sa grand-mère y a hérité d'une propriété à la campagne dans laquelle elle envisage de passer pas mal de temps, il a décidé d'acheter un bateau sur la côte pour de futures escapades familiales en mer. Le nouveau voilier de Percy est amarré dans le port de Punta Ala. C'est de là que nous partons ce matin pour l'île d'Elbe voisine.

J'ai préparé un pique-nique pour nous trois. Le vent n'est pas très important, mais Percival ayant prévu d'arriver sur l'île en début d'après-midi, il mettra le moteur s'il le faut. Il veut emmener Julian au sommet du Monte Capanne, point culminant d'Elbe. Je suis déjà venue me baigner sur les plages de l'île avec ma mère quand j'étais ado, mais je ne suis jamais allée sur les hauteurs.

Une fois sortis du port, Julian, ses boucles brunes volant au vent, serré contre moi, je regarde Percy manœuvrer les voiles avec dextérité. Il a l'air totalement dans son élément. Comme d'habitude ! Il est aussi à l'aise à cheval, au volant d'une voiture de course ou à la barre d'un voilier, dans les palaces comme sur les petits marchés, en n'importe quelle compagnie, avec les plus riches comme les plus humbles. Plus je le connais, plus il m'épate... et plus je l'aime ! Et il est totalement sexy dans son pantalon cargo retroussé aux mollets, son tee-shirt gris qui moule ses épaules puissantes, et son assurance tranquille, virile, maîtrisant son voilier et le vent comme si ça ne lui demandait aucun effort.

Julian regarde aussi son père, qui s'est installé au gouvernail, avec admiration et fierté. Quel contraste

entre eux : le fils est aussi brun que le père est blond, et la peau pâle et délicate de Julian sur laquelle j'applique consciencieusement une crème solaire à l'indice élevé craint le soleil toscan, qui a tanné à la vitesse grand V celle de Percy. Autant ce dernier est sûr de lui et téméraire, autant l'enfant est timide et timoré. Mais s'ils ne se ressemblent pas, ils s'adorent. Ce serait une catastrophe pour tous les deux s'ils étaient séparés.

– Ça va Matilda ? Tu n'as pas le mal de mer ? me dit Percy qui a dû me voir me rembrunir.

– Pas du tout, dis-je, en chassant ces tristes pensées pour revenir à mon délicieux présent. Et si on cassait la croûte ?

Nous avons débarqué à Marciana Marina, où nous attendait une voiture de location. De là, nous avons grimpé les routes en lacet à travers le maquis jusqu'au village de Marciana, l'équivalent en altitude du port d'où nous venions.

– Tu ne veux pas monter dans ça quand même ? m'exclamé-je en pointant du doigt les télécabines jaunes. On dirait des cages à oiseaux !

Rien qu'à voir se balancer ces nacelles à peine grillagées, j'ai le vertige.

– Tu préfères peut-être monter par les sentiers ? me demande Percival tout sourire.

Pas vraiment, non !

Je ne me vois pas du tout grimper jusqu'au sommet à travers les châtaigniers par ces chemins qui m'ont l'air bien peu praticables et si raides. J'y mettrais la journée !

– Allez, on y va Julian ? dis-je à l'enfant qui a l'air moins effrayé que moi à l'idée de monter dans ces cages.

– On y va ! s'exclame-t-il.

Percival va prendre les billets et nous grimpons dans une nacelle. Julian est blotti contre les jambes de son père. Nous nous élevons bientôt au-dessus du village.

– Mais ouvre les yeux, Matilda ! s'esclaffe Percival.

Cramponnée à un barreau, j'ouvre prudemment un œil, puis l'autre. Le spectacle est saisissant. On commence à avoir une vision globale de l'île et de la mer au-delà. C'est superbe et effrayant à la fois.

– Mais pourquoi on s'arrête ! crié-je, déclenchant l'hilarité de Percival.

Je lui jette un œil furibond. La cabine est à l'arrêt et se balance doucement, à plusieurs dizaines de mètres de hauteur au-dessus du sol.

– N'aie pas peur, je suis là, dit-il d'une voix douce en voyant que je suis vraiment paniquée.

Il me serre contre lui. La sensation de ses bras puissants autour de mes épaules me redonne du courage. Je me sens à l'abri et je peux enfin apprécier le panorama étourdissant de beauté par-dessus son épaule.

– T'en fais pas, je suis là aussi, dit la petite voix de Julian, qui enserme mes cuisses de ses petits bras comme pour me rassurer.

Je caresse ses boucles brunes, attendrie. Mes yeux croisent ceux de Percy, et j'y lis autant de bonheur que ce que je ressens à cet instant, malgré ma frousse. Alors que nous sommes suspendus dans le vide, tous les trois serrés les uns contre les autres, j'ai la sensation que nous formons une vraie famille. Je suis émue et je blottis mon visage contre le torse de Percy pour cacher les larmes qui perlent à mes yeux.

La cabine reprend son ascension jusqu'au sommet, à plus de 1 000 mètres d'altitude. C'est avec soulagement que je pose pied à terre. Nous nous mêlons aux touristes qui ont fait l'ascension comme nous pour escalader les derniers mètres. La vue est incroyable. Le soleil est radieux, le ciel est clair et on peut admirer les autres îles de l'archipel toscan, jusqu'à la Corse.

– Une de ces îles est l'île de Montecristo. Tu connais l'histoire du comte de Monte-Cristo ? dis-je à Julian.

– Nooou... répond-il, intrigué. Il était comte comme papa ?

– Ah oui, c'est vrai, je n'y avais pas pensé, dis-je en éclatant de rire. Non, en fait, ce n'était pas un vrai comte. C'est un titre qu'il s'est donné tout seul, pour pouvoir se venger.

– De quoi il s'est vengé le comte de Monte-Tisco ?

– De Monte-Cristo, corrigé-je en souriant. Eh bien, d'après le livre d'Alexandre Dumas, cet homme, qui s'appelle en fait Edmond Dantès, se retrouve en prison sur une île en France à cause d'un méchant. Il réussit à s'en échapper et se rend sur l'île de Montecristo pour chercher un trésor dont on lui a parlé. Et il trouve le trésor. Il devient alors très, très riche et il peut enfin se venger du méchant.

– Mais comment il fait pour s'échapper de la prison ? dit Julian en regardant la mer d'un air dubitatif. Il avait un bateau ?

– Ah, ah... Je te laisse la surprise pour l'instant. Je vais t'offrir le livre et je te le lirai. Je suis sûre que tu vas adorer ! lui réponds-je avec enthousiasme.

Nous nous installons sur des rochers, un peu à l'écart des touristes. Je serre Julian contre moi, effrayée à l'idée qu'il puisse glisser et tomber dans le vide. Percy me regarde, amusé.

– Tu sais, je crois que tu peux le lâcher, me dit-il avec tendresse.

Je desserre légèrement mon étreinte, pas tout à fait convaincue, mais Julian met ses bras autour de mon cou et se serre contre moi. Je fais une petite moue narquoise à Percy par-dessus son épaule.

– Vous êtes vraiment inséparables tous les deux ! s'exclame Percival en éclatant de rire.

Je souris à cette remarque, mais mon cœur se serre.

Pourtant, il va bien falloir que l'on se sépare !

L'été va se terminer ; je ne sais pas ce que Percival a prévu de faire, mais même s'il reste en

Angleterre et ne retourne pas en Argentine, ça fait loin de Florence ! C'est étrange, mais toute au bonheur de mon histoire d'amour, je n'ai pas pensé à après.

Les pensées de Percival ont dû suivre le même chemin.

– Tu sais Matilda, cet enfant ne pourra pas vivre sans toi. Moi non plus d'ailleurs, dit-il en se rapprochant de moi.

Je le regarde, incapable de répondre avec cette fichue boule dans la gorge.

– Tu pourrais venir vivre avec nous à Londres...

Je fixe ses yeux bleus qui m'observent avec tendresse, pas sûre d'avoir bien compris.

– Oh oui ! Matilda, tu vas rester avec nous pour toujours ! s'exclame Julian en nichant sa tête dans mon cou.

– Mais... mon travail... balbutié-je.

– Tu ne peux pas exercer en freelance ? me suggère Percival.

Je peux effectivement travailler avec Mimi sans être salariée de l'empire Tascini. Pour l'instant, je bosse exclusivement pour elle car elle souhaitait que l'on collabore de manière étroite pour ses débuts de styliste, mais elle comme moi savons que la suite logique est que je devienne consultante pour différentes marques.

– Je... oui. C'est ce que font la plupart des designers textile, réponds-je, pensive.

– Je ne peux pas quitter Londres pour l'instant, dit Percival avec un air entendu.

Je comprends qu'il ne veut pas évoquer le sujet devant son fils, mais si les Connelly acceptent sa proposition, Julian devra vivre à Londres pour qu'ils puissent exercer leur droit de visite.

– ... mais ce ne sera pas trop loin de Florence, continue Percy. Tu pourras t'y rendre quand tu le souhaites avec mon jet, et on t'accompagnera quand on pourra, n'est-ce pas chéri ? dit-il à Julian, qui acquiesce. On pourra même y acheter un pied-à-terre pour de plus longs séjours, si c'est nécessaire.

– Dis oui, Matilda ! Dis oui ! s'exclame Julian.

Je suis abasourdie par cette proposition. Puis-je vraiment changer de vie comme ça, sur un coup de tête ? Laisser derrière moi mon frère, Mimi, cette ville que j'aime tant, les petites rues et places où j'aime flâner, les églises et les musées dans lesquels je vais parfois trouver l'inspiration et qui m'ont donné tant de joie ? Je repense à ma mère. Elle qui a tout quitté une première fois quand elle a rencontré mon français de père pour aller vivre à Paris. La vie les a séparés, mais quand elle a compris que leur amour était plus fort que tout, elle a tout quitté de nouveau pour être près de lui. Et Dieu seul sait où ils sont aujourd'hui, en Amazonie ou sur une base au pôle Sud... mais ensemble !

– D'accord ! dis-je dans un souffle. Je m'installe avec vous.

Percival me regarde avec une reconnaissance infinie avant de m'embrasser, tandis que Julian pousse des petits cris de joie.

– Mais, reprends-je, il va me falloir un peu de temps pour m’organiser, prendre des dispositions avec Mimi...

– Prends le temps qu’il te faut. On t’attendra, Julian et moi !

Je me sens grisée, et l’altitude n’y est pas pour grand-chose. Une nouvelle vie s’ouvre à moi, aux côtés de Percy et Julian, les deux hommes de ma vie.

J’entends alors la voix fluette de Julian me demander :

– Matilda, quand tu vivras avec nous, tu pourras me lire l’histoire du comte de Monte-Tisco le soir avant de m’endormir ?

27. Plus difficile sera la chute

Nous avons passé deux journées idylliques sur le voilier, n'en descendant que pour explorer les petites criques de l'île d'Elbe. C'est avec regret que j'ai laissé le bateau à Punta Ala pour faire route vers la demeure de Lady Margaret. Nous étions si bien, Julian, Percy et moi, dans notre petite bulle... Nous devons retrouver Osmond Oberville, l'avocat de Percy. Il a téléphoné à Percy hier soir, pour le prévenir que les Connelly avaient accepté de le voir ce mardi matin. Comme Osmond était venu passer quelques jours à Sienne, en Toscane, Percy lui a proposé de le retrouver chez sa grand-mère pour déjeuner et de partir ensemble pour Londres dans l'après-midi.

– Ah ! Vous voilà ! On va pouvoir passer à table, s'exclame joyeusement Lady Margaret en nous voyant.

Pour se consoler d'avoir laissé ses rosiers anglais aux bons soins de ses jardiniers, elle est en train de créer un potager dans le jardin de sa nouvelle propriété. C'est là que nous la trouvons, élégamment habillée, mais coiffée d'un grand chapeau en paille, un râteau à la main. Dès qu'il voit Julian, son petit chien Scoop se précipite vers lui pour lui faire fête.

– Grand-Ma, tu ne devrais pas être dehors à t'escrimer ainsi par un soleil pareil, lui dit Percival avec un air de reproche.

– Ce soleil me convient parfaitement ! rétorque-t-elle. J'adore Amberdel, mais le climat de la Toscane a pour moi des vertus vivifiantes. Toutefois, sache que je n'étais pas en train de « m'escrimer » comme tu dis, je passais juste un dernier coup de râteau pour passer le temps en vous attendant. J'en ai terminé. Je vais aller voir où ils en sont en cuisine. Ton avocat est déjà arrivé et il est avec ta mère. Sur la terrasse, je crois...

Main dans la main, Percy et moi allons rejoindre Lavinia, tandis que Julian suit Lady Margaret et Scoop.

Nous trouvons effectivement Lavinia sur la terrasse ombragée, allongée telle une diva sur un transat, un turban sur la tête et une flûte de champagne à la main, bavardant avec un homme que je n'ai jamais vu. La petite cinquantaine, il est grand et distingué, avec ses lunettes en écailles, ses cheveux rejetés en arrière, aussi grisonnants que son élégant petit bouc, et son costume trois-pièces, alors que la température avoisine les 40° C. C'est un bel homme, et j'ai l'impression à attendre les éclats de rire appuyés de Lavinia qu'elle le trouve à son goût.

– Ah ! Vous voilà ! s'exclame-t-elle en nous voyant. Percy chéri, tu ne m'avais pas dit que ton avocat était aussi séduisant. Dire que tu ne nous as jamais présentés !

Ce badinage ne semble pas du tout mettre mal à l'aise Osmond Oberville, qui sourit tout en avançant vers moi, main tendue :

– Osmond Oberville, se présente-t-il.

– Matilda. Matilda Delage.

– Matilda est... ma future compagne, dit Percy en posant un bras autour de mes épaules. Elle a accepté de venir vivre avec moi à Londres.

– Ah ? Mais c'est très bien, très bien ! Félicitations à vous deux, dit Osmond avec un sourire élargi.

Cette nouvelle a l'air de lui faire vraiment plaisir. C'est fort aimable – et un peu surprenant de sa part –, d'autant que, connaissant la discrétion de Percy, je suis à peu près sûre qu'il n'a jamais entendu parler de moi avant aujourd'hui.

Lavinia s'est levée de son siège en entendant la nouvelle.

– Mes chéris, je suis si contente pour vous, dit-elle en venant m'embrasser, avant d'aller serrer son fils sur son cœur.

À son œil pétillant, je vois bien qu'elle a des questions à me poser, que seule sa bonne éducation (et peut-être la présence de son fils et d'un étranger) l'empêche de me poser. Pour l'instant.

– Osmond m'a dit que vous nous quittiez ce soir ? reprend-elle en se tournant vers son fils.

– Oui. Les Connelly ont enfin accepté de me voir, répond Percival.

– Que de bonnes nouvelles aujourd'hui ! s'exclame Lavinia. Tu veux que je t'accompagne ? Tu sais que je les ai bien connus.

– Non, Mère, ça n'est pas la peine. Je te dirai si on a besoin de ton aide, mais merci, dit Percy en posant un baiser sur la main de Lavinia.

– Madame est servie, vient annoncer d'un ton de majordome distingué Julian, suivi de Scoop et de son arrière-grand-mère, hilare.

Je m'apprête à suivre tout le monde à l'intérieur de la maison, quand je sens une main agripper mon bras. Je me retourne et découvre Lavinia, qui me murmure dans l'oreille :

– Attends un peu.

Elle fait mine d'arranger la bride de sa sandale, tandis que les hommes, en grande discussion sur les mérites de la cuisine italienne, ont déjà emboîté le pas à Lady Margaret et Julian.

– Matilda, ma chérie, dit-elle après s'être assuré que tout le monde s'était éloigné. Rien ne me fait plus plaisir que de te savoir aux côtés de mon fils et de mon petit-fils. Mais es-tu bien sûre de toi ?

Je la regarde avec des yeux ronds, prise au dépourvu.

– Je... je...

– Je ne veux pas te faire peur, crois-moi, dit-elle d'un ton qui se veut rassurant. Mais tu es si jeune, et tout cela arrive si vite ! Et ta mère est trop loin pour te donner des conseils. Alors laisse-moi la remplacer un instant. Tu t'apprêtes à changer de vie, à faire de gros sacrifices pour suivre Percy, que tu connais à peine. Est-ce que tu t'en rends compte ?

Elle s'inquiète pour moi ! Comme c'est adorable de sa part.

– Je l’aime Lavinia, dis-je en la regardant dans les yeux. C’est l’homme de ma vie. Je n’ai aucun doute là-dessus. C’est lui et c’est « une évidence », comme disait Lady Margaret l’autre jour. Je n’ai pas besoin de mois supplémentaires pour être sûre de mes sentiments. Rassurez-vous, nous avons beaucoup parlé ; je connais ses tourments, je connais son passé, mais je ne l’en aime que plus pour ça.

Lavinia me regarde de ses grands yeux impeccablement fardés, un sourire bienveillant aux lèvres.

– Cela, je n’en doute pas, Tilda. Je le sais depuis longtemps, et je ne doute pas des sentiments de mon fils pour toi. Cela fait longtemps que j’espère un rapprochement entre vous, tu l’avais compris, non ? me dit-elle.

Je repense à ma première visite ici, et ses mots qui sonnaient comme un avertissement quand elle me disait qu’elle avait peur que son fils ne rate les chances de bonheur qui s’offrent à lui pour finir par céder « à n’importe quelle pimbêche qui décidera de lui mettre le grappin dessus ». Ce soir-là, j’ai clairement eu l’impression qu’elle voulait me jeter dans les bras de Percy.

– Mais je sais aussi, reprend-elle, que cela va trop vite pour être raisonnable. Tu vas t’installer avec lui à Londres ; as-tu bien réfléchi avant à ce que cela implique ? Tu vas devoir sans doute mettre ta carrière, qui commence à peine, au ralenti, être séparée de tes amis, vivre dans une ville très différente de Florence, dans une culture qui n’est pas la tienne, et aussi élever un enfant qui n’est pas le tien. C’est une grosse responsabilité.

– J’aime Julian. Je n’ose pas dire comme si c’était mon enfant, car je ne peux pas remplacer sa mère, mais je l’aime profondément. Et, comme Percy, il passera toujours avant tout, même avant ma carrière. Quant au lieu où je vais vivre, peu importe, tant que je suis avec eux. J’ai vécu mon enfance à Paris, mon adolescence en Toscane... Je ne considère pas ce nouveau départ comme un déracinement, mais comme le début d’une nouvelle vie, celle que j’ai choisie. Je ne vous dis pas que je n’ai pas peur ; je suis consciente des responsabilités que cela implique, mais je suis aussi la plus heureuse des femmes.

Émue aux larmes comme je le suis, Lavinia me serre longuement dans ses bras. Puis elle se reprend et, retrouvant son sourire, me dit, un sourire en coin :

– Viens, allons prendre quelques grammes...

Le repas était délicieux, comme d’habitude, et l’ambiance très détendue. Nous avons déjeuné en petit comité, Reggie et Penelope étant partis rejoindre des amis à Capri. Emily est à Amberdel quelques jours pour veiller à l’installation de la dernière acquisition pour le haras : l’étalon qu’elle était allée voir avec mon frère Paul à Volterra.

Lady Margaret s'est montrée particulièrement joyeuse. On dirait que la perspective de me voir vivre en Angleterre avec son petit-fils la comble. Cela me rassérène, après ma conversation avec Lavinia. Bien sûr qu'elle ne m'a pas fait changer d'avis, mais elle a marqué un point en me faisant réaliser la gravité de ma décision. Elle a eu raison de me pousser dans mes retranchements ; je sais maintenant que je m'engage en toute connaissance de cause.

Après le café, Osmond propose à Percy de lui montrer quelques documents qu'il a apportés avec lui.

– Vous ne vous reposez jamais ! s'exclame Lavinia. Je croyais que vous étiez en vacances, et vous avez quand même apporté vos dossiers avec vous. Comment pouvez-vous mélanger vacances et travail ?

– L'un n'empêche pas l'autre, répond Osmond avec un sourire malicieux, en ôtant ses lunettes et en les faisant machinalement tourner. Surtout quand, comme moi, on est célibataire. Je n'ai personne pour m'en faire le reproche.

– J'en suis très heureuse pour mon fils. Je vois que ses affaires sont entre de bonnes mains, mais cela m'attriste pour vous.

– Rassurez-vous, Lavinia, je sais profiter aussi de la vie, répond Osmond d'un air entendu.

Tout le monde autour de la table le regarde, curieux d'en savoir plus sur sa façon de profiter de la vie, mais Osmond ne semble pas prêt à faire de plus amples confidences.

– Percy, allez donc dans le bureau au premier. Nous vous attendrons sur la terrasse, dit Lady Margaret au bout d'un instant.

Les deux hommes prennent la direction de l'étage, tandis que nous nous attardons pour terminer notre café. Alors que nous quittons la table, je m'aperçois qu'Osmond a oublié ses lunettes sur la table.

– Je vous rejoins sur la terrasse, je vais lui apporter, dis-je à Lady Margaret et Lavinia.

Lunettes à la main, je grimpe au premier étage. La porte du bureau est entrebâillée, et du couloir, je peux entendre la discussion entre Percy et son avocat.

– J'en profite pour vous présenter de nouveau mes félicitations, Percy. Elle est absolument charmante ! dit la voix d'Osmond.

Gênée, je n'ose plus avancer.

– Oui, j'ai beaucoup de chance, répond Percy.

– Et votre fils a l'air de beaucoup l'aimer, continue l'avocat.

– Oui, il l'adore, depuis la première fois qu'il l'a vue. C'était même incroyable ; lui qui est si timide, il est allé directement vers elle. Et elle s'occupe merveilleusement de lui. C'est un ange : elle est patiente, douce, affectueuse...

Il n'y a personne pour me voir, mais je rougis de tous ces compliments. Je sais que Percy m'aime, mais c'est encore plus beau de l'entendre parler de moi alors qu'il pense que je n'entends pas. Je ne peux cependant m'empêcher de me sentir mal à l'aise. J'ai l'impression d'espionner, mais je ne peux pas entrer dans le bureau en faisant mine de n'avoir rien entendu.

Tant pis ! Je vais rebrousser chemin et demander à une employée de Lady Margaret de bien vouloir apporter les lunettes à Osmond.

Je me retourne pour partir, quand j'entends la voix d'Osmond qui reprend :

– C'est absolument ce qu'il nous fallait. Vous avez parfaitement choisi. Elle est un peu jeune, mais elle

a les pieds sur terre, elle travaille et elle s'entend parfaitement avec votre fils.

Mais de quoi parle-t-il ? ?

– Je vous ai dit qu'il fallait absolument changer l'image que les Connelly ont de vous. Les témoignages que leurs avocats ont recueillis sont assez accablants pour vous. La bagarre dans un lieu public, votre fils qui manque de mourir noyé... Le juge vous sera bien plus favorable si vous avez une vie de famille rangée, stable et une présence féminine à vos côtés, capable de donner à votre enfant l'amour maternel dont il a besoin. En plus, c'est elle qui l'a sauvé de la noyade... Vraiment, je vous félicite pour votre choix, on ne pouvait pas rêver mieux pour notre dossier.

J'ai les oreilles qui bourdonnent, le cœur qui flanche et je n'ai qu'une envie, celle de fuir cet endroit, ne plus rien entendre. Je ne sais pas comment je réussis à descendre l'escalier.

C'est pour ça que Percy m'a demandé de vivre avec lui ? Pour avoir une chance de conserver la garde de Julian ?

Je ne sais plus que croire. Ça n'est pas possible ! Pourtant, je n'ai pas rêvé... C'est bien ce que signifiaient les propos de son avocat. Je me repasse en accéléré les événements de ces dernières semaines. Quand Percival m'a-t-il dit qu'il m'aimait ? Juste après le coup de fil de son avocat qui le prévenait de l'enquête en cours. Et quand a-t-il décidé d'officialiser notre histoire ? À son retour de Londres, après avoir rencontré son avocat. C'est vrai que, sur le moment, j'en ai été la première surprise ; c'est lui plus que moi qui avait tenu à garder notre histoire secrète.

Mon sang se glace.

Notre belle histoire d'amour ne serait que du vent ? L'homme pour lequel je m'apprête à tout quitter se sert-il de moi ?

28. Le secret de la prédiction

– Alors, ça y est, tu nous quittes ? me demande Lady Margaret, en posant son pinceau à mon approche.

En cette fin d'après-midi, assise devant un chevalet, seule au milieu des oliviers de sa propriété toscane, elle peint une aquarelle. Percival est reparti pour Londres avec son avocat. Il a rendez-vous demain avec les grands-parents maternels de son fils. J'ai passé l'après-midi avec Julian, triste de voir partir son père. Mais je dois moi aussi le quitter, je travaille demain, et le chauffeur de Lady Margaret m'attend déjà pour me ramener à Florence.

– Eh oui, je suis venue vous dire au revoir, lui répons-je attristée. Il faut bien rentrer.

Lady Margaret me regarde en fronçant les sourcils.

– Qu'est-ce qu'il y a Matilda ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Quelque chose ne va pas ou est-ce parce que Percival est parti ? s'inquiète-t-elle.

Je tente de nier, mais face à son regard perçant, je me sens incapable de cacher mes sentiments. J'ai un peu honte cependant de lui dire que j'ai entendu la conversation entre Percival et son avocat et que cela a soulevé des doutes en moi. Comme nous n'avons pas eu l'occasion de nous retrouver seuls, je n'en ai pas parlé à Percy avant qu'il parte ; j'ai donné le change tout l'après-midi, mais plus le temps passe, plus cela m'obsède et m'attriste.

Je baisse les yeux, ne sachant que répondre.

– Tu regrettes d'avoir accepté la proposition de Percy de vivre avec lui à Londres ? me demande Lady Margaret, d'un ton inquiet.

– Oh non, pas du tout ! répons-je spontanément en redressant aussitôt la tête.

– Ah ! Tant mieux, parce que c'est la meilleure nouvelle que j'ai entendue depuis longtemps !

Effectivement, la grand-mère de Percy affiche un air réjoui qui me réchauffe le cœur, lourd depuis que j'ai surpris cette conversation. Elle me prend la main et m'encourage à me confier à elle :

– Qu'est-ce qui te tracasse alors, mon enfant ? Peut-être puis-je t'aider, suggère-t-elle d'une voix douce.

Je ne connais pas de personne plus bienveillante que Lady Margaret. Du plus loin que je me souviens, elle a toujours été adorable avec moi. Je sais qu'elle ne me pose pas cette question mue par une curiosité malsaine, mais simplement parce qu'elle se fait du souci pour moi. Je finis par avouer ce que j'ai sur le cœur :

– Je me demande si Percy m'a demandé de vivre avec lui pour de bonnes raisons.

Je m'interromps. Lady Margaret ne réagit pas ; elle se contente de me regarder, attendant la suite.

– Je ne sais pas s'il le fait parce qu'il m'aime, reprends-je, ou parce que c'est pour avoir plus de chances de conserver la garde de Julian. Cela dit, dis-je précipitamment, ce serait aussi une bonne raison, la meilleure même ! On ne peut pas priver cet enfant de son père, et si Percival voulait vivre avec moi juste pour ça, pour montrer à ceux qui le dénigrent qu'il peut lui offrir une vraie vie de famille, une vie stable, j'accepterais bien volontiers. Mais j'aurais préféré qu'il me le dise clairement.

Lady Margaret me dévisage intensément, puis elle fronce les sourcils :

– Mais qu'est-ce qui te fait penser ça ?
– J'ai... entendu quelque chose, dis-je hésitante.

Je reste délibérément floue. Je ne veux pas qu'elle croie que j'ai espionné Percy et son avocat. Heureusement, Lady Margaret ne m'en demande pas plus à ce sujet.

– Matilda, aimes-tu Percy ?
– Plus que tout, Lady Margaret, réponds-je avec ferveur. C'est l'homme de ma vie, je n'ai aucun doute là-dessus.

Elle me sourit tendrement.

– Et crois-tu qu'il t'aime ?

Je revois Percy, sa façon de me regarder, de m'écouter, de me faire l'amour...

– Oui, dis-je timidement.
– Alors, tu dois lui faire confiance, Matilda. Aucun couple ne peut être heureux sans confiance.

Elle a raison. Aucun avenir n'est possible si je doute des intentions de Percy. Mais malgré l'intensité de mes sentiments pour lui, notre histoire est trop récente et nos débuts trop chaotiques pour que je puisse avoir pleinement confiance, non pas en lui, mais en nous... Je reste songeuse, les yeux dans le vague, debout près de la chaise de Lady Margaret.

– C'est mon petit-fils, reprend-elle, je l'aime, et je pense que je le connais assez pour savoir qu'en aucun cas il t'utiliserait. Je SAIS qu'il est fou amoureux de toi, et que ses intentions sont irréprochables. Mais je ne peux pas te demander de me croire sur parole. Je sais que ce n'est pas facile de s'abandonner, de faire confiance à quelqu'un aussi rapidement, dit la grand-mère de Percy, en me prenant la main. Votre histoire est encore toute jeune, vous ne vous connaissez pas si bien que ça. On peut tomber amoureux en une seconde, mais un couple ne se fait pas en un jour, et la confiance se gagne petit à petit. C'est pour cela que les épreuves de la vie peuvent séparer, comme elles peuvent rapprocher. Pour l'instant, c'est à ton instinct que tu dois te fier. Qu'est-ce qu'il te dit ?

Je prends une grande inspiration :

– Il me dit que ma place est auprès de Percy et de Julian, dis-je fermement.

Les yeux de Lady Margaret pétillent.

– Ma chère Matilda, j’ai une confession à te faire. Cette confession, je te la dois depuis longtemps. J’espère que tu ne m’en voudras pas de ne te la faire que maintenant.

Je la regarde, interloquée.

Mais que peut-elle avoir à m’avouer ?

Je ne sais pas si je dois avoir peur ou si je dois rire du ton solennel employé par Lady Margaret. Sur ses lèvres flotte un petit sourire malicieux qui trouble les pistes.

– Tu te souviens de la voyante à la kermesse, quand tu avais 12 ans ?

Oh que oui ! Elle m’avait prédit que j’allais vivre une grande histoire d’amour avec un homme dans les initiales seraient P.C., et qui porterait une écharpe rouge. Le lendemain, Percival Cavendish est arrivé au château, avec son écharpe écarlate, et je suis tombée amoureuse de lui, comme peut s’enticher une fille de 12 ans d’un prince de conte de fée. Mais pourquoi Lady Margaret me parle-t-elle de cette vieille histoire ?

– Évidemment que je m’en souviens. D’ailleurs, comment pourrais-je l’oublier ?

Personne ne l’a oubliée on dirait ! Il n’y a pas si longtemps, quand je suis revenue à Amberdel avant l’été, cette chère Penelope s’est fait un plaisir de la rappeler... et de s’en moquer.

– Eh bien, cette voyante, cette madame Irma, c’était moi, dit Lady Margaret avec un air espiègle.

J’en reste suffoquée.

– Vous ?

– Oui, moi.

– Mais je ne vous ai pas reconnue !

– Comme le reste des invités ! Il faut dire que j’étais merveilleusement grimée, dit-elle avec une certaine fierté. La comédienne que j’avais engagée pour la kermesse a annulé sa venue au dernier moment. T’ai-je déjà dit que j’avais pris des cours de théâtre quand j’étais jeune ? J’ai eu envie de m’amuser et j’ai sauté sur l’occasion. Je me suis maquillée et j’ai mis le costume qui avait été loué pour la comédienne. Il était d’ailleurs un tantinet serré...

Je reste un instant muette, abasourdie par cette révélation et ce qu’elle implique.

– Mais pourquoi m’avez-vous fait cette prédiction ?

Lady Margaret prend un air un peu gêné.

– Je ne sais pas ce qui m’a pris. J’étais là, sous cette tente, je m’ennuyais un peu. Je crois que tous les gamins avaient peur de moi, ils n’osaient pas s’approcher. Et puis, je t’ai vue. Tu étais si jolie !

– Oh non, je ne l’étais pas, dis-je en repensant navrée à mes kilos en trop et mes boutons de varicelle.

– Mais si, Matilda, tu étais une enfant ravissante, quoi que tu en penses. Bref, je t’ai vue là, et je t’ai appelée, sans y réfléchir plus que ça. Je voulais te faire une farce, mais je pensais que tu me reconnaîtrais tout de suite !

– Mais vous faisiez peur avec votre nez crochu ! m’écrié-je avec une grimace horrifiée qui provoque l’hilarité de Lady Margaret.

– Effectivement, tu avais l’air effrayé ! J’aurais dû te dire qui j’étais, mais pardonne-moi, j’étais si contente de mon déguisement et de l’effet qu’il faisait que j’ai continué. Et je t’ai fait cette prédiction.

– Mais pourquoi ça ? Pourquoi cette histoire de « grand amour » ?

– Tu avais un si joli tempérament artistique et romantique, dit Lady Margaret d’un air attendri. Je me souviens à l’époque, tu venais de lire Jane Eyre, et tu en parlais tout le temps lorsqu’on partait peindre dans la campagne.

C’est vrai, j’avais complètement oublié !

– Contrairement à Emily qui, elle, ne pensait qu’aux chevaux, toi tu aimais les grandes histoires d’amour, de passion.

– Mais pourquoi cette histoire d’initiales ?

– Figure-toi que je me le demande encore ! dit Lady Margaret qui, je le vois, a l’air parfaitement sincère. Pendant que je te parlais, avec mon affreux foulard sur la tête, j’ai eu une espèce d’inspiration : je t’ai vue avec Percy. C’est aussi bête que ça.

– « Vue » ? dis-je, étonnée.

– Une espèce d’apparition si tu préfères, très fugitive. Il y a une légende qui dit que les femmes de ma famille sont des espèces de sorcières pourvues d’un don de divination. Je n’ai jamais été aussi près d’y croire que ce jour-là ! Enfin, plutôt, le lendemain, quand j’ai vu Percy arriver avec son écharpe rouge... que je ne lui connaissais absolument pas.

– Mais enfin, Lady Margaret, vous auriez pu me dire la vérité ! m’offusqué-je gentiment.

– Oui, j’aurais dû, reconnaît Lady Margaret d’un air contrit, mais je voulais que tu gardes en souvenir la magie de cet instant. Je ne pensais pas que ça porterait à conséquences. J’ai bien remarqué les jours suivants comment tu regardais Percy. Mais quelle femme, quel que soit son âge, n’en faisait pas autant ?

Ce n’est pas faux. Toutes les filles ou femmes qui n’étaient pas de sa famille étaient dingues de lui !

– Je ne crois pas que tu aies eu besoin de ma prédiction pour t’apercevoir du charme de mon petit-fils, reprend Lady Margaret. Et je t’assure que je n’y suis pour rien s’il t’a invitée au bal ensuite. Je t’avoue d’ailleurs que je me suis posé des questions à ce moment-là : et si j’étais une sorcière après tout ? Et puis les années ont passé. Je n’ai pas oublié. Je pensais, j’espérais que TOI, tu avais oublié cette histoire. Je sais comment ce genre de choses peut influencer une âme romantique, j’en suis moi-même une ! dit-elle en laissant échapper un soupir. Percy s’était marié ; je ne voulais pas que tu languisses toute ta vie dans son souvenir. J’ai été soulagée quand Emily m’a dit que tu étais fiancée. Mais j’ai compris quand tu es revenue au château, dix ans...

– Onze ans, l’interromps-je.

– ... onze ans plus tard, que tu n’avais rien oublié. Je me souviens très bien quand Penelope a évoqué le sujet. J’étais très embarrassée et très en colère contre elle.

– Pourquoi ne m’avez-vous pas dit la vérité à ce moment-là ?

– Parce que nous n’étions pas seules. Et puis Percy est entré dans la pièce alors qu’on ne l’attendait pas. J’ai vu ce qu’il s’est passé entre vous à ce moment-là, la façon dont il t’a regardée. J’ai été très

impressionnée : je me suis dit encore une fois que, peut-être, vous étiez bien faits l'un pour l'autre. Quand je te dis que je suis d'une nature romantique ! dit-elle en riant d'elle-même. Je me suis sentie coupable ensuite, quand j'ai su que tu avais rompu avec ton fiancé. J'ai eu peur que cette prédiction n'ait gâché ta vie. J'ai pensé que j'avais peut-être planté dans ton cœur une graine d'amour impossible, et je n'ai pas eu le courage de te dire la vérité sur l'identité de cette voyante.

Elle me regarde, curieuse de ma réaction, mais je suis trop surprise pour dire quoi que ce soit.

– Tu vois, aujourd'hui je t'avoue tout, reprend-elle, parce que tu dis toi-même que ton instinct te dit que ta place est auprès de Percy. Et le mien, pauvre folle que je suis, me dit la même chose.

Elle me regarde, les larmes aux yeux. Je suis tout aussi émue qu'elle.

– Me pardonnes-tu Matilda ? Je m'en voudrais si cette innocente plaisanterie avait affecté réellement ta vie, tes décisions, tes choix...

Je me penche vers elle pour la prendre dans mes bras.

– Je ne vous en veux pas du tout Lady Margaret ! Je suis sûre que j'aurais aimé Percy même sans votre prédiction. Mais je crois que vous êtes vraiment une sorcière ! dis-je en éclatant de rire.

Je monte dans la voiture qui me ramène à Florence le sourire aux lèvres. Ma conversation avec Lady Margaret m'a rassérénée. Je sais que Percival m'aime et je suis sûre de mes sentiments pour lui. Je ne veux plus penser à cette conversation entre lui et son avocat : comme je l'ai dit à Lady Margaret, ma place est avec Percy et Julian. Et si elle aussi en est persuadée... Quand je pense que c'était elle, l'intrigante (et un peu effrayante !) voyante.

Le mystère est donc résolu. Je dois avouer qu'une partie de moi est un peu déçue. Alors, notre histoire d'amour n'était pas écrite dans les étoiles ? J'aimais bien penser qu'il y avait eu un peu de magie à sa naissance. Cela dit, voyante ou pas voyante, Lady Margaret a vu juste, puisque Percy et moi nous nous aimons aujourd'hui. Et elle a dit qu'elle ne connaissait pas l'écharpe de Percy... Et aussi qu'elle a eu une espèce d'apparition. Peut-être qu'elle a vraiment un don après tout ?

29. Coup bas

– Matilda, peux-tu venir dans mon bureau, s’il te plaît ? demande la voix d’Orlando dans le téléphone.

Qu’est-ce qu’il me veut ?

Je jette rapidement un regard à l’horloge. Il est bientôt l’heure du déjeuner et j’ai rendez-vous avec Mimi, qui m’attend dans une trattoria entre deux rendez-vous avec des fournisseurs. Cependant, je n’ai pas revu Orlando depuis le dîner au *Il Palagio*, où il m’a traitée de « traînée », et j’ai bien l’intention d’avoir une explication à ce sujet avec lui. Puisqu’il est de retour à Florence, autant en profiter. Je lui annoncerai aussi mon intention de travailler désormais pour Mimi en tant que freelance et plus comme salariée du groupe. J’en ai déjà parlé à Mimi, et même si elle regrette de ne plus m’avoir tous les jours à ses côtés, elle m’a dit que l’on saurait très bien s’organiser pour continuer notre collaboration partiellement à distance.

– J’arrive, dis-je à Orlando, juste avant de raccrocher.

Si la griffe de Mimi a ses locaux au rez-de-chaussée et au premier, Ginevra règne au deuxième étage, et leur frère a installé son bureau au dernier étage du *palazzo*. Francesca, sa bombe de secrétaire, à la réception de l’étage, me reçoit avec un sourire des plus froids. Je suis un peu déçue par son attitude, mais pas vraiment surprise : je me doutais bien que ses accueils jadis chaleureux étaient plus dus à mon statut de fiancée du patron qu’à la sympathie qu’elle éprouvait pour moi. Je la soupçonnais d’être un peu jalouse de moi, même si elle s’est toujours efforcée de ne pas le montrer. C’est difficile de ne pas remarquer les regards énamourés qu’elle a pour son cher patron et ses rires exagérés quand il plaisante.

Cette fois, elle ne se précipite pas pour m’introduire dans le bureau d’Orlando, comme elle le faisait lorsque j’étais sa fiancée. Je dois prendre place sur un fauteuil en attendant qu’il lui donne le feu vert. Au regard en coin qu’elle me lance, je sens bien qu’elle jubile.

La pauvre, si elle croit m’humilier en me faisant attendre !

Je réfléchis aux raisons pour laquelle Orlando m’a fait venir ; peut-être veut-il s’excuser pour son emportement de l’autre jour ? Dans ce cas, il aurait pu daigner venir jusqu’à moi.

Je n’ai pas le temps de me perdre en conjectures. Je vois la déception dans les yeux de Francesca quand Orlando l’appelle presque aussitôt pour lui dire de me faire entrer. Ignorant le sourire redevenu servile de Francesca qui craint sans doute de ma part un possible retour en grâce, je pénètre dans le saint des saints. Une pièce immense, presque un appartement, à la décoration luxueuse qui marie vestiges Renaissance et meubles design, aux murs habillés de toiles de maître.

– Bonjour Matilda, me dit Orlando d’une voix glaciale, en se levant poliment de sa chaise, mais sans venir à ma rencontre.

Il me désigne le fauteuil en face de lui. Je comprends tout de suite que la donne a changé. Jamais, il n'a été aussi froid avec moi. Pas même après que j'ai annoncé que je rompais, ni après sa venue calamiteuse à Amberdel. Il s'est montré compréhensif, plus réservé mais amical et, lors de la visite du corridor de Vasari, carrément entreprenant. C'était avant qu'il me traite de traînée.

Et vu sa tête, il ne s'apprête pas à me faire des excuses !

Je ne suis pas encore assise sur le fauteuil et lui réinstallé dans le sien qu'il prend déjà la parole.

– Matilda, je ne vais pas tourner autour du pot. Tu me connais, ce n'est pas mon genre : je voulais t'annoncer que le groupe Tascini se passera désormais de tes services.

J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre. Je le regarde, le souffle court, incapable de parler. Orlando me fixe de ses yeux verts, les coudes sur le bureau, le menton appuyé sur ses mains croisées.

Le salaud !

– Je peux savoir pourquoi ? dis-je au bout d'un moment, en essayant de garder mon calme.

– Eh bien, nous pensons que tu n'as pas les compétences pour épauler Mimi. Elle-même débute, elle doit pouvoir s'appuyer sur une équipe plus expérimentée.

– Mon âge et mon inexpérience ne te posaient pourtant pas de problème quand tu m'as engagée...

– Avec le recul, dit-il sans ciller, je m'aperçois que je t'ai engagée pour de mauvaises raisons. Tu comprends, j'étais aveuglé par mon attirance pour toi...

L'ordure ! Il me dit qu'il m'a embauchée juste parce qu'il avait envie de coucher avec moi !

– Donc, tu as subitement découvert que j'étais nulle ? continué-je en masquant à peine ma rage.

– Je n'irais pas jusque-là, non, dit-il avec un sourire qui me donne envie de le gifler. Disons que ton travail n'est pas à la hauteur de nos espérances et des exigences qui ont fait la réputation de cette maison. Si nous relançons notre ligne de vêtements, c'est pour qu'elle soit aussi parfaite, luxueuse, époustouflante que les lignes de maroquinerie qui ont fait la fortune du groupe et...

– Mimi est au courant ? le coupé-je, en me levant de mon siège.

S'il y a un avis que je respecte, c'est celui de Mimi. Elle seule peut juger mon travail et, de ce que je sais, elle l'adore.

– Mimi est ma sœur, Matilda, dit Orlando en se levant à son tour, mais c'est aussi mon employée. N'oublie pas que je détiens la majorité des actions.

– Donc, elle n'est pas au courant ?

– C'est bien ça, dit Orlando. Mais elle va vite comprendre que ma décision est prise pour le bien de la griffe, dit-il en faisant le tour du bureau pour venir se placer face à moi.

– Bien sûr, cela n'a rien à voir avec le fait que je sorte avec Percival ? lui lancé-je.

Son visage est tout proche du mien, et je peux voir ses yeux verts étinceler.

– Matilda, je dirige un énorme groupe. Tu crois que mes sentiments peuvent prendre le pas sur les

affaires ?

Oh oui, je le crois ! Le problème, c'est que je ne peux pas le prouver.

– Bien entendu, tout sera fait dans les règles. Tu auras ton indemnisation et...

– Très bien, dis-je en l'interrompant. Tout ce que je veux, c'est que tu me laisses terminer mon travail sur cette collection, avant le défilé. Ensuite, je disparaîtrai.

Orlando semble un peu déstabilisé par mon attitude. Il espérait peut-être que je fonde en larmes, que je me batte pour garder mon poste...

Écœurée, je lui tourne le dos pour sortir, mais il me retient par le bras.

– Tu sais, on peut en discuter, l'entends-je dire à ma grande surprise. Peut-être que ma décision est un peu précipitée. On pourrait en reparler... devant un verre ? Ou tiens, si on dînait ensemble ce soir ? Je suis sûr que tu sauras trouver les arguments pour me convaincre.

Non, mais je rêve ! J'ai bien compris ce qu'il est en train de me dire ?

Je le repousse, sans chercher à cacher ma répugnance.

– On s'entendait si bien tous les deux... Ça pourrait recommencer, continue-t-il sans se laisser décourager par mon mouvement de dégoût.

– Mais tu me prends vraiment pour une « traînée », comme tu dis ? lui lancé-je, sans essayer de cacher mon mépris. Tu crois que je suis prête à tout pour garder mon job, y compris retomber dans tes bras ? Tu crois que je vais quitter Percival, que j'aime de toute mon âme, auquel tu n'arrives pas à la cheville, pour une ordure comme toi ? Mais même s'il me quittait, je ne reviendrais pas vers toi. Jamais ! Je me demande même comment j'ai pu envisager de t'épouser. Tu me dégoûtes !

J'ai effectivement le cœur au bord des lèvres devant son visage déformé par la haine et la jalousie, et je m'empresse de quitter le bureau.

En prévision du déjeuner avec Mimi, j'avais pris ma veste, mon sac et mon casque. Je me rue dans les escaliers sans attendre l'ascenseur, et sans repasser par mon bureau, je sors du *palazzo* comme une furie. Je n'ai même pas vu Francesca quand j'ai quitté le dernier étage tellement mon cerveau était en ébullition. Comment ai-je pu envisager de lier ma vie à cet homme abject ? Comment ai-je pu me tromper à ce point sur lui ? Dire que je me suis sentie longtemps coupable d'avoir rompu nos fiançailles, que je l'ai défendu quand il est venu à Amberdel en proclamant être encore mon fiancé ! Et maintenant, il me fait cette espèce de chantage, car c'est bien de ça dont il s'agit : d'abord, il me vire et ensuite il me fait miroiter un possible maintien à mon poste si je renoue avec lui ? Je me demande comment je ne lui ai pas mis une gifle !

Je fulmine encore en arrivant à la trattoria. Le sourire que Mimi affichait en me voyant entrer dans l'établissement s'efface immédiatement. Je dois vraiment avoir l'air bouleversé. Je m'assieds en face d'elle.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? me demande Mimi, inquiète.

J'étais tellement en colère que j'ai ressassé la scène pendant tout le voyage (c'est un miracle si je n'ai pas eu d'accident !) et je n'ai pas eu le temps de réfléchir à la façon dont j'allais lui annoncer la nouvelle. Mais je n'en vois pas trente-six :

- Ton frère me vire.
- Quoi ? ? ? s'étrangle Mimi.
- Il paraît que je n'ai ni le talent, ni l'expérience pour travailler sur sa griffe.

Mimi me regarde avec des yeux ronds.

- C'est nouveau ça ? Et quoi « sa » griffe ? me répond-elle éberluée.
- Il m'a bien rappelé, au cas où je l'avais oublié, que c'était lui l'actionnaire principal.
- Mais c'est moi la créatrice ! s'emporte Mimi. Il me l'a confiée et m'a donné toute latitude pour travailler. Je suis seule à pouvoir choisir avec qui je travaille, et c'est avec toi que je veux travailler.
- Il dit que tu m'as choisie parce que tu es mon amie, et qu'il a accepté, en gros, pour pouvoir me mettre dans son lit.

Cette fois, Mimi est vraiment en colère.

- Ton travail est remarquable, Matilda, ne l'écoute pas. Ne le laisse pas, lui ou un autre, en douter. Tu te souviens du nombre de personnes qui voulaient te débaucher à la fin des études ? J'étais fière que tu me choisisses.

Les paroles de Mimi viennent apaiser mes blessures d'amour-propre encore à vif.

- Je n'en reviens pas qu'il prenne cette décision sans m'en parler, s'insurge mon amie.
- En fait, je crois qu'il pensait qu'il n'aurait pas à la prendre, dis-je lentement.
- Comment ça ? demande Mimi en fronçant les sourcils.
- Après avoir annoncé ça, il m'a proposé de se voir pour en discuter. Il m'a dit que je saurais certainement trouver les arguments pour le convaincre.

Mimi est devenue toute pâle.

- Mais c'est du harcèlement ! explose-t-elle.

Elle me regarde, atterrée.

- Je suis vraiment, vraiment navrée. Je te présente mes excuses au nom de ma famille, de la société. Je ne sais quoi te dire. J'ai honte et je suis en colère.

Je mets la main sur celle de mon amie, toute tremblante de rage et de honte.

- Ça n'a rien à voir avec toi, Mimi, la rassuré-je.
- Tu sais que tu peux l'attaquer en justice ?

Je la regarde un instant. J'avoue que j'ai songé à cette éventualité sur ma Vespa, mais j'y ai renoncé.

– Non, je ne le ferai pas. Je veux en finir au plus vite avec cette histoire, tourner la page. Si je l’attaque, maintenant que j’ai vu de quoi Orlando est capable, je crains le pire. Je n’ai pas besoin d’un déballage sur la place publique, même si ce ne sera qu’un tissu de mensonges. Et puis avec la procédure que les grands-parents de Julian ont lancée pour obtenir sa garde, Percival ne doit être d’aucune façon éclaboussé par un autre scandale.

Mimi et moi nous regardons en silence.

– Je quitte le groupe, dit soudain Mimi.

– Quoi ? Mais non, je t’en prie ! Tu ne vas pas partir à cause de moi, l’imploré-je.

– Pas à cause de toi, à cause de LUI ! me répond-elle.

– Mais non, ça n’est pas possible ! Tu aimes tellement ton travail, ta griffe...

– « Sa » griffe, tu veux dire ! Il m’avait promis la plus grande liberté artistique, et regarde ce qu’il fait ! Tout ça pour se venger de s’être fait larguer, c’est hallucinant ! Je ne peux pas travailler pour quelqu’un comme ça, même si c’est mon frère. La prochaine fois, ce sera quoi ? Si ça Russe le quitte, il faudra refaire une campagne de pub, jeter toutes les affiches ? Outre la façon lamentable dont il t’a traitée, il ne m’a avertie de rien. Il a montré qu’il n’avait aucun respect pour moi, ni mon travail. Je n’ai rien à faire dans ce groupe, même s’il porte mon nom, conclut-elle, catégorique. Je fais le défilé à Milan et je m’en vais.

Je ne sais que lui répondre. J’aimerais pouvoir la convaincre de rester, mais je sais que je n’ai aucune chance et qu’elle a entièrement raison. Comment son talent pourrait-il s’épanouir dans ce climat ? Mimi est une vraie artiste. Elle a une sensibilité extrême et elle a besoin de confiance et de liberté pour exprimer tout son talent.

– Et après ? Tu feras quoi, Mimi ? lui demandé-je.

– Après... on verra bien, dit-elle avec un petit sourire mystérieux. Tu sais, moi aussi j’ai eu des propositions à la fin du master. J’ai accepté celle d’Orlando, mais je sais que certains sont encore intéressés par ma vision de la mode. J’ai eu quelques appels du pied, et l’un d’entre eux pas plus tard que la semaine dernière. Et ça venait de Londres. Je n’ai rien contre un petit exil britannique. J’ai toujours adoré cette ville, et maintenant que tu vas y vivre... Je crois qu’il vaut mieux pour moi que je mette un peu d’espace entre moi et ma famille. Je vais quand même attendre la *Fashion Week* ; ce sera aussi un bon tremplin. Tu vois, pas de quoi fouetter un chat ! conclut-elle en souriant.

Même si elle essaie de se montrer enjouée, je sais que Mimi est touchée. Elle s’est beaucoup investie dans cette griffe. Elle croyait beaucoup à son renouveau, et tout s’écroule déjà. Et puis, cette histoire va bouleverser toute la famille. Les trois frères et sœurs ont des tempéraments très différents, mais ils sont très liés.

– Et toi alors, que vas-tu faire ? me demande-t-elle.

– Je termine mon travail sur ta collection et puis je vais sans doute rejoindre Percy à Londres plus tôt que prévu. Après, je verrai. Je reprendrai sans doute contact avec les quelques personnes qui voulaient me recruter après mon diplôme. Je n’ai absolument pas l’intention de me laisser entretenir par Percy. Et puis j’attendrai que tu crées ta marque pour travailler avec toi. Si tu veux encore de moi !

– Tu plaisantes ! Je n’ai envie de travailler avec personne d’autre. On a une vraie complicité artistique, une synergie : les tissus que tu crées m’inspirent, tu me comprends et me complètes

parfaitement. Je l'avais compris à l'école, cela s'est vérifié ces derniers mois. J'ai adoré bossé avec toi. C'est peut-être ma collection, mais elle te doit énormément. Et au-delà de ça, j'ai besoin de ta présence, de ton amitié, de tes conseils. À vrai dire, je rêve depuis un moment d'une collaboration plus étroite.

Je la regarde, intriguée.

– En fait... On pourrait créer NOTRE propre marque et pas juste la mienne ? Un peut comme ont fait les créateurs de Proenza Schouler ou Dolce et Gabbana ! On en assurerait conjointement la direction artistique. Je me consacrerai uniquement au style, et tu gèreras tout ce qui est image, identité visuelle de la marque, en plus de ce que tu fais déjà. Je me souviens que tu étais douée dans ces domaines en cours. Ça te plairait ?

– Tu parles ! Bien sûr que oui. Je pensais bien sûr faire évoluer ma carrière dans ce sens, mais je l'envisageais pour plus tard.

– Bah, on a le temps d'y réfléchir ! C'est pas pour demain malheureusement. Il va falloir que l'on fasse nos preuves avant de trouver des financiers prêts à investir sur notre travail, mais je suis sûre qu'on y arrivera sans attendre dix ans. S'il y a un domaine dans lequel on mise sur la jeunesse, c'est bien celui-là.

Je regarde Mimi : son énergie et son optimisme sont contagieux.

– Tu vois, lui dis-je en souriant. Finalement, peut-être que ton frère a fait une bonne action en me virant. Même si ça n'était pas du tout son intention !

J'ai attendu d'être rentrée chez moi après ma journée de travail pour appeler Percy et lui raconter ce qu'il s'était passé avec Orlando et ma conversation avec Mimi. S'il s'est montré outré par l'attitude de mon ex-fiancé, il est moins surpris que moi apparemment. Il faut dire qu'il ne le portait déjà pas dans son cœur.

– Tu veux que je mette mes avocats sur le coup ? me demande Percival.

– Non, dis-je avec un soupir, ce n'est pas la peine. C'est sans doute mieux ainsi. Je préfère savoir à quoi m'en tenir. Vu son état d'esprit, on n'aurait jamais pu continuer à travailler ensemble. Mais je suis triste pour Mimi. Je ne suis pas inquiète pour son avenir : elle a du talent, elle connaît tout le monde dans ce métier, mais elle est très attachée à sa famille, et son départ va certainement mal passer.

– C'est sans doute mieux pour elle qu'elle s'émancipe du groupe familial. Et si elle est aussi talentueuse que tu le dis, et je te crois, elle retombera rapidement sur ses pieds. Quant à toi, la bonne nouvelle, c'est que tu peux venir nous retrouver plus vite à Londres, dit Percy d'une voix caressante qui me donne une envie pressante de retrouver ses bras. Tu arrives quand ?

– J'ai hâte, mais je ne peux pas partir avant d'avoir terminé mon travail en cours. Mais toi, tu reviens quand ?

Un petit blanc sur la ligne.

Oh... Oh...

– Percy ? dis-je inquiète.

– En fait, je ne vais pas pouvoir revenir avant un moment, reprend la voix grave de mon amoureux. Je dois me rendre en Argentine pour quelques jours. J’ai tout laissé en plan. Puisque je vais m’installer à Londres, je dois prendre des dispositions pour mes affaires là-bas, et pour l’équipe de polo que j’entraîne, enfin, que j’entraînais. Il faut que je voie aussi si la nounou de Julian veut nous suivre avec son mari. Ça serait super, Julian l’adore. Le temps que je règle tout ça, Grand-Ma, ma mère et Julian seront rentrés à Londres.

– Ah, dis-je d’une petite voix.

Ça fait plus d’une semaine que Percy est parti, et son absence me pèse.

– Tu es déçue ? Je sais mon amour, moi aussi je n’aime pas être séparé de toi, mais pense qu’ensuite on sera ensemble, tous les trois.

– Tu as raison, dis-je en me reprenant.

– J’ai hâte de t’avoir dans mes bras de nouveau, de sentir ta peau contre la mienne, de te faire l’amour...

– Moi aussi, Percy, tu me manques. Ton odeur, ton corps... J’ai du mal à dormir loin de toi, lui dis-je doucement.

– Mon ange... J’aimerais vraiment être près de toi, surtout après ce qu’il vient de se passer. J’imagine comme ce doit être dur pour toi. Je sais à quel point tu aimes ton travail, mais je t’assure que je ne peux pas faire autrement, s’excuse-t-il.

– Je sais, je sais, dis-je en essayant de prendre un ton plus joyeux pour le rassurer. Ne t’inquiète pas pour moi. Ça ira. Je vais essayer de terminer vite ce qu’il me reste à faire et puis je viendrai vous retrouver. Il n’y en a pas pour longtemps. J’ai trop envie de vous voir. Je m’occuperai du reste, de l’appartement, de mes affaires, plus tard.

– Matilda, mon ange... me susurre la voix chaude de Percy à l’oreille. C’est une preuve d’amour magnifique que tu me donnes, que tu nous donnes à Julian et à moi, en venant t’installer ici avec nous. Je ferai tout pour que tu ne le regrettes pas.

30. Quand vient la fin de l'été

– Alors, tu n'es pas déçue ? demandé-je à Emily.

Je l'ai emmenée à la basilique San Miniato al Monte, mon église préférée à Florence. Perchée sur la colline, sa haute façade de marbre vert et blanc domine la ville. J'avais promis à mon amie de l'y emmener, mais je n'avais pas eu le temps jusqu'ici. Elle a failli y venir avec Paul, mais finalement, c'est bien avec moi qu'elle l'a découverte. Il était temps, elle repart demain pour Londres avec le reste de la famille.

– Tu plaisantes ? Maintenant que je l'ai vue, je comprends pourquoi tu l'aimes tant. Quelle sérénité ici, et quelle vue aussi !

Nous allons nous asseoir sur les marches devant l'église. Florence est à nos pieds. Quelques frères olivétains du monastère passent et nous saluent d'un sourire.

– Alors, tu arrives à Londres à la fin de la semaine ? me demande Emily.

– Oui. Mon travail sur les tissus de la collection de Mimi est terminé.

– Tu n'iras pas au défilé à Milan fin septembre ? s'étonne-t-elle.

– Non, j'ai assez vu le reste de la famille Tascini comme ça. Ils ne veulent pas de moi dans leurs locaux, qu'irai-je faire à Milan ?

– Mais tu as participé à cette collection ! Ça ne te fait rien de ne pas être là quand elle va être montrée à toute la profession ?

– Ça ne me ravit pas, dis-je, contrite. C'est vrai que je me faisais une joie de ce premier défilé de Mimi, mais partager ce plaisir avec Orlando ou Ginevra me serait encore plus pénible. Tant pis, il faut savoir tourner la page. J'espère bien qu'un jour Mimi créera sa propre marque et que nous pourrions de nouveau travailler ensemble, dis-je en soupirant.

– Alors, ça y est, tu quittes Florence, tu déménages ? Je n'en reviens pas... Enfin moi, perso, ça m'arrange ; on va pouvoir se voir tout le temps maintenant, jubile Emily. Mais Florence ne va pas te manquer ?

Mon regard embrasse le panorama, mes yeux dérivent du *Palazzo Vecchio* à *Santa Croce*, qui suivent le cours de l'Arno en contrebas...

– Pour l'instant, je vais rejoindre Percy et Julian. Ils me manquent, et je sais que ma place est auprès d'eux. Mais je n'ai pris encore aucune disposition pour la suite, et je garde mon petit appartement en attendant d'y voir plus clair. Au départ, je devais partager mon temps entre Florence et Londres, et je pensais qu'il me servirait de pied-à-terre, mais maintenant que je ne travaille plus pour les Tascini... J'ai quelques contacts ici, des personnes qui aimeraient travailler avec moi, mais je me demande si c'est bien judicieux. Puisque je vais vivre à Londres, peut-être devrais-je chercher du travail là-bas. Lavinia a déjà proposé de me faire rencontrer des créateurs anglais, des bureaux de style. Je verrai sur place...

– Matilda ?

Je délaisse la contemplation du paysage pour tourner mon regard vers Emily, qui a l'air préoccupé.

– Tu regrettes d'avoir accepté la proposition de Percy ?

– Oh non, pas du tout, m'écrié-je. Tu sais que je l'aime, et j'aime aussi Julian. Il ne pouvait rien m'arriver de mieux que de vivre avec eux. Je te jure que je n'ai aucun regret d'avoir accepté, mais je suis un peu remuée. C'est vrai que tout s'est fait très vite, et je dois m'habituer à ces bouleversements dans ma vie.

Je me tais un instant, mais je ne peux pas continuer à dissimuler plus longtemps ce qui me tracasse.

– Je suis dingue de Percy, reprends-je, et je crois qu'il est amoureux de moi. Mais si je me trompais sur lui ? Regarde le désastre avec Orlando. Jamais je n'aurais cru qu'il était si vil, si mesquin, si méchant. Et pourtant ! Tu te rends compte que j'ai failli l'épouser ? Qui me dit que je ne me trompe pas sur Percival, sur les sentiments qu'il éprouve pour moi ?

– As-tu une raison d'en douter ?

Emily a visé juste.

Si seulement je n'avais pas entendu cette conversation !

Un peu honteuse, je lui raconte les propos échangés entre Percy et son avocat, que j'ai entendus par accident.

– J'en ai parlé avec ta grand-mère, dis-je. Elle a su trouver les mots pour me rassurer, mais avec ce qu'il vient de se passer avec Orlando... Ce n'est pas de Percy que je doute, c'est de moi ! Je suis aveugle ou quoi ? Et si j'étais super nulle en matière d'hommes... Tu en penses quoi, toi ?

Emily sourit d'un air malicieux.

– C'est vrai que tu demandes à une experte. Je suis très douée pour choisir les miens.

Je la regarde un instant sans comprendre, avant de réaliser.

J'avais oublié l'ignoble Douglas !

Je suis un peu consternée par ce que je viens de dire, mais Emily éclate de rire, et je ris à mon tour.

– Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi depuis ma rupture avec Douglas, dit Emily une fois que nous avons repris notre sérieux. Je me posais les mêmes questions que toi, je me demandais si j'étais vraiment stupide. Et si tous les hommes ne se valaient pas ? Ma conclusion est juste que l'on n'a pas eu de chance. On est tombé sur deux manipulateurs, chacun dans leur genre. Des dissimulateurs en tout cas. Mais ce n'est pas pour ça qu'on doit se méfier de tous les hommes ou s'en tenir à l'écart. Il y a des mecs bien, et je peux t'assurer que Percy en fait partie. Il a des défauts, mais pas celui d'être menteur ou calculateur.

– Bien sûr, je le sais Emily ! dis-je en secouant la tête. Percy est un homme intègre, entier, et c'est aussi pour ça que je l'aime. Il ne ressemble en rien à Orlando, mais je crois que toutes ces histoires, le procès des Connelly, mon licenciement, mon futur déménagement, tout ça m'a un peu chamboulée. Je suis un peu perdue, déboussolée. J'aurais bien aimé avoir ma mère à mes côtés en ce moment. Je suis sûre

qu'elle aurait plein de bons conseils à me donner ou, au moins, qu'elle trouverait les mots pour me rassurer, me dire que je fais les bons choix. Mais elle est toujours injoignable ou presque.

– Elle est où en ce moment ? s'enquiert Emily.

– Je ne sais pas trop. Elle continue son « tour du monde des écosystèmes », avec mon père, et on ne sait pas quand ils rentrent en Europe. Paul et moi avons des mails de temps en temps. On s'est skypés une fois lorsqu'ils étaient en Tasmanie. Je leur ai dit que j'avais quitté Orlando, mais je ne me vois pas raconter le reste par mail.

– Tes parents savent que tu quittes Florence ?

– J'ai envoyé un mail, mais il est resté sans réponse. Je suppose qu'ils ne sont pas encore au courant. Mon père n'est pas du genre à se mêler de mes décisions. Quant à ma mère, je suis sûre qu'elle m'aurait donné sa bénédiction. Elle ne risque pas de m'engueuler ; elle aussi a tout plaqué par amour. Deux fois ! Elle avait à peu près mon âge quand elle a quitté l'Italie pour vivre avec mon père en France. Et, maintenant qu'ils sont de nouveau ensemble, elle a quitté son appartement florentin et les leçons de chant qu'elle donnait pour retourner vivre avec lui. Non, je suis sûre qu'elle sera ravie de ma décision. En revanche, elle va s'inquiéter pour Paul.

– Pourquoi ? demande Emily, en fronçant les sourcils.

– Parce qu'il va rester seul à Florence. Quand elle est repartie à Paris, elle était bien contente de savoir que je restais dans les parages. Son fiston a beau être un adulte, elle aimait l'idée que j'habite près de lui. Maintenant, il reste tout seul ici. Je dois te dire que ça me chagrine et ça m'inquiète un peu aussi...

Je m'aperçois alors que depuis que l'on parle de Paul, Emily a l'air un peu gênée.

– Emily... Il y a quelque chose entre toi et Paul ? osé-je.

Je ne vais pas prendre de gants. Après tout, c'est mon amie, et c'est mon frère !

Emily reste quelques instants sans parler, un demi-sourire aux lèvres.

– Disons que nous avons un peu... batifolé tous les deux. C'était l'été, on a profité du beau temps, des plages de la côte et il m'a montré des endroits merveilleux. J'étais au plus bas quand je suis arrivée. Grâce à lui, je vois les choses autrement. Je me sens légère, sereine, pleine d'énergie. On s'est bien amusé tous les deux, mais on ne s'est rien promis. Maintenant, je rentre à Amberdel. On verra bien ce qu'il restera de cette histoire avec la distance. Paul me plaît énormément, c'est vrai, mais je ne veux rien précipiter, et nous sommes d'accord là-dessus. J'ai déjà fait une erreur, il n'y a pas si longtemps. Je ne veux pas en commettre une autre. On verra si on a envie de se revoir... Et on en aura sans doute l'occasion, il viendra bien voir sa petite sœur perdue chez les Anglais, non ?

– J'espère bien. Je ne crois pas que je pourrai me passer de lui très longtemps. Parfois, il me rend chèvre, mais je l'adore, avoué-je.

– Bon, il faut que j'y aille, nous sommes invités chez Harriet Baldrige. Grand-Ma va m'engueuler si je suis en retard, dit Emily en se redressant subitement. Tu me ramènes à la voiture ?

Elle écarte les bras, un grand sourire aux lèvres.

– Ah, Florence ! déclame-t-elle en embrasant du regard la ville qui étale toute sa splendeur sous nos yeux, au soleil couchant. Tu vas me manquer !

Nous retournons à ma Vespa, garée en bas des marches. J'essaie de ne pas le montrer, mais je suis un peu sceptique. D'après Emily, Paul est d'accord pour temporiser, mais je connais bien mon frère, et il n'est pas du genre raisonnable. Il est plutôt tout feu tout flamme, passionné. Si ça s'est si bien passé avec Emily, je doute qu'il prenne leur séparation aussi bien qu'elle...

– Tu reviens quand ? me demande Paul.

Mon frère est allongé sur mon lit pendant que j'essaie de faire un tri dans les vêtements que j'emporte à Londres. Il me reste trois jours avant de prendre l'avion, et tant de choses à faire...

– Je ne sais pas encore. Je pense être absente un bon moment. Il faut que je prenne mes marques, que je trouve des contacts pour le boulot. Il y a aussi la rentrée de Julian.

– Te voilà maman maintenant ? dit Paul, légèrement ironique.

Je m'apprêtais à prendre un tee-shirt sur une étagère, mais mon geste reste en suspens.

– Mais... je... Enfin, je ne vois pas les choses comme ça, bafouillé-je.

– Et pourtant, c'est presque ça, non ? Tu vas emménager avec un homme qui a un fils en bas âge. Cet enfant n'a pas de mère. Tu crois que c'est quoi ton rôle ? Tu représentes quoi pour lui ? Ne me dis pas que tu n'y as jamais pensé ? s'étonne-t-il.

Je me laisse tomber près de lui sur le lit.

– Je t'avoue que maintenant que ça devient concret, j'y pense. Avant, c'est allé un peu vite pour que j'y réfléchisse plus que ça. Ce qui est sûr, c'est que j'aime Julian, et qu'il est très attaché à moi. Tu sais, dès qu'il m'a vue la première fois, il est venu vers moi. Et pourtant, il est plutôt sauvage, tu as pu t'en rendre compte. C'est comme s'il m'avait... reconnue.

– D'après ce que tu me dis, et ce que j'ai pu voir, cet enfant t'a choisie comme maman. C'est une lourde responsabilité. Ça ne te fait pas peur de te retrouver à élever un enfant qui n'est même pas le tien ? insiste mon frère.

Je le regarde un instant, songeuse.

– Je ne prétends pas remplacer sa mère, tu sais. Sa mère est morte. Même s'il ne se souvient pas vraiment d'elle, il souffre certainement beaucoup de cette absence. Tout ce dont cet enfant a besoin, c'est d'amour, et j'en ai beaucoup à lui donner. Je n'ai jamais élevé d'enfant, mais je ferai de mon mieux pour qu'il grandisse heureux.

– Bravo sœur, me dit Paul en posant un baiser sur ma joue.

Il me regarde un instant, puis lance :

– Ah... tu vas me manquer. Je me demande ce que je vais devenir sans toi...

Je le regarde avec un petit pincement au cœur.

- Tu vas me manquer aussi, mais tu viendras me voir souvent, non ?
- J’essaierai...
- Si tu ne viens pas pour moi, tu viendras bien pour Emily, dis-je pour le taquiner.

Il me dévisage, et je vois qu’il essaie de deviner ce que je sais de leur idylle.

- Elle t’a dit ?
- Quoi ? Qui ? fais-je innocemment.
- Ne fais pas l’idiot, dit-il en me donnant une tape sur la cuisse. Emily. Elle t’a parlé de nous ?
- Un peu, réponds-je prudemment.

Je préfère entendre sa version des choses avant d’évoquer celle d’Emily. Ce ne sont peut-être pas les mêmes...

- Je crois que je suis amoureux.

Ah, effectivement ! C’est pas tout à fait le même son de cloche...

- En fait, j’en suis sûr, reprend Paul. Elle est différente des filles que j’ai connues avant elle. Elle m’épate, elle me fait rire...
- Oh là ! Tu ne t’emballes pas un peu ? le tempéré-je.
- Pourquoi ? dit Paul d’un air soupçonneux. Que t’a-t-elle dit ?
- Rien de spécial, dis-je précipitamment. Mais tu sais qu’Emily a été échaudée il n’y a pas si longtemps, et ça m’étonnerait qu’elle se lance aussi vite et sérieusement dans une autre histoire.
- Je sais bien, dit tranquillement Paul, et je l’accepte. C’est à moi de faire mes preuves. À vrai dire, moi aussi je veux prendre mon temps, mais pas pour les mêmes raisons.
- Ah bon ? Et c’est quoi tes raisons ? lui demandé-je, intriguée.
- Emily appartient à une famille d’aristocrates. Elle n’a pas exactement des problèmes d’argent : elle vit dans un château, elle a hérité de ses parents, elle n’a jamais manqué de rien.
- Mais ce n’est pas une oisive, elle travaille...
- Parce qu’elle adore les chevaux, mais tu sais bien qu’elle n’a pas besoin de travailler pour vivre. Contrairement à moi. Je crois qu’il est temps que je prenne ma carrière en main, dit-il d’un air réfléchi que je ne lui ai jamais vu.

Alors ça, c’est bien la première fois que Paul s’inquiète de son avenir ! Il est peut-être vraiment amoureux.

- Je ne peux pas continuer à vivoter comme ça. Il faut que je commence à vraiment gagner ma vie. Sinon, Emily ne me prendra jamais au sérieux.

Je le regarde, attendri.

- Je connais Emily depuis longtemps, dis-je. Ça n’est pas son genre de s’intéresser à quelqu’un pour son statut social ou sa fortune. Elle n’est pas snob pour un sou. Le fait que tu sois un artiste peintre un peu désargenté n’a rien à voir avec son intention de calmer le jeu. Si elle a des sentiments pour toi, elle se fichera de savoir combien tu gagnes...
- Peut-être que ça lui est égal, mais pas moi, dit Paul, catégorique. Je veux pouvoir l’emmener dans

les restaurants qu'elle a l'habitude de fréquenter, lui faire de beaux cadeaux... Je ne veux pas qu'elle me prenne pour un loser.

Je vois à son air sérieux que Paul ne plaisante pas, et cela commence à m'inquiéter.

– Mais... C'est quoi ton plan alors ?

Il se rejette en arrière et, les mains sous la tête, fixe le plafond.

– L'idéal serait que je commence à vendre des toiles, et pas uniquement une tous les six mois ! Mais pour l'instant, on ne se bouscule pas à la porte de l'atelier.

– Ce serait bien que tu trouves un agent qui te représente. Regarde ton peintre préféré...

– Julius.

– Oui, l'homme dont personne ne connaît l'identité. D'après ce que j'ai lu sur lui, c'est son agent artistique qui est allé le dénicher et qui a construit toute sa carrière, et tu vois où ça l'a mené : directement à la Tate.

– Ouep, dit Paul dubitatif, mais moi pour l'instant je n'en ai pas, d'agent. Et c'est maintenant que j'ai besoin de gagner ma vie.

Je vois un petit sourire se dessiner furtivement sur ses lèvres avant de disparaître.

– Paul, qu'as-tu en tête ? demandé-je, soudain inquiète.

– Rien.

– Je t'ai vu sourire. Tu pensais à quoi ? insisté-je.

– Je me disais qu'il y a beaucoup d'argent dans le monde, mais qu'il était mal distribué. Il y en a sans doute quelque part pour un jeune artiste talentueux.

– Je suis sûre que ton tour viendra, Paul, dis-je en tentant de le rassurer. Ce n'est pas parce que tu es mon frère, mais tu as du talent, et les gens vont finir par s'en apercevoir...

– Pas trop tard, j'espère, fait-il avec une petite moue.

Moi aussi, je l'espère, mais pas exactement pour les mêmes raisons...

Paul sort de la pièce manifestement pour couper court à la conversation, me laissant préoccupée. Mon frère est un brave garçon, mais pas patient du tout et un peu tête brûlée. Je vois bien qu'il s'est mis en tête de gagner de l'argent rapidement, et j'ai peur qu'il ne fasse des bêtises pour y arriver. Je me demande si c'est bien le moment pour quitter Florence et le laisser sans surveillance... Enfin, je dois bien lui faire confiance. Après tout, c'est un grand garçon.

31. Une nouvelle vie

« Nous commençons notre descente vers l'aéroport d'Heathrow. Vous êtes priés de bien vouloir regagner vos sièges et attacher votre ceinture. »

Eh bien voilà, j'y suis ! C'est maintenant que commence ma nouvelle vie.

J'ai la gorge serrée par l'émotion. Malgré les sollicitations de la charmante hôtesse de la première classe (merci Percival !), je n'ai rien pu avaler du voyage. Je suis follement excitée et, en même temps, un peu stressée, je dois bien me l'avouer. Je n'en reviens pas : il y a à peine plus de trois mois, j'atterrissais au même aéroport en me remémorant mon premier séjour à Amberdel et ma première rencontre avec Percival, onze ans auparavant. Je ne l'avais pas revu, et dans mes rêveries de petite fille, puis d'adolescente, il était devenu une sorte de prince charmant, d'homme idéal, presque un personnage de fiction. Ensuite, son souvenir s'était estompé. Et aujourd'hui, je m'apprête à vivre avec lui. Pour de vrai !

À mesure que l'avion descend vers la piste, j'ai l'impression que mon passé s'efface derrière moi et, avec lui, mes doutes et mes peurs. L'avion roule sur le tarmac jusqu'à sa place de stationnement, et moi, je regarde par le hublot, le sourire aux lèvres. Je serai bientôt dans les bras de Percy, c'est-à-dire CHEZ MOI.

Ça fait vingt minutes que je trépigne en attendant les bagages, mais ça y est, cette fois, ils sont là. Des jours que je n'ai pas vu Percy, et je ne peux supporter d'attendre une minute de plus ! Je pose rapidement mes valises sur le chariot, et c'est le cœur battant que je me dirige vers la sortie.

Je n'ai pas à le chercher bien longtemps des yeux. Il est là. Percy, mon Percy, mon bien-aimé, dans un costume gris pâle et chemise blanche, dominant la foule de sa haute taille.

À chaque fois que je le revois, je suis saisie par sa beauté, son charme. En quelques pas, il est près de moi, me serre contre lui et m'embrasse fougueusement, sans se soucier des regards.

– Tu m'as tellement manqué, dit-il en plongeant ses yeux bleus merveilleusement tendres dans les miens.

– Eh moi alors ! Je n'en pouvais plus d'attendre. J'ai bien failli laisser les bagages et sortir en courant.

Percy sourit et, passant un bras autour de mes épaules et poussant le chariot de l'autre, il m'entraîne vers le parking. Tout en marchant, je me serre contre lui, m'enivrant de son odeur retrouvée.

– Tu n'as que ça comme bagages ? me demande-t-il en montrant mes deux valises.

– Oui, il faudra bien que j'y retourne de toute façon. Mais le plus tard possible ! m'empressé-je de

dire devant son air inquiet.

Percy place les bagages dans la Mercedes et nous quittons l'aéroport. J'ai hâte de revoir Julian et de m'installer dans mon nouveau chez-moi. Pendant tout le voyage, je ne quitte pas Percy des yeux. Je ne peux m'empêcher de le toucher, de caresser sa joue, son oreille, sa cuisse... À chaque arrêt à un feu, il se penche pour m'embrasser. Toute à la joie de nos retrouvailles, je ne remarque qu'au dernier moment qu'il ne s'est pas arrêté devant sa demeure de Mayfair.

– Mais... On est où ? m'étonné-je.

Percy s'est garé devant un grand bâtiment de Notting Hill. Je suis allée une fois ou deux dans le passé flâner dans ce charmant quartier dont j'apprécie l'atmosphère bohème, mais je n'ai aucune idée de l'endroit où nous nous trouvons.

– J'ai fait une petite acquisition. C'est tout récent et je voulais y jeter un œil. Tu me donneras ton avis, me répond-il.

Je suis un peu perplexe : moi qui croyais que nous allions rentrer vite pour retrouver Julian ! C'est bizarre quand même, cette étape, et encore plus cet air amusé que Percy s'efforce (mal !) de dissimuler.

Intriguée, je le regarde prendre un panier dans le coffre de la Mercedes. Je le suis docilement dans le bâtiment qui, je le découvre, cache ce qui semble être d'anciens entrepôts. Des entrepôts entièrement réhabilités, réaménagés, et de quelle façon !

L'espace gigantesque est organisé comme un loft sur plusieurs niveaux que lient des marches et des passerelles d'acier. Le sol est recouvert de béton brut, tandis que les poutres en bois et les murs ont été peints en blanc, à l'exception de l'armature métallique qui est à nu. Tout l'espace est éclairé par la lumière du jour qui transparait par une immense verrière, et laisse apparaître un petit jardin verdoyant au fond, derrière un mur de verre. C'est juste sublime.

– Alors ? dit Percy en déposant son petit panier sur le sol dans l'entrée et en me prenant par la taille.

– C'est superbe. Mais tu vas en faire quoi ?

Je regarde autour de moi, mais je ne vois aucun indice. L'espace me semble totalement vide, du moins au rez-de-chaussée.

– Je pensais y installer les locaux d'une nouvelle société, m'explique-t-il.

– Eh bien ! Ils vont être gâtés tes employés. Quelle chance de travailler dans ce cadre ! remarqué-je.

– Tu trouves ? Viens, on va faire un tour dans le jardin, dit-il en me prenant la main.

Nous traversons l'impressionnant espace du rez-de-chaussée pour atteindre un merveilleux petit jardin tapissé d'un épais gazon. Il accueille des tables et des bancs en pierre et même une balançoire entre deux arbres, qui, curieusement, ont été préservés au milieu des bâtiments. Il fait très doux à Londres en ce début septembre et on entend chanter les oiseaux. Je réalise que le jardin n'a pas de vis-à-vis. Sur trois côtés, les murs sont ceux de l'entrepôt, et le quatrième, au fond, n'est percé d'aucune fenêtre.

– C'est génial, ils pourront même déjeuner en toute intimité. C'est vraiment chouette, m'exclamé-je.

Percival me regarde d'un air satisfait.

- Tu crées quel genre de société ? lui demandé-je, intriguée.
- Eh bien, en fait, j'ai décidé d'investir dans une jeune société. Dans la mode.
- Dans la...

Je m'interromps.

Dans la mode ?

– J'aime investir dans les entreprises prometteuses, donner des coups de pouce aux jeunes talents. C'est pourquoi, j'ai décidé de miser sur toi et Mimi. Puisque tu m'as dit que Mimi n'avait rien contre un exil londonien, ce sera vos locaux... si vous les acceptez, m'annonce-t-il.

Je suis submergée d'amour pour Percy. C'est si généreux à lui, si attentionné, mais je ne sais pourquoi, dans un second temps, j'éprouve des sentiments confus.

– Mais... enfin... Percy... bafouillé-je.

Je suis un peu sous le choc. Sans quitter Percival des yeux, je m'installe sur la balançoire, histoire de reprendre mes esprits. Je remarque qu'il me regarde maintenant d'un air inquiet.

– Tu ne veux pas ? se risque-t-il.

Je le considère quelques instants, histoire de mettre de l'ordre dans mes idées.

– Écoute, Percy. C'est vraiment adorable à toi, mais... tu n'es pas obligé de faire tout ça, finis-je par reconnaître.

– Obligé ? dit-il en venant s'agenouiller devant la balançoire. De quoi parles-tu ?

Je prends une grande respiration.

– La société, ce loft... C'est trop. Tu n'as pas à faire tout ça pour moi, avoué-je.

Il me regarde, et je vois bien que son incompréhension est de plus en plus grande.

– J'ai entendu ta conversation avec ton avocat, lorsqu'il est venu en Toscane, chez ta grand-mère, lâché-je.

– Osmond ? Qu'est-ce que... Tu as entendu quoi ? dit-il, surpris.

Il ne voit manifestement pas à quoi je fais allusion.

– Il te félicitait de m'avoir demandé de vivre avec toi et Julian. Il disait que c'était exactement ce qu'il fallait pour la garde de ton fils.

– C'est ce que tu as compris ?

– Et ce n'est pas grave, poursuis-je. Je comprends que tu veuilles mettre toutes les chances de ton côté pour garder Julian ; tu as raison. J'ai accepté parce que je t'aime, je vous aime tous les deux, et je voulais vivre avec vous, et tu me l'aurais demandé comme un service que je t'aurais dit oui. La dernière chose

que je veux c'est que vous soyez séparés, mais tu n'as pas à m'acheter une société pour me remercier, dis-je d'une petite voix contrite.

- Tu crois que c'est pour ça que je t'ai demandé de vivre avec moi ? me rétorque Percival en ouvrant de grands yeux.

- Ça fait à peine quatre mois que l'on se connaît, continué-je, de plus en plus gênée car je m'aperçois qu'il ne sourit plus du tout. C'est rapide...

- C'est trop rapide pour toi ? me coupe-t-il presque.

- Moi... Je crois que tu m'aurais dit de te suivre le jour où l'on s'est revus, je t'aurais suivi ! admets-je.

- Et pourquoi ne peux-tu croire que ce soit la même chose pour moi ? dit-il d'un ton subitement radouci, en plantant ses yeux bleus dans les miens. Je n'ai pas besoin d'attendre plus longtemps pour savoir que c'est avec toi que je veux passer le reste de ma vie.

Je n'arrive pas à croire ce que j'entends. Je ne m'attendais pas du tout à cette déclaration, et je suis submergée d'émotion. Une émotion comme jamais il ne m'a été donné de vivre. Mon cœur bat à tout rompre, j'ai les lèvres sèches, je me sens toute petite... Cet homme me fait sentir tellement femme...

Percy... mon amour

Il prend ma main dans la sienne.

- Tu aurais dû m'en parler plus tôt. Je t'aurais tout de suite rassurée sur ce qu'il en était. Oui, c'est vrai, Osmond m'a félicité de mon choix. Il a dit que c'était bien pour notre dossier que tu viennes vivre avec nous, mais tu n'as pas entendu la suite ? me demande-t-il.

- Non, dis-je avec une grimace. Je me suis enfuie en courant.

- Eh bien, si tu étais restée, tu aurais entendu que je lui ai dit qu'en aucun cas, je me servirai de toi. Que si je t'avais demandé de vivre avec moi, c'est parce que je t'aime et que je veux même faire de toi ma femme.

Quoi ? ?

- Hum, se reprend-il avec un petit sourire ironique, je te dis ça maintenant, mais qu'est-ce qui prouve que c'est vrai ? Dommage que je n'aie pas une bague sur moi...

Je le regarde, interloquée, tandis qu'il fouille dans ses poches. Je crois que, cette fois, de battre mon cœur s'est arrêté. J'ai même l'impression que les oiseaux dans les feuillages ont cessé de chanter.

- Ah tiens, mais qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il en sortant une boîte de la poche intérieure de sa veste.

Oh mon Dieu ! OH MON DIEU !

Avec le plus doux sourire qui soit, Percival me tend l'écrin, qu'il ouvre, révélant la plus belle bague de fiançailles que j'aie jamais vue. Une bague en platine torsadé, sertie de petits brillants enserrant un gros solitaire des plus purs.

Les yeux écarquillés, je regarde Percival, à genoux devant moi, au pied de la balançoire, à la douce

lumière du soleil couchant.

– Matilda, mon amour, veux-tu m'épouser ?

Absolument rien ne m'a préparée à ça. Percival a proposé que je vive avec lui, mais à aucun moment nous n'avons évoqué le mariage. Vivre ensemble aussi vite après notre rencontre était déjà un grand pas dans notre histoire. Et pourtant, en un éclair, je comprends que c'est ma destinée. Je sais que je veux passer le reste de ma vie avec lui.

– Je... oui, Percy, oui !

Il me prend dans ses bras, et je me mets à sangloter comme une idiote sur son épaule.

– Tu n'aimes pas la bague ? s'inquiète-t-il. Ne te mets pas dans cet état, on peut la changer.

J'éclate de rire.

– Oh non, elle est parfaite ! dis-je en m'essuyant les joues barbouillées de larmes. Je l'adore.

– Tant mieux ! Je peux me relever maintenant ? me demande-t-il timidement.

Percy est toujours agenouillé devant la balançoire, et j'ai mes deux bras autour de son cou. Je me laisse glisser contre lui et l'entraîne sur le gazon. Je me retrouve étendue contre lui, le nez dans son cou. Percy me caresse les cheveux. Je me redresse un peu pour le regarder, n'en revenant pas de mon bonheur. Entre deux baisers passionnés, nous restons un long moment à nous dévorer des yeux.

Je ne sais si les oiseaux s'étaient vraiment arrêtés de chanter, mais ils ont repris leur concert de plus belle. Leur chant comme ce jardin resteront à jamais liés pour moi à cet instant magique où Percy a demandé ma main.

– Pardonne-moi, j'ai été si bête, lui murmuré-je à l'oreille. Pardon mon amour.

– Je n'ai rien à te pardonner, mon ange, je comprends, me rassure-t-il. Mais promets-moi de ne plus jamais douter de mes sentiments pour toi.

– D'accord, m'engagé-je.

– Tu sais, je crois que j'ai su dès que je t'ai vue que tu étais faite pour moi, m'avoue Percival.

– Quand j'avais 12 ans ? fais-je pour le taquiner.

– Non peut-être pas, dit-il amusé, même si à l'époque je t'ai trouvée absolument charmante. Quand je t'ai revue à Amberdel, j'ai lutté contre moi-même. Je n'étais pas prêt à accepter l'idée que j'étais en train de tomber amoureux fou. J'avais peur. Par contre, lorsque je suis venu te rejoindre en Toscane, j'avais déjà capitulé et j'étais décidé à te reconquérir et à ne plus jamais te laisser filer.

– Cher Comte, sachez que vous allez avoir du mal à vous débarrasser de moi désormais ! proclamé-je en riant.

– Mais je n'en aurai jamais l'envie, madame la Comtesse.

Je me dresse soudain sur mon séant.

– Quoi ? Madame la Comtesse ? m'étranglé-je presque.

– Oui, mon amour. Tu m'épouses, et mon titre avec. Tu seras une Lady désormais, s'amuse-t-il.

Moi ? Lady Matilda ?

Je me laisse retomber sur le gazon, l'air si effaré que Percy éclate de rire.

- Ne t'en fais pas, mon amour, ce n'est pas si lourd à porter.
- J'imagine la tête de mes parents quand je vais leur dire, et celle de mon frère...

Paul n'a pas fini de se moquer de moi.

- Ils s'habitueront ! Ne t'inquiète pas pour cela, me rassure Percy en me prenant dans ses bras.

Mais je le repousse, soudain affolée.

- Mais ça fait quoi, une comtesse ? Y'a une école pour ça ? Je dois apprendre le protocole, les bonnes manières ? Je vais rencontrer... LA REINE ? ? débité-je à toute vitesse en écarquillant les yeux.

Je vois que Percy a du mal à s'empêcher de rire, mais il comprend que je panique vraiment et prend un ton rassurant :

- Mère sera un bon professeur pour toi. Elle te dira tout ce qu'il est utile de savoir. Elle se fera une joie de t'initier aux secrets de l'aristocratie. Et Grand-Ma aussi. Tu t'en tireras très bien ; je n'ai aucun doute là-dessus, mon amour.

Il me prend dans ses bras et m'embrasse longuement. Ce baiser langoureux me fait vite revenir au présent : j'aurai bien le temps de penser aux bouleversements que mon mariage avec Percy va entraîner dans ma vie. Ils ne sont rien, comparés au bonheur d'unir ma vie à la sienne.

Nous restons un moment allongés dans le gazon, serrés l'un contre l'autre, à nous embrasser passionnément. Cela fait plusieurs jours que nous sommes séparés, et le manque s'est fait cruellement sentir. Retrouver l'odeur de sa peau et la sensation de son corps musclé sous mes doigts m'emplit d'un désir intense.

- Percy ?
- Oui, mon amour ?
- Tu sais que ce jardin est sans vis-à-vis ?
- Oui, j'avais remarqué, me dit-il avec un sourire entendu.
- Je me disais... que c'est probablement la dernière fois, ou l'une des dernières, que tu peux faire l'amour dans un jardin avec une roturière.
- Ah tiens... c'est vrai ! me répond-il d'un air faussement innocent. Ce serait dommage de rater cette occasion.

Il m'enlace et m'embrasse fougueusement. Tous mes sens sont en éveil. Depuis qu'il a quitté la Toscane et jusqu'à ce jour, j'ai rêvé de lui toutes les nuits, et mes rêves étaient souvent érotiques. Lorsque j'étais éveillée, tout mon corps souffrait de son absence : ma peau avait soif de ses caresses, mes lèvres de ses baisers. Combien de fois mon travail a été troublé par les visions impromptues de son corps nu, de nos étreintes passées et de tous les fantasmes que je désirais combler avec lui. Maintenant qu'il est près de moi, je compte bien en assouvir très vite quelques-uns.

Je me redresse soudain et envoie valser mes escarpins dans l'herbe. Je fais quelques pas pieds nus, savourant le moelleux du gazon sous mes pieds.

– Où vas-tu ? me demande Percy en me regardant d'un air amusé.

– J'ai toujours eu envie de faire de la balançoire... toute nue ! lui réponds-je d'une voix sensuelle.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil alentour, je retire mon tee-shirt et, avec un petit frisson, je fais glisser ma jupe au sol. Ma culotte et mon soutien-gorge viennent la rejoindre. Dressée ainsi nue au milieu du jardin, j'ai un sentiment très fort de liberté, tout en éprouvant un certain trouble à me retrouver exposée en plein jour, les fesses et les seins à l'air – même si je sais (enfin, j'espère !) que personne d'autre que Percy ne peut me voir.

Je m'assieds sur la balançoire en bois heureusement ciré ; la planche est douce et chaude sous ma peau. Poussant le sol avec le pied, je commence à me balancer. Je sens le regard brûlant de Percy posé sur mon corps, particulièrement sur mes seins qui pointent sous l'effet du petit vent créé par le mouvement. Je ferme à demi les yeux, offrant mon corps à ses yeux et aux derniers rayons du soleil couchant. Je m'envole assez haut, et à chaque descente, je sens comme un délicieux élan dans mon bas-ventre.

Je ne sais pas pour vous, mais sur moi, la balançoire a toujours eu un pouvoir aphrodisiaque !

Ce manège semble avoir un certain effet sur Percy qui se lève pour se déshabiller. L'érection qu'il dévoile m'enlève tout doute sur son désir, au cas où j'en avais ! Il vient vers moi et immobilise la balançoire. Je le regarde un peu étonnée. Sans rien dire, il me fait signe de me lever. Je me redresse, curieuse, et je le vois prendre place sur la balançoire. Son sexe vigoureux est dressé vers le ciel. Je comprends ce qu'il attend de moi. Très excitée, je l'enjambe et me retrouve face à lui, parfaitement emboîtée sur son membre.

Accrochée à ses épaules, je pose mes lèvres sur les siennes ; nos langues s'emmêlent, et tout mon corps frémit.

De ses jambes puissantes, Percy imprime à la balançoire un mouvement assez soutenu. C'est une sensation tout à fait particulière de le sentir ainsi en moi alors que nous sommes suspendus, glissant dans l'air et imbriqués l'un dans l'autre. C'est nouveau et en même temps cela me semble naturel. Je n'en éprouve aucune gêne, comme à chaque fois avec Percival.

Percy ne pouvant guère agir, occupé qu'il est à repousser le sol de ses jambes et à nous maintenir sur la balançoire de ses mains crispées sur les cordes, c'est à moi de me mouvoir sur son sexe pour nous donner du plaisir. Agrippée à lui, les tétons frottant contre son torse musclé, je monte et descends sur son pénis, les cheveux voletant au vent.

On doit offrir un curieux spectacle ! Heureusement que personne ne peut nous voir !

Je chevauche Percy de plus en plus sauvagement ; je vois dans ses yeux le plaisir monter. Il en oublie de repousser le sol, et la balançoire s'est maintenant quasi immobilisée. Percival ne peut me toucher de ses mains, mais sa langue lèche mes seins qui vibrent à ce contact.

Les pieds désormais bien à terre, tenant fermement les cordes, il se penche soudain en arrière, s'arc-boutant en moi. Transpercée, je me cambre sur lui, et tout mon corps est traversé d'une fulgurance de jouissance. Le regard de Percy se trouble et il laisse échapper un long gémissement de plaisir.

Nous sommes étendus nus sur le gazon au milieu de nos vêtements, à la lumière déclinante, savourant le délicieux bien-être post-coïtal.

– Heureusement qu'elle a tenu le choc, dit Percival en montrant la balançoire.

Je pouffe de rire. Effectivement, je n'avais pas pensé à cette éventualité.

Ç'aurait été dommage de se casser quelque chose en plein orgasme.

– Et si on continuait la visite ? propose Percy en posant un baiser sur mon sein. Tu n'as pas tout vu.

– O.K. Je me rhabille car il commence à faire frais, dis-je en me levant.

Nous retournons à l'intérieur du bâtiment. Percy me tient par la main et me fait faire un tour du rez-de-chaussée où une grande cuisine a été aménagée. Tout excitée, je grimpe jusqu'au premier niveau. Percy a récupéré son mystérieux panier et me suit, amusé par ma fébrilité d'enfant trouvant ses cadeaux de Noël au pied du sapin. Je découvre un espace encore plus vaste que ce que je me représentais et qui offre beaucoup de possibilités d'aménagement. J'imagine la tête de Mimi quand elle va voir ça !

Je me retourne vers Percival, qui me suit docilement dans mon tour du propriétaire (même si en fait c'est lui, le propriétaire !), et me jette à son cou.

– C'est génial ! dis-je en l'embrassant.

– Alors, tu acceptes que j'investisse ? me demande-t-il.

– Je pense que tu fais une très bonne affaire en misant sur Mimi et moi, réponds-je en m'apprêtant à monter à l'étage supérieur, lorsque Percy me retient :

– Il commence à faire nuit. Il faut aller rebrancher l'électricité. On pourra remonter par le monte-charge.

Je l'attrape par la main.

– Mais non, la lumière de la verrière suffira. Viens, on fait juste un petit tour, l'encouragé-je.

Je grimpe au dernier niveau. Celui-ci est plus petit et biscornu, avec des cloisons de verre qui le divisent en différents espaces.

– Ce sera parfait pour nos bureaux, à Mimi et moi, dis-je d'un air ravi.

– C'est ce que j'ai pensé aussi, me confirme Percy.

– Mais c'est quoi ici, la galerie des Glaces de Versailles ? m'écrié-je en montrant une sorte de pièce ouverte avec d'énormes miroirs posés contre les murs.

– Apparemment, c'était l'annexe d'une miroiterie ici. Le précédent propriétaire, qui avait racheté l'endroit pour le réhabiliter, les avait conservés, et j'ai fait de même. Je me disais qu'avec vos

essayages, vous en auriez peut-être l'usage.

Je le prends par la main et l'entraîne face aux miroirs.

– À moins qu'on en trouve un autre usage... suggéré-je en l'attirant à moi pour l'embrasser.

Il répond ardemment à ma langue tentatrice, mais saisit mes mains qui s'apprêtaient à retirer la chemise, qu'il avait remise sans la boutonner, et dépose dessus un baiser.

– Minute, papillon. Tu ne veux pas savoir ce qu'il y a dans ce panier ? me dit-il en me montrant l'objet posé sur le sol à ses pieds.

– Mais si, bien sûr, lui réponds-je en regardant ce panier que j'avais un peu oublié dans l'excitation de la découverte.

Il se penche et en retire une énorme bouteille de champagne et deux flûtes.

– Je pensais qu'on aurait l'occasion de trinquer, déclare-t-il avec un petit sourire. Sur mes deux propositions, j'avais bien l'espoir que tu en acceptes une.

Je le regarde tout émue, le cœur gonflé de joie, à l'idée que cet homme si beau, si attentionné sera bientôt mon mari.

Percival débouche la bouteille et en verse rapidement le contenu dans les deux flûtes que je lui tends. Il lève un verre :

– À mon adorable future épouse et au succès de sa future marque, dit-il en buvant une gorgée de champagne.

– À mon futur époux qui me rend la vie si belle, complété-je en levant mon verre à mon tour.

Je porte la flûte à mes lèvres, et je la vide d'un coup. Les bulles me montent à la tête. Je regarde Percy qui me sourit tendrement, son verre à la main, la chemise déboutonnée sur ses abdos d'acier. J'ai terriblement, irrésistiblement, incroyablement envie de lui.

Déjà un peu pompette, je lui tourne le dos et me place face à un gigantesque miroir. Le soleil s'est couché mais, bien que l'électricité soit éteinte, on y voit encore car les fenêtres dans cette partie du bâtiment donnent sur la rue éclairée. En outre, la lune ajoute son halo par la verrière au-dessus de nos têtes. Cette lumière tamisée et ces grands miroirs, plus le fait que l'on soit seuls dans cet immense espace encore inconnu créent une atmosphère chargée d'érotisme. J'ai envie que Percy me prenne là, immédiatement, dans ce décor industriel où rien n'est fait pour les ébats.

Je cherche son regard dans le miroir. Il m'observe, nonchalamment appuyée contre une poutre dans mon dos. Sans le lâcher des yeux, je fais glisser ma jupe à mes pieds, puis ma culotte. Je retire aussi mon soutien-gorge. La vue de mon propre corps m'excite. Je palpe mes seins, les caresse, les soupèse. Je peux presque me voir sur toutes les facettes, car il y a un grand miroir face à moi, mais aussi un autre de chaque côté. Je peux apprécier la courbe de mes seins, petits mais hauts et fermes, mon dos joliment cambré, mes fesses bombées. L'amour de Percy, le regard qu'il porte sur moi et le désir qu'il exprime sans cesse m'ont permis de mieux aimer mon corps, de l'apprivoiser et de le considérer aussi comme un

objet érotique pour moi-même. Je glisse une main entre mes jambes, et mes doigts s'enfoncent dans la fente déjà humide.

Percy se faufile derrière moi, et tandis que mes mains s'occupent du bas de mon corps, les siennes s'emparent de mes seins, en agaçant les pointes. Je frotte mes fesses contre son sexe que je sens de plus en plus dur. Je perçois son souffle chaud, de plus en plus rapide dans mon cou.

Lentement, ses lèvres descendent le long de mon échine jusqu'à mes reins. Elles se posent sur mes fesses où ses mains viennent les rejoindre. En regardant dans le miroir latéral, je vois Percy accroupi, sa langue suivant mes courbes, et ce spectacle ne fait qu'augmenter mon excitation.

Je me retourne et, d'un geste, le fais se redresser. Je retire sa chemise que je jette sur le sol et entreprends de dégrafer son pantalon. Je le tire vers le sol, je m'agenouille et, d'une main, je dégage son membre allongé et durci que je porte à ma bouche. En jetant un œil sur le côté, je suis très troublée par ce que je vois : je suis nue aux genoux de Percy, qui a la tête rejetée en arrière, tandis que j'ai une main posée sur ses fesses et l'autre tenant sa verge que je suce avec délectation. Je réalise que c'est une chose de le faire et une autre de le voir ! Ce miroir me renvoie une image de moi inconnue et troublante.

Percy se laisse aller un moment au plaisir de sentir ma langue sur son sexe. Ses mains se perdent dans mes cheveux emmêlés par la sueur. Soudain, il m'écarte légèrement et me redresse. Il se défait très vite de son pantalon et de son caleçon restés à ses chevilles, avant de me saisir à bras-le-corps.

J'enlace sa taille de mes jambes. Il fait volte-face et me plaque contre la large poutre en bois. Ses mains me tiennent par les cuisses, que j'ai largement écartées, tandis qu'il s'enfonce en moi, m'arrachant un cri de plaisir.

Par-dessus son épaule, je peux voir son large dos dont les muscles roulent sous mes mains. Je suis hypnotisée par le mouvement de ses fesses musclées et si sexy qui bougent au rythme de ses assauts. Mon sexe fouillé par son membre irradie d'un plaisir intense et ardent qui me fait labourer son dos de mes ongles. Avant d'y succomber, je regarde les yeux de Percy qui me semblent scintiller dans la semi-obscurité. Je veux que l'orgasme nous saisisse ensemble. Il comprend ma question muette :

– Je vais jouir, mon amour, murmure-t-il d'une voix rauque.

J'attrape son visage à deux mains, colle ma bouche à la sienne et m'abandonne au grand frisson.

32. Ensemble pour le meilleur... ou pour le pire ?

– Matilda !

Je vois à son petit visage épanoui que Julian est heureux de me trouver à la sortie de l'école. D'habitude, c'est sa nounou qui va le chercher. Agustina, qui s'occupait de lui en Argentine, a en effet accepté de venir travailler en Angleterre ; son mari, Sebastian, qu'elle a récemment épousé, va bientôt venir la retrouver. C'est donc elle qui dépose Julian à l'école et le ramène le soir habituellement, mais je sais qu'il aime quand je lui fais la surprise de l'attendre. Si Percy et moi étions avec lui pour la rentrée, nous n'avons guère pu y retourner depuis. Percy est accaparé par ses affaires, et moi j'ai beaucoup à faire pour la marque que nous allons créer avec Mimi.

Nous avons déjà eu une réunion « secrète » (c'est-à-dire sans que sa famille le sache) toutes les deux, Mimi s'étant déplacée le temps d'une journée à Londres pour l'occasion. Elle a adoré les locaux. J'avais un peu peur qu'elle rechigne à quitter l'Italie, mais elle s'est en fait montrée très enthousiaste à l'idée de quitter Florence. Ses rapports avec son frère et sa sœur se sont tendus depuis qu'elle leur a annoncé qu'elle quittait le groupe familial. Elle ne leur a bien sûr pas fait part de nos projets, de peur qu'ils ne mettent tout en œuvre pour le faire capoter. En attendant de venir s'installer en Grande-Bretagne, elle doit s'occuper du défilé de Milan qui approche. Pendant ce temps, je pose les jalons afin que l'on puisse se lancer réellement lorsqu'elle sera libre.

J'ai beaucoup de rendez-vous et d'entretiens. Ces quinze derniers jours ont été un tourbillon, mais j'essaie de m'organiser pour passer quand même du temps avec Julian, qui est très demandeur. Et moi, j'adore passer du temps avec lui ; j'essaie de lui donner l'affection et l'attention que donnerait une mère, et je le fais sans me forcer, sans calcul. Je suis moi-même surprise de la facilité, du naturel avec lesquels j'ai trouvé ma place auprès de Julian. Je n'ai aucun mérite, il me donne tellement d'amour en retour...

Julian me saute dans les bras. Je l'embrasse avant de lui tendre un pain au chocolat. J'ai déniché une petite boulangerie française pas très loin, et j'ai fait découvrir à Julian ces viennoiseries que j'adorais manger pour le goûter, après l'école, quand j'habitais Paris.

- On rentre à pied ? me demande Julian avec le sourire, en découvrant que j'ai apporté sa trottinette.
- Oui, mon chéri, lui réponds-je.

Dans cette *primary school* très huppée de Mayfair, de nombreux enfants sont déposés à l'école par le chauffeur de la famille. Tous les matins et après-midi, c'est un défilé de Rolls, de Bentley... Julian a un père qui appartient à l'aristocratie britannique et qui est une des plus grosses fortunes d'Angleterre. S'il y a quelque chose que je peux apporter dans sa vie, c'est un peu de simplicité ! Alors, j'essaie d'en imposer un peu dans notre quotidien, et je sais que Percival voit cela d'un bon œil. Il élève son fils dans l'idée que son rang implique plus de devoirs que de privilèges. Et même s'il veut pour lui les meilleures écoles, la meilleure éducation possible, il tient à ce qu'il grandisse sans être déconnecté du reste du monde, autant que faire se peut.

Agustina et la Mercedes avec chauffeur sont donc restées à la maison, et Julian et moi pouvons faire un petit crochet avant de rentrer à la maison. Je l’emmène au Mount Street Gardens, petit espace vert non loin, où il va pouvoir faire de la trottinette en toute sécurité dans les allées paisibles. Assise sur un des bancs en bois qui tournent le dos aux hautes façades de brique rouge, je ne le quitte pas des yeux : je suis fière de le voir s’élancer sans peur, riant aux éclats, dans son joli petit uniforme bleu marine.

Cela fait 15 jours que je vis avec Percy et Julian, et c’est comme si ça avait toujours été le cas. Percy m’a laissé trouver ma place et il me consulte pour chaque décision concernant Julian. J’ai l’impression que nous formons déjà une vraie famille. En ce qui concerne notre couple... nous sommes encore dans l’émerveillement de la découverte et l’excitation de notre mariage. Percy a hâte de m’épouser, mais je ne veux pas entamer les préparatifs avant d’annoncer la nouvelle à mes parents. Encore faut-il que j’arrive à les joindre ! J’ai envoyé un mail, comme une bouteille à la mer, pour leur dire que j’avais quelque chose d’important à leur dire. Connaissant ma mère, elle se manifestera dès qu’elle aura le message.

J’ai bien quelques idées concernant la cérémonie, mais c’est encore confus. J’ai encore du mal à réaliser que je vais épouser Percy, et j’avoue que je n’arrête pas de regarder ma merveilleuse bague de fiançailles pour m’assurer que je ne rêve pas. Emily a d’ailleurs remarqué, et elle ne s’est pas privée de se moquer de moi.

Je ne l’ai vue qu’une fois depuis mon arrivée en Angleterre, lorsque nous sommes allés, avec Julian et Percy, passer un week-end à Amberdel. Elle est tellement accaparée par le haras qu’elle a rarement le temps de venir à Londres. Je ne sais pas où elle en est avec mon frère. Je n’ai pas voulu aborder le sujet au téléphone avec Paul, mais il a promis de venir bientôt, alors...

– Julian ! On rentre, mon chéri. Papa nous attend, dis-je à l’attention de Julian.

Percy avait rendez-vous à la maison avec son avocat, Osmond Oberville. Nous partons ensuite pour Amberdel, pour passer le week-end avec Lady Margaret et Emily.

Je reprends le chemin de la maison, tenant d’une main Julian et de l’autre la trottinette. Dans l’entrée, je découvre Percy en conversation avec Osmond, sur le départ. Je ne l’ai pas revu depuis sa visite en Toscane et sa fameuse conversation avec Percy.

– Bonjour, Matilda. Heureux de vous voir. Comment allez-vous ? me demande-t-il, en passant une main affectueuse dans les cheveux de Julian qui lui sourit et lâche ma main pour filer dans sa chambre.

– N’oublie pas que l’on part très bientôt, lancé-je à Julian qui est déjà dans l’escalier, tout en serrant la main d’Osmond.

– Je vais très bien, merci, et vous-même ? répons-je à l’avocat.

– Bien merci, d’autant mieux que nos affaires s’annoncent bien. Nous sommes tout près de conclure un accord avec les Connelly, déclare-t-il. Je crois que votre présence auprès de Julian les a rassurés. L’enquête touche à sa fin.

Nous sommes seuls tous les deux dans le hall d’entrée, Percy s’étant absenté pour répondre au téléphone dans son bureau.

– Vous voyez, votre stratégie était donc la bonne, lui dis-je avec un sourire.

Osmond est manifestement un homme qui n'a pas l'habitude de perdre ses moyens, mais je vois qu'il perd de son flegme et se trouble en entendant mes paroles quelque peu ironiques.

– P... Percival m'a informé du... hum... malentendu, bafouille-t-il.

Malentendu ? J'ai « trop » entendu au contraire !

Je ne lui en veux pas aujourd'hui pour ses paroles malheureuses et je préfère ne pas plaisanter là-dessus à haute voix pour ne pas aggraver son malaise.

– Je suis désolé si ses paroles vous ont blessée, reprend Osmond, avec un air qui me semble tout à fait sincère. Je ne faisais que mon métier, qui est de protéger les intérêts de mes clients. Je les prends d'autant plus à cœur quand ces clients sont mes amis, comme l'est Percival que je connais depuis longtemps.

– Je le comprends, dis-je d'un ton que je veux rassurant, et je suis contente qu'il ait un avocat et ami comme vous.

Osmond se détend aussitôt, et son sourire s'élargit.

– Percival m'a appris que vous alliez vous marier. Je voudrais vous présenter mes félicitations. Je suis sûr qu'il a fait le bon choix ; je n'ai qu'à le regarder ou regarder Julian pour le savoir. Percival n'a jamais été aussi heureux, et Julian est transformé ; c'est maintenant un petit garçon épanoui.

Je rougis de plaisir.

Je sens que je vais finalement beaucoup l'apprécier cet Osmond !

Soudain, son portable se met à sonner. Il jette un œil au téléphone, et je vois son visage se rembrunir.

– Excusez-moi Matilda, je dois prendre cet appel.

J'acquiesce et je m'éloigne pour le laisser parler en toute intimité. J'ai à peine le temps d'entrer dans la pièce voisine, le bureau de Percival, que j'entends un cri étouffé dans l'entrée. Surprise, je regarde Percy, qui venait à ma rencontre. Nous sortons tous les deux pour retrouver Osmond, le regard sombre, son téléphone pendant au bout de son bras ballant. À notre vue, il semble reprendre un peu d'aplomb.

– J'ai une mauvaise nouvelle pour vous, annonce-t-il.

Mon cœur se serre. Mon instinct me dit que cela concerne la garde de Julian.

– Percival, d'après un informateur, le juge a décidé de vous retirer la garde de Julian. Cela devrait être officiel dès lundi, lâche l'avocat.

– Mais... ce n'est pas possible, dit Percy en fixant Osmond, le visage décomposé.

– Apparemment, il a eu connaissance de faits nouveaux.

Au même instant, on sonne à la porte. Nous nous tournons tous les trois vers l'entrée, que nous fixons sans oser bouger. Eugene, le majordome, se précipite pour aller ouvrir. Il se tourne vers nous et énonce, sur un ton qui ne laisse filtrer aucune émotion :

- C’est la police, *my Lord*.
- Mais... faites entrer, dit Percy qui semble plus intrigué qu’inquiet.

Quant à moi, je suis terrifiée. J’ai du mal à croire que l’irruption de la police, au moment même où Osmond nous annonce cette terrible nouvelle, relève de la coïncidence.

L’homme en civil et ses deux collègues en uniforme vont directement vers Percival.

- Percival Spencer Cavendish ? demande l’un d’entre eux.
- Oui, c’est bien moi, répond mon amoureux.
- Vous êtes en état d’arrestation. Il existe contre vous plusieurs raisons plausibles de soupçonner que vous avez commis le meurtre de Charlotte Elizabeth Cavendish. Vous avez le droit de garder le silence...

Je n’entends même pas le reste de la lecture des droits que l’officier fait à Percy. Je suis abasourdie. Je ne quitte pas des yeux Percy, qui me regarde avec un pâle sourire qu’il veut rassurant.

- Ne t’en fais pas mon amour, c’est un malentendu, dit-il tandis que l’officier continue d’énoncer ses droits. Je vais les suivre et tout va être éclairci.

On va le jeter en prison, et son seul souci, c’est de me rassurer !

Désespérée, je me tourne vers Osmond :

- Osmond, Osmond que se passe-t-il ? balbutié-je en voyant les policiers mettre les menottes à Percy et l’emmener vers la porte. Ce n’est pas possible ! Ils n’ont pas le droit ! Il n’a rien fait ! Aidez-le ! Faites quelque chose, je vous en prie ! le supplié-je.

Osmond me retient par le bras tandis que je tente de m’élancer derrière Percy.

- Écoutez-moi Matilda, dit-il d’une voix ferme et avec une assurance qui me fait un peu reprendre mon calme, vous devez rester ici. Percival va être placé en garde à vue au commissariat. Dieu merci, dans notre pays, il a le droit d’être assisté par son avocat pendant toute la procédure. Je vais les suivre et je l’assisterai pendant la garde à vue. En tant que son représentant légal, j’aurai accès au dossier. Je vous tiens au courant dès que j’en sais plus. Vous, ne bougez pas d’ici ; restez avec Julian, m’ordonne-t-il.

Julian !

Je lève la tête vers l’escalier, avec la peur de l’y découvrir, mais, heureusement, il n’est pas là. Je suppose, et j’espère de tout mon cœur, qu’il n’a rien entendu et vu de cette scène traumatisante. C’est sans doute pour lui épargner ce spectacle que Percy a obtempéré aussi vite et sans éclats de voix. Je dois prendre exemple sur lui et retrouver mon calme. Je me tourne vers Osmond, qui ne m’a pas quittée des yeux. Je vois qu’il est inquiet de me laisser dans cet état. Je prends une grande inspiration et lui dis d’une voix que je veux assurée :

- Allez-y vite, il a besoin de vous. Je ne bouge pas de là, j’attends votre appel.

J'ai dit à Julian que son père avait dû s'absenter de toute urgence pour ses affaires, qu'il allait partir à Amberdel avec Agustina, et que son père et moi allions le rejoindre dès que possible. Je ne sais pas comment va évoluer l'affaire ; je pense qu'il est mieux de tenir Julian loin de Londres en attendant d'en savoir plus. Je crois que j'ai réussi à faire bonne figure, car Julian m'a quittée sans trop rechigner.

J'ai bien sûr prévenu Lady Margaret. Elle a montré, comme toujours, un grand calme malgré les terribles circonstances, et cela m'a un peu soulagée. Emily est sur le chemin pour me rejoindre. Lavinia, qui était absente de Londres, doit arriver d'un instant à l'autre. En attendant, je suis seule et rongée d'inquiétude.

En fait, je ne suis pas tout à fait seule. Eugene, qui a assisté à la scène, est resté impassible, mais je vois qu'il est soucieux. Il se montre plein de sollicitude envers moi ; il m'a fait apporter différents en-cas que j'ai repoussés les uns après les autres. De guerre lasse, j'ai tout de même fini par avaler quelques bouchées d'un sandwich, mais j'ai la gorge et l'estomac noués. Je me repasse en boucle l'interpellation de Percy et ce qui a précédé, que, dans la surprise et l'émotion, j'avais oublié. Osmond nous a annoncé que la garde de Julian allait être retirée à Percy, allait NOUS être retirée. Je n'imagine pas que cela soit possible, que l'on puisse vivre sans lui. Mais si cette décision est réelle, et d'après ce qu'a eu le temps de dire Osmond, elle sera effective après le week-end. Elle est sans doute liée à l'interpellation de Percy. Mais qu'est-ce qui a pu être retenu contre lui, pourquoi cette décision trois ans après la mort de sa femme ?

Les heures passent et je n'ai aucune nouvelle d'Osmond. J'ai lu sur internet qu'une garde à vue pouvait durer 24 heures, voire être renouvelée jusqu'à 96 heures en cas de meurtre. Ce n'est qu'après que Percy pourra être libéré ou, au contraire, être inculpé et écroué. Dans ce dernier cas, aucune caution ne pourra être versée pour sa libération. Elles ne sont pas autorisées pour les personnes accusées de meurtre. Il faudra attendre le procès, et cela peut prendre des mois, qui sait, des années, pendant lesquelles Percy restera incarcéré. Je ne peux (et je ne veux) imaginer que cela aille aussi loin. Je me ronge les sangs à essayer de deviner quels pourraient être ces nouveaux éléments qui ont mené à son interpellation. Je garde espoir cependant ; je sais qu'Osmond est un avocat de talent, très réputé et craint. Il saura les mettre à mal et tirer Percival d'affaire. Et s'il y a une justice, ce que je crois, nous serons très vite réunis.

Assise dans le bureau de Percy, je regarde la photo de nous et de Julian qu'il a choisie comme fond d'écran de son ordinateur. Un selfie que l'on a fait sur l'île d'Elbe. Il venait de me demander de m'installer avec lui. J'avais l'impression de vivre un rêve éveillé alors. Maintenant, je suis en plein cauchemar.

Je tiens à la main le téléphone de la maison. Dans la panique, je n'ai pas pensé à donner mon numéro de portable à Osmond ; il ne peut me joindre que sur celui-ci.

Soudain, il sonne. Je vois le prénom de l'avocat s'afficher sur le combiné.

– Osmond ?

J'ai presque crié dans le combiné.

– Oui, Matilda, c'est moi.

- Alors ? m'inquiété-je.
- Percival est toujours en garde à vue.

Le ton de sa voix n'est pas très encourageant.

- J'ai eu accès à son dossier, ajoute-t-il, visiblement mal à l'aise. Les Connelly ont fourni des éléments à charge contre Percival.
- Mais quels éléments ? m'écrié-je, incrédule.
- Des éléments que leur a procurés Douglas Mosley-Jones.

Douglas ? L'ex-futur mari d'Emily et ex-meilleur ami de Percy ? Mais que vient-il faire dans cette histoire ?

Je reste sans voix, ce qui inquiète Osmond.

- Matilda, vous êtes là ?
- Oui, Osmond, dis-je en me ressaisissant. Dites-moi tout.
- Cet homme a fourni des éléments prouvant qu'il avait une liaison avec la femme de Percival avant sa mort. Des photos surtout, des lettres, dans lesquelles elle évoque plusieurs fois sa peur de son mari. Et dans une de ces lettres...

Osmond s'interrompt. Je sens la sueur couler dans mon dos.

Qu'est-ce qu'il a à me dire qu'il ne trouve pas la force d'énoncer ?

- Osmond ! Parlez-moi ! le pressé-je.
- Dans une des lettres, Charlotte écrit que Percival est au courant de la situation et qu'il a menacé de la tuer.

33. Sous le coup de la loi

– Alors Osmond, quelles sont les nouvelles ? Percy va-t-il être libéré ? s'enquiert Lavinia, le visage tendu, marqué par les nuits sans sommeil.

L'avocat de Percy vient d'arriver du commissariat. Depuis ce matin, nous, le cercle des proches de Percy, sommes rassemblés dans ce qui est désormais mon foyer, la maison de Percy à Mayfair, à Londres. Il y a sa mère, Lavinia, mais aussi Emily, Reginald, Penelope et Lady Margaret, qui vient de rentrer d'Amberdel avec Julian. Le fils de Percival a été confié à sa nounou pendant que ce conseil de famille s'est réuni dans un grand salon du premier étage.

Cela fait 48 heures que Percy est en garde à vue, soupçonné du meurtre de sa femme Charlotte. Quarante-huit heures d'angoisse, pendant lesquelles je suis restée cloîtrée ici, seule, puis avec Lavinia, à me ronger les sangs et à espérer que Percy soit relâché très vite. Mais, au fil des heures, l'espoir s'est amenuisé. Osmond a envoyé un de ses employés récupérer des effets pour Percy, mais je ne l'ai pas vu depuis vendredi soir. Il m'a téléphoné deux fois, plus pour me rassurer sur l'état de Percy que pour me donner des informations sur la garde à vue.

– Eh bien, pour l'instant, aucun chef d'inculpation n'a été retenu contre lui, dit Osmond d'un ton qu'il veut rassurant. La garde à vue a été reconduite. Ils peuvent le garder jusqu'à 96 heures avant de le poursuivre ou de le relâcher s'il n'y a pas de preuves suffisantes de sa culpabilité.

– Quatre jours ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils lui font ? demande Lady Margaret.

– Ils l'interrogent. Vous savez, une garde à vue est décidée pour de multiples raisons : tout d'abord, pour interroger le suspect, et si possible le faire craquer. Mais aussi pour l'empêcher de dissimuler des preuves matérielles ou l'empêcher de fuir, d'avertir d'éventuels complices ou de trouver des personnes susceptibles de l'aider à dissimuler son crime... Percival est riche et il a des relations ; les enquêteurs craignent sans doute aussi qu'il ne fasse pression sur des témoins ou sur la famille Connelly, les parents de feu son épouse.

– Mais enfin, comment est-ce possible ? Comment peut-on l'accuser du meurtre de Charlotte ? s'exclame Lavinia. C'était un accident d'avion, et il était avec elle qui plus est. C'est un miracle qu'il s'en soit sorti vivant !

Osmond hoche la tête d'un air grave.

– Apparemment, la police ne croit guère au miracle. Et s'ils y croient, je pense qu'ils envisagent aussi l'hypothèse que Percival ait pu provoquer l'accident pour la tuer, quitte à mourir avec elle.

– Mais c'est stupide ! s'énerve Lady Margaret, d'habitude si maîtresse d'elle-même.

Stupide, vraiment ?

Je ne peux pas leur dire que Percy lui-même, lorsque nous étions à Porto Ercole, a envisagé devant moi cette hypothèse. Il ne se souvient pas de ce qu'il s'est passé. Le traumatisme a effacé tout souvenir de

ce voyage en avion et de son issue tragique.

– Le fait est que, pendant le vol, les conditions météorologiques étaient parfaites, reprend Osmond, et que Percival était un pilote expérimenté. Rien, ni personne, même pas lui puisqu'il a perdu la mémoire de l'accident, ne peuvent expliquer ce qu'il s'est passé. Et comme l'avion n'était pas équipé de boîte noire...

– Mais pourquoi cette enquête aujourd'hui ? demande Reggie. Charlotte est morte depuis trois ans !

– D'après ce que j'ai pu comprendre, en consultant le dossier et en m'entretenant avec l'avocat des Connelly et quelques autres personnes, les parents de Charlotte n'ont pas supporté de voir Percival emmener leur petit-fils hors du territoire britannique, même s'il s'est toujours arrangé pour leur montrer régulièrement l'enfant. Ils ont rongé leur frein un moment, nourrissant du ressentiment contre Percival, qui s'était sorti quasi-indemne de l'accident, et ils ont découvert peu à peu l'ampleur du fossé entre Percival et leur fille de son vivant. Apparemment, les Connelly pensaient que leur fille exagérait quand elle venait se plaindre chez eux de son mariage. Après tout, Charlotte et Percy offraient à tous, ou presque, le spectacle d'un couple idéal, n'est-ce pas ? fait-il en regardant Lady Margaret et Lavinia, qui hochent la tête. Mais des ragots sont revenus à leurs oreilles. Et, il y a quelques mois, ils ont été choqué d'apprendre la bagarre entre lui et M. Mosley-Jones, que certains médias ont relatée, puis la noyade dont a failli être victime Julian, poursuit Osmond. C'est là qu'ils ont décidé de demander la garde de l'enfant. Et puis, tout récemment, M. Mosley-Jones leur a apporté les documents prouvant qu'il avait eu une liaison avec leur fille, ainsi que cette fameuse lettre où elle écrit que son époux veut la tuer. Les Connelly ont saisi la justice, et ces documents ont été acceptés comme « nouveaux éléments » permettant la réouverture de l'enquête sur l'accident et l'interpellation de Percival.

Je regarde furtivement Emily. Son visage s'est tendu à la mention du nom de Douglas, son ex-futur mari.

– Que pensez-vous du dossier, M. Oberville ? demande Lady Margaret. Considérez-vous qu'ils vont relâcher notre Percy ?

– Je ne veux pas préjuger de la suite, mais... je pense qu'ils n'ont pas grand-chose contre lui, répond Osmond. À mon avis, cette lettre ne suffit pas pour l'inculper. Il faudrait qu'ils trouvent des éléments plus compromettants, autrement plus graves que ça. Le souci, c'est que les Connelly semblent bien décider à le jeter derrière les barreaux, et ils ne regarderont pas à la dépense pour ça.

– Et nous, nous ferons tout pour que Percy nous revienne et qu'il reste avec nous, dit Lady Margaret en se levant de son fauteuil. Nous savons tous qu'il est innocent.

– Ah, vraiment ?

Tous les regards convergent vers Penelope, qui n'avait jusque-là pas ouvert la bouche et qui vient de lancer cette réflexion qui nous a foudroyés.

– Eh bien oui, vous êtes tous là, unanimes, à plaindre le pauvre Percy, continue-t-elle d'un air provocant. Mais la victime, ce n'est pas lui, c'est Charlotte. C'est elle qui est morte !

Comment ose-t-elle ? Ici, chez Percival ? Chez MOI ?

Avant que je ne puisse réagir, Lady Margaret prend la parole :

– Mettrais-tu en doute l’innocence de Percy, Penelope ? demande Lady Margaret d’une voix glaciale.

Penelope semble soudain mal à l’aise. Je crois qu’elle a compris qu’elle était allée trop loin. Même Lady Margaret ne semble pas prête à tolérer son attitude cette fois.

– Je veux juste dire, reprend Penelope, que personne ne peut démontrer que Percy n’a pas provoqué l’accident. Même pas lui puisqu’il est amnésique.

– Tais-toi, lance vertement son frère Reggie. Tu dis n’importe quoi. Nous savons tous que Percy est incapable d’un tel acte.

– Ah bon ? Tous ? Pas moi en tout cas. Je le croyais honnête et droit jusqu’ici, mais nous savons tous maintenant qu’il nous a joué la comédie du bonheur pendant des années, et avec quel talent !

Tout le monde la regarde, consterné.

Je me retiens de ne pas la mettre dehors ; je ne me sens pas encore tout à fait chez moi ici. Et puis un esclandre n’arrangerait rien au sort de Percy. Mais je suis révoltée par ses insinuations.

– Ce que dit M^{lle} Mancroft-Tennant est à prendre en considération, dit lentement Osmond. Non pas que je doute un instant de l’innocence de Percival, mais c’est exactement ce genre d’arguments qui sera utilisé contre lui.

Je suis terrassée.

Et si finalement Percy restait en prison ? S’il était accusé de meurtre ?

Je regarde autour de moi pour trouver un peu de réconfort, mais tout le monde, à part Penelope, semble aussi abasourdi que moi.

– Il y a autre chose. Il s’agit de Julian, reprend Osmond. Dès demain, d’après mes informations, le juge va demander à ce que la garde provisoire soit confiée à ses grands-parents Connelly. Il ne faut surtout pas se mettre à dos la justice. On doit se conformer à cette décision.

J’ai déjà perdu Percy, je vais devoir me séparer de Julian ?

Osmond, qui m’a vu blêmir, vient s’asseoir près de moi.

– Il faudra leur amener Julian dès demain ; je peux m’en charger si vous le voulez, me dit-il d’un air compatissant.

– Non, dis-je en me ressaisissant, j’irai. Je veux être avec Julian jusqu’au dernier moment.

– Et je viendrai avec toi, dit Lavinia. Je les connais bien, ou du moins, j’ai bien connu Ambrose dans ma jeunesse... Je leur parlerai. Il faut que je leur fasse comprendre qu’ils font une énorme bêtise en s’entêtant dans cette voie. Ce n’est pas ça qui leur rendra leur fille.

– Rassurez-vous, me dit Osmond en mettant une main sur l’épaule, vous ne serez pas séparés longtemps. Percival sera bientôt relâché, et nous ferons le nécessaire pour que son enfant lui soit rendu au plus vite. Cette histoire ne sera bientôt plus qu’un mauvais souvenir.

J'ai passé une nuit effroyable, et d'après ce que je peux en juger à voir ses traits tirés mal dissimulés sous le maquillage, Lavinia aussi. Elle a dormi à Mayfair avec Julian et moi, et nous nous apprêtons à amener l'enfant aux Connelly.

– Je ne vais pas à l'école aujourd'hui ? me demande Julian en me dévisageant de ses grands yeux noirs.

– Non mon chéri, dis-je en lui prenant la main. Nous allons t'emmener chez tes grands-parents Connelly. Tu vas rester quelques jours chez eux.

– Mais pourquoi ? dit-il en écarquillant les yeux. C'est pas les vacances.

Je ne supporte pas de devoir mentir à Julian ; j'en suis malade.

– Ils ne t'ont pas vu depuis longtemps et ils te réclament parce qu'ils t'aiment, tu sais...

Je regarde Lavinia d'un air implorant. J'ai beau y avoir réfléchi toute la nuit, je ne sais pas quoi lui dire. Elle comprend ma détresse et vient à mon secours.

– Tu vas bien t'amuser là-bas, dit-elle à son petit-fils. Tu l'aimes bien Papy Ambrose, n'est-ce pas mon cœur ?

– Oui, concède-t-il en la regardant d'un air méfiant, il est gentil. Mais pourquoi papa n'est pas revenu ?

Julian a sans doute compris que son départ avait à voir avec l'absence de son père.

– Papa est en voyage. Tu le sais, je te l'ai dit. Il doit rester loin un peu plus longtemps que prévu, mais dès qu'il rentre, nous viendrons tous les deux te chercher, d'accord ? dis-je en m'agenouillant pour le serrer contre moi, en essayant tant bien que mal de retenir mes larmes.

Doucement, Julian se dégage de mon étreinte et se tient immobile, me faisant face. Il me fixe de ses grands yeux graves quelques instants, sans mot dire, et j'ai l'impression qu'il peut lire en moi. Puis il hoche la tête et met une main sur mon épaule.

– On peut y aller si tu veux, Matilda, dit-il d'une petite voix sérieuse.

Je l'attire à moi et l'embrasse de tout mon cœur. Je suis sûre qu'il a compris que je ne pouvais pas faire autrement que de me séparer de lui, ni lui expliquer les vraies raisons de son départ. Il a choisi d'obéir pour ne pas me faire souffrir davantage en posant des questions ou en résistant.

– La voiture attend, on y va ? dit Lavinia qui descend la voilette de son chapeau pour dissimuler les larmes qui perlent à ses yeux.

Pour que le départ de Julian soit moins chargé en émotion, Lady Margaret et Emily lui ont déjà dit au revoir et sont sorties promener Scoop. Osmond a pris contact avec les Connelly pour leur annoncer notre venue. Il leur a aussi demandé de ne rien dire à Julian au sujet de la garde pour le moment, et ils ont accepté. Je n'ai préparé qu'un petit sac pour lui, pour ne pas l'inquiéter. Et puis, après tout, je ne sais quelle va être la durée de son séjour chez eux. J'espère bien qu'elle sera la plus courte possible !

Pendant tout le trajet, Julian est resté muet, mais il n'a pas lâché ma main. Cela fait des semaines que je n'avais pas vu sur son petit visage cet air grave qu'il avait lorsque je l'ai connu, et cela me déchire le cœur.

La voiture s'arrête devant un superbe immeuble de Kensington. Avant même que nous soyons devant la porte, celle-ci s'ouvre sur un couple d'une soixantaine d'années. Lui est grand et maigre, les cheveux entièrement blancs, le visage très ridé et sévère, duquel se détachent des yeux bleus à l'éclat métallique. Celle que je présume être son épouse est grande aussi et habillée de vêtements sans doute très coûteux, mais avec une coupe très classique. Elle a un double collier de perles autour du cou. Ses cheveux bruns parcourus de fils d'argent sont tirés en arrière en un chignon vaporeux, tout droit sorti des mains habiles d'un coiffeur certainement réputé.

Le couple se précipite vers nous, ou plus précisément vers Julian, qui reste un peu sur la réserve. Je sais cependant qu'il aime bien ses grands-parents, et ce ne sont pas des étrangers pour lui. Percy leur a confié plusieurs fois son fils pour de courts séjours lorsqu'il était de passage en Europe, et Julian a sa chambre chez eux. Comme les Connelly n'ont pas encore signé l'accord en cours de négociation avec Percy – et je comprends maintenant pourquoi ils se sont montrés si peu pressés ! – ils ne l'ont pas encore tous les mercredis, mais ils l'ont vu avant la rentrée.

J'observe avec attention leur attitude. Ils manifestent une belle tendresse à l'égard de Julian, et l'enfant a l'air à l'aise avec eux ; ce qui me soulage un peu.

– Julian, petit ange, tu vas voir Betty ? Elle t'attend dans ta chambre avec une surprise, dit Priscilla Connelly. Nous devons parler entre grands.

D'après ce que m'a dit Julian, Betty est une employée des Connelly qui s'occupe de lui quand il est là ; je sais qu'il l'aime bien.

Julian me regarde comme s'il guettait mon assentiment.

– Vas-y, mon chéri. On se voit bientôt, dis-je en déposant un baiser sur sa joue.

Je ne veux pas le prendre dans mes bras pour ne pas rendre ces adieux trop solennels ou dramatiques.

– Sois sage, mon cœur, dit Lavinia en l'embrassant.

Julian me sourit une dernière fois et entre dans la luxueuse demeure.

Les Connelly ne nous invitent même pas à passer le seuil, Lavinia et moi. Si cela me blesse, cela ne déstabilise pas le moins du monde ma future belle-mère.

– Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit-elle comme si elle entamait une conversation mondaine dès que Julian a tourné les talons. Ambrose, Priscilla... Julian a déjà perdu sa mère. Comment pouvez-vous vouloir enlever Julian à la garde de son père ? Il l'adore !

– Son père est en prison, lance sèchement Ambrose.

– En garde à vue, ce n'est pas la même chose, comme tu le sais très bien, Ambrose, répond Lavinia. Enfin, ce n'est pas sérieux ! poursuit-elle d'une voix plus douce, comme pour l'amadouer.

Manifestement, Lavinia a décidé de la jouer diplomate. Je préfère me taire, mais je bous.

– C'est très sérieux au contraire, Lavinia, répond Ambrose, de plus en plus raide dans son costume sur-mesure de Savile Row. Nous ferons même tout pour obtenir la garde définitive. Julian ne doit pas être élevé par ce meurtrier.

C'est plus que je ne peux entendre.

– Je m'en vais, Lavinia, dis-je en me tournant vers la mère de Percy, et vous devriez en faire de même. Il n'y a rien à attendre de ces gens ; ils n'ont pas de cœur.

Je me retourne et m'apprête à rejoindre la voiture quand je sens une main me saisir au coude. Je me retourne pour me trouver face à Ambrose Connelly, le visage ravagé par la douleur et la colère :

– Je n'ai rien contre vous, mon enfant, dit-il d'une voix tremblante, mais je dois veiller sur mon petit-fils. Si je n'ai plus de cœur, c'est que cet homme l'a brisé. Il a ruiné la vie de ma fille. Il l'a épousée sans l'aimer, l'a poussée vers la drogue et aujourd'hui, elle est morte. Je vous conseille de fuir si vous ne voulez pas subir le même sort.

D'un geste vif, je me dégage de son étreinte et cours vers la voiture qui nous attend, Lavinia et moi, aveuglée par les larmes que je retenais depuis le matin. Lavinia me rejoint rapidement.

– Je suis désolée, je n'ai pas pu me retenir, m'excusé-je en essuyant mes yeux. J'aurais dû me taire, plaider la cause de Percy, au lieu de me mettre en colère...

– Ne t'en fais pas, Tilda, j'ai eu moi-même du mal à ne pas insulter ce vieux singe. Je suis étonnée d'avoir réussi à garder mon calme, mais on ne sait pas comment va évoluer l'affaire... Il faut que l'on puisse maintenir un minimum de contact. Peut-être pourrions-nous les faire revenir à la raison ?

Je ne réponds pas pour ne pas ôter à Lavinia le peu d'espoir qu'elle peut avoir en son projet, mais je ne crois pas que les Connelly puissent un jour changer d'avis. Selon moi, ils ont décidé de détruire la vie de Percy, et ils iront jusqu'au bout. Sauf si l'on trouve un autre moyen de les en empêcher.

34. Le prix de la liberté

– Matilda ? La garde à vue de Percy se termine. Aucune charge n'est retenue contre lui ; il va être remis en liberté, me dit Osmond dans l'écouteur, alors que je manque de lâcher mon téléphone.

Dieu soit loué !

– Je sais ce qu'il se passe dans ce genre d'affaires, reprend Osmond à l'autre bout du fil, la presse va vite être au courant. Nous avons réussi à maintenir secrète sa garde à vue jusqu'ici, mais ça commence à filtrer. Charlotte était une habituée de la rubrique people ; ses parents tout comme Percival figurent parmi les plus grosses fortunes du pays... La libération de Percy va attirer les photographes. Nous allons donc partir directement pour Amberdel, et je vous propose de vous y rendre de votre côté.

– Oui, bien sûr, je préviens tout le monde ; nous partons tout de suite, réponds-je. Merci, merci Osmond.

Après nous être congratulées, embrassées, serrées l'une contre l'autre, Lavinia, Lady Margaret, Emily et moi sommes parties aussi vite que possible pour Amberdel. Les deux premières avec Scoop dans la Rolls de Lady Margaret, Emily et moi dans la Bentley de Lavinia. Après ces quatre jours de cauchemar, nous pouvions enfin souffler, mais le voyage n'a pas été pour moi aussi gai qu'il aurait dû. J'étais folle de joie et soulagée à l'idée de retrouver Percy, mais je n'ai pu m'empêcher de penser à Julian qui ne pouvait partager ce moment avec nous. J'aurais tellement aimé qu'il soit là... Si Percy a été libéré, il n'y a plus de raison pour qu'on lui retire la garde, et, logiquement, nous devrions le récupérer. Toutefois, j'ai pris la mesure de la détermination d'Ambrose Connelly, et cela m'étonnerait qu'il laisse tomber aussi rapidement : j'ai peur que nous ne soyons face à un nouveau combat.

Nous sommes arrivées au château. Je décide de chasser les sombres pensées qui m'ont envahie durant le trajet et de faire bonne figure pour ne pas gâcher le bonheur des autres femmes de la vie de Percy.

Nous sommes toutes réunies dans le salon des tapisseries lorsque j'entends le bruit d'un moteur. M'interrompant au milieu d'une phrase, je sors comme une flèche, cours vers la voiture qui s'immobilise sur le perron et me jette dans les bras de Percy au moment où il sort de la berline.

– Ne pleure plus mon amour, je suis là, me murmure-t-il à l'oreille.

Je n'avais même pas remarqué que je pleurais !

Éperdue de bonheur et de soulagement, je reste un instant dans ses bras, à humer son parfum enfin retrouvé, avant de laisser la place à sa mère, sa grand-mère et sa cousine qui sont venues nous rejoindre.

Pendant que Percy serre Lady Margaret dans ses bras, je l'observe. Il est marqué par la garde à vue :

le visage amaigri, pas rasé, sans cravate, les vêtements froissés. J'avais donné des vêtements à Osmond en prévision de sa sortie, mais il n'a pas pris le temps de se changer avant de nous retrouver. Mon cœur se serre : j'ai peur que cette épreuve ne laisse des traces.

Les effusions familiales passées, Percy me prend par la main pour entrer dans le château. Nous allons tous nous installer dans le salon. Tandis que Scoop fait la fête à Percy, Lady Margaret s'agite en cuisine et nous fait servir des rafraîchissements et des en-cas.

Toute à sa joie, Lavinia serre Osmond dans ses bras, qui rougit sous l'étreinte.

– Merci, merci pour tout ce que vous avez fait pour mon fils, dit-elle, le visage radieux.

– Mais je vous en prie, je n'ai fait que mon travail, répond Osmond, un brin confus.

– Oh, pas que. Vous avez aussi fait preuve d'un dévouement sans faille pendant ces quatre jours, relève Lady Margaret. Et grâce à vous, tout ça est derrière nous !

Je remarque alors que Percy, assis près de moi sur le canapé, est étonnamment grave et silencieux.

– Ce n'est malheureusement pas terminé, dit Osmond d'un air embarrassé. Percival a été libéré, mais l'enquête sur les circonstances de l'accident se poursuit. Il a interdiction de quitter le territoire britannique et doit se rendre disponible pour d'éventuelles convocations.

Mon cerveau s'emballé immédiatement. Si l'enquête continue, la Magistrate's court, qui a décidé de confier la garde provisoire de Julian aux Connelly, va peut-être attendre avant de défaire sa décision. Quant à Percival, même si pour l'heure aucune charge n'a été retenue contre lui, dans l'esprit de beaucoup, il ne sera pas complètement blanchi de cette accusation de meurtre. Il y a même pire : si d'autres éléments sont mis à jour, ils seront peut-être cette fois suffisants pour initier un procès contre Percy. En réalité, Percy est loin d'être sorti d'affaire. Et, manifestement, le reste de notre petite assemblée a tiré les mêmes conclusions que moi des propos d'Osmond : les visages, si joyeux il y a à peine quelques minutes, se sont rembrunis.

Lady Margaret est la première à se ressaisir.

– Eh bien, nous verrons bien ce que donnera l'enquête. Pour l'instant, nous devons nous réjouir car Percy est de retour parmi nous. Je vais faire préparer un bon petit dîner en son honneur. Percy, mon chéri, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Percy la regarde en se forçant à sourire, mais je vois bien que le cœur n'y est pas.

– En fait... rien, Grand-Ma. Je vais aller me reposer, je suis fatigué, dit-il en se levant du canapé.

– Tu veux que je vienne avec toi ? lui suggéré-je en esquissant un geste pour le suivre.

– Non, je préfère être seul, me répond-il d'un ton presque sec.

Prenant sans doute conscience de la dureté de sa réponse lapidaire, il caresse ma joue, puis, sans rien ajouter, ni un mot ni un regard pour quiconque, il sort de la pièce, nous laissant désemparés.

Cela fait trois jours que Percy a été relâché. Depuis, il s'est enfermé dans le silence. Nous ne dormons même plus ensemble ; il passe ses nuits dans la chambre de Julian, et il m'a fait comprendre qu'il aimait mieux que je ne l'y rejoigne pas. Osmond a réussi à négocier pour qu'il puisse passer au moins un coup de fil quotidien à son fils. Percival s'efforce de donner le change à Julian – à qui il a dit qu'il était à l'étranger – pour éviter de l'inquiéter, mais il sort à chaque fois un peu plus brisé de ces conversations. Il se retire seul alors ou part à cheval pour de longues balades dont il ne rentre que tard le soir.

Nous avons décidé de rester quelques jours à Amberdel, le temps que les médias oublient cette histoire. J'ai reporté mes rendez-vous londoniens jusqu'à nouvel ordre pour rester auprès de Percy, même si pour l'instant il me fuit. Je passe beaucoup de temps avec Emily qui, me voyant désarçonnée par l'attitude de Percy, me console comme elle peut. Lady Margaret et Lavinia m'entourent aussi d'attentions. Elles me disent d'être patiente, que même si Percival s'est renfermé sur lui-même, ma présence lui est nécessaire, vitale. Mais la nuit, seule dans l'obscurité de ma chambre, j'en viens à en douter.

Ce matin, Lady Margaret et Lavinia ont dû partir pour Londres. Emily est aussi absente pour la journée. Aussitôt levé, Percy est parti aux écuries, puis je l'ai vu s'éloigner à cheval. J'ai pensé rester au château pour attendre son retour, mais Dieu sait quand il se décidera à rentrer. J'ai besoin de prendre l'air, de respirer pour évacuer toutes les pensées négatives. Je décide de partir me promener en emportant avec moi le matériel d'aquarelliste que Lady Margaret m'a offert lors du dernier week-end à Amberdel : une magnifique boîte d'aquarelles avec des pinceaux et un carnet. Une quasi-réplique, en plus sophistiquée, du cadeau qu'elle m'avait fait lors de mon premier séjour à Amberdel, enfant. Lady Margaret voulait ainsi fêter mon retour au château et mon installation avec son petit-fils. Elle ne savait pas en m'achetant ce présent que nous avons décidé de nous marier. Si Julian a été au courant le jour même de la demande, nous avons attendu ce week-end-là, avec la famille de Percy réunie, pour faire l'annonce. Je n'avais jamais vu Lady Margaret pleurer et, pourtant, elle a fondu en larmes. Lavinia était aussi très émue et très excitée à l'idée de la cérémonie. Nous avons eu beaucoup de mal à freiner ses velléités d'organisatrice. Percival et moi lui avons expliqué que nous attendions la réapparition de mes parents pour y penser sérieusement, mais elle ne nous a pas lâchés avant que l'on promette d'en reparler avec elle dès qu'ils seraient prévenus.

Au souvenir de ce joyeux week-end, je retrouve le sourire et un peu d'optimisme. Le soleil qui brille haut dans le ciel me redonne aussi l'énergie qui me manquait ces derniers jours. Le temps est encore étrangement doux et ensoleillé pour un mois de septembre, surtout en Angleterre. J'ajoute dans mon panier une bouteille d'eau pour diluer mes couleurs, et je sors du château. J'hésite un instant sur la direction à prendre. Finalement, je tourne le dos au petit bois abritant l'étang, qui me rappelle trop de mauvais souvenirs. Je n'ai plus pu y retourner depuis que Julian a manqué s'y noyer.

Je décide de sortir de la grande propriété pour parcourir la verdoyante et légèrement vallonnée campagne environnante, que j'avais un peu explorée dans ma jeunesse pendant ce superbe été où j'ai rencontré Percival. Après avoir gravi une petite colline sans voir âme qui vive, je traverse une prairie où paissent quelques moutons. Elle déroule son tapis vert jusqu'à un petit bois de chênes. La sérénité de ce paysage bucolique me met du baume au cœur. Je me sens apaisée.

Pour m'éloigner davantage des quelques maisons de briques que j'aperçois au loin et ne pas risquer de croiser quiconque, je prends la direction du bois. J'emprunte un charmant petit chemin de terre qui se faufile à travers les arbres robustes. Il me mène à une petite clairière où j'ai la surprise de découvrir,

attaché à un arbre, le cheval de Percy. J'ouvre la bouche pour l'appeler, mais me ravise aussitôt. Intriguée, je poursuis mon chemin et, à quelques dizaines de mètres de la clairière, je découvre un ravissant petit étang ombragé par de denses feuillages au bord duquel Percy est assis, adossé à un arbre. Je ne sais s'il m'a vue. Je reste là un instant, interdite, me demandant si je dois troubler sa méditation. Ses yeux sont clos, me semble-t-il, et il n'a pas le moins du monde réagit à mon apparition.

Je fais doucement volte-face et m'apprête à rebrousser chemin lorsque j'entends sa voix dans mon dos :

– Matilda !

Je me retourne et le vois qui me fait signe d'approcher. J'avance lentement et viens m'asseoir sur l'herbe, face à lui.

– Je suis désolée, dis-je rapidement, je ne te cherchais pas, c'est une coïncidence. Je suis partie pour dessiner, fais-je en montrant mon panier, et je suis tombée sur toi...

– Mais, mon amour, tu n'as pas à t'excuser, dit-il en posant une main caressante sur mon genou. Je suis content que tu sois là.

– Ça, je n'en suis pas sûre, réponds-je en faisant une grimace.

Il me regarde d'un air étonné.

– Tu me fuis depuis que tu es rentré : tu passes toutes tes journées dehors ou enfermé, tu ne dors pas avec moi... Mais qu'est-ce que je t'ai fait ? me lamenté-je.

Il me considère un instant avec gravité et émotion.

– Matilda, je suis désolé. Je te demande pardon, dit-il en me prenant la main. Ça n'a rien à voir avec toi. Toi, tu es parfaite, tu es merveilleuse, et je t'aime. Non, le problème, c'est moi.

– Mais comment ça ?

– Il faut voir les choses en face : une enquête est en cours, et on n'en connaît pas l'issue. Et si cela ouvrait sur un procès ? Si j'étais accusé de meurtre ? Je m'en veux de t'avoir embarquée dans cette histoire, de t'avoir demandé de lier ta vie à la mienne... confesse Percival.

– Tu regrettes de m'avoir demandée en mariage ? dis-je, blessée.

– Non, Matilda, ce n'est pas ce que je veux dire, s'empresse-t-il de répondre. T'avoir pour épouse est sans doute la meilleure chose qui puisse m'arriver ; j'en suis très conscient. Mais c'est pour toi que je m'inquiète. Quelle vie ai-je à t'offrir désormais ? Que vas-tu devenir si je vais en prison ? Je t'aime trop pour ne pas me sentir coupable vis-à-vis de toi.

– Tu seras blanchi, réponds-je sereinement.

– Tu en es certaine, mais qu'est-ce qui convaincra les jurés s'il y a un procès ? s'inquiète-t-il.

– Mais tu es innocent ! lancé-je avec véhémence.

– Qu'en sais-tu ? Moi-même, je n'en sais rien, dit-il en enfouissant sa tête dans ses mains.

Je comprends maintenant : il a donné le change ces dernières semaines, mais il est toujours miné par l'accident et cette amnésie qui l'empêche de se souvenir de ce qu'il s'est réellement passé. Il est en pleine détresse, et tout ce que je peux faire pour lui, c'est affirmer ma foi absolue en son innocence,

encore et encore, comme je l'ai déjà fait à Porto Ercole, quand il m'a parlé pour la première fois de l'accident et de ses relations avec Charlotte.

– Je le sais parce que je te connais, dis-je d'un ton très assuré. Et apparemment, mieux que toi-même ! Tu es incapable d'avoir provoqué intentionnellement cet accident, Percival. Et personne, même pas toi, ne pourra me faire croire le contraire.

Il me regarde un instant, les yeux embués de larmes. Il a l'air à la fois touché et navré par mon assurance.

– Mon tendre amour... murmure-t-il avec un pâle sourire qui ressemble plutôt à une grimace de douleur.

Je me blottis contre son torse et je sens ses bras puissants se refermer autour de moi. Je me serre de toutes mes forces contre lui. Comme si dans cette étreinte, je pouvais lui transmettre toute ma détermination, mon énergie et ma foi en l'avenir.

– Il faut que tu me croies, lui déclaré-je en me reculant pour le regarder. Aies confiance en moi.

– Si tu savais... dit-il en passant nerveusement une main dans ses cheveux. J'ai passé des heures et des heures à essayer de me remémorer ce qu'il s'est passé ce fameux jour. Mais plus j'essaie, plus c'est confus.

– Alors, arrête de te torturer. Ce n'est pas comme cela que tu vas retrouver la mémoire. Peut-être qu'elle te reviendra après un autre choc ou après avoir vu un détail, par association d'idées... J'ai lu beaucoup de littérature à ce sujet ces derniers temps, et, d'après ce que j'ai compris, ces choses-là obéissent à des mécanismes mystérieux. Si tu ne parviens pas à faire émerger des souvenirs par toi-même, il arrive que parfois, souvent même, la mémoire revienne d'elle-même.

– Parfois pas, dit Percy avec un sourire las.

– Eh bien, nous trouverons d'autres façons de prouver ton innocence.

Nous restons ainsi un long moment enlacés en silence.

– Dis-moi, continué-je prudemment, tu savais pour Douglas et Charlotte ?

Percy reste un instant silencieux.

– Oui, avoue-t-il enfin, le regard sombre.

Lorsque j'ai surpris leur conversation téléphonique, j'avais cru comprendre qu'une femme avait été la cause de leur brouille. Je sais désormais que c'est Charlotte.

– Mais je ne l'ai appris qu'après la mort de Charlotte, reprend Percy. J'ai découvert des photos et des lettres dans ses affaires. Je suis allé voir Douglas et je lui ai dit ce que je pensais de notre « amitié ».

Percy a prononcé ce dernier mot avec un rictus de dégoût.

– Mais, poursuit-il, je te jure que je n'en savais rien avant l'accident. En fait, j'y ai pensé plusieurs fois depuis, et j'aurais bien aimé le savoir à l'époque. Si j'avais su pour leur liaison, ça m'aurait ôté un

poinds. Je ne me serais pas senti obligé de rester avec elle. Je l'aurais quittée, et rien de tout ceci ne serait arrivé.

– Pourquoi ne t'a-t-elle pas quitté, elle ? m'étonné-je.

– Je n'en sais rien, dit Percy avec un long soupir. Peut-être que... d'une certaine manière, elle était encore amoureuse de moi. Peut-être espérait-elle que l'on finisse par se rapprocher ? Ou alors elle voulait juste ne pas me rendre ma liberté et me faire payer le fait de ne pas être amoureux d'elle. Je n'en sais rien... Et je ne saurai sans doute jamais.

Nous restons un instant silencieux. La joue collée à sa poitrine, les yeux fixés sur l'étang, j'écoute distraitement le chant des oiseaux dans les arbres se mêlant aux battements de son cœur. Cet endroit est si beau... et Percy a été libéré... nous devrions savourer ce lieu, cet instant. Au lieu de ça, on est là, désespérés, entre un passé douloureux et un avenir incertain.

– Percy...

– Oui, mon amour ?

– Tu sais... Charlotte est morte, mais nous, nous sommes bien vivants, dis-je en me redressant pour le regarder. Et on s'aime. Ne la laisse pas nous prendre ce que l'on a. Ne laisse pas le passé tout gâcher. Tu as le droit d'être heureux. Et moi, je ne serai heureuse qu'avec toi. Je ne te quitterais pas, même si tu me le demandais.

Percy me regarde d'un air ému, avant de m'étreindre fougueusement.

– Tu as raison, Matilda. Je n'ai pas le droit de me laisser aller. Je dois me battre, pour toi et pour Julian. Grâce à toi, il a ce que chaque enfant devrait avoir : une famille unie et aimante. Je n'ai jamais été aussi heureux que depuis que tu es entrée dans ma vie, et je sais que c'est pareil pour mon fils. Il est comme transformé, plus épanoui que jamais. Si nous te perdions, je ne sais pas ce qu'on deviendrait tous les deux, tu sais.

Blottie contre lui, je rougis. Je suis si bouleversée par sa déclaration que j'en reste muette.

– Pardonne-moi de t'avoir évitée ces derniers jours, reprend Percy. Ça n'arrivera plus, je te le promets.

Lui pardonner ? Comment pourrais-je lui en vouloir quand je le vois aussi torturé, déchiré ? Mon pauvre amour...

Je pose mes lèvres sur ses paupières brûlantes, sur les cernes qui témoignent de nuits sans sommeil, sur ses joues où la barbe commence à faire son chemin, sur ses lèvres qui accueillent mes baisers avec reconnaissance.

– Tu as intérêt à ne plus me fuir, mon cher, ou tu auras affaire à moi. Si tu crois que tu peux te débarrasser de moi aussi facilement... Je te suivrai au bout du monde s'il le faut !

C'est si bon de voir Percy sourire de nouveau !

Voyant que mes taquineries le dérident, je continue sur le même ton.

- Tu n’aurais jamais dû m’inviter à ce bal. Voilà ce que c’est que de jouer au Prince charmant. Après, va dire à Cendrillon de retourner à son balai.
- Loin de moi cette idée, me rétorque Percy amusé. Je garde ma Cendrillon. Et pour la vie.
- Et au-delà, j’espère...
- D’accord, et au-delà, dit Percy avec un grand sourire, avant de me faire basculer sur l’herbe et de couvrir mon visage de baisers ardents.

Je ne peux m’empêcher de glousser sous ses tendres attaques. Il me mordille les oreilles, éveillant une sensualité en berne depuis plusieurs jours.

Soudain, il se redresse d’un bond. Dans ses yeux, plus trace de cet abattement qui me désespérait. Son dos n’est plus voûté comme il l’était depuis sa libération, comme accablé par une détresse et une douleur trop lourdes à porter. Le Percy de ces derniers jours s’est envolé. Je suis soulagée... J’espère bien ne jamais le revoir !

- Que dirais-tu d’un petit bain ? me propose-t-il avec un sourire provocant.
- Mais... je n’ai pas de maillot.
- Et alors ? Moi non plus.
- Tu vas te baigner tout nu ? dis-je, interloquée.
- Tu as une autre idée ? me lance-t-il avant de retirer sa veste et de commencer à déboutonner sa chemise. Je venais souvent ici quand j’étais jeune, tout seul pour faire un petit plongeon, et je t’assure qu’avoir un maillot était le moindre de mes soucis.
- Mais si quelqu’un passe ? m’inquiète-je.
- Personne ne vient jamais ici. Et puis on entendra le bruit bien avant et on ira se cacher dans les feuillages.
- Je ne sais pas... hésité-je.
- Je t’assure que tu vas adorer, dit-il en déboutonnant son pantalon, avant de le faire glisser au sol.

Je regarde son corps musclé totalement nu et je sens comme un élancement dans mon bas-ventre. Cela fait des jours que nous n’avons pas fait l’amour, et maintenant qu’il se dresse ainsi dénudé, je n’ai qu’une envie, c’est de sentir sa peau contre la mienne. Au minimum...

Je me redresse lentement, pas encore tout à fait décidée à prendre le risque de me déshabiller en pleine nature, avec la crainte de voir surgir quelqu’un. Je retire mes chaussures, puis m’arrête. Mon hésitation fait sourire Percy. Il s’avance vers moi et me prend la main.

- Hum... Tu veux que je t’aide ? me propose-t-il.

J’acquiesce d’un hochement de tête, un léger sourire aux lèvres. Docilement, je le laisse dénouer la ceinture de ma robe portefeuille qui, sans beaucoup d’efforts, tombe à mes pieds. Percy laisse errer son regard sur mes seins, mes jambes, puis m’enlace et me glisse à l’oreille d’une voix rauque :

- Peut-être qu’on pourra se baigner... après ?

Tandis que sa bouche se pose sur mes lèvres et que sa langue se hâte vers la mienne, les mains de Percy s’égarent sur ma peau. Ses doigts se referment sur mes seins qu’il a fait sortir sans dégrafer mon

soutien-gorge. Agrippée à son coup, je me serre contre lui et je sens son sexe dur contre mon ventre en feu. Je frissonne, non sous l'effet de la brise mais de la possibilité que des yeux étrangers surprennent notre étreinte. Ma peur d'être surprise se double d'une trouble excitation.

Ses mains défont complètement le soutien-gorge, qui valse dans l'herbe, puis s'attachent à ma culotte qu'elles font descendre le long de mes jambes. Percy dépose au passage des baisers sur mes cuisses, avant que sa bouche ne remonte jusqu'à mon entrejambe. À la fois gênée et émoustillée, je jette un regard alentour pour m'assurer que nous sommes bien seuls. Je tente – sans grande conviction, je l'avoue – de tirer Percy par les cheveux pour qu'il cesse cet impudent manège, mais je ne peux pas résister longtemps à sa langue qui s'agite entre mes cuisses, et c'est moi qui finis par presser mon sexe contre son visage.

Je trouve cependant la force de le repousser pour m'allonger sur le tapis d'herbe et l'attirer à moi. Je m'agrippe à ses épaules, plongeant mes yeux dans les siens, brillants de désir. Son beau visage est auréolé des feuillages de l'arbre qui étend ses branches au-dessus de nous. J'ai l'impression d'être au paradis, telle une Eve sans inhibition s'abandonnant sans vergogne au plaisir de la chair, avec l'approbation des oiseaux qui saluent nos ébats de leur chant.

J'écarte mes jambes que je croise autour de ses reins pendant qu'il s'introduit en moi. Percy ferme un instant les yeux et s'immobilise, comme pour savourer ce moment de retrouvailles charnelles. Puis il se met en mouvement, s'enfonçant à chaque assaut un peu plus loin en moi. Les ongles plantés dans son dos puissant, mordant mes lèvres pour ne pas gémir, je sens monter un plaisir intense. Les tourments, les angoisses de ces derniers jours disparaissent sous le flot de bonheur sensuel qui m'inonde et m'emporte.

Les battements de mon cœur ralentissant, je me laisser aller à la douce langueur post-coïtale qui a envahi mon corps. Maintenant que ma soif de Percy est (un peu) apaisée, je prends conscience du relatif inconfort de ma position. Quelques cailloux et brindilles irritent mon dos et je ne suis pas très à l'aise avec les insectes qui me tournent autour, mais je dois reconnaître que ce n'est rien comparé aux douces odeurs de sous-bois et à la beauté du paysage qui a servi d'écrin à nos jeux érotiques.

– Tu es bien mon amour ? me demande Percy, qui m'observe du coin de l'œil, allongé contre moi.

J'acquiesce, mais il sourit et se lève pour attraper sa chemise qu'il me tend pour que je m'en enveloppe.

– Ne bouge pas, fait-il.

Avec un peu d'appréhension, je le vois s'éloigner, entièrement dévêtu et sans manifester aucune gêne, du côté de la clairière voisine où j'ai vu son cheval. Je suis plus à l'aise avec ma nudité, même partiellement couverte d'une chemise, si Percy reste dans les parages. Heureusement, il revient bien vite avec un plaid, qu'il avait sans doute laissé sur sa monture. Il l'étend au pied de l'arbre et me fait signe de m'y installer.

– Viens, Princesse au petit pois, tes jolies fesses seront mieux ici, me lance-t-il d'un air taquin.

– Ah, il faudrait savoir ! Cendrillon ou Princesse au petit pois ? lui dis-je en prenant place sur la

couverture.

- Je prends les deux, répond-il avec un tendre sourire.
- Vous êtes vraiment insatiable, mon cher Comte...

Percival a le derme définitivement moins délicat que le mien, et il se rallonge à même le sol, posant sa tête sur son pantalon roulé en boule. Je contemple sa peau nue, lisse et mate, offerte sans pudeur aux rayons du soleil qui percent les feuillages et à la brise qui fait voler les poils de sa blonde toison. Il a un corps magnifique, que je pourrais regarder – et toucher ! – pendant des heures. Cette vision me donne une idée, et je me penche pour attraper le panier que j'avais déposé au pied de l'arbre. Je déballe mon matériel de peinture tandis que Percy me regarde d'un air méfiant à travers ses paupières mi-closes.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– J'étais partie peindre ce matin avec le coffret que m'a offert ta grand-mère, et je crois que j'ai trouvé un magnifique sujet, dis-je d'un air plein de sous-entendus.

Percival éclate de rire.

– Ce dessin-là, tu auras du mal à le montrer à Grand-Ma.

Je souris, mais reprends vite mon sérieux. Le cadre est vraiment charmant, et c'est un excellent exercice pour moi d'essayer de le reproduire. Depuis que je suis entrée dans le monde du travail, j'ai eu peu de temps pour peindre, et c'est un plaisir de renouer avec cet art que m'a fait découvrir Lady Margaret lorsque j'étais enfant.

– Tu ne veux pas venir prendre un bain plutôt ? insiste Percy en me montrant l'étang qui sommeille, tranquille, à un mètre de nous.

– Non, merci, j'ai bien peur que l'eau soit trop froide pour moi, avoué-je.

– Tu crois ? me dit Percy d'un air dubitatif.

Je me lève et vais glisser un orteil dans l'eau. Saisie, je laisse échapper un petit cri.

– Je crois que je suis trop méditerranéenne pour les lacs ou étangs de ton pays. Tu vas devoir te passer de moi pour tes projets de baignade. Mais n'y va pas tout de suite, dis-je en le voyant esquisser un geste. J'aimerais que tu poses un peu. Ne bouge plus, s'il te plaît.

Docilement, Percival se rallonge, les yeux mi-clos. En quelques coups de pinceaux, je plante le décor. C'est un exercice dont j'ai l'habitude. En revanche, je suis beaucoup moins experte pour peindre des corps, et celui qui se trouve devant moi est terriblement... comment dirais-je ? Troublant. Il m'est difficile de le considérer comme un simple modèle nu dans un cours de peinture. D'autant que ce modèle-ci me regarde avec des yeux qui sont tout sauf indifférents. Ils fixent même dangereusement l'entrebâillement de la chemise qui cache mal ma poitrine.

– Retire-la... me dit Percy d'une voix langoureuse.

– La chemise ? Pourquoi ?

– Je suis nu, tu es habillée, ce n'est pas juste.

– Très bien, dis-je en m'exécutant, sans parvenir à réprimer un petit sourire.

Je me remets à ma tâche. J'essaie de rester concentrée, mais ça m'est difficile, avec le regard de Percival posé avec insistance sur ma poitrine. Et ça le devient encore plus quand son sexe commence à se durcir et se dresser sous mes yeux.

– Percy...

– Quoi ? Je ne fais pas exprès, dit-il avec un large sourire. Je ne peux rien contre l'effet que tu me fais.

J'essaie de poursuivre ma peinture qui tourne au tableau érotique, mais l'érection de Percy ne me laisse pas indifférente. Abandonnant sans grand regret mon carnet et mes pinceaux, je m'approche de Percival et, à genoux sur le plaid, je me penche pour caresser de mes lèvres les endroits de son corps que je scrutais avec attention (et émotion) il y a quelques minutes. Ma bouche s'attarde sur son torse, puis descend vers sa verge qui pointe vers la cime des arbres. Je l'effleure de mes doigts, avant de la saisir entre mes lèvres. Percy laisse échapper un gémissement sourd. Avec gourmandise, je suce son organe turgescents, que je sens brûlant sous ma langue. Tandis que je le lèche, je sens les doigts de Percival remonter le long de ma cuisse. Puis ses deux mains viennent se poser sur mes fesses qu'elles tripotent, malaxent bientôt avec autant de vigueur que j'en mets à sucer son dard. Percy introduit alors un doigt dans mon sexe humide et gonflé de désir, tandis qu'un autre vient titiller mon clitoris. Je me cambre à ce délicieux contact. Le plaisir est si grand que j'en oublie presque la verge de Percy.

C'est alors que j'entends des bruits de pas et les éclats d'une conversation assez lointaine. Je prends alors conscience du spectacle que nous devons offrir, surtout moi, à genoux, un sexe dans la bouche et les fesses à l'air en train de me faire tripoter.

Sans réfléchir et sans prêter attention à l'exclamation de Percy, je me redresse et, ne voyant aucun endroit où me cacher, je plonge dans l'étang. Je suis saisie par la fraîcheur de l'eau et étonnée par sa profondeur, si près de la rive. Le froid m'a comme dégrisée lorsque je refais surface. Je me rends compte du ridicule et de l'absurdité de ma fuite, d'autant que je découvre un Percy hilare, encore allongé au bord de l'eau.

– Je croyais que tu ne voulais pas te baigner ? dit-il, goguenard.

– Mais tu n'as pas entendu ? chuchoté-je. Il y a du monde pas loin.

– À vrai dire, je n'ai pas fait attention, j'avais l'esprit ailleurs, me répond-il, ironique.

– On ne peut pas rester là ! continué-je à voix basse.

– Ah bon, et pourquoi ? demande Percy d'un air innocent, avant de se relever.

– Mais... dis-je en le dévisageant, sans comprendre son flegme.

– Tu entends quelque chose ?

Je tends l'oreille un instant.

– Non rien, dois-je reconnaître. Mais ils pourraient revenir. Ceux-là ou d'autres...

– Tu sais, les gens du coin sont très discrets. Et ils ne sont pas du genre à épier les couples dans les fourrés.

– Mais quand même, insisté-je, étonnée par sa désinvolture. Des enfants pourraient venir ici pour se baigner. Tu le faisais bien, toi !

– Il y a école aujourd'hui, dit-il tranquillement.

– Mais... mais... balbutié-je, à bout d'arguments.

– Tu vois, nous n’avons aucune raison de nous en aller déjà. Et d’ailleurs, je ne partirai pas avant d’avoir fait ce que j’ai toujours rêvé de faire ici.

– Ah bon, quoi ? dis-je intriguée.

Sans me répondre, Percy plonge dans l’étang en m’éclaboussant. Il ressurgit de l’onde près de moi et éclate d’un rire joyeux.

– Adolescent, je rêvais de faire l’amour dans ce lac. Je me souviens de m’être caressé ici dans les fourrés...

– Percy... dis-je, un peu choquée par ses confidences.

– Quoi ? feint-il de ne pas comprendre en m’attirant à lui.

Je n’ai pas pied, mais Percy oui. J’enroule mes jambes autour de lui et noue mes bras autour de son cou. Son visage est à quelques centimètres du mien, et il affiche un sourire des plus sensuels.

– J’avoue, cette nature si pure, ce petit coin de paradis m’ont inspiré des rêveries salaces, me confie Percival. Je me voyais succombant à de belles naïades qui se laissaient trousser dans l’herbe, comme toi tout à l’heure dans les buissons, avant qu’elles ne m’entraînent dans l’eau pour abuser de moi. Je dois dire que quand je t’ai vu apparaître tout à l’heure, j’ai bien cru un instant que mes fantasmes d’adolescent avaient pris corps. Avec tes jolis cheveux au vent, ton corps gracile, on aurait tout à fait dit une naïade aux yeux de biche, à la fois effarouchée et provocante.

Ses mains se posent sur mes fesses et il m’embrasse avec ardeur.

– Franchement, je crois qu’à l’époque, je n’avais aucune idée que cela pouvait être aussi bon. C’était vraiment délicieux tout à l’heure, poursuit-il d’une voix suave. Dommage qu’on ait été interrompus. Jolie naïade, verrais-tu une objection à ce que l’on aille jusqu’au bout de mon fantasme ?

Son petit discours très imagé comme ses caresses sur mes fesses m’ont excitée

Pour toute réponse, je détache une main de son cou et, la glissant sous l’eau, j’empoigne sa verge et l’introduis en moi.

Percy laisse échapper un petit rire de plaisir. Il me laisse quelques instants le chevaucher tandis qu’il est immobile, planté au milieu du lac dont seuls émergent sa tête et ses épaules. Puis il recule à petits pas, tandis que je suis toujours emboîtée sur son membre. Il m’entraîne vers un bord de l’étang où il peut m’adosser. Je lâche ses épaules pour m’agripper à des touffes d’herbes derrière moi. J’ai les bras en croix, mes seins aux tétons foncés par le froid entrent et sortent de l’eau au rythme des coups de reins de Percy, qui me dévore des yeux. Je n’ai plus peur que quelqu’un surgisse ; je me sens protégée par l’eau opaque et les touffes de hautes herbes qui en émergent, et je me laisse aller sans inhibition au plaisir que me procurent le sexe et les baisers de Percy, jusqu’à la jouissance.

35. Pour l'amour d'un enfant

– Non, je ne verrai pas ton hypnotiseur.

Calmement mais fermement, Percy repousse la proposition de sa mère.

– Mais je t’assure, mon chéri, que cela peut t’aider à recouvrer la mémoire, insiste Lavinia.

– Hum... toussote Osmond. Je dois dire, chère Lavinia, que je suis de l’avis de Percival. D’après ce que je sais, une séance d’hypnose peut aider, mais cela peut aussi implanter de faux souvenirs. En outre, cela n’a aucune valeur sur le plan juridique.

Osmond est venu nous rejoindre à Amberdel pour faire le point sur la situation. Lors de son passage à Londres, Lavinia a pris rendez-vous avec une sorte de médium recommandé par un de ses amis, mais Percy ne veut pas en entendre parler. Je suis moins catégorique que lui ; je pense que c’est de notre devoir de tout faire pour le blanchir, même si les solutions envisagées sont un peu farfelues.

– Osmond, avez-vous des nouvelles de Douglas ? demande Percival.

– Aucune, malheureusement. Il a apparemment déserté son domicile. Ou alors, les Connelly l’ont mis en lieu sûr pour éviter qu’on ne lui fasse une offre pour modifier son témoignage.

– Offre que je ne ferai jamais, dit Percy d’un ton cinglant.

– Bien sûr, bien sûr, concède Osmond d’une voix conciliante.

Lavinia et moi échangeons un regard entendu. Je comprends que nous sommes arrivées au même constat : si l’on veut aider Percy, ce sera malgré lui.

En ce qui me concerne, j’ai déjà une idée en tête : retrouver Douglas. L’ex-fiancé d’Emily est la clef de tout ça ; c’est à cause de lui que Percy se trouve dans cette situation, à cause de la lettre que lui aurait adressée Charlotte. Apparemment, les experts peinent à l’authentifier. Ils disposent de peu d’échantillons de son écriture, ce qui est, je l’ai appris, assez courant aujourd’hui, à l’heure des SMS et des e-mails. Percy m’ayant affirmé qu’il ne connaissait pas la liaison entre Douglas et Charlotte avant la mort de cette dernière, la lettre qui l’accable est donc fautive. Je dois, d’une manière ou d’une autre, soutirer un aveu de Douglas. Mais avant cela, il faut que je le retrouve.

J’ai décidé de me rendre à Londres aujourd’hui. Percival va beaucoup mieux que les jours précédents. Notre tête-à-tête champêtre lui a redonné sa combativité et une meilleure humeur. Ce matin, il m’a encouragée à reprendre mes activités ; j’ai fait mine de céder et d’accepter un rendez-vous concernant notre future marque, à Mimi et à moi. En fait, j’ai un autre projet en tête : voir Julian. Je n’en ai rien dit à Percy, pour ne pas qu’il soit malheureux si cela ne peut se faire. Lui ne peut rencontrer son enfant : comment Julian pourrait-il comprendre qu’il doit vivre séparé de son père alors que celui-ci est bien en Angleterre ?

Mentir ainsi à Julian est terrible, mais c’est la seule solution pour le moment. Cependant, si Percy

n'est pas vite blanchi et que le séjour de Julian chez les Connelly doit s'éterniser, il faudra bien lui dire la vérité. Pour l'instant, les Connelly ont accepté, pour le bien de l'enfant, de rester sur cette fable du voyage à l'étranger, mais cela ne pourra pas durer éternellement.

Quoi qu'il en soit, maintenant que Percy a repris du poil de la bête, il est temps pour moi de m'occuper de Julian. Il me manque, et je suis sûre que c'est réciproque. Je suis bien décidée à le voir sans plus attendre.

J'ai profité de la voiture d'Osmond pour rentrer à Londres. Je me suis fait déposer à Mayfair pour ne pas mettre la puce à l'oreille d'Osmond, mais j'ai tout de suite pris un taxi pour Kensington en direction de la demeure des Connelly. Je voulais arriver avant la sortie de l'école de Julian.

Une gouvernante vient m'ouvrir la porte. Je donne mon nom et, après quelques minutes, je suis introduite dans un bureau richement meublé, à moitié dans la pénombre, où m'attendent les Connelly, le visage fermé.

– Que voulez-vous ? me demande Ambrose Connelly, sans même m'inviter à m'asseoir.

– Je voulais vous demander la permission de voir Julian, dis-je prudemment.

– C'est impossible, répond-il aussi sec.

– Je vous en prie, M. Connelly. J'ai besoin de le voir, le supplié-je. Vous devez comprendre que j'aime sincèrement cet enfant et qu'il m'aime aussi. Il doit être inquiet. Il ne voit déjà pas son père...

– Mademoiselle, je vous l'ai dit, je n'ai rien contre vous, me dit le grand-père de Julian, mais je ne pense pas que vous voir serait une bonne chose pour mon petit-fils. L'arrangement passé entre nos avocats était clair : nous ne disons pas à Julian la raison de sa présence ici, à condition qu'il ne vous voie pas, l'un ou l'autre.

Je regarde d'un air implorant son épouse qui joue nerveusement avec son collier de perles, mais elle reste en retrait et baisse les yeux pour éviter les miens.

– J'ai respecté cet engagement, dis-je en me tournant de nouveau vers son mari. J'aurais pu aller voir Julian à la sortie de l'école, mais je suis venue demander votre permission de le rencontrer !

– Et je vous en sais gré, dit Ambrose Connelly, le ton à peine radouci. Mais je ne vous connais pas, je ne sais quelles fariboles vous pouvez mettre dans la tête de cet enfant au sujet de notre famille. Qui me dit que vous ne lui monterez pas la tête contre nous ?

– Mais moi ! Moi je vous le dis ! Je ne ferai rien de la sorte, je veux juste le serrer dans mes bras, lui dire que je l'aime, je vous assure. Vous vous rendez compte comme cela doit être terrible pour un enfant de son âge de se retrouver loin de chez lui.

– Mais Julian n'est pas avec des étrangers, il est avec ses grands-parents, s'offusque-t-il.

– Bien entendu, dis-je, désespérée devant autant de mauvaise foi et d'entêtement. Je sais qu'il a de l'affection pour vous, mais il n'a jamais passé une période aussi longue avec vous, et surtout loin de son père. Vous imaginez à quel point ça doit être douloureux pour lui ? Il a déjà perdu sa mère, votre fille, insisté-je en essayant d'appuyer sur la corde sensible. Vous voulez maintenant le priver de père ?

Ambrose Connelly me regarde un instant d'un air sévère.

– Si ce père est un criminel, c'est ce que je ferai. Nous donnerons à Julian tout l'amour et l'attention

dont il a besoin. Je suis désolé, mademoiselle, je ne peux pas prendre le risque de vous le faire voir. Mon petit-fils a déjà été assez éprouvé comme ça ; je dois veiller à son équilibre et sa tranquillité.

Pour me faire comprendre que la conversation est terminée, il me tourne le dos et va s'asseoir derrière son bureau, me laissant désespérée. Je reste les bras ballants au milieu de la pièce, ne sachant que dire. Je comprends qu'il est inutile d'insister. Madame Connelly, sortant enfin de son silence, s'approche de moi et me dit :

– Venez, je vous raccompagne.

Je la suis, les larmes aux yeux, jusqu'à la porte d'entrée. Alors que je m'apprête à sortir, elle me prend le poignet et me glisse à l'oreille :

– Julian vous réclame. Il parle de vous tous les jours.

Surprise, je la regarde et je vois qu'elle aussi est émue aux larmes.

– Cet enfant souffre de votre absence, vous lui manquez. J'aime mon petit-fils et je ne supporte pas de le voir si triste.

Puis, après un instant de réflexion, elle ajoute, toujours en chuchotant :

– Betty devait l'emmener à Kensington Gardens après l'école. Ils vont au Diana Memorial Playground.

Elle consulte sa montre :

– Si vous vous y rendez vite, vous les y trouverez, me murmure-t-elle.

Mon cœur bondit hors de ma poitrine. Je n'ai pas le temps de la remercier qu'elle referme déjà la porte sur moi.

Heureusement, je connais ce terrain de jeu créé en hommage à Lady Di, qui habitait à quelques minutes, dans le palais de Kensington ; Percy et moi y avons emmené Julian un après-midi. Les Connelly habitant tout près de Kensington Gardens, je ne perds pas de temps à chercher un taxi et je fonce : j'ai trop peur d'arriver après le départ de Julian.

Je parviens hors d'haleine au terrain de jeux, sorte de parc de loisirs inspiré de Peter Pan au milieu duquel trône le bateau de pirate du capitaine Crochet, posé sur un banc de sable. C'est là que je découvre Julian. Il regarde le bateau dans lequel s'ébattent des enfants joyeux, comme perdu dans ses pensées. En me voyant, ses yeux s'éclairent. Il se lève et court vers moi pour venir se jeter dans mes bras. Je le sers de toutes mes forces, j'embrasse ses cheveux, son front, ses joues tandis qu'il noue ses bras autour de mon cou.

– Matilda ! Où tu étais ? Je t'attendais, s'empresse-t-il de me dire.

– Tu m'attendais ? dis-je en le regardant, étonnée.

– Je savais que tu viendrais me chercher.

Mon cœur se serre et j'ai du mal à retenir mes larmes.

C'est alors qu'une jeune femme s'approche de nous, l'air inquiet. Elle n'a pas le temps de poser de question que Julian s'exclame :

- Betty, c'est Matilda ! Elle est venue !
- Enchantée Betty, dis-je avec un grand sourire, tout en craignant un peu sa réaction.

Son visage s'éclaire, à mon grand soulagement. Elle m'a l'air sympathique, et c'est sans doute le cas, puisque Julian l'aime bien.

– Oh ! Bien sûr, Matilda, dit-elle en me tendant sa main. Julian m'a beaucoup parlé de vous. Mais... heu...

Elle a l'air embêtée, et je comprends pourquoi. Elle a sans doute reçu l'ordre de ne laisser personne approcher Julian, mais elle ne veut pas me le dire devant lui pour ne pas l'inquiéter.

- Je viens de chez les Connelly. Madame Connelly m'a dit où vous étiez, dis-je.

Elle hoche la tête avec un sourire rassuré.

- Oh, très bien. Julian, je vais m'asseoir sur le banc là-bas, O.K. ?

Je la remercie du regard pour sa compréhension et je m'installe sur le sable, face au bateau, Julian sur mes genoux.

- Tu m'as manqué, Matilda.
- Toi aussi mon chéri, tu m'as beaucoup, beaucoup manqué, renchéris-je.
- Et Papa ? Il est où ? demande l'enfant.
- Papa ? Il revient bientôt... dis-je.

Je déteste lui mentir. Je me sens terriblement coupable, alors qu'il a tellement confiance en moi !

- Tu es bien chez Papy et Granny ? lui demandé-je en changeant de sujet.
- Oui, ils sont gentils, répond Julian. Ils m'ont offert un chat.
- Ah bon ? Et comment tu l'as appelé ce chat ? m'enquiers-je.
- Monte-Cristo.

Je souris, émue. C'est moi qui lui ai parlé la première de ce héros d'Alexandre Dumas, lorsque nous étions à Elbe, face à l'île de Montecristo. J'ai tenu ma promesse, à mon arrivée à Londres, et je lui ai lu, un peu chaque soir, l'histoire (du moins la version pour enfant, abrégée et illustrée).

- Tu l'aimes, ce chat ?
- Oui, beaucoup. Il est tout noir. Il dort même avec moi, et il veut toujours boire mon lait, dit-il s'égayant à cette évocation.

Il se rembrunit soudain.

- Mais je veux rentrer à la maison, dit-il en m’implorant du regard.
- Bientôt, mon cœur, très bientôt. Dès que Papa rentre.
- Je ne peux pas rentrer à la maison pour l’attendre avec toi ? insiste-t-il.

À regarder son petit visage tout triste, j’ai l’impression que mon cœur se brise en mille morceaux.

- Ça n’est pas possible, Julian, je suis toujours en déplacement ; je suis juste de passage à Londres aujourd’hui. Et puis tes grands-parents sont heureux de t’avoir un peu près d’eux.
- Ça n’est pas pour toujours ? se renseigne-t-il en me dévisageant de ses grands yeux qui lisent jusqu’au fond de l’âme.

Je ne détourne pas le regard.

- Non Julian, ça n’est pas pour toujours, l’assuré-je.
- Promis ?
- Promis mon chéri, promis.

Et au moment où je prononce ces mots, je n’ai aucun remord. Ce que j’ai dit est la stricte vérité. Il est hors de question que cet enfant soit séparé de nous. Il nous sera rendu, j’en fais le serment.

Du coin de l’œil, je vois Betty se lever et approcher de nous.

- Je suis désolée, mais on doit rentrer. On nous attend, dit-elle timidement.
- Euh... oui, bien sûr. Je dois y aller aussi, réponds-je.

Je fais un geste pour me lever, mais Julian resserre ses bras autour de mon cou.

- Mon poussin, il faut que tu rentres et moi aussi. Mais on se voit très bientôt, lui promets-je.

Docilement, il se lève de mes genoux et se remet debout.

Je ne sais comment lui expliquer qu’il vaut mieux qu’il ne dise pas qu’il m’a vue. J’ai peur que M. Connelly comprenne que son épouse m’a indiqué où trouver Julian et qu’il s’en prenne à elle. Je crains qu’il ne décourage sa bonne volonté ; peut-être qu’un jour, nous aurons encore besoin de son aide.

- Je ne dirai pas à Papy et Granny que je t’ai vue, me dit Julian, comme s’il lisait dans mon esprit.

Je ne sais quoi lui répondre. Je m’en veux qu’il soit obligé de mentir ; la dissimulation est bien la dernière chose que j’aimerais inculquer à cet enfant. Mais nous n’avons pas le choix. Pour calmer ma conscience mise à mal, je me promets de tout lui expliquer un jour, quand cet horrible épisode sera derrière nous. Je saurai bien alors trouver les mots.

Pour cacher mon embarras, je me penche vers Julian et l’embrasse.

- À très vite, mon chéri.

Betty me salue avec un air apitoyé, prend la main de Julian et s’éloigne rapidement vers les grilles. Julian se retourne plusieurs fois, et je trouve le courage de lui faire signe avec un grand sourire sans

craquer jusqu'à ce qu'il disparaisse ; je ne veux pas qu'il me voie pleurer. Une fois Betty et Julian hors de mon champ de vision, ce n'est pas la peine, mais la colère qui me submerge. Il faut absolument que je retrouve cette ordure de Douglas : en accusant Percy, il a non seulement cherché à bousiller sa vie, mais il a aussi rendu malheureux un petit bonhomme innocent, auquel le sort n'a déjà pas fait de cadeau en lui prenant sa mère. Il n'a pas songé aux dégâts qu'il allait causer dans la vie d'un gosse qui est, qui plus est, le fils de la femme qu'il prétend avoir aimée. Et ça, encore plus que le reste, est impardonnable.

36. Le club des trois

Après avoir vu Julian, je passe chez Douglas ; j'ai pris soin de demander son adresse à Emily. Effectivement, comme Osmond l'a dit, sa maison semble inhabitée depuis un certain temps. Je demande de ses nouvelles à une voisine en me faisant passer pour une lointaine parente, mais, d'après ce qu'elle me dit, il n'est pas reparu par ici depuis des semaines. Je suis un peu déçue, mais je ne perds pas espoir. Ce soir, je dîne chez Reggie avec Emily, qui a prétexté un rendez-vous à Londres pour nous rejoindre.

Nous avons décidé que nous allons prendre en main la défense de Percy. J'ai personnellement toute confiance dans le talent d'Osmond et de ses enquêteurs, mais je ne supporte pas de rester passivement dans mon coin. Il faut que je fasse quelque chose ! Et je ne pouvais pas trouver meilleurs alliés que Reggie et Emily : tous les deux adorent Percy, qui a été d'un grand soutien lors des épreuves qu'ils ont traversées, l'accident pour Reggie et la mort de ses parents pour Emily. Ils sont pour lui d'une loyauté sans faille ; aucun de nous ne croit à la véracité des accusations contre Percy, et je suis sûre qu'à nous trois, nous trouverons des idées pour le sortir de ce cauchemar judiciaire.

Reggie habite dans un somptueux appartement à Chelsea Harbour. Niché à l'avant-dernier étage d'un bel immeuble moderne, on y parvient grâce à un ascenseur à l'usage exclusif de Reggie et de ses invités. Les baies vitrées de l'appartement offre une vue imprenable sur la Tamise. Reginald l'a fait réaménager à son retour de New York pour qu'il soit parfaitement adapté à son handicap. Il lui ressemble : il est vraiment d'un goût exquis. Nous y sommes venus dîner une fois avec Percy, à mon arrivée à Londres ; j'avais été conquise par son raffinement, mais aussi ébahie d'y trouver d'extraordinaires toiles de maître. Percy m'a dit qu'il en avait hérité, avec une fortune conséquente, de son fameux « oncle d'Amérique ».

Emily est déjà là, assise devant un cocktail sur la terrasse couverte avec vue sur le fleuve. Mon hôte et moi allons la rejoindre.

– Je n'avais pas fait attention l'autre jour, mais ton ascenseur mène aussi à un autre étage, au-dessus, dis-je à Reggie. C'est à toi aussi ?

– Eh oui ! répond-il avec un sourire énigmatique. Mais il faut un autre code pour y accéder.

– J'ai vu ça ! J'ai essayé d'appuyer sur le bouton, mais l'ascenseur a refusé d'aller plus haut, m'exclamé-je amusée.

Reggie éclate de rire.

– Tu n'as pas honte, curieuse ? me lance-t-il, en levant vers moi un doigt accusateur.

– À vrai dire... pas du tout ! Tu fais quoi à cet étage ? fais-je, intriguée.

– Des... expériences, dirais-je. Je t'y emmènerai un jour si tu es sage, minaude-t-il.

– Hum... Des expériences ? Je ne sais pas trop si c'est raisonnable de t'y suivre, dis-je avec une grimace.

– C'est un donjon, une salle SM ? demande Emily, avec un sourire narquois. C'est sur ça qu'ont travaillé tes ouvriers pendant des semaines ?

– Je vais vous décevoir les filles, mais... pas du tout, nous répond Reggie. Matilda, un cocktail ? Ou un verre de vin peut-être ?

Malgré nos regards insistants, Reginald semble décidé à ne pas satisfaire notre curiosité, et j’abandonne le sujet (pour l’instant).

– Je veux bien un verre de blanc, merci, lui réponds-je.

– Bien, assieds-toi. Je préfère que tu sois assise pour entendre ce que j’ai à dire, me dit Reggie en me tendant un verre de vin.

Je regarde Emily qui a l’air aussi surprise que moi. Manifestement, Reggie a attendu que je sois là pour faire son annonce.

– Je sais où est ce cher Douglas, dit Reginald.

– Où ? demande Emily.

– C’est ça qui est surprenant : chez Penny.

– Chez ta sœur ? Mais... pourquoi ? balbutié-je.

Je me rends compte qu’Emily est devenue toute rouge.

– Ils sont ensemble ? demande-t-elle.

– Eh bien... oui, dit Reggie, visiblement embarrassé.

Je suis aussi stupéfaite qu’Emily. Je savais que son ex-fiancé et Penelope se connaissaient de longue date et qu’ils s’entendaient bien, mais je ne les imaginais pas en couple. Cela explique sans doute l’attitude et les propos de Penelope lorsque Percy a été placé en garde à vue.

– Mais, attends... Penelope n’habite plus chez toi ? demandé-je à Reggie.

– Non, plus depuis plusieurs semaines. Depuis qu’elle a signé un contrat de pub juteux avec une marque française de vêtements, elle a emménagé dans un penthouse à Notting Hill.

– Et depuis quand sont-ils ensemble ? demande Emily.

Je la regarde du coin de l’œil. Elle a l’air tendue : il est clair qu’elle a peur d’apprendre que son ex l’a également trompée avec sa propre cousine. Une cousine éloignée, certes, mais une cousine quand même.

– Apparemment, c’est relativement récent, dit Reggie. Je peux t’assurer, Emily, qu’il n’y avait rien entre eux pendant que vous étiez fiancés. Penny a été aussi surprise que moi d’apprendre qu’il t’avait été infidèle. Et, à l’époque, elle en pinçait pour un chanteur de rock australien.

Je lis un certain soulagement dans le regard d’Emily.

– Je pense que cela a commencé cet été, continue Reggie. Lorsque nous étions en Toscane, Penny a fait quelques allers-retours à Londres, et je suppose que c’est là que ça s’est fait. Je l’ai trouvée incroyablement joyeuse cet été. Comme – nous sommes tous d’accord pour le dire – ça n’est pas dans sa nature, cela m’a mis la puce à l’oreille. Je me suis douté qu’elle avait un nouvel homme dans sa vie. Après notre petit passage chez des amis à Capri, elle s’est empressée de rentrer, alors que nous avions

prévu d'aller à Portofino ; ce qui m'a conforté dans mes soupçons. Et lorsque je suis allé la voir il y a quelque temps, j'ai remarqué des affaires d'homme chez elle. J'ai tenté de la faire parler, mais ma chère sœur n'a pas voulu me donner l'identité de l'heureux élu.

– Alors comment tu la connais ? dis-je, intriguée.

– Parce que je suis un incorrigible curieux et que je suis allé aujourd'hui chez elle à l'improviste. Et j'y ai trouvé Douglas, bel et bien installé. Bien sûr, Penny m'a demandé de garder le secret. Et comme vous le voyez, je n'ai pas tenu ma promesse, ironise-t-il avec un petit soupir, avant de boire une gorgée de son cocktail.

Emily et moi sommes suspendues à ses lèvres.

– Le fait est que j'adore ma sœur, reprend-il, et que cela me peine de trahir sa confiance. Mais, primo, je ferais n'importe quoi pour venir en aide à Percy et, deuzio, avec tous ses défauts, Penny mérite mieux que cet individu. Je suis sûr qu'il ne peut que la rendre malheureuse. Nous savons tous qu'elle ne serait pas sa première victime, ajoute-t-il en regardant Emily.

Reggie sirote son cocktail pour nous laisser le temps de digérer l'information. Nous restons un instant tous les trois silencieux.

– Bien ! On sait enfin où il est. Alors on fait quoi ? demande enfin Emily.

– Je vais aller le trouver, dis-je.

– Ouh là ! Tout doux ! s'exclame Reggie. Je pense que maintenant que nous avons localisé l'oiseau, il vaut mieux ne pas l'effrayer si l'on veut éviter qu'il ne s'envole.

– Mais tu ne crois pas que maintenant que tu l'as vu, il va aller se cacher ailleurs ? remarqué-je.

– Je ne crois pas, non, répond Reggie. Tout d'abord, parce que je n'ai jamais trahi ma sœur. Elle a donc une grande confiance en moi et elle le rassurera sur ce point. Et comme ça l'arrange de vivre chez elle, il ne demandera qu'à la croire. Ensuite, parce que j'ai été tout à fait aimable avec lui. J'avoue que je me suis forcé, mais on m'a toujours dit que j'étais un excellent comédien, ajoute-t-il avec un petit sourire. Cependant, il vaut mieux ne pas traîner non plus. Sait-on jamais, il peut se lasser de ma sœur... ou elle de lui.

– Alors, on fait quoi ? dis-je en m'adressant à Reggie, qui semble avoir une idée derrière la tête.

– Eh bien... j'ai eu le temps d'y réfléchir en vous attendant et j'ai conçu un plan, annonce-t-il. Je crois qu'il peut marcher. Mais, autant vous prévenir, il risque de vous choquer...

Emily et moi échangeons un regard.

– Vas-y, dis-nous, m'impatienté-je.

– D'après les ragots que j'ai récoltés ici et là, poursuit Reginald en se calant plus confortablement contre le dossier de son fauteuil roulant pour nous exposer son plan, Douglas est désargenté. Avec son train de vie dispendieux, il a dilapidé sa fortune familiale et, apparemment, il a plus ou moins abandonné ses activités de trader. Ma sœur n'est pas pour lui le parti idéal, puisque je suis le seul à avoir hérité de mon bien-aimé « oncle d'Amérique » et nos chers parents ne sont pas très généreux avec elle. Et comme Penny flambe son argent plus vite qu'elle ne le gagne, ou que je ne lui donne, ses fins de mois sont parfois difficiles. Or, vous savez aussi bien que moi que Douglas a des goûts de luxe.

Reginald fait une pause et nous regarde tour à tour, Emily et moi.

Où veut-il en venir ?

– Et ? dis-je pour l'inciter à continuer.

– Et je me disais... qu'il pourrait facilement succomber aux charmes d'une riche héritière prête à tout pour devenir son épouse... Une seconde fois, rajoute-t-il, voyant qu'on le regarde avec incompréhension.

Emily. Il veut qu'Emily retombe dans les bras de Douglas !

– Tu veux que je me remette avec lui ? dit Emily, en ouvrant de grands yeux.

– Pour de faux, bien sûr, répond Reggie. Je pourrais m'arranger pour le revoir, suggérer que tu parles beaucoup de lui, que tu en veux à Percy d'avoir gâché tes projets de mariage et que tu es prête à tout lui pardonner...

– Et tu crois qu'il tombera dans le panneau ? dis-je, dubitative.

– Il sait que ma sœur et moi avons des liens très étroits ; il pensera sans doute que je suis jaloux de lui, dit Reggie avec un sourire. Et comme il a un ego presque aussi important que le mien, il ne doutera pas qu'Emily est toujours amoureuse de lui si je le lui affirme. Comment pourrait-on l'oublier, lui, Douglas ? Je suis sûr qu'il sautera sur l'occasion. D'autant qu'à mon avis, il avait beau être infidèle, il était aussi amoureux de toi, dit-il en se tournant vers Emily. Autant qu'il puisse l'être... Quand tu te seras rapprochée de lui, tu trouveras le moyen de le faire parler ou de débusquer une preuve contre lui. Matilda et moi serons là pour t'aider. Nous aviserons de la marche à suivre au moment voulu.

Je reste un instant muette. J'adore Percy, mais je ne peux pas demander à Emily de se prêter à un jeu aussi douloureux.

– Je te remercie Reggie, mais... je pense que l'on peut trouver un autre moyen d'aider Percy, dis-je.

– Je vais le faire, me coupe Emily.

– Mais non, je t'en prie Emily, tu n'es pas obligée de faire ça.

– Cela me semble une excellente idée, reprend Emily avec conviction. Et la seule à cette heure pour aider Percy.

– Mais enfin, insisté-je, après tout ce par quoi tu es passée, tu ne vas pas...

– Tu n'as quand même pas peur que je retombe amoureuse de lui, Matilda ? me demande Emily, que mon insistance semble contrarier.

– Non, bien sûr que non, mais tu vas devoir le revoir, supporter son numéro de charme et donner le change... C'est à toi que je pense.

– Crois-moi, dit-elle en posant une main sur la mienne, je suis heureuse d'aider Percy, mais si en plus ça me permet de me venger de cette ordure... j'en serai ravie ! déclare-t-elle avec un grand sourire. Reggie, ton idée est excellente. Tu vas voir que tu n'es pas le seul à avoir des talents de comédien dans la famille. Allez, je veux bien un autre de tes cocktails secrets pour fêter ça !

Le cocktail aussitôt servi, Emily le boit d'un trait. Je me demande si c'est pour célébrer la mise en œuvre de notre plan ou pour se donner du courage. Quant à moi, je suis un peu perplexe sur la réussite de ce plan, mais, comme l'a dit Emily, c'est le seul que nous ayons pour l'instant. Au lieu de le mettre en doute, je ferais mieux de remercier Reginald et Emily qui se donnent tant de mal pour éviter la prison à mon futur mari et tendre amour.

Je ressers Emily.

- Au plan de Reggie ! dis-je en levant mon verre. À vous deux ! Et à Percy !
- À Percy ! s'exclame Emily et Reggie en levant leurs verres à leur tour.

37. Dans la gueule du loup

Comme trois conspirateurs, nous avons passé la soirée à peaufiner le plan de Reggie, qui est devenu le nôtre. Reginald et moi avons tour à tour joué le rôle de Douglas, pour essayer de deviner ses réactions et les pièges qu'il pourrait tendre à Emily afin de la mettre à l'épreuve. Je dois avouer que mon amie s'est montrée plutôt convaincante en amoureuse éperdue, et je commence à croire que l'idée de Reggie est vraiment la bonne.

Nous sommes rentrées assez tard à Mayfair, Emily et moi. La nuit a été courte et nous sommes en train de bâiller devant notre petit-déjeuner, quand mon téléphone portable sonne.

Je regarde avec stupéfaction le nom qui s'affiche sur l'écran : Orlando.

Je dois faire une drôle de tête car Emily me regarde avec de grands yeux.

– C'est Orlando !

Vu les conditions dans lesquelles nous nous sommes quittés la dernière fois, je n'ai strictement aucune envie de lui parler. Il m'a quand même virée de sa société, après m'avoir insultée ! Je décide de ne pas répondre. Mais j'ai à peine reposé le téléphone qu'il se remet à sonner.

– Mais qu'est-ce qu'il me veut ? m'énervé-je.

Je connais son obstination ; autant en finir tout de suite. Je prends le téléphone :

– Matilda ? C'est Orlando.

– Oui, je sais, que veux-tu ? réponds-je sèchement.

– Je voudrais te parler de ton frère.

– De Paul ? dis-je, surprise.

Emily me regarde d'un air inquiet, son toast suspendu à mi-chemin de sa bouche.

– Tu en as un autre ? dit-il d'un ton cinglant.

Je ne relève pas, pressée de savoir ce qu'il en est.

– Qu'y a-t-il ? Il y a un problème ?

– Il pourrait en avoir oui... me répond Orlando.

Cette fois, ça y est, je panique.

– Qu'est-ce qu'il a fait ? m'empressé-je de demander, inquiète.

– Ton cher frère, me dit Orlando sur un ton sarcastique, m'a vendu il y a quelque temps un fort beau

tableau. Mais, après vérification, il s'avère que c'est un faux. Qu'il m'a cédé au prix d'un vrai, cela va sans dire. Une somme plutôt astronomique.

C'est comme si l'on m'avait versé dessus un seau d'eau glacée. Un vrai ice bucket virtuel !

– Ce... ce n'est pas possible, bredouillé-je, alors qu'en prononçant ces mots, je comprends que c'est bien la réalité.

Il l'a fait !

– Tu ne vas pas porter plainte contre lui, Orlando ? demandé-je d'une voix suppliante.

Je vois Emily se décomposer face à moi. Je ne dois pas être belle à voir non plus, minée que je suis par l'inquiétude.

– Et pourquoi pas ? suggère tranquillement mon ex-fiancé. Ce n'est ni plus ni moins qu'une escroquerie. Sans doute passible d'une belle peine de prison.

Je n'arrive pas à rester assise sur mon siège. Sans même m'en apercevoir, je me lève de table et me mets à arpenter nerveusement la pièce.

– Je t'en prie Orlando, tu vas gâcher sa vie, dis-je en essayant de ne pas montrer mon dégoût et ma colère. Donne-lui une chance, s'il te plaît. Tu sais comment est Paul ; par moment, c'est un enfant. Il ne s'est pas rendu compte.

– C'est à toi que je vais donner une chance. Je n'ai pas encore dit à Paul que j'ai découvert son arnaque. Je te propose de venir discuter de cela ensemble. On pourrait passer un marché...

– Je peux te rembourser la somme que tu as payée. Quelle qu'elle soit.

– Ton argent ou l'argent de ton ami, le lord anglais, ne m'intéresse pas ; tu penses bien que cela a très peu d'importance pour moi.

Il veut utiliser Paul pour se venger de moi !

– Que veux-tu alors ? dis-je, craignant déjà le pire.

– Je sais que tu es en Angleterre, mais je veux en parler avec toi en chair et en os. Viens à Florence en discuter.

– Très bien. Je vais m'organiser et...

– Tout de suite, me coupe-t-il. Tu viens dans la journée ou je m'adresse directement à la police.

Je suis suffoquée par ses exigences.

– Mais...

– Et tu n'en parles à personne, reprend-il d'un ton cinglant, ni à Paul ni à quiconque. Fais-moi signe quand tu atterris à Florence. Au revoir Matilda.

Il a raccroché.

Je reste figée de stupeur, le téléphone encore collé à l'oreille. Emily s'est levée de table pour me

rejoindre.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qu'a fait Paul ? dit-elle, paniquée.

– Il a vendu un faux tableau de grand maître à Orlando. Il va porter plainte si je ne me rends pas tout de suite à Florence.

– Mais appelle Paul et dis-lui de le rembourser !

Je la regarde, totalement abattue.

– Tu ne comprends pas, Emily, il se fout de l'argent. Tout ce qu'il veut, c'est me punir de l'avoir quitté et de l'avoir remplacé. Il a dû apprendre que j'allais épouser Percy. Il sait qu'en menaçant Paul, il a barre sur moi. Il veut que j'aille le voir à Florence immédiatement sans en parler à personne, et surtout pas à Paul.

– Mais tu ne peux pas faire ça ! s'écrie Emily.

– C'est pourtant ce que je vais faire. J'ai longtemps été aveugle à son sujet, mais je sais maintenant de quoi Orlando est capable. Pour se venger de moi, pour me faire mal, il n'hésitera pas à envoyer mon frère en prison si je ne me plie pas à ses demandes.

– Tu vas y aller alors ?

– Je n'ai pas le choix.

– Mais... qu'est-ce qu'il attend de toi ? me dit Emily, les sourcils froncés.

Je secoue la tête.

– Je ne sais pas. Il veut sans doute passer un marché.

– Un marché ? Mais si l'argent ne l'intéresse pas, il veut quoi de toi ? Quand même pas coucher avec toi ? dit Emily avec une moue de dégoût.

– Je n'en sais rien, avoué-je. Je crois qu'il est devenu totalement fou. Je ne reconnais en rien l'homme que j'ai connu. Et que j'ai failli épouser, ajouté-je avec un rictus amer. Pour l'instant, tout ce que je peux faire, c'est y aller. Peut-être qu'en le voyant, en lui parlant, je saurai le faire revenir à la raison. Je trouverai les mots.

On se regarde un instant, encore abasourdis par ce coup de fil.

– Que vas-tu dire à Percy ? me demande Emily après un moment.

– Je ne sais pas, dis-je soudain paniquée.

Inquiète pour Paul, je n'avais pas encore pensé à Percival.

C'est vrai, comment lui expliquer que je pars pour Florence ? Je ne peux absolument pas lui dire la vérité, à savoir que je vais rejoindre mon ex qui me fait chanter !

– Je dois lui cacher le chantage d'Orlando, affirmé-je. Sinon il voudra venir avec moi alors qu'il n'a pas le droit de quitter le territoire. Percy risque la prison s'il le fait, et je suis sûre qu'il le fera quand même s'il apprend ce qu'il se passe...

Je réfléchis un instant.

– Ah si, j’ai trouvé ! m’exclamé-je. Je vais dire qu’il y a un problème sur la collection de Mimi. Ça tombe bien car le défilé a lieu dans deux jours.

– Mimi ! Pourquoi tu ne la préviens pas du chantage de son frère ? suggère-t-elle.

– Parce qu’elle n’a pas grand pouvoir sur lui. Surtout en ce moment ! Ils sont brouillés. Et Orlando m’a bien dit de n’en parler à personne. C’est ce que je ferai tant que je ne connaîtrai pas ses intentions en ce qui me concerne. Peut-être puis-je régler ça toute seule. Je l’espère en tout cas.

Nous restons un instant sans parler, comme terrassées.

– Mais pourquoi Paul a-t-il fait ça ? demande soudain Emily. Il n’a rien d’un escroc.

Je me mords la langue pour ne pas crier : mais pour toi ! Si je n’ai rien dit, mon expression a dû être suffisamment éloquente.

– C’est pour moi ? Il a fait ça à cause de moi ? réalise-t-elle.

– Pas « à cause » de toi, Emily...

– Pourtant je lui ai dit que l’argent n’avait aucune importance pour moi !

– Mais ça en a pour lui. Je t’en prie Emily, n’ayons pas cette conversation maintenant, la supplié-je. Peu importe pourquoi Paul a fait ça. Il l’a fait, et à présent, il n’y a que moi qui puisse le sortir de là. Tout ce dont j’ai besoin pour le moment, c’est que tu ne dises rien à personne et que tu m’aides à cacher les raisons de mon départ jusqu’à mon retour. Tu peux faire ça ? l’imploré-je.

– Oui, bien sûr, compte sur moi, me répond-elle en retrouvant un peu de son sang-froid.

– Bien. Et si tu pouvais m’aider à trouver un avion pour Florence... Hors de question que je prenne le jet de Percy. Il faudrait pour cela que je dise que je vais à Milan au défilé, que le commandant prépare un plan de vol et que je ne puisse pas lui demander de changer l’itinéraire une fois à bord. Au final, Percy pourrait l’apprendre.

– Je m’en occupe, me dit Emily. Mais... tu veux que je vienne avec toi ? me propose-t-elle.

– Non, surtout pas ! Tout le monde se poserait des questions. Il faut que tu fasses comme si de rien n’était. Juste, regarde si tu peux me faire une réservation, le plus tôt possible. Pendant ce temps, je vais préparer mon sac et appeler Percy.

Abandonnant le petit-déjeuner à peine entamé, je quitte Emily, qui s’est jetée sur son smartphone, pour grimper à l’étage et rejoindre ma chambre.

– Hello mon amour, tu vas bien ?

La voix chaude de Percy résonne à mes oreilles et je sens déjà faiblir ma détermination. Comment vais-je faire pour lui mentir ?

– Oui, ça va, parviens-je à répondre d’une voix à peu près normale. Et toi ?

– Ça va, mais tu me manques. Ça s’est bien passé ton dîner hier avec Reggie et Emily ?

– Oui très bien. Reggie nous avait concocté un délicieux repas. Ensuite, Emily est venue dormir à la maison.

J’ai une boule au ventre, mais j’essaie de garder un ton léger pour que Percy ne s’aperçoive pas de mon état.

– Tu as encore des rendez-vous ou tu rentres à Amberdel ? me demande-t-il. Entre ma mère qui insiste pour me faire rencontrer tout un tas de médiums et Grand-Ma qui veut m’enseigner l’art de tailler les rosiers, je deviens fou.

Je souris malgré moi.

Mon cher amour, tu arrives à plaisanter même dans les moments graves...

Je prends une profonde inspiration avant de lui répondre pour me donner du courage.

– Eh bien... en fait, Mimi a appelé. Finalement, elle aimerait que je sois avec elle pour le défilé ; elle a eu pas mal de galères sur les dernières robes, elle est au bord de la crise de nerfs et elle me demande de venir l’aider. Puisque je suis à Londres, je peux prendre un avion rapidement. Je serai rentrée vite.

– Oh...

Je sens Percy déçu à l’autre bout du fil, et je m’en veux encore plus de lui mentir.

– Vas-y mon amour, se reprend-il aussitôt. C’est normal que tu ailles aider Mimi. Je peux patienter deux jours, c’est pas le bout du monde.

Je suis déchirée, je sais qu’il a terriblement besoin de moi en ce moment, mais je ne peux abandonner mon frère à son sort.

– Ne t’en fais pas pour moi, continue Percy d’un ton rassurant. Je ne verrai pas le temps passer ; j’ai de quoi faire avec les chevaux au haras en attendant le retour d’Emily. Heureusement, Mère ne s’aventure jamais du côté des écuries. Me faire retrouver la mémoire est devenue son obsession. Sa nouvelle théorie, c’est qu’un choc me serait salutaire. J’ai toujours l’impression qu’elle va me pousser dans l’escalier pour vérifier son hypothèse.

J’ai les larmes aux yeux, mais je ne peux m’empêcher d’éclater de rire.

– J’adore t’entendre rire, me dit Percival. Tu n’en as pas eu beaucoup l’occasion ces derniers temps à cause de moi.

– Je suis heureuse avec toi, quoi qu’il arrive.

– Mon pauvre amour ! dit-il d’une voix attendrie qui me bouleverse. Il me tarde que nous soyons tous les trois réunis, avec Julian.

– Tu sais... Je l’ai vu, avoué-je timidement.

– Julian ? s’exclame-t-il, étonné.

– Oui.

– Mais où ?

– Euh... Je suis allée chez les Connelly. Ils n’ont pas voulu me laisser le voir, mais M^{me} Connelly m’a dit où le trouver. Je suis allée le rejoindre à Kensington Gardens. Il était avec sa nounou.

– Il va bien ? murmure Percy, visiblement ému.

– Oui, très bien. Il n’a pas l’air malheureux là-bas. Ses grands-parents lui ont offert un chat.

– C’est vrai ? C’est une bonne idée, dit-il, et je sens au son de sa voix qu’il est un peu rassuré sur l’état de son fils.

Je préfère ne pas lui donner plus de détails. Lui dire que Julian voulait rentrer à la maison serait le faire souffrir inutilement.

– Osmond ne serait pas content de ton initiative, reprend Percy, mais tu as bien fait Matilda. Je suis sûr que ça a fait du bien à Julian. Il t’adore, tu sais ?

– Moi aussi. C’est vrai qu’il était très content, confirmé-je. Je ne regrette pas d’avoir affronté son terrible grand-père. Et puis le voir, ça m’a un peu soulagée. Je t’assure qu’il va bien.

Nous restons un moment silencieux.

– Percy, dis-je doucement, il faut que j’y aille si je veux prendre un avion ce matin.

– Je vais appeler pour voir à quelle heure le jet peut décoller.

– Non, non, ce n’est pas la peine, Mimi m’a déjà réservé un billet, dis-je précipitamment.

– Elle te connaît bien : elle savait que tu volerais à son secours.

– Tu es sûr que tu ne m’en veux pas ? insisté-je.

– Absolument, dit-il d’un ton ferme. Comment le pourrais-je ? Embrasse Mimi, pars vite et reviens-moi vite.

– Je t’aime Percy.

– Moi aussi je t’aime, ma Matilda.

Je raccroche, accablée. C’est la première fois que je mens à Percival, et je ne sais pas comment il va le prendre quand il l’apprendra. Car je me promets de tout lui raconter plus tard. Mais, pour l’instant, je n’ai pas le choix. Je dois le protéger de lui-même, en l’empêchant de sortir du territoire au risque de se mettre hors la loi, et protéger mon frère dont l’avenir est entre les mains d’Orlando. Je ne dois surtout pas craquer. Je respire un grand coup, fais un sac en vitesse, récupère mon passeport et descends rejoindre Emily.

– Tu m’as trouvé un avion ? dis-je en m’adressant à mon amie.

– Je t’ai fait une réservation. Je te l’ai transférée sur ton téléphone. Tu n’auras qu’à la montrer au guichet. Mais il faut partir tout de suite : j’ai commandé un taxi et il nous attend devant la porte. Je viens avec toi jusqu’à l’aéroport.

Je serre mon amie dans mes bras : je suis contente qu’elle soit à mes côtés à cet instant. Je ne sais pas comment j’aurais tenu sans elle. Et puis je sais qu’elle a des sentiments pour Paul et qu’elle partage mon inquiétude ; je me sens moins seule.

Je vais prévenir Eugene, le majordome, et je file prendre mon taxi. Emily est déjà installée dans la voiture. Dès que je m’assieds près d’elle, elle prend ma main en silence. Je lui souris pour la rassurer, mais j’ai une boule au ventre à l’idée de revoir Orlando. Je n’arrive pas à parler. Sur le chemin qui me mène à l’aéroport, mon cerveau est agité de mille questions qui ne me laissent pas en paix.

Que veut Orlando de moi ? Quel genre de « marché » veut-il me proposer ? Sans doute pas un marché que je peux accepter de gaieté de cœur... Quel va être le prix à payer pour sauver mon frère de la prison ?

Même si je compte bien rentrer le plus vite possible, qui sait combien de temps cela va me prendre pour convaincre Orlando de ne pas poursuivre Paul ? Il va me falloir beaucoup de persuasion pour y

arriver ; je dois m'y préparer... en commençant par apprendre à dissimuler le dégoût qu'il m'inspire ! Plus on s'éloigne de Londres, plus mon cœur se serre à l'idée d'abandonner Percy alors qu'il a tant besoin de moi. J'enrage à l'idée de devoir quitter l'Angleterre au moment où on avait enfin retrouvé la trace de Douglas. Pourvu que de nouveaux éléments à charge n'apparaissent pas pendant mon absence !

Le taxi s'est garé devant le terminal de l'aéroport. J'en sors déchirée, avec l'impression d'être coupée en deux : je m'envole pour l'Italie, mais une partie de mon être reste derrière moi, auprès de Percival.

38. Proposition plus qu'indécente

Durant le vol entre Londres et Florence, j'ai pu un peu reprendre mes esprits. Il s'est passé si peu de temps entre le coup de téléphone d'Orlando et mon arrivée à l'aéroport d'Heathrow que je n'ai guère pu réfléchir à la situation. Et impossible de demander conseil à quiconque, puisqu'Orlando m'a ordonné de ne rien dire à personne, sinon il dénonçait mon frère pour escroquerie.

J'ai quitté l'Angleterre affolée, bouleversée par la menace qui pèse sur mon frère et le chantage de mon ex-fiancé, mais aussi anéantie à l'idée de devoir mentir à Percy et l'abandonner ainsi alors qu'il doit lui-même faire face à des accusations qui pourraient l'envoyer en prison. J'ai cependant réussi à reprendre le dessus, et je vois les choses plus clairement maintenant que l'avion va atterrir. Je vais devoir garder mon calme face à Orlando, ne pas révéler mes véritables sentiments envers lui si je veux obtenir sa clémence envers Paul. Je connais maintenant son « côté obscur ». Ce n'est pas l'homme sensible, doux que je croyais qu'il était quand j'ai accepté sa demande en mariage. Depuis que j'ai rompu, il m'a dévoilé d'autres facettes bien plus sombres de sa personnalité, notamment quand il m'a virée de sa société, sans même prévenir sa sœur Mimi avec laquelle je travaillais. Je ne peux pourtant croire qu'il soit complètement mauvais. C'est vrai, nos fiançailles n'ont duré que quelques semaines, et avant cela nous étions sortis ensemble assez peu de temps, mais je ne peux imaginer que, pendant ce temps-là, j'ai été complètement aveugle. Il y a certainement du bon en lui, et j'ai bien intention de le lui rappeler, si la rancune et la jalousie le lui ont fait oublier !

L'avion s'est posé à l'aéroport Florence-Peretola. Je n'ai enregistré aucun bagage et je rejoins rapidement la sortie, où m'attend un chauffeur avec une pancarte à mon nom. Avant d'embarquer, j'ai prévenu Orlando de l'heure de l'atterrissage. Je ne tiens pas à m'éterniser en Italie ; je voulais le rencontrer dès mon arrivée et régler les choses au plus vite. Enfin, si c'est possible... J'ai fréquenté Orlando suffisamment longtemps pour savoir qu'il est redoutable en affaires. Quoi qu'il ait à me proposer, il y a peu de chances qu'il cède sans l'avoir obtenu. Et ça m'étonnerait que ce qu'il a à me proposer me réjouisse ! J'avoue que je n'arrive pas à imaginer quel marché il veut me mettre en main. Que va-t-il me demander en échange de la liberté de mon frère ? Ce ne sera rien sans doute d'agréable ; en tout cas pour moi. J'ai évidemment pensé à l'écœurante éventualité qui vous a certainement aussi traversé l'esprit : une partie de jambes en l'air. Si c'est ça, c'est non ! Vous imaginiez le contraire ? Eh bien, vous vous trompiez : il est hors de question que je cède à ce genre de chantage et que je trompe Percy.

Je n'abandonne pas Paul pour autant, rassurez-vous. Mais je me sens de plus en plus capable de convaincre Orlando du ridicule de sa demande s'il s'avérait que ce soit quelque chose d'aussi tordu. Le ressentiment lui a peut-être fait tourner la tête, mais nous retrouver face-à-face lui fera remettre les pieds sur terre. Je saurai trouver les mots pour lui faire prendre conscience de sa folie.

Au bout de quelques kilomètres de route, je me rends compte que la limousine ne me conduit pas au cœur de Florence, où Orlando a ses bureaux et ses appartements, mais à la villa Renaissance d'Orlando

sur les collines de Fiesole, qui surplombe la ville. Orlando a donc choisi la plus grande discrétion pour me rencontrer : je ne sais pas trop ce que je dois en penser, mais l'idée de me retrouver dans cet endroit isolé avec lui (même si sa demeure ne manque pas de personnel) me met assez mal à l'aise.

La voiture entre enfin dans la vaste propriété peuplée d'oliviers, dépasse le court de tennis, longe la piscine à débordement et se gare devant le perron de la villa. Je connais bien cet endroit. Orlando et moi n'avons jamais habité ensemble, car je tenais à garder mon indépendance jusqu'à notre mariage, mais j'ai souvent passé des week-ends ici. Cela me fait drôle d'y revenir et de m'y sentir comme une étrangère, alors que cet endroit était censé devenir mon foyer. L'accueil auquel j'ai droit ne fait rien pour atténuer cette impression. La gouvernante d'Orlando, Nevina, jadis charmante avec moi, m'oppose avec une mine sévère (sans doute me déteste-t-elle d'avoir osé quitter son patron qu'elle connaît depuis l'enfance) et me conduit à son bureau, où il m'attend les yeux fixés sur son ordinateur. Il ne se lève même pas à mon entrée dans la pièce.

– Nevina, veux-tu bien fermer la porte derrière toi et attendre au bout du couloir ? dit-il. Ce sera bref.

Puis, levant un œil sur moi :

– Assieds-toi, me dit-il en me désignant une chaise de l'autre côté du bureau.

Son attitude, aussi solennelle que sa voix, me déstabilise. Ça ressemble vraiment à un rendez-vous d'affaire ! Je panique un peu : moi qui croyais pouvoir faire appel à sa sensibilité, son humanité, je me rends compte que la tâche va être plus difficile que prévue.

J'attends qu'il me parle, mais il me jauge sans rien dire. L'expression dure que je vois sur son visage et la froideur de son regard n'augurent rien de bon. Je prends une grande inspiration et me lance la première.

– Tu vois Orlando, je suis venue. Je n'ai rien dit à... personne, dis-je après une petite hésitation, réalisant qu'il valait mieux ne pas mentionner le nom de Percy. J'ai fait exactement ce que tu m'avais dit. Alors, qu'est-ce que tu attends de moi ?

Il me considère encore un instant, avant de se pencher vers moi comme pour me scruter de plus près de ses yeux verts.

– Tu n'as pas semblé étonnée lorsque je t'ai dit que ton frère m'avait vendu un faux tableau. C'est à peine si tu as mis en doute mes propos. Tu étais au courant ? lâche-t-il enfin.

– Mais enfin, comment peux-tu dire ça ? Tu ne me connais pas ? réponds-je, offusquée.

– Si, je crois que je te connais bien... mais cela m'étonne que tu débarques ici aussi vite, sans même douter de la culpabilité de ton frère.

Je reste un instant sans savoir quoi répondre. Je ne peux pas avouer que Paul avait bien évoqué la possibilité de lui vendre un tableau devant moi. J'aurais du mal à convaincre Orlando que j'avais pris cela pour une plaisanterie alors que je me suis précipitée dans un avion quand il m'a appelée sans vraiment mettre en doute sa parole.

– Où est-il, ce tableau ? dis-je pour faire diversion.

Orlando me regarde avec un petit sourire condescendant, puis se lève et se dirige vers un mur auquel est adossée une toile. Il la retourne et je découvre un tableau tout à fait dans le genre de ceux que j'ai admirés à la Tate Modern avec Reginald lors de l'exposition consacrée à Julius. Et, dans le coin à droite, je peux voir la très reconnaissable signature de l'artiste. Je suis stupéfaite par la qualité de l'exécution. Certes, je ne suis pas une spécialiste, mais si je ne savais pas la vérité, je croirais vraiment que c'est une œuvre de Julius.

– Et... comment sais-tu que c'est un faux ? dis-je, en me tournant vers Orlando.

– Parce que tu crois que ton frère a les moyens de s'acheter un Julius ? dit Orlando sur un ton ironique.

Je lui ferais bien avaler son sourire ! Je prends sur moi pour rester polie et calme.

– Il me semble, dis-je en me remémorant les paroles de Paul quand il évoquait la possibilité d'une supercherie en plaisantant, qu'il m'a dit l'avoir connu avant qu'il ne devienne célèbre.

Je n'ai plus aucun scrupule à mentir à Orlando.

– Et c'est possible, tu sais, dis-je d'un ton que j'espère convaincant. Beaucoup d'artistes passent par Florence un jour où l'autre : c'est la Mecque pour les amateurs d'art. Paul a toujours été très liant, très généreux, il en a hébergé des confrères sans le sou... Y compris quand il habitait chez ma mère, qui en a vu défiler un paquet.

Ça, c'est l'exacte vérité. Je revois Maman s'affairant dans la cuisine pour nourrir les espèces de chats errants ramenés par son fils à l'improviste.

– Ton frère m'a aussi servi cette fable de sa vieille amitié avec Julius, répond Orlando d'un ton sarcastique, mais il s'avère que je connais l'agent de Julius. Il veille comme un lion sur les intérêts de son client, qui sont forcément menacés puisqu'on ne connaît de lui que son nom d'artiste. Apparemment, ton frère n'est pas le seul peintre raté à essayer de se faire passer pour Julius. J'ai envoyé à l'agent une photo de la toile, il l'a fait parvenir à Julius, qui a confirmé ce que je pensais : elle n'est pas de lui.

Bon sang, Paul, pourquoi tu ne m'as pas écoutée ! Malgré les propos d'Orlando, je ne perds pas pied. Je me doutais bien que s'il affirmait que le tableau était un faux, il en avait l'assurance. Je décide de jouer la carte des sentiments.

– Écoute Orlando, nous sommes d'accord, Paul a fait une énorme bêtise...

– Ce que mon avocat appelle plutôt une escroquerie, me coupe-t-il.

– Mais tu sais bien que ce n'est pas un escroc ! Tu le connais, tu sais que c'est un bon garçon, gentil, un peu farceur...

– Sa « farce » m'a coûté la bagatelle de 200 000 euros.

Quoi ? ? ? J'en reste le souffle coupé.

– Je te jure que je n'en savais rien, dis-je après avoir digéré l'énormité de la somme. Il ne m'a rien dit ! Je suis sûre qu'il te les rendra. À l'heure qu'il est, il a dû comprendre qu'il était allé trop loin dans sa plaisanterie. Laisse-moi l'appeler...

– Mais je ne veux pas qu'il me rende simplement cet argent, me coupe Orlando. C'est un délit qu'il a commis, et il doit payer pour cela, ne penses-tu pas ?

Je le regarde fixement.

– Mais... comment as-tu pu lui donner une telle somme sans aucune garantie ? dis-je lentement.

– Mais je lui faisais confiance, il a été mon futur beau-frère après tout, me dit Orlando avec un grand sourire innocent.

Il le savait ! L'ordure ! Il savait que c'était un faux ! Orlando est un homme d'affaires avisé. Il est riche, mais il connaît bien la valeur de l'argent. Jamais il n'aurait payé une telle somme s'il n'avait pas cru que son investissement était sûr. Soudain, tout devient clair dans mon esprit : il n'a pas investi dans un tableau, mais dans une vengeance. Au regard que me lance Orlando, je vois qu'il sait que j'ai compris. Aussi difficile que cela soit, je dois garder mon sang-froid.

Je me lève de mon siège et viens me planter devant Orlando :

– Très bien. Que veux-tu de moi ? dis-je d'un ton sec.

– Que tu m'épouses, dit-il du tac au tac.

Je suis si surprise par l'absurdité de sa réponse que je ne peux retenir un rire.

– Ah bon, tu trouves cette idée amusante ? dit Orlando, manifestement vexé par ma réaction. Pourtant, cela ne te semblait pas si incongru il y a quelques mois, lance-t-il en s'éloignant vers la fenêtre.

Je me reprends très vite. Je dois à tout prix le calmer. Si nous en sommes là, c'est parce qu'il a vécu notre rupture comme une humiliation. Je ne dois pas aggraver sa blessure.

Je me hâte de le rejoindre et l'attrape doucement par le coude pour l'inciter à se tourner vers moi.

– Pardonne-moi... J'étais surprise. Mais enfin, Orlando, tu n'es pas sérieux, dis-je le plus doucement possible. On ne peut pas se marier.

– Ah ? Et pourquoi ? demande-t-il en se tournant vers moi. Parce que tu vas épouser ce lord anglais ?

Les nouvelles vont vite ! Manifestement, elles ont déjà traversé la Manche...

– Parce que je ne suis pas amoureuse de toi, dis-je le plus doucement possible. Et je doute que tu le sois encore de moi. Orlando, quel genre de mariage tu aurais, avec une épouse qui ne t'aime pas ? À quel avenir veux-tu me condamner, et te condamner aussi ?

À ma grande surprise, je vois son regard vert, jusque-là si dur, s'adoucir. Son visage change aussi, et je reconnais, à la place du masque de l'homme d'affaires impitoyable, le visage de l'Orlando qui m'avait autrefois séduite.

Il me saisit les mains et les presse contre son torse. Ce contact me révulse, mais je serre les dents pour ne pas le repousser.

– Tu m'as aimé un jour. Tu m'aimeras de nouveau ; je ferai tout pour, déclare-t-il sur un ton passionné.

Je le regarde, éberluée. Il est fou ! Totale­ment fou ! Comment pourrais-je lui faire comprendre que les sentiments que j'avais pour lui, aussi tendres qu'ils étaient, ça n'était pas de l'amour, que je me suis trompée ! Je lui ai pourtant dit lorsque j'ai rompu, avant même de revoir Percival. Vais-je devoir payer pour cette terrible erreur de jugement ?

– Mais enfin, Orlando, c'est impossible, dis-je du ton que l'on emploie pour calmer les enfants capricieux.

– Je te ferai oublier ce comte, tu verras... Il ne peut pas t'aimer comme je t'aime.

Il ne faut absolument pas que l'on parle de Percy ; ça ne fera qu'envenimer la conversation. Je dois l'emmener sur un autre terrain.

– Orlando, nous avons passé de bons moments ensemble. Je t'ai toujours respecté, admiré pour tes qualités humaines. Ne gâche pas le souvenir de ce que l'on a vécu, le respect et l'affection que j'ai pour toi, par un horrible chantage. Ça ne te ressemble pas, ça n'est pas à ton honneur. Je t'en prie, reviens à la raison.

Un instant, je crois avoir réussi à le convaincre. Mais cette hésitation que j'ai lue dans ses yeux s'évapore bien vite pour faire place à une grande froideur.

Il lâche mes mains, me tourne le dos et, lentement, va s'installer à son bureau. Il ouvre un tiroir et en sort une liasse de papiers qu'il jette sur la table.

– Tiens, c'est pour toi.

Je m'approche, intriguée. Un peu hésitante, je saisis les papiers. Je n'en crois pas mes yeux : un contrat de mariage.

– Mais... qu'est-ce que c'est ? balbutié-je.

– Tu ne vois pas ? C'est écrit dessus, dit Orlando de nouveau sarcastique.

Je le fixe, les yeux écarquillés. Il soutient mon regard sans aucune honte.

– Le marché que je te propose est simple. Nous partons dès demain pour Las Vegas, où nous serons mariés dans les règles. Selon ce contrat, tu t'engages à vivre avec moi, sous le même toit, où qu'il soit, pendant une année. Si, au terme de cette année, tu n'es pas amoureuse de moi, je te rendrai ta liberté, et le

tableau de Paul sera à toi. Je ne serai plus en mesure de porter plainte contre ton frère. Si j'ai la moindre preuve d'adultère de ta part, en revanche, je n'hésiterai pas à me retourner contre lui. Je te donne jusqu'à demain pour étudier ce document et prendre ta décision. Je repars pour Milan pour le défilé de Mimi. Je passerai te chercher demain à 20 heures chez toi. Si tu refuses, tu sais ce qu'il adviendra de ton frère.

– Mais, Orlando... dis-je en esquissant un geste suppliant vers lui alors qu'il m'évite et se dirige vers la porte.

– Si tu en parles à qui que ce soit, comme ton petit ami ou même Mimi, jusqu'au terme de cette année, je porte plainte immédiatement contre ton frère. Nevina ! appelle-t-il après avoir ouvert la porte d'un coup sec.

La gouvernante, postée à quelques mètres de là, apparaît aussitôt :

– Raccompagne notre invitée. Et demande à Giuseppe de la ramener jusque chez elle.

Encore abasourdie, je suis Nevina comme une automate jusqu'à la voiture. Que faire maintenant ? Orlando m'a bien recommandé de n'en parler à personne. De toute façon, à qui aurais-je pu demander conseil ? Je ne peux rien dire à Paul : il va aller aussitôt se rendre à la justice. Je ne peux pas en parler à Percy : il quitterait l'Angleterre pour me rejoindre alors que la justice le lui interdit, et il finirait en prison aussi ! Échec et mat. Je monte dans la limousine en état de choc, comme écrasée par le poids de ma défaite.

39. Les Revenants

Ce n'est qu'une fois à mon appartement que j'ai eu le courage de lire le contrat de mariage que m'a donné Orlando. Il a fait ajouter des clauses selon lesquelles je m'engage à n'avoir aucun contact avec Percival, même par mail, SMS ou Skype. Si je le signe, je serai sa prisonnière pendant un an, mais mon frère sera sauvé.

Orlando a pensé à tout. S'il veut que l'on parte pour Las Vegas dès demain, c'est pour que mariage soit célébré au plus vite, avant que quelqu'un n'apprenne ma présence incongrue à Florence. Il sait bien que, confrontée à Percy ou à Paul, je serai incapable de mentir bien longtemps. Et moi je sais que si j'en parle à Paul, il ira se dénoncer immédiatement. Pendant la soirée, Emily m'a appelée plusieurs fois, mais je n'ai pas eu le courage de lui répondre. J'ai fini par lui envoyer un SMS laconique, où je lui disais de ne pas s'inquiéter, que je l'appellerai quand je pourrai. Je n'ai pas dîné, ni dormi de la nuit, tellement j'étais tiraillée. J'ai bien pensé refuser ce marché, mais c'est impossible : je ne peux pas envoyer mon frère en prison. J'ai scruté les petites clauses du contrat, et aucune ne prévoit que notre mariage doit être consommé.

C'est déjà ça !

Orlando a-t-il voulu faire montre de grandeur d'âme ? Je suis plutôt encline à penser qu'il ne doute pas de la réussite de son entreprise. Il croit vraiment qu'il va me séduire et qu'à force d'attentions de sa part, je tomberai dans ses bras... et dans son lit. Pauvre type ! Il n'a pas mesuré l'intensité de l'amour que je porte à Percy. Je suis sûre qu'il espère que si je l'épouse, lui, Orlando, Percy se détournera de moi à jamais et qu'il ne voudra plus de moi, même si je divorce au bout d'un an. J'ai envie de croire le contraire, mais peut-être a-t-il raison... Qui sait ce que Percy aura enduré pendant ces 12 mois ? Mon sang se glace à la pensée qu'il devra peut-être affronter un procès pour meurtre, qu'il peut perdre définitivement la garde de son fils et que je ne serai pas à ses côtés.

Toute la nuit, je n'ai cessé de passer d'une hypothèse à l'autre. Si je n'épouse pas Orlando, c'est un fait : Paul va en prison. Si je l'épouse... Percy me haïra, tous mes proches se détourneront de moi, mais j'aurai la possibilité de tout leur expliquer dans un an. Un an... J'ai quitté Percy depuis hier et il me manque déjà terriblement. Alors ne pas le voir pendant toute une année ! Comment pourrai-je vivre loin de lui ? Et de Julian ? Comment va-t-il vivre cet abandon ? Je ne peux retenir mes larmes en pensant à cet enfant que j'aime réellement comme mon fils.

Le matin me trouve accablée, épuisée, mais déterminée après une nuit d'hésitations. Je vais épouser Orlando. Cela retiendra l'épée de Damoclès qui menace Paul, et c'est le plus urgent. Ensuite, je trouverai bien le moyen de faire changer Orlando d'avis, de lui montrer l'absurdité et surtout la cruauté de son marché. Pour l'instant, je l'ai vu, il est impossible de lui faire entendre raison. Il est aveuglé par sa rancœur, son orgueil blessé, l'esprit de revanche et ce qu'il croit être de l'amour pour moi, mais qui

ressemble davantage à une obsession pathologique. Il s'adoucira sûrement après avoir remporté une première bataille : je prendrai donc l'avion pour Las Vegas ce soir.

Une fois cette résolution prise, le sommeil finit par me gagner et je m'endors aux premières lueurs de l'aube. C'est la sonnerie du téléphone qui me réveille.

Percy !

Je n'ai pas le courage de répondre. Les larmes aux yeux, je regarde mon portable sans y toucher. Les sonneries cessent bientôt... avant de reprendre de plus belle. Je ne me sens pas prête à affronter Percy, et pourtant, il faut bien que je le fasse. Si je me mure dans le silence, il va s'inquiéter, tenter de joindre Mimi ou mon frère, et il finira par venir en Italie. Et il ne faut absolument pas qu'il quitte le territoire britannique car il risque la prison !

– Allô ! dis-je d'une voix tremblante.

– Matilda ? Tout va bien ? dit la voix de Percival au téléphone.

Je ne lui ai pas parlé depuis près de 24 heures. Entendre sa voix chaude, tendre me bouleverse. Tous les jours depuis notre deuxième rencontre, je me dis que j'ai de la chance d'avoir un homme comme lui qui m'aime et que j'aime... Mais comment vais-je pouvoir lui parler normalement, alors que je m'appête à le trahir ? Il me connaît si bien, il va vite comprendre que quelque chose ne tourne pas rond.

– Pourquoi ? répons-je en tentant de masquer mon trouble.

– J'ai eu un appel bizarre ce matin. De Ginevra, figure-toi !

Ginevra ? La sœur d'Orlando ? Noooooon...

Je sens l'étau se resserrer autour de moi.

– Ah...

C'est tout ce que je parviens à dire.

– Figure-toi qu'elle m'a dit une chose absolument insensée, reprend Percy. Je crois qu'elle avait bu.

C'est sans doute Penny qui lui a donné mon numéro ; je vais lui dire deux mots.

– Que t'a dit Ginevra ? dis-je d'une voix blanche.

– Elle m'a dit que tu étais à Florence et que tu allais épouser Orlando. Non mais, tu te rends compte ? poursuit-il sur le ton de la plaisanterie.

Ginevra est donc au courant ? Ça ne m'étonne pas tant que ça : elle a toujours été le mauvais génie de son frère. C'est peut-être elle qui lui a soufflé cette brillante idée de chantage. Elle est encore plus abjecte que ce que je pensais : elle prend son pied en prévenant Percy, sachant que je ne peux en aucun cas démentir.

– Matilda ? demande Percy, étonné et soudain inquiet de mon silence.

Je ne m'étais pas préparée à cette conversation. Je pensais ne rien dire à Percy jusqu'à mon départ pour Las Vegas et le mettre ensuite devant le fait accompli. J'avais même l'infime espoir de convaincre Orlando d'annuler ses projets de mariage et d'accepter le remboursement du tableau avant que Percy n'apprenne la situation. Mais maintenant, c'est trop tard. Je suis au pied du mur et je dois jouer le jeu, si je veux sauver Paul de la prison.

Je pense très fort à mon frère et à ce qui l'attend si Orlando le dénonce, pour me résoudre à mentir à Percy. Je me déteste par avance du mal que je vais lui faire.

– Ginevra ne t'a pas menti, Percy. Je vais épouser Orlando. J'aurais préféré te l'apprendre autrement, mais...

Je m'arrête, au bord de la nausée. Les larmes coulent le long de mes joues en pensant au mal que je fais à l'amour de ma vie. Je ne sais pas comment je trouve le courage de ne pas tout lui avouer.

– Mais... ce n'est pas possible... balbutie Percy, interloqué.

– Si, ça l'est. Je l'épouse demain, dis-je d'une voix que je veux la plus ferme possible.

– Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Il t'a menacée, c'est ça ?

Je dois me montrer convaincante sinon Percy va prendre un avion pour Florence aussitôt qu'il aura raccroché. Je dois le dégoûter de moi à tout jamais !

– Non, absolument pas, dis-je d'un ton coupant qui me coûte terriblement. J'ai décidé de lui donner une seconde chance. Il m'aime, il m'offre un avenir stable, la sécurité. Avec toi, je ne sais pas de quoi demain sera fait. Tu comprends, je suis jeune, j'ai la vie devant moi et je ne peux pas me marier avec un homme dont je ne sais pas où il sera les vingt prochaines années, peut-être derrière les barreaux...

Mon amour, si tu savais comme je me hais ! Je n'aurais rien pu dire de pire. J'ai envie de vomir ; les mots que j'ai prononcés me brûlent la gorge, la langue. Je me fais horreur. Jamais Percy ne me pardonnera. Je ne peux supporter cette idée.

Le silence prolongé de Percy fait flancher ma détermination. J'ouvre la bouche pour retirer ces odieuses paroles, quand Percy sort de son silence :

– Tu as raison, dit-il d'un ton neutre. Tu as sans doute fait le bon choix. Bonne chance dans ta nouvelle vie.

Il raccroche.

J'aurais voulu qu'il s'emporte, m'insulte, mais rien de tout ça. Même face à ma trahison, Percy m'a montré la beauté de son âme et la grandeur de son amour. C'est à cet homme pur et merveilleux que je dois renoncer, à une vie à ses côtés à laquelle je croyais être destinée. Après ce que je lui ai annoncé, ses derniers mots ont été pour me souhaiter une belle vie... Dire que je n'entendrai plus jamais sa voix grave

et caressante, que je ne verrai plus ses yeux bleus me regarder avec tant d'amour, son sourire qui toujours me chavire...

C'est plus que je ne peux en supporter. J'éclate en sanglots, submergée par le chagrin. Je bourre mon oreiller de coups de poings en poussant des cris de rage. La crise dure longtemps. Brisée de fatigue, désespérée, vaincue, je finis par me laisser aller à un sommeil comateux qui a l'avantage de me faire oublier l'horreur de ma situation.

Un bruit à ma porte d'entrée me réveille en sursaut. Je me redresse sur le lit, l'oreille aux aguets. Je jette un bref coup d'œil à la fenêtre de ma chambre, envisageant la possibilité de m'échapper par là, mais je reconnais alors la voix de mon frère, et même... celle de ma mère ? Je saute hors du lit et me rue dans le couloir.

– Matilda ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? me dit Paul, surpris.

Mes parents sont avec lui. Mon père, tout bronzé par ses aventures dans la nature sauvage, et ma mère, aussi élégante et pimpante que si elle rentrait d'une séance de shopping à Paris.

– Maman ! Je cours me jeter dans ses bras.

Je me sens comme une enfant qui a fait un mauvais rêve et qui est soulagée par la présence de sa mère. Je me serre contre elle sans pouvoir la lâcher, tandis que Paul entre leurs valises dans l'appartement.

– Et moi alors ? Moi aussi j'ai été absent longtemps. Je n'ai pas le droit à un baiser ? me dit mon père d'un air tendre.

Je m'arrache à ma mère pour l'embrasser. Le poil de sa barbe pique mes joues, mais jamais ce contact ne m'a paru aussi agréable.

– Ça fait longtemps que t'es là ? me demande Paul. Tu aurais pu me prévenir quand même.

– Euh... je suis arrivée très tard hier soir.

Je ne m'attendais pas du tout à les voir, et je n'ai rien préparé comme explication à ma présence ici. Il va falloir que j'improvise, vite.

– Vous avez une manie dans cette famille à surgir à l'improviste ! s'écrie Paul. Les parents viennent de débarquer à mon atelier. Pareil, sans prévenir. Je leur ai proposé de dormir chez toi puisque j'avais les clefs, mais si tu es là...

– On ne veut pas te gêner, on va aller à l'hôtel, dit Maman précipitamment.

– Non, non. Vous pouvez rester ici, je repars ce soir. J'ai juste fait un saut. Mais ne restons pas dans l'entrée, venez vous installer.

Je les emmène dans le salon.

– Quel dommage que tu repartes déjà ce soir ! s'exclame ma mère. C'est notre faute, on aurait dû prévenir de notre arrivée.

– Asseyez-vous, dis-je. Désolée, je n'ai rien à vous proposer à boire, à part de l'eau. Je ne sais pas si vous avez eu mon message, mais Paul a dû vous dire... je n'habite plus ici.

– Oui ma chérie, on sait, dit ma mère. Ton père m'a emmenée dans des endroits impossibles où il était difficile de communiquer. Parfois, j'avais envie de lui tordre le cou, fait-elle en le regardant avec une tendresse qui fait mentir ses mots. Mais on a bien eu ton message où tu annonçais ton départ pour Londres. Et on sait que tu as un nouvel amoureux... ajoute-t-elle en me faisant un clin d'œil.

– Elle n'a pas arrêté de me poser des questions sur Percy depuis qu'elle est arrivée. J'en peux plus ! dit Paul d'un ton plaintif.

– Et il m'en a dit beaucoup de bien ! s'exclame ma mère.

– Oui. C'est quelqu'un de bien, dis-je en me forçant à sourire alors que j'ai de nouveau envie de pleurer.

Le souvenir de ma conversation téléphonique avec Percival a ressurgi. L'espèce de sommeil trouble dans lequel j'avais glissé m'avait permis d'oublier un temps ce douloureux échange. Mais maintenant, tout me revient.

– Je vais voir quand même si je trouve quelque chose à boire dans la cuisine, dis-je pour m'éclipser quelques instants et recomposer mon visage.

Une fois dans l'autre pièce, je m'appuie contre le mur et essaie de respirer un bon coup.

Mais la porte s'ouvre et ma mère apparaît, l'air inquiet. Elle referme la porte derrière elle et me dévisage :

– Qu'est-ce qu'il y a ma chérie, ça ne va pas ? me demande-t-elle tout bas. Tu as une mine de papier mâché.

– Non, ça va, Maman, dis-je en murmurant, et je sens que je ne suis pas convaincante. J'ai juste pas beaucoup dormi.

Après Percy, il va falloir que je mente à ma mère ! Nous avons toujours été très proches toutes les deux, et je ne lui ai jamais rien caché d'important. Je suis au bord de la crise de nerfs. Je maudis Orlando et même Paul de m'avoir mise dans cette situation !

– C'est à cause de ton amoureux, c'est ça ? insiste-t-elle.

C'est vrai, elle ne sait pas que Percy et moi sommes fiancés. Dire que j'attendais leur retour pour leur annoncer notre mariage !

Ma mère s'avance vers moi et me prend par les épaules.

– Paul m’a dit que ton amoureux...

– Percival, l’interrompé-je.

– ... Percival avait des ennuis avec la justice ; je suis sûre que tout va s’arranger. Je ne peux retenir une petite grimace.

– Tu doutes de son innocence ? me demande ma mère, sourcils froncés.

– Non, pas du tout ! m’écrié-je. Percy est un homme merveilleux, droit, honnête. Il est incapable de faire du mal à qui que ce soit.

– Alors, il sera innocenté, dit tranquillement Maman. Je te fais confiance, tu as toujours eu un bon jugement. Sauf, en ce qui concerne ton ex-fiancé, ajoute-t-elle après une petite pause.

– Orlando ? m’exclamé-je, surprise. Tu ne l’aimais pas ? Mais tu ne m’en as jamais rien dit !

– Et pourquoi aurais-je dit quoi que ce soit ? Tu disais l’aimer, tu voulais l’épouser, c’est ta vie ma chérie. Très beau garçon, c’est vrai. Et il a toujours été extrêmement poli avec moi. Je n’ai personnellement rien à lui reprocher. Mais humainement... hum... il manquait de... disons de sensibilité. Je pensais bien qu’avec le temps tu te rendrais compte que ce n’était pas l’homme qu’il te fallait. J’espérais juste que ce soit avant votre mariage ! Et c’est bien ce qui est arrivé, si je ne m’abuse ? dit-elle en souriant malicieusement.

Je hoche la tête sans pouvoir répondre. Si elle savait que ce soir, je pars l’épouser à Las Vegas !

La porte s’ouvre, et la tête de mon père, avec mon frère derrière lui, apparaît dans l’entrebâillement.

– Alors les filles, déjà des secrets ? dit mon père en souriant.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? Mimi est déjà à Milan pour la Fashion week, non ? me demande Paul. C’est pas aujourd’hui son défilé ?

– Non, euh... c’est demain, dis-je en essayant de ne pas rougir de mon mensonge. Je... je vais la rejoindre ce soir en fait. J’ai profité de mon passage en Italie pour venir récupérer un truc ici.

Pourvu qu’ils ne me demandent pas quel « truc » ! Tout le monde me regarde d’un air dubitatif, mais personne n’insiste.

– Je vais prendre une douche, me changer et après, on pourrait déjeuner ? propose ma mère. Comme ça, on aura le temps de discuter tranquillement. Matilda, je veux savoir tout sur ce qu’il s’est passé pendant mon absence. Paul n’est pas très bon pour raconter les détails. J’ai tourné le dos 5 minutes...

– Presque 6 mois plutôt ! corrige Paul.

– On ne va pas chipoter ! s’exclame ma mère en éclatant de rire. Donc je m’éloigne un peu, et toute ta vie est bouleversée ! Tu changes d’amoureux, de travail, de ville... Ça en fait des revirements !

Si elle connaissait les derniers !

40. Garder la foi

Je ne sais pas comment j'ai réussi à garder toute cette histoire avec Orlando loin de mes pensées pendant le déjeuner. Et pourtant, c'est ce que j'ai fait. À peu près. J'étais tellement heureuse de revoir mes parents après ces mois d'absence, de retrouver la bienveillance taiseuse de mon père, l'affection volubile de ma mère, toujours aussi belle, et même comme rajeunie par ce voyage autour du monde qui n'a toutefois pas dû être de tout repos. Et puis je connais ma mère, elle est très fine, très perspicace lorsqu'il s'agit de ses enfants. J'avais peur qu'elle ne découvre le pot aux roses, alors j'ai écarté de toutes mes forces ce dernier et éprouvant épisode de ma vie, comme s'il n'avait jamais existé, et je leur ai raconté le bonheur de ces derniers mois : mon histoire d'amour avec Percy, sa demande en mariage (que Paul a eu la délicatesse de ne pas leur apprendre lui-même), ma vie avec lui et Julian. Chaque mot était un coup de poignard dans mon cœur, si bien qu'à la fin du repas, j'étais exsangue. Devoir revivre tous ces moments de bonheur m'ôtait la force de choisir le malheur auprès d'Orlando.

Plusieurs fois, j'ai failli tout leur raconter, mais je voyais alors Paul, tout joyeux ; je l'imaginai emprisonné, et la détermination me revenait. Plus d'une fois, j'ai évité son regard. J'avais du mal à rester naturelle face à lui. J'avais peur qu'il s'aperçoive de quelque chose, qu'il me pose des questions auxquelles je n'aurais su répondre. Et si je dois être honnête avec moi-même, je dois reconnaître que je lui en voulais aussi. Je sais que Paul n'est pas un escroc, mais c'est son inconséquence qui m'a précipitée dans cette situation. C'est à cause de lui que je m'apprête à épouser un homme que je n'aime pas et que j'ai fait du mal à l'homme que j'aime et qui m'aime. Et pourtant, je ne peux pas vraiment en vouloir à Paul. Je sais bien que s'il savait ce qui se trame, il irait immédiatement se dénoncer au commissariat. Et ça, je le refuse absolument.

– Non, non, c'est pour nous, madame la Comtesse, dit Papa en s'emparant de la note que je voulais régler. Tu nous inviteras lorsqu'on viendra te voir à Londres, et, crois-moi, tu n'auras pas longtemps à attendre !

Je me force à sourire à cette boutade, mais je vois du coin de l'œil que Maman n'est pas dupe de ma bonne humeur affichée et qu'elle me regarde d'un air soupçonneux.

– Merci Papa. Paul, tu leur as donné ton double des clefs de chez moi ?

– Oui, c'est fait, me répond mon frère.

– Vous repassez par la maison ? dis-je en me tournant vers Maman.

– Non ma chérie, répond ma mère avec une grimace. Le reste de la journée va être bien rempli, on n'aura pas le temps. Figure-toi que l'on avait réservé un avion de retour pour Florence en pensant t'y trouver ton frère et toi. Puis on a appris que tu étais partie vivre à Londres. On a décidé de ne pas changer nos plans, de passer par Florence pour régler quelques trucs que j'ai abandonnés en partant un peu précipitamment, embrasser Paul, puis te rejoindre par surprise à Londres en embarquant ton frère dans

nos valises.

– Ça, c’était le plan initial, dit mon père, taquin. Mais tu sais qu’avec ta mère...

– En débarquant ce matin, reprend Maman, j’ai appelé Claudia, tu sais, la directrice de l’école de chant où j’enseignais, et il se trouve qu’elle veut me faire rencontrer des gens qui tiennent une école à Paris. Elle a prévu un dîner pour nous ce soir. Il faut que je me remette au travail, après cette demi-année sabbatique. Sinon, on va croire que je suis à la retraite ! dit-elle en riant.

Je souris avec tendresse : absolument personne n’imaginerait cela en la voyant.

Ma mère, Paola, a 53 ans et elle en paraît bien dix de moins. C’est une belle brune piquante aux yeux noisette avec une énergie débordante. Lorsqu’elle a rencontré mon père, c’était une soprano très connue. Après notre naissance, elle a sacrifié (elle déteste quand j’utilise ce terme ; pour elle, ce n’était pas un « sacrifice ») sa carrière pour nous élever, mon frère et moi. Il n’était plus question de tournées autour du monde, elle a préféré rester près de nous et enseigner le chant à Paris, puis, après son divorce, à Florence.

– Et cette après-midi, reprend-elle, je dois voir mon amie Teresa. Elle avait envie de revoir ton père après toutes ces années. Elle a toujours dit beaucoup de bien de lui, même quand nous étions séparés. C’est grâce à elle que j’ai accepté de le revoir ! ajoute-t-elle en regardant amoureuxment mon père.

– C’est bien la seule de tes amies qui n’a pas essayé de te présenter d’autres hommes ! Rien que pour ça, je vais la voir volontiers, dit Papa. Mais si on annulait ce dîner ? On pourrait rester avec Matilda, puisque Paul a déjà des projets.

– Non, absolument pas ! m’empressé-je de dire. Je vais partir tôt et j’ai des choses à faire avant. Ne changez rien à vos projets. On se voit très vite.

Nous nous quittons après forces embrassades et la promesse de se retrouver bientôt à Londres. Paul part de son côté.

Dès que je suis seule, je sors mon portable de mon sac et j’appelle Mimi, sans attendre d’être de retour chez moi. Son défilé a eu lieu ce matin et je l’ai complètement oublié. Mais vu les circonstances...

Je m’assieds sur un banc de la piazza Santa Croce.

– Matilda ? Je pensais devoir laisser un message, mais Mimi a répondu tout de suite.

– Alors, ce défilé ? la questionné-je.

– C’était génial ! Les gens ont adoré, j’ai eu 1 000 demandes d’interviews...

J’ai un peu de mal à entendre sa voix avec le brouhaha autour d’elle.

– Je suis tellement heureuse pour toi, dis-je, sincèrement.

Je suis réellement contente, à tel point que j’en oublie un instant mes soucis.

– Tu m’as manqué ! s’exclame Mimi. Je sais que tu ne voulais pas être ici pour ne pas croiser ma famille, et je te comprends, mais si la collection est un succès, c’est grâce à toi. J’aurais voulu partager les applaudissements avec toi.

– C’est gentil...

– Mais c’est vrai ! Et d’ailleurs, je parle de toi à tous les journalistes que je croise.

– Tu ne leur as pas dit qu’on allait créer une griffe ensemble ? dis-je, soudain inquiète.

Manquerait plus que ça ! Orlando m’en veut sans doute déjà pour le départ de sa sœur du giron familial, qui sait quelle clause il ajouterait à son fichu contrat de mariage s’il savait que nous avons un projet de marque ensemble.

– Non, rassure-toi. On a dit qu’on ne dirait rien avant que l’on soit prêtes. Mais j’ai tellement hâte ! s’enthousiasme mon amie.

– Profite de ton succès aujourd’hui et on en reparle vite. Je suis vraiment désolée de ne pas avoir été auprès de toi, de t’avoir laissée seule avec ton frère et ta sœur.

– Je comprends que tu veuilles les éviter, ne t’en fais pas. Et puis, je n’étais pas seule. J’avais un autre ami pour me soutenir.

– Ah bon ? Qui ? dis-je, intriguée par son ton embarrassé.

– Reggie. Il a débarqué ce matin pour le défilé.

Reggie ? Il ne m’a pas parlé de ces projets d’escapade milanaise avant-hier soir pendant le dîner ? !

– Tiens donc ! Ce cher Reginald, quel cachottier ! Il ne m’en a rien dit.

– Ne lui en veux pas, surtout, s’empresse de dire Mimi. C’était un peu... impromptu. Il y a pensé après votre dîner chez lui, quand tu lui as dit que tu ne viendrais pas. Il s’est décidé ce matin.

– Il a très bien fait. J’entends qu’on l’appelle.

– Mimi, je te laisse, tu dois être très sollicitée ; ce n’est vraiment pas le moment de discuter. On se voit bientôt. Encore toutes mes félicitations. Je t’embrasse fort, et embrasse Reggie.

Je reste quelques instants immobile sur le banc. Je suis heureuse pour Mimi que son talent soit connu de la profession. Je pense aussi à Reginald : il doit être vraiment amoureux de Mimi pour faire le voyage jusqu’à Milan rien que pour assister à son défilé. Et je sais que Mimi n’est pas insensible à son charme. Rien ne peut me réjouir plus que leur rapprochement... Mais ces belles perspectives sont vite balayées par le souvenir de ce qui m’attend dès ce soir.

Je me lève du banc et rentre chez moi, la mort dans l’âme. Privée de la présence chaleureuse et protectrice de mes parents, je replonge dans le découragement. Évoquer pendant le repas les débuts de

mon histoire d'amour, de nos projets de mariage avec Percy a été une véritable torture. Dans quelques heures, Orlando viendra me chercher, et ç'en sera fini de ce merveilleux avenir. Je me demande comment je pourrai tenir le coup jusque-là, comment je vais faire pour ne pas craquer. J'ai envie de refuser le marché, mais je ne peux pas faire ça à mon frère. Et à mes parents. Ma mère ne s'en remettrait pas si son fils allait en prison. J'ai bien l'espoir ténu que, dans un an, je pourrai tout expliquer à Percy et qu'il me pardonnera, mais, même si c'est le cas, je ne pourrai jamais effacer les souffrances que lui et Julian auront endurées à cause de moi.

J'approche de la porte de mon immeuble avec ces idées sombres en tête. Ce n'est qu'au dernier moment que je m'avise de la présence d'un homme appuyé contre un mur sous le porche, derrière la porte cochère aux battants ouverts. Quelque chose dans son attitude m'interpelle, me tire de mes réflexions. Avant même qu'il ne se tourne vers moi, avant que mes yeux ne voient son visage, mon cœur qui bat la chamade l'a reconnu.

Percy !

Sans réfléchir, je cours vers lui et me jette dans ses bras. Après la tension nerveuse de ces dernières heures, je ne peux plus tenir et j'éclate en sanglots.

– Chut... mon amour, me murmure-t-il. Ne restons pas là. Viens, allons chez toi.

Je réalise soudain le danger qui le menace : si on apprend qu'il est en Italie, il risque la prison. Et qui sait si Orlando n'a pas envoyé quelqu'un pour m'espionner. Mes larmes cessent aussitôt, et, prenant Percy par la main, je me dépêche de monter jusque chez moi. Une fois la porte refermée, ses bras m'entourent et il m'embrasse passionnément. Je réponds à son baiser avec ferveur, puisant dans ses lèvres, que je croyais à jamais interdites, le réconfort dont j'ai tant besoin. Je me blottis contre lui, humant avec bonheur le parfum de sa peau dans sa chemise entrebâillée. Je caresse la barbe naissante sur ses joues, glisse mes mains dans ses mèches blondes et soyeuses. Je m'éloigne de lui un instant pour mieux me repaître de son visage aimé, de ses yeux que je croyais ne plus revoir et qui me regardent avec la même fièvre que celle qui m'habite. Il me sert de nouveau contre lui, murmurant mon prénom.

– Mais Percy... pourquoi es-tu venu ? Tu ne peux pas ! lui dis-je, en reprenant mes esprits, une fois mes émotions un peu dissipées.

– Emily m'a tout dit.

Emily ! Bien sûr...

– Elle t'a dit ? m'étonné-je.

– Ne lui en veux pas, reprend Percy, se méprenant sur mon expression. La pauvre, elle a déjà assez souffert comme ça. Elle est rongée par l'angoisse, pour Paul, pour toi, pour moi. J'ai été un peu dur avec elle ; elle a vraiment bataillé pour garder ton secret. Elle n'a craqué que quand elle a compris que ce fameux marché qu'Orlando voulait te proposer, c'était le mariage dont m'a parlé sa sœur. En vouloir à Emily ? Ça ne m'a pas effleuré une seconde ! Cette croix était trop lourde à porter pour moi. En fait, je suis soulagée que Percy soit au courant, même si j'ai peur pour lui.

– Tu sais tout alors... murmuré-je.

– Oui mon ange. Tu pensais vraiment que j’allais croire à cette fable ? Je te connais trop bien, mon amour. Jamais tu n’aurais été capable de ça.

– Et pourtant, dis-je en le regardant, de nouveau paniquée, je dois le faire. Il n’y a pas d’autre solution.

– Mais non, je vais aller trouver cette ordure, dit Percy en serrant les poings.

– Non, je t’en prie, le supplié-je en l’attrapant par la manche. Il peut envoyer Paul en prison. Et il le fera, il est prêt à tout !

– Je vais le rembourser alors. Je lui rendrai le double de ce qu’il a payé pour ce tableau s’il le faut. Sa proposition me touche.

Je le regarde avec tristesse :

– Il ne veut pas d’argent. Il veut se venger de moi.

J’entraîne Percy dans le salon et lui raconte mon entretien avec Orlando. Je lui explique le marché qu’il m’a proposé et les termes du contrat.

– Maintenant que tu sais, j’aurai la force d’aller jusqu’au bout, dis-je en lui prenant les mains. Le plus dur pour moi, c’était l’idée que tu croies que je puisse te trahir, ne plus t’aimer. C’est ce qui me faisait le plus mal, mais puisque tu es au courant, je peux vivre avec lui. Je te retrouverai dans un an, si tu veux bien m’attendre. Je te jure qu’il ne me touchera pas.

– Mais Matilda, tu ne peux pas accepter ça ! s’exclame Percy, ivre de rage. C’est lui qui mérite la prison. Il ne peut pas exiger ça de toi. On va aller le dénoncer à la police, tout de suite !

– Je t’en prie, Percy, dis-je en le rattrapant par le bras alors qu’il esquissait un geste pour se lever du canapé. Écoute-moi ! Même si on le dénonce et que cela se retourne contre lui, Paul n’échappera pas à la condamnation pour escroquerie. Et toi ? Qu’est-ce que tu vas devenir ? Et Julian, tu penses à Julian ? Après un tel scandale, comment penses-tu le récupérer ? Sans compter que si on s’aperçoit que tu as quitté l’Angleterre, tu vas te retrouver derrière les barreaux. Ce sera retenu contre toi ; les Connelly diront que tu voulais fuir le pays parce que tu es coupable du meurtre de leur fille.

Percy me regarde. Je le sens déchiré. Je vois dans ses yeux qu’il réalise que me venir en aide ainsi ne pourra que compromettre sa situation. Je sais bien qu’il fait peu cas de sa réputation et même de sa liberté alors que la mienne est en danger, mais c’est du sort de Julian dont il est aussi question.

– Non, je t’en prie, reprends-je, c’est la meilleure des solutions. Il faut que tu me fasses confiance. Je t’aime, je n’aimerai jamais que toi. Même avec lui, à chaque seconde, je serai près de toi. Ta pensée ne me quittera pas un instant.

Je vois sur son visage qu’il hésite encore.

– J’arriverai peut-être à lui faire changer d’avis plus vite que prévu. Sans doute, même ! dis-je pour le convaincre tout à fait de ne pas faire de folie. Nous ne serons pas séparés un an : je ferai revenir Orlando à la raison, crois-moi ! Il ne peut pas être assez fou ou assez rancunier pour nous imposer cette vie une année. Je n’aurai de cesse de lui faire comprendre l’absurdité de la situation.

– Mais comment ton frère a-t-il pu faire ça ? dit Percy avec un geste de rage.

– Il n’a pas vu le mal ! Tu le connais un peu, tu sais que ce n’est pas un escroc. Paul a tous les torts, je le sais, mais je ne veux pas le reconnaître, même devant Percy.

– Il ne s’est pas rendu compte de la gravité de ses actes, dis-je pour tenter d’expliquer un comportement que je sais injustifiable. Je suis sûre qu’il a fait ça sur le mode de la plaisanterie, pour voir si ça marchait et que ça l’a amusé de voir Orlando tomber dans le panneau.

– Comment peux-tu encore le défendre ? me demande Percy, stupéfié.

– C’est mon frère ! Et si je peux l’empêcher, il n’ira pas en prison, dis-je d’une voix ferme.

Percy me regarde un instant, puis son regard s’adoucit et il me prend dans ses bras.

– Percy, je ne choisis pas Paul contre toi, dis-je d’une toute petite voix.

– Je sais, je sais, mon amour, me murmure-t-il doucement à l’oreille.

– Je t’aime tellement. Mais là, c’est lui qui a besoin de mon aide.

– J’ai compris mon ange, et je ne t’en aime qu’encore plus.

Nous restons blottis dans les bras l’un de l’autre, silencieux.

– Tu diras à Julian que je suis en voyage ? ajouté-je.

– Ne t’en fais pas, il ne saura rien. Je trouverai une explication plausible en attendant ton retour.

Je fais une moue dubitative. Comment expliquer à un enfant une absence d’un an ?

– Tu crois qu’il va m’oublier ? dis-je, horrifiée à cette idée.

Percy laisse échapper un petit rire.

– Tu crois qu’on peut t’oublier comme ça, mon amour ?

Puis, redevenant sérieux

– Je vais mettre Osmond et tout son cabinet sur le coup. N’aie pas peur, dit-il en mettant en doigt sur ma bouche alors que j’allais protester, ils travailleront dans la plus grande discrétion. Ils trouveront bien des moyens de pression pour faire céder... ce type. Une faille dans ses affaires, un secret familial... Tu n’auras pas à le côtoyer un an. Crois-moi !

Les paroles de Percy me donnent un peu de courage, même si je sais qu'Orlando dispose d'avocats aussi talentueux et redoutables que Percy, mais je ne veux pas le contredire, et je fais mine d'être confiante.

– O.K., on va y arriver, dis-je finalement. Mais, Percival, tu ne peux pas rester là. Si on se rend compte de ton absence, c'est une catastrophe. Il faut que tu rentres !

Il ne me répond pas, ne fait pas le moindre geste pour partir. Une pensée soudain me vient.

– Mais comment as-tu passé la frontière ? On ne t'a pas confisqué ton passeport ?

– J'ai voyagé sous une fausse identité.

– Quoi ! Avec de faux papiers ! dis-je, alarmée.

– Et je n'ai pas pris d'avion de ligne, ajoute-t-il sans ciller.

– Tu as pris ton jet ? demandé-je, cette fois totalement affolée. Mais les Connelly ont dû le mettre sous surveillance !

– Non, j'ai pris celui d'un ami d'Osmond. Je suis pétrifiée. Si ça venait à se savoir...

– Mais c'est ton avocat ! Comment a-t-il pu t'aider à te mettre hors la loi ?

Percy sourit à demi.

– Je ne lui ai pas laissé le choix, le pauvre. Quand il a vu que j'étais déterminé à venir, il a préféré me donner un coup de main pour s'assurer que tout se passe bien. Il aura plus de facilité à me défendre en cas de procès si je ne suis pas accusé d'un délit de fuite.

J'ai une pensée reconnaissante pour Osmond. Il s'est comporté plus comme un ami que comme un avocat dans cette affaire ; il est d'une loyauté sans faille envers Percival, et mon fiancé en a bien besoin dans les épreuves qu'il traverse.

– Alors rentre. Pense à lui. Tu ne voudrais pas aussi lui attirer des ennuis ? Si l'on t'attrape, il va se retrouver impliqué dans une affaire qui va lui porter préjudice.

– Osmond n'est pas du genre à prendre des risques inconsidérés. Il a bien réfléchi aux tenants et aboutissants de cette histoire, et, si je suis pris, on ne pourra pas remonter jusqu'à lui. Nous en avons déjà discuté.

Quand je pense au conflit avec les Connelly dans lequel est empêtré Percy, je culpabilise : à cause de moi, sa défense est en péril. Mais en même temps, je réalise que c'est une sublime preuve d'amour qu'il me donne. Il a bravé tous les interdits, couru le risque de perdre sa liberté, pour venir à mon secours.

Émue, je me serre plus étroitement contre sa poitrine. Je suis dévastée à l'idée d'être séparée de lui, mais c'est mon devoir de le protéger.

– Je sais qu’Osmond est l’incarnation de la raison et de la prudence, mais je t’en prie mon chéri, ne joue pas avec le feu. Reprends l’avion.

– À quelle heure vient-il te chercher ?

Je sais bien de qui il est question. Je comprends la répugnance de Percival à prononcer son prénom.

– 20 heures, lui réponds-je simplement.

– Alors, nous avons le temps, dit-il en se levant du canapé.

Je le regarde avec des yeux ronds.

– De quoi ?

Il se baisse vers moi et, sans efforts, me prend dans ses bras.

– De faire l’amour. Si nous devons être séparés, et j’espère que ce ne sera pas pour longtemps, je veux m’imprégner de toi. Je ne partirai pas avant.

Submergée par l’émotion, j’entoure son cou de mes bras et attire son visage vers moi. Nous échangeons un long baiser brûlant. Puis, d’un pas vif, il m’emmène jusqu’à ma chambre.

Percival me dépose tendrement sur le lit. Je le dévore des yeux, consciente que c’est peut-être la dernière fois que nous avons un instant d’intimité avant plusieurs mois.

– Déshabille-toi, murmure-t-il.

Je retire mes chaussures et me mets debout sur le matelas. Un à un, je défais mes vêtements que je laisse tomber sur le parquet. Une fois entièrement nue, je m’approche de Percy, que même juchée sur mon lit, je ne dépasse que d’une demi-tête.

Du bout du doigt, il suit les lignes de mon visage, la courbe de mon épaule. Il descend le long de mon bras, avant de venir poser ses deux mains sur mes seins. Il pose un baiser délicat sur mon ventre, contre lequel il appuie doucement sa joue. Il reste ainsi un moment, les bras passés autour de ma taille, tandis que je caresse ses courtes boucles blondes. On dirait que le temps s’est arrêté.

– Moi aussi je veux te voir, dis-je dans un murmure.

Docilement, Percy s’écarte de moi et ôte sa chemise. Puis il enlève ses chaussures et chaussettes, et fait glisser son pantalon et son caleçon. Je savoure des yeux sa musculature, son grain de peau, ses jambes fines et musclées, la beauté de son sexe en érection. Je caresse légèrement sa cicatrice sur la poitrine. Il me laisse faire sans ciller. Il me semble loin le temps où je ne pouvais pas effleurer, ni même évoquer ce souvenir du tragique accident dans lequel son épouse a perdu la vie. Si peu de mois depuis notre rencontre et tant de chemin parcouru ! Percival est comme une partie de moi-même aujourd’hui, et je ne sais comment je vais pouvoir survivre sans lui. Je me sens déjà comme amputée...

J’ai du mal à cacher mon émotion, et elle n’échappe pas à Percy qui vient doucement m’embrasser. Je

m'allonge sur le lit et l'attire vers moi. J'ai besoin de ses bras, de sentir le poids de son corps, de respirer son odeur. Il couvre mon corps de baisers, qu'il pose méthodiquement comme s'il voulait ne laisser aucune parcelle de ma peau dédaignée. Je ferme les yeux, assaillie par un tourbillon de sensations délicieuses. Mes mains s'égarer dans ses boucles, sur son dos lisse et puissant. Je m'arc-boute quand la langue de Percy se met à lécher avidement mon sexe. Mes cuisses s'écartent d'elles-mêmes ; je me tortille de plaisir sous sa bouche.

Alors que je me sens sur le point de vaciller, je l'attrape par les cheveux et le force à remonter sur moi. Mes jambes l'enserrent et le collent à moi. Son sexe me pénètre avec reconnaissance. Les yeux plantés dans les miens, les mains cramponnées à mes fesses, Percy fouille mon corps de sa verge. Je m'agrippe à ses épaules, les pieds croisés sur ses reins. Je ne peux me retenir de gémir sous ses assauts de plus en plus rapides et intenses. Bientôt unis dans le plaisir, nous ne faisons plus qu'un.

Peu à peu, la torpeur d'après nos ébats se dissipe. La dernière chose dont j'ai envie, c'est de m'arracher des bras de Percy, mais je le dois. Si mon bien-aimé a l'intention de rester avec moi jusqu'au dernier moment, je dois préparer mon sac de voyage dès maintenant. Je ne sais combien de temps Orlando m'emmène à Las Vegas, mais je dois pouvoir me mettre quelque chose sur le dos. Je sais bien que mon ex-fiancé – et peut-être futur mari ! – se ferait un plaisir de m'envoyer faire du shopping avec sa carte de crédit, mais il n'en est pas question. Avec ou sans sa carte, je n'ai aucune intention de refaire ma garde-robe au pays des machines à sous. Je resterai enfermée dans ma chambre : si Orlando compte sur une lune de miel, il va être déçu !

Je me redresse sur le lit, mais Percy me retient par le bras.

– Reste avec moi, me dit-il de sa voix chaude.

– Je reviens, mais... j'ai un sac à préparer, lui réponds-je avec une moue déçue.

Le visage de Percy se crispe, mais il desserre son étreinte.

Nue, je me lève et ouvre ma penderie. Une partie de mes affaires est maintenant à Londres. Je reste un instant perplexe devant les cintres. Je n'ai pas la moindre idée du temps qu'il fait à Las Vegas, et je m'en fous royalement.

Percy est sorti du lit et, en deux pas, il est près de moi. Il m'arrache des mains la veste que je tenais et la fait voler de l'autre côté de la chambre. Il fait de même avec les quelques vêtements que j'avais décrochés et posés sur mon bras.

– Je ne veux pas que tu partes ! dit-il en me serrant contre lui.

– Percy... Je le dois. Il reste un instant muet.

– Alors laisse cela. Tu le feras plus tard. Pour l'instant, faisons comme si ça n'existait pas. Je t'en prie.

Comment pourrais-je faire comme si « ça n’existait pas », oublier que nous allons être séparés, alors que je le vois aussi malheureux et que je suis moi-même pas loin de m’effondrer en petits morceaux ? Je le regarde en essayant de sourire. Il s’empare d’une robe derrière moi. Une jolie et légère robe de soie à l’imprimé japonisant.

– Ce n’est pas celle que tu portais quand on s’est rencontrés ?

– Quelle mémoire ! dis-je en riant, flattée et surprise.

– Ma chérie, ça ne fait pas si longtemps, quelques mois à peine. Mais je suis sûr, qu’après 20 ans de mariage, je m’en souviendrai aussi bien.

J’ai un petit pincement au cœur en entendant ces mots, mais je fais mine de rien.

– Je suis tombé amoureux fou de toi ce jour-là, reprend Percy. Et elle y est pour quelque chose ; tu étais délicieuse dedans. Même si j’ai adoré ta conversation, dit-il en me faisant un clin d’œil. Tu veux bien la passer ?

Je le regarde, étonnée.

Il repart vers ses vêtements éparpillés sur le sol, fouille dans le tas et en retire son Smartphone.

– Je vais faire des photos de toi. Elles me tiendront compagnie pendant…

Il voit que je me décompose, s’interrompt et se rattrape aussitôt.

– J’ai besoin d’un nouveau fond d’écran, plaisante-t-il. Enfile-la.

Il s’installe dans le lit et cale les oreillers derrière son dos. Je me glisse prestement dans la robe portefeuille et me tourne souriante vers son appareil.

– Très jolie, me fait Percy. Mais elle n’était pas plus décolletée ?

Je souris, amusée. C’est vrai que j’avais quelque peu élargi l’ouverture avant le dîner, quand j’avais su qu’il serait présent. J’entrebâille plus largement ma robe et prends la pose.

– Oui, c’est bien mieux comme ça. Je me souviens que pour le premier dîner à Amberdel, Grand-Ma avait eu la délicatesse de me placer en face de toi. J’avais du mal à garder mes yeux sur mon assiette, dit Percy d’un ton taquin.

– Idiot, dis-je en écartant encore davantage les pans de ma robe, laissant apparaître deux insolents mamelons.

– Tu peux la remonter un peu ? Tes seins sont terriblement mignons, mais j’adore aussi tes jambes.

– Je devrais peut-être l’enlever carrément, non ? dis-je d’un ton moqueur.

– Et pourquoi pas ? me répond Percy avec un regard suggestif.

Je le regarde un instant, troublée. Il n'existe pas de photo de moi nue, du moins pas après l'âge de 3 mois. Je n'ai jamais posé en petite tenue pour l'un de mes petits copains ou envoyé des photos de moi les seins à l'air, même ivre morte. Les hackers peuvent toujours chercher sur mon cloud, ils n'y trouveront rien ! Mais là... les circonstances sont exceptionnelles.

Percy et moi allons devoir vivre chacun de notre côté pendant un an. Je suis sûre de son amour, mais je sais aussi à quel point il est beau et séduisant, et les filles vont lui tourner autour comme des requins attirés par un banc de poissons. J'aime autant qu'il garde quelques souvenirs plutôt sexy de moi. Histoire de lui rappeler à quoi je ressemble dans l'intimité... et qu'il n'ait pas envie d'aller voir ailleurs !

– Ferme les yeux, lui dis-je.

Percy me lance un regard étonné, mais ferme docilement les paupières. Je m'éloigne et me retourne pour vérifier qu'il a bien obéi à mon injonction. C'est le cas.

– Tu ne les ouvres pas avant que je te le demande, l'avertis-je.

Je vais jusqu'à la penderie et ouvre les tiroirs dans lesquels se trouvent mes sous-vêtements. Je reste un instant indécise.

Bien entendu, ma plus belle lingerie est déjà à Londres. Il ne reste rien de très érotique. À moins que... j'avise, au fond d'un tiroir, une combinaison vintage, noire et courte, que j'avais oubliée. Elle est très jolie, sexy mais pas vulgaire, avec ses fines bretelles et la dentelle ajourée qui masque (plus ou moins, mais c'est le but !) la poitrine et le bas-ventre.

Je l'enfile en jetant un regard à Percy qui a gardé les yeux fermés mais affiche un sourire gourmand. Je ne mets aucun sous- vêtement, mais je pare mes jambes de bas de soie noire qui tiennent tout seuls. Des petits brillants marquent leur extrémité et dessinent un joli liseré autour de mes cuisses. J'étais tombée amoureuse de ces bas en les découvrant ; je les avais aussitôt achetés, mais je ne les ai jamais mis. Je les gardais pour une occasion spéciale. Il faut croire que c'est aujourd'hui.

Connaissant le goût de Percy pour les talons hauts, j'enfile une paire d'escarpins rouge et noir, si haut perchés que je ne les ai mis qu'une fois avant de les abandonner lâchement à Florence.

– Tu peux ouvrir les yeux, lancé-je à mon amoureux une fois que je suis prête.

Manifestement, Percy apprécie le tableau. Il me regarde avec un air éberlué, et je vois que son sexe réagit avec une vigueur nouvelle. Contente de mon effet, et titubant un peu sur mes stilettos, je me déhanche face à Percy qui se souvient soudain de l'objet de cette parade et me mitraille avec son portable.

Je varie les poses. Je prends un air déluré, puis innocent, les yeux écarquillés, le doigt dans la bouche ou encore avec les deux seins à demi sortis du décolleté de la combinaison. Je sens quand je me tourne le regard brûlant de Percy sur mes fesses à peine voilées par l'étoffe, puis sur mes seins transparaissant dans la dentelle, et j'éprouve de plus en plus d'excitation. J'éclate de rire devant l'air à la fois médusé et troublé de Percy.

– Viens par ici toi, me dit-il en me faisant signe de le rejoindre.

Mais je me sens hautement désirable et j'ai envie de poursuivre le jeu. Il va en avoir des photos mémorables ! Je vais m'asseoir sur la petite ottomane recouverte de satin jaune dont j'ai hérité de ma grand-mère. Je prends une pose alanguie, les jambes légèrement écartées.

Le regard de Percy s'attarde sur mon sexe exposé à travers la dentelle et mes cuisses habillées de bas de soie. Je le regarde d'un air provocant et j'écarte le haut de la combinaison pour faire sortir un sein. Je le caresse d'une main, titillant le téton qui roidit et fonce à ce contact. Je laisse glisser l'autre main entre mes cuisses, que j'écarte davantage pour que Percy ne rate rien de mes attouchements. L'air fasciné, il pose son téléphone près de lui.

– Touche-toi, me dit-il d'une voix rauque.

Légèrement basculée en arrière, je pénètre mon humidité d'un doigt, que je fais lentement entrer et sortir. Je presse mon autre main contre mon pubis, frottant mon clitoris qui se gonfle d'excitation. Mes lèvres entrouvertes laissent passer de petits gémissements. En face de moi, la main posée sur son sexe dressé, Percy m'observe de ses yeux brillants de désir. Ne pouvant plus tenir, je me lève et je vais le rejoindre sur le lit. Je m'assieds sur lui, de façon à ce que son pénis s'enfouisse en moi. J'ai encore la jolie combinaison qui ne cache plus rien de ma poitrine, et mes jambes sont toujours gainées de soie. Percy passe ses mains sous le tissu léger et s'empare de mes fesses qu'il caresse langoureusement, les remuant légèrement sur sa verge, tandis que son nez est planté entre mes seins. J'aperçois mon reflet dans un miroir.

– J'ai l'air d'une soubrette coquine, dis-je en riant.

– Plutôt d'une châtelaine lubrique, rétorque Percy.

– Il te manque quelque chose. Attends...

Je me penche et, toujours emboîtée sur lui, j'ouvre le tiroir de mon meuble de chevet et en retire un bout de tissu blanc.

– Tu l'as encore ? s'étonne Percy en découvrant le nez papillon qu'il portait à notre première nuit ensemble.

– Il me suit partout, dis-je en lui mettant autour du cou sans l'attacher.

Je me saisis du Smartphone de Percy, maintiens le nœud papillon de l'autre main avant d'embrasser goulûment mon chéri, tout en prenant des selfies. Je lui montre le résultat : rien de bien graveleux dans ses photos, juste deux êtres qui s'aiment à la folie et qui s'embrassent passionnément. Nous quoi ! Je jette le Smartphone de l'autre côté du lit :

– Désolée, monsieur le Comte, pas de sex tape !

Percy sourit avant de m'attraper par les hanches. Les bras passés autour de son cou, je monte et descends sur sa verge magnifiquement dressée, tandis qu'il se penche pour happer un téton. Mon sexe

vibre de bonheur, tandis que je plaque mon bassin, son pénis s'enfonçant de plus en plus fort et profond en moi. J'ai les yeux plantés dans ceux de Percy : si cela doit être la dernière fois que nous faisons l'amour avant un an, je veux tout voir et me souvenir de tout. Je guette ce moment que je connais bien désormais, où son regard se trouble et où il perd contrôle. Je me sais moi-même tout près de l'abandon.

Alors que je sens l'orgasme monter, Percy attrape mon visage et l'approche du sien. Sans qu'aucun son ne sorte, ses lèvres forment les mots : « Je t'aime. ». Je m'empare de sa bouche et nos souffles mêlés, nous jouissons ensemble.

41. L'espoir, peut-être

Après l'amour, Percy et moi restons un long moment blottis l'un contre l'autre en silence. Je me suis débarrassée de ma combinaison et autres atours qui ont agrémenté nos ébats ; je voulais sentir sa peau contre la mienne une dernière fois. Le jour passe à travers les persiennes que je n'ai pas ouvertes depuis mon retour à Florence, faisant des stries de lumière sur nos corps nus et les draps défaits. Je ne peux imaginer que nous serons peut-être bientôt séparés, et pour des mois. J'en ai maintenant accepté l'idée, mais cela me paraît irréel d'être privée de sa présence, de sa voix. Collée à lui, je respire son odeur adorée dont je vais être sevrée. J'essaie de graver dans ma mémoire chaque caresse, chaque baiser de notre dernière étreinte. J'en aurai besoin pour tenir si je dois passer l'année qui vient loin de lui.

Soudain, on frappe à la porte violemment.

Je sursaute et me redresse brusquement. Je regarde Percy, qui a déjà jailli hors du lit.

Ce n'est pas déjà Orlando ? Il avait dit 20 heures !

Je m'entortille dans le drap, fais signe à Percy de ne pas bouger et sors en refermant prudemment la porte de ma chambre derrière moi. J'avance rapidement mais sur la pointe des pieds jusqu'à la porte d'entrée, maudissant le voisin qui a laissé la porte d'en bas ouverte, donnant l'opportunité à mon visiteur de venir jusqu'à l'étage sans passer par l'interphone.

– Matilda ! C'est Paul ! Ouvre-moi ! Matilda !

Mon frère martèle le bois de ses poings tout en hurlant. Je suis surprise et inquiète du ton de sa voix ; il a l'air paniqué.

Je lui ouvre la porte aussitôt.

– Ouf ! Heureusement, tu es là, dit-il, soulagé.

Il ne semble pas remarquer l'incongruité de ma tenue.

– J'avais peur que tu sois partie avec l'autre fou ! Oh mon Dieu, j'ai eu si peur ! Il sait !

– J'ai eu Emily, elle m'a tout dit ! Décidément...

– Je t'ai trouvée bizarre tout à l'heure, mais je ne pouvais rien dire devant les parents. Alors j'ai appelé Emily...

La porte de la chambre s'ouvre à cet instant et Percival apparaît. Il est un peu débraillé et pieds nus, mais il a eu le temps de se rhabiller.

Paul le regarde interloqué.

– Mais... qu'est-ce que tu fais là ? dit-il en ouvrant des yeux ronds.

Manifestement, Emily ne lui a pas TOUT raconté.

– Tu crois qu'étant au courant de ce qui arrivait à ta sœur, j'allais tranquillement rester en Angleterre ? dit Percy d'un ton cinglant.

Il regarde Paul d'un air pas très bienveillant ; il lui en veut. Il faut bien dire que c'est à cause de lui que nous nous retrouvons dans cette situation.

Paul fixe Percy d'un air mortifié. Il se tourne vers moi et me prend par les épaules.

– Petite sœur chérie, je suis désolé. Je t'assure, je n'ai pas réalisé ce que je faisais ; j'ai été con, fou, inconscient. Je me disais qu'il n'avait pas besoin de cet argent, qui me profiterait davantage. Mais dès qu'il a été sur mon compte, j'en ai eu horreur. Je n'ai rien dépensé de cette somme, je ne pouvais pas. J'étais trop mal à l'aise. Je te le jure, j'avais l'intention de la lui rendre et je n'en ai pas utilisé un centime. J'avais trop honte pour t'en parler. J'attendais pour te le dire de lui avoir rendu. Il était parti quelques jours, je comptais lui rendre à son retour. Et c'est ce que je vais faire immédiatement.

Je le regarde d'un air navré.

– C'est impossible Paul, il n'en veut pas. Tu croyais le piéger, mais c'est lui qui t'a piégé. Tout ce qu'il voulait, c'était avoir barre sur moi.

Paul me regarde un instant, sans comprendre. Puis il dit d'un air résolu :

– Bien, alors je vais me rendre à la police.

– Non, je t'en prie, non, Paul ! dis-je en l'attrapant par le poignet.

– Tu crois pas que je vais te laisser te sacrifier pour réparer mes conneries ? Ça m'apprendra, je suis vraiment trop con ! Je mérite d'aller en taule. Mais qu'est-ce qui m'a pris de vouloir l'arnaquer ? Et de croire que je pouvais imiter Julius ! ajoute-t-il avec un rictus amer.

– Julius ? répète Percy.

Il a une drôle d'expression sur son visage.

– Euh... oui, le peintre, pourquoi ? dit Paul, décontenancé.

Je le suis tout autant par le grand sourire qui vient éclairer le visage de Percy.

– Alors, mon pote, je crois que j'ai la solution à tous nos problèmes. Mais il faut faire vite.

Et Percy part en courant vers la chambre, nous abandonnant dans le couloir. Paul et moi nous regardons sans comprendre, avant de le voir revenir, ses chaussures aux pieds et le reste de ses affaires

sur le bras. Il tient son téléphone à la main, et en le voyant me revient comme une série de flashes de la séance de photos très érotique à laquelle nous nous sommes prêtés pendant nos ébats. Je ne peux m'empêcher de rougir, mais Percy n'a rien remarqué : son esprit est déjà à 1 000 lieux de ça, et son téléphone a repris son rôle initial.

Percy compose un numéro, mais il n'arrive manifestement pas à joindre le destinataire du coup de fil. Il ne laisse pas de message et raccroche d'un geste rageur.

– Mais enfin, Percy, qu'est-ce qu'il se passe ? dis-je, intriguée par son attitude.

– Pas le temps de t'expliquer, dit-il en ouvrant la porte d'entrée. Je dois foncer, mais je serai de retour avant qu'Orlando ne vienne te chercher.

Il pose un baiser rapide sur mes lèvres.

– Surtout, ne bougez pas d'ici, dit-il.

Et avant que l'on puisse dire ouf, il a disparu.

42. Tic-tac

Il est déjà 18 heures et Percy n'est pas réapparu. Je n'ai aucune nouvelle. J'ai essayé de l'appeler, mais son téléphone sonne aux abonnés absents. Dans deux heures, Orlando sera devant ma porte.

Paul est resté avec moi. Cent fois, il m'a demandé pardon pour ce qu'il avait fait. Il tournait dans le salon comme un fauve en cage. Curieusement, c'est moi, dont l'avenir semble bien compromis, qui l'ai consolé. C'est trop tard pour me fâcher contre lui de toutes façons, et je crois qu'il a enfin compris la gravité de ses actes. Même si c'est une piètre consolation.

– Il ne revient pas ! dit-il après avoir regardé pour la énième fois sa montre. Je vais au commissariat !

– Non ! Percival a dit de ne pas bouger, qu'il avait peut-être la solution. J'ai confiance en lui.

– Mais s'il arrivait trop tard ? se lamente mon frère.

Je ne peux retenir un mouvement d'humeur.

– Je t'en prie Paul, assieds-toi et tais-toi. Je suis déjà assez angoissée comme ça.

Je m'arrête brusquement et tends l'oreille. Paul en fait autant. Lui aussi a entendu la clef tourner dans la serrure. Les parents ! Ma mère s'arrête sur le seuil, surprise de nous voir.

– Mais vous êtes là tous les deux ? s'exclame-t-elle. Matilda, je te croyais repartie !

Mince. Ils avaient dit qu'ils ne repasseraient pas par l'appart !

– Je vais prendre un avion plus tardif, dis-je en me levant du canapé. Mais vous, qu'est-ce que vous faites là ?

– On a abrégé notre visite chez Teresa. Sa maison était envahie par toute sa famille venue fêter les 80 ans de sa mère ; on les a laissés entre eux.

Elle nous regarde d'un œil soupçonneux ; c'est vrai que Paul et moi avons l'air de deux gamins pris en faute, debout dans le salon, la tête basse.

– Vous faisiez quoi ? demande-t-elle en venant s'asseoir sur le canapé, suivi de Papa.

– On discutait, dis-je rapidement. Paul est passé me tenir compagnie jusqu'à mon départ pour l'aéroport.

– Eh bien, on va rester aussi alors, dit joyeusement Maman. Ton père a acheté deux bouteilles d'un merveilleux Brunello di Montalcino ; on va en ouvrir une en attendant. On comptait partir vers 19 h 30,

mais je peux appeler Claudia pour lui dire qu'on arrive un peu plus tard.

Paul et moi échangeons un regard, paniqués. Il ne faudrait pas qu'ils restent jusqu'à ce que Percy arrive. Ou pire, Orlando !

– Mais non, Maman, pas du tout, dis-je en secouant la tête, ça ne se fait pas. Elle t'a arrangé un dîner avec d'autres personnes pour ton travail. Tu ne vas pas arriver tard et après tout le monde ; ça ferait mauvais effet. Allez, buvons ce verre, et après vous filez.

Je me lève pour aller chercher le tire-bouchon et des verres dans la cuisine.

– Tu viens m'aider Paul ? Non, c'est bon, Maman, ne bouge pas ! dis-je précipitamment en voyant ma mère faire un mouvement pour se lever du canapé.

Paul me suit dans la cuisine.

– Qu'est-ce qu'on fait ? me murmure-t-il.

– Qu'est-ce que tu veux faire ? lui réponds-je sur le même ton. On n'a pas le choix. On ne peut rien leur dire tant qu'on ne connaît pas l'issue de l'affaire. Alors on fait comme si de rien n'était, on boit un verre et on les met le plus vite possible dans un taxi, en priant pour qu'Orlando ne débarque pas en avance. Allez, viens, on y retourne avant que Maman ne se doute de quelque chose.

Nous rejoignons le salon. Papa, toujours un peu tête en l'air, n'a semble-t-il rien remarqué, mais Maman nous regarde toujours bizarrement. Je prends un air réjoui, débouche la bouteille et sers le vin.

– À votre santé ! dis-je en levant mon verre vers eux. Bon retour parmi nous, vous nous avez manqué.

– Vous nous avez aussi manqué mes chéris, dit Maman l'air ému.

Pour ne pas avoir de nouveau à parler de moi et Percy, et retourner le couteau dans la plaie, je les incite à nous raconter leur périple qu'ils ont peu évoqué lors du déjeuner. Même si je les écoute attentivement, j'ai l'impression qu'une horloge égrène les minutes dans ma tête. Mon téléphone portable sonne au moment où Papa commence à évoquer la Tasmanie.

C'est Percy.

– Allô ?

– Matilda, tout va bien ? dit la voix de Percy que je distingue très mal.

– Percy ? Je t'entends mal, où es-tu ?

La qualité de la communication est effroyable. Je n'entends que quelques syllabes qui ne me permettent pas de comprendre ses paroles.

– Percy ?

Je ne t'entends pas, mais j'espère que tu m'entends. Nous sommes avec mes parents, ils sont rentrés de voyage. Je ne sais pas où il est ; je préfère le prévenir au cas où il s'apprête à débarquer. J'espère qu'il m'a entendue !

– Non, non, dis-je comme si je répondais à une question, ils ne restent pas longtemps ; ils doivent être partis vers 19 h 30. Je partirai ensuite pour l'aéroport. Tu m'as entendue ?

Je crois distinguer un « oui ».

– Au revoir mon amour, à très vite, fais-je dans le vide.

La communication est interrompue. Je ne sais pas où est Percy, ce qu'il a fait, ni s'il sera de retour avant l'arrivée d'Orlando.

Je me rassieds en face de mon père qui me tire par la main pour que je m'installe sur ses genoux. J'y restais des heures quand j'étais petite, blottie contre sa poitrine, pendant que lui étudiait des livres savants. Surtout quand je m'étais disputée avec Paul ou que j'étais triste.

– Viens donc ici, ma petite princesse... me murmure-t-il à l'oreille.

Je mets le nez dans son cou ; son odeur et sa présence rassurante me consolent un peu, mais ce sentiment d'apaisement ne dure pas longtemps.

Une sonnerie retentit. Cette fois, elle vient d'en bas de l'immeuble.

Orlando ! Mais il est en avance !

Paul essaie de donner le change, mais je vois qu'il panique. Quant à moi, j'ai bondi des genoux de mon père et couru jusqu'au combiné de l'interphone. Si c'est lui, je dois trouver un moyen de l'éloigner sans que mes parents ne s'aperçoivent de rien.

– Oui... dis-je tremblotante.

– Mademoiselle Delage ?

– Euh... oui ? réponds-je hésitante.

– J'ai des fleurs à vous livrer, annonce la voix masculine dans l'interphone.

Avec mes parents qui entendent tout du salon, je ne peux faire autrement que lui permettre d'entrer dans l'immeuble. Interloquée, j'appuie sur le bouton pour ouvrir la porte d'en bas. Je sors sur le palier pour vérifier que ce n'est pas Orlando qui a changé sa voix, mais, heureusement, ce n'est pas le cas. Le livreur est bientôt là, avec un gigantesque et somptueux panier de fleurs.

Je signe le bordereau de livraison d'une main peu assurée et je rejoins le salon, le panier à la main. Ma mère se lève, les yeux écarquillés.

– Oh, mais il est somptueux ! Il te gâte ton Percival ! C'est pas toi qui m'offrirais des fleurs pareilles,

dit-elle d'un ton taquin en se tournant vers mon père.

Je regarde le panier que j'ai déposé sur la table basse, la bouche sèche. Percy est parti d'ici précipitamment pour aller je ne sais où, mais à mon avis, ce n'est pas pour se rendre chez le fleuriste !

– Dire que ça ne fait pas 48 heures que vous êtes séparés... Tu vois, tu lui manques déjà.

La salive me manque. Au milieu des fleurs, j'ai aperçu un écrin. L'œil acéré de ma mère l'a aussi repéré, et elle s'en saisit avec moi.

– Mais il y a aussi un bijou ! Non, vraiment ma chérie, dès que je le verrai, je vais lui dire que c'est déraisonnable de te gâter autant.

Avec un sourire ravi, elle me tend l'écrin. Elle ne me quitte pas des yeux, et ceux de mon père comme de mon frère sont fixés sur moi.

Je n'ai pas d'autre choix que de l'ouvrir. Et ce que je découvre confirme ce que je craignais. Une bague de fiançailles. Mais quelle horreur ! Et quel goujat cet Orlando ! Il croit qu'il va acheter mon amour avec sa bague qui pue le fric ! Je ne sais pas comment j'ai réussi à cacher mon dégoût. Je sens le regard curieux de ma mère posé sur moi. Comment lui expliquer que Percy m'envoie une bague de fiançailles alors que j'en porte déjà une à mon doigt. L'espace d'une fraction de seconde, j'envisage de me débarrasser discrètement de la première, mais je me souviens que Maman l'a admirée une bonne partie du déjeuner. D'ailleurs, elle s'exclame :

– Elle est magnifique celle-ci ! Mais c'est curieux, on dirait une bague de fiançailles... Tu en as déjà une pourtant ! Ton futur mari ne sait pas que tu n'as beaucoup de goût pour les bijoux ?

Je reste un instant désemparée, cherchant de l'aide du côté de Paul, qui a l'air aussi déconcerté que moi. Il a compris, et sans doute aussi vite que moi, que ces fleurs comme ce bijou ne me sont pas offerts par Percy, mais par Orlando.

– Hum... Celle que j'ai appartenait à son arrière-grand-mère, mais il voulait m'en offrir une plus personnelle. C'est lui qui l'a dessinée, ajouté-je.

– Elle n'a pas l'air de te plaire ? remarque Maman, toujours aussi perspicace.

– C'est que... je me suis attachée à l'autre. Je lui avais dit que ça n'était pas la peine...

Je vois que le regard de ma mère s'attarde sur l'enveloppe dans le panier. Je ne peux pas l'ignorer ; je m'en sais donc et compose mon visage pour afficher un sourire radieux, tandis que je lis ces mots sur le bristol à l'intérieur en m'arrangeant pour que ma mère ne puisse pas les voir : « J'espère que tu as fait le bon choix. O. »

– Tu ne la passes pas à ton doigt ? me demande Maman, décidément, ne veut pas lâcher l'affaire.

– Euh... si, bien sûr, bafouillé-je.

Je retire ma bague et glisse l'énorme solitaire à mon annulaire en essayant de cacher ma répulsion.

– Tu vois, elle est trop grande ! dis-je en la retirant aussitôt, comme si elle m'avait brûlé la peau.

Et c'est d'ailleurs exactement l'impression qu'elle m'a faite. J'ai un goût amer dans la bouche. Je jette un œil à l'heure : il est plus de 19 heures.

– Ma chérie, excuse-moi d'évoquer le sujet, dit mon père, mais ton ancien fiancé, comment il a pris tout ça ?

Prise au dépourvu, je reste un instant la bouche ouverte. Ma mère jette à mon père un regard courroucé.

– Enfin, Simon ! lui lance-t-elle, excédée.

– Mais quoi, Paola ? dit mon père, surpris de sa réaction. Je suis très content pour Matilda qu'elle ait trouvé l'homme de sa vie. Je ne dis pas qu'elle doit se sentir coupable, en aucune façon bien sûr, mais le pauvre type doit être bien malheureux d'avoir été jeté pour être remplacé aussi vite. Ça peut se comprendre, non ? dit-il en regardant ma mère.

Si tu savais ce qu'il a manigancé, le « pauvre type », mon cher Papa...

– Eh bien... Pour commencer, il m'a virée, dis-je après avoir vidé les dernières gouttes de mon verre de vin.

– Quoi ? s'écrie Maman. Mais quelle ordure !

– Ce n'est pas grave. De toute façon, je serais partie pour aller vivre à Londres. Et comme je vous l'ai dit au déjeuner, j'ai un projet avec Mimi.

– Eh bien, reprend mon père visiblement confus d'avoir abordé le sujet, voilà qui est réglé ! N'en parlons plus. Cette indélicatesse t'a au moins permis de savoir que tu avais pris la bonne décision, que tu n'avais pas à avoir de regrets. Regrets que tu n'avais certainement pas d'ailleurs, rajoute-t-il rapidement après avoir croisé le regard noir de ma mère.

– Si on buvait un autre verre ? dis-je à la fois pour changer de sujet et parce que, au point où j'en suis, un peu d'alcool ne me fera pas de mal.

– À la santé de Percy ! propose mon père, cherchant visiblement à rattraper sa bévue.

Nous levons tous notre verre. Je vide le mien d'un trait, sous l'œil surpris de ma mère. Si elle savait ce que je traverse... Je ne sais pas comment je parviens à donner le change. Plus le temps passe, plus je suis nerveuse. Et ce panier de fleurs qui trône sur la table avec cette bague de fiançailles n'est pas pour calmer mes nerfs. Je ne suis plus en état de faire la conversation ; ce qu'a compris Paul qui a pris le relais.

Heureusement, Papa, qui a toujours été moins fine mouche que ma mère, n'a pas du tout relevé le

malaise, et il devise joyeusement. Si je ne peux pas parler, j'essaie de montrer un visage attentif et serein ; plusieurs fois, je sens le regard soucieux de ma mère posé sur moi.

– Dis donc, il est 19 h 25. Il faut que vous y alliez ! Je vais vous appeler un taxi, dis-je en me levant soudain.

À mon grand soulagement, le taxi est annoncé rapidement. J'embrasse mes parents et les accompagne à la porte, en essayant de ne pas avoir l'air trop pressée. Ma mère s'attarde un instant sur le palier et, me prenant dans ses bras, me glisse à l'oreille :

– Ne t'inquiète pas, tout ira bien pour ton fiancé. Je serai vite près de toi. J'en ai les larmes aux yeux.

Une fois la porte refermée sur nos parents, Paul et moi nous regardons un instant sans rien dire. Puis la même idée nous traverse et nous courons à la fenêtre pour nous assurer de leur départ. Nous arrivons juste à temps pour les voir s'engouffrer dans un taxi.

Aussitôt, Paul laisse éclater sa colère.

– Mais ce mec est malade ! C'est quoi cette bague ! Il est fou à lier !

– Paul, ne reste pas devant la fenêtre, on ne sait jamais, le supplié-je.

Prudemment, Paul recule au fond du salon. Moi, je prends le bouquet dans son panier et je le jette à terre avant de le fouler au pied. Je m'acharne contre des pauvres fleurs innocentes, mais ça me soulage. Après cet accès de violence, je me sens un peu honteuse. Je regarde Paul, qui m'observe d'un air consterné.

– Matilda, tu ne peux pas partir avec lui, dit-il. C'est impossible. Je ne te laisserai jamais faire ça. Si Percy ne revient pas...

– Il va revenir, l'interrompé-je en jetant un nouveau coup d'œil à ma montre. Il l'a dit, il le fera.

– Et s'il n'arrive pas à temps ? dit mon frère, l'air égaré.

Je me mords les lèvres.

– Eh bien... je vais trouver un plan B, mais je partirai avec Orlando quand il viendra me chercher. Histoire de gagner du temps.

– Mais, c'est toi qui es folle... murmure Paul.

Je le vois se diriger vers la porte. Je cours derrière lui et le retiens par le bras.

– Paul, je t'en supplie. Je ne peux pas supporter l'idée que tu ailles en prison. Pense aux parents, comment réagiraient-ils ? Je peux t'aider, laisse-moi une chance. Maintenant que Percy est au courant, je suis confiante. Il trouvera une solution. Tout ce dont on a besoin, c'est de temps. Alors si Percy ne revient pas avant 20 heures, je suivrai Orlando, et on avisera ensuite.

Je vais dans ma chambre préparer le sac de vêtements que Percy m'a empêchée de faire tout à l'heure. Je ramasse tristement les vêtements éparpillés. Cela rassurera Orlando sur mes intentions si je le rejoins avec quelques affaires.

Au pied du lit, le nœud papillon que Percival portait au bal, lors de notre première nuit ensemble, fait une tache blanche sur le parquet. Pendant que nous dansions, quand j'étais trop gênée pour soutenir son regard brûlant, c'est sur ce bout de tissu que j'attachais mes yeux. Je l'ai emporté avec moi en quittant sa chambre cette même nuit et, depuis, il ne m'a plus quittée. Et il ne me quittera jamais. Le cœur serré, je le porte à mes lèvres et le glisse dans mon bagage parmi mes sous-vêtements. Maintenant qu'il est si tard, je n'ai plus la certitude de revoir Percival, même si j'ai dit le contraire à Paul.

Je regarde le lit dans lequel nous avons fait l'amour il y a quelques heures. Il porte encore les traces de nos ébats : le dessus de lit a à moitié glissé sur le sol et il y a même un oreiller à terre. Je m'allonge dans ce désordre et plonge mon nez dans les draps, où flotte encore l'odeur de Percy. Je ferme les yeux un instant et je fais ce que je n'ai pas fait depuis des années, depuis l'enfance : je prie. Je prie pour que Percy me revienne et pour que nous ne soyons jamais séparés. Je finis par me relever. Je ferme la fermeture Éclair de mon sac et je rejoins Paul dans le salon.

Les minutes suivantes s'écoulaient dans le silence. À chaque bruit de pas dans l'escalier, nous dressons l'oreille et nos regards se portent sur la porte d'entrée. Mais à chaque fois, notre espoir est déçu. À maintes reprises, je tente de joindre Percy, mais sans succès. Paul est de plus en plus blême, et je ne dois pas être dans un meilleur état. Alors que je fais un ultime essai pour contacter Percy, mon téléphone sonne. Une fraction de seconde, j'ai l'espoir que c'est mon fiancé.

Mais c'est Orlando. Il est 20 h 01. Et s'il m'annonçait qu'il a changé d'avis, qu'il me rend ma liberté, qu'il ne portera pas plainte contre...

– Je suis devant la porte. Tu descends ?

– Oui, dis-je d'une voix que je veux ferme, ravalant ma déception.

– Matilda, l'entends-je m'appeler tandis que je vais raccrocher.

– Oui ? dis-je alors que mon cœur s'accélère.

– N'oublie pas la bague.

Je raccroche sans répondre.

Paul s'est levé du canapé où il était assis.

– Tu vas attendre Percy ici. Je lui ai laissé plusieurs messages, mais je ne suis pas sûre qu'il les ait eus. Il a peut-être un souci avec son portable. Toi, tu as son numéro ? Bien. Rejoignez-moi à l'aéroport, Orlando y a son jet privé. Ce n'est pas son genre de prendre un avion de ligne. Je ferai tout pour retarder l'embarquement. Dès que j'en sais plus, j'essaierai de te joindre discrètement.

Avec un serrement au cœur, je retire ma belle bague de fiançailles. Je la pose sur la table et prends

avec répugnance l'écrin envoyé par Orlando, que je jette dans mon sac à main.

– Je dois éteindre la lumière en partant, il est garé devant la porte ; il ne doit pas se douter que tu étais là.

Dans le noir, j'étreins une dernière fois mon frère, puis je saisis ma veste, mon sac à main et mon sac de vêtements, et je sors de chez moi.

Sur le trottoir, une grosse limousine noire est garée. Giuseppe, le chauffeur d'Orlando, m'attend devant la portière arrière, qu'il ouvre en me voyant apparaître à la porte cochère. Il me salue amicalement, et je lui rends tant bien que mal son sourire. Je pénètre dans la voiture pour y découvrir Orlando en compagnie de sa sœur Ginevra. Son visage, très maquillé, affiche un grand sourire provocant. J'ai envie de la gifler, mais je me retiens.

J'enrage intérieurement : je comprends que ma cause va être plus difficile à plaider en sa présence. Je n'ai jamais aimé cette fille, et ce n'est pas maintenant que ça va changer. Et elle m'a toujours détestée, sans que je sache bien pourquoi. Sans doute est-ce elle qui a poussé Orlando à aller au bout de ce plan machiavélique. Rien ne l'amuse plus que de faire du mal aux gens, c'est son passe-temps ! Comment Mimi, ma douce et gentille Mimi, peut-elle faire partie de cette famille ? Je ne comprends pas. Je m'assieds sur la banquette qui fait face à celle où le frère et la sœur ont pris place. J'ai l'impression d'être au tribunal.

– Giuseppe, à Peretola, ordonne Orlando au chauffeur, avant de remonter la vitre de séparation s'assurant ainsi qu'il ne puisse suivre nos futurs échanges.

– Alors Matilda, on dirait qu'on va faire partie de la même famille, finalement, me lance Ginevra d'un ton narquois.

– Comme tu le sais sans doute, ce n'est pas mon choix, réponds-je sèchement.

– Parce que tu crois que c'est le mien d'assister à tes noces ! réplique Ginevra d'une voix cinglante. Je ne suis là que parce que mon frère a insisté. Je ne sais pourquoi il s'est mis en tête que tu étais la femme de sa vie. C'est mon devoir de lui servir de témoin, mais ne crois surtout pas que je me réjouis de t'avoir pour belle-sœur !

Tiens donc ! Si Ginevra est contre ce mariage, au lieu d'en être l'instigatrice comme je le pensais, je vais peut-être pouvoir l'utiliser pour convaincre Orlando d'abandonner son projet. Mais je me suis réjouie trop vite.

– Je lui ai dit qu'il ferait mieux de jeter ton arnaqueur de frère en prison. C'est sa place ! reprend-elle en me lançant un regard de vipère.

En face de moi, Orlando est resté silencieux. Il me fixe avec une intensité un peu effrayante. Nulle trace sur son visage du sourire triomphal et arrogant auquel je pensais avoir droit. Après m'avoir contemplée un moment, il pose la main sur mon genou et me murmure avec une voix si douce et pénétrante qu'elle me glace le sang :

– C'est bien Matilda, tu as fait le bon choix. Sois sûre que je ferai de toi la plus heureuse des femmes.

43. En route vers Vegas

Je garde les yeux baissés pour ne pas avoir à croiser les regards d'Orlando et de Ginevra assis face à moi. La limousine nous emmène à l'aéroport, où nous allons embarquer pour Las Vegas. Percy n'est pas revenu à temps ; je n'ai pas eu d'autre choix que d'accepter de suivre mon ex-fiancé dans cette ville où l'on marie n'importe qui en une seconde. C'était ça, ou Orlando envoyait mon frère en prison pour escroquerie. J'ai le ventre de plus en plus noué tandis que l'on s'éloigne de Florence. J'espère encore qu'il va arriver quelque chose avant l'embarquement, que Percy a bien une solution pour que Paul échappe au chantage d'Orlando, comme il semblait le penser avant son départ précipité. Par réflexe, je tâte la poche de ma veste : je me rends compte avec stupéfaction, puis horreur que j'ai oublié de prendre mon téléphone portable. J'ai dû le laisser sur la table, après le dernier appel d'Orlando ! Comment Percival et Paul vont-ils pouvoir me joindre maintenant ? Et comment vais-je pouvoir leur indiquer où je suis si nous n'allons pas à l'aéroport de Peretola comme je le leur ai dit ?

Putain, mais c'est pas vrai d'être aussi conne !

J'essaie de cacher ma colère, mais je ne peux m'empêcher de serrer les poings. Je surveille la route. Apparemment, nous prenons bien le chemin de l'aéroport, où je sais qu'Orlando a son jet privé. Je suis un peu soulagée. Il faut maintenant que je gagne du temps.

– Tu en veux ? me dit Orlando d'une voix cordiale en me montrant la bouteille de whisky qu'il tient à la main et qu'il vient de sortir du minibar dont la limousine est équipé.

– Non merci, réponds-je d'un ton sec.

Rien dans le contrat qu'il a concocté n'indique que je dois être aimable avec lui ; je suis censée l'accompagner partout pendant un an, certes, tenir mon rang d'épouse en public, mais s'il croit que je vais me montrer sympathique, il se met le doigt dans l'œil.

Autant qu'il ait dès maintenant un avant-goût de la vie qui l'attend avec moi à ses côtés !

Ginevra me regarde d'un air torve et tend son verre.

– Franchement, Orlando, je ne vois vraiment pas ce que tu lui trouves, dit-elle tandis que son frère la sert généreusement. Elle est d'un rabat-joie ! lance-t-elle avant de vider son verre d'un trait.

– Tais-toi Ginevra ! lui répond sèchement Orlando.

Piquée, Ginevra ouvre la bouche pour répliquer, mais choisit finalement de se taire.

J'adresse un sourire goguenard à ma future belle-sœur, qui me jette un regard assassin en retour. Elle feint ensuite de m'ignorer et se lance dans un long monologue sur les rencontres qu'elle a faites à Milan, pendant la Fashion week. Celle-ci vient de se terminer, avec le défilé de Mimi en clôture. Orlando y a passé moins de temps que sa sœur Ginevra, directrice de la communication du groupe de luxe Tascini,

dont il est lui-même président. Comme ils sont absorbés par leur conversation et plus par moi, je relève la tête et les observe.

Ces deux-là ont un lien qui les unit encore plus grand que celui du sang. Leur amour des affaires, leur passion pour le monde du luxe et ses intrigues les rapprochent, en font des alliés indéfectibles. Quand je sortais avec Orlando, leur complicité me mettait parfois un peu mal à l'aise, car autant Ginevra porte sa méchanceté et sa vanité en bandoulière, autant Orlando paraissait certes dur en affaires, mais par ailleurs un homme plein de qualités humaines. Je ne comprenais pas qu'ils soient si proches, qu'il lui passe les outrances de son comportement, mais je me disais que c'était uniquement par solidarité familiale. J'ai compris depuis qu'ils étaient bien plus semblables que ce que je croyais. Tous les deux ont particulièrement l'échec en horreur. Orlando a pris notre rupture comme tel ; et sa sœur n'a aucun scrupule à être sa complice dans ce chantage odieux censé réparer ce qu'il a ressenti comme une humiliation.

Soudain, alors qu'on approche de l'aéroport, Ginevra semble se souvenir de ma présence.

– Tu as bien pris ton passeport ? me demande-t-elle.

– Je... je pense, dis-je hésitante.

Je sais pertinemment que je ne l'ai pas. Comme je ne peux pas passer la frontière sans, j'espérais gagner un peu de temps. Je regrette que cette sorcière de Ginevra y ait pensé avant notre arrivée à l'aéroport.

– Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Vérifie, m'ordonne-t-elle.

Je fais semblant de fouiller dans mon sac pour perdre encore plus de temps et finis par prendre un air stupide.

– Non, je ne l'ai pas. Je l'ai oublié dans la précipitation...

Orlando serre les dents, mais ne me fait aucune remarque. Il appuie sur le bouton de l'interphone :

– Giuseppe, retournez au domicile de M^{lle} Delage.

Ginevra me gratifie d'un regard méprisant et se ressert une autre ration de vodka. Je vois les traces rouge sang de son maquillage sur le verre. Elle boit décidément beaucoup ; ce qui me rappelle ce qui m'a valu l'appel de Percy ce matin.

– Au fait, Ginevra, merci d'avoir prévenu Percy de mon mariage avec ton frère, dis-je d'un air innocent.

– Tu as fait quoi ? rugit son frère en se tournant vers elle.

Un instant décontenancée, Ginevra passe sa main dans sa crinière rousse, puis choisit la désinvolture.

– Eh ben oui, quoi, je l'ai appelé. J'avais un peu bu. Elle est là quand même, non ?

– Tu bois trop, je te l'ai déjà dit, tonne son frère.

– C'était pour la tester. Histoire de voir si elle savait tenir sa langue.

Orlando me regarde d'un air soupçonneux.

– Tu lui as dit quoi, à ton Lord ?

– Tu penses bien que j'étais prise au dépourvu. Tu m'avais dit de ne rien dire avant que l'on soit mariés. Mais ta sœur n'a pas pu retenir sa langue de vipère, dis-je d'un ton sec.

Orlando lance de nouveau un regard furibond à sa sœur. Si seulement je pouvais mettre la zizanie entre eux, ça ne pourrait que servir ma cause.

– J'ai bien été obligée de le reconnaître, continué-je. Je lui ai dit qu'on avait renoué et que tu avais su me convaincre de faire ma vie avec toi.

– Et il l'a cru ? dit Orlando, dubitatif.

Il va falloir que je le convainque ; sinon il risque de devenir très méfiant.

– Je lui ai dit que toi au moins, tu ne risquais pas la perpétuité.

Ça m'écorche les lèvres de dire ça de Percy, mais je ne pense pas révéler quoi que ce soit. Je suis à peu près certaine qu'Orlando est au courant de la menace de procès qui pèse sur Percival, et qu'une certaine presse a relayée. Mon soupçon est confirmé car Orlando ne me pose aucune question. Il se contente de froncer les sourcils d'un air soucieux.

La limousine s'est garée devant la porte de mon immeuble. Je jette un œil à la fenêtre de mon salon qui donne sur la placette et qui, à mon grand soulagement, n'est pas éclairée.

– Je t'accompagne, lance Orlando d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Depuis qu'il sait que Percy est au courant, il affiche une mine inquiète. Il doit pourtant savoir que Percy n'a pas l'autorisation de quitter le territoire britannique ; mais il se doute aussi que ce n'est pas ça qui le retiendrait s'il apprenait ce qui se trame ici.

Une fois passée la porte cochère, à l'abri des yeux de sa sœur, Orlando me saisit par le bras pour me forcer à le regarder :

– Matilda, je t'aime, me dit-il en posant sur moi un regard fiévreux. Peu importe ce que Ginevra pense de toi, tu ne dois pas avoir peur d'elle. Elle finira par comprendre que tu es la femme de ma vie.

– Si tu m'aimais, tu me laisserais libre de choisir, lui dis-je en le regardant droit dans les yeux. Tu voudrais que je sois heureuse, et peu importe si ce n'est pas avec toi.

Il me fixe un instant, et je crois lire dans son regard de la tristesse et de la rage mêlées, puis il relâche mon bras. Les jambes un peu chancelantes, je prends les escaliers qui mènent chez moi. Je trébuche exprès pour faire du bruit et alerter Paul.

– Orlando, tu peux allumer la lumière ? dis-je aussi haut qu'il m'est permis de le faire pour garder une voix à peu près naturelle et ne pas éveiller les soupçons d'Orlando.

Devant la porte, je fouille un moment dans mon sac, bruyamment, mais le regard irrité d'Orlando

m'empêche de continuer plus longtemps mon manège.

J'ouvre la porte et, à mon grand soulagement, tout l'appartement est plongé dans l'obscurité. Je ne sais pas si Paul est parti ou s'il est caché. J'ai tellement peur qu'Orlando tombe sur lui que je suis obligée de faire plus vite que ce que j'en avais l'intention.

– Je vais voir dans la chambre si le passeport s'y trouve, dis-je à Orlando, pas pour son information mais pour celle de Paul, s'il est là.

J'allume le couloir et fonce vers ma chambre, où je ne trouve personne. Je prends le passeport que j'avais déposé dans le tiroir de ma table de chevet et cours rejoindre Orlando.

– On peut partir pour l'aéroport, crié-je à Orlando, au cas où Paul serait caché dans la salle de bains ou la cuisine.

Orlando se tient immobile devant la porte du salon, fixant quelque chose. Je m'approche le cœur battant, et je me rends compte qu'il regarde le bouquet qu'il m'a envoyé, piétiné sur le sol.

– Je croyais que tu aimais les fleurs, dit-il d'un ton sarcastique, avant de se diriger vers la porte d'entrée et après avoir constaté que je tenais mon passeport à la main.

Je réalise dans la voiture que, dans la précipitation, je n'ai pas pensé à récupérer mon portable. Personne ne peut me joindre et je ne sais pas où sont Paul et Percy. Manifestement pas chez moi !

Tandis que je me réinstalle dans la limousine, je panique vraiment à l'idée que je ne les reverrai ni l'un, ni l'autre avant le décollage.

Alors, c'est ça qui m'attend ? Je vais VRAIMENT épouser Orlando ?

J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure. Je me prends à désirer un accident, un tremblement de terre, une attaque de zombies, d'extraterrestres, n'importe quoi pour que l'on n'arrive pas à l'aéroport. Et pourtant, le chauffeur finit par se garer devant le terminal des départs. Je n'arrive pas à croire que Percy n'ait pas trouvé de solution. Je regarde de tous côtés, tandis qu'un membre du personnel de l'aéroport nous fait passer la douane et nous escorte jusqu'à un minibus chargé de nous emmener au parking dédié aux avions privés. Mais pas de Percy, ni de Paul.

Le minibus s'arrête sur le tarmac. Ginevra descend en premier, un peu titubante. Elle a bu pendant tout le trajet. Avant de sortir par la portière ouverte par le chauffeur, je regarde Orlando, puis me penche vers lui pour lui murmurer à l'oreille :

– Orlando, réfléchis. Tu te déshonores par un acte pareil. Ça n'est pas digne de toi.

Il me regarde et je sens dans ses yeux comme un désarroi. C'est alors que j'entends une voix que je connais bien :

– Matilda chérie, alors, on prend l'air à Florence ? Je te l'accorde, le climat est bien plus agréable qu'à Londres.

Je ne peux en croire mes oreilles. Reginald !

Je saute de la voiture pour voir s'approcher Reggie en borsalino, sur son fauteuil roulant poussé par... mon frère Paul ? Il fait nuit, je vois les silhouettes des avions sur le tarmac, j'ai l'impression d'être dans la dernière scène de Casablanca. Je n'aurais pas été plus surprise de voir apparaître Humphrey Bogart.

Je me précipite vers eux, comme si on me libérait après une prise d'otage. Et franchement, c'est comme ça que je le vivais. Une vraie prise d'otage !

– Mais qu'est-ce que vous faites ici ? dis-je totalement ahurie.

Paul me regarde, tout sourire.

– Matilda, je te présente Julius, dit-il en me montrant Reggie, qui, de son fauteuil, me fait un petit salut en soulevant son Borsalino.

44. Coup de théâtre sur le tarmac

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? glapit Ginevra derrière moi.

L’espace d’un instant, je les avais oubliés, elle et son frère.

– Tiens, bonjour Ginevra, ravi de te revoir, s’exclame Reggie. Il était fabuleux le défilé de Mimi, n’est-ce pas ? Elle est vraiment très douée.

Reggie a croisé deux fois Orlando, mais il connaît depuis longtemps Ginevra, amie de sa sœur Penelope.

Je me retourne et je vois qu’Orlando est sorti du minibus. Il regarde Reginald d’un air méfiant. Quant à moi, je suis stupéfaite et intriguée.

C’était ça l’idée de Percival, faire passer Reggie pour Julius ?

Je comprends pourquoi Percy avait disparu si longtemps ; il a dû aller le chercher avec son jet (enfin, celui de l’ami de son avocat) à Milan, où il assistait au défilé de Mimi.

– Bonsoir Orlando, reprend Reggie. Paul, mon très cher ami ici présent, m’a dit que vous aviez un souci avec une toile que vous lui avez achetée, toile que je lui avais offerte.

– J’ai acheté une toile censée avoir été peinte par Julius, dit Orlando en le toisant. Vous prétendez être Julius, Reginald ?

– Je ne prétends pas, je SUIS Julius, dit Reggie d’un air satisfait. Et je vous remercie d’apprécier mes modestes œuvres ; ce qui montre que vous ne manquez pas totalement de sensibilité, même si les derniers événements tendent à prouver le contraire.

Je le regarde attentivement : Reginald plaisantait l’autre fois sur ses talents de comédien, mais je dois reconnaître qu’il est dans le rôle, pas du tout hésitant ou mal à l’aise.

– Écoutez, je connais son agent... commence Orlando.

– Francis, glisse Reggie avec un petit sourire.

– ... que manifestement vous connaissez aussi, continue Orlando sans paraître ébranlé, et il m’a affirmé avoir demandé à l’artiste Julius, qui a confirmé que cette « œuvre » n’était pas la sienne.

– Effectivement, dit Reggie sans se démonter, il m’a envoyé une photo, mais je n’ai guère fait attention. Que voulez-vous, j’ai l’impression de passer mon temps à authentifier ou pas des œuvres portant mon nom. Le choix de l’anonymat n’a pas que des avantages vous savez... Et puis, j’avoue, j’étais un peu éméché ce jour-là et en compagnie d’une superbe brune qui requérait toute mon attention. Je vous passe les détails, il y a des dames, dit-il en faisant un petit geste vers moi...

Heureusement que Mimi n’est pas là pour entendre ça ! Mais bon, c’est pour la bonne cause...

– Donc, effectivement, continue Reggie, ce tableau est de moi. Il date d’il y a plusieurs années. Disons que c’est une œuvre de jeunesse, si l’on peut dire vu mon âge. Je l’ai offerte à mon ami Paul avec qui j’ai beaucoup bu et fait la fête à l’époque, pour le remercier de sa charmante compagnie, alors que je ne connaissais personne à Florence, et de m’avoir fait découvrir les splendeurs de la ville.

– Et Matilda ne connaissait pas votre identité jusqu’ici ? dit Orlando d’un air suffisant.

– Matilda, ma chère, je te prie d’accepter mes excuses pour ces cachotteries, dit Reggie en posant un baiser sur ma main. J’avais bien l’intention de m’en ouvrir à toi, cependant, tu connais mon goût du jeu... Mais si j’avais pensé que cela t’amènerait sur ce tarmac, en partance pour Las Vegas contre ton gré, dit-il en glissant un regard sans aménité vers Orlando, je t’aurais tout dit il y a bien longtemps.

– Et moi aussi, ajoute Paul. Mais j’avais fait une promesse à Reginald.

Pas mal, leur petit scénario, mais cela ne me semble pas suffisant pour convaincre Orlando.

– C’est bizarre quand même, Penny ne m’en a jamais rien dit, laisse tomber Ginevra avec un rictus ironique. C’est pas le genre de chose qu’elle cacherait.

– Oh que si, si son silence lui rapporte beaucoup d’argent, réplique Reginald. Mes parents ne sont pas du genre généreux, et Penelope a un train de vie pour le moins dispendieux. En revanche, ce qu’elle n’a pas, c’est ce qu’on appelle un métier. En outre, à part son goût immodéré pour le luxe, que j’encourage honteusement, ma sœur a aussi un grand attachement pour son petit frère. Elle m’a toujours été loyale.

On se regarde en silence. Le personnel de l’aéroport qui s’affaire autour des appareils doit se demander ce que l’on fait tous les cinq nous faisant face sur le tarmac, les Tascini d’un côté, Paul, Reggie et moi de l’autre.

– Je peux appeler Francis tout de suite, si vous le souhaitez ? demande Reggie en sortant son portable.

– Je préfère le faire moi-même, dit Orlando, le visage pincé.

Il sort son téléphone.

Vaguement inquiète, je regarde Reggie, qui n’a pas l’air de s’en faire du tout.

C’est lui, Julius ? Le grand, le mystérieux peintre Julius ?

Je tombe des nues. Je nous revois tous les deux à l’exposition consacrée à l’artiste à la Tate Modern. Dire qu’il jouait les blasés, vantait les grands classiques censément supérieurs aux œuvres modernes, et notamment celles de Julius...

Encore pas complètement convaincue, je me tourne vers Orlando qui a réussi à joindre l’agent de Julius.

– Bonsoir Francis, je suis désolé de vous déranger, mais... j’ai devant moi quelqu’un qui dit être Julius. Non, je vous assure que ce n’est pas une plaisanterie. Pouvez-vous me le confirmer ? Bien. Il s’agit de M. Reginald Mancroft-Tennant.

Il reste un instant muet, le visage fermé en écoutant son interlocuteur.

– Très bien. Comment ? Oui, je vous le passe.

– Francis, comment vas-tu ? dit Reggie en s’emparant du téléphone que lui tend Orlando. Non, bien sûr, c’était une occasion tout à fait exceptionnelle. Je suis sûr que M. Tascini ici présent sera très discret, et que mon identité restera secrète, ajoute-il en souriant, tout en regardant Orlando dont le visage est défait. Nous sommes entre gens de bonne compagnie... Et M. Tascini a lui-même des petits secrets qu’il n’aimerait pas voir exposés ; il comprend tout à fait... Oui, c’est cela, c’est cette fameuse toile. Je ne l’avais pas bien regardée, je l’avais un peu oubliée, tu sais comment c’est... Absolument oui, à mon ami Paul. Oui, moi aussi, je trouve que j’ai fait du bon travail. Bien, je te laisse, à très vite alors.

Reginald est Julius !

Je suis abasourdie par la nouvelle, mais je n’ai pas le temps de m’y attarder. Je réalise que plus aucune menace ne pèse sur mon frère et que je suis libre. Je n’aurai pas à épouser Orlando !

Après un instant de stupeur, je sens une vague de soulagement me submerger. Sans réfléchir, je me jette sur Orlando et, avant qu’il puisse réagir, je lui mets une gifle retentissante. Blême, il porte la main à sa joue, mais ne cille pas.

– J’ai fait tout ça pour ton bien, me dit-il, parce que je t’aime.

– Tu es fou, Orlando, fou à lier ! explosé-je. Ça n’a rien à voir avec l’amour ! Tu te rends compte que tu m’as fait du chantage ? Je peux porter plainte contre toi !

Je suis hors de moi. Quarante-huit heures que je me retiens pour le salut de mon frère, mais plus rien ne m’arrête maintenant.

– Je ne t’ai jamais aimé Orlando, JAMAIS. J’ai fait une grosse erreur en me fiançant avec toi, je le savais quand j’ai rompu. Mais alors maintenant... tu me fais horreur ! Avec ton argent, tu crois que tu peux décider de la vie des gens, les utiliser comme des pions, acheter leur amour ? Mais reviens sur terre !

Je me tourne vers Ginevra, qui me regarde d’un air méprisant.

– Et toi alors ! Il n’y a que la haine et la jalousie qui te guident ! Tu te rends compte que tu es complice et que, si je veux, je vous envoie tous les deux en prison ? Et si vos avocats vous épargnent, vous ne pourrez éviter le scandale : c’en est fini de votre argent, de votre influence, de votre vie de luxe et même de vos amis. Tu crois que tu as des vrais amis ? Mais regarde-toi, tu es incapable d’avoir des sentiments pour qui que ce soit. Qui pourrait en avoir pour toi quand tu n’auras plus d’argent pour acheter leur compagnie ?

Ginevra est décomposée. Elle ouvre la bouche, et je ne doute pas qu’un flot d’insultes va en jaillir, mais son frère l’attrape par le bras et la tire en arrière.

– Monte dans la voiture. Tout de suite.

Ginevra le défie un instant des yeux, mais finit par céder au regard impérieux de son frère. Je suppose que la menace de perdre sa fortune l’a rendue plus obéissante que de coutume.

Gardant une maîtrise de soi remarquable vu les circonstances, Orlando se tourne vers Paul :

– Je suis désolé du malentendu, Paul.

– Malentendu ? Tu as fait chanter ma sœur, s'étrangle Paul.

– Je pensais que tu voulais m'escroquer, et à ma décharge, l'agent de Julius m'a encouragé à le penser en me disant que ce genre d'arnaques était monnaie courante. Je suis absolument navré de cette histoire. Je suis prêt à faire un chèque supplémentaire pour te dédommager.

Avec un incroyable aplomb, Orlando se comporte comme s'il réglait une transaction financière comme une autre.

– Je n'en veux pas de ton argent ! s'exclame Paul. C'est moi qui vais te rendre celui que tu m'as donné, et toi tu vas me rendre cette toile.

– Très bien, comme tu voudras, s'incline Orlando. Je te la fais livrer dès demain.

Puis se tournant vers Reggie :

– Je ne sais pas si les circonstances le permettent, mais je veux vous dire que j'ai une grande admiration pour votre travail.

– Mon travail est certes admirable, mon cher Orlando, mais les « circonstances », comme vous dites, vous rendent suffisamment répugnant à mes yeux pour que je ne goûte guère vos compliments. Votre amour de l'art me laisse circonspect. Si vous vous en servez pour contraindre des femmes, ça n'a rien d'honorable. Plutôt que le chantage, je vous conseillerais le mécénat.

Le visage d'Orlando devient de glace. Sans un mot de plus, sans un regard pour moi, il se tourne et s'engouffre dans le minibus.

Je regarde le véhicule s'éloigner, emportant avec lui la boule qui pesait dans mon ventre depuis près de deux jours. Je me sens légère, libre, heureuse. Je me jette au cou de Reginald.

– Merci, merci !

– Mais de quoi donc, me dit-il, un peu embarrassé par mes embrassades. Je n'ai rien fait. Juste être ce que je suis...

J'éclate de rire.

– Et moi, tu ne m'embrasses pas ? me demande mon frère.

Je me retourne vers lui :

– Tu plaisantes, j'espère ? Avec ce que tu as fait. Tu as de la chance, tu t'en sors bien, mais ce que tu as fait est inadmi...

– Matilda, je crois qu'il a compris la leçon, me coupe Reggie en me prenant la main. Pendant qu'on t'attendait, il a passé 20 minutes à s'excuser. J'en ai mal aux oreilles. S'il te plaît, réjouissons-nous plutôt pour l'instant de nous être débarrassés de ces deux créatures des ténèbres. J'aimerais bien que l'on quitte cet aéroport et que l'on aille retrouver Percy.

– Oh oui, Percy, où est-il ? m'écrié-je.

Dans la confusion, la surprise, je l'avais presque oublié.

– Il t’attend chez toi : je lui ai donné les clefs. C’était plus sûr pour lui, dit mon frère. Écoute, Matilda, je suis vraiment désolé de ce...

– Allons rejoindre Percy, on parlera dans le taxi, le coupé-je avec un petit sourire de soulagement, pressée de quitter cet endroit et de retrouver Percival.

– Percy a fait réserver une voiture adaptée à mon « cas » dit Reggie. L’avantage, c’est que nous pourrons discuter en toute intimité. Paul, tu ne vois pas d’inconvénient à prendre le volant ?

– Percy savait que tu étais Julius ? Mais il ne m’a jamais rien dit !

Une fois installée dans la voiture, je peux savourer ma liberté retrouvée, et comprendre enfin ce qu’il s’est passé pendant cette soirée chaotique.

– Ne lui en veux pas, Matilda, me dit Reggie. S’il ne t’a rien dit, c’est par loyauté envers moi. Je voulais le secret absolu là-dessus. Seuls lui, Penny et mon agent étaient au courant.

– Mais, dis-je soudain frappée par une idée, alors, ton oncle d’Amérique...

– ... n’existe pas, non. Je me le suis inventé pour expliquer mon nouveau train de vie. Mes sinistres parents sont certes nantis, mais ils sont bien vivants et accrochés à leur magot comme des moules sur un rocher, et ils le seront jusqu’à leur mort... J’ai imaginé cet oncle richissime car ma mère a des origines américaines, qu’elle dissimule autant qu’elle peut depuis qu’elle a épousé mon baron de père. Du fin fond de leur Yorkshire, ils n’ont jamais entendu parler de Julius, ni de ma subite opulence. Personne n’a contesté l’existence de cet oncle. Lady Margaret est une cousine de mon père, mais elle ne connaît pas vraiment la famille de ma mère, avec laquelle elle n’a aucun lien d’amitié ; ce qui prouve, si besoin est, quelle femme intelligente elle est ! Je la soupçonne d’avoir des doutes sur cet oncle providentiel, mais comme elle est d’une grande discrétion, elle n’en a jamais rien laissé paraître.

– Mais je ne t’ai jamais vu peindre. Où... oh, l’appartement du dessus !

– Exact. J’en ai fait un charmant atelier. Pas le terrible donjon pour vierges effarouchées que tu imaginais. Désolée de te décevoir, s’amuse Reggie avec son humour pince-sans-rire.

– Mais comment es-tu arrivé ici ? Avec Percy ?

– Oui, il savait que j’étais à Milan. Il est venu me prendre avec son jet pour faire plus vite. J’avais modestement pris un avion de ligne pour me rendre en Italie.

Heureusement que je lui avais dit que je partais ! Bref, il a fini par me retrouver, et nous sommes rentrés aussi vite que possible. Mais pas assez, donc il a appelé ton frère en arrivant à l’aéroport. Paul nous a rejoints et nous t’avons attendue, en priant pour que l’avion de ton ex-fiancé et ex-futur mari embarque bien ici et pas sur un aérodrome privé.

– J’espère que personne n’a vu Percy, dis-je, soudain inquiète.

– Il a été très prudent. Mais on s’est dit que même s’il avait envie de te voir, et presque autant de casser la gueule d’Orlando, il valait mieux qu’il parte avant votre arrivée.

– Percival ne peut pas s’éterniser à Florence. Les Tascini vont commencer à se poser des questions, se renseigner sur la façon dont tu es venu jusqu’ici... Il faut que l’on rentre dès ce soir.

– Tu vas porter plainte contre eux ? demande Reggie.

– Les Tascini ? Non, ça n’en vaut pas la peine, dis-je avec une grimace. Et puis Paul est bel et bien

coupable. Là, ils ont été obligés de s'incliner, ils étaient sous le choc. Mais s'il y a procès, ils ne se laisseront pas faire. Ils vont acheter les services de détectives, d'experts de l'art... Imagine qu'ils fouillent, qu'ils se rendent compte que tu n'es jamais venu à Florence à l'époque où la toile a été peinte. Bref, trop de mensonges, de déballage ; je préfère en rester là et ne plus avoir rien à faire avec eux.

Reginald laisse échapper un soupir.

– Je ne sais pas si ça va être très facile de les éliminer de ta vie. Tu vas créer une société avec Mimi. Et je ne crois pas qu'elle va couper définitivement les ponts avec son frère et sa sœur, remarque-t-il justement.

– C'est vrai, elle connaît leurs travers, mais elle est très attachée à eux, confirmé-je. Elle n'a plus ses parents, ils sont sa seule famille ; mais moi, je ne suis pas obligée de les fréquenter.

– Oui, tu as raison, dit Reggie en hochant la tête, ni moi non plus. Malgré son horrible famille, je compte bien revoir Mimi...

– En parlant de famille, dit Paul qui n'avait pas dit un mot depuis qu'il a pris le volant, j'espère que les parents ne sont pas encore rentrés...

J'avais complètement oublié !

Si mes parents sont rentrés chez moi et ont découvert Percy, ça a dû leur faire un sacré choc. Et encore plus s'il leur dit la raison de sa présence ici !

– Tu habites à quel étage Matilda ? me dit Reginald à brûle-pourpoint.

– Mais... au troisième, pourquoi ? m'étonné-je.

– Il y a un ascenseur ?

– Non pour... ah...

Je n'avais pas pensé au fauteuil roulant de Reggie. Ça va être compliqué pour lui de monter jusque chez moi.

– Ça n'est pas grave du tout, s'empresse-t-il de dire. Je préfère vous laisser à votre petite réunion de famille et aller à l'hôtel. Ces tribulations m'ont quelque peu exténué.

– Je suis désolé, Reggie, dis-je. J'ai gâché ton séjour... Tu étais venu pour Mimi...

– Ce n'est pas à toi de t'excuser Matilda, dit Paul. C'est moi le roi des cons, et vraiment, Reginald, encore une fois, je...

– Mais pas du tout, voyons. Arrêtez tous les deux, s'exclame Reggie. J'ai vu un superbe défilé et j'ai aidé une personne que j'adore : je ne pouvais pas rêver mieux, dit-il en me caressant la main. Mais maintenant, je ne suis pas contre un bon cocktail et un lit douillet. Paul, peux-tu me déposer à l'hôtel le plus cher de la ville ?

Puis, après une pause :

– Tu sais, Matilda, demain matin, il va falloir que j'explique à la charmante Mimi pourquoi j'ai fui notre dîner.

Mimi ! Même si j'ai voulu l'épargner jusque-là, je ne vais pas pouvoir lui cacher ce qu'il s'est passé avec son frère.

– Laisse-moi lui parler avant, dis-je. C'est à moi de lui expliquer tout cela, c'est mon amie. Je l'appellerai demain à la première heure.

– Très bien, dit Reggie d'un air satisfait. Et moi j'irai la consoler... On verra si j'en ai le pouvoir.

Paul s'est arrêté devant le Four Seasons.

– Paul, nous n'avons pas eu le temps d'en parler tout à l'heure, ton... disons « ton pastiche » est vraiment très réussi, reconnaît Reggie. Ça m'intéresserait de voir ton travail personnel. Je peux passer à ton atelier avant de regagner Milan ?

– Mais oui, c'est... un honneur, bien sûr, dit Paul ému.

Le peintre Julius est son idole, son modèle. Il admire son œuvre depuis des années. Être désormais dans le secret des dieux, connaître son identité et, qui plus est, le côtoyer a dû quelque peu le secouer. Il semble tout intimidé. C'est vrai que Reginald peut avoir une personnalité intimidante. Il a parfois une façon tellement étrange de s'exprimer et une maturité qui transparaît aussi dans sa peinture. Dire qu'il a un an de moins que Paul, qui en a 27... Personne, je pense, ne peut imaginer que le grand Julius n'est même pas trentenaire. Pourtant, ça fait déjà plusieurs années qu'il occupe le devant de la scène artistique. Quand il est apparu, ses œuvres étaient d'une telle force que tout le monde a cru qu'elles étaient d'un peintre dans la force de l'âge. C'est le propre des génies, non ?

– Je viendrai te chercher à 8 heures, dit Paul, qui est rarement levé avant 11 heures.

– À 10 heures, ça suffira, dit Reggie avec un sourire.

Puis se tournant vers moi :

– À très bientôt, ma belle. Va donc retrouver ton fiancé et retournez vite à Londres, avant que quelqu'un ne découvre qu'il a quitté le territoire. Je n'ai aucune tenue appropriée pour faire des visites en prison.

45. Adieu Florence

– Regarde donc qui on a trouvé ici ! s'exclame Maman du salon, alors que j'ouvre la porte de mon appartement.

Paul et moi échangeons un regard : nos parents sont déjà rentrés de leur dîner !

Manquait plus que ça...

Nous les rejoignons dans le salon où ils sont installés face à Percy. Je me jette dans les bras de mon fiancé. Je suis tellement heureuse et soulagée que cette horrible histoire de mariage à Las Vegas soit derrière nous. Sans un mot, mais avec un grand sourire, Percy me serre longuement dans ses bras. Mes parents nous regardent avec un large sourire compréhensif : ils doivent se dire que l'on est vraiment très amoureux pour montrer tant d'émotion après une séparation aussi courte. S'ils savaient par quoi on est passés et à quelle vie nous avons échappé !

– On est très contents d'avoir fait la connaissance de ton fiancé plus tôt que prévu, ma chérie, mais on n'y comprend plus rien, me dit ma mère. Tu ne devrais pas être déjà repartie ?

– Oui, c'est vrai. D'ailleurs, on doit partir tout de suite pour l'aéroport, m'empressé-je de dire.

– Mais enfin, je croyais que... ajoute Maman d'un air gêné, qu'avec l'enquête en cours... Enfin tu vois...

Ma mère est embarrassée d'en parler devant Percy, mais, pendant le déjeuner, j'ai tout raconté des difficultés qu'il traverse, et mes parents savent qu'il n'a pas le droit de quitter l'Angleterre.

Percival n'a manifestement rien dit des véritables raisons de sa présence ici. Je voudrais trouver quelque chose à répondre à ma mère, mais je ne sais qu'inventer. Et si je dis la vérité, elle va savoir ce qu'a fait Paul.

– Mais, je... c'est-à-dire... balbutié-je.

– Laisse, Matilda, ça suffit les mensonges, intervient Paul. Tu ne vas pas continuer à mentir pour couvrir mes conneries. Ça a déjà failli te coûter très cher.

Mes parents nous regardent tour à tour, interloqués. Discrètement, Percy va s'asseoir sur un fauteuil un peu en retrait. Paul demande à mes parents de se rasseoir. Ils obtempèrent, l'air soudain alarmé. Il faut dire que Paul n'a jamais eu l'air aussi grave de toute sa vie, même quand il s'est fait virer du lycée pour avoir fumé un joint dans les toilettes ! Une fois que nous sommes tous installés, Paul commence à parler. Il raconte tout, sa « mauvaise blague » à Orlando, le chantage de celui-ci et l'intervention de Percy et de Reggie. Ma mère ouvre de grands yeux, les mains sur la bouche, comme pour contenir un cri, tandis que mon père offre un visage courroucé.

– Tu n'as pas honte ? tempête-t-il une fois que Paul a terminé son récit. Tu te rends compte de ce que tu

as fait ? C'est une tentative d'escroquerie, pas une mauvaise farce comme tu sembles le croire. As-tu au moins conscience de ce que ta sœur a failli faire pour toi ?

– Papa, je me rends compte, je t'assure. Je suis désolé, vraiment, dit Paul, mortifié. J'ai vite compris que j'avais fait une connerie ; j'avais vraiment l'intention de tout dire à Orlando et de le rembourser, je te jure. J'attendais qu'il revienne à Florence.

– Cette crapule ! Ce monstre ! s'énerve ma mère. Dire qu'il va s'en tirer comme ça ! Mon Dieu, quand je pense à ce qui aurait pu se produire si...

Ma mère se lève subitement du canapé dans lequel elle s'était assise pour écouter la confession de Paul et se précipite vers Percy, qui se lève de son siège l'air un peu étonné.

– Percival, vous avez sauvé mon fils ! Et ma fille ! Venez là que je vous embrasse.

Elle le prend dans ses bras et le serre contre elle, avant de lui plaquer une bise retentissante sur la joue. Percy me regarde, un peu embarrassé mais aussi amusé par les effusions tout italiennes de ma mère.

Mon père se lève à son tour et vient lui serrer la main.

– Mon garçon, je vous remercie. Vous avez pris beaucoup de risques pour notre famille. Je ne vous en serai jamais assez reconnaissant.

– Je vous en prie, monsieur, dit Percy. J'aime votre fille et je ferais n'importe quoi pour elle.

– Et vous l'avez prouvé ! Si vous n'aviez pas déjà sa main, je vous l'aurais donnée ! dit mon père en éclatant de rire.

– Je suis désolé de ne pas avoir attendu votre retour pour vous la demander, dit Percy, un brin confus.

– Je plaisantais, répond mon père avec un bon sourire. Ma fille a dû vous dire que je ne suis pas du tout à cheval sur les usages. J'aurais été bien embarrassé si vous aviez débarqué chez moi pour me demander ma permission de l'épouser.

Je m'approche de Percy et le prends par la taille. Il entoure mes épaules de son bras.

– Je suis enchantée à la perspective de vous voir entrer dans notre famille. J'ai hâte que nous apprenions à nous connaître, dit ma mère en le regardant avec ravissement. Et à connaître votre fils, Julian. Matilda nous a déjà beaucoup parlé de lui. Elle l'adore, vous savez.

– Et c'est réciproque, dit Percy, avant de déposer un léger baiser sur mes lèvres.

– Bon, les amoureux, il va falloir filer maintenant, dit mon père. Je ne veux pas vous chasser, Percy, mais je ne voudrais pas que mon futur beau-fils se fasse arrêter avant son mariage. Ni après d'ailleurs.

– Tu as raison Papa, dis-je. On vous attend très vite à Londres, d'accord ?

– Je vais appeler le pilote du jet, dit Percy, en quittant la pièce pour aller téléphoner.

À peine Percy disparu, mon père prend Paul à part pour le sermonner, tandis que Maman se rapproche de moi, les yeux pleins d'étoiles.

– Il est vraiment beau ce Percival ! me murmure-t-elle. Et quelle allure...

Encore une qui est tombée sous le charme de Percy...

– Comme je suis contente pour toi, reprend Maman, enthousiaste. Pas seulement parce qu'il est

superbe, ce qui n'est pas négligeable je te l'accorde, plaisante-t-elle, mais parce que c'est un homme bien et très courageux. Et qu'il t'adore. Il n'y en a pas beaucoup qui aurait pris autant de risques à sa place.

– Je suis bien consciente de la chance que j'ai, tu sais, dis-je. Je l'aime tellement.

Percy rentre à ce moment dans la pièce.

– Chérie, il va falloir y aller. J'ai aussi appelé un taxi, il sera là dans cinq minutes.

Ma mère me prend dans ses bras pour me dire au revoir.

– Dire qu'on ne se voit pas pendant des mois et qu'on doit déjà se séparer... se lamente ma mère.

– Mais tu m'as dit que tu allais venir bientôt...

– Dès que possible, m'assure-t-elle. Peut-être même avant ton père car il doit reprendre son travail au CNRS. En attendant, on se téléphone, hein ? Appelle-moi dès que vous serez arrivés, pour me rassurer.

– Mais il sera tôt, tu seras sans doute en train de dormir.

– Ça, c'est loin d'être sûr. Il va me falloir un moment pour me remettre de mes émotions... Mais enfin, envoie-moi au moins un SMS.

– D'accord, Maman. À très vite.

Tandis que mes parents remercient encore Percy qui baisse la tête sous les flots de compliments, un peu gêné, Paul me prend dans ses bras :

– Encore une fois, me murmure-t-il, je suis désolé petite sœur. Mais crois-moi, j'ai fait une erreur et j'ai bien compris la leçon.

– Tu avais des circonstances atténuantes...

Il me regarde sans comprendre. Je lui souffle tout bas :

– Emily.

Paul prend un air navré et soupire.

– J'ai fait n'importe quoi, dit-il toujours à mi-voix. J'aurais dû comprendre que l'argent n'avait aucune importance pour elle. Tu aurais entendu le savon qu'elle m'a passé au téléphone... Je ne sais pas si elle acceptera de me revoir maintenant, après tout ça. Si elle ne me prend pas pour un escroc, elle doit me prendre pour un gamin attardé, inconséquent, stupide... et elle n'aurait pas tort.

– Si elle tient vraiment à toi, elle te pardonnera, comme je l'ai fait. Et si ça peut te consoler, je peux te dire que quand Orlando a appelé, elle était folle d'inquiétude pour toi.

Paul me regarde sans répondre, mais je vois que mes paroles lui ont mis un peu de baume au cœur.

– Tu sais, ce n'est pas une excuse pour ce que j'ai fait, je n'en ai aucune, mais je suis réellement amoureux d'elle. J'espère que je n'ai pas tout gâché.

– Tu auras l'occasion de te rattraper, dis-je, sincèrement touchée par l'aveu de mon frère. Viens dès que tu peux nous voir ; tu auras l'occasion de lui parler de vive voix. C'est toujours mieux qu'au téléphone.

– Je le ferai... dès que j'aurai mis de l'ordre dans ma vie. Je ne peux pas continuer à vivre comme un

étudiant, à pratiquer mon art en dilettante. La peinture, c'est toute ma vie tu sais... J'ai besoin de m'accomplir artistiquement, peut-être qu'après je serai plus fréquentable. Tu sais, je crois que même si je lui plais, Emily ne me prend pas très au sérieux. Et elle a raison. Enfin, elle avait raison. J'aime la peinture plus que tout, mais je ne m'y suis pas consacré comme j'aurais dû jusqu'ici. J'espère que quelques conseils de Reginald m'aideront à prendre un nouveau départ. Et ensuite, j'en prendrai un aussi avec Emily, si elle me l'accorde.

Je prends Paul dans mes bras.

– Bonne chance Paul, dis-je, attendrie. Et n'oublie pas que tu es le bienvenu chez nous.

– Je viendrai bientôt, me promet-il.

– Matilda, ma chérie, dit la voix de ma mère depuis la porte d'entrée, tu vas laisser ton fiancé rentrer tout seul ou tu vas te décider à partir ?

Nous sommes seuls avec le pilote dans l'avion qui nous ramène à Londres. Si c'est un grand modèle, pourvu d'un salon, d'une douche et même d'une chambre, il n'y a pas d'hôtesse comme on en trouve sur ce type d'appareil, car Percy devait voyager dans la plus grande discrétion. Ce qui n'est pas pour me déplaire : je ne suis pas mécontente de faire ce voyage en toute intimité avec Percival, après tout ce que nous venons de traverser.

– Tu avais besoin d'un lit et de draps en soie pour deux heures de vol ? dis-je pour le taquiner, alors qu'il m'a entraînée au fond de l'appareil, une fois le décollage passé.

La chambre est pourvue d'une porte coulissante qui la sépare du reste de l'avion. L'espace, assez étroit et bas de plafond, est occupé par un grand lit posé sur une sorte de plate-forme basse, et habillé de linge de soie crème. De chaque côté, deux hublots à hauteur d'yeux laissent paraître le ciel. Du moins de jour, car à part quelques lumières de temps en temps, il fait nuit noire et on n'y voit goutte.

Percy sourit.

– Je n'en demandais pas tant, je t'assure. Mais je suppose que c'est tout ce qu'Osmond avait de disponible dans son cercle d'amis. Je n'allais quand même pas me plaindre...

– Le propriétaire de l'avion ne risque pas d'être inquiet si... ça vient à se savoir ? dis-je, n'osant évoquer le risque de l'arrestation.

– Osmond m'a assuré qu'il avait tout organisé pour que personne d'autre que moi n'ait à subir les conséquences de mes actes. Et je lui fais confiance pour cela, comme pour le reste d'ailleurs, c'est le meilleur des avocats.

Il prend ma main et y dépose un baiser.

– Je n'en ai pas profité à l'aller, dit-il en me montrant le lit. Je n'étais pas exactement détendu. Mais maintenant que tu es là... fait-il avec un sourire plein de sous-entendus.

– Tu veux qu'on fasse une sieste ? dis-je en m'asseyant au bord du lit.

– Pas exactement, répond Percy en venant me rejoindre.

– Tu ne veux pas faire l’amour quand même ? Avec le pilote à bord ?

– Hum... fait Percy en mettant une main sur ma cuisse. Je crois qu’il a mieux à faire que de venir nous épier, tu ne crois pas ?

– J’espère ! dis-je en riant.

Percy m’attire à lui et me donne un long baiser qui me fait devenir toute chose.

– Tu l’as déjà fait ? lui dis-je tout bas.

– Quoi ?

– Allez, ne fais pas l’innocent. Tu as déjà fait l’amour dans un avion.

Percy hésite à me répondre.

– Je te promets que je ne serai pas jalouse. Tu peux me dire la vérité.

– O.K. Je fais bien partie du « club des 10 000 », reconnaît-il.

– 10 000 quoi ? Partenaires ? dis-je en ouvrant des yeux ronds.

Percy éclate de rire.

– Mais non, pour qui me prends-tu ? J’ai bien vécu, certes, mais pas à ce point ! Je parle du fameux club des personnes qui ont fait l’amour à plus de 10 000 mètres d’altitude. Et pas en montagne... Mais je n’en tire pas de gloire particulière. D’autant que c’est beaucoup plus facile quand on a un jet privé que sur un avion de ligne, dit-il, taquin.

Bon. J’ai dit que je ne serai pas jalouse...

Je sais bien que Percy a un passé chargé côté femmes, mais j’aime mieux ne pas imaginer ce qu’il a pu faire avec d’autres que moi. J’aurais mieux fait de ne pas demander ; j’ai toutes sortes d’images qui se présentent à moi maintenant, dont certaines incluant des hôtesse de l’air coquines...

– Matilda, dit Percy doucement en caressant mes cheveux, je ne vais pas te dire que je n’ai couché avec aucune femme avant toi, mais ce que je peux te promettre, c’est que ce que j’ai connu avant de te rencontrer ne ressemble en rien à ce que je vis avec toi. Faire l’amour avec quelqu’un que l’on aime vraiment n’est en rien comparable à coucher avec quelqu’un pour qui on ne ressent rien. Alors pour moi, si l’on doit faire l’amour dans un avion, dans une forêt, sur un bateau, en haut de la Tour Eiffel...

– Tu as déjà fait l’amour en haut de la Tour Eiffel ? dis-je, stupéfaite.

Percy éclate de rire.

– Mais non ! Je veux dire que quelles que soient les circonstances, même si je les ai déjà connues, avec toi ce sera comme si c’était la première fois.

Je le regarde un instant ; je vois qu’il est absolument sincère, et ça me fait fondre.

– Bon alors... Je veux bien faire partie du « Club des 10 000 ».

Je m’allonge sur le lit et l’attire à moi ; je sens sa chaleur tout contre mon corps, et je m’embrase

illico. Pas de doute, que ce soit sur terre ou dans les cieux, Percival me fait toujours beaucoup d'effet. Son parfum musqué m'étourdit plus que l'altitude, et je n'ai qu'une envie à cet instant précis : qu'il me fasse l'amour.

Percy s'allonge sur moi et me donne un baiser long, profond. Je glisse mes mains sous sa chemise pour caresser son dos large et musclé, tandis qu'à travers le fin tissu de mon haut, je sens ses doigts caresser mes seins qui durcissent à ce contact. Je me sens déjà humide, et c'est à regret que je le vois s'écarter de moi.

– Eh ! Où vas-tu ?

– Pas très loin, rassure-toi.

Percy se lève et je le vois s'éloigner vers la partie salon de l'avion. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais elle est pourvue d'un minibar duquel Percival sort une bouteille de champagne. Il saisit deux flûtes et revient souriant avec son butin.

– Décidément, l'ami d'Osmond sait vivre, dis-je, amusée, en m'asseyant sur le bord du lit.

– Un peu de champagne ferait-il plaisir à mademoiselle, me demande-t-il en adoptant un ton très professionnel.

– Hum... volontiers. Et je prendrais bien le steward avec, dis-je en le regardant avec des yeux gourmands.

– Tout ce que mademoiselle voudra, me répond-il d'un air sensuel.

Je suis sûre que si Percy officiait en tant que steward sur un avion de ligne, il aurait beaucoup de succès. Plus d'une essaierait d'entrer dans « le club des 10 000 » en sa compagnie !

Il se penche vers moi et me donne un baiser. Je le retiens et entreprends de défaire sa chemise. Il se laisse faire sans opposer la moindre résistance. Je caresse son torse glabre dont la peau douce est à peine marquée d'une fine cicatrice, souvenir de l'accident d'avion. Mes mains s'arrêtent à sa ceinture, que je défais avant de déboutonner son pantalon, que je fais descendre jusqu'aux genoux. Percy se recule et, comme il a les mains occupées par la bouteille et les flûtes, je l'aide à s'en débarrasser totalement. Puis je prends les verres pour qu'il puisse faire sauter le bouchon du champagne et nous servir.

– À nous ! dis-je en levant mon verre vers lui.

Je bois plusieurs gorgées du délicieux vin pétillant. Les petites bulles me montent rapidement à la tête. Comme toujours quand je suis en avion, un rien d'alcool me grise très vite. Assise sur le lit, appuyée sur mes coudes, tenant d'une main mon verre à moitié plein, je ferme les yeux pour me laisser aller aux sensations que me procurent les lèvres de Percy. Agenouillé devant moi, il a remonté ma jupe et embrasse mes cuisses, mes genoux, mes mollets. Il déchausse mes pieds et les porte l'un après l'autre à ses lèvres. La tête renversée en arrière, un demi-sourire aux lèvres, je le sens remonter jusqu'à mon entrejambe. Il fait glisser ma culotte sans que je proteste ; au contraire, j'ai légèrement soulevé mes fesses pour l'aider. Percy revient enfouir sa tête entre mes cuisses et la tête sous ma jupe. Il lape mon sexe mouillé qui irradie de bonheur.

Je me laisse faire avec délectation, tout en terminant mon champagne. Est-ce les vibrations de

l'appareil ou la situation inaccoutumée ? J'ai l'impression que mes sensations sont multipliées. À travers mes paupières à demi closes, je garde un œil sur la porte de la cabine que j'aperçois du lit, car Percy a laissé ouverte la porte coulissante. Je me doute bien que le pilote ne va pas abandonner son poste, mais j'ai une petite appréhension. Je suis à la fois excitée par sa présence et gênée à l'idée qu'il doit imaginer (et à raison !) que nous nous livrons à des jeux érotiques dans son dos pendant que lui garde le cap.

La langue experte de Percy me fait cependant vite oublier mon embarras et mes craintes. J'écarte davantage mes cuisses et presse mon sexe contre sa bouche, tandis qu'il suce avidement mon clitoris. Le plaisir devient encore plus intense quand il introduit un doigt en moi, qu'il fait aller et venir à un rythme croissant. Le vacarme du moteur recouvre heureusement mes gémissements de plus en plus forts, et je jouis sans retenue, le corps secoué de spasmes, tandis que je lâche le verre vide qui glisse sur le matelas.

L'orgasme a été violent, et je mets un peu de temps à reprendre mon souffle, mais je me rends vite compte que le désir est loin d'être éteint.

– Tu crois que ça compte, ce que tu viens de me faire, pour entrer dans ton « club » ? dis-je, d'un air faussement innocent.

Je regarde avec un certain trouble Percy qui s'est redressé pour retirer son caleçon.

– Je ne suis pas sûr... dit Percival d'un air très sérieux. Mais nous allons faire ce qu'il faut pour que tu sois admise.

Son pénis dressé affiche un appétit semblable au mien. Je me penche en avant pour le prendre dans la bouche. Les mains crispées sur les fesses rondes et musclées de Percy, je caresse son sexe de la pointe de ma langue. À son regard troublé, je sais que Percival apprécie particulièrement cette caresse. Devenant plus hardie, j'empoigne son pénis et le mets dans ma bouche pour en suçoter le gland. Je sens ses fesses se contracter sous mes doigts tandis qu'il s'arc-boute contre moi. Il me laisse faire un certain temps avec un air d'extase, avant de me repousser doucement.

– Tourne-toi, me demande-t-il d'une voix rendue rauque par l'excitation.

Sans me faire prier, je me mets à quatre pattes sur le lit, la croupe tendue. Percy me donne une petite tape sur mes fesses. Je laisse échapper un « Aïe ! », mais seulement pour la forme.

– Je t'ai fait mal mon amour ? Attends, je vais me faire pardonner, dit Percy.

Je sens comme une douce chaleur sur mes fesses au moment où Percy vient y poser ses lèvres, tandis que ses doigts viennent chatouiller mon sexe. J'ondule sous ses attouchements qui m'embrasent de nouveau.

J'ai très envie que Percy me pénètre et je me retourne pour le presser du regard. Il s'agenouille derrière moi. Après avoir un instant promené son membre dans la tiédeur de ma fente, il l'introduit dans mon vagin, m'arrachant un long gémissement. Il se tient un instant sans bouger, mais nos corps tressaillent avec les vibrations de l'avion que je sens se propager en moi. Ma tête touche presque le plafond de l'appareil.

Percy, les mains agrippées à mes hanches, commence un lent va-et-vient dans mon sexe que je sens largement ouvert. Appuyée sur mes mains, la tête rejetée en arrière, je roule des fesses pour mieux diriger son membre en moi. Chaque secousse de Percy et de l'appareil, qui semble en proie à de légères turbulences, me donne un plaisir indicible qui me met presque en transe. Les vibrations sont plus importantes dans un petit avion que dans un grand, et j'ai davantage la sensation du vide au-dessous de moi que sur un vol commercial. Le danger est plus palpable, et je dois reconnaître que la pointe d'effroi rend les choses plus intenses.

Je me redresse et colle mes mains au plafond de la carlingue qui frôle ma tête pour garder l'équilibre, suffisamment cambrée pour que le membre de Percy demeure planté en moi. Il lâche ma taille pour agripper mes seins, et je sens son torse contre mon dos tandis que ses à-coups se font de plus en plus forts. Je devine qu'il est sur le point de jouir, et je suis moi-même pas loin de la jouissance. Dans le reflet du hublot, je nous vois parfaitement emboîtés et haletants, et ce spectacle très cru attise le plaisir qui bientôt me submerge tout à fait.

– C'était bon, me susurre Percy à l'oreille, tandis que nous reprenons notre souffle, allongés l'un près de l'autre sur le lit défait.

– Mmmmm... c'est vrai. Je sens que je vais adorer ce club des 10 000. Tu en connais d'autres, de ces clubs très fermés ? Parce que je suis intéressée, dis-je en plaisantant.

– Hum... attends un peu, fait Percy en fronçant les sourcils. On peut essayer celui de ceux qui l'ont fait à Buckingham Palace.

– Sérieusement ? dis-je en me redressant sur un coude. Tu l'as fait à Buckingham ? Avec qui ?

– Non, je n'ai pas eu ce plaisir, dit Percy en souriant, mais je peux m'arranger pour que cela arrive. J'ai quelques relations, tu sais. À moins que tu ne préfères la Chambre des Lords ?

– La Chambre des Lords ? m'exclamé-je. Je serais trop impressionnée pour y faire quoi que ce soit !

– On n'est pas obligés de le faire pendant une séance en présence de la Reine, plaisante Percy, avant de déposer un baiser sur mon sein.

Je passe mes bras autour de son cou.

– Tu me donnes tellement de plaisir, Percy. J'ai toujours envie de toi. Je crois que je suis totalement obsédée par ton corps, ta peau. J'ai toujours besoin de sentir tes mains sur moi... Je ne sais pas comment j'aurais fait si j'avais dû me passer de toi pendant un an, dis-je en grimaçant à cette perspective.

– Moi qui croyais que c'était le charme de ma conversation qui allait te manquer le plus, dit Percy, faussement outré. Alors qu'en fait, je ne suis qu'un objet sexuel pour toi...

– Oh, tu peux parler toi ! Moi je n'ai pas mon téléphone portable rempli de photos de toi déshabillé, dis-je en repensant à la séance de photos érotiques à laquelle nous nous sommes livrés à Florence avant mon supposé départ pour Las Vegas.

– Merveilleuses photos en effet, dit Percy. J'aurai au moins gagné ça dans cette pénible histoire. Je doute que tu aurais accepté de poser dans d'autres circonstances. Je me demande d'ailleurs pourquoi tu as cédé. Mademoiselle avait-elle peur que je l'oublie pendant son absence ? demande-t-il pour me taquiner.

– Un peu oui, dis-je en rougissant. Mais puisque nous ne serons pas séparés, j'aimerais mieux que tu les effaces maintenant. On ne sait jamais.

– Tu es folle ? Me débarrasser de tes jolis tétons, de tes petites fesses délicieuses ? Maintenant, je les aurai toujours avec moi. Elles me tiendront compagnie lors de réunions un peu trop ennuyeuses...

- Mais si tu perds ton téléphone et que quelqu'un tombe dessus ?
- Ce quelqu'un aura bien de la chance, dit Percy goguenard.

Inquiète à cette perspective, je me redresse sur le lit pour aller prendre le téléphone de Percy. Mais il a deviné mes intentions et me rattrape au vol. J'essaie de me dégager, mais il me retient d'une poigne ferme et douce à la fois. Je réalise que ce joyeux corps-à-corps a de nouveau mis le feu à mes sens. Et apparemment, je ne suis pas la seule à être émoustillée.

– Ne bouge pas d'ici ma jolie, dit Percy d'une voix changée par le désir, en me maintenant sous lui, une main tenant mon poignet, l'autre posée sur un sein. Je n'en ai pas encore fini avec toi.

J'espère bien...

46. Dans les griffes de la justice

– Nous abordons la descente vers Luton. Merci de bien vouloir attacher votre ceinture.

La voix du pilote dans le micro me fait sursauter. Je me suis assoupie dans les bras de Percy. À regret, je rejette le drap qui couvre nos corps nus. Cette parenthèse sensuelle m'a fait oublier la réalité. J'avais l'impression que, suspendus dans les airs, nous étions intouchables, à l'abri de tout et de tous. Mais maintenant que l'avion amorce sa descente vers le territoire britannique, une certaine angoisse m'envahit, que j'essaie de cacher à Percy. Il a certes quitté le pays sans problèmes, mais il s'est mis de fait hors la loi ; j'espère que son retour se fera de manière aussi discrète, et que nous pourrons rejoindre Amberdel sans encombres. Si Percy est anxieux, il le cache bien. Il me regarde avec un grand sourire tandis que je me rhabille.

– Tu comptes débarquer tout nu ? dis-je en lui jetant sa chemise. Au fait, pourquoi on débarque à Luton ? C'est où ?

– Au nord de Londres. Luton a l'avantage d'être ouvert toute la nuit et d'accueillir ce genre de jets, mais ce n'est pas l'aéroport londonien le plus proche d'Amberdel. Je crois qu'il vaut mieux que l'on fasse une pause à Londres, dit-il.

– Bien sûr. Dis donc, tu as dit quoi à ta mère et à ta grand-mère en quittant le château ?

– Que je venais te rejoindre. Tu vois, je n'ai pas menti, répond-il en souriant. Elles te croyaient encore à la maison.

Tandis que je me réinstalle dans mon siège et boucle ma ceinture, je repense à ce qu'il s'est passé avant qu'Orlando ne m'appelle. Il me semble que c'était il y a un siècle, alors que cela fait moins de quarante-huit heures !

Emily, Reggie et moi avons monté un plan pour essayer de blanchir Percy et éviter qu'il ne se retrouve accusé du meurtre de son épouse Charlotte et entraîné dans un procès dont il sortira forcément meurtri, même s'il est reconnu innocent ; ce dont nous sommes tous les trois absolument convaincus. Nous sommes également persuadés que Douglas, ex-meilleur ami de Percy et amant de Charlotte, qui est à l'origine de l'accusation contre Percy, a menti. Il a fourni à la police une lettre de Charlotte disant qu'elle avait peur de Percy et qu'il voulait la tuer. Je ne peux pas croire que cette lettre soit véridique, et je suis sûre que Douglas nous cache bien d'autres choses qui pourraient innocenter Percy. Selon moi, il a été instrumentalisé par les Connelly, les parents de Charlotte, qui ne pardonnent pas à Percy la mort de leur fille dans cet accident d'avion qu'il pilotait. À moins que ce soit Douglas qui les manipule pour se venger de Percy, à cause duquel son mariage avec Emily a été annulé. Quoi qu'il en soit, le plan dont Reggie a eu l'idée prévoit qu'Emily renoue avec Douglas, qu'elle lui fasse croire qu'elle veut toujours l'épouser. Une fois le rapprochement fait, il nous sera plus facile de fouiller le passé et les placards (au sens symbolique comme littéral !) de Douglas et de découvrir ce qu'il y cache.

Maintenant que mon frère est sorti d'affaire et que je suis débarrassée à tout jamais (je l'espère !)

d'Orlando, je vais pouvoir me consacrer entièrement à ce projet : innocenter Percy. Je ne lui en ai pas parlé : notre trio a décidé de garder ses intentions secrètes. Je ne suis pas sûre que Percy goûterait nos manigances. Tel que je le connais, il ne tolérerait pas qu'Emily se rapproche de cette ordure de Douglas, même si c'est pour le sauver lui. D'ailleurs, je l'avoue, je ne suis pas non plus très emballée à l'idée qu'Emily se rapproche de Douglas. J'ai dû moi-même côtoyer de nouveau Orlando, et ça a été une épreuve. Je dois en parler à Emily, m'assurer qu'elle a bien réfléchi à toutes les implications du plan de Reggie.

L'avion se pose sur la piste et roule jusqu'à son point de stationnement.

– Monsieur Polmard, je crois que nous avons un comité d'accueil, dit la voix inquiète du pilote dans le micro, avant même que nous ayons détaché nos ceintures.

Polmard est l'identité qu'a prise Percy pour pouvoir quitter le pays. Je le regarde, paniquée. Je vois son visage se fermer, mais il reste impassible.

– Percy, qu'est-ce qu'il se passe ?

– Je ne sais pas, répond-il calmement.

L'avion s'étant immobilisé, Percy se rend dans la cabine du pilote, en attendant que le personnel de l'aérodrome vienne installer la passerelle pour que nous puissions sortir. Je suis restée assise, tétanisée. Percy revient me voir, le regard grave.

– C'est la police.

– La police ! répété-je, affolée. Mais comment ont-il su ? Percy...

– Je suppose que j'ai été dénoncé.

– Mais par qui ?

– Soit les Connelly m'ont pisté, soit les Tascini ont fouiné et ont su que c'était moi qui avais récupéré Reggie à Milan. Peu importe maintenant.

Je suis effondrée.

– C'est ma faute, ma faute... dis-je en prenant ma tête entre mes mains.

Percy s'agenouille près de mon siège et met sa main sur ma cuisse.

– Matilda, ressaisis-toi, je t'en prie. Je savais les risques que je prenais. Il ne faut pas que tu craques, j'ai besoin que tu sois forte. Pour moi, pour Julian. Tu m'entends ?

– Oui, oui bien sûr, dis-je en essayant de reprendre le dessus.

– Bien. Ils n'ont rien contre toi, ils te laisseront partir. C'est après moi qu'ils en ont. Dès que nous serons sortis, je compte sur toi pour appeler Osmond. Tel que je le connais, il sera au commissariat avant moi. Je suis sûr qu'à la minute où il m'a aidé à passer la frontière, il avait déjà un plan pour que je ne m'en sorte pas trop mal si j'étais pris. Après tout, ce n'est pas un délit de fuite, puisque je suis rentré. Cela prouve que je n'ai rien à cacher.

– Oui, bien sûr. Je... je vais appeler Osmond.

– Bien. Préviens ma mère et Grand-Ma ensuite. Va à Amberdel ou demande à l'une ou l'autre, ou à Emily, de rester avec toi à Londres. Je ne veux pas que tu restes seule.

Percy me caresse tendrement les cheveux.

– Tu verras, on s’en sortira.

Il attire mon visage vers lui et pose un long baiser sur mes lèvres. Il se redresse et passe sa veste. Dévastée, je me lève, les jambes flageolantes. Je récupère mes affaires et je suis Percy jusqu’à la porte de l’avion. Il fait encore nuit dehors. L’aube n’est pas levée. Percival se tourne vers moi et me prend la main. Je la serre de toutes mes forces et trouve le courage de descendre sur le tarmac, où attend un petit groupe d’hommes.

– M. Spencer Cavendish, vous êtes en état d’arrestation...

J’ai les oreilles qui bourdonnent. J’entends vaguement que Percy est arrêté pour non-respect de son assignation au sol britannique et qu’il va être écroué. Tout se passe très vite, nous sommes séparés et je les regarde l’emmener, menotté, comme si c’était un dangereux criminel, tandis qu’un responsable de l’aéroport me conduit jusqu’à un salon privé. Je dois vraiment être dans un piteux état, car il m’apporte un verre d’un alcool fort, que j’avale d’un trait sans me poser de questions. Je manque m’étouffer. Cela a au moins le mérite de me tirer de l’espèce de brouillard dans lequel j’avais sombré. Je sors précipitamment le portable de mon sac. Heureusement, Osmond ne coupe pas son téléphone la nuit et il répond très vite à mon appel. Il a dû voir que c’était moi et, vu l’heure, il doit se douter de l’objet de mon appel.

– Matilda ? C’est Percy ? demande-t-il d’une voix inquiète.

– Oui, parviens-je à articuler, alors que je sens les larmes monter. C’est Percy.

47. La promesse impossible

– Maman !

Ma mère vient d'apparaître dans le hall d'arrivée de la gare de St Pancras que je scrute anxieusement depuis un quart d'heure. Elle débarque de l'Eurostar, en provenance de Paris. Je la vois me chercher des yeux, et je cours vers elle. Elle me prend dans ses bras et me serre très fort.

– Ma chérie... dit-elle doucement en me caressant les cheveux.

Rien que d'entendre sa voix, de sentir sa présence bienveillante, je me sens déjà mieux ; j'ai l'impression que mes forces reviennent. Elles ont été rudement mises à l'épreuve ces derniers jours. Percy n'a toujours pas été relâché, malgré les efforts d'Osmond ; il a enfreint l'obligation de quitter le territoire britannique, alors qu'il est suspect dans une affaire de meurtre, et devait se rendre disponible pour d'éventuels interrogatoires tant que l'enquête n'est pas close. Et qui plus est, il a passé la frontière en utilisant de faux papiers. Osmond se démène pour le faire relâcher sous caution, arguant du fait qu'il est rentré de son propre chef en Angleterre, mais les autorités judiciaires ne semblent pas prêtes à le relâcher. La seule bonne nouvelle, c'est que l'enquête sur l'accident qui a causé la mort de Charlotte, qui est toujours en cours, n'a pas pour l'instant conduit à son inculpation pour meurtre. Si ça devait être le cas, il n'y aurait pas de versement de caution possible. Il faudrait attendre le verdict du procès qui pourrait durer très longtemps... J'en frissonne rien que d'y penser !

Je ne veux pas m'effondrer devant Maman. Je m'efforce de sourire et l'entraîne hors de la gare où nous attend le chauffeur de Percy pour nous ramener à Mayfair.

Lavinia, qui a quitté Amberdel pour Londres dès que je lui ai annoncé l'arrestation de son fils, a insisté pour que je vienne m'installer chez elle à Piccadilly, mais j'ai refusé. Elle vient souvent me voir, entre deux rendez-vous avec des gens influents de sa connaissance (dont des ministres !), pour essayer de faire hâter la libération de son fils. Elle se démène du matin au soir, passe des heures à parler stratégie avec Osmond, mais, pour l'heure, ses efforts n'ont pas été couronnés de succès. Emily est venue me tenir un peu compagnie, mais je l'ai renvoyé à ses chevaux et à Lady Margaret qui a été très secouée par l'arrestation de Percy. Emily devrait revenir sous peu à Londres pour revoir Douglas, si Reggie, qui est rentré d'Italie et travaille à leur rapprochement, parvient à ses fins.

Je dors mal la nuit, je ne mange presque plus, je ne quitte pas mon téléphone, toujours dans l'attente d'un appel de Percy ou au moins d'Osmond. J'ai l'impression d'être revenue à la case départ, quand Percy a été placé en garde à vue. J'espérais bien ne pas revivre ce cauchemar, et pourtant, je n'ai pas attendu longtemps avant d'y être de nouveau confrontée. Comme lors de ce premier épisode sinistre, Eugene, le majordome de Percy est très attentionné. Il me fait servir des repas qui, bien que composés des mets que j'aime le plus, repartent en cuisine à peine entamés ; il veille à ce qu'il y ait pour le petit-déjeuner des viennoiseries françaises, que je goûte du bout des lèvres pour lui faire plaisir.

L'arrivée de ma mère est un soulagement. Pourtant, j'ai refusé plusieurs fois sa proposition de venir me rejoindre. J'ai insisté pour qu'elle reste à Paris où elle vient à peine de se réinstaller, mais elle n'en a fait qu'à sa tête et ne m'a pas écoutée. Et heureusement ! Elle ne m'a prévenue de son arrivée que ce matin, alors qu'elle embarquait dans le train gare du Nord, à Paris. Cette annonce m'a redonné un coup de fouet, et j'ai compté les minutes jusqu'à son arrivée.

J'ai toujours été très proche de ma mère, et les quelques années passées en Italie loin de mon père avec seulement elle et mon frère nous ont encore rapprochées. Elle a une vitalité et un optimisme qui m'ont toujours portée. Elle est forte, positive, douce et bienveillante. J'ai toujours pensé que c'était la meilleure des mères. Je ne voulais pas l'avouer, mais c'est vraiment d'elle dont j'avais le plus besoin à mes côtés dans ce terrible moment.

– Merci Maman d'être venue. Si tu savais comme ça me fait du bien ! dis-je tandis que la voiture prend la direction de la maison.

– Mais ne me remercie pas, ma chérie. Ma place est ici, avec toi. Ton père en aurait fait tout autant s'il avait pu, mais impossible pour lui de quitter son poste alors qu'il vient juste de revenir d'un congé sabbatique. Mais il compte bien nous rejoindre bientôt.

Je ne peux détacher ma main de la sienne.

– J'aurais tellement aimé te revoir dans d'autres circonstances, soupiré-je.

– Ne t'en fais pas, je suis sûre que nous aurons bientôt l'occasion de nous réjouir. Je n'ai aucun doute à ce sujet. Je sais que Percy est un homme bien ; il sera bien vite lavé de ces honteux soupçons. Après ce qu'il a fait pour toi et ton frère, comment peut-on imaginer qu'il soit un meurtrier ? C'est ridicule.

Manifestement, le club des supporters de Percy a un nouvel adepte !

Son assurance me fait plaisir et m'encourage.

– Comment voulais-tu que je reste à Paris alors que tu te retrouves dans cette situation ? Je me sens d'autant plus concernée, reprend-elle, que c'est à cause de mon fils que Percival se retrouve où il est. Je suis en colère contre Paul, tu ne peux pas imaginer !

– Le mal est fait, dis-je, amère. Ça ne sert à rien de lui faire des reproches, Maman. Ce n'est pas ça qui va sortir Percy de prison.

– La seule bonne chose dans cette histoire, dit ma mère, c'est que Paul a compris la leçon. Je pense qu'il a mûri d'un coup. Il était temps, tu me diras ! Quand j'y réfléchis, je me demande si je peux lui reprocher sa légèreté. C'est sans doute ma faute, je l'ai trop couvé, je suis passée sur trop de choses, j'ai été trop indulgente avec lui...

– Mais non, Maman, tu as été et tu es une mère merveilleuse. Ce que fait Paul n'est plus de ton ressort. Ce n'est plus un enfant...

Maman pousse un long soupir, avant de me demander :

– En parlant d'enfant, et Julian ? Tu l'as vu ?

Je secoue la tête.

– Je n’ai pas pu. Je me suis rendue plusieurs fois au jardin où je l’avais vu la dernière fois, mais sa baby-sitter a dû avoir des ordres et ne l’y emmène plus après l’école. Je voulais aller trouver directement ses grands-parents, mais Osmond, l’avocat de Percy, me l’a déconseillé. Au vu du dossier, il préfère que l’on n’attise d’aucune façon l’animosité des Connelly. Mais il a quand même réussi à négocier un appel par jour à Julian pour notre famille, puisque Percy ne veut pas l’appeler de prison ; ce que je peux comprendre... On lui téléphone, tantôt moi, tantôt Lavinia, tantôt son arrière-grand-mère, Lady Margaret.

– C’est bien triste cette situation, se désole ma mère. Ce pauvre enfant n’a-t-il déjà pas assez souffert ? Ce sont vraiment de drôles de gens, ces Connelly, fait-elle avec une moue.

Je hoche la tête sans rien dire. Je souffre de ne plus voir Julian, et plus encore, je m’inquiète pour lui, qui a rarement été séparé de son père, et jamais pour une aussi longue période. Je sais que les Connelly l’aiment beaucoup, mais je sais aussi combien il tient à nous. Et je connais l’importance d’un foyer stable pour un enfant.

Nous sommes arrivées. C’est la première fois que ma mère voit mon nouveau chez-moi, mais je n’ai pas la tête à lui faire visiter la maison. J’ai bien vu qu’elle a marqué un temps d’arrêt en découvrant Eugene, le majordome, mais elle n’a rien dit. Je sais qu’en temps normal, elle aurait plaisanté de me voir entourée de personnel de maison, m’aurait taquinée sur l’opulence de la décoration et, sans doute, m’aurait félicitée pour la beauté et l’élégance du lieu, mais les circonstances sont telles qu’elle y prête à peine attention. Bien qu’elle fasse montre d’entrain et d’optimisme, je vois dans ses yeux qu’elle s’inquiète pour moi, et bien sûr pour Percy. Je l’emmène au premier étage et l’installe dans une chambre d’amis.

– Tu as faim, Maman ? Tu veux boire un thé ? lui proposé-je.

– Un thé ? Tu es devenue bien anglaise, ma fille. Je prendrais bien un café, si on peut en avoir un convenable...

En souriant à ces mots, je prends ma mère par le bras et l’entraîne dans le jardin d’hiver, avant de me rendre dans la cuisine. Je n’ai pas l’habitude d’être servie ; cela me met mal à l’aise. En outre, je ne voulais pas d’un foyer où Percy, Julian et moi n’aurions aucune intimité. J’en ai discuté avec Percy, et nous sommes arrivés à un compromis. Maintenant qu’il est revenu s’installer en Angleterre, il comptait avoir une équipe d’employés de maison plus étoffée que celle qui s’occupait de la demeure quand il vivait la plus grande partie de l’année en Argentine ; mais je l’en ai dissuadé. Nous avons donc du personnel pour le ménage et l’entretien de la maison, mais pas à demeure : Agustina, la nounou de Julian, qui est retournée très provisoirement en Argentine, un chauffeur, une cuisinière pour préparer les repas et, bien sûr, Eugene, qui travaille pour Percy depuis des années et supervise tout le monde. Pour le reste, j’essaie de continuer à me débrouiller seule, bravant les regards désapprobateurs d’Eugene.

Je rejoins ma mère avec une cafetière fumante et des tasses. C’est alors qu’Eugene vient nous rejoindre, précédant Lady Margaret et Scoop. Je me lève, surprise.

– Lady Margaret ! Mais que faites-vous ici ? dis-je en l’embrassant, tandis que Scoop aboie joyeusement à mes pieds. Emily m’a dit que vous étiez bien fatiguée et alitée... J’envisageais de venir vous voir.

– Comme tu vois, je vais mieux, dit Lady Margaret avec un grand sourire.

Son visage pâle et ses traits tirés contredisent ses propos, mais je ne relève pas.

– Lady Margaret, je vous présente ma mère, Paola.

– Comme je suis heureuse de vous savoir ici, dit Lady Margaret en prenant la main de ma mère avec un large sourire. Je m'inquiétais pour la petite, ajoute-t-elle en me désignant.

– Lady Margaret, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Et la première fois, c'était il y a bien longtemps, il y a une dizaine d'années... Quand Matilda est revenue d'Amberdel, elle ne tarissait pas d'éloges sur vous. Je suis enchantée de vous connaître enfin, dit ma mère, même si j'aurais préféré que ce soit dans des circonstances plus joyeuses.

Nous nous asseyons autour de la table basse sur laquelle Eugene vient déposer avec diligence rafraîchissements et pâtisseries. Je suis intriguée par la présence de Lady Margaret à Londres, mais je n'ose lui poser de questions. Pourtant, ma curiosité est vite satisfaite.

– J'ai vu Julian, dit-elle tout à trac, à peine installée.

– Mais... comment ? dis-je, surprise.

– Je suis allée chez les Connelly, tout simplement.

Je la regarde, bouche bée.

– Je sais ce que tu vas me dire, lance-t-elle, avant que je revienne de ma surprise.

Lavinia m'a fait la leçon cent fois : on ne doit pas s'approcher des Connelly pour ne pas les énerver davantage. Si l'avocat de Percy, M. Oberville, a réussi à la convaincre de patienter, ce n'est pas le cas de la vieille femme têtue que je suis. Tu comprends, je ne sais pas combien de temps il me reste à passer sur cette terre ; je ne veux pas en perdre à ne pas voir mon seul arrière-petit-fils. Je n'ai rien dit à personne, pas même à Emily, et j'ai quitté Amberdel ce matin pour me rendre directement chez les Connelly, dit-elle avec un air satisfait.

– Et... ? dis-je, attendant la suite.

– Et Julian était très content de me voir. Pour être honnête, je ne sais pas ce qui lui a fait plaisir : me voir moi ou Scoop, dit-elle avec un sourire en caressant son Jack Russell qui remue la queue de plaisir.

– Mais comment vous ont-ils reçue ? lui demandé-je, intriguée.

– Eh bien, j'ai connu des accueils plus cordiaux, mais je m'en fiche, dit Lady Margaret avec un petit geste désinvolte. J'ai fait comprendre à Ambrose que je n'accepterais pas de refus. Enfin, à mon âge, que veut-il que je fasse ? Que je me sauve avec le petit ? J'ai pris Julian et je l'ai emmené déjeuner au Savoy.

Je la regarde avec admiration et beaucoup de tendresse. Lady Margaret est très bonne et sympathique, mais elle a une autorité et une présence que l'on ne peut ignorer. Elle est en outre issue d'une famille dont l'histoire et le prestige impressionnent encore les familles de roturiers les plus fortunées. J'imagine que même l'intransigent Ambrose ne peut s'opposer à une Lady Margaret déterminée.

– Vous avez bien fait Lady Margaret, dis-je vivement. Je suis sûre que Julian était fou de joie. Comment va-t-il ?

– Aussi bien que l'on peut aller quand on a 5 ans et que l'on est séparé de son père et de celle qui l'aime comme une mère.

Je baisse la tête, attristée. Ma mère pose une main sur mon épaule.

– Mais je lui ai bien expliqué que cela ne durerait pas, reprend Lady Margaret, qui comprend que ses paroles m’ont touchée. Et d’ailleurs, si cela devait durer, j’ai décidé de prendre moi aussi un avocat pour faire valoir mes droits. On ne peut pas couper ainsi un enfant de toute une partie de sa famille, dit-elle, excédée.

À ce moment, mon portable sonne. C’est Osmond, son avocat.

– Oui Osmond, c’est Matilda. Du nouveau ? dis-je précipitamment.

– Matilda, Percy aimerait vous voir, m’annonce-t-il.

– C’est vrai ?

Depuis qu’il a été placé en détention provisoire, je n’ai pas revu Percy. Les premiers jours, il me disait, quand il m’appelait, qu’il préférerait ne pas me voir en prison. J’ai accepté de ne pas le voir, pensant qu’il sortirait rapidement. Et puis ça a duré, et comme je ne peux me rendre en prison de mon propre chef, je lui ai demandé de faire une demande en ce sens, mais il a refusé tout net. J’attends qu’il me rappelle depuis 3 jours. Osmond, qu’il voit quotidiennement pour le suivi du dossier, me donne de ses nouvelles. Il m’a dit d’être patiente, que Percy endurait la situation sans se plaindre, mais qu’il souhaitait que je sois épargnée, que je n’ai pas à subir cet environnement carcéral.

Je suis heureuse et en même temps un peu inquiète d’apprendre qu’il a changé d’avis.

– Il a demandé une autorisation de visite pour vous, qui lui a été accordée. Je vais vous l’apporter. J’étais prêt à en négocier une auprès des Connelly pour qu’il puisse voir Julian, mais Percy a catégoriquement refusé.

– Je le comprends.

Mon cœur se serre à l’idée de Julian rendant visite à son père en prison. J’espère qu’il n’aura jamais à le faire !

– Quand vais-je pouvoir le voir ? demandé-je.

– C’est un peu spécial chez nous, au Royaume-Uni... Il faut que vous réserviez la visite par téléphone. Je vais passer vous voir dans une heure si c’est possible ; nous le ferons ensemble. Il faut normalement 48 heures avant de l’obtenir.

Quarante-huit heures ! Ce qui veut dire qu’Osmond pense que Percy va passer encore AU MOINS 48 heures en prison !

À l’autre bout du fil, Osmond a compris mon découragement.

– Ne vous laissez pas abattre, Matilda. Je continue à travailler sur le dossier, et j’ai bon espoir d’obtenir la libération de Percy bientôt. Ils font traîner les choses pour l’exemple. C’est toujours bien de montrer à l’opinion publique que quelqu’un d’aussi riche et d’aussi bien né que Percy est un justiciable comme les autres. Et probablement aussi parce que les Connelly ont fait jouer certaines de leurs relations et mettent une pression terrible. Mais ils ne vont pas le garder en détention encore très longtemps. Il a certes enfreint l’assignation, mais il n’y a pas eu fuite. Percy est revenu de lui-même, même s’il a eu le

tort d'utiliser de faux papiers. Sans compter que les prisons sont surpeuplées. Cela va se régler prochainement, rassurez-vous. D'autant que d'après ce que je sais, l'enquête sur l'accident ne donne rien. Ils n'ont rien de plus à charge pour l'inculper de meurtre.

– Merci Osmond, dis-je un peu réconfortée. Je sais que vous faites ce que vous pouvez. C'est déjà bien que je puisse voir Percy. Je vous attends ici, alors.

Je raccroche, un goût amer dans la bouche. Je découvre les yeux de ma mère et ceux de Lady Margaret fixés sur moi. Elles ont entendu la conversation et manifestement compris que la libération de Percy n'était pas pour tout de suite. Ma mère m'entoure les épaules de son bras, tandis que je mets ma tête entre mes mains, accablée.

– Matilda mon enfant, dit Lady Margaret d'une voix douce, il a besoin que tu sois forte. Si tu t'écroules, comment veux-tu que lui, en prison, ne s'effondre pas ? Crois-moi, tout s'arrangera très bientôt, je le sais. Ne t'ai-je pas dit que j'étais un peu sorcière ? Ma première prédiction n'était pas si fausse, n'est-ce pas ?

Je relève la tête pour la regarder et m'efforce de lui sourire. Elle a raison, je dois tenir debout et me battre pour Percy, comme il s'est battu pour moi...

– Comment vas-tu mon amour ?

Je suis assise face à Percival, dans le parloir de la prison. Nous nous tenons la main par-dessus la table, comme nous sommes autorisés à le faire. Mon cœur déborde d'amour, mais je souffre de le voir ainsi enfermé.

J'avais peur de le découvrir en tenue de prisonnier, comme dans les films, mais, heureusement, comme il est en détention provisoire, il peut porter ses vêtements. Il est simplement vêtu d'un jean et d'un sweat gris, mais rien dans son apparence n'est négligé ; sans doute pour ne pas m'effrayer... Il a même fait l'effort de se raser. Son visage est marqué par le manque de sommeil, il a un peu maigri, mais il est toujours aussi beau. Je remarque simplement que ses yeux semblent avoir perdu un peu de leur lumière.

– Ça va, Matilda, me répond-il en forçant légèrement sa voix pour paraître convaincant.

Que lui dire ?

C'est pas trop dur ? Tu dors bien ? Le lit est confortable ? On te donne bien à manger ?

Toutes les questions qui me viennent me semblent stupides et dérisoires...

Pourtant, j'ai essayé de me préparer avant nos retrouvailles. Percy ayant le droit de voir plusieurs personnes, il a demandé à rencontrer Osmond avant moi, quelques minutes en tête-à-tête. Après la fouille obligatoire, j'ai donc patienté dans une salle avec des familles de prisonniers venues rendre visite, qui à son père, qui à son frère ou son fils... c'était tellement triste. C'est là que j'ai essayé d'imaginer ce que j'allais pouvoir raconter à Percy dans ce décor glauque, à chercher les mots pour l'encourager... J'avais

Le vague espoir que lorsque l'on se verrait, Percy plaisanterait sur sa situation. C'est ce qu'il a l'habitude de faire quand il a des coups durs : il dédramatise, relativise, surtout quand il me voit inquiète. Mais j'ai tout de suite vu en entrant dans le parloir qu'il était trop atteint pour cela. Il me sourit, mais son regard est grave. Je ne peux pas supporter le silence qui s'est installé entre nous, alors je m'efforce de parler d'une voix enjouée.

– Ta grand-mère a vu Julian, tu sais !

Son visage s'éclaire.

– C'est vrai ? Comment elle a fait ? s'étonne-t-il.

Je lui raconte le coup d'éclat de Lady Margaret, la reddition d'Ambrose Connelly, le Savoy. Puis je lui parle de ma mère qui est arrivée et que je laisse s'occuper de moi, comme si j'étais encore une enfant, et de la force qu'elle me donne. Je lui transmets tous les baisers de Lavinia, qui espère pouvoir venir le voir bientôt. Je m'attends à ce que Percy plaisante sur l'éventuelle venue de sa mère, de la tête que feraient les gardiens et les prisonniers en la voyant débarquer dans ses tenues extravagantes, mais il n'en fait rien. Il m'écoute, attentif, un sourire un peu triste aux lèvres. Puis il revient sur Julian, me demande comment l'a trouvé Lady Margaret, et j'essaie de le rassurer tant bien que mal, lui cachant ma propre inquiétude.

– Je me demande si on ne devrait pas lui acheter un chien quand tu sors. Il adore Scoop et...

– Matilda...

D'une voix douce mais ferme, Percy m'interrompt. Sa main serre un peu plus la mienne.

– Je ne sais pas si je vais sortir, lâche-t-il.

Je le regarde avec des yeux ronds.

– Mais bien sûr que si ! Osmond m'a dit que...

– Osmond dit ce qu'il veut. Il ne sait rien de ce qu'il va se passer ; il n'est pas voyant. Je sais qu'il se donne du mal, et que c'est sans doute l'un des meilleurs avocats du pays, mais il y a des choses contre lesquelles il ne peut rien.

– Mais ils ne peuvent pas te garder en prison pour cette infraction...

– Je te parle de meurtre, Matilda.

Je le regarde, muette tout à coup.

– Je sais, on en a déjà parlé, tu es encore plus convaincue que moi que je suis innocent. Admettons que tu aies raison. Mais sais-tu le nombre d'innocents qu'il y a en prison ? Depuis que je suis ici, j'en ai côtoyé plus d'un qui disent l'être, et je peux te dire que certains semblent très convaincants. Ça fait réfléchir. Combien d'hommes et de femmes ont été innocentés après avoir purgé une longue partie de leur peine, parfois son intégralité ? Et pire, combien sont morts en prison alors qu'ils étaient innocents du crime qu'on leur reprochait ? Une fois dans les griffes de la machine judiciaire, il est difficile d'en sortir...

Je le regarde, accablée par ses mots terribles qui réveillent mes pires angoisses.

– Oh, je ne me plains pas ; je fais partie des privilégiés, poursuit-il. Moi, je peux me payer des avocats talentueux, les meilleurs, qui useront de tous les recours possibles pour me faire libérer. Et j'ai suffisamment d'argent pour adoucir mon quotidien si je suis amené à rester.

Il me regarde, un sourire amer sur ses lèvres. Je suis désemparée, je ne sais que lui répondre. Voyant que je reste muette, il reprend :

– Si je t'ai demandé de venir ici Matilda, c'est pour te faire comprendre que cette éventualité est possible, et te dire de ne pas m'attendre. Il faut que tu m'oublies.

Je reste un instant interloquée, puis je lui retire ma main d'un geste vif.

– Mais de quoi tu parles ? Tu as perdu la tête !

Le gardien qui nous surveille de loin me jette un regard inquisiteur. Percy reste impassible.

– Promets-moi que si je reste en prison, tu m'oublieras. Tu feras ta vie de ton côté et tu seras heureuse.

– Mais qu'est-ce que tu dis, enfin ? À quoi ça sert de parler de ça alors que tu vas bientôt sortir ? Tu n'es pas inculpé et tu ne le seras pas, dis-je avec véhémence.

– Et si je le suis ? Je ne peux pas ne pas y penser. Je ne veux pas t'entraîner dans ma chute. Je veux que tu refasses ta vie, me dit-il en me fixant de ses yeux bleus, pleins d'amour. J'ai demandé à Osmond de mettre une partie de mes biens à ton nom. Julian en aura bien assez avec le reste ; d'autant qu'il va hériter de la fortune du côté maternel. Osmond est en train de s'occuper de tout. Je veux que tu ne manques de rien, que tu puisses monter ta société avec Mimi.

Les larmes commencent à couler sur mes joues sans que je puisse les arrêter.

– Je ne veux pas de ton argent, Percy. C'est toi que je veux, dis-je d'une voix étranglée. Je t'aime, je t'aimerai toujours. Même si je dois t'attendre vingt ans, je le ferai.

– C'est ce que tu crois, mais tu es jeune, tu ne sais rien de la vie, dit Percy en me regardant de ses grands yeux si doux. Je ne veux pas pour toi d'une vie de veuve, en tête-à-tête avec mon souvenir. Et même si j'en sors dans vingt ans, crois-tu que je serai le même ? Que je serai toujours le Percival que tu aimes aujourd'hui ?

– Arrête ! Je t'en prie ! dis-je suppliante, sans pouvoir arrêter mes sanglots.

– Si je dois rester ici, dit-il d'un ton ferme, je ne te reverrai jamais. Tu m'entends Matilda ?

Mon sang se glace dans mes veines.

Sait-il seulement à quel point il est cruel, à quel point il me fait mal en voulant faire mon bien ?

– Il faut que tu m'oublies, reprend Percy avec une sorte de fièvre. Promets le moi, Matilda. C'est important pour moi, promets-le moi !

Je le regarde, les yeux embués de larmes : il me fixe d'un air suppliant que je ne peux supporter. Je me lève de mon siège et, ignorant sa voix qui crie mon nom, je sors comme une folle de la pièce, en larmes.

Osmond m'attend dans le couloir. À son air navré, je comprends qu'il a jugé la situation ; il savait ce que Percy allait me demander, et il connaît maintenant ma réaction. Sans mot dire, un bras autour de mes épaules, il m'entraîne à l'extérieur. Docile, je me laisse conduire et monte dans sa voiture. Nous sommes venus sans chauffeur.

Au bout d'un long moment de silence, Osmond prend la parole :

– Matilda, ne prenez pas au pied de la lettre ce que Percy vous a dit. C'est une réaction normale quand on est emprisonné, et c'est aussi la réaction de quelqu'un qui vous aime et qui place votre bonheur avant le sien.

– Tout comme moi je place son bonheur avant le sien, m'écrié-je.

J'essuie rageusement les larmes qui baignent mon visage. Je suis en colère, pas contre Percy, mais contre la justice, contre les Connelly, Douglas, Orlando ou Ginevra qui ont probablement dénoncé Percy. Et je suis en colère contre moi. Ne puis-je pas venir en aide à l'homme que j'aime plus que tout au monde ?

– Vous verrez, quand il sortira... commence Osmond.

Je repense à ce que Percy m'a dit.

– Parce que vous pouvez m'assurer qu'il sortira, Osmond ? le coupé-je.

Osmond détourne un instant les yeux de la route et me regarde d'un air grave et, crois-je, embarrassé.

– Nous faisons notre possible, et si de nouveaux éléments...

– Donc, vous n'en savez rien.

Immédiatement, je regrette le ton coupant que j'ai employé pour l'interrompre.

– Je regrette Osmond ; je n'ai rien contre vous. J'ai bien conscience du mal que vous vous donnez. Je suis à bout, angoissée, triste...

– Je sais bien, dit Osmond en hochant la tête.

Je replonge dans le silence, fixant la route d'un œil absent.

De nouveaux éléments...

Voilà ce dont a besoin Percy, de nouveaux éléments dans l'enquête sur l'accident. Et pas d'éléments à charge, mais bien d'éléments qui le disculperont une bonne fois pour toutes.

Tandis que nous nous éloignons de la prison, je sens ma détermination monter.

Il n'est plus temps de tergiverser. Pour Percy, pour Julian, cette situation doit changer. Et je vais tout faire pour que ce soit le cas, et vite. Je vais en trouver, « des nouveaux éléments ». Et je suis prête à tout pour cela. À TOUT...

48. Contre-attaque

– Alors, quelles sont les nouvelles ma chérie ?

Je lève la tête vers ma mère, qui me regarde de ses yeux tendres et aimants. Je viens de recevoir un appel d’Osmond Oberville. Chaque jour, l’avocat et ami de Percy m’appelle après lui avoir rendu visite en prison. Percival refuse de me parler depuis que je suis allée le voir il y a une dizaine de jours, et que j’ai refusé ce qu’il me demandait. Mais comment pouvais-je accepter de renoncer à lui ? Autant me demander de me couper un bras ou une jambe !

– Osmond me dit que Percy va bien, dis-je en soupirant. Mais je le connais, il me dirait la même chose si ce n’était pas le cas.

– Et le dossier ? demande ma mère.

– Ça avance, mais lentement. Selon Osmond, Percival a toutes les chances d’être libéré dans les jours qui viennent. Il devrait être condamné à une peine avec sursis et une forte amende pour son infraction à son assignation au territoire britannique.

– Et en ce qui concerne l’enquête sur l’accident qui a provoqué la mort de sa femme ?

– Osmond ne sait pas très bien ; il espère qu’elle sera bientôt classée. Bon sang, Percy n’a pas tué Charlotte et il est en prison...

Ma mère vient s’asseoir près de moi et me passe un bras autour des épaules.

– Ne fais pas cette tête ; ce ne sont pas des mauvaises nouvelles, si son avocat dit qu’il devrait être libéré.

– Je sais... mais je ne peux pas me réjouir tant qu’il est derrière les barreaux et qu’il y a toujours cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête ! Je suis sûre que la famille de Charlotte remue ciel et terre pour que cette enquête ne soit pas classée, et Dieu sait ce qu’ils peuvent encore déterrer comme pseudo preuve nauséabonde. Les Connelly détestent tellement Percy qu’ils sont prêts à tout. Agustina, la nounou de Julian, m’a dit qu’ils ont envoyé quelqu’un jusqu’en Argentine pour l’interroger !

– Qu’est-ce qu’elle aurait bien pu dire sur l’accident ? Elle ne connaissait même pas Percy à cette époque, non ? s’exclame ma mère.

– Quand je te dis qu’ils fouillent partout ! Ils essaient de trouver des choses sales sur Percy pour ternir son image, et s’ils n’arrivent pas à le faire juger pour meurtre, ils feront tout pour empêcher sa libération. Agustina a envoyé paître l’enquêteur, mais qui sait ce qu’ils préparent encore ! L’argent n’est pas un frein pour eux, et ils sont guidés par la haine et leur ressentiment ! Ils sont aveuglés au point de vouloir enlever leur petit-fils de leur père ! Julian est un enfant, il n’aurait jamais dû être séparé de Percy !

– Percy est un homme bien, et notre famille en sait quelque chose, déclare Maman d’un ton ferme. Ils ne trouveront rien contre lui.

Depuis que Percy a évité la prison à mon frère Paul, il trône tout en haut de son panthéon personnel.

– Je suis sûre qu’il est irréprochable, reprend-elle. Et qui donc pourrait le détester au point de

témoigner contre lui ?

– Douglas, pour commencer, dis-je, amère. C'est bien à cause de lui que l'enquête sur l'accident a été rouverte.

L'ancien petit ami d'Emily, la cousine de Percy, n'a pas supporté que leurs fiançailles soient annulées. Il tient Percival pour responsable et a montré qu'il était prêt à tout pour se venger. Mais il n'a qu'à s'en prendre à lui-même, c'est quand même lui qui trompait Emily ! Et maintenant, tant d'années après la mort de Charlotte, il a fini par révéler qu'il était son amant, et il accuse Percy de l'avoir tuée par jalousie.

– Tu ne m'as pas dit qu'Emily l'avait revu ? demande Maman.

– Oui, Reggie a réussi à faire croire à Douglas qu'Emily était encore amoureuse de lui. Comme ça, elle a pu le revoir, et on espère bien qu'avec ce rapprochement, on va trouver des preuves des mensonges de Douglas. Elle doit être avec lui en ce moment. C'est pour ça qu'elle vient dîner avec Reggie ce soir ; elle va tout nous raconter. D'ailleurs, ils ne devraient pas tarder.

– Ah mes lasagnes ! dit Maman en se levant. Je vais voir où elles en sont.

Depuis qu'elle est venue à Londres pour me soutenir, Maman a réussi quelques fois à déloger Emma, la cuisinière, de ses fourneaux. Elle l'a fait comme toujours avec beaucoup de diplomatie et une pincée de ce charme latin auquel il est impossible de résister, que l'on soit un homme ou une femme. C'est une espèce de don, que mon frère Paul a reçu en héritage et que je lui envie parfois. Emma y a aussi succombé... D'autant que Maman lui a promis de lui donner ses recettes familiales les plus secrètes.

Ma mère se démène depuis qu'elle m'a rejointe pour que je ne broie pas du noir. Elle me cuisine des plats italiens que j'adore, me pousse à faire du sport pour éliminer le stress. Depuis quelques jours, je vais courir le matin à Hyde Park ; ça me permet de me débarrasser de mes pensées négatives et de garder le moral et l'esprit combatif.

En quelques jours, ma mère a aussi bien sympathisé avec Lavinia, la mère de Percy, qui ne sait plus quelle connaissance haut placée solliciter pour obtenir la libération de son fils. Margaret, la grand-mère de Percival est retournée à Amberdel. Si moi je cours, la vieille dame s'occupe de ses roses pour soigner son stress. Il faut dire que du stress, nous n'en manquons pas ces temps-ci !

Dernièrement, les Connelly, qui ont la garde provisoire de Julian, l'ont emmené en vacances aux Bahamas. Ils ne nous ont même pas prévenus ; nous l'avons appris grâce aux enquêteurs privés qui travaillent pour le cabinet d'Osmond. J'espérais qu'ils accepteraient de me le confier quelques jours ; ça a été un coup rude pour moi, et sans doute pour Percy quand il l'a appris. Je n'aime pas savoir Julian si loin de nous, et c'est la même chose pour toute la famille. Mais la loi est ainsi faite que pour l'heure, nous n'avons pas notre mot à dire, et les Connelly en profitent.

– M^{lle} Ferguson et M. Mancroft-Tennant sont arrivés. Je les ai installés dans le salon bleu, vient me prévenir Eugene.

Plongée dans mes pensées, je n'ai même pas entendu le carillon ! Je vais à toute vitesse rejoindre mes amis. J'ai hâte d'entendre ce qu'Emily a à me raconter. Nous sommes tous convaincus de l'innocence de Percy, mais aussi que Douglas a menti à la police. Depuis que ce dernier a accusé Percy du meurtre de Charlotte, il se cache. Nous avons fini par apprendre qu'il vivait chez Penelope, la sœur de Reggie, et

qu'ils avaient entamé une liaison. Reginald a conçu un plan, qui prévoyait qu'Emily revoie son ex et qu'elle joue les amoureuses pour pénétrer son intimité et en apprendre un peu plus sur toute cette histoire. Ce qu'Emily a accepté avec beaucoup d'enthousiasme, pour aider Percy avant tout, mais je sais que l'idée de se venger de Douglas est loin de lui déplaire et ajoute à sa détermination.

– Alors ? Comment ça s'est passé ? dis-je à Emily, que je trouve en grande conversation avec ma mère et Reginald.

Ces trois-là ont déjà eu l'occasion de se rencontrer une ou deux fois.

Au regard que me lance Emily, je comprends qu'elle est troublée par la présence de ma mère.

– Ne t'inquiète pas, tu peux parler devant ma mère. Elle est à 100 % avec nous.

– Tant que vous ne commettez pas d'imprudences, ajoute ma mère. Vous êtes sûrs qu'il n'est pas dangereux cet individu ?

– Ne vous en faites pas M^{me} Delage, il ne me fait pas peur, dit Emily. Et il me mange dans la main.

– Appelez-moi Paola, je vous en prie, dit ma mère. Et vous aussi, dit-elle en se tournant vers Reggie sur son fauteuil roulant, qui lui dédie un sourire des plus séducteurs.

Puis, se tournant à nouveau vers Emily :

– Il croit vraiment que vous êtes amoureuse de lui, après ce qu'il a fait ? Il ne doute de rien celui-là.

– Douglas est loin d'être un crétin, lance Reggie, mais sa suffisance et sa vanité l'aveuglent. Il pense que personne ne peut résister à son charme, même les femmes qu'il a bafouées.

– Et Reggie a un beau talent de bonimenteur, dis-je à ma mère. C'est lui qui a réussi à faire croire à Douglas qu'Emily se languissait de lui. Honnêtement, je ne croyais pas que ça allait marcher. Sans Reggie, Emily n'aurait jamais pu le croiser de nouveau, terré qu'il était chez Penelope.

– Votre sœur n'est-elle pas en couple avec ce Douglas, Reginald ? demande ma mère d'un air soucieux. Vous jouez avec ses sentiments...

– Non, Paola, ne me jugez pas aussi vite, dit-il en la regardant de ses grands yeux charmeurs. Croyez-moi, Douglas n'est pas amoureux de Penelope, et elle n'aurait jamais réussi à le garder ; elle n'est pas assez riche pour lui. La débarrasser de ce personnage est certainement la meilleure chose que je puisse faire pour elle. La preuve : à peine Penelope s'est-elle absentée pour tourner une pub à New York qu'il m'a proposé de servir d'entremetteur pour revoir Emily. Il m'a demandé ça à moi, le frère de sa nouvelle compagne !

– Ce ne sont pas les scrupules qui l'étouffent, c'est sûr, dis-je, rageuse.

– Je me demande comment vous avez fait pour garder votre sang-froid en le voyant, demande ma mère à Emily.

– J'avoue que j'ai dû prendre sur moi pour ne pas l'insulter ou le gifler, déclare mon amie avec une grimace, mais Reggie m'avait coachée avant. J'ai passé mes nerfs sur lui ! ajoute-t-elle en riant. Ça a été difficile de réussir à contenir mon dégoût, mais apparemment ça a marché. Matilda a dû vous dire que l'on s'était déjà revus deux fois avant aujourd'hui ?

Ma mère opine.

– C'est lui qui a bousculé les choses tout à coup, continue Emily ; il voulait sans doute profiter de

l'absence de Penny. Bon, il n'est pas complètement idiot ; il était un peu sur la défensive au début, mais je l'ai convaincu que je regrettais amèrement notre rupture, que je considérais Percy comme l'artisan de mon malheur et que je le détestais.

– Et il a gobé tout ça ? s'étonne Maman.

– Pour ne pas qu'il se méfie, je ne lui ai pas non plus sauté dans les bras ! Je lui ai dit que je lui en voulais de sa trahison, de ses tromperies, mais j'ai laissé entendre que j'étais prête à passer l'éponge, à condition qu'il regagne ma confiance. Cet imbécile a promis de faire tout ce que je demandais. Je pense que le prochain rendez-vous sera le bon.

– C'est pour quand alors ? dis-je, excitée.

– Demain soir ! J'ai réussi à le convaincre que l'on se revoie chez lui. Dans l'intimité, après quelques verres, je le connais, il sera encore plus confiant et il baissera sa garde. Ce salaud voulait qu'on se retrouve chez Penny ! Ça ne le gêne pas de ramener une nana au domicile même de sa copine, qui a la gentillesse de l'héberger. Dire que j'ai failli épouser ce type... Bref. J'ai prévu de le faire parler de Charlotte. On n'a pas encore abordé le sujet, mais ça me paraît légitime de le faire maintenant, non ?

– Oui, je pense que tu peux maintenant, acquiesce Reggie.

– Je vais lui faire le grand numéro, reprend Emily, lui dire qu'il ne doit pas y avoir de secret entre nous si nous devons nous marier...

– Mais tu crois qu'il va t'avouer que la soi-disant lettre de Charlotte, où elle dit avoir peur de Percy, est un faux ? dis-je, guère convaincue.

– Non, sans doute pas, même si ç'en est certainement un. Il s'est quand même fait exclure de plusieurs lycées pour avoir falsifié des documents, des lettres de ses parents et compagnie. C'est aussi pour ça qu'il s'est fait virer d'Oxford. Ça le faisait rire de me raconter ses exploits à l'époque, quand on était ensemble. Mais admettons qu'il n'avoue pas pour la fausse lettre, il peut révéler d'autres choses qui nous aideraient, faire une gaffe. Je l'enregistrerai avec mon iPhone.

Je réfléchis rapidement.

– Tu en prendras un deuxième avec lequel tu m'appelleras avant d'entrer chez lui. Je serai dans une voiture dehors. J'entendrai tout et je pourrai intervenir si besoin. Tu auras juste à couper le micro, pour ne pas que l'on m'entende. On ne sait jamais si je me mets à tousser pendant que je vous écoute dans la voiture, ou si quelqu'un klaxonne...

Je me tourne vers Reggie qui me regarde avec un air, me semble-t-il, un peu moqueur.

– Eh ben quoi ? dis-je. On fait avec ce qu'on a. Je ne sais pas comment installer des micros, moi. Et je veux savoir ce qu'il va se passer en direct : je refuse qu'Emily coure le moindre risque.

– Mais Matilda, je ne me moque pas. Au contraire, je trouve ça très malin, me répond Reggie. Je me dis juste que si les Smartphones avaient existé dans les années 1960, James Bond n'aurait pas eu besoin de tous ses gadgets.

– Et ça aurait été bien dommage de rater Sean Connery, ajoute Maman en le regardant avec un sourire complice. Ou Daniel Craig !

Emily ne semble même pas avoir entendu leurs plaisanteries. D'un air très sérieux, elle lance :

– Et puis je vais lui faire boire un somnifère. J'en ai récupéré un que je donne habituellement à mes chevaux.

– Faudrait pas le tuer quand même ! dit ma mère, qui a perdu son sourire et affiche un air alarmé.

– Ne vous en faites pas, dit Emily avec un sourire. Je me suis renseignée. Je sais quelle dose lui donner pour qu'il s'endorme rapidement et pour quelques heures ; ça me donnera le temps de fouiller sa maison.

– À la recherche de quoi ? demande ma mère.

– Je ne sais pas encore, mais je vais bien trouver quelque chose, dit Emily avec un air déterminé. Sur sa relation avec Charlotte par exemple...

– D'après Penelope, qui en a parlé avec lui, Douglas a vraiment été très amoureux de Charlotte, dit Reginald. Mais Charlotte n'a jamais parlé de sa liaison avec Douglas à Penny, qui était quand même sa meilleure amie ! La femme de Percy n'aimait que son mari, selon Penny, même si son amour s'est transformé en haine à la fin. Charlotte avait bien un jour évoqué devant elle une histoire avec un autre homme, mais en donnant l'impression que ça ne comptait pas pour elle. Mais si ce cher Douglas était vraiment fou de la femme de Percy comme il l'a dit, il a dû garder précieusement un certain nombre de souvenirs d'elle. Peut-être trouverons-nous quelque chose...

Nous nous taisons un instant, silencieux, réfléchissant aux propos de Reggie.

– Il faut le tenter, dis-je enfin. Si tu es prête à le faire, bien Emily, dis-je en la regardant.

Elle acquiesce d'un air très déterminé.

– Je vais louer une voiture, au cas où Douglas surveillerait les abords de chez lui ; il ne pourra pas la reconnaître. Et si tu arrives à l'endormir, je viendrai te rejoindre pour fouiller la maison.

– Je t'accompagnerai, dit Maman.

Nous la regardons, surpris.

– Vous croyez que je vais vous laisser toutes les deux seules avec ce type ? Il n'en est pas question.

– O.K., dis-je, sachant que je n'arriverai pas à la décourager, mais tu resteras dans la voiture, prête à démarrer, au cas où on aurait besoin de déguerpir rapidement.

– Eh bien, c'est réglé ! Et si nous passions à table ? propose Maman. Les lasagnes sont encore chaudes. Nous pourrions toujours discuter des détails du plan.

– Des lasagnes ? Vous nous gênez, Paola ! Avez-vous fait aussi votre tiramisù dont Matilda m'a dit le plus grand bien ? dit Reggie d'un air gourmand.

– Ma fille m'a dit que cela faisait partie de vos petites faiblesses. Il n'attend que vous, mon cher Reginald, dit ma mère en se mettant derrière le fauteuil roulant de Reginald pour le conduire à la salle à manger.

49. Gang de filles

- Tu veux du café, j’ai apporté un thermos ?
- Non merci, Maman...

Ma mère et moi sommes installées dans une voiture de location garée à quelques mètres du cottage de Douglas. Comme d’habitude, ma mère a pensé à tout. Elle a non seulement apporté du café, mais aussi des plaids, des sandwiches et une provision de *cantuccini*, des biscuits aux amandes toscans que j’adore. Les couvertures ne sont pas du luxe, car il fait un vrai temps automnal à Londres et qu’il commence à faire vraiment froid, en plus de la pluie. En revanche, je ne suis pas d’humeur à grignoter des *cantuccini*. Je suis bien trop préoccupée par ce qu’il se passe à l’intérieur de la maison, dont je peux voir les lumières allumées au rez-de-chaussée.

Cela fait deux heures que nous sommes en planque, à écouter mon téléphone que j’ai mis sur haut-parleur, et je commence à trouver le temps long. D’autant que la voix de Douglas, qui fait son numéro de charme à Emily, m’horripile. Je dois cependant avouer qu’il est assez subtil, et je comprends qu’il ait fait tant de conquêtes. C’est un séducteur dans l’âme. Mais difficile de se laisser embobiner quand on connaît les zones d’ombre du personnage. Je n’ai pas d’inquiétude quant à Emily : elle ne risque pas non plus de se laisser prendre à son jeu, après ce qu’il lui a fait ! Mais je la plains de devoir supporter ces flatteries et mensonges éhontés sans rien laisser paraître de son dégoût. Au contraire, elle doit se montrer réceptive, et j’avoue qu’elle joue bien son rôle. Je suis même étonnée de ses talents de comédienne. Elle qui est d’une nature si franche, elle donne bien le change. Le goût de la vengeance sans doute... Cela dit, elle a peu de répliques dans cette scène : Douglas s’est lancé dans une espèce d’interminable monologue dans lequel il se donne le rôle de la victime, exclu malheureux de la bonne société depuis ses révélations. Ce serait risible si ce n’était pas aussi révoltant. Je ne peux m’empêcher de le comparer avec Percival, qui est si honnête, si droit, qui ne ment, ni ne se plaint jamais. Pour la énième fois, je me pose la question : comment ces deux-là ont-ils pu être amis ? Cet horrible type n’arrive pas à la cheville de mon amoureux. Et pourtant, c’est lui qui croupit en prison...

Mes pensées s’égarent du côté de Percival, mais je me ressaisis et reviens à l’instant présent. Assez flamboyant au départ, Douglas devient de plus en plus plaintif, s’apitoyant sur son sort de paria à mesure qu’Emily lui ressert à boire.

- Mais toi, tu ne bois pas ? dit Douglas à l’autre bout de la ligne, d’une voix qui commence à être un peu pâteuse.
- Je préfère rester au vin, dit Emily. J’ai apporté cette bouteille de Single Malt spécialement pour toi. Tu sais que je ne suis pas très alcool fort, mais mon petit doigt m’a dit que tu apprécierais.
- Tu parles ! C’est un millésime très rare. Il est tout simplement extraordinaire. Ma douce Emily, tu as toujours été pleine d’attentions pour moi. Si tu savais comme j’ai souffert de t’avoir perdue, ajoute-t-il d’une voix geignarde qui me donne envie de le gifler.
- À l’allure à laquelle il enfile les verres, me dit ma mère, elle n’aura pas besoin de lui donner son

somnifère de cheval. Il va s'écrouler sous peu.

– Ne crois pas ça ! Il a une bonne descente et l'habitude de boire.

Je me tais pour entendre ce qui se dit dans le cottage sur lequel nos yeux sont braqués.

– Je mets un peu de musique ? demande Douglas.

Surtout pas ! On ne va plus rien entendre !

– Non merci, répond Emily rapidement. J'ai besoin que l'on parle sérieusement, Doug. Tu dis que tu as souffert, mais moi alors, tu imagines ce que j'ai enduré par ta faute ? remarque Emily.

– Je sais, mon amour, s'enflamme Douglas, mais je te le répète, cette fille ne comptait pas. J'ai fait une énorme bêtise ; je t'aimais et je t'aime encore tellement.

– Et Penny alors ? dit Emily qui joue de manière convaincante la jalouse.

– Penny ne compte pas. Enfin, je l'aime bien, c'est une gentille fille, mais je la considère comme une amie.

– Mais, elle, elle ne te considère pas juste comme un ami apparemment.

– Je ne veux pas te mentir...

Ce serait bien la première fois !

– ... nous avons une liaison, mais il ne s'agit pas d'amour entre nous. Penny m'a recueilli chez elle quand j'avais besoin d'aide ; je lui en suis très reconnaissant. Nous nous sommes rapprochés naturellement : j'étais traqué, tout le monde me tournait le dos après cette... histoire.

– Tu veux dire quand tu as annoncé que tu avais été l'amant de Charlotte, précise Emily.

Je mets la main sur le bras de ma mère.

Ça y est, on y vient !

– Elle non plus, tu ne l'aimais pas ?

Un blanc. Un gros blanc. J'ai maintenant les yeux braqués sur le téléphone, tout comme ma mère. Nous retenons notre souffle. On entend Douglas se resservir un verre.

– Tu sais, je ne peux pas envisager un avenir avec toi si tu as encore des secrets pour moi, reprend Emily habilement. J'ai trop souffert la première fois ; je veux être sûre que je peux te faire confiance avant de m'engager.

On entend Douglas soupirer.

– Oh si, je l'aimais, dit-il enfin d'une voix triste, et j'ai bien l'impression que c'est la première fois qu'il est sincère depuis le début de la soirée. Je l'ai connue avant Percy, reprend-il après une pause, et je l'ai aimée avant lui. À vrai dire, je crois que lui ne l'a jamais aimée, pas un instant. Pendant des mois, je l'ai courtisée, je la couvrais de cadeaux, je la suivais à travers le monde, dans toutes les fêtes, tous les carnivals et vernissages où elle se rendait. On avait fini par se rapprocher sur l'île Moustique, mais « Il » est arrivé : le grand Percival Spencer Cavendish, comte d'Amberdel... Il lui a suffi d'apparaître, et elle

lui est tombée dans les bras. Je ne suis même pas sûr qu'il la voulait vraiment. Quoi qu'il en soit, moi, à partir de ce moment, je n'ai plus existé pour elle.

– Percival savait que tu étais amoureux d'elle ? demande Emily.

– Je ne crois pas non, reprend Douglas d'une voix de plus en plus embrumée par l'alcool. Elle m'avait fait jurer de garder secrète notre histoire et, comme un imbécile, j'ai accepté. Je pensais l'amadouer, elle. Mais en fait, elle voulait juste qu'il la croie libre. Ensuite, j'ai pensé que ça ne durerait pas entre eux, et qu'elle me reviendrait. Résultat, il l'a épousée. Mon meilleur ami !

On entend distinctement le choc de la bouteille de whisky sur un verre.

Le silence se prolonge, je me demande si Douglas ne s'est pas déjà endormi.

– Douglas ? Et ensuite, il s'est passé quoi ? demande Emily.

– Je me suis éloigné de Londres, reprend vivement Douglas, comme s'il émergeait d'un songe. Quand je suis revenu, je l'ai retrouvée, toujours aussi belle, mais très malheureuse. Il ne l'aimait pas. Elle prenait de la coke avant, mais là, elle avait carrément plongé dedans, et pas que dans ça d'ailleurs ; c'était effrayant. J'ai essayé de l'aider. Je l'aimais à la folie. On a recouché ensemble de nouveau, mais malgré ça, elle continuait de l'aimer, lui !

Je regarde ma mère, très excitée :

– Pas du tout ce qu'il a laissé entendre aux enquêteurs ! laissé-je échapper.

Ma mère met un doigt sur sa bouche, et je me tais aussitôt. La conversation dans le cottage devient réellement passionnante.

– Ah bon, elle l'a aimé jusqu'au bout ? ne peut s'empêcher de s'écrier Emily, surprise.

Aïe. Pourvu que ça ne le coupe pas dans son élan ! S'il réalise qu'il donne une autre version des faits que celle officielle...

Mais manifestement l'alcool et peut-être le somnifère, si Emily a réussi à lui administrer, ont quelque peu altéré les facultés de Douglas, qui ne réalise pas sa bévue.

– Je l'ai suppliée de partir avec moi, mais elle a refusé, dit-il d'une voix rageuse, comme s'il revivait cette époque. Elle l'aimait et le détestait à la fois de ne pas éprouver la même chose pour elle. J'ai cru au début qu'elle avait des sentiments pour moi, mais je pense qu'elle cherchait juste à se venger de lui. Je voulais rendre notre histoire publique, l'emmener avec moi, mais elle remettait toujours au lendemain, à la semaine d'après... Je crois qu'elle a longtemps eu l'espoir de s'en faire aimer. Et puis, un jour, elle n'y a plus cru, et elle m'a laissé cet horrible message m'annonçant cette folie.

Ma mère et moi échangeons un regard. On est presque couchées sur le téléphone, histoire de ne pas perdre une miette des paroles de moins en moins audibles de Douglas.

– Quel message ? demande Emily avec douceur.

Douglas ne répond pas.

- Quel message ? Douglas, répète-t-elle en élevant la voix.
- Avant l'accident... sur mon répondeur, dit-il d'une voix à peine audible.
- Il disait quoi ? Douglas ?

Mais Douglas ne semble plus en mesure de répondre. Après un instant de silence, on entend des ronflements s'élever dans la voiture.

- Il dort ! dis-je à ma mère.

Je crois que l'heure est venue pour moi d'entrer en scène. Je patiente quelques minutes, les yeux fixés sur la porte du cottage qui s'entrouvre enfin. Je vois Emily qui me fait signe par l'entrebâillement.

- J'y vais, dis-je à ma mère. Mets-toi au volant, au cas où on devrait partir en catastrophe. Je ne sais pas si le somnifère est bien dosé. Normalement il devrait dormir quelques heures, mais on ne sait jamais.
- Soyez prudentes surtout, et revenez vite !

Je sors à toute vitesse de la voiture. Il fait nuit et il pleut ; peu de chances que les voisins repèrent notre manège. En essayant de ne pas glisser, je cours vers la porte d'entrée où m'attend Emily. Elle me fait pénétrer dans la maison. La première chose que je vois, c'est Douglas, avachi la bouche ouverte sur le canapé du salon. Il a l'air bien endormi, mais nous marchons sur la pointe des pieds jusqu'à la pièce voisine, avant de prononcer un mot.

- Vous avez entendu ? demande Emily dans un murmure.
- Oui, parfaitement, dis-je sur le même ton. Dommage qu'il se soit endormi si tôt ! Mais il avait l'air de dire qu'elle lui a fait une déclaration avant l'accident. Il parle de « folie »... Ce message, il faut qu'on mette la main dessus.
- Il parlait de quel répondeur à ton avis ? J'ai pris son portable...
- Il aurait dit messagerie, non ?
- Il y avait un répondeur dans l'entrée pour la ligne fixe. Je ne le vois plus. Mais même si on le trouve, tu crois que le message est encore dessus ?
- Il était fou d'elle. Si c'est la dernière fois qu'il a entendu sa voix, il n'a pas dû l'effacer. Si ce n'est pas sur le répondeur, il a dû garder une copie ailleurs. Toi, reste à côté de lui, au cas où il se réveille. Dans ce cas, on se barre en courant ; Maman est prête. Son bureau est où ?
- Au premier, à côté de la chambre, me répond Emily.
- Bien. Je vais faire un tour à l'étage et voir si je peux récupérer des choses qui nous seraient utiles. Il faut faire vite.

Le cœur battant, je monte au premier étage. D'après ce que m'a dit Reggie, Douglas n'a apporté que peu d'affaires chez sa sœur Penny, essentiellement des vêtements. Reginald a déjà fouiné discrètement, mais n'a rien trouvé qui puisse nous aider. Si l'on doit trouver quelque chose en faveur de Percy, c'est ici. Je jette un œil dans la chambre. Les placards sont ouverts et à moitié vides ; manifestement, il a quitté l'appartement rapidement pour se réfugier chez Penny. C'est vrai que quand il a été de notoriété publique qu'il était l'amant de Charlotte et qu'avec les Connelly, il accusait Percy de meurtre, il a eu des journalistes, les enquêteurs du cabinet d'Osmond et des tas de curieux aux trouses. Je suppose qu'il est parti plus ou moins du jour au lendemain.

L'oreille aux aguets pour ne pas rater un éventuel réveil de Douglas, j'entre dans le bureau. Le stress me rend fébrile. Je fais une pause pour respirer à fond et recouvrer une partie au moins de mon calme. J'ai emporté un sac pour y mettre mes trouvailles. J'ouvre les tiroirs. Je repère immédiatement un répondeur débranché. C'est un modèle à l'ancienne, avec des cassettes. Il y en a une à l'intérieur. J'ouvre les autres tiroirs, mais je n'en trouve pas d'autres. Serait-ce la bonne ? Je n'ai pas le temps de vérifier les messages ; je récupère le tout et le glisse dans le sac. Je vois aussi un ordinateur portable, que j'hésite à emporter. Autant le répondeur ne me gêne pas, mais un ordinateur... Je ne veux pas qu'il nous accuse d'avoir eu accès à des infos personnelles dont nous n'avons que faire. Je sais bien qu'un vol est un vol, mais c'est quand même plus grave, me semble-t-il, de subtiliser un ordinateur, qu'un répondeur qui n'est plus utilisé et une cassette. Et puis l'ordinateur doit avoir un mot de passe. Mais peut-être que ça vaut le coup si dedans se trouve la preuve de l'innocence de Percy ?

C'est alors que j'avise la corbeille. Manifestement, Douglas a quitté la maison sans faire le ménage. J'entrevois plusieurs papiers froissés dedans. J'en retire un. Mes yeux manquent me sortir de la tête. Je lis des bribes de phrases, répétées à l'infini : « Mon amour », « Percy est un monstre », « J'ai peur de lui »... Je crois défaillir. J'ai la preuve que Douglas a falsifié la lettre qu'il a donnée à la police, et qu'il s'est entraîné longuement pour ça avant. Il a imité l'écriture de Charlotte pour faire croire qu'elle craignait son mari. C'est déjà quelque chose, un « nouvel élément » qui devrait bien aider pour le dossier de Percy !

Avec mon téléphone, je filme les papiers dans la corbeille, en prenant soin de cadrer l'environnement, pour que le bureau de Doug soit reconnaissable. Si on doit prouver que ces papiers proviennent bien de chez lui... Je porte des gants, pour que seules les empreintes de Douglas s'y trouvent ; je les mets dans une pochette en plastique avant de les fourrer dans mon sac. Toutes ces séries policières que j'ai regardées m'ont finalement servi ! Enfin, j'espère...

Je décide de laisser l'ordinateur portable. Sans perdre davantage de temps, je descends aussi vite que je peux, sans faire de bruit, pour rejoindre mon amie. Je la trouve postée devant Douglas, toujours écroulé dans son fauteuil, une mèche de ses cheveux bruns d'habitude soigneusement coiffés en arrière lui tombant sur le nez. Je fais signe à Emily de venir me rejoindre, et nous sortons de la maison. Nous courons jusqu'à la voiture où ma mère nous attend, le visage collé à la fenêtre. Dans la précipitation, je glisse sur le trottoir mouillé par la pluie, et je tombe violemment en arrière. J'entends ma mère pousser un cri dans la voiture à la vitre baissée. Je tente de me relever une première fois, mais je retombe lourdement sur le côté. Ignorant la douleur, je parviens à me redresser et, trempée, je me hâte pour m'engouffrer à l'arrière de la voiture à la suite d'Emily.

– Démarre ! dis-je à ma mère.

Tant que nous n'avons pas tourné au coin de la rue, je ne lâche pas du regard la maison de Douglas, mais personne n'apparaît à l'entrée.

– Tu t'es fait mal ? dit ma mère, inquiète.

J'éclate de rire.

– J'avais tellement peur que je n'ai rien senti sur le moment, mais je crois que je vais avoir de beaux

bleus.

– Vous avez trouvé des choses ? s'enquiert-elle.

– Je crois bien que Percy est sauvé ! dis-je en jubilant. J'ai la preuve que Douglas a fait un faux, et j'espère avoir le message dont il parlait. Il prouvera peut-être aussi définitivement que Percy n'a pas tué Charlotte.

– Mais c'est merveilleux ! s'exclame ma mère.

Je me tourne vers Emily, qui est aussi radieuse que moi sur la banquette arrière, et la prends dans mes bras.

– C'est grâce à toi ! Tu as été géniale ! dis-je en l'embrassant.

– Imagine sa tête quand il va se réveiller ! dit-elle, hilare.

On éclate de rire, laissant échapper toute la tension accumulée ces dernières heures.

– On fait quoi maintenant ? demande ma mère, qui, je le vois, a du mal à se faire à la conduite à gauche.

– Gare-toi, Maman, je vais prendre le volant. Ce sera plus facile, je commence à bien connaître la ville. Tu as été une partenaire parfaite. Si je dois faire un braquage un jour, je t'embauche !

Nous échangeons un sourire dans le rétroviseur avant qu'elle ne se gare sur le bas-côté.

– Je vais d'abord appeler Osmond pour voir où il est, et on ira le rejoindre, dis-je avant de descendre de la voiture. Lui sait exactement à qui on doit présenter ces preuves et de quelle façon. Il ne faudrait pas qu'elles soient retoquées pour une raison ou pour une autre, un « vice de procédure » ou que sais-je.

– Tu regardes trop de séries américaines, se moque Emily.

– On a quand même commis un vol, chère complice ! Bon, on n'est pas rentrées par effraction, c'est déjà ça. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux, quand on verra la police, que ma présence sur place reste secrète, car tu étais la seule invitée. Quant à toi, Osmond nous dira comment te protéger ; d'autant que tu l'as aussi drogué, je te rappelle ! Il ne faudrait pas que tu te retrouves, toi aussi, derrière les barreaux !

– Si tu crois que ça m'effraie... dit Emily, bravache.

Ma mère, qui est toujours à l'avant de la voiture, se retourne, le visage grave.

– Non, Emily, il ne faut pas parler comme ça. Il faut absolument que vous soyez protégée. Croyez la maman que je suis, il faut penser à votre avenir. Je suis sûre que votre mère vous dirait la même chose si elle était encore de ce monde. C'est tout à votre honneur d'avoir pris des risques pour votre cousin, mais même si je le connais peu, je suis sûre que Percy ne supporterait pas non plus que vous en subissiez les conséquences.

– C'est gentil Paola, dit Emily émue, mais j'étais bien consciente de ce que je faisais et des risques encourus. Reggie s'est renseigné sur les suites éventuelles auprès de son avocat, et je ne devrais pas en pâtir.

– Et c'est pour vérifier cela que l'on va tout de suite aller voir Osmond, dis-je en prenant mon téléphone. C'est l'un des meilleurs avocats du pays, il saura exactement quoi faire. Emily, tu appelles Reggie ? Il doit bouillir à côté de son téléphone. Tu peux lui dire que son plan a fonctionné comme sur des roulettes.

Je m'interromps, la gorge serrée par l'émotion.

– Si l'on trouve ce que je crois sur cette cassette, Percy est définitivement tiré d'affaire !

50. Message d'outre-tombe

– Le voilà, c’est lui !

Deux jours après notre incursion chez Douglas, la porte de la prison s’ouvre enfin sur Percival. Osmond, qui m’a accompagnée, m’a demandé de rester dans la voiture au cas où des paparazzis seraient postés devant l’établissement pénitentiaire. Un riche et puissant lord anglais soupçonné du meurtre de sa femme, une *socialite* bien connue et fille d’une des plus puissantes familles du Royaume-Uni, ça ne fait pas les unes comme les vedettes de la télé-réalité, mais ça ne laisse pas indifférent non plus. Une certaine presse s’est emparée de l’affaire depuis quelques semaines, et si Percy avait été accusé, il aurait sans doute fait très vite les gros titres. Je sais que certains journalistes suivent l’affaire avec intérêt, car j’ai moi-même été sollicitée pour des interviews, tout comme Lavinia. Comme elle a une certaine influence dans le milieu journalistique, elle a réussi à contenir la couverture de l’emprisonnement de son fils par la presse, mais pas complètement. Heureusement, apparemment, la nouvelle de la libération de Percy n’a pas encore fuité ; la Jaguar d’Osmond est la seule voiture garée à proximité des hauts murs de la prison à cette heure matinale.

Mon cœur bat la chamade : nous sommes assez éloignés de l’entrée, les services de sécurité ne permettant pas que l’on s’approche davantage, mais je reconnais la haute silhouette de Percival enveloppée dans son pardessus de laine gris anthracite. Il a gardé la tenue dans laquelle je l’ai vu lors de mon unique visite, ses baskets bleu ciel et son jean. Ses mèches blondes, en général coupées court, sont un peu plus longues que d’habitude et ébouriffées. Je le vois passer sa main dans ses cheveux et scruter les environs. Son regard s’arrête sur la voiture d’Osmond, et il nous fait un petit signe avant d’avancer vers nous, un petit sac jeté sur les épaules. J’essaie de contenir mon impatience, mais je ne résiste pas longtemps. Ignorant les protestations d’Osmond, je sors de la voiture et me précipite à la rencontre de Percy. Je vole plus que je ne cours jusqu’à lui. Je vois un immense sourire éclairer son visage fatigué mais heureux, et je saute dans ses bras. Je suis submergée de joie et de soulagement. Je peux enfin serrer l’homme de ma vie contre moi, et cette fois, sans plus avoir peur pour le futur. Le cauchemar que nous traversons depuis des semaines est terminé.

D’un long baiser, Percy efface toutes les nuits blanches, les pleurs, les angoisses et le manque de lui.

– Mon amour, tu es là ! murmure-t-il en me dévorant des yeux.

Je le regarde sans savoir quoi dire, le visage baigné de larmes.

Main dans la main, nous repartons à pas rapides vers la Jaguar, devant laquelle nous attend Osmond, tout sourire. Il tend la main à Percy qui la prend avant de lui donner une grande accolade.

– Merci pour tout Osmond, dit-il à son avocat qui rougit de plaisir.

Moi aussi, j’ai une immense gratitude pour Osmond. Il a su présenter les nouveaux éléments à la

justice pour qu'ils soient recevables, même si Emily et moi les avons récupérés d'une manière peu orthodoxe. Et il a su négocier avec Douglas, qui menaçait de poursuivre Emily pour vol. L'avocat a fait valoir qu'il n'y avait pas effraction, puisque Douglas avait invité Emily, et il lui a fait comprendre que toute poursuite ne serait pas à son avantage. Douglas est aussi sous le coup d'une inculpation pour falsification de documents et pour avoir caché la preuve qui innocentait Percy. Car oui, nous avons bien trouvé cette preuve. Le message sur la cassette éclaire l'accident d'avion dans lequel Charlotte a péri d'un jour tout à fait nouveau, et blanchit totalement Percy.

– Et Julian ? demande Percy, à peine installé dans la voiture.

– Il n'est pas encore rentré des Bahamas où les Connelly l'ont emmené pour les vacances, répond Osmond. Mon équipe tente de les joindre, mais ils ont des avocats parfaitement affûtés ; je pense qu'ils sont déjà au courant des derniers rebondissements.

– Quand pourrai-je le récupérer ? s'inquiète-t-il.

– Dès que possible, dit Osmond. Il faut qu'ils rentrent en Angleterre, et en attendant, on va lancer une procédure pour que le juge revoie la garde provisoire qu'il leur a attribuée. Je sais que vous aimez la discrétion, Percy, mais nous devons préparer un communiqué pour la presse, saluant la clôture du dossier, témoignant de votre soulagement, mais aussi de votre sympathie et compassion pour la famille de Charlotte. Nous nous arrangerons pour ne pas divulguer la manière dont les éléments nouveaux ayant permis de vous blanchir définitivement ont été transmis à la justice ; nous sommes tombés d'accord avec les autorités judiciaires et policières pour en donner tout le mérite aux enquêteurs. Et ce n'est pas Douglas qui nous contredira, puisque la justice va se retourner contre lui pour faux témoignage et fabrication de preuves. Sa discrétion sera le seul moyen pour lui d'obtenir leur clémence.

Percy hoche la tête. Osmond démarre la voiture. Je suis soulagée de quitter cette banlieue glauque et de rentrer enfin à Londres, Percy à mes côtés. Il me serre dans ses bras et pousse un long soupir.

– Ouf, on rentre à la maison ! dit-il. Et c'est grâce à toi, mon amour.

– Surtout grâce à Emily, réponds-je. Elle a fait un boulot formidable. Sans elle, on n'aurait jamais pu pénétrer chez Douglas. Je ne nous voyais pas rejouer *Ocean's Eleven* ! Et tu peux aussi remercier Reggie : c'est lui qui a mis le plan au point.

– Quelle bande de conspirateurs ! s'exclame Percy, avec un sourire admiratif. Vous étiez au courant, Osmond ?

– Absolument pas, dit Osmond, qui tient le volant. Et ils ont bien fait de ne rien me dire, car j'aurais dû les décourager.

Le visage de Percy devient grave.

– Et cet enregistrement... vous en avez gardé une copie ? me demande-t-il.

– Oui, dis-je, un peu hésitante. Tu voudras l'écouter ?

Percy réfléchit un instant.

– Oui, mais pas tout de suite. Quand je serai prêt.

Je comprends qu'il ait une appréhension à entendre la voix de Charlotte. Même sur moi, qui ne la connaissais pas, le message a fait une vive impression. C'était comme si elle revenait d'entre les morts. Il

montre un tel désespoir, mais aussi une telle folie...

À la maison, tout le monde est rassemblé pour saluer le retour de Percy : Lavinia, Lady Margaret, mes deux complices : Reggie et Emily, et ma mère. Sans doute éprouvé par son séjour en prison, Percy n'en montre rien. Il est plus beau, plus énergique et plus heureux que jamais. Non seulement, il a retrouvé la liberté, mais il est débarrassé de la culpabilité qui le rongait depuis plus de trois ans. Il a passé des nuits et des nuits, et sans doute bien des journées, à se demander si l'accident était sa faute. L'idée d'avoir fait une erreur de pilotage était déjà un fardeau bien lourd à porter pour lui, mais, dans les pires moments, il a même pensé qu'il avait pu provoquer l'accident qui a entraîné la mort de la mère de son enfant. Nous savons tous aujourd'hui qu'il n'en est rien.

Je le regarde plaisanter, rire aux éclats, étreindre sa grand-mère tout émue, embrasser Emily et Reggie. Je réalise à peine que nous allons enfin retrouver Julian et notre vie de famille que nous avons pu partager si peu de temps. Nous allons désormais pouvoir faire des projets le cœur léger, s'aimer, vivre...

– Et si on faisait un grand dîner pour fêter ça ? dit Lavinia qui, après avoir accusé un petit coup de vieux, semble avoir retrouvé toute sa jeunesse et le goût des tenues extravagantes.

– C'est adorable à toi, Maman, mais j'aimerais m'éloigner un peu de Londres, le temps que ça se tasse et que mon fils rentre en Angleterre. Je te promets que je te laisserai organiser une grande fête dès que nous aurons récupéré Julian, lui répond Percival en portant la main de sa mère à ses lèvres pour y poser un baiser.

– C'est noté, mon chéri, tu n'y échapperas pas, répond Lavinia. Où allez-vous ? Vous pouvez vous poser dans mon appartement à Monaco si tu veux...

– C'est gentil, mais j'aimerais emmener Matilda dans notre manoir des Highlands. Je n'en ai pas encore eu l'occasion, et je ne pense pas que les paparazzis me pourchasseront jusque sur les rudes terres écossaises, dit-il en souriant. Qu'en penses-tu, Matilda ? Juste pour deux ou trois jours...

– Où tu veux, tant que nous sommes ensemble. Mais...

Je me tourne vers ma mère. Je viens de réaliser que je ne pouvais pas la laisser seule à Londres.

Elle a tout de suite compris à quoi je pensais et me devance.

– Ne t'inquiète pas pour moi, ma chérie. J'ai déjà pris mon billet de retour. Je pars dans... (elle jette un coup d'œil à sa montre) dans trois heures. Ton père s'impatiente, maintenant que tout est réglé. Je lui manque. Après tout, nous sommes de jeunes mariés, plaisante-t-elle.

– Percy, j'appelle Edward, lance Lavinia. C'est l'homme qui s'occupe de l'entretien du manoir, il habite assez près, précise-t-elle en me regardant. Je vais lui dire d'envoyer quelqu'un pour chauffer la maison, avant que vous n'arriviez. On est quand même au moins d'octobre, et vous risquez d'avoir froid là-bas. Matilda, n'oublie pas d'emporter un manteau chaud. Si tu n'en as pas, tu en trouveras certainement un à moi sur place ; n'hésite pas emprunter tout ce dont tu auras besoin.

– Merci Mère, dit Percy. Excusez-moi tous, il faut que je monte appeler le pilote pour faire préparer le jet et boucler ma valise, dit Percy. Matilda, tu veux bien venir m'aider ?

J'acquiesce d'un mouvement de tête, et nous grimpons à l'étage. Une fois dans notre chambre, loin de

tous, le visage de Percy redevient grave.

– Tu peux me faire écouter l’enregistrement ? me demande-t-il. Je n’arrête pas d’y penser. Il faut que je l’écoute pour pouvoir m’en libérer.

– Oui, oui, bien sûr.

J’ai une copie du document audio sur ma tablette. Je vais la chercher, tandis que Percy s’assied sur le lit. Avec une petite appréhension, je lance le message. La voix suraiguë et surexcitée de Charlotte jaillit soudain :

– Doug, Doug, t’es pas là ? Doug !!

J’observe Percy, dont tous les traits se sont crispés en entendant la voix de son épouse défunte.

– Doug, c’est fini, hurle-t-elle. C’est fini. J’en peux plus ! Je le hais ! Je le hais !

Elle éclate en sanglots. On entend un avion décoller au loin. Elle reprend dans un flot de paroles presque incohérentes.

– Il ne m’aimera jamais. T’es où, Doug ? Il faut que ça se termine. Il le faut. Désolée pour toi. Tu as essayé.... Pardon, mais je peux pas, geint-elle. J’aurais dû t’aimer, toi.

Elle hoquette, puis sa voix devient plus forte, et elle s’emporte avec une violence terrible.

– Il doit mourir pour le mal qu’il m’a fait. Il doit mourir et moi avec lui ! Je ne serai jamais heureuse, mais lui non plus, il ne le sera jamais. Jamais !

Elle rit alors, d’un rire de folle qui me glace le sang, puis elle raccroche.

Le silence s’est fait, mais Percy continue de regarder la tablette posée devant lui, comme s’il attendait une suite. Il a les mâchoires crispées, les poings serrés. Je vois des larmes perler à ses paupières. Il reste ainsi un long moment, les yeux perdus dans le vague. Je m’approche enfin de lui et passe mon bras autour de ses épaules.

– Comme elle souffrait... murmure-t-il en s’essuyant les yeux.

Puis il se tourne vers moi.

– Je me souviens.

Je le regarde sans comprendre.

– Tu te souviens de quoi Percy ?

– De tout.

– De l’accident tu veux dire ? dis-je en ouvrant de grands yeux.

– Oui. C’est sa voix. Quand je l’ai entendue, tout est revenu. Je me souviens... Elle était surexcitée en montant dans l’avion ; elle était manifestement sous l’emprise de la drogue. Après avoir décollé, elle n’arrêtait pas de me provoquer et elle m’insultait. Je lui ai proposé de faire demi-tour, mais elle a insisté

pour que l'on poursuive et s'est calmée. Au bout d'un moment, elle a repris de plus belle. En désespoir de cause, je lui ai proposé de nous séparer. Je lui ai dit que l'on ne pouvait pas continuer comme ça, qu'on devait divorcer. Elle s'est mise à rire... Un rire affreux, un rire de folle, dit Percy en mettant sa tête entre ses mains.

Il se tait un instant, et je respecte son silence, attendant qu'il soit en état de parler.

– Elle m'a dit que je ne m'en tirerai pas comme ça, que je ne serai jamais heureux puisqu'elle ne pouvait pas l'être, reprend-il. Et elle s'est jetée sur moi. J'ai essayé de la maîtriser, mais elle me donnait des coups. J'ai perdu de l'altitude, j'essayais de trouver un endroit où atterrir. Je pensais y arriver, j'y étais presque, quand elle a saisi quelque chose, je ne sais plus quoi, je crois que je n'ai pas vu, et elle m'a donné un grand coup sur la tête. Je me suis réveillé à l'hôpital. Et elle était morte.

En entendant ce témoignage d'outre-tombe, Percy a manifestement revécu le drame. Il est tout recroquevillé. Je le serre contre moi, au bord des larmes, et le berce doucement. Au bout d'un moment, il semble se ressaisir et se redresse :

– Tu sais ce qui me fait le plus mal ?

– Non Percy...

– Julian. Elle n'en a pas dit un mot. Son propre fils, elle n'a pas pensé un instant à lui en essayant de nous tuer tous les deux. Elle se fichait complètement d'en faire un orphelin, de l'abandonner.

Il se tait un instant, puis il prend ma main et me regarde dans les yeux.

– Je ne me pardonnerai jamais de ne pas l'avoir rendue heureuse, de ne pas l'avoir aimée comme elle l'aurait voulu ; je porte une part de responsabilité. Mais en l'écoutant, et en me rappelant son comportement avec Julian, pour lequel elle n'a jamais montré beaucoup d'intérêt, j'en viens à me dire qu'il vaut mieux pour lui qu'elle soit morte.

– Tu sais, elle aurait peut-être changé ; elle aurait mûri...

Percy me regarde d'un air dubitatif.

– Ou peut-être pas.

– Mais Julian, c'est sûr, l'aurait aimée, reprends-je. Tous les enfants aiment leur mère, même les pires d'entre elles. Peut-être même sont-elles les plus aimées.

Percy hoche la tête. Son regard triste devient tendre.

– S'il y a une chose dont je peux me réjouir dans cette triste histoire, c'est que Julian va grandir auprès de toi : il t'aime, et je sais qu'avec toi pour veiller sur lui, il aura tout l'amour maternel qu'un enfant peut espérer.

Je le regarde, émue par cette déclaration.

– Je ferais tout pour lui, tu sais ? Je ne veux pas prendre la place de sa mère, mais je l'aime comme si c'était mon propre enfant, lui avoué-je.

Percy me serre dans ses bras.

– Si tu savais comme je suis heureux aujourd’hui, Matilda. Je suis débarrassé de ce mal qui me rongait depuis trois ans. Je suis libre de te rendre heureuse comme tu le mérites, d’élever mon enfant sans me torturer en pensant que c’est peut-être ma faute s’il n’a plus sa mère. Je ne peux rien désirer de plus : dès que nous aurons retrouvé Julian, nous pourrons commencer à vivre comme nous l’avons rêvé. Et toute cette horreur ne sera plus qu’un lointain souvenir.

Je prends son visage entre mes mains et l’embrasse avec passion.

– Tu as vécu l’enfer et tu ne le méritais pas, dis-je en me détachant de ses lèvres. Mais c’est derrière nous aujourd’hui. N’y pense plus ! Songe plutôt à tout ce bonheur qui nous attend.

– J’ai déjà oublié mon amour, murmure Percy à mon oreille. Je t’ai toi, et je sais que je suis le plus chanceux des hommes.

51. Parenthèse écossaise

La nuit va bientôt tomber lorsque nous atteignons la demeure écossaise de Percy. C'est aux derniers feux du coucher du soleil et dans une légère brume que je découvre le manoir imposant. Il se dresse dans la nature sauvage qui a revêtu ses somptueuses couleurs automnales.

Le jet de Percy nous a conduit à Glasgow, où nous avons loué une voiture pour faire les quelque deux heures de trajet jusqu'à la demeure familiale. Nous avons traversé des paysages d'une beauté à couper le souffle, dans cette fabuleuse vallée de Glencoe, entourée de montagnes et traversée par une sinueuse rivière. Le manoir de Percy est niché dans la lande, non loin d'un loch aux eaux d'un bleu profond.

– Je ne savais pas que ta mère était écossaise, dis-je en descendant de la voiture.

– C'est vrai que je ne t'ai pas encore fait notre arbre généalogique... Mais maintenant que tu vas devenir la comtesse d'Amberdel, il va bien falloir que tu l'apprennes, dit Percy avant de me déposer un baiser sur mes lèvres. Ma grand-mère maternelle était effectivement de la vieille noblesse écossaise, précise-t-il. Je suis, ou plutôt Julian, est le dernier représentant de cette lignée. Viens, allons voir si les fantômes de mes ancêtres nous attendent...

J'avais oublié les fameux fantômes écossais...

Percy sourit en voyant que je suis à moitié rassurée.

– Ne t'en fais pas, ils ne sont pas méchants du tout.

Il me prend par la main et m'entraîne vers la porte du manoir. Même si j'ai été impressionnée quand j'ai aperçu de loin sa silhouette se découpant dans la brume, à mon grand soulagement, il s'avère bien moins intimidant ou effrayant vu de l'intérieur.

– Il ne fait pas trop froid. Edward a tout allumé, mais je ferai quand même un feu tout à l'heure, dit Percy. Cette pièce est plus difficile à chauffer, à cause de la hauteur de plafond.

– C'est superbe ! m'écrié-je en découvrant la vaste salle de séjour où trône une splendide et immense cheminée.

Je suis Percy de pièce en pièce. La décoration est faite d'un subtil mélange de meubles d'époque, de tapis anciens et d'aménagements très XXI^e siècle. Les murs en pierre sont partiellement recouverts de tapisseries anciennes et de peintures représentant, je suppose, des membres de la famille, mais la cuisine est équipée de façon très moderne, comme les salles de bain qui jouxtent les chambres. Et le tout est en fait très douillet, même s'il le serait davantage si la température était un peu plus élevée.

– Tu viens souvent ici ? dis-je en m'installant sur un canapé recouvert de tissu damassé dans la grande salle à manger.

– J'y ai passé un Noël sur deux dans mon enfance, avec mes parents, dit Percy en s'installant près de

moi. Quand nous n'étions pas à Amberdel, la famille se réunissait ici. Et puis, je suis venu souvent en hiver skier dans la région.

– On skie en Écosse ? dis-je, étonnée.

– Tu n'as pas vu ces belles montagnes ? Et le Ben Nevis n'est pas si loin...

– Le quoi ?

– Le Ben Nevis. Le point culminant de Grande-Bretagne. Je t'y emmènerai un jour ; on y fait de splendides randonnées. Ma chérie, il va vraiment falloir que tu révises. Je te rappelle que tu vas devenir l'épouse d'un pair du Royaume-Uni, dit Percy, amusé. Et la mère de ses enfants.

Je le regarde, tout émue. Aussi curieux que cela puisse paraître, nous n'avons jamais abordé ce sujet avant.

– Tu veux bien d'autres enfants ? dis-je, un peu timidement.

Percy me regarde, surpris et même inquiet.

– Mais oui, bien sûr. Pourquoi, pas toi ?

– Je ne désire rien de plus au monde que porter tes enfants ! dis-je en me serrant contre lui.

– Mais comment as-tu pu penser que je n'en voulais pas, dit Percy d'une voix douce, en caressant mes cheveux.

– Tu as déjà Julian...

– J'aime Julian, c'est mon fils. Même s'il n'était pas désiré, en voulant me piéger en tombant enceinte pour que je l'épouse, Charlotte m'a fait sans le savoir un merveilleux cadeau. Mais j'ai encore de l'amour à donner, tu sais. Et ce sera merveilleux d'avoir des enfants de la femme que j'aime, de les élever ensemble et de donner des frères et sœurs à Julian.

J'attire son visage vers moi et l'embrasse passionnément.

– Je t'ai dit que j'aimais Julian comme si c'était le mien. Je sais que je ne l'aimerai pas moins que les enfants que je porterai. Je ne ferai aucune différence.

– Je ne m'inquiète pas une seconde pour ça, me dit Percy en souriant. Je suis persuadé que tu ne te transformeras pas en méchante marâtre.

Je le regarde en souriant.

– Aucun risque. Par contre, je pense qu'avant de lui donner des frères et sœurs, nous devons attendre un peu, que sa vie ne soit pas bouleversée d'un coup, qu'il ne se sente pas exclu.

– Tu penses à tout, mon amour, murmure Percy à mon oreille.

Il prend ma tête entre ses mains et pose un délicieux baiser sur mes lèvres.

– On a subi quelques petits retards dans nos projets, reprend-il, mais on peut commencer à organiser notre mariage, non ? J'ai hâte de t'épouser, je l'avoue.

– Moi aussi !

– Je ne sais pas ce que tu en penses, mais je veux un grand mariage. Mon premier tenait de la parodie. Avec toi, je veux faire les choses bien. Mais je ne sais pas comment tu vois les choses... On fera comme tu voudras, ajoute-t-il très vite.

- Moi aussi, je veux un grand et beau mariage, avec tous les gens qu'on aime. À vrai dire... j'aimerais bien me marier à Amberdel. C'est là que j'ai rencontré mon comte charmant.
- Ça tombe bien, parce que c'est là que je voulais t'épouser aussi, dit Percy avec un grand sourire. Que dis-tu du printemps ? Il faut un peu de temps si on veut tout organiser dans les règles.
- Ce sera parfait ! Un an après nos retrouvailles...
- Tu sais, je crois que j'aurais pu te demander en mariage une semaine après t'avoir revue.
- Une semaine ? Moi, je t'aurais épousé à 12 ans ! dis-je en éclatant de rire, avant de l'embrasser.

Si la température de la pièce est plutôt fraîche, la mienne est en train de monter indéniablement.

- Ce n'est pas parce qu'on ne fait pas d'enfant tout de suite qu'on ne doit pas répéter un peu, histoire de ne pas perdre la main, dis-je en glissant ma main sous son pull.
- Ça me semble une bonne idée, dit Percy en souriant, mais il fait encore un peu froid ici. Je vais aller chercher du bois pour faire un feu ; Edward en prépare toujours dans la remise. D'abord, je vais récupérer les bagages dans le coffre et les monter dans la chambre. Tu pourras t'installer pendant que je m'occupe du reste.
- Je viens avec toi, tu ne réussiras pas à tout porter en un seul voyage, et il y a aussi le carton de provisions.

Pendant que Percy monte les valises dans la chambre, j'investis la cuisine. Avant de quitter Londres, j'ai fait livrer de chez Harrods des *minipies* et autres mignardises salées, ainsi que quelques *cupcakes*. Nous pourrons les grignoter en buvant du champagne grand cru que Percy a choisi spécialement dans sa cave londonienne. Je prépare un plateau et je vais rejoindre Percival qui est en train de manier le tisonnier dans le foyer de l'imposante cheminée de la salle à manger. Le lustre est éteint ; il n'a laissé allumées que quelques veilleuses. Je l'observe un instant en silence dans la lumière changeante des flammes. J'admire son dos dont les muscles se dessinent sous le fin pull d'alpaga, son habileté à faire naître et croître le feu. Une douce chaleur commence à se répandre dans la pièce. Je me sens infiniment bien ici, en sécurité et en paix.

Percy s'est aperçu de ma présence et se retourne.

- Viens par ici, dit-il avec un grand sourire en me montrant l'épais tapis posé devant l'âtre, protégé par un pare-feu en fer forgé.

Je dépose le plateau sur une table basse et vais chercher la bouteille de champagne et deux coupes dans la cuisine. En m'installant sur le tapis où il s'est assis, je sens la chaleur du feu irradier mon corps. Une sensation de bien-être m'envahit.

- On est merveilleusement bien ici, dis-je en portant la coupe de champagne rosé que Percy m'a servie à mes lèvres.
- C'est vrai mon amour, tu aimes ? J'en suis très heureux, car c'est l'un de mes endroits préférés au monde.

Il m'enlace et pose ses lèvres sur les miennes. Mes mains se perdent dans ses cheveux, tandis que nos langues s'entrelacent.

– Tu es réchauffée maintenant ? murmure-t-il à mon oreille.

J’acquiesce d’un mouvement de paupières. Lentement, il me fait basculer sur le tapis. Sa tête se glisse sous mon pull, sa bouche vient se poser sur mon ventre. Mon corps est parcouru d’une décharge électrique. Percy remonte mon lainage et, docilement, je le laisse m’en débarrasser. Je vais pour me redresser afin de pouvoir retirer mon pantalon quand je sens une douleur vive en bas du dos. Je ne peux retenir un cri :

– Aïe !

– Qu’est-ce que tu as ? me demande Percy en fronçant les sourcils.

– C’est rien, dis-je.

– Mais si, je t’ai vu grimacer ! insiste Percy, qui s’est relevé.

– Je suis tombée.

– Lève-toi, dit-il doucement en me prenant par la main pour m’aider.

Une fois debout, Percy entreprend de me déshabiller. Il fait glisser ma jupe à terre et baisse mes collants de laine et ma culotte. Il scrute mon corps, me fait tourner sur moi-même et pousse une exclamation.

– Mais qu’est-ce qui t’est arrivé ? s’exclame-t-il en découvrant les ecchymoses sur mes fesses et mes cuisses.

– Je te l’ai dit, je suis tombée, dis-je gênée.

– Mais quand ?

– L’autre soir, en quittant la maison de Douglas, avoué-je piteusement. Je courais, il pleuvait, le sol était mouillé...

– Mon amour, dit Percy que je sens ému, tout ça à cause de moi...

– À cause de mes chaussures tu veux dire ! plaisanté-je.

– Ton pauvre petit corps... dit-il, avant de se pencher et de poser délicatement un baiser sur le bas de mon dos, où j’ai pu voir dans un miroir un gros hématome.

Il me semble que ce léger et doux contact apaise immédiatement ma douleur.

– Tu n’as rien mis dessus ? me demande Percy en se redressant.

– Hier, Maman m’a enduite de sa pommade miracle à l’arnica. D’ailleurs, j’ai oublié de l’emporter. Mais ce n’est pas grave, car j’ai trouvé un meilleur remède.

– Ah oui, lequel ? demande Percy avec un demi-sourire.

– Tes baisers. Ils me font un bien fou...

Percy me prend avec précaution dans ses bras, comme si j’étais en cristal, et me murmure :

– Qu’à cela ne tienne, je vais t’administrer le traitement complet.

Lentement, Percival fait passer mon tee-shirt par-dessus ma tête. Il affiche un air consterné en remarquant que mes bras portent aussi les stigmates de ma chute. Ses lèvres effleurent ma peau, lentement, de ma main à l’épaule, sur chaque bras. Doucement, il dégrafe mon soutien-gorge. Les flammes dans la cheminée dessinent des ombres dansantes sur mes seins nus. Percy vient happer les pointes l’une

après l'autre, et je sens un élan dans mon bas-ventre. Puis, il fait glisser ma culotte et mes collants, qu'il avait descendus à mi-cuisses, jusqu'aux chevilles. Je prends appui sur ses épaules, et il m'aide à m'en dégager. Je suis maintenant nue, mon corps entier offert à l'ardente chaleur du feu.

À genoux derrière moi, Percy me tient par les hanches et couvre mes cuisses et mes fesses de baisers aériens. Mon corps s'embrase sous ses exquis attouchements. Je me sens gagnée par une impatience que je m'astreins à dompter. J'adore la délicatesse avec laquelle il me touche, mais mon désir grandit et j'ai envie d'un corps-à-corps plus sauvage. Je me tourne vers lui, et alors qu'il plonge sa tête entre mes cuisses, je tire sur son pull pour qu'il s'en défasse. Il s'éloigne un instant de moi et lève les bras ; ce qui me permet de retirer en même temps son pull et son tee-shirt, et sa bouche retrouve bien vite mon sexe trempé. Je suis pressée de sentir sa verge en moi, mais j'ai du mal à m'éloigner de sa bouche. Je m'abandonne à sa langue savante qui fouille, lèche et me transporte. Je passe une jambe par-dessus son épaule, tandis que mon fougueux amant s'agrippe à ma taille. L'orgasme arrive, rapide, violent.

Le moment d'éblouissement passé, je me laisse glisser sur le tapis. Mon désir est encore aussi vivace que le feu brûlant dans la cheminée. Allongée sur le dos, je prends Percy par la main et tente de l'attirer à moi.

– Non, pas comme ça, j'ai peur de te faire mal, me dit-il.

Son attention me touche. Je lui souris tendrement.

– Je ne suis pas en sucre, tu sais... dis-je.

– Viens sur moi, me propose-t-il.

Il est étendu sur le dos, le membre glorieusement dressé vers le plafond de pierre. Je viens l'enjamber, et c'est avec un tremblement de tout mon corps que je sens son pénis s'enfoncer en moi.

Nous restons un instant, immobiles. Je peux voir sur le mur l'ombre de nos corps enlacés. Percy appuie ses lèvres entre mes seins. Lentement, je me mets à onduler du bassin. Percy prend appui sur ses mains et se recule comme pour mieux me voir.

– Tu es si belle... me dit-il.

L'amour que je lis dans ses yeux me transperce d'un bonheur immense.

Je plaque ma bouche contre la sienne. Nos respirations se mêlent, tandis que j'accélère mes mouvements du bassin. Le plaisir irradie mon ventre, mes seins que je porte aux lèvres de mon bien-aimé. Il s'arc-boute pour aller plus profond en moi, et je gémiss d'extase tandis que je monte et descends sur son membre gonflé. Je me penche vers lui et le mords à l'épaule alors qu'un éclair orgasmique me traverse. Je perds tout contrôle. Pendant un instant, je n'ai plus conscience d'où je suis ; j'entends juste le cri de plaisir de Percy qui fait écho au mien avant d'être emportée par une vague de pur bonheur physique.

Lorsque je reprends un peu mes esprits, je suis allongée, encore un peu haletante, à côté de Percy. Je commence à sentir la fraîcheur sur ma peau nue et mouillée de sueur. Percy s'en est aperçu car je le vois se lever à demi pour attraper un lourd plaid posé sur le canapé. Dans une bienfaitante semi-torpeur, je le laisse me couvrir tendrement de la douce et chaude couverture, bercée par le craquement du bois qui se

consomme dans la cheminée.

Percy pose un baiser sur mon épaule.

– Tu as faim ? me demande-t-il.

– Eh bien... maintenant que tu en parles...

Je me rends compte en effet que mon estomac commence à se réveiller et réclame qu'on s'occupe de lui. La route a été longue pour venir de Londres et, avec l'émotion des retrouvailles, je n'ai presque rien mangé aujourd'hui. Sans parler des galipettes que l'on vient de faire et qui m'ont indéniablement ouvert l'appétit.

Moins frileux que moi, Percy se relève, nu, et va récupérer le plateau posé sur la table basse. Puis il prend la bouteille de champagne et remplit nos verres. Nous trinquons et je mange avec plaisir deux excellents canapés œuf-concombre et une *minipie* au poulet, avant de me sentir un peu rassasiée. Par pure gourmandise, je termine mon pique-nique d'un délicieux *cupcake*.

– Tu n'as pas froid ? dis-je, en frôlant de mon doigt la poitrine dénudée de Percy, qui, lui aussi, a fait honneur au plateau sans me quitter des yeux.

– Tu oublies que j'ai des racines ici ! Par contre, j'imagine que ça doit être un peu éprouvant pour toi ; nous sommes loin de la Toscane, dit-il en ajustant la couverture autour de moi.

– Mais ça ne me déplaît pas du tout, figure-toi ! Je crois que je vais adorer l'Écosse. La région est magnifique : la lande, les montagnes, la brume... c'est si romantique ! J'ai l'impression d'être dans un roman d'une des sœurs Brontë. Et tant que tu es là pour me réchauffer...

Un gros craquement se fait entendre. Surprise, j'en lâche presque ma coupe, qui vacille et m'asperge de champagne, et me rapproche instinctivement de Percy, qui éclate de rire.

– Et nos fantômes, tu les aimes aussi ? plaisante-t-il.

Je le regarde, encore un peu effrayée.

– Ce n'est rien, reprend-il d'une voix qu'il veut rassurante. C'est le bois ! Ça fait parfois cette sorte de bruit.

Je regarde autour de moi, à moitié convaincue. Mes yeux s'arrêtent sur les portraits de famille aux murs ; je dois reconnaître que maintenant que la nuit est tombée, je trouve ces personnages aux traits sévères quelque peu terrifiants.

Percy a suivi mon regard.

– Viens, dit-il en se levant, on monte dans notre chambre.

Avant que je puisse faire un mouvement, il se penche et m'emmailote dans le plaid, puis me soulève de ses bras puissants. Il m'entraîne dans le grand escalier en bois, qui craque sous ses pas. Deux volées de marches mènent à l'étage jusqu'à notre chambre. La température a grimpé depuis notre arrivée et est désormais tout à fait agréable dans la pièce où trône un grand lit à baldaquin. Percy me pose délicatement

sur l'édredon et vient s'allonger à côté de moi. J'entoure son cou de mes bras.

– Percy, mon amour... nous allons être si heureux ici. Avec ou sans fantômes.

Percival sourit et caresse mon visage.

– Tu as un kilt ? dis-je soudain.

Percy me regarde d'un air interrogateur.

– Il se trouve que oui. Aux couleurs du clan de ma grand-mère maternelle. Pourquoi ?

– Tu ne veux pas l'essayer ? S'il te plaît, s'il te plaît mon amour, l'imploré-je.

Avec un sourire amusé, Percy se dirige vers une grande armoire en bois foncé.

– Ferme les yeux alors, m'ordonne-t-il gentiment.

Avec un petit rire, je plonge ma tête dans l'oreiller. J'entends des bruits qui m'indiquent que Percy est en train de se vêtir.

– Je peux regarder maintenant ? dis-je d'une voix étouffée par l'oreiller.

– Pas tout de suite ! Attends... Ça y est, tu peux regarder.

Je lève la tête et découvre Percy dans un kilt à carreaux verts et rouges, fermé par une épingle, avec des chaussettes dans les mêmes tons galbant ses mollets musclés. Une espèce de pochette complète sa tenue. Percival a revêtu une chemise blanche aux manches un peu bouffantes, qu'il a laissée échancrée jusqu'à mi-poitrine.

– Je te plais comme ça ? demande-t-il en s'approchant du lit.

– Waouh ! Tu es trèèèè sexy...

– Eh bien ! Je ne suis pas sûr de te faire autant d'effet quand je suis totalement nu.

– Tu me plais tout autant, rassure-toi, mais disons que... ça change, dis-je en le dévorant du regard.

À genoux sur le lit, encore enveloppée du plaid, je m'approche de lui.

– C'est quoi ça ? dis-je en jouant avec la petite pochette en cuir.

– Un *sporrán*. Comme tu vois, un kilt n'a pas de poche, alors si je dois transporter des choses, des clefs... m'explique-t-il.

– ... ou des préservatifs, l'interromps-je.

– Ah tiens, je n'y avais pas pensé ! dit-il en riant. Mais je t'avoue que je n'ai jamais dragué dans cette tenue.

– Tu as eu tort, car tu es très excitant en jupe, tu sais. Aucune femme ne t'aurait résisté. Au fait, c'est vrai ce qu'on dit ?

– Quoi ? Que l'on ne porte pas de sous-vêtements sous un kilt ? Vérifie par toi-même ! me suggère Percy en posant un baiser brûlant sur ma bouche.

D'une main, je soulève le kilt. Soudain, je comprends l'excitation des hommes qui fantasment sur ce

qu'il y a sous les jupes des filles. On a beau savoir ce qui se trouve sous le tissu, soulever l'étoffe pour jeter un œil procure des sensations assez exaltantes. Et d'autant plus, en ce qui me concerne, quand je découvre le sexe vigoureux de Percy en pleine érection. Émoustillée, je me penche pour glisser ma tête sous le kilt et prendre son membre dans ma bouche. Je m'agrippe à ses fesses dures, et je sens que son sexe grossit encore dans ma bouche avide.

J'ai envie de lui donner du plaisir, mais je suis moi-même très excitée et j'ai bien l'intention d'en profiter. Après avoir allègrement joué avec, je retire son membre de ma bouche et j'écarte la couverture qui m'entourait. Nue, je me saisis d'une colonne du baldaquin et m'y agrippe, agenouillée, la croupe tendue vers Percy.

La tête tournée vers lui, je vois que ses yeux bleus brillent d'un désir intense, et son sourire me dit que l'idée lui plaît.

Il vient se placer derrière moi sur le lit, toujours vêtu de sa tenue traditionnelle. Je me retourne et je le vois soulever son tartan et empoigner son sexe dur pour l'enfoncer en moi. Mon corps est parcouru d'un délicieux frisson. Agrippée au bois du baldaquin, je vacille sous les assauts ardents de Percy. Une de ses mains est posée sur mon mont de Vénus, et ses doigts agiles décuplent mon plaisir. Je gémiss de plus en plus fort, tandis qu'il me trousse à son aise. Je lâche d'une main la colonne pour le saisir par une fesse, le pressant contre moi. Sa langue fouille mon oreille, pendant que son sexe explore le mien. Haletant de plus en plus bruyamment, je me cambre davantage pour qu'il puisse me pénétrer entièrement. J'essaie de retenir l'orgasme que je sens monter, mais ses doigts qui titillent mon clitoris et ses coups de reins de plus en plus rapides et profonds me mènent bientôt à une jouissance intense, pleine, dans laquelle nous nous retrouvons confondus et heureux.

52. Sang pour sang

– Je vais chez Reggie, Mimi est arrivée à Londres. Tu viens avec moi ? demandé-je à Percy.

– Non, je dois me rendre au cabinet d’Osmond ; mais je passerai te prendre avant d’aller chez les Connelly.

Après trois jours fabuleux sur les terres écossaises, à nous promener dans la lande et surtout, je dois bien l’avouer, à faire l’amour, nous sommes rentrés à Londres. Julian revient des Bahamas avec ses grands-parents maternels aujourd’hui, et nous devons aller le chercher pour le ramener à la maison.

Percival est sur un petit nuage. Il n’a pas vu son fils depuis des semaines. J’avoue que je suis moi-même folle de joie.

– Mimi est arrivée quand ? me demande Percy.

– Il y a deux jours.

– Ah ! s’exclame Percy. À cause de moi, tu n’étais pas là pour l’accueillir.

– Ce n’est absolument pas de ta faute ; elle m’a prévenue quand nous étions déjà en Écosse. Elle a répondu à l’invitation de Reggie, qui voulait l’emmener voir un opéra à Covent Garden.

Percy me regarde étonné.

– Il y a quelque chose entre eux ?

Je souris.

– Il a quand même pris l’avion pour aller voir son défilé à Milan. Ça ne t’a pas étonné ? lui dis-je, amusée.

– Euh... J’avais autre chose en tête à ce moment-là, si tu te souviens bien. Mais maintenant que tu me le dis...

– Franchement, je ne sais pas où ils en sont. Amitié ou plus ? Ils ont tous les deux été très discrets à ce sujet. Mais il y a quelque chose ; je l’ai remarqué déjà cet été, à Florence, quand nous avons fait la visite du corridor de Vasari.

– Je ne connais pas vraiment Mimi, mais elle m’a plu. J’aimerais bien que Reggie vive une belle histoire d’amour. Son handicap ne l’a jamais empêché de faire des conquêtes, Dieu merci, mais j’ai peur qu’il considère que c’est un obstacle à une relation plus sérieuse. Tu sais, Reggie fait comme si de rien n’était, mais cet accident l’a beaucoup changé. Curieusement, en grande partie en bien, il est devenu plus « humain », plus sensible et moins égoïste. Mais cela l’a aussi poussé à se forger une cuirasse. Il ne donne pas sa confiance facilement, même si ça n’a pas été le cas avec toi, c’est vrai ; mais c’est très exceptionnel.

– J’avais compris, et j’en suis très fière. Oui, j’ai vu que Reggie se protège, notamment derrière son humour, mais je crois que Mimi peut percer sa cuirasse. Elle est faite pour lui : c’est une artiste, comme lui ; elle est timide et réservée mais passionnée, et elle ne ment jamais sur ce qu’elle est ou ce qu’elle

ressent. Je pense qu'elle est amoureuse de lui, et je doute que Reggie puisse trouver quelqu'un qui lui corresponde mieux. Je crois qu'il est assez fin et intelligent pour le comprendre.

– Bien. Alors croisons les doigts pour que ça marche, me dit Percy avec un grand sourire. Tu as pris les clefs de l'appartement de Notting Hill ?

– Oui, je les ai.

Percy, comme je l'ai découvert, est à la tête d'un véritable patrimoine immobilier à Londres. Un de ses appartements étant inoccupé, il a proposé de le prêter à Mimi qui vient s'installer à Londres, le temps qu'elle trouve quelque chose qui lui convient ou qu'elle le rachète si elle s'y sent bien. L'appartement, un duplex, est situé tout près de nos futurs locaux à Notting Hill.

– J'y vais alors. À tout à l'heure, dis-je avant de déposer un baiser sur les lèvres de Percy.

– À tout à l'heure, mon amour.

Je n'ai jamais vu ma blonde d'amie aussi rayonnante. La Mimi que je retrouve chez Reggie me semble métamorphosée. Elle a toujours été belle, mais aujourd'hui, elle semble épanouie, brûlant d'un feu intérieur. Je n'ai aucun doute sur la source de ce changement : je n'ai eu qu'à voir la façon dont elle regardait Reginald pendant le déjeuner. Elle s'est montrée très enthousiaste à l'idée de venir s'installer à Londres. Je sais que la perspective de créer notre propre marque est un projet excitant pour elle, comme il l'est pour moi, mais je vois bien que l'idée de se rapprocher géographiquement de Reggie ne compte pas pour rien dans son exaltation.

– Comment l'ont pris ton frère et ta sœur ? dis-je à Mimi.

– Je n'ai plus de contact avec eux, répond-elle, le visage soudain fermé ; ce qu'ils t'ont fait est inadmissible. Je ne dis pas que je ne renouerai jamais avec eux, ils sont ma seule famille, mais j'ai besoin de temps. Et il faudra qu'ils montrent un peu plus de repentir avant que j'accepte de les revoir. Après Milan, j'ai exigé une explication et je les ai rencontrés. Je crois qu'Orlando a compris la gravité de ses actes, mais Ginevra, pas du tout. Si on n'avait pas eu ce projet toi et moi, j'aurais démissionné quand même et je serais partie loin d'eux. Il fallait vraiment que je mette de la distance entre nous, avant de devenir comme eux.

– Aucune chance, ma belle Mimi. Ton âme est trop pure pour qu'ils la contaminent, dit Reggie avant de déposer un baiser sur sa main.

Mimi rougit et me lance un regard furtif.

Toi, tu ne perds rien pour attendre. Tu vas avoir des choses à me raconter quand nous serons seules !

– Dis donc Reggie, tu avais promis de me montrer l'étage du dessus et...

Je me tais soudain. Je voulais visiter l'atelier de Reggie, mais je ne sais pas s'il a avoué à Mimi qu'il était le fameux peintre Julius. Je me mords les lèvres, ne sachant comment finir ma phrase, mais Reggie a compris mon embarras.

– Ne t’en fais pas, j’ai tout dit à Mimi. Elle sait que je suis Julius, dit-il en souriant.

Mais ils sont encore plus proches que je le croyais !

– Je suis jalouse ; moi j’ai mis des mois avant de l’apprendre ! dis-je pour les taquiner. Et encore, si ton frère n’avait pas eu l’idée de me faire chanter, insisté-je en regardant Mimi, je n’en saurais encore rien aujourd’hui !

– Comment me faire pardonner, ma chère Matilda ? dit Reggie. Viens, je t’emmène à l’atelier. Mimi l’a déjà vu.

– Ah, mais tu aggraves ton cas ! m’exclamé-je, faussement outrée.

Reggie et moi prenons l’ascenseur qui conduit à l’étage du dessus. Nous pénétrons dans une sorte de loft encombré de toiles et de chevalets, terminé par une immense baie vitrée donnant sur la Tamise. Il y a un coin cuisine aménagé, quasiment pas de meubles, si ce n’est un gigantesque canapé de velours rouge et deux hauts tabourets.

– Mais donc, tu as des visiteurs ? dis-je en désignant les meubles.

– Il m’arrive de m’assoupir sur ce canapé. Personne ne vient ici, je t’assure, si ce n’est mon agent. Et Percy est passé deux fois. Et Mimi ce matin, ajoute-t-il d’un air fautif.

– Je te taquine, je ne t’en veux pas, Reggie, dis-je en posant une main sur son épaule. Je comprends parfaitement ton besoin d’avoir un jardin secret, et je m’estime très honorée d’avoir été mise dans la confiance.

Je m’approche d’une série de tableaux retournés contre un mur. Je tends la main pour en retourner un quand Reggie m’arrête d’un cri :

– Non ! Pas celle-là !

Je fais volte-face, surprise.

– Je travaille sur cette série depuis un moment, mais elle est en suspens. Je préfère qu’elle ne soit pas vue pour l’instant, dit-il en s’excusant d’un sourire.

– Très bien, à vos ordres, M. Julius.

Je fais le tour de l’atelier, regardant quelques œuvres achevées que je trouve vraiment sidérantes. Puis je m’approche d’une toile en cours d’exécution posée sur le chevalet. Même si le style est peu conventionnel, il me semble reconnaître le visage du personnage central du tableau en pleine ébauche.

– Ce n’est pas Mimi ? m’étonné-je.

– Si, répond Reggie sans chercher à esquiver.

Je le dévisage, et il répond à l’interrogation dans mes yeux par un sourire franc et espiègle.

– Oui, Mimi et moi sommes « ensemble », si on peut dire.

– Je suis tellement contente pour vous, dis-je tout excitée. Mais, c’est sérieux j’espère ? Tu sais, Mimi est une fille très sensible, qui ne se lance pas dans une histoire juste pour s’amuser.

– Je l’avais compris, figure-toi, me rétorque-t-il. C’est pour cela que j’ai hésité à aller plus loin que le

simple flirt pendant longtemps. Mais on a appris à se connaître, à Florence de musée en musée, et puis par téléphone, par Skype... tous les moyens que la technologie nous offre pour que deux personnes éloignées puissent se sentir proches quand même. Et puis j'ai fait deux ou trois allers-retours depuis cet été...

– Elle ne m'a rien dit ! Et toi non plus d'ailleurs ! m'exclamé-je, surprise et un peu vexée qu'aucun d'entre eux ne m'en ait parlé.

– Ne lui en veux pas. Ni à moi non plus, s'il te plaît, dit mon ami avec son sourire désarmant. On voulait prendre notre temps, être sûrs avant d'officialiser. Et puis avec tout ce que tu vivais de ton côté, tu avais d'autres chats à fouetter...

– Je ne vous en veux pas du tout, rassure-toi. Mais, dis-je en m'installant sur le canapé, puisque je te tiens « entre quat-z-yeux », je veux en savoir plus. C'est sérieux pour toi ? En ce qui concerne Mimi, je la connais assez pour savoir que c'est le cas. Mais toi ?

Reginald rapproche son fauteuil roulant du canapé et vient se placer face à moi.

– Tu sais, Percy a dû te dire, mon handicap ne m'a pas empêché d'avoir pas mal d'aventures, mais je ne me suis jamais lancé dans une vraie histoire d'amour. D'abord, parce que je n'ai jamais éprouvé de sentiments très intenses pour quelqu'un, de l'ordre de ceux qui vous unissent Percy et toi par exemple. Ensuite, parce que l'idée de couple est quelque chose qui me fait peur. Une partie de jambes en l'air – si je puis dire, vu mon état, ajoute-t-il avec un sourire en coin –, ça n'engage à rien, mais lorsque l'on s'aime véritablement, on partage beaucoup plus que ça : une intimité, des sentiments... Et je ne sais pas si j'en suis capable. Je vis très bien seul ; j'ai réussi à rester indépendant, autonome, avec quand même l'aide de Martha, ma gouvernante, qui sait disparaître quand je reçois...

– Tu as une gouvernante ? dis-je éberluée.

Reggie éclate de rire.

– Je crains de devoir confesser un autre secret. Oui, j'ai ma fidèle Martha, qui m'a suivi à New York et qui est revenue avec moi à Londres. Elle habite juste en dessous et s'occupe de toute l'intendance. Mais c'est moi qui cuisine les bons petits plats que je t'ai servis à chaque fois, je te promets que c'est vrai !

– J'aime mieux ça ! dis-je en riant.

– Mais avec Mimi, les choses sont différentes. D'abord, elle n'a pas fait semblant de ne pas voir que je suis handicapé. Je te jure que malgré mon superbe et clinquant fauteuil, certaines font comme si ce n'était ni une réalité, ni un problème. Ça part d'un bon sentiment, me diras-tu, mais c'est faux. C'est une réalité ET un problème. Heureusement, j'ai beaucoup d'argent, et ma conjointe n'aura jamais à faire pour moi certaines choses pour l'exécution desquelles je paie des gens. Ça rend l'affaire moins sordide, mais il n'empêche que ce n'est pas simple à vivre. Mimi a le juste regard, une approche naturelle des choses. Elle a de la compassion, pas de la pitié. De l'amour, pas juste de l'admiration. Elle aime mon esprit, ma flamboyance, ma culture, mais aussi ma vulnérabilité. Elle a une sensibilité qui me bouleverse.

Je le regarde bouche bée.

Si ce n'est pas une déclaration d'amour, ça !

– Tu lui as dit tout ça ?

Reggie a un sourire timide – et c’est bien la première fois que je vois ça ! Il donne en général plutôt dans l’ironie, voire le cynisme.

– Pas encore. J’attends. Je crois qu’elle sait que je suis sérieux avec elle, mais c’est allé si vite. Je ne veux pas lui donner de faux espoirs. Et puisque maintenant, elle va vivre dans la même ville que moi, nous pourrons aller à notre rythme.

– Très bien, dis-je en me levant, mais n’attends pas trop quand même ! Une femme a besoin d’être rassurée. Mimi est manifestement amoureuse de toi ; ne laisse pas le doute s’immiscer entre vous. Tu viens, on va la rejoindre ? Elle doit se demander de quoi on parle...

– Je pense qu’elle n’a aucun doute à ce sujet, dit Reggie en riant.

– Prête ?

– Prête.

Percy a garé son Aston Martin non loin de la demeure des Connelly, à Kensington. Ils ont été prévenus par Osmond que nous venions. Celui-ci nous a dit qu’il n’avait pas pu leur parler directement, mais qu’il avait été en contact avec leur secrétaire. C’est ce dernier qui a fixé le rendez-vous en cette fin d’après-midi.

Il fait froid et il bruine. Le temps est lugubre, mais mon cœur vibre de joie. J’ai hâte de serrer Julian contre moi et de le ramener avec nous à la maison. Nous allons enfin pouvoir reprendre la vie de famille dont nous avons eu si peu le temps de profiter.

Je jette un regard à Percy. Il a revêtu un austère manteau de cachemire noir sur un costume sévère, et il a les traits tendus. Je suppose qu’il appréhende la confrontation avec ses anciens beaux-parents, qui ont tout fait pour l’envoyer en prison.

La même gouvernante que celle qui m’a ouvert la porte lorsque je suis venue pour essayer de voir Julian, en vain, nous introduit, non pas dans le sombre bureau de la dernière fois, mais dans un spacieux salon. Il est meublé de fauteuils fleuris ; une banquette recouverte du même tissu est placée sous le bow-window. C’est là qu’est assise Priscilla Connelly, qui se lève lorsque nous entrons dans la pièce. Sous son chignon élaboré, son visage est pâle, contrairement à celui de son mari qui semble avoir largement profité du soleil des Bahamas. Son bronzage contraste avec ses cheveux entièrement blancs.

– Ambrose, Priscilla, dit Percy en inclinant la tête.

Sans même nous tendre la main, Ambrose Connelly nous fait signe de nous asseoir sur le canapé. Il vient se placer face à nous sur un fauteuil, tandis que son épouse se rassied sur la banquette. Elle nous regarde sans rien dire, triturant son double collier de perles.

– Où est Julian ? demande Percy.

Priscilla jette un regard paniqué à son mari qui reste impassible.

– Julian n’est pas là, répond Ambrose d’un ton grave.

Percy ne cille pas. On dirait qu’il avait prévu le coup, ou du moins qu’il le craignait.

– Et pourquoi donc ? dit Percy qui, je le vois, est décidé à conserver son calme. Sa garde doit m’être rendue, j’ai été innocenté. Vous savez que je ne suis pas coupable de meurtre. Je n’ai pas essayé de tuer votre fille, Ambrose ; c’est elle qui a voulu m’assassiner.

Du coin de l’œil, je vois la mère de Charlotte baisser la tête avec un air affligé.

– Peut-être bien... commence l’ex-beau-père de Percy.

– Pas « peut-être », Ambrose ; vous savez bien que c’est la vérité. Je comprends que ce soit difficile à accepter, mais c’est comme ça. Votre fille est décédée, et croyez bien que même si elle souhaitait ma mort, je le déplore. Je reconnais, je n’ai pas su la rendre heureuse, et je m’en voudrai toute ma vie. Mais ce mariage, je ne l’ai pas voulu, elle m’y a contraint, et vous savez comment. Vous savez aussi que la vie était impossible avec elle, elle se droguait ; j’ai essayé de la convaincre d’arrêter, en vain. Comme vous d’ailleurs, n’est-ce pas ?

Pour la première fois, je vois le regard dur d’Ambrose vaciller.

– Sa douleur était plus ancienne que notre rencontre, reprend Percy. Elle se droguait avant de me connaître, même si sa dépendance s’est accrue avec le temps... Quoi qu’il en soit, elle n’est plus là. Laissons-la reposer en paix et occupons-nous des vivants. Il nous reste Julian. Mon fils a besoin de moi, Ambrose. Vous ne pouvez pas le garder. Le juge n’a pas encore statué sur la fin de la garde provisoire qu’il vous a accordée, mais c’est imminent. Je suis sûr que vous vous êtes bien occupés de lui. Je comprends que vous avez fait cela pour son bien, mais ne le faisons pas souffrir davantage. Il doit revenir habiter avec moi, comme c’est le cas depuis qu’il est né.

Ambrose reste muet un instant, puis il se lève de son fauteuil.

– Votre fils ? Mais qu’est-ce qui prouve qu’il est bien votre fils ?

Percy le regarde un instant abasourdi, avant de se redresser à son tour.

– Qu’insinuez-vous ? lâche-t-il.

– Il a été prouvé que ma fille avait une liaison avec Douglas, non seulement après votre mariage, mais aussi juste avant, comme il m’en a informé. Qu’est-ce qui prouve que Julian n’est pas son fils ?

J’ai l’impression que tout mon sang se retire de mes veines. Je me lève du canapé, les jambes tremblantes, et me retiens au bras de Percy. Je le vois serrer les poings.

– Je vous demande de faire un test ADN, continue Ambrose. S’il prouve que vous êtes le père de Julian, je vous le rends immédiatement.

Cette fois, Percy ne peut plus se contenir.

– Faire un test pour prouver que l’enfant que j’élève depuis cinq ans, auquel j’ai donné des biberons,

sur lequel j'ai veillé quand il était malade, est bien mon fils ? Vous plaisantez ? explose-t-il.

Je me tourne vers Priscilla Connelly, qui semble accablée sur sa banquette, mais qui ne dit rien pour contredire son mari.

– Cette fois, je vais vous traîner en justice. Vous payerez cher pour ce que vous m'avez fait et ce que vous avez fait à Julian. Croyez-moi ! dit Percy, tremblant de rage, et m'attrapant par la main, il m'entraîne vers la sortie.

Nous sommes rentrés à la maison sans prononcer une parole. À peine arrivé, Percy s'est enfermé dans son bureau. J'ai respecté son besoin d'isolement autant que j'ai pu, mais cela fait déjà une heure, et je ne peux pas le laisser seul à ruminer sa colère et son chagrin.

– Percy, je peux entrer ? dis-je en passant une tête par l'entrebâillement de la porte.

– Oui, bien sûr, viens.

Il est assis sur son fauteuil club en cuir, le regard dans le vide. Je vais vers lui et m'assieds sur ses genoux.

– Tu as eu Osmond ? lui demandé-je.

– Oui. Il me dit de faire le test si je veux en finir au plus vite.

– Alors, il a sans doute raison.

– Mais je ne veux pas le faire, se lamente Percy.

Je le regarde et je lis une grande détresse dans ses yeux.

– Julian... Julian ne me ressemble pas, sanglote-t-il.

Je m'attendais à ça.

– D'après ce que j'ai pu voir sur les photos, tu ne ressemblais pas non plus à ton père, dis-je d'une voix que je veux calme et rassurante.

– Mais Julian n'a RIEN de moi ! Ses yeux bruns, ses cheveux noirs...

– Mais enfin, Percy, tu sais bien que ça ne veut rien dire !

– Douglas est brun...

– Comme des millions de gens, comme d'autres dans ta famille. Regarde ta mère !

– Je ne sais pas... je ne sais plus... Et si le test prouve qu'il n'est pas de moi ? Ils vont nous séparer ? Que deviendra-t-il sans moi ? Et moi, sans lui ? Je refuse de le perdre, Matilda, je refuse ! Je ne peux pas faire ce test.

Je le regarde, désespérée. Je ne sais que lui dire. Si Percy refuse de faire le test, nous risquons d'être embarqués dans une longue bataille judiciaire dont Julian ne pourra sortir que meurtri, même s'il nous est rendu. Et même en choisissant cette voie, la justice risque au final d'imposer ce test ADN. Si Percy se plie dès maintenant au test et qu'il s'avère que Julian n'est pas de lui, que va-t-il advenir ? Percy aura-t-il

encore des droits sur cet enfant qu'il a élevé depuis sa naissance ? Rien n'est moins sûr...

Il me semble alors entendre résonner dans mes oreilles le rire dément de Charlotte. Un frisson me parcourt. J'ai la glaçante impression que, d'outre-tombe, elle se réjouit de tenir enfin sa vengeance...

53. La morsure du doute

– Tu as pris une décision ?

En entendant ma question, Percival, assis sur le petit fauteuil près de la fenêtre, se retourne vers moi. À voir ses yeux fiévreux et cernés, je comprends qu'il n'a pas dormi de la nuit. Moi, j'ai fini par m'endormir d'un sommeil agité dont je sors bien peu revigorée. À mon réveil ce matin, j'ai réalisé que Percy avait quitté notre lit, où nous nous étions fort tard blottis l'un contre l'autre dans l'espoir de trouver un peu de repos après ce nouveau coup du sort.

Les Connelly ne veulent pas nous rendre Julian. Ils mettent en doute la paternité de Percy. Nous avons appris d'Osmond, notre avocat, qu'ils avaient demandé au tribunal l'exécution d'un test ADN.

Selon eux, la révélation d'une liaison entre leur fille et Douglas leur donne le droit de s'interroger sur la filiation de Julian. D'après Osmond, si Percy veut éviter une bataille juridique longue et douloureuse, il doit s'incliner et faire ce test. Ce que Percy redoute : et si Julian n'était pas son fils biologique ?

Percival reste muet. Je réitère ma question :

– Percy, tu as pris une décision ?

Il me lance un regard furtif et baisse de nouveau les yeux vers l'objet qu'il tient à la main. Je me lève du lit, m'approche de lui et réalise qu'il tient un portrait de Julian. Un très beau portrait, très émouvant, car le visage souvent grave de l'enfant est ici illuminé d'un sourire radieux. Il est sur les genoux de son père, ses petits bras serrés autour de son cou.

Émue par cette photo touchante, j'enlace Percy, pressant sa tête contre ma poitrine.

Sa voix s'élève alors :

– Je ne ferai pas ce test. Je n'en ai pas besoin pour savoir que Julian est mon fils. Et personne ne pourra me l'enlever, personne. Je m'en assurerai.

Brusquement, il se dégage de mon étreinte et se lève. Je reste près du fauteuil, soudain inquiète.

– Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je me fous de l'ADN, dit-il en s'emportant. C'est moi qui l'ai élevé, qui l'ai veillé quand il était malade, qui lui ai appris à nager ; je l'ai baigné, je l'ai nourri... Ces dernières années, j'ai été non seulement son père mais aussi sa mère ! ajoute-t-il avec un rictus amer. Et ils croient que c'est un laboratoire et un juge qui vont décider si mon fils est à moi ? Que je vais supporter qu'il grandisse loin de moi ? Je ne vivrai pas sans lui, et lui ne pourra pas vivre sans moi. Je suis tout pour lui, comme il est tout pour moi, me dit-il avec dans les yeux un éclat qui me fait peur.

Je le regarde, atterrée.

– Tu veux faire quoi alors ? dis-je, la gorge nouée.

– Connelly ne veut pas me le rendre ? Eh bien, je le prendrai, déclare-t-il, catégorique. Et je m'enfuirai avec lui quelque part où ils ne pourront jamais nous retrouver. Je ne serai pas le premier tu sais ; d'autres l'ont fait avant moi, et ont réussi. J'ai ce qu'il faut pour ça : avec un bateau, on passe les frontières et...

Il s'interrompt brusquement, comme s'il craignait d'en avoir trop dit. Je le regarde, les yeux écarquillés d'effroi.

– Tu veux l'enlever ? dis-je, encore incrédule.

Percy me tourne le dos sans me répondre et va se poster devant la fenêtre. Je cours vers lui.

– Tu ne peux pas faire ça, dis-je d'une voix suppliante. Tu ne peux pas imposer à Julian une vie de fugitifs. Les Connelly vous traqueront partout ; ils ont les moyens et une haine tenace ; ils l'ont déjà démontré. Ils ne vous laisseront jamais en paix.

Percival reste muet, les yeux perdus dans le vague.

– Et moi alors ? reprends-je. Qu'est-ce que je deviens dans cette histoire ? Tu m'abandonnes ?

Percy se tourne vers moi et m'enveloppe d'un long regard douloureux.

– Je pensais que tu viendrais avec nous, ou que tu nous rejoindrais...

Il me dévisage d'un air interrogateur. Je suis déchirée, je ne sais que dire. J'ai peur de l'encourager dans ce projet fou, mais je sais que s'il devait s'accomplir, je le suivrai.

– Évidemment que je viendrai avec vous, Percy ; je ne pourrai pas vivre sans vous. Mais c'est de la folie. Quelle vie aurons-nous ? Et surtout, quelle vie aura Julian ? On devra vivre cachés, déménager ; il n'aura jamais d'amis de son âge. Il grandira loin de ta mère, de ta grand-mère, du reste de sa famille. Et nous, nous ne verrons plus ceux que l'on aime. Ce n'est pas possible, ce n'est pas une solution, sangloté-je.

Percy ferme ses yeux et passe une main fébrile dans ses mèches blondes emmêlées. J'ai l'impression que mes arguments ont porté un coup à sa détermination.

– Mais Matilda, c'est MON fils. Tu crois que j'accepterai qu'on me l'enlève sans rien faire ?

– On n'en est pas là, Percy, dis-je d'un ton pondéré, en espérant le calmer. On en est même loin.

Accepte le test. On verra bien au moment des résultats. Tu n'as jamais douté de ta paternité avant cela.

Après tout, tu as toutes les chances d'être son père biologique.

– Et si je ne le suis pas ? lance Percy, avec un rictus.

– Tu disais toi-même que tu l’as élevé jusqu’ici. Tu as rempli ton rôle de père pendant plus de cinq ans. Ça doit bien avoir une valeur devant la justice ? L’adoption en a bien. Après tout, si Julian n’est pas ton fils, Charlotte te l’a fait croire. Tu peux sans doute te retourner contre la famille Connelly pour ce motif.

Percy me fixe, et je lis dans son regard une certaine indécision qui me fait reprendre espoir.

– Mais si l’affaire est portée devant les tribunaux, dit-il d’une voix hésitante, ça va prendre des mois, peut-être des années. Que deviendra Julian pendant ce temps ?

– Chaque chose en son temps. Fais ce test, et nous aviserons si les résultats ne sont pas ceux que l’on espère.

Percy se tait. Ses yeux sont posés sur moi, mais j’ai l’impression que sa tête est ailleurs.

– O.K., je vais faire le test, finit-il par déclarer.

Je le serre contre moi, et il pose distraitement sa main sur mon épaule. Je lève la tête, inquiète de son silence, et je le suis plus encore quand je vois l’expression sur son visage. Mais celle-ci s’évanouit aussitôt ; sentant que je l’observe, Percy se reprend et me sourit tendrement.

– Tu as eu peur ? Je te demande pardon, je ne voulais pas t’inquiéter davantage. Tu as raison, je vais aller faire ce test ; c’est plus raisonnable, reconnaît-il.

Il caresse mon dos dans un geste qui se veut réconfortant, mais je ne suis qu’à moitié rassurée par ce brusque revirement. Je connais Percy et je sais qu’il n’est pas du genre à céder aussi vite. Il va faire ce test, mais si les résultats ne sont pas ceux espérés... Dieu sait ce qu’il va entreprendre. Je décide cependant de garder mes doutes pour moi et de faire comme si je croyais totalement à son retour à la raison.

– Je vais prendre une douche, dit Percy. Ensuite, j’irai chez Osmond. Il a l’habitude de s’occuper de ce genre de choses, et il est en relation avec l’avocat des Connelly. Pour l’instant, le tribunal n’a pas ordonné l’exécution du test. Je vais voir avec lui où ça en est, et les différentes étapes de la procédure pour s’assurer de la conformité des prélèvements, sur moi comme sur Julian. Il faut que nos deux avocats tombent également d’accord sur le choix du laboratoire. Cela ne se fera donc pas aujourd’hui, mais d’ici deux ou trois jours je pense. Ensuite, il faudra attendre les résultats encore un peu...

On se regarde, et je suis sûre que l’on pense la même chose : ces prochains jours vont être interminables.

– Tu veux que je vienne avec toi chez Osmond ?

Percy me regarde d’un air interrogateur :

– Ma mère ne devait pas t’emmener voir son ami couturier pour ta robe de mariée ?

– Oui... mais, c'était juste pour un repérage ; on n'est pas pressés. Peut-être qu'il vaut mieux attendre, dis-je, embarrassée de parler de telles futilités au vu de la situation.

Percy me prend par la taille.

– Pas question de changer quoi que ce soit à notre programme, dit-il tendrement. Comme tu l'as dit, on avisera après les résultats du test. On ne peut pas s'arrêter de vivre en attendant. Tu as aussi droit à un peu de légèreté. Tu en as assez bavé ces derniers temps par ma faute.

– Ce n'était pas de ta faute, le coupé-je.

Il me regarde avec un sourire amer.

– Disons que j'ai juré de te rendre heureuse et que, pour l'instant, ce n'est pas très réussi, constate-t-il.

– Mon bonheur, c'est d'être aimée de toi.

– Ça, tu l'es Matilda, n'aies aucun doute là-dessus ! déclare-t-il en me serrant contre lui.

Puis, relâchant son étreinte :

– Va à ce rendez-vous avec ma mère, mon amour. Je t'en prie...

– D'accord, dis-je en me forçant à sourire, j'irai.

Percy pose un baiser sur ma joue et me quitte pour aller dans la salle de bains. Je le regarde s'éloigner avec un pincement au cœur : je sais qu'il essaie de me protéger, mais que son âme est de nouveau tourmentée et qu'il ne trouvera de repos que quand il aura Julian à ses côtés.

– Tu vas voir, ce qu'il fait est extraordinaire, s'enthousiasme Lavinia.

Nous sommes chez Christopher, un jeune créateur de robes de mariée dont elle admire le travail.

Dans ce boudoir du quartier de Soho, après nous avoir reçues avec moult effusions, il nous a confortablement installées dans un moelleux canapé mauve. Lavinia sirote un thé noir, tandis que j'ai réussi à obtenir un café serré qui m'aide à oublier que ma nuit a été courte et peu reposante.

– J'ai repéré ce garçon il y a deux ans à sa sortie de Saint Martin's School, m'explique Lavinia, et je peux t'assurer qu'il va devenir une star. D'autant qu'il travaille en ce moment sur la robe de mariée de Pippa Middleton, ajoute-t-elle en baissant la voix.

– Vous savez, Lavinia, dis-je en parlant bas aussi pour que les employées qui s'affairent autour de nous n'entendent pas notre conversation, on a encore un peu de temps ; je ne vais pas me décider tout de suite...

– Mais bien sûr, dit-elle en me regardant avec un sourire, sous sa gigantesque coiffe piquée d'une

plume de paon. Je voulais que tu puisses apprécier son travail avant celui des autres, mais j'ai prévu une longue liste de visites chez différents couturiers. Dieu merci, nous avons quelques mois devant nous ! Et puis je suppose que tu aimerais que ta mère soit à tes côtés au moment du choix, n'est-ce pas ?

– Oui, soufflé-je, un peu embarrassée.

– Mais ne sois pas gênée, darling, je comprends parfaitement, s'exclame Lavinia en souriant amicalement. Nous allons attendre Paola pour la suite des visites. Enfin, se reprend-elle soudain soucieuse, si tu veux bien que je vous accompagne ?

– Mais bien sûr ! m'empressé-je de lui répondre.

– Ah, tant mieux ! dit-elle en se détendant, ça me fait tellement plaisir. Je suis si heureuse que tu épouses mon fils. Je n'aurais pas pu rêver d'une meilleure belle-fille.

– Merci Lavinia, dis-je confuse.

– Mais c'est la vérité, Tilda, poursuit-elle en posant sa main sur la mienne. Bien ! Alors, voyons ces robes. Si aucune ne te plaît, peut-être que j'en trouverai une pour moi.

Je la regarde un instant sans comprendre, les sourcils froncés et muette de surprise. Lavinia, ravie d'avoir réussi son effet, éclate de rire.

– Vous allez vous remarier Lavinia ? Mais... avec qui ?

– Je te rassure, Tilda, personne pour l'instant ne m'a fait de demande en mariage. En fait si, le cheikh Abdullah du Koweït, mais je n'envisage absolument pas de l'épouser. C'est la quatrième fois que ce cher ami fait sa demande, mais il va bien finir par se lasser. Non, en fait... Osmond et moi avons une relation.

– Osmond ? m'écrié-je.

Je la considère un instant. Finalement, je dois admettre que je ne suis pas tant surprise que cela. J'ai bien vu au fil des semaines que ces deux-là se rapprochaient, et j'en aurais sans doute tiré des conclusions bien avant si je n'avais pas eu tant de soucis en tête.

– Oui, cela dure depuis quelques semaines, avoue Lavinia, la mine réjouie. C'est un homme délicieux, absolument délicieux, ne trouves-tu pas ?

– Oh oui, oui bien sûr ! acquiescé-je, en me remettant de ma surprise. Je l'apprécie beaucoup ; c'est un homme fantastique et un avocat d'une loyauté irréprochable.

– Oui, n'est-ce pas ? dit Lavinia ravie. Mais je t'assure que ce que j'éprouve pour lui n'est pas seulement de la reconnaissance pour ce qu'il a fait pour mon fils.

– Oh ça, j'en suis sûre ! Osmond a suffisamment de qualités et de charme pour vous séduire.

– Exactement. Il est adorable et si cultivé. C'est bien simple, je l'adore... Oh ! Nous n'en sommes pas à parler mariage, mais quelque chose me dit qu'il est désireux d'officialiser. Je pense qu'il attend le bon

moment pour faire sa demande. Ce n'est pas présomptueux de ma part, dit-elle en souriant, voyant que je suis sidérée par son aplomb, mais tu sais, j'ai été mariée trois fois. Non pardon, quatre !

J'en oublie toujours un, ajoute-t-elle, hilare. Si on peut m'accorder une chose, c'est que je connais un peu les hommes ; je sais reconnaître quand l'un d'entre eux envisage de passer le reste de sa vie avec moi.

Je regarde Lavinia attentivement. Elle a toujours fait plus jeune que son âge, grâce à plus ou moins d'artifices, mais, cette fois, elle a l'air si épanouie par ses amours naissants avec Osmond, qu'elle semble rajeunie.

– Lavinia, je suis tellement contente pour vous.

– C'est vrai ? répond-elle, aux anges.

– Oh oui ! J'aime beaucoup Osmond. Je suis sûre que Percy sera ravi de l'accueillir dans la famille.

– Oui, je le pense, et ça me réjouit. Jusqu'ici, je dois l'admettre, je n'ai pas réussi à lui donner un beau-père digne de ce nom. Heureusement, je ne les ai jamais gardés suffisamment longtemps pour qu'ils soient un problème pour mon fils, mais je sais que cette fois, ce n'est pas pareil. Ce que je ressens pour Osmond... c'est différent, me confie-t-elle en rosissant, ce qui lui va très bien.

Elle a l'air vraiment très amoureuse.

– Reste à espérer qu'il fasse bien sa demande, reprend-elle. Je serais fort déçue si ça n'était pas le cas, ajoute-t-elle en prenant un ton désinvolte, mais je vois bien que cette éventualité l'affecte.

Lavinia soupire avant de reprendre :

– Je suppose qu'il attend que l'affaire qui nous oppose aux Connelly soit close. Il préfère de toute façon que l'on reste discrets sur notre relation pour l'instant, surtout vis-à-vis de Percy. Je n'ai pas résisté à l'envie de t'en parler, mais c'est compliqué pour lui ; Percival est son client. On avait prévu de l'annoncer au moment de sa libération, mais avec ce qu'il se passe autour de la garde de Julian...

Je me fais un sang d'encre, tu sais, dit-elle, le visage soudain grave. Heureusement qu'Osmond est en charge du dossier ; ça me soulage un peu. J'ai entièrement confiance en lui. Je sais qu'il fera tout ce qu'il pourra pour qu'on retrouve vite ce petit ange.

Soudain, je repense à Percy et à l'enlèvement qu'il a envisagé. J'écarte vite cette idée de ma tête ; je ne veux pas que Lavinia remarque un changement dans mon humeur, qu'elle s'inquiète, et il est hors de question de lui en parler.

– Moi aussi, j'ai confiance, Lavinia, dis-je avec une assurance que je suis loin de ressentir. Alors, oublions ça un instant et revenons à la raison pour laquelle nous sommes ici ! proposé-je en désignant les mannequins qui viennent de faire leur entrée dans la pièce et attendent notre permission pour défiler devant nous.

– Tu as raison, ma petite Tilda. Ne les faisons pas attendre davantage, dit ma future belle-mère (et future jeune mariée ?) en élevant la voix après notre conciliabule à voix basse. Regarde ces merveilles ! Ça me donne envie de me remarier sur le champ, dit-elle dans un éclat de rire.

54. L'amour, peut-être

Je suis chez moi, dans la pièce qui me sert de bureau en attendant que nos locaux, à Emily et moi, soient fonctionnels. Je suis en train de consulter les factures concernant les travaux en cours, quand mon frère vient me rejoindre.

– Ah, tu es rentré ! dis-je. Alors, comment ça s'est passé ?

Paul est arrivé hier de Florence. Il avait rendez-vous ce matin avec l'agent de Reginald. Ce dernier l'a convaincu de se rendre en Toscane pour voir le travail de Paul. Après sa visite et quelques jours de réflexion, l'agent de Reggie a proposé un entretien à mon frère, à Londres.

– Parfaitement bien. Figure-toi qu'il me prend sous contrat et me propose déjà une exposition, dit Paul, qui exulte visiblement.

Il s'assied sur un petit fauteuil, face à moi.

– C'est vrai, génial, m'exclamé-je en bondissant de mon siège. À Londres ?

– Eh oui ! Évidemment, pas à la Tate ou à la National Gallery, mais dans une petite galerie assez connue pour exposer des talents considérés comme « prometteurs ». Tu te rends compte, moi, parmi les « talents prometteurs » ? se réjouit-il.

– C'est super, Paul !

– Ça va prendre un peu de temps ; la galerie a un agenda chargé pour l'instant, mais Francis, l'agent de Reginald...

– Et donc maintenant le tien, non ? le coupé-je.

– Ah, mais tu as raison ! dit Paul en se frappant le front. J'ai un agent ; ce qui est déjà énorme et, qui plus est, c'est celui de Julius...

Il reste un instant les yeux dans le vide, un sourire béat sur les lèvres.

– Il m'a trouvé un atelier pour travailler encore sur quelques toiles avant l'expo. Je vais devoir rester à Londres quelque temps. Vous voulez bien m'héberger ?

– Évidemment, tu es le bienvenu ici, lui réponds-je.

– Tu penses que Percy n'y verra pas d'inconvénient ? s'inquiète mon frère.

– J’en suis sûre. Il sera ravi de t’accueillir ici. La maison est suffisamment grande pour que l’on puisse y vivre sans se marcher dessus.

– Ce sera juste pour quelques jours. Francis m’a dit qu’il avait un petit appartement où il mettait des artistes en résidence, mais qu’il n’était pas libre pour l’instant, explique Paul.

– Tu peux rester autant que tu veux, le rassuré-je. Et je sais que Percy te dira la même chose. Le seul souci... poursuis-je, avant de m’interrompre.

– Oui ? dit Paul, intrigué.

– C’est que tu risques de croiser Emily. Elle réside souvent ici quand elle vient à Londres.

– Mais ça n’est pas un problème du tout, dit Paul, sans montrer de trouble. D’ailleurs, j’ai prévu d’aller la voir.

– Ah, tant mieux, parce qu’elle me disait il y a quelques jours qu’elle n’avait plus de nouvelles de toi.

– Ah bon ? Elle t’a dit ça ? lâche-t-il d’un air détaché que je ne trouve guère naturel.

– Oui.

Paul me dévisage.

– Et elle avait l’air de s’en plaindre ou elle était soulagée ? s’enquiert-il.

– Elle m’avait l’air chagrinée, figure-toi.

Je vois un sourire s’épanouir sur le visage de mon frère.

– Tant mieux, me dit-il, parce que si je viens m’installer à Londres, c’est aussi pour elle.

Je le regarde, sans poser de question pour ne pas le braquer, mais je suis curieuse d’en savoir plus.

– J’ai eu le temps de réfléchir, Matilda, reprend-il soudain sérieux. Je sais que je l’aime et que je veux passer ma vie avec elle.

– Oh là ! Tu ne crois pas que tu t’emballes un peu ?

Je reconnais bien là la fougue de mon frère, mais ses élans m’inquiètent toujours un peu !

– Pas du tout, me répond-il fermement. Ça fait un moment que je sais qu’Emily est la femme de ma vie, mais je n’avais rien à lui offrir. Je vivais comme un ado : pas de vrai travail, quelques toiles par-ci, par-là et la fête presque tous les soirs. Mais aujourd’hui, je sais où je vais. J’ai compris que je devais me consacrer à la peinture. Tu sais, ça change les perspectives quand des gens que tu respectes croient en ton talent. Aujourd’hui, j’ai confiance en moi, je veux me consacrer à ma passion et, en plus, j’ai l’espoir d’en vivre et de faire vivre une famille. C’est pour ça que je vais demander Emily en mariage.

Je manque m'étouffer.

– Quoi ? Mais Paul, tu la connais à peine.

– Tu peux parler toi. Au bout de combien de temps tu as réalisé que tu voulais faire ta vie avec Percy ? ironise-t-il.

1-0, la balle au centre.

– Mais quand même, vous ne vous êtes pas vus beaucoup tous les deux. Et puis, tu sais ce qu'Emily a vécu avec Douglas ; je ne suis pas sûre qu'elle soit prête à faire de nouveau confiance à quelqu'un, et encore moins à s'engager.

– C'est ce qu'elle t'a dit ? s'inquiète mon frère.

– Nooon... pas vraiment, mais c'est ce que j'éprouverais à sa place. Et puis tu ne sais pas ce qu'Emily ressent pour toi.

– C'est pour ça que je vais lui demander, s'entête Paul.

– Tu es sûr que c'est une bonne idée ? insisté-je.

– Absolument.

– Alors tu vas pouvoir le faire très vite parce que j'ai invité Emily à déjeuner.

– Aujourd'hui ? s'écrie Paul, qui semble un brin déstabilisé.

– Oui. Elle ne va pas tarder ; elle avait des rendez-vous ce matin en ville pour le haras, mais elle repart ce soir pour Amberdel.

– Eh bien, je suppose que c'est le destin, me dit-il avec un sourire espiègle, après un petit temps de réflexion. Je serai fixé sur mon sort plus vite que prévu. Ça n'est pas plus mal. Percy sera là ?

– Non, il déjeune avec Osmond. Ils sont en réunion de travail, et puis il doit faire ce test dont je t'ai parlé hier soir.

Paul vient vers moi et me prend dans ses bras.

– Pauvre petite sœur, je t'embête avec mes histoires de cœur, alors que vous avez tous ces soucis.

– Tu ne m'embêtes pas du tout. Je t'aime et j'aime Emily. Je vous souhaite le plus grand bonheur à tous les deux.

– Si possible ensemble ! plaisante Paul, en me relâchant.

La sonnerie de la porte d'entrée vient interrompre notre conversation.

– Ce doit être elle. Vas-y, descends, dis-je en souriant à mon frère. J’ai encore un peu de paperasse à finir. Ça vous laissera le temps de parler...

– J’y vais, dit Paul, que je sens soudain fébrile. Souhaite-moi bonne chance !

Paul est en bas avec Emily depuis plus d’une heure. Je n’arrive pas à mettre mes factures en ordre.

J’avoue que je suis préoccupée ; je n’ai pas la tête à ça. Paul a l’air vraiment amoureux d’Emily et déterminé à en faire sa femme. Je suis habituée à ses coups de cœur, mais j’avoue que cette fois, je crois qu’il est vraiment sérieux. Jamais avant il n’avait parlé de mariage. Et il n’y a pas de doute, ce sont ses sentiments pour Emily qui l’ont poussé à mettre de l’ordre dans sa vie et à prendre sa carrière en main. S’il m’a convaincue de son amour pour Emily, je dois bien avouer que je ne sais pas du tout ce qu’elle ressent pour lui. Elle est restée très discrète sur le sujet, et ça se comprend ; je n’étais sans doute pas très disponible ces derniers temps pour des confidences, si elle avait eu envie de m’en faire. J’ai bien vu à quel point elle a été ébranlée quand Orlando menaçait d’envoyer Paul en prison. Il y a quelques jours, elle s’est inquiétée de son silence, mais je n’ai pas osé lui poser de questions. Et maintenant qu’ils sont tous les deux réunis en bas – deux des personnes que j’aime le plus au monde –, j’ai peur du résultat de leur entretien. Pourvu qu’aucun d’entre eux n’en sorte blessé ! Mais j’envisage le pire. Et si, en fait, Emily disait oui ? Mon amie d’enfance, la cousine de mon fiancé, deviendrait alors ma belle-sœur ! Je souris à cette perspective.

– Toc, toc, je dérange ?

Perdue dans mes pensées, je n’ai pas entendu les pas d’Emily, qui se tient devant ma porte entrebâillée.

– Mais pas du tout, entre, entre ! dis-je en me levant de mon siège pour aller l’embrasser. Tout le monde va bien à Amberdel ? ajouté-je très vite, de l’air le plus naturel possible.

– Ne te fatigue pas, Paul m’a dit qu’il t’avait prévenue.

– Euh... de quoi ? balbutié-je.

– De sa demande en mariage, répond Emily en souriant, avant de s’asseoir dans le fauteuil qu’occupait Paul.

– Ah... ah oui.

Quelle cruche. C’est tout ce que j’ai trouvé à répondre !

Je suis horriblement gênée. Je me rassieds derrière le bureau.

– Et tu lui as répondu quoi ? avancé-je timidement.

– Qu’on en reparlerait quand il sera exposé au MoMA.

Je la regarde, stupéfaite, et elle éclate de rire.

– Je plaisante, enfin, Matilda !

Je pousse un soupir.

– Arrête de me torturer comme ça. C'est vraiment pas sympa. D'abord... il est où Paul ?

– Parti.

– Tu lui as dit non ? dis-je, soudain catastrophée en pensant au chagrin de mon frère. Oh là là... je lui avais dit d'attendre, que c'était trop tôt. Oh mon Dieu, il doit être désespéré tel que je le connais...

Il va falloir savoir où il s'est enfui.

– Il est allé acheter du champagne, dit placidement Emily.

– Du champagne ? dis-je, interloquée.

- Oui, je sais, je lui ai dit que c'était idiot...

Idiot ? Pourquoi ? Je n'y comprends plus rien !

– Oui, reprend Emily, parce que Percy en a d'excellents dans sa cave.

Je reste un instant abasourdie.

– Emily, je t'adore et je te suis reconnaissante de tout ce que tu as fait pour Percy, mais si tu continues à jouer avec mes nerfs, je vais t'étrangler.

Hilare, Emily se lève de son fauteuil et vient s'asseoir sur mon bureau, près de moi.

– Je n'ai dit ni oui, ni non, Matilda, avoue-t-elle en souriant. Je suis amoureuse de ton frère, indéniablement. J'ai eu le temps depuis que je suis rentrée d'Italie de m'en rendre compte : il m'a terriblement manqué. On s'est parlé tous les jours, des heures sur Skype ou au téléphone, jusqu'à cette histoire avec Orlando. Après, Paul a mis une certaine distance entre nous. Je suppose qu'il avait honte de ce qui s'était passé. Ses appels se sont espacés ; il ne répondait plus à mes messages... J'avoue que j'ai eu peur de le perdre. Avec tout ce que vous avez enduré Percy et toi, je ne voulais pas te rajouter des soucis, mais j'étais à deux doigts de venir pleurer sur ton épaule. Si le silence avait duré, je crois que j'aurais pris un billet pour Florence. Mais tu vois, il est venu à moi ! se réjouit Emily.

– Avec une demande en mariage en plus !

Emily éclate de rire.

– Je t'avoue que je n'en espérais pas tant. Ça me semble un peu prématuré, mais ça me touche. Ça fait partie de ce que j'aime chez Paul : sa fougue, son imprévisibilité.

Si elle fait sa vie avec lui, elle va être servie !

– Je crois vraiment qu'on a un avenir ensemble, mais je me suis déjà plantée une fois, et c'était il n'y a pas si longtemps... Je me suis laissée séduire par Douglas, au point d'accepter de l'épouser. Je ne veux pas me tromper une nouvelle fois.

– Je vois très bien ce que tu veux dire. Ça m'est arrivé avec Orlando, dis-je avec une grimace.

– Pas exactement. Toi, tu avais rompu avec lui avant de revoir Percival ; tu t'étais aperçue de toi-même qu'il n'était pas fait pour toi. Moi, j'ai dû apprendre sa tromperie, affronter sa trahison, le scandale... Je l'ai aimé sincèrement. Peut-être pas autant que je le croyais à l'époque, mais je l'ai aimé.

– Et Paul ? Tu ressens quoi pour lui ?

– Ce que je ressens pour Paul aujourd'hui est totalement différent, mais pas moins fort. Sans doute plus d'ailleurs, et c'est perturbant, ajoute-t-elle avec le sourire. Avec Douglas, on a pris la décision de se marier très vite. C'est pourquoi, je veux que Paul et moi prenions le temps de nous connaître, avant de nous engager pour la vie. Tu sais, je vous admire, Percy et toi ; je vous envie même. Entre vous, c'était si... évident dès le début. C'est comme si vous étiez nés pour vous rencontrer, comme si vous étiez faits l'un pour l'autre ; ça crevait les yeux. Mais pour Paul et moi, ça n'est pas si simple. En tout cas, pas pour moi. Je crois que je suis réellement amoureuse de Paul, mais... j'ai besoin d'être sûre que je ne me trompe pas.

– Et tu as totalement raison, dis-je en posant ma main sur la sienne. Qu'a dit mon cher frère ?

– Il a dit qu'il m'attendrait le temps qu'il faudra.

J'éclate de rire.

– Il t'aime vraiment alors ! Tu sais, la patience n'est pas son fort ! plaisanté-je.

– J'ai remarqué oui, dit Emily en souriant. Je lui ai demandé de me refaire sa proposition dans un an, et pas avant.

– Et il a accepté ? Un an ! Tu es dure avec lui ! Comment l'a-t-il pris ?

– Avec le sourire et le plus grand calme.

– Vous n'êtes pas encore mariés, et tu l'as déjà transformé, dis-je pour plaisanter.

– Ah non, surtout pas ! se récrie Emily. Je l'aime comme il est et je ne veux pas le changer. Je crois qu'il ne s'attendait pas à ce que je dise oui tout de suite. Il voulait simplement que je comprenne qu'il ne prenait pas notre histoire à la légère et qu'il était prêt à s'engager. Message reçu.

– Je comprends mieux le champagne alors. J'espère qu'on le sablera de nouveau dans un an !

Emily me regarde avec un sourire énigmatique.

– Qui sait, peut-être avant ?

Je la regarde, un sourcil levé.

– Je lui ai fait promettre de ne pas me faire de proposition de mariage avant un an, mais rien ne m'interdit de lui faire une proposition, dit-elle avec un rire espiègle.

55. La confusion des sentiments

– Oh mon Dieu, Reggie, c’est magnifique !

Ébahie, je regarde l’immense toile signée Julius que Reggie a fait livrer dans les locaux dans lesquels nous nous installons Mimi et moi, à Notting Hill. Les livreurs sont repartis depuis cinq bonnes minutes, mais je suis toujours en admiration.

– Je n’en suis pas mécontent effectivement, reconnaît Reginald en souriant.

– Mais il ne fallait pas, c’est trop beau... Et ça vaut une fortune. Ton agent va te tuer !

– C’est ma petite contribution à votre beau projet, et ce tableau ne pouvait être mieux mis en valeur que dans cet endroit, dit Reggie en faisant tourner son fauteuil roulant pour mieux admirer l’espace.

C’est vrai que l’ancien entrepôt de ce quartier bohème de Londres, racheté par Percy, avec ses verrières, ses passerelles métalliques, ses poutres en bois et ses grands murs blancs, fait un écrin rêvé pour cette toile éclaboussée de grands éclats de couleurs.

– Alors, vous en êtes où dans la création de votre marque ? me demande Reggie, en m’arrachant à ma contemplation.

– On emménage dans quelques jours. J’attends Mimi car nous devons aller choisir les derniers meubles, mais c’est presque prêt. On a fait rajouter des cloisons aux niveaux supérieurs pour délimiter des espaces de travail ; on a commandé les portants, réaménager et équiper la grande cuisine... Et maintenant que Mimi est à Londres, on va pouvoir recruter notre équipe.

– Quelle team vous allez faire ! J’ai hâte de voir votre premier défilé.

– Sache que tu auras une place sur le front row...

– Mais j’y compte bien ! Pourquoi crois-tu que je sors avec la styliste ? dit Reggie avec son humour pince-sans-rire.

Dans un éclat de rire, je m’installe sur l’un des grands divans de cuir noir que nous avons fait installer dans l’entrée. Je fais face au grand mur de verre à l’arrière du bâtiment, qui débouche sur le petit jardin qui, depuis ma première visite, a revêtu ces couleurs automnales.

– Alors, comment ça se passe avec Mimi ? l’interrogé-je.

Si Reginald n’avait pas évoqué leur relation, je n’aurais peut-être pas posé la question, mais puisqu’il semble avoir envie d’en parler...

– Que veux-tu que je te dise, Matilda ? Mimi est en créature délicieuse. Elle a une sensibilité artistique rare, semble sortie d'un tableau de Botticelli. Je pourrais rester des heures à admirer sa silhouette menue, son délicat visage, sa peau diaphane qui rougit à la moindre émotion... Elle a déjà tout pour me plaire, mais en plus, elle me supporte, moi et mes lubies et mes sautes d'humeur ; ça la fait rire même. Comment ne pas être amoureux d'elle ? Elle me rend heureux, et tout ce que je veux, c'est lui donner le bonheur qu'elle mérite, même si je ne suis pas convaincu du tout d'être à la hauteur...

– Bien sûr que tu l'es. C'est génial ! Je suis tellement contente pour vous deux.

– J'ai l'impression qu'elle comprend les moindres frémissements de mon âme, reprend Reggie.

Même ma sœur, qui me connaît depuis l'enfance, n'a pas vu aussi profond en moi. Mais on sait tous que la sensibilité de Penny laisse à désirer. Mimi me comprend comme personne avant elle, à part peut-être...

Il s'interrompt brusquement.

– Qui ? Percy ? dis-je en souriant.

– Non. Pas Percy. Toi.

Je ne m'attendais pas à cette réponse, et si, dans un premier temps, je suis flattée, l'expression qui se dessine sur le visage de Reggie me met mal à l'aise.

– Oui, toi, Matilda. Tu as ce je-ne-sais-quoi qui fait qu'avec toi, j'ai laissé tomber toutes les barrières et j'ai pu me montrer tel que j'étais. Je sais que tu me comprends, que tu m'acceptes tel que je suis.

– Mais... oui, bien sûr, tu es mon ami. Mais toute la famille t'adore tel que tu es, tu sais. Lady Margaret, par exemple, est folle de toi.

– Et je l'adore, comme j'adore Lavinia ou Percy, mais malgré tout, avec eux, j'ai l'impression que je joue en permanence un rôle. Je suis devenu un personnage. Ce personnage que je me suis construit depuis l'accident, celui qui peut être le « grand peintre » Julius, mais aussi l'homme du monde sur son fauteuil roulant clinquant de designer, avec ses tenues d'un goût exquis et son « humour dévastateur », comme j'ai pu le lire récemment dans une chronique mondaine.

Il fait une pause. J'ai peur d'entendre la suite...

– Mais avec toi, Matilda, je suis juste moi, et je ne connais rien de plus précieux, de plus doux et de plus unique comme sensation.

Je suis pétrifiée. Le regard ardent de Reginald posé sur moi pendant sa confession me trouble tout autant que ses propos.

C'était quoi ça ?

Je n'ose pas bouger. Je ne sais pas quoi répondre. Je cherche quelque chose à dire pour détendre

l'atmosphère, devenue pesante tout à coup.

– Je... eh bien, merci Reginald ! Ta confiance m'honore tu sais.

– Ma confiance ? dit Reginald avec une petite grimace. Tu crois vraiment que c'est ce dont il s'agit, Matilda ?

Une déclaration d'amour ?

– Enfin Reggie, de quoi parles-tu ? dis-je doucement.

– Je vais te dire quelque chose que je ne t'ai jamais dit, commence Reggie en faisant rouler son fauteuil plus près de moi. Ce fameux premier été à Amberdel, j'étais amoureux de toi.

J'éclate de rire.

– Mais qu'est-ce que tu dis ? Tu étais odieux avec moi ! m'esclaffé-je.

Je comprends instantanément que je n'aurais pas dû prendre la déclaration de Reggie sur le ton de la plaisanterie, car il semble meurtri par ma réaction.

– Ce n'est pas très charitable de rire de l'ado timide que j'étais, Matilda, dit-il d'un air pincé. À

l'époque, je ne savais pas comment exprimer mes sentiments autrement que par des moqueries. Et je te rappelle que j'étais complètement sous la coupe de Penny, qui te détestait. Mais alors que j'étais transi d'amour pour toi, toi, tu n'avais d'yeux que pour Percy ; sinon, tu te serais aperçue que je passais mon temps à te regarder ou à te suivre. Penelope, elle, s'en est rendu compte. Je pense d'ailleurs que ça a largement aggravé son allergie à toi.

Je le regarde bouche bée.

– Soit, finis-je par articuler, tu as eu une amourette d'enfant pour moi... mais nous n'en sommes plus là aujourd'hui.

– Tu es mal placée pour dire que les amourettes d'enfant ne durent pas, dit Reggie d'un ton cinglant.

Je le regarde, confuse.

– Je suis désolée, Reggie, si je t'ai blessé... Je ne voulais pas.

Le visage de Reginald se radoucit.

– Tu as raison, c'était il y a longtemps, et je ne suis pas sûr qu'il y ait quelqu'un au monde qui soit plus heureux que moi de ton histoire d'amour avec Percy. Vous êtes faits l'un pour l'autre, mais tu restes pour moi quelqu'un de spécial et...

J'entends soudain un bruit à la porte d'entrée, qui était restée ouverte. Je me retourne et je découvre Mimi devant la porte. Elle nous regarde, blême, le visage baigné de larmes. Je me redresse aussitôt :

– Mimi !

Mais ignorant mon cri, à mon grand désarroi, elle s'enfuit.

– Mimi ! Reviens ! crié-je.

Je fais un pas pour courir à sa suite, mais Reginald m'attrape par le bras. Je me tourne vers lui.

– Je dois la retrouver ! m'exclamé-je. Je ne sais pas depuis combien de temps elle est là... Tu as vu comme elle pleurait ? Elle a dû mal comprendre ; il faut lui expliquer...

– Lui expliquer quoi ? dit Reggie avec un rictus amer. Que crois-tu qu'elle ait mal compris ? Je t'ai dit que Mimi avait une sensibilité hors du commun.

– Mais vu sa réaction, elle n'a sans doute pas entendu quand tu parlais d'elle. C'est normal qu'elle soit bouleversée si elle n'a entendu que la fin de notre conversation !

Reginald me regarde avec un sourire triste.

– Même si ce qu'elle a entendu n'était que partiel, ça n'en demeure pas moins vrai. J'étais amoureux de toi il y a dix ans, et j'éprouve toujours des sentiments pour toi. Tu te souviens ces tableaux que je ne voulais pas que tu voies dans mon atelier ? Ils te représentent. J'ai commencé à les peindre au printemps, après ta venue à Amberdel. C'est comme ça, tu occupes une place à part pour moi. Et si Mimi ne peut pas vivre avec cet état de fait, nous n'avons pas d'avenir ensemble...

Cette fois, je m'emporte pour de bon.

– Désolée, mais tu dis n'importe quoi Reggie. Tu confonds tout, l'amour, l'amitié... C'est ton tempérament : tu embellis les choses pour satisfaire ton âme d'artiste, tu les transformes pour en faire des sources d'inspiration. Peut-être que je t'ai servi de muse à un certain moment, mais le tableau que j'ai vu sur ton chevalet, c'était bien Mimi que je sache ? Je vois bien comment tu la regardes ; tu ne m'as jamais regardé comme ça. Tu te complais dans cette « rêverie » autour de moi que tu sais impossible, parce que tu as peur d'affronter une histoire d'amour bien réelle. Parce que c'est ça que représente Mimi : la réalité !

Reggie me regarde en silence, une expression indéchiffrable sur le visage.

– Tu peux rester là à ruminer, moi je vais à la recherche de Mimi. Peut-être que je peux réparer les dégâts que tu as faits, lancé-je furieuse.

J'attrape ma veste et mon sac et je me rue hors du bâtiment. L'appartement que Percy prête à Mimi n'est qu'à deux rues d'ici. J'espère que c'est bien là qu'elle s'est rendue. Je fonce comme une dératée et je rejoins Mimi au moment où elle s'apprête à entrer dans son immeuble. Elle se retourne en entendant mes pas derrière elle, et je peux voir qu'elle est encore en larmes ; ce qui me transperce le cœur. Je la prends dans mes bras et, à mon grand soulagement, elle se laisse faire, même si je la sens tendue.

– Il faut que je te parle, lui murmuré-je à l'oreille. Je peux monter avec toi ?

Sans un mot, elle hoche la tête et je la suis à l'intérieur. Elle ouvre la porte du spacieux et lumineux duplex meublé, dans lequel elle réside depuis quelques jours. À peine arrivées à l'intérieur, à l'abri des regards indiscrets, ses sanglots reprennent de plus belle. Je l'entraîne vers le canapé fleuri, sur lequel je m'installe auprès d'elle. Je caresse ses longs cheveux blonds en attendant que la crise de larmes se calme.

– Ma chérie... Mimi... Ne te mets pas dans des états pareils. Je t'assure qu'il n'y a pas de quoi.

Mon amie relève son visage et me regarde avec des yeux d'enfant perdu.

– Il ne m'aime pas.

– Je t'assure que ce n'est pas vrai. Tu n'as pas entendu, quand il a dit qu'il était amoureux de toi, que tu avais une sensibilité hors du commun, qu'il pouvait rester des heures à te regarder et qu'il voulait te rendre heureux et avait peur de ne pas être à la hauteur. Tu l'as entendu, ça ?

Mimi me regarde d'un air incrédule.

– Je te jure que c'est vrai ! dis-je, véhémement. C'est ce qu'il a dit, quasiment mot pour mot. Et il a aussi ajouté que personne ne le comprenait comme toi...

– ... à part toi.

Ah, ça, elle l'a entendu !

Je soupire.

– Je crois que ses mots ont dépassé sa pensée. Et quand bien même ? Nous sommes amis avec Reginald, tu le sais. C'est vrai que nous nous entendons à merveille, mais ça n'enlève rien à ce qu'il ressent pour toi.

– C'est ce qu'il t'a dit de me dire ?

– Euh... non.

– Il ne t'a pas donné de message pour moi ? hasarde-t-elle.

– Je... non, il n'a rien dit, dois-je confesser, gênée.

– Tu vois. Il a dû être soulagé que j'apprenne la vérité comme ça et que je parte.

Reggie avait raison, elle le connaît vraiment bien...

– Mais pas du tout ! Tu nous as pris par surprise ; il n'a pas eu le temps de réagir, dis-je en essayant d'être convaincante, même si je sais que la vérité est un peu différente. Et moi, je suis partie en courant à tes trousseaux. Que voulais-tu qu'il fasse sur son fauteuil roulant ?

Mimi me regarde, perplexe. Je sens bien qu'elle a envie de me croire, alors j'insiste.

– Mimi, ne laisse pas quelques mots saisis au vol, hors contexte, troubler la belle relation que vous avez tous les deux. Donne-lui au moins une chance de s’expliquer. Il est resté au loft, tu peux aller le rejoindre et...

Mimi m’arrête d’un geste de la main.

– Non, Matilda, je n’irai pas, me rétorque-t-elle en essuyant ses joues humides. Reggie a raison quand il dit que je le comprends. Je sais qu’il pensait chaque mot de ce qu’il a dit te concernant. Je sais qu’il a aussi des sentiments pour moi, je n’en doute pas un instant, mais manifestement, il ne m’aime pas comme je l’aime. Matilda, si tu savais comme je l’aime ! dit-elle en portant ses mains à son cœur.

Je l’aime tellement que j’étais prête à l’aimer en sachant qu’il m’aimait moins. Je pensais qu’avec le temps, il en viendrait à ressentir la même chose que moi. Mais c’est impossible, s’il t’aime...

– Mais il n’est pas amoureux de moi ! C’est une illusion, une chimère d’artiste...

– Eh bien, dit Mimi d’une voix très douce, en se levant du canapé, je ne me battra pas contre une chimère. S’il te plaît, n’en parlons plus. Je ne t’en veux pas, je ne suis pas jalouse de toi, crois-moi !

Ça ne remet pas en question notre amitié, ni notre relation de travail, mais je t’en prie, ne me parle plus jamais de Reggie, ajoute-t-elle en me regardant dans les yeux.

– Mais ne sois pas si catégorique, il...

– Je t’en prie, m’implore-t-elle d’une petite voix suppliante.

De la voir si malheureuse me fait mal. Je retiens les mots que j’allais prononcer.

– Très bien Mimi, comme tu voudras.

– J’aimerais rester seule maintenant, s’il te plaît, me demande-t-elle.

– Bien sûr, oui. Je m’en vais.

Je l’embrasse sur la joue et sors de l’appartement. Je reprends lentement le chemin de l’entrepôt.

Mimi est d’une sensibilité extrême. C’est sans doute ce qui fait d’elle une créatrice exceptionnelle, mais ça en fait aussi une petite boule d’émotions. Je comprends que les paroles de Reggie aient été un choc pour elle. Pour l’instant, elle est incapable de raisonner, de tempérer ; elle est à vif. J’espère que le temps lui permettra de comprendre qu’elle ne doit pas rayer en un instant Reggie de sa vie. Je crois vraiment qu’ils ont un avenir en commun possible.

En soupirant, je rejoins l’entrepôt. J’ai deux mots à dire à Reggie. Je ne crois pas à son amour pour moi. Je n’écarte pas l’idée parce qu’elle me déplaît, mais parce que je crois le connaître suffisamment pour voir qu’il fait fausse-route. Je ne pense pas que tout soit foutu, contrairement à Mimi qui s’est montrée radicale. J’ai vu son visage quand elle m’a demandé si Reggie avait un message pour elle ; elle espérait qu’il s’excuse, qu’il la convainque de son amour. Si seulement Reggie pouvait aller la trouver ;

je suis sûre que tout pourrait recommencer, mais il faut qu'il réagisse vite.

Je hâte le pas pour rejoindre Reggie, mais peine perdue ; je ne peux que constater en arrivant au loft que Reginald ne m'a pas attendue.

56. Une rancune tenace

– Monsieur, Mlle Mancroft-Tennant désire vous voir, annonce Eugene, le majordome.

Penelope ? Mais qu'est-ce qu'elle veut ?

Percy et moi sommes en train de terminer de déjeuner. Quel bonheur de reprendre, ne serait-ce que pour un repas, le cours de notre vie. Notre vie, que ces mots sonnent doux à mon oreille !

Pour la première fois depuis des jours, nous avons mangé de bon cœur, car c'est un jour spécial pour nous. Percy s'étant soumis au test ADN, Osmond a fait valoir auprès des Connelly sa bonne volonté et les a persuadés de nous laisser Julian pour le week-end. Nous devons passer le prendre dans deux heures. Ambrose Connelly a laissé entendre qu'il n'acceptait que parce qu'il en allait de la santé de Julian, qui réclame beaucoup son père et se languit au point d'en perdre l'appétit. Comment pourrait-il en être autrement ? Peut-être que les Connelly commencent enfin à prendre la mesure de l'amour qui unit le père et le fils.

La perspective de passer deux jours avec le petit, que nous emmenons à Amberdel, nous a rendu une bonne humeur qui nous faisait défaut ces derniers temps. Percy est enfin détendu, apaisé, et encore plus tendre et fougueux que d'habitude. Je dois avouer que la nuit a été aussi courte que torride, et nous émergeons à peine d'une voluptueuse grasse matinée. Nos ébats m'ont affamée, et j'ai dévoré les délicieux petits plats que la cuisinière nous a concoctés. Pendant tout le repas, Percy n'a cessé de me prendre la main, de plaisanter ; nous étions si gais... Et voilà que Penelope surgit comme un diable de sa boîte. Je me demande bien ce qu'elle veut à Percy. Douglas, son petit ami, a quand même essayé d'envoyer Percival en prison !

– Faites-la entrer dans le grand salon, Eugene. Nous arrivons. Et faites-y servir le café, dit Percy, impassible.

Je me retiens jusqu'à ce qu'Eugene sorte de la pièce, mais je ne peux contenir ma stupéfaction plus longtemps :

– Tu vas la recevoir ? Après ce qu'elle a fait ?

– Qu'est-ce qu'elle a fait ? dit Percy d'un air innocent.

– Mais tu le sais très bien ! Elle a caché Douglas alors que nous étions tous à sa recherche. Chose qu'elle n'ignorait pas. En l'hébergeant, elle a pris son parti contre toi.

– Je ne vois pas les choses comme ça, me répond tranquillement Percy. Je ne crois pas qu'elle ait agi CONTRE moi, mais plutôt POUR lui. Je connais le pouvoir de séduction de Douglas ; je suppose qu'il lui a tourné la tête.

– Mais elle est de ta famille, elle aurait dû te soutenir... Et en plus, elle a disparu ! Elle n'est même pas allée voir Lady Margaret. Ta grand-mère lui en veut beaucoup.

– Comme tu l'as dit, Matilda, Penny est de ma famille. Je ne veux pas la rejeter sans lui donner une chance de s'expliquer. Je la connais depuis l'enfance ; elle n'est pas commode, mais elle n'est pas si mauvaise qu'elle veut bien le faire croire. Et c'est la sœur de Reggie ; il est très attaché à elle. Je dois accepter de lui parler, ne serait-ce que pour lui. Je ne peux pas ne pas la recevoir.

– Oui, bien sûr, tu as raison, reconnais-je un peu piteusement.

Il a raison. Je l'admire de montrer autant de noblesse de sentiment, de magnanimité, et je m'en veux car je m'en sens incapable à cet instant. Sans doute parce qu'après tout ce que l'on a traversé, je redoute ce qu'il peut encore arriver. J'envie sa force et son flegme, son élégance...

Percy embrasse la paume de ma main.

– Tu viens avec moi ? me questionne-t-il.

Il fait sa demande avec un sourire auquel je peux difficilement résister, même si j'essaie !

– Moi ? Mais pourquoi ? Je n'ai pas spécialement envie de la voir, réponds-je avec moins de fermeté que je n'aurais voulu, car Percy me regarde de son air le plus attendrissant.

– Dieu sait pourquoi elle vient ici, quelle demande elle va bien faire ou quelle élucubration elle va dire. J'aime autant qu'il y ait un témoin, explique Percy en riant.

– Comment peux-tu en rire ? Tu sais pourtant à quel point elle peut être venimeuse. Ça m'étonnerait que ce soit juste une visite de courtoisie.

– Et pourquoi pas ? dit Percy d'un ton léger. Elle vient peut-être demander pardon, demander à réintégrer le giron familial...

Il se lève et me tire gentiment par la main pour que je fasse de même, en m'encourageant d'un sourire. Je le suis, à moitié convaincue. La perspective de retrouver Julian cet après-midi a rendu Percy étonnamment optimiste. Pour moi, la venue de Penelope n'augure rien de bon.

Nous traversons le couloir. Percival se retourne et, en un regard, comprend mon état d'esprit. Il revient vers moi et me sourit.

– Allez, viens, m'encourage-t-il doucement. Fais-moi confiance.

Il dépose un léger baiser sur mes lèvres, puis m'entoure les épaules de son bras et m'entraîne dans le salon.

Penelope est installée, comme à son habitude, non pas dans un fauteuil, mais sur l'accoudoir. Elle est toujours très belle, en slim et chemise noirs, les cheveux encore plus courts qu'avant, même si elle a conservé sa mèche sur l'œil. Sa longue silhouette me semble encore amaigrie ; ce que je ne croyais pas

possible. Lorsque nous entrons dans la pièce, elle est en train de fumer une cigarette, les yeux perdus dans le vague. Une cafetière est déjà posée devant elle, ainsi que trois fines tasses.

Elle lève la tête à notre entrée.

– Bonjour Penelope, dit Percy d'un ton aimable, mais sans aller l'embrasser comme il le faisait autrefois.

– Salut Percy. Matilda, ajoute-t-elle en me faisant un bref signe de la tête.

Elle n'a pas bougé de son poste ; elle a juste déposé sa cendre dans un cendrier qu'Eugene a obligeamment placé sur la table basse. Percy va s'asseoir en face d'elle. Je le regarde agir, impressionnée par son calme et sa détermination.

Je m'éloigne dans un coin de la pièce après m'être servi une tasse de café.

– Alors que me vaut ta visite ? dit Percy. Tu voulais prendre de mes nouvelles ? demande-t-il, sans laisser paraître le moindre soupçon d'ironie.

– Pas exactement, non. Mais je suis ravie de voir que tu as l'air de te porter magnifiquement. Non, je suis venue te demander de ne pas porter plainte contre Douglas, lâche-t-elle sans ménagement.

Évidemment, pour quoi d'autre serait-elle venue, cette garce ?

J'observe la réaction de Percy. S'il ne m'en a rien dit, il était manifestement préparé à cette demande. Il ne cille même pas. Il se penche vers Penelope.

– Et pourquoi ferais-je ça, Penny ? prononce-t-il lentement de sa belle voix grave, avec un demi-sourire. Pourquoi serais-je clément avec un homme qui a tout fait pour m'envoyer en prison, pour me faire passer pour un meurtrier ?

– Parce que je te le demande, répond Penelope en écrasant sa cigarette dans le cendrier, avant d'en allumer aussitôt une autre.

Avec un petit rire sec, Percy se rejette en arrière dans son fauteuil.

– J'ai de l'affection pour toi, Penny, mais ça ne suffit pas.

– Tu sais bien qu'il va être condamné pour ce qu'il a fait de toute façon, pour faux témoignage et autres, insiste Penelope en se mettant debout. Ça n'est pas suffisant pour toi ? Tu dois le poursuivre de ta haine parce qu'il a couché avec ta femme ?

Percy s'est raidi sur son fauteuil. Son sourire n'est plus qu'un rictus de colère. Lentement, il se redresse et fait face à Penelope.

– C'est tout ce que tu avais à me dire Penny ? demande-t-il d'une voix blanche. Je t'ai entendue. Je te demande maintenant de nous laisser.

– Non ce n’est pas tout ! explose Penelope. Tu le rends coupable de tout ce qui t’est arrivé, mais tu as ta part de responsabilité. Pour moi, ça ressemble à un châtement divin pour tout ce que tu as fait à Charlotte. Tu as rendu sa vie impossible ! Elle se défonçait, et toi, tu ne fais rien d’autre qu’aller câliner tes chevaux et jouer à ton maudit polo ! Tu l’as détruite ! Et tu t’étonnes qu’elle soit allée se faire consoler ailleurs ? Mais au moins, Douglas l’aimait, lui. Je suis bien contente que les Connelly veuillent t’enlever la garde de Julian. Et d’ailleurs, pourquoi voudrais-tu garder le souvenir de quelqu’un que tu as détesté ? Tu haïssais Charlotte. Et Julian est la chair de sa chair, mais, en ce qui te concerne, c’est loin d’être sûr... J’espère de tout mon cœur qu’il est de Douglas ! Julian ne peut pas être de toi ! ajoute-t-elle d’une voix stridente.

Je vois Percival vaciller sous l’insulte, les poings serrés. Je me précipite vers lui ; l’espace d’un instant, j’ai cru qu’il allait la frapper. Mais avant que je n’arrive à lui, je le vois se rasseoir lentement.

– Au revoir Penny, dit-il en la regardant dans les yeux.

Exaspérée par le calme de Percival, qu’elle espérait sans doute voir s’emporter, Penelope me lance un regard plein de rage et tape du pied. Puis elle quitte la pièce à grandes enjambées.

Je m’agenouille auprès de Percival. S’il a tenu bon devant Penelope, je le vois se tasser sur son siège après son départ. Les coudes sur les genoux, il prend sa tête entre ses mains.

– Ne l’écoute pas. Elle dit n’importe quoi. Le test confirmera que Julian est bien ton fils.

Percy reste un instant sans me répondre, puis il relève doucement la tête et dit avec un calme apparent qui me glace le sang :

– Tu viens ? On va chercher Julian.

À son regard, je comprends qu’il refuse de commenter la scène qui vient de se dérouler dans cette pièce. Obéissant à son souhait tacite, je prends sur moi et change de sujet :

– Eugene a mis les valises dans le coffre. On peut partir tout de suite.

57. Un père, un fils

– Comme je suis content de te voir mon chéri, dit Percy en serrant son fils contre lui.

Julian est sorti de la maison de ses grands-parents en courant pour se jeter dans les bras de son père. Madame Connelly se tient sur le pas de la porte – son mari ne s’est pas montré –, les yeux embués de larmes devant cette scène touchante.

Julian vient m’embrasser à mon tour ; je le tiens un instant contre mon cœur, caressant ses boucles brunes, émue de le retrouver. Puis nous rentrons dans la voiture où Julian va s’installer sur les genoux de son père. Nous partons pour Amberdel. D’habitude, Percy aime bien prendre le volant lorsqu’on s’y rend, mais cette fois, il a sollicité son chauffeur, William. Il voulait pouvoir profiter de son fils pendant tout le trajet.

– Tu ne veux pas t’asseoir à côté de moi mon chéri ? lui propose Percy.

Julian ne répond pas, il fait juste un oui de la tête. Il se serre un peu plus fort contre Percival, comme s’il avait peur d’être de nouveau séparé de lui.

Nous sortons de Londres. Le petit visage de Julian reste grave, comme s’il n’arrivait pas encore à se réjouir de nos retrouvailles, comme s’il redoutait qu’elles prennent fin.

– Tu sais que Grand-Ma, Lavinia et Emily t’attendent avec impatience, lui dis-je pour détendre l’atmosphère. Au fait Percy, Reggie sera là aussi ?

– Non, je l’ai eu tout à l’heure au téléphone, il ne peut pas ce week-end.

Tu m’étonnes !

Depuis hier et la scène avec Mimi, il n’a pas répondu à mes appels, ni à mes SMS. Il doit redouter de se trouver en ma présence après ce qu’il s’est passé. Je n’ai rien dit à Percy ; j’avoue que cela me gêne un peu. J’ai l’espoir que tout s’arrange entre Mimi et Reggie avant que Percy se rende compte de leur brouille. Cela dit, il sait à peine qu’ils étaient ensemble ; il avait bien d’autres préoccupations ces derniers temps.

– Et ton frère ? Tu ne l’as pas invité ? m’interroge Percy.

– Paul ne pouvait pas venir, il a rendez-vous à la galerie demain.

En fait, Paul m’a dit qu’Emily l’avait invité, mais je crois qu’il était un peu mal à l’aise de se retrouver en pleine réunion de famille à Amberdel. Et puis il ne voulait pas officialiser sa relation avec

Emily alors qu'on fêtait le retour de Julian parmi nous.

Soudain, la voix de Julian, qui était resté muet jusqu'ici, s'élève :

– Tu pars plus Daddy, hein ?

Visiblement bouleversé, son père le serre contre lui.

– Non mon chéri. Je reste avec toi.

– Promis ? insiste le petit garçon.

– Promis, mon amour.

Mes yeux croisent ceux de Percy : je comprends qu'il tiendra la promesse faite à son fils quoi qu'il arrive, et ça me glace le sang.

Rassurée par les mots de Percival, Julian l'embrasse, puis s'échappe de ses bras pour venir se blottir contre moi. Pouvoir serrer son petit corps contre moi et sentir son doux parfum d'enfant me font monter les larmes aux yeux. J'embrasse ses boucles brunes tandis qu'il pose sa tête contre ma poitrine.

– C'est quand que vous vous mariez ?

J'éclate de rire.

– Bientôt mon chéri. Tu sais, ce sera une grande fête. Il y aura beaucoup d'invités, et il y a des préparatifs à faire avant. Il faut tout organiser.

– Comme quoi ? m'interroge Julian.

– Eh bien... la décoration, le repas, la musique... Il faut que je trouve une très belle robe. Et puis il faut également qu'on choisisse ton costume...

– Et celui de Scoop aussi ? dit Julian en relevant sa tête.

– Je suis sûre que Grand-Ma lui trouvera une belle tenue de cérémonie ! dis-je en riant.

Nous arrivons bientôt à Amberdel. C'est un Scoop très excité et la queue frétilante qui nous accueille à la sortie de la limousine. Le petit chien et Julian sont ravis de se revoir, et Percy est obligé de les séparer au moment où ils se roulent dans le gravier et de prendre son fils dans les bras pour que nous puissions entrer dans le château. Lavinia est déjà arrivée de Londres. Elle et Lady Margaret se précipitent pour couvrir l'enfant de baisers. La main dans celle de Percy, je les regarde avec bonheur : il me semble que cela fait une éternité que nous n'avons pas tous été réunis et aussi heureux.

– Alors il est là mon petit cavalier ?

Je me retourne et me retrouve face à Emily qui arrive manifestement du haras en tenue de cavalière. Elle va embrasser Julian.

– Tu sais que tu as manqué aux chevaux ? Pivoine m’a demandé de tes nouvelles, lui dit Emily.

L’enfant la regarde les yeux écarquillés, ne sachant pas trop si c’est une plaisanterie.

– Tu viens avec moi ? Je voudrais te montrer quelque chose.

Julian regarde son père qui l’encourage d’un signe de tête. L’enfant prend la main qu’Emily lui tend et lui emboîte le pas.

– Vous pouvez venir aussi, dit Emily à la cantonade.

– Il fait un peu froid pour moi, je vous attends au salon. Je vais faire préparer le thé, dit Lady Margaret.

– Je viens avec vous, Mère, dit Lavinia.

Percy et moi, intrigués, choisissons de suivre Emily et Julian. C’est ainsi que nous arrivons aux écuries. Emily nous conduit jusqu’à un box où un jeune poulain pommelé est couché sur la paille.

– Tu vois, il est né cette nuit, explique-t-elle à Julian qui ouvre de grands yeux. Il n’a pas encore de nom. Tu veux lui en donner un ?

Julian regarde le poulain d’un air songeur, puis il sourit :

– Pirate ! lance-t-il gaiment.

– D’accord, on va l’appeler Pirate, acquiesce Emily. Tu vois, sa Maman, c’est ma jument préférée, celle que j’ai ramenée d’Afrique du Sud. Elle s’appelle Fleur d’été. Et ce joli poulain, je te l’offre ; ce sera ton poulain.

Julian la regarde d’un air émerveillé. Je me tourne vers Percy, m’attendant à le voir ravi, et j’ai la surprise de constater qu’il s’est rembruni.

– Qu’est-ce qu’il y a ? lui murmuré-je. Tu es contrarié ?

– Non, c’est rien, répond-il à voix basse.

Je n’insiste pas, mais je vois bien qu’il n’apprécie pas le cadeau qu’Emily a fait à Julian. Et à vrai dire, je ne comprends pas pourquoi.

La soirée a été délicieuse, très gaie. C’est non sans mal que nous avons réussi à coucher Julian, qui était très excité. Nous sommes réunis entre adultes dans le « Salon des tapisseries », où l’on devise tranquillement en dégustant un digestif. Emily est allée dormir. Scoop, privé de son jeune ami, boude, apathique, au pied de sa maîtresse.

– Oh, mais Percival, j’ai oublié de te dire, lance soudain Lady Margaret. J’ai fait faire des travaux

dans le pavillon de chasse, et ils sont terminés.

– C’est vrai ? dit Percy, visiblement heureux de la nouvelle.

– C’est quoi ce pavillon de chasse ? m’étonné-je.

– Il y a un bâtiment dans le bosquet à quelques centaines de mètres derrière le château, tu ne l’as pas remarqué ? me demande Percy.

– Je ne me suis pas encore promenée dans ce coin, expliqué-je.

– En fait, on l’appelle le « pavillon de chasse », mais l’aïeul qui l’a fait construire s’en servait plus pour abriter ses amours illégitimes que pour se reposer entre deux chasses au renard ! continue Percy, un petit sourire aux lèvres. Le pavillon est abandonné depuis longtemps. Ni mon père, ni son père avant lui ne s’en sont occupés. Je ne comprends pas pourquoi, c’est un lieu plein de charme. J’y allais parfois y jouer quand j’étais petit.

– Jusqu’à ce qu’on t’interdise d’en approcher, intervient sa grand-mère. Ça devenait dangereux. Il y avait même un trou dans la toiture ; qui n’est plus là désormais ! J’ai aussi fait mettre un coup de peinture, enlever les toiles d’araignées et remettre l’électricité aux normes. Peu de choses ont été abîmées par l’humidité ; la plupart des meubles étaient protégés par des housses. Je les ai quand même fait nettoyer, ou retaper quand ça s’est avéré nécessaire. J’ai aussi fait changer quelques tentures, nettoyer les tapis... Mais ça valait le coup, tu vas voir. Je crois qu’il ressemble vraiment à ce qu’il était au départ. Je peux dire que tu ne l’as jamais vu comme ça.

– C’est une merveilleuse idée que tu as eue là, Grand-Ma !

Lady Margaret rougit de contentement.

– Tu vas voir ta grand-mère a fait un travail magnifique, renchérit Lavinia. Elle a tout dirigé toute seule jusqu’à s’épuiser, dit-elle en faisant une petite grimace contrariée à sa belle-mère. Enfin, le résultat est superbe !

– Je vais aller voir tout de suite, dit Percy en se levant, avant de poser son verre sur la table basse.

Tu viens Matilda ?

Percy embrasse sa grand-mère.

– Ne vous attardez pas trop quand même, ce n’est pas encore chauffé, nous recommande Lady Margaret. Et je n’ai pas encore fait déposer du bois pour la cheminée. Bon, moi, ajoute-t-elle en se levant, je vais me mettre au lit. À demain les enfants !

– Moi aussi. Bonne nuit ! dit Lavinia en lui emboîtant le pas, suivie de Scoop. N’oubliez pas de prendre une torche surtout...

Nous récupérons nos manteaux ainsi qu’une torche dans l’entrée. J’échange aussi mes escarpins contre

des bottes de caoutchouc. Nous sortons dans la nuit, main dans la main.

– Tu as vu toutes ces étoiles ? C’est magique, dis-je en pointant mon doigt vers le ciel.

– Il va faire beau demain... dit Percy d’un air songeur.

Étroitement enlacés, nous contournons le château pour traverser le pré qui s’étend derrière. Je me retourne pour regarder sa silhouette haute et massive qui se découpe dans le clair de lune.

– Quel silence... chuchoté-je avec un petit frisson.

– Tu as peur ? demande Percy.

– Non... pas avec toi, mais ne me demande pas de rentrer seule !

Percy sourit et me serre plus fort contre lui. Les lumières du château n’éclairent plus guère et nous devons allumer la torche pour pénétrer dans le bosquet. Nous ne sommes qu’à quelques centaines de mètres du château, mais l’obscurité bouscule mes repères et j’ai l’impression de me retrouver au fin fond des bois dans un monde à mille lieues d’Amberdel, quelque peu inquiétant. Je suis une citadine, et les bruits de la forêt, que je ne peux identifier, me semblent aussi étranges que menaçants. Je l’imagine fourmillant d’animaux fantastiques.

– Tu venais ici enfant, tout seul ?

– Tu sais de jour, c’est beaucoup moins impressionnant, ironise Percy.

Le chemin que nous avons emprunté entre les arbres débouche rapidement dans une petite clairière où, grâce à la puissante torche de Percy, je découvre un ravissant petit bâtiment de briques, avec de grandes portes-fenêtres aux verres colorés, si j’en crois la lumière de la torche.

Percy ouvre la porte qui n’est pas verrouillée. Sa main trouve facilement l’interrupteur et, bien vite, la lumière jaillissant de multiples petites lampes éclaire un décor assez surprenant.

Comme le laissait présager la façade, la première pièce est en demi-lune. Elle fait quasiment l’intégralité du petit pavillon. C’est un parfait croisement entre un boudoir de libertin et le repaire d’un amateur de chasse. Les murs sont recouverts d’armes anciennes et de têtes d’animaux empaillées.

Au centre, trône un immense canapé de velours violet, qui peut largement faire office de lit, sur lequel est déposé, bien repliées, de grandes et épaisses couvertures, manifestement en vraie fourrure.

Un grand miroir au cadre doré est posé au-dessus d’une gigantesque cheminée. De petites alcôves abritent des banquettes de velours grenat agrémentées de coussins rehaussés de fils d’argent. Le sol est recouvert de riches tapis orientaux.

– Eh bien, il devait pas s’embêter ton aïeul ! ne puis-je m’empêcher de remarquer.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Non mais, regarde ce décor ? Il n’y a pas de doute, il ne venait pas y chercher la quiétude, mais plutôt la luxure.

– À sa décharge, si j’en crois les portraits de famille, sa femme était vraiment très laide.

– Oh, la belle excuse ! me moqué-je.

– Mais oui, dit Percy en venant m’enlacer. Il n’avait pas la chance d’avoir une épouse comme celle que je vais avoir. S’il t’avait épousée, crois-moi, il ne serait pas allé chercher son bonheur ailleurs, ajoute-t-il en m’embrassant.

– Mouais... tu viens quand même de trouver des excuses à l’adultère, poursuis-je d’un air faussement fâché. Ça veut dire que s’il m’arrive quelque chose, que je suis défigurée ou quand je deviendrai vieille, tout bonnement, ce qui arrivera indubitablement, tu iras chercher la beauté ailleurs pour le plaisir des sens ?

– Mais non, je plaisantais, dit Percy devenant soudain très sérieux, ses yeux bleus prenant un éclat sombre. Mon amour, comment peux-tu penser ça de moi ? J’aime ton apparence physique, je ne peux pas le nier, mais je t’aime bien au-delà de ça. Quand j’ai envie de toi, c’est de toi tout entière, pas juste de ton joli corps. Et je n’en voudrai jamais d’un autre.

– Mais je sais, dis-je rapidement, voyant qu’il est vraiment touché par mon allusion, je te taquinais.

Je l’embrasse sur la bouche et le pousse sur le canapé où je m’assieds près de lui.

– Vilaine fille ! dit Percy en souriant de nouveau. Tu aimes me torturer. Eh moi, alors, je suis bien plus vieux que toi...

– Pas tant que ça ! tempéré-je.

– Mais quand même ! J’ai quelques petites années de plus. Dans pas si longtemps, j’aurai bien quelques cheveux blancs, et tu regarderas d’un autre œil les fringants jardiniers du château, ou même... le garde-chasse, tiens, hein, Lady Chatterley ! Tu n’auras qu’à venir ici pour tes petits rendez-vous clandestins.

J’éclate de rire à cette image.

– Tu as un garde-chasse ? Il s’appelait comment déjà dans le roman ? Ah oui, Oliver.

– À vrai dire... non, il n’y en a pas sur le domaine, avoue Percy, mais on peut toujours en embaucher un, si Mme la Comtesse a des fantasmes à assouvir, dit-il avec une grimace.

Je me redresse et le regarde longuement. Avec son sourire magnétique, ses dents parfaites, ses yeux charmeurs, il est irrésistible. Ce ne sont pas quelques poils blancs qui vont changer le désir que j’ai pour lui. Et quand bien même il aurait les cheveux tout gris, je suis sûre que j’aurai toujours envie de lui.

– Mme la FUTURE Comtesse a plein de fantasmes à assouvir, réponds-je, mais avec toi seulement.

Et j'avoue que ce cadre m'inspire...

– Qu'as-tu donc en tête, chérie ?

– À votre avis, monsieur le garde-chasse ? dis-je.

Je m'éloigne de Percy, à demi-allongé sur le canapé, pour aller refermer les grandes et lourdes tentures violette et or sur les portes vitrées. Puis je me retourne vers Percy.

– À nous deux, Oliver.

Je m'approche du canapé où Percy m'observe, des étincelles dans les yeux. Le chauffage n'a pas été allumé dans le petit pavillon et il y fait froid, mais je compte bien sur son ardeur pour me réchauffer. Je retire mes bottes et mes chaussettes, goûtant avec plaisir, sous mes pieds, la douceur de l'épais tapis moelleux. Je dénoue la ceinture de mon long manteau et, sans l'enlever, lentement, je fais glisser mon pantalon et ma culotte. Mes jambes sont saisies par l'air frais qui règne dans la pièce.

– Mais tu vas avoir froid ! s'inquiète Percy.

– Pas longtemps, dis-je d'un air provocant. Si tu veux bien m'aider.

Je mets les mains dans les cheveux de Percy qui ne me quitte pas des yeux, attentif à mes moindres gestes. J'attire sa tête vers mon sexe, et il plonge entre mes cuisses. Sa langue fouille ma fente, et je sens le feu embraser mon corps. Ses mains s'agrippent à mes fesses pendant qu'il me baise et me lèche à me faire tourner la tête. Ses mains remontent sous mon pull, saisissent mes seins qu'aucun soutien-gorge n'emprisonne. Mes tétons se raidissent sous ses doigts et l'air frais qui s'est engouffré sous le vêtement. Je gémis lentement, me laissant pénétrer par sa langue. Je suis au bord de la jouissance, mais, au prix d'un grand effort sur moi-même, je parviens à me retenir et à me détacher de Percy. Il me regarde, désarçonné :

– Prends-moi, dis-je d'une voix vibrante de désir.

Il se lève aussitôt, le regard enfiévré. Il porte encore son pardessus. Il le déboutonne et va pour baisser sa braguette quand je le devance. De la main, je tâte la bosse sous son pantalon, qui grossit encore à ce contact. Je le caresse à travers le tissu, me délectant de l'effet de mes doigts sur son membre. Puis je défais sa braguette et plonge ma main dans l'ouverture, allant cueillir au creux de la soie de son caleçon son membre enchanteur. Satisfaite à la vue du pénis dressé, je pose mes genoux sur le canapé et, fesses cambrées et nues sous le manteau, j'indique à Percy d'un regard provocant ce que j'attends de lui.

Il ne se fait pas prier. Sans se soucier de la température, il retire complètement son pantalon et son sous-vêtement et, soulevant mon manteau comme on le ferait d'un rideau de théâtre, il dévoile à ses yeux mon arrière-train qui frissonne sous son regard brûlant.

– Quel cul adorable, Lady Chatterley ! murmure-t-il.

Il donne alors une petite claque sonore sur ma croupe. Je ris, surprise, et il répète son geste. À mon propre étonnement, cette gentille fessée m'excite encore davantage. Je me retourne et croise le regard

complice de Percy, qui me donne une dernière tape avant d'écraser ses lèvres chaudes sur mes fesses et de les couvrir de baisers qui me comblent d'extase.

Se redressant, Percy me saisit par la taille et plaque son bas-ventre contre moi : j'ai la voluptueuse sensation de son sexe chaud qui pénètre le mien. Je me tiens des deux mains au dossier du canapé et, tandis qu'il commence à remuer en moi, je sens ses doigts qui viennent agripper mes seins.

Je ne sais si c'est le froid qui fouette mes sangs, mais je veux qu'il me prenne de manière

« sauvage ». Je presse mes fesses contre lui, allant à la rencontre de son membre, le provoquant pour qu'il accélère la cadence. Percival a compris, et ses assauts se font de plus en plus rapides, presque brutaux. Ses doigts durs pincent mes tétons sous le pull remonté, et j'adore ça. Puis ses mains glissent jusqu'à ma taille, et c'est lui qui dirige mon bassin pour s'enfoncer plus profond en moi. Je nous aperçois dans un des grands miroirs, à moitié nus sous nos manteaux, gémissants et unis dans une sorte de fièvre. Je détache une main du dossier du canapé pour caresser mon clitoris, ce qui amplifie encore le plaisir que me donne son vit. L'orgasme monte, inexorable, et nous foudroie dans un bel ensemble.

Le souffle court, entravés dans nos manteaux, nous retombons encore imbriqués sur le canapé.

Percy se retire doucement et ramasse les fourrures qui sont tombées à terre. Il les déplie et, revenant s'allonger près de moi, nous en recouvre, et nous nous blottissons l'un contre l'autre dans cette espèce de nid improvisé, un sourire béat sur les lèvres.

Le froid vif qui règne dans la pièce me réveille de la courte torpeur qui a succédé au plaisir.

J'ouvre les yeux et je vois Percy qui fixe le mur avec sur le visage un air mélancolique.

– Qu'as-tu ? dis-je en portant une main à son visage.

Il la saisit et la baise.

– Rien mon amour, rien.

– Tu as l'air triste.

Il sourit, mais, me semble-t-il, sans grande conviction.

– « Post coïtum, animal triste », dit-on.

– Tu ne l'es pas d'habitude pourtant. Je ne t'ai jamais vu triste après l'amour.

Percy se penche vers moi et m'embrasse pour me faire taire. Je me laisse faire docilement, et sa langue dans ma bouche réveille mon corps à demi-assoupi. Je sens entre mes jambes son sexe qui se réveille et durcit. Les mains de Percy caressent mes seins, qu'il embrasse avec une vigueur renouvelée.

– Enfin, Oliver...

– Non, me coupe-t-il d’une voix tendre, s’il te plaît. Je ne veux plus jouer. Moi, Percival, je veux te faire l’amour à toi, Matilda, la femme de ma vie, comme si... comme si c’était la dernière fois.

– Mais qu’est-ce que tu dis ? dis-je, alarmée par ce ton soudain solennel.

Il rit et passe son doigt sur mes sourcils comme pour en effacer le froncement.

– Rien, rien, c’est une expression, comme ça. J’ai juste envie que l’on refasse l’amour une fois ici, intensément, sans jouer. Tu avais raison, cet endroit a un passé licencieux, mais je veux qu’il devienne le sanctuaire d’un amour véritable. Et qu’il reste tel dans nos mémoires. Tu veux bien ?

Je hoche la tête, mais je suis décontenancée et vaguement inquiète par ce changement de ton. Percy s’aperçoit de l’émoi qu’ont provoqué ses paroles sibyllines, et il couvre doucement mon visage de baisers légers, sur le nez, sur le front, sur la bouche. Je me détends peu à peu sous ses tendres caresses, rejetant au loin l’ombre qui est venu obscurcir ce moment délicieux.

De tendres, ses baisers se font plus insistants, et je ne sens bientôt plus le froid, la flamme du désir s’étant rallumée en moi. Je le renverse et le couche sous moi. Je plonge ma tête sous le pull qu’il a gardé, parcours à mon tour de mes lèvres son long corps merveilleusement musclé. Je m’attarde sur son torse barré d’une fine cicatrice, je mordille ses tétons ; je sais que, comme les miens, ils sont très sensibles. D’ailleurs, mes taquineries lui font pousser de petits grognements de plaisir. Je lèche ensuite son ventre plat au nombril parfait. Je descends jusqu’à sa douce et blonde toison, effleure son sexe de ma bouche, tandis que mes mains caressent ses cuisses dures. Soudain, Percy me renverse de nouveau et s’allonge sur moi, m’étouffant de baisers. Il mordille mon oreille, mon cou. Je l’enserme de mes jambes, croisant mes pieds aux ongles laqués de noir sur le bas de ses reins. Mon sexe est prêt à accueillir de nouveau sa verge, mais Percy fait durer l’attente. Il caresse mes cheveux encore collés de sueur sur mes tempes et me contemple avec ce qui ressemble à de la dévotion. Je vois dans le bleu de ses yeux toute l’étendue de l’amour qu’il me porte. Il est mien, comme je suis sienne, et même si je le sais depuis un moment maintenant, quand je le lis dans ses yeux, comme à ce moment précis, je m’émerveille encore de connaître pareille félicité.

Sans me quitter des yeux, Percival s’enfonce enfin en moi. S’il ne dit rien, tout son corps me parle.

Chaque mouvement de son bassin est un mot d’amour. Je ne peux m’empêcher de sourire, tandis qu’il entre et sort dans un rythme parfait. J’ai l’impression que mon sexe s’ouvre, comme une fleur s’ouvrirait vers le soleil ; mon corps tout entier est irradié de bonheur. Je m’accroche à son dos, et dans un éclair de plaisir plus grand, je mords son épaule ; ce qui lui arrache une sorte de rugissement satisfait. Mon torse collé au sien, nous ondulons, pris dans une même vague. Et quand vient l’orgasme, nous ne faisons plus qu’un, corps et âmes liés à jamais.

Nous restons soudés l’un à l’autre bien après avoir joui. Je sens contre ma poitrine son cœur battre à grands coups, avant de se calmer doucement, ou est-ce le mien ? Pendant quelques minutes encore, je ne sais plus où commence mon corps et où finit le sien. Je ne veux pas quitter cet état de béatitude sereine et je ne bouge pas, même si le froid recommence à se faire sentir. Percy fait un geste pour s’écarter, mais je le retiens avec un petit cri.

– Amour, on doit rentrer, me murmure-t-il.

– Attends encore un peu, dis-je d’une voix suppliante.

Nous restons un instant encore unis dans la lumière tamisée, mais ce n’est bientôt plus tenable et je ne peux empêcher mon corps de frissonner. Percy s’en aperçoit et, doucement, s’écarte de moi et se relève.

– Viens, dit-il en me prenant par la main.

Sans se soucier de lui, il commence à me rhabiller, comme une enfant. Ce n’est qu’une fois que je suis vêtue qu’il enfile prestement son pantalon, ses chaussettes et ses chaussures. Puis il va prendre une des grosses couvertures en peau et entreprend de m’emmitoufler dedans. J’éclate de rire tout en me laissant faire.

– Mais qu’est-ce que tu fais ? Je ne vais pas pouvoir marcher ! lui fais-je remarquer.

– Tu n’en auras pas besoin. Je te porterai. Ton manteau n’est pas assez épais, et j’ai peur que tu prennes froid dans l’humidité de la forêt.

Sa sollicitude m’amuse et m’émeut.

– Mais ça ira très bien, le château n’est pas si loin quand même... Et on n’est pas au pôle Nord.

– Tu m’es bien trop précieuse pour que je prenne le moindre risque, dit-il en m’embrassant le bout du nez.

Il va récupérer la torche et l’allume.

– Tu peux la tenir ? me demande-t-il.

Il éteint les lumières et ouvre la porte, puis il me prend dans ses bras comme si je ne pesais pas plus qu’un fétu de paille. Je me laisse faire sans protester davantage et, à vrai dire, avec un certain plaisir. Percy me dépose un instant sur le seuil pour refermer la porte, avant de me reprendre dans ses bras. Blottie contre sa poitrine, je dirige le jet de lumière de façon à éclairer ses pas.

– Au moins quand ton aïeul rentrait après toutes ses frasques, il n’avait pas à se donner tout ce mal... dis-je pour le taquiner.

– Mais pourtant je le plains ! Il n’avait pas la chance de partager sa vie avec la femme qui comblait ses désirs. Moi, je peux la ramener au château et lui faire l’amour dans mon lit. Et crois-moi, c’est ce que je vais faire.

Je ris, puis l’attire à moi pour l’embrasser.

– Prête ? me demande Percy.

– Prête.

Alors, resserrant son étreinte, Percy s'enfonce dans la forêt.

58. Quelques mots de toi...

Les paupières encore closes, je cherche à tâtons le corps de Percy dans le lit, mais ma main ne rencontre que le vide. J'ouvre un œil et je constate qu'il n'est plus près de moi, ni dans la chambre. Je ne l'ai même pas entendu quitter le lit, ni même la pièce. Je devais être vraiment fatiguée...

En souriant, je repense à nos ébats de cette nuit, dans le pavillon de chasse, et à notre retour dans la nuit noire, Percy me portant dans ses bras enveloppée dans une chaude fourrure. Je la vois d'ailleurs qui gît au bas du lit. C'était assez effrayant et excitant à la fois, d'être ainsi transportée à travers le bois dans la quasi-obscurité, à la seule lueur de la torche. Et Percy qui était si fort, si imperturbable alors que je sursautais au moindre hullement, au moindre craquement... J'avais l'impression d'être l'héroïne (et lui, le héros magnifique) d'un conte de fées. Mais pas vraiment pour enfants, le conte de fées... Je rougis presque en repensant à nos étreintes.

Je plonge mon nez dans les draps, puis dans l'oreiller de Percy pour sentir son odeur. Les effluves de son parfum musqué m'échauffent les sens.

Domage qu'il soit déjà levé...

Je m'étire voluptueusement. J'ai envie de traîner un peu au lit, mais j'ai déjà hâte de retrouver les deux hommes de ma vie. Je suis sûre que Julian est avec son père et qu'il l'a entraîné à l'écurie pour voir son poulain.

Je remets la douche à plus tard et je m'habille en vitesse. Je file dans la chambre de Julian où, comme prévu, je ne trouve personne ; le sourire aux lèvres, je descends au rez-de-chaussée où je ne trouve ni le père, ni le fils ; ce qui ne fait que confirmer ma théorie.

Tranquillement, je prends le chemin du haras, Scoop sur les talons. Ça m'étonne un peu qu'il ne soit pas avec son copain Julian.

Il fait froid, mais au moins, il fait beau aujourd'hui. Je respire à pleins poumons l'air pur de la campagne anglaise. Près du garage, je vois que William et son confrère, le chauffeur de Lady Margaret, sont déjà au travail. Ils profitent du beau temps pour bichonner les voitures que Percy garde au château. Alors que je m'approche des écuries, je vois Emily qui bouchonne un cheval. Elle me fait signe.

– Hello ! Ils sont là mes deux hommes ? lui demandé-je.

– Percy et Julian ? dit Emily, étonnée. Mais non, ils sont partis en voiture il y a une demi-heure, ou un peu plus.

Une sirène d'alarme se met immédiatement à hurler dans ma tête.

– Ils allaient où ?

– Je ne sais pas, je les ai vus de loin. Pourquoi ? Percy ne t'a rien dit ? s'étonne Emily.

– Ah si... dis-je en me frappant le front de la main, c'est vrai, Percy voulait l'emmener... chez le coiffeur.

– Au village ?

– Euh... non à Brighton.

– Ils sont partis bien tôt...

– Oui, c'est vrai... Bon je te laisse, je vais... prendre mon petit-déjeuner. À plus tard.

Je m'éloigne rapidement pour ne pas affronter plus longtemps le regard intrigué d'Emily. J'ai un terrible soupçon, et je cours au château pour trouver confirmation. Je grimpe quatre à quatre les escaliers et me rue dans notre chambre. Je n'y avais pas prêté attention, mais comme je m'y attendais, il est bien là, posé sur ma table de chevet : un message de Percy. Je déchiffre ses mots, manifestement griffonnés dans le noir :

« Je ne peux pas courir le risque de le perdre. Je te dirai quand tu pourras nous rejoindre. Je comprendrais que tu ne le fasses pas et je ne t'en voudrais jamais. Pardon. Je t'aime. »

Il l'a fait ! Il a fui avec Julian !

Assommée, les jambes flageolantes, je m'affaisse sur le lit.

Si Percy ne m'a rien dit, c'est qu'il savait que j'allais tout faire pour le retenir. Et c'est ce que j'aurais fait ! En partant, il a choisi une vie de hors-la-loi. Ce qui l'attend au mieux, c'est de vivre avec Julian comme un fugitif, avec la police aux trousses. Et au pire, d'être jeté en prison si on le retrouve. Car les Connelly feront tout ce qui est en leur pouvoir pour y arriver. Quant à moi, même si Percy parvient à me donner des informations pour que je les retrouve, comment serai-je sûre qu'en les rejoignant dans leur exil, je n'emmènerai pas derrière moi les enquêteurs que les Connelly ne manqueront pas de payer pour me suivre ? Je vais me retrouver constamment sous surveillance, chacun de mes coups de téléphone, de mes courriers, de mes mails sera espionné, décortiqué...

Je suis dévastée. Comment Percy a-t-il pu faire ça ? Et notre couple, les enfants que nous voulions avoir... C'en est fini de tous nos projets, comment pourrons-nous les réaliser alors que nous serons soit séparés, soit en cavale ? En prenant cette décision, c'est notre avenir qu'il a sacrifié...

Je revois alors Penelope, hier, hurlant, le maudissant... Ces imprécations ont dû ébranler Percival.

J'avais eu du mal déjà à obtenir qu'il accepte le test ADN, il avait sans doute encore en tête son projet de fuite, et le fiel qu'a répandu Penelope a fini par le faire basculer. Je comprends mieux maintenant sa contrariété quand Emily a offert le poulain à Julian : il savait que l'enfant réclamerait son animal lors de leur fuite. Hier, il a eu beaucoup de mal à s'endormir ; il était tout excité et pressé d'aller retrouver

Pirate. Et moi qui lui ai promis qu'il passerait la journée auprès de lui... Ce « voyage »

soudain avec son père va certainement le perturber. Il va s'apercevoir que la situation n'est pas normale.

Je comprends aussi la gravité subite de Percy pendant l'amour hier, quand il m'a dit qu'il voulait qu'on le fasse « comme si c'était la dernière fois ». Il avait déjà pris sa décision... Cette expression mélancolique sur son visage, cette inquiétude qui m'a étreinte, je ne les ai pas rêvées...

Je prends mon téléphone pour appeler Percival, mais, comme je m'y attendais, la sonnerie résonne dans le vide. Elle ne s'enclenche même pas sur un répondeur. Peut-être l'a-t-il jeté pour ne pas être pisté...

Il faut ABSOLUMENT que je les retrouve, et vite. Mais comment ?

Je prends ma tête entre mes mains et tente de me concentrer. Je dois me rappeler les paroles précises que Percy a prononcées lorsqu'il a évoqué son projet.

Qu'est-ce qu'il a dit déjà ? Qu'il ne « serait pas le premier », « d'autres l'ont fait »... qu'on pouvait passer les frontières... avec un bateau !

Un bateau.

Percy a un bateau à Southampton. Il m'en avait parlé lorsqu'il a acheté le voilier avec lequel nous sommes allés sur l'île d'Elbe, et il me l'a même montré lorsque je suis venue m'installer en Angleterre. C'est un superbe 15-mètres que Percy a baptisé du nom de son fils, Prince Julian .

Percival pratique la voile depuis son plus jeune âge et c'est un navigateur émérite. Il a sans doute prévu de rejoindre les côtes françaises et après... Après je ne sais pas du tout, mais Percy est plein de ressources, il a beaucoup d'influence, de connaissances, de gens qui lui sont redevables. Je suis sûre qu'une fois qu'il aura quitté le territoire britannique, il disparaîtra comme une aiguille dans une botte de foin.

Je me ressaisis. Il faut à tout prix que je l'empêche d'aller au bout de son projet fou. Je me redresse d'un bond, me rue hors de la chambre et dévale les escaliers. Heureusement, ni Lavinia, ni Lady Margaret ne semblent levées. Je cours jusqu'au garage où le chauffeur de Percy est encore en plein lavage.

– Bonjour William. Je viens emprunter une voiture, dis-je rapidement.

– Voulez-vous que je vous conduise, mademoiselle ? me propose le chauffeur.

– Non merci, William. Je vais me débrouiller. Laquelle je peux prendre ?

William est en train de nettoyer la Mercedes avec laquelle nous sommes venus, mais il y a aussi une vieille MG rouge, une Morgan bleu marine décapotable, qui me semble peu appropriée en cette saison même s'il y a du soleil aujourd'hui, un gros 4 x 4 Range Rover blanc et une petite Mini Cooper dernier cri rouge avec des bandes blanches.

– Vous pouvez prendre la Mini, le réservoir est plein. La clef est sur le tableau de bord, m’indique William.

– Merci William.

Je vais pour entrer dans la voiture quand une idée me vient.

– Vous avez un GPS ?

– Bien sûr, mademoiselle.

Je ne connais pas encore vraiment la région ; je n’ai pas eu l’occasion de conduire par ici. Même si je suis déjà allée voir une fois le bateau à Southampton, je n’ai pas vraiment l’itinéraire pour m’y rendre en tête.

Je monte dans la voiture, installe rapidement le GPS, que William est allé me chercher, et je démarre aussitôt.

Tandis que je m’éloigne du château, je vois Emily qui me fait signe de loin. Je ne peux pas m’arrêter, je vais perdre du temps ; et puis, je ne vais pas raconter à Emily que son cousin a pris la fuite avec son fils. Au lieu de ralentir, je fais comme si je n’avais pas vu Emily et j’appuie sur l’accélérateur.

Pardon Emily, mais je n’ai pas le choix.

Lundi, nous devrions avoir les résultats du test. Si, par malheur, Julian n’est pas le fils biologique de Percy... les juges risquent de lui retirer l’enfant, et ils seront encore plus sévères dans leur jugement s’il l’a enlevé. Comment pourra-t-il faire valoir ses droits s’il se met hors la loi ? Je dois rattraper Percy et le ramener à la raison, avant que la situation soit irrémédiable. J’appuie sur l’accélérateur sans tenir compte des limites de vitesse. Mes mains moites collent au volant. D’après ce qu’a dit Emily, Percy a environ une heure d’avance sur moi. Il faut que je rejoigne très vite le port.

Une fois qu’ils auront pris la mer, ce sera trop tard...

59. L'amour en fuite

Avant que je vienne à Southampton avec Percy, je ne connaissais rien de cette ville, sinon que c'était de là qu'avait appareillé le Titanic pour sa triste première et dernière croisière ! Heureusement qu'il m'y a emmenée récemment, sinon je n'aurais eu aucune chance de retrouver son voilier dans cette ville portuaire. Les bateaux, ce n'est pas ce qu'il manque ici : des gros, des petits, des cargos, des bateaux de croisière... Et pourtant, il faut bien que je les retrouve, lui et Julian, avant qu'ils ne prennent la mer et ne disparaissent... peut-être à jamais, si le test ADN démontre que Julian n'est pas le fils biologique de Percival.

Mon Dieu, je vous en supplie, faites que je les retrouve...

Comment pourrai-je les retrouver, quand ils seront devenus des fugitifs, se cachant pour essayer d'échapper à la justice et aux enquêteurs que les Connelly ne manqueront pas de lancer à leurs trousses ? Quand tout contact avec moi sera devenu quasi impossible, sous peine de mettre des limiers sur leur trace ? Je frémis en pensant à ce qui nous attend si j'arrive trop tard.

Et je deviendrai quoi, moi, sans eux ?

Il n'y a pas un port à Southampton, mais plusieurs, selon le type de navires. Je me souviens que le voilier de Percy est amarré à la marina, et j'ai programmé le GPS pour qu'il m'y conduise. Une fois arrivée, je gare la Mini un peu n'importe comment et je bondis hors de la voiture. Je me sens un peu découragée à la vue de la forêt de mâts et de yachts qui s'étend devant moi.

Il est encore assez tôt ce matin, et je ne vois personne pour m'aider à localiser le Prince Julian. Je ferme les yeux, essayant de me remémorer le chemin que nous avons emprunté la dernière fois avec Percy pour gagner son bateau. Il était amarré à un des pontons sur la droite...

Soudain, je me souviens qu'il se trouvait après un énorme yacht noir et rouge qui se détachait parmi ses voisins par sa taille, gigantesque, et sa couleur. Pourvu qu'il soit encore amarré ici ! S'il est là, je trouverai le Prince Julian.

Je scrute l'horizon et à mon grand soulagement, je repère la silhouette du gros bateau. Je rejoins en courant la jetée qui va jusqu'à lui. Je ne me souviens pas d'avoir couru aussi vite de ma vie. Et alors que je dépasse le mastodonte, je vois le Prince Julian. Mon cœur s'emballe : il est encore là, à quai, mais Percy est en train de détacher l'une des cordes qui le retiennent aux bittes d'amarrage.

J'ai réussi ! J'arrive à temps !

– Matilda ! Daddy, il y a Matilda !

Julian m'a vue de loin et me fait des grands signes. Je regarde Percy, qui s'est figé en me voyant. Il

semble hésiter, me regarde, regarde son fils et finit par rester les bras ballants, la corde à la main. Il a sur son visage une expression indéfinissable. Je ne sais s'il est contrarié ou soulagé de me voir.

Je finis par le rejoindre, le souffle court et le cœur battant.

– Percy, je t'en prie...

Mais Percy me lance un regard qui me fait instantanément m'arrêter. Il fait un petit signe de la tête pour me montrer Julian.

– Matilda, dit-il d'une voix posée, tu viens faire un tour avec nous ?

– Euh... oui. Enfin, non, dis-je en hésitant, voyant Julian qui nous observe avec un air soucieux.

Je souris à l'enfant qui ne sait rien de ce qui se trame et lui fais un petit signe de la main.

– J'avais juste oublié de dire quelque chose à Daddy, complété-je.

– Tu as vu Pirate ce matin ? me demande Julian. Je voulais aller le voir, mais Daddy m'a dit qu'on n'avait pas le temps.

– Ton cheval va très bien, mon chéri, ne t'en fais pas. Emily s'occupe de lui.

Je me tourne vers Percy qui est resté muet pendant l'échange.

– Percy, il faut que je te parle. Je t'en supplie, si tu m'aimes, écoute-moi, dis-je suffisamment bas pour que Julian n'entende pas.

Percival me regarde, puis me tourne le dos sans rien me répondre.

Mais... où va-t-il ?

Je reste un instant désemparée, le regardant s'éloigner vers un autre voilier, où est en train de s'affairer un vieux bonhomme avec grande barbe et casquette de yachtman sur la tête. Ils sont assez proches pour que j'entende leur conversation.

– Bob, tu veux bien me garder Julian quelques minutes ? l'interpelle Percy.

– Bien sûr Percy. Amène-le moi.

– Je reviens vite.

– Ne t'inquiète pas, prends ton temps. Je ne sors pas en mer tout de suite. Le petit pourra jouer avec Duke, dit-il en désignant son dalmatien qui repose tranquillement sur le pont.

Le vieil homme me fait un petit salut de la main, auquel je réponds par un sourire. Percy revient vers moi, le visage tendu. Il n'a même pas pensé à me présenter. Il monte sur son voilier et récupère son fils :

– Viens, Bob a une surprise pour toi, lui dit-il.

Il le dépose sur le quai, et Julian se jette dans mes bras pour m'embrasser.

– Tu es malade ? me dit le petit. J'ai dit à Daddy de te réveiller ce matin, mais il a dit que tu étais fatiguée.

– Ça va mieux. Ça va même très bien, lui dis-je en le serrant contre moi et en ravalant mes larmes. Maintenant, tu vas voir Duke. Daddy et moi, on va s’absenter, mais on revient tout de suite...

Percy confie Julian à son ami Bob et me prend par le bras.

– Viens, on va boire un café, dit-il d’un air las.

Aucun ne parle avant d’être attablé dans un petit bar sur le quai. Dès que la serveuse s’est éloignée, j’explose :

– Mais qu’est-ce qui t’a pris ? Comment as-tu pu partir comme ça, sans me le dire ? Tu imagines ce que j’ai vécu ? Sans répondre à mes appels ?

– Je ne les ai pas eus. J’ai laissé le téléphone au château, éteint.

C’est bien ce que je pensais. Il avait tout prévu pour qu’on ne retrouve pas sa trace...

– Tout le trajet, j’ai eu peur de vous avoir perdus à jamais. J’ai roulé comme une folle ; j’aurais pu avoir un accident !

Percy me regarde d’un air coupable.

– Je suis désolée Matilda, dit-il en passant nerveusement sa main dans ses cheveux.

– Après tout ce qu’on a vécu ces derniers mois, comment as-tu pu me faire ça ? NOUS faire ça ? Quand je dis « nous », je pense à moi mais aussi à ta mère, ta grand-mère, Emily, tous les gens qui vous aiment Julian et toi. Nous n’avons pas vécu assez de moments difficiles comme ça ? Comment pensais-tu qu’on allait vivre après votre disparition ?

– Je ne peux pas perdre Julian, dit Percy, le visage fermé.

– Et tu ne le perdras pas ! On se battra pour ça, fais-moi confiance. Mais ce que tu veux faire est une pure folie, Percy. Tu veux imposer à ton fils une vie de fugitifs, sans famille, sans attaches, sans repères, comment crois-tu qu’il le supportera ?

Percy se rejette contre le dossier de sa chaise avec un soupir.

– De toutes façons, je ne peux pas le faire, dit-il. Je ne peux plus.

Il me regarde et, dans ses yeux si bleus, si tristes, je lis une grande lassitude et de la résignation.

– Le peu de force que j’avais, reprend-il, je l’ai perdu en te voyant courir sur le ponton. Je ne peux pas vivre sans toi, ni priver Julian de ta présence, même pour quelque temps. Je ne sais pas ce qui m’a pris ; je ne voyais pas d’autres solutions... Je ne suis toujours pas sûr d’en voir, ajoute-t-il d’un ton amer.

Un grand soulagement m’envahit. Je sais que j’ai enfin remporté cette bataille.

– On en trouvera des solutions, crois-moi, dis-je d’un ton ferme. Quoi que dise le test, tu es le père de Julian. Il n’en a pas connu d’autre, et la justice sera obligée de le reconnaître.

Je mets ma main sur la sienne. Il me regarde dans les yeux, comme s’il y cherchait quelque chose. Et je

crois qu'il le trouve, car il me sourit :

– Tu as raison, Matilda. Fuir avec Julian est la pire des solutions. Je pensais le protéger en l'emmenant avec moi, mais j'ai fait une erreur de jugement. Je dois affronter la réalité. Et si la justice doit me l'enlever, il ne se passera pas une seconde sans que je me batte pour le retrouver, dit-il d'un air combatif.

– Enfin ! Je suis contente de voir que le Percy que je connais est de retour, dis-je en serrant sa main un peu plus fort.

– On rentre à la maison ? me demande Percy.

– C'est tout ce que je demande, dis-je avec un sourire.

Main dans la main, laissant les cafés intacts refroidir sur la table, nous partons retrouver Julian. Mon téléphone sonne alors que nous atteignons la jetée. Nous nous immobilisons.

– C'est Osmond, dis-je en fronçant les sourcils.

D'un coup, le temps semble se suspendre. J'ai un frisson de panique.

Les résultats ! Il a eu les résultats du test.

Je n'ai pas le courage de répondre, je tends le téléphone à Percy.

– Osmond, c'est Percy. Puis il se tait, et j'entends Osmond parler de l'autre côté de la ligne.

– Déjà ? reprend-il.

Je m'accroche au bras de Percival, mes jambes se dérobent sous moi. C'est alors que je vois un sourire radieux s'épanouir sur son visage.

– C'est vrai ? Puis après un moment de silence, il ajoute : Oui, oui, on arrive, merci Osmond.

Percival éteint le téléphone. L'expression sur son visage ne laisse pas de doute, mais je demande quand même :

– Il appelait pour les résultats ?

– Oui. Julian est mon fils, dit Percival, totalement bouleversé.

Je me jette dans ses bras, pleurant et riant à la fois. Je crois que je craque après ce début de journée plein de tensions... C'est trop pour moi. Percy me caresse le dos, attendant que la crise de larmes soit finie.

– Mais comment... Je croyais qu'on aurait les résultats après le week-end, dis-je quand je parviens enfin à parler.

– Tu sais les labos privés savent être rapides quand on les paye bien. Il y a une autre bonne nouvelle : Osmond m'a dit aussi que les Connelly abandonnent toute procédure pour la garde de Julian.

– Mon Dieu, je suis tellement soulagée...

– Heureusement que tu es arrivée car je n'aurais jamais appris la nouvelle avant de prendre la mer...

Je frissonne à cette idée.

– On aurait dû envoyer un avis de recherche pour vous retrouver. Dieu sait combien de temps ça aurait pris...

– Viens, dit Percy en passant son bras autour de mes épaules, on va chercher Julian et on rentre. Osmond est déjà en route, il nous retrouve à Amberdel.

– Je lève mon verre au retour de Julian, dit Lady Margaret, en levant sa coupe de champagne.

Nous sommes tous attablés dans la grande salle à manger du château devant un somptueux repas. Aucun de nous n'évoque les résultats du test devant Julian, mais, plus encore que son retour, c'est la certitude qu'il restera avec nous que nous fêtons.

Avant le déjeuner, Lady Margaret a fait servir un apéritif dont nous avons profité joyeusement, et surtout Lavinia qui a l'air déjà un peu grisée, ou est-ce la présence d'Osmond, qui nous a rejoints au château, qui lui fait cet effet ?

Je vois soudain ma future belle-mère repousser sa chaise, se lever et brandir à son tour son verre, un immense sourire sur ses lèvres impeccablement carmin. Elle porte des cuissardes de cuir noir, avec un legging de même couleur et une splendide veste d'amazone écarlate, soit finalement une tenue « toute simple » pour elle. Une vraie tenue de campagne façon Lavinia (après tout, ses talons ne font « que » 7 cm), qui est aujourd'hui sans couvre-chef, mais coiffée d'un chignon vertigineux.

– Tu veux aussi porter un toast, Lavinia ? demande Lady Margaret.

– Eh bien... pas tout à fait. Puisque nous en sommes aux bonnes nouvelles, je voulais vous annoncer qu'Osmond et moi allons nous marier.

Je suis assise à côté de Lavinia, face à Percy et Osmond. Ce dernier caresse son bouc grisonnant, un peu décontenancé par cette annonce impromptue mais pas mécontent, tandis que Percy est totalement abasourdi. Sa mère m'avait fait promettre de ne rien dire à Percival sur sa relation pour qu'Osmond puisse le faire lui-même, mais, manifestement, les bulles de champagne lui ont fait oublier cette résolution.

Percival se remet vite de sa surprise, se tourne vers son voisin et donne une accolade chaleureuse à celui qui va devenir son futur beau-père. Je jette un œil à Lavinia qui contemple la scène d'un air attendri.

– Est-ce bien raisonnable Osmond ? plaisante Percy. Vous avez déjà dû vous occuper du fils et de tous ses problèmes... la mère est pire, vous savez ?

Puis, redevenant sérieux :

– Je suis heureux de vous accueillir dans la famille, Osmond, très heureux, dit-il à l'avocat qui en rougit de plaisir.

Lady Margaret s'est levée de table et vient prendre sa belle-fille dans ses bras.

– Enfin, soupire-t-elle. Je me demandais quand cela arriverait...

– Que j'épouse Osmond ? dit Lavinia, étonnée.

– Non, que tu choisisses le bon. Je sais bien que c'était difficile de remplacer mon fils, dit-elle émue aux larmes, mais je suis heureuse que tu en aies trouvé un à la hauteur, ajoute-t-elle si bas que je suis la seule à l'entendre.

– Mère, mon maquillage... dit Lavinia qui a du mal à empêcher ses larmes de couler.

Tous les regards sont maintenant tournés vers Osmond qui a l'air un peu gêné sur sa chaise, mais qui sourit benoîtement. Il déplie sa haute silhouette habillée d'un coûteux costume trois-pièces à fines rayures et, prenant son verre, déclare :

– Eh ! bien moi, je voudrais porter un toast à la plus délicieuse femme qu'il m'ait été donné de rencontrer. Je n'en reviens pas qu'elle ait accepté ma demande, dit-il en regardant Lady Margaret, puis Percy.

Puis, se tournant vers sa promise :

– Lavinia chérie, tout ce que je veux, c'est te rendre heureuse, même si je ne suis pas sûr de pouvoir t'offrir dans ma demeure, qui deviendra la tienne, un dressing à la mesure de ta garde-robe et que j'ai peur de me perdre parmi tes paires de chaussures...

Tout le monde éclate de rire.

– ... mais je te chérirai et veillerai sur toi jusqu'à la fin de ma vie. Au moins. Tu as peut-être connu quelques mariages avant moi, mais, crois-moi, celui-ci sera ton dernier. Je ne ferai pas la folie de te laisser partir. Je t'aime trop pour ça ; ce qui ne veut pas dire que je t'attacherai avec des cordes au radiateur, ajoute-t-il pince-sans-rire tout en réajustant ses lunettes en écailles. Même si cette perspective m'a effleuré...

Tout le monde rit de nouveau.

– ... mais, continue Osmond en redevenant tout à fait sérieux, je te rendrai tellement heureuse que tu n'auras plus jamais envie de partir. C'est mon vœu le plus cher, mon but dans la vie.

J'ai les larmes aux yeux, et je crois que c'est le cas de toutes les femmes autour de la table, sauf Lavinia, qui, elle, a carrément fondu en larmes et qui fait le tour de la table pour se jeter dans les bras d'Osmond.

Eh ! bien, il faut croire que, réellement, à toute chose, malheur est bon ! Au moins, il résulte quelque chose de bien de ce conflit qui nous opposait aux Connelly : Lavinia a trouvé l'amour. Si les grands-parents maternels de Julian n'avaient pas entamé une procédure contre Percy, elle n'aurait peut-être jamais été amenée à rencontrer, et à revoir aussi fréquemment, l'avocat de son fils. Nous avons tous beaucoup souffert de cette histoire, mais maintenant qu'elle est derrière nous, on peut se réjouir de ne pas avoir enduré tout ça pour rien !

60. L'heure du pardon

Maintenant que tout est revenu dans l'ordre, je peux m'investir l'esprit serein dans la création de notre marque, à Mimi et à moi. De retour d'un week-end extrêmement festif à Amberdel, je me rends dans nos locaux de Notting Hill, après avoir déposé Julian à l'école.

Dieu que c'était bon de l'y emmener, comme avant ! Voilà le genre de routine que j'adore...

Mimi est déjà là. Ses yeux sont rougis, cernés, elle a une petite mine, mais je n'ose pas poser de questions. Manifestement, elle ne s'est pas réconciliée avec Reginald.

Il faut que je lui passe un coup de fil à celui-là tout à l'heure. Il est en train de tout gâcher...

J'évite le sujet Reginald, puisque Mimi m'a fait promettre de ne plus lui en reparler, même si ça me crève le cœur de la voir dans cet état. Au lieu de ça, je lui annonce la bonne nouvelle pour Julian, et, toute triste qu'elle est, Mimi se réjouit sincèrement de cet heureux dénouement.

Nous nous mettons donc au travail assez joyeusement, et nous sommes en train de déballer des cartons de matériel que nous avons reçu dans l'entrée du loft, quand quelqu'un cogne contre la porte vitrée. Je relève la tête et je vois... la sœur de Reggie. Je suis tellement surprise que j'en reste interdite. Sans attendre que je l'y autorise, Penelope pousse la porte.

– Reggie m'a dit que je pourrais peut-être te trouver ici. Je peux te parler ? me dit-elle sans se perdre en politesses.

Mimi, qui fouillait dans un carton, lève la tête et rougit violemment. Je comprends son émotion : ça doit être un choc pour elle de se retrouver en face de la sœur de l'homme qu'elle a aimé (et qu'elle aime encore à mon avis) et dont elle est sans nouvelles depuis des semaines.

– Bonjour Penelope, dit-elle timidement. Je vous laisse. Je monte dans mon bureau ; j'ai encore des choses à ranger, ajoute-t-elle avant de s'éclipser.

Penelope la regarde pensivement grimper l'escalier métallique du loft et disparaître deux étages plus haut.

– Que veux-tu, Penelope ? dis-je, voyant qu'elle n'est pas pressée de prendre la parole.

– J'ai besoin de ton aide.

À ma grande surprise, il n'y aucune trace d'ironie ou d'agressivité dans la voix de Penelope, et je crois même que c'est la première fois qu'elle s'adresse à moi sans employer l'une ou l'autre.

Je la considère un instant, puis lui fais signe de s'asseoir. Pour la première fois aussi, je ne la vois pas poser une fesse sur l'accoudoir, mais elle va se tasser au fond du canapé. Elle m'a l'air plus vulnérable

qu'elle ne l'a jamais été.

– Je ne t'apprends rien, dit-elle en me regardant dans les yeux, on n'a jamais été copines toutes les deux. Surtout, ajoute-t-elle rapidement, ne crois pas que je suis venue te demander de devenir amies, mais même si je ne t'ai jamais supportée...

– ... ce qui fait toujours plaisir à entendre, la coupé-je.

– On ne peut pas aimer tout le monde, que veux-tu, dit-elle en levant un sourcil. Je ne suis pas une hypocrite. Donc, même si je ne t'ai jamais trop appréciée – sans doute parce que TOUT le monde t'appréciait, c'était très agaçant –, j'ai toujours su que tu avais bon cœur.

– C'est trop d'honneur, lâché-je.

Penelope me regarde un instant, les lèvres pincées et le regard douloureux.

– Matilda, j'ai pris sur moi pour venir te voir. Tu peux imaginer ce que ça m'a coûté. Je te demande, s'il te plaît, de m'écouter ; c'est très important pour moi. Je viens te demander d'obtenir que Percy ne poursuive pas Douglas. Il ne survivra pas à la prison. Et s'il survit, s'il y a du bon en lui, il disparaîtra totalement derrière les barreaux s'il y reste trop longtemps. J'ai été stupide l'autre jour quand je suis venue voir Percy. Je m'y suis mal prise...

Pour le moins.

–... j'étais hors de moi, blessée, effrayée ; mes mots ont dépassé ma pensée. Crois-moi si tu veux, mais je suis heureuse que Julian soit l'enfant de Percy. Il a toujours été un bon père pour lui ; ce que Douglas n'aurait jamais pu être.

Je la regarde, étonnée.

– Rassure-toi, dit-elle avec un petit rire sec, en écartant la mèche qui lui tombe sur l'œil, je ne me fais aucune illusion sur Douglas. Et je sais qu'il ne m'aime pas. Pas vraiment. Il est égoïste, menteur, lâche... mais je l'aime. Je l'aime vraiment et malgré moi. Et je ferai tout pour l'aider. Je ne peux pas lui jeter la pierre ; je serais mal placée pour le faire. Je suis loin d'être une sainte...

Tu l'as dit...

– ... mais je l'aime, continue-t-elle, et peut-être que, si on nous donne une chance, nous pourrions nous aider mutuellement à devenir meilleurs.

Je l'observe en silence et, pour la première fois, elle me fait de la peine. Elle aime véritablement ce sale type, et de la voir ici, si sincère et désemparée, me touche.

– Tout ce que je peux te promettre Penelope, c'est de parler en ta faveur, dis-je. Je le ferai, crois-moi, mais après, c'est à Percy de décider. Je ne peux pas faire plus...

– Et c'est déjà beaucoup, dit-elle, et je vois à son visage qu'elle est soulagée. Je sais que tu le feras. Et je sais qu'il t'écouterà. Merci Matilda, dit-elle en se levant du canapé. Je n'oublierai jamais ça.

Un instant, je crois qu'elle va venir m'embrasser pour me dire au revoir, mais non, finalement elle prend le chemin de la porte en évitant tout contact avec moi.

Mais alors qu'elle est sur le point de sortir, elle se retourne :

– Au fait, dit-elle en jetant un regard pensif vers l'escalier où Mimi a disparu, Reggie a quitté Londres.

– Comment ça ? dis-je, stupéfaite.

– Il m'a dit qu'il avait besoin de prendre du recul, et j'ai cru comprendre qu'il partait pour longtemps ; il n'a pas voulu me dire où. Il a abandonné son portable derrière lui pour être sûr qu'on lui fiche la paix.

J'en reste sans voix.

– Il avait l'air très malheureux, ajoute Penelope avec un rictus amer. Je crois que nous ne sommes pas très doués pour l'amour dans notre famille, conclut-elle tristement, avant de sortir.

Quand j'ai appris à Mimi que Reggie avait quitté Londres, elle n'a pas dit un mot. Seules deux larmes ont coulé le long de ses joues. Je n'ai pas pu m'empêcher de la prendre dans mes bras, et, malgré mes craintes, elle ne m'a pas repoussée. Mais au bout d'un instant, elle a demandé à ce qu'on se remette au travail.

Ma Mimi, à la fois si sensible et si forte...

En fin d'après-midi, Percy vient me chercher : nous avons rendez-vous avec les Connelly, à leur demande. Percy a accepté, et je crois même que s'ils n'en avaient pas eu l'idée, il aurait demandé de lui-même à rencontrer les grands-parents maternels de Julian. Maintenant qu'il est assuré de garder son fils, il souhaite que la relation qu'il devra entretenir avec eux se fasse sur une base stable.

Nous revoilà donc devant leur maison de Kensington, mais le cœur plus léger que les fois précédentes.

La gouvernante qui nous a ouvert nous conduit dans un vaste et douillet salon, où trône un grand piano à queue. C'est sans doute de cet instrument que sortaient les quelques notes que nous avons perçues avant de sonner à la porte. Et je comprends que la musicienne à qui on les doit est Priscilla Connelly, qui se lève du tabouret à notre entrée dans la pièce. Cette fois, elle vient nous serrer la main, avec un pâle sourire, certes, mais c'est un bon début.

– Mon mari arrive tout de suite.

Et de fait, elle n'a pas terminé sa phrase qu'Ambrose Connelly apparaît. Il vient cérémonieusement nous saluer.

– Percival, mademoiselle, dit-il en me faisant un petit signe de tête. Votre avocat a dû vous dire que nous interrompons la procédure pour obtenir la garde de Julian. Définitivement. Cette procédure n'aurait jamais dû être lancée.

Il ouvre la bouche pour ajouter quelque chose, mais la referme aussitôt.

– Ce que mon mari essaie de vous dire, poursuit son épouse qui, à ma grande surprise, ose pour une fois prendre la parole, c'est que nous regrettons profondément ce qu'il s'est passé. N'est-ce pas Ambrose

?

Son mari baisse la tête d'un air contrit, puis il se redresse et nous dit :

– Oui, c'est bien cela Priscilla. Je suis désolé, mais sachez que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait en mémoire de ma fille, et en pensant le faire pour le bien de mon petit-fils. Mais, après ces quelques semaines passées avec lui, force est de reconnaître qu'il est malheureux loin de vous deux. Il n'a pas fait de scène, car c'est un enfant très doux et bien élevé, mais malgré tous nos cadeaux, notre attention, notre amour, car nous l'aimons plus que tout, il ne voulait qu'une chose, c'était être avec vous.

Émue, je regarde Percy qui, lui-même, a l'air bouleversé par les paroles de son ancien beau-père.

– Percival, nous avons compris que vous étiez un bon père pour votre fils, dit Priscilla Connelly. Nous avons compris aussi que vous n'avez jamais voulu faire du mal à Charlotte. Vous en vouloir, en vouloir à quiconque, était une erreur. Notre fille a toujours été un être sensible, fragile, et si nous devons en vouloir à quelqu'un c'est à nous-mêmes, qui n'avons pas su l'élever en lui donnant la force d'affronter la vie. Elle avait besoin de béquilles, elle les a trouvées dans les excès en tous genres. Et malgré tout notre amour, nous n'avons pas su prévenir ce qu'il est arrivé. Vous savez, Percival, c'est moi que je blâme en premier, et cette douleur, je la porte depuis que ma petite est partie, sanglote M^{me} Connelly.

Son mari se lève et va entourer ses épaules de ses bras.

C'est bien la première fois que je les vois avoir un contact physique, qui plus est un geste de tendresse l'un envers l'autre. Je les trouve humains, tout à coup !

– Vous avez fait ce que vous avez pu, Priscilla, dit Percy de sa plus douce voix. Il est des gens qu'on ne peut aider, qui ne veulent pas l'être.

M. Connelly le remercie d'un regard, tandis que sa femme continue de pleurer dans son mouchoir, puis elle se ressaisit et essuie son visage.

– J'espère que vous nous pardonnez ce que nous avons fait, même si c'est impardonnable. Nous voudrions vous demander de continuer à voir Julian. Sachez que si vous ne le voulez pas, nous n'irons pas devant la justice. Vous avez assez souffert par la faute de notre famille.

– Je vous pardonne bien volontiers, dit Percy en se levant de son siège. Votre famille m'a donné ce que j'ai de plus précieux, mon fils Julian. Et je souhaite qu'il continue à voir ses grands-parents, qu'il garde en lui vivace le souvenir de sa mère.

Je n'ai jamais été plus fière de Percy qu'à ce moment. Il a su trouver les mots pour atténuer la peine de ces pauvres gens.

– Merci Percival, Merci de tout mon cœur, dit la mère de Charlotte.

Elle s'est levée, et, de nouveau en pleurs, vient serrer la main de Percy qu'elle ne veut plus lâcher. Son mari vient à son tour donner une poignée de main à Percy.

Pendant que les deux hommes échangent encore quelques mots, M^{me} Connelly vient me voir. Elle me

prend par le bras et me glisse :

– Je sais que vous serez une bonne mère pour Julian. J’ai vu comme vous vous êtes battue pour le voir malgré nous, et comment mon petit-fils parle de vous. Je vous fais confiance. Que Dieu vous bénisse.

– Merci madame, cela me touche beaucoup, dis-je, émue aux larmes.

La scène que nous venons de vivre était si émouvante que Percy et moi restons muets dans la voiture pendant tout le chemin du retour. Je caresse distraitemment le chat que ses grands-parents ont offert à Julian et qu’ils ont voulu qu’on emporte, tout en repensant à ce qu’il vient de se passer.

Ce n’est qu’une fois Julian couché que Percy et moi réussissons à en reparler.

– Eh ! bien, je suis soulagé, dit Percy. C’est mieux pour Julian, et c’est mieux pour tout le monde. Du vivant de Charlotte, les Connelly et moi avions des rapports assez distants. J’espère qu’ils seront désormais vivables.

– Je suis très fière de toi, mon amour. Après tout ce qu’il s’est passé, après tout ce que tu as enduré, tu aurais pu les envoyer paître. D’autres l’auraient fait.

– La vengeance est rarement le bon choix, dit Percy. Pour avancer, il faut aussi savoir oublier.

– Justement... Je ne voudrais pas abuser de ta magnanimité, commencé-je avant de m’interrompre.

Percy lève un sourcil.

– Oh, toi... tu as quelque chose à me demander. Que veux-tu ?

– J’ai vu Penelope, avoué-je. Elle est passée au bureau.

Percy éclate de rire.

– La fine mouche. Elle a vu qu’elle ne pouvait rien obtenir de moi, elle a compris que c’était toi mon maillon faible, mon talon d’Achille et elle est allée te voir. Sacré Penny !

– Mais non, dis-je un peu vexée. Elle est effectivement venue me voir pour me demander de te parler en sa faveur, mais je t’assure qu’elle était sincère. Elle est amoureuse de Douglas, elle veut l’aider. C’est quelque chose que je peux comprendre, je suis passée par là. Elle espère le faire changer. On ne peut pas lui en vouloir d’être tombée amoureuse du mauvais gars quand même ! Les sentiments, ça ne se commande pas. Moi j’ai eu de la chance, mais pas elle.

Percy me regarde, attendri.

– Je ne peux pas te reprocher d’avoir un cœur d’or, je t’aime aussi pour ça. Je n’entamerai aucune poursuite contre Douglas ; il a déjà maille à partir avec la justice de toutes façons. Je t’avoue que j’ai du mal à croire à une éventuelle rédemption de Douglas. C’est dommage pour Penny, mais, elle au moins, contrairement à Emily, sait parfaitement à qui elle a affaire. J’espère quand même qu’elle trouvera un autre homme à aimer.

61. Un mariage sur le feu

- Alors, votre selfie avec Elvis et Marilyn Monroe, c’était pas une blague ?
- Eh ! non, Paola, dit Lavinia, hilare. Osmond et moi, nous sommes bien mariés à Las Vegas.

Mimi, Paola, Lavinia et moi sommes réunies dans le salon d’essayage des locaux de notre marque à Mimi et à moi, que nous avons baptisé Mima. Un joli compromis pour nous représenter toutes les deux. Mimi ne voulait surtout pas qu’apparaisse son nom de famille, le déjà bien trop célèbre Tascini.

Lavinia est rentrée hier des États-Unis. Quant à Maman, elle vient de débarquer ce matin de l’Eurostar. Nous sommes en février, et je n’ai pas revu ma mère depuis Noël. Nous avons passé le réveillon à Amberdel avec Julian et la famille de Percy, et le 25 décembre, nous étions à Paris pour rester quelques jours avec mes parents. Je ne voulais pas rater la dinde de ma mère, qui tout italienne qu’elle est, maîtrise parfaitement les meilleurs classiques français.

Il s’est passé tellement de choses depuis le début de l’année !

En janvier, Lavinia a quitté son triplex de location pour s’installer dans l’hôtel particulier d’Osmond et, début février, elle l’a suivi pour un séjour d’affaires en Californie. De là, ils ont fait un saut jusqu’à Las Vegas pour se marier sans prévenir quiconque. Sur le moment, personne, à part Percy, n’a cru à la véracité du selfie, mais si, Osmond et Lavinia l’ont confirmée à leur retour : ils se sont bien dit oui avec des sosies pour témoins !

– C’est incroyable ! dit maman, ça ne vous ressemble tellement pas. Enfin, je veux dire... surtout à Osmond.

– En fait, personne ne le sait, mais c’est le cœur d’un grand fantaisiste qui bat sous ses costumes trois-pièces, déclare Lavinia d’un air ravi. Moi, on me trouve un peu fofolle, mais on ne se doute pas que des deux, c’est lui l’original. C’est lui qui a eu cette idée !

– Mais Lavinia, vous vouliez une belle robe de mariée... dis-je.

– Tilda chérie, des robes de mariée, j’en ai porté quatre ! Alors une de plus ou une de moins... C’est vrai que vous nous avez un peu manqué, mais c’était un instant magique ! Magique ! Et puis à nos âges, on n’a plus le temps d’attendre quand on est sûr de soi, et je ne l’ai jamais été autant de ma vie. Mais je comprends que vous les jeunes ayez envie d’une cérémonie parfaite, d’une robe parfaite... D’ailleurs, ne va-t-on pas être en retard pour la tournée des créateurs ? demande-t-elle en regardant sa montre. À quelle heure avais-je booké le premier rendez-vous ?

J’ai fait venir ma mère et ma future belle-mère à Notting Hill en leur disant que je voulais leur montrer nos locaux qui sont enfin opérationnels, mais c’était un prétexte.

– À vrai dire, Maman, Lavinia... on ne va aller nulle part...

Elles me regardent, intriguées.

– J’ai annulé tous les rendez-vous. Pardon Lavinia. Mais installez-vous ici, je reviens.

Mimi fait asseoir Lavinia et ma mère sur les canapés roses de notre showroom pendant que je cours enfiler un petit bijou de robe que j’ai tenu secret jusqu’ici.

Un peu émue, je reviens dans le showroom. Maman et Lavinia cessent aussitôt leur conversation, et je peux voir à leur regard qu’elles sont émerveillées par ma robe de mariée. Elle est longue avec un large décolleté bateau, évasée à partir de la taille, en tulle et dentelle française aux motifs floraux, brodée de perles et de cristaux. Le voile en cascade, délicatement rebrodé, est retenu par une couronne de petites fleurs blanches.

– Mimi m’a créé une robe de mariée, dis-je en montrant mon amie qui s’est retirée timidement derrière le canapé. Je n’aurais jamais osé lui demander de m’en faire une car je sais que ce n’est pas sa partie, mais un jour, elle m’a montré un dessin et... c’était tout ce que je voulais, tout ce que j’aimais.

– Mimi, cette robe est absolument divine, s’exclame Lavinia, devant une Mimi rougissante.

– Ma chérie, tu es splendide, dit Maman au bord des larmes, avant de venir me prendre dans ses bras.

Elle laisse aussitôt échapper un petit cri.

– Attention ! dis-je en riant. Il y a encore quelques épingles.

– Tu vois Mimi, ça me donne presque des regrets, dit Lavinia. J’aurais adoré porter une robe aussi belle.

– Et moi, ça me donne envie de chanter, dit maman, qui commence à entonner un air de Verdi.

Je vois la surprise se peindre sur le visage de Lavinia. Mimi sait que ma mère était une cantatrice connue, mais pas ma belle-mère, qui a l’air sous le choc.

– Mais Paola... vous chantez merveilleusement bien. Quelle voix exceptionnelle ! Et vous n’avez jamais pensé à en faire carrière ?

– J’y ai pensé si, dit Maman malicieusement.

– Avant de devenir mère de famille, Maman était une soprano très connue, précisé-je. Sous le nom de Paola si Stefano.

Lavinia me regarde bouche bée.

– Paola di Stefano ? Mais je l’ai entendue, enfin je VOUS ai entendue dans le rôle de Madame Butterfly lors du Maggio à Florence il y a... bien longtemps.

Ma mère irradie de fierté.

– Vous étiez si émouvante, continue Lavinia, visiblement impressionnée. J’en ai pleuré. Je n’ai jamais oublié cette soirée. Je me demandais pourquoi vous aviez disparu des scènes.

– À cause de mon frère et moi, dis-je.

– Pas du tout « à cause » de vous ! répond Maman. J’ai adoré élever mes enfants ; ce que je n’aurais pas pu faire si j’avais honoré tous les contrats qu’on me proposait. Je n’ai jamais regretté, pas un instant ! ajoute ma mère.

– J’espère que tu chanteras à mon mariage, Maman.

– Oh oui ! Paola, il le faut absolument, insiste Lavinia.

– Bien sûr, ce sera avec plaisir. Je ferais n'importe quoi pour ma fille.

– Chouette ! Alors ça s'est réglé, dis-je en embrassant ma mère, mais il reste tellement de choses à faire entre le lancement de notre marque et le mariage qui est dans à peine trois mois...

– Grâce à Mimi, tu as une robe merveilleuse, c'est le principal, dit ma mère. Pour le reste, sache que tu peux toujours compter sur moi. Et que je sache, Lavinia est une organisatrice d'événements hors pair.

– Disons que j'ai organisé deux ou trois petites choses qui ont, semble-t-il, été appréciées, dit modestement ma future belle-mère, qui est l'une des reines londoniennes de l'événementiel.

– Mais je vous ai déjà beaucoup sollicité Lavinia, dis-je. Je ne voudrais pas abuser de votre gentillesse. En plus maintenant que vous êtes une jeune mariée...

– C'est un plaisir immense pour moi, Tilda, me coupe Lavinia. À vrai dire, j'ai dû réfréner mes ardeurs jusqu'ici pour ne pas passer pour la belle-mère intrusive. Tu n'as qu'à demander, je suis à tes ordres.

– Bien, alors je retire la robe avant de l'abîmer, et on fait un petit conseil de guerre. Mimi, tu es de la partie ?

– Absolument.

– Alors venez, je vous invite à déjeuner, dis-je. Il y a un petit restaurant indien à deux rues d'ici...

– Tut, tut, tut... dit Lavinia. En tant que wedding planner officiel, c'est moi qui organise... et qui vous invite. Je vais passer un coup de fil à Jamie Oliver, c'est un ami.

– Le chef qui fait tous ces livres et émissions de télé ? demande ma mère, étonnée.

– Oui, c'est lui. Ravie qu'il soit aussi connu en Italie, le pays de la gastronomie. C'est toujours un peu difficile d'avoir une table dans un de ses restaurants, mais Oliver ne peut rien me refuser.

Elle éclate de rire devant nos airs soupçonneux.

– Mais qu'est-ce que vous imaginez ! Je lui ai juste filé un petit coup de main à ses débuts pour le lancer dans les médias, et il m'est reconnaissant, voilà tout ! Allez, mesdames, on se bouge ! On a du pain sur la planche !

62. Le retour du frère prodige

Ce matin, j'ai reçu un SMS de Penelope :

[Reggie est rentré.]

Nous sommes en mars. Cela fait peu ou prou quatre mois que Reginald a quitté Londres sans donner aucune nouvelle depuis. Il a abandonné son portable derrière lui, et mes mails sont restés lettre morte. Percival, qui, lui, a reçu un mail de Reggie, m'a dit de ne pas m'inquiéter, que ce n'était pas la première fois qu'il disparaissait ainsi.

Je n'ai pas donné à Percy le détail de la discussion que nous avons eue avec Reginald avant qu'il ne prenne la poudre d'escampette. Je lui ai juste dit qu'ils avaient rompu, lui et Mimi. Percival n'est pas du genre à demander des détails sur des sujets intimes lorsqu'on ne lui en donne pas spontanément. Et c'est tant mieux ! Je ne me voyais pas lui dire que son cousin croyait être amoureux de moi.

Mais ce matin, donc, Penelope m'a envoyé ce SMS. Elle ne s'était plus manifestée depuis qu'elle est venue me voir pour demander d'intervenir auprès de Percy, mais avec ce SMS, elle me prouve sa reconnaissance. Elle sait que je suis attachée à son frère et a compris que je devais me faire du souci pour lui. Je n'ai rien dit à Mimi ; j'ai besoin d'en savoir davantage avant. Après le travail, j'ai pris un taxi pour me rendre chez Reginald, au bord de la Tamise.

Je sonne à la porte de l'immeuble ; je sais qu'il y a un système de caméras et qu'il peut voir qui le sollicite. À mon grand soulagement, j'entends un bourdonnement qui m'indique qu'il m'a ouvert la porte.

Au moins, il accepte de me voir...

L'ascenseur me conduit directement à son appartement. Les portes s'ouvrent et je le découvre m'attendant en face de la cage, sur sa chaise roulante. Il est toujours aussi élégant, dans un costume de tweed et nœud papillon écarlate, ses boucles brunes, plus longues que de coutume, rejetées en arrière et tranchant avec son teint blême. Il me regarde, un sourire de bienvenue aux lèvres, mais je lis de la tristesse dans ses yeux d'un bleu très pâle.

– Bonjour Matilda.

Je me précipite pour l'embrasser.

– Reginald ! Je me suis tellement inquiétée pour toi ! Ça ne va pas d'être parti comme ça ? J'ai cru que tu n'allais jamais revenir.

Reginald me regarde avec un sourire en coin. Je me sens un peu bête de l'engueuler alors que je viens à peine de le retrouver.

- Désolée, c'est pas le moment, je sais, reprends-je, soudain calmée. Je suis vraiment contente de te voir ; je suis venue dès que j'ai su.
- Penelope ? dit-il en levant un sourcil.
- Penelope, confirmé-je.
- Je suis heureux que vous ayez mis votre inimitié de côté pour moi, plaisante Reggie. Allez, viens t'asseoir. Je t'offre à boire ?
- Volontiers, dis-je en prenant place dans un fauteuil.
- Un petit Pinot gris ?
- Ce sera parfait, merci.

Reggie vient me tendre un grand verre de vin blanc et s'en sert un, avant de placer son fauteuil roulant face à moi.

Je le dévisage un instant.

- Qu'est-ce qu'il y a, j'ai tant changé ? Je ne suis pas parti si longtemps, me demande Reggie avec un sourire.
- Non, un peu maigri peut-être, mais ça va, tu es le même. Tu m'as manqué, espèce d'idiot...
- Tu m'as manqué aussi, dit Reggie. En toute amitié, évidemment, ajoute-t-il rapidement.

On se regarde en souriant. Je suis sûre que, comme moi, il repense à la dernière fois que l'on s'est vus.

- Comment va Mimi ? dit-il enfin.
- Pas mal. Disons qu'elle se donne à fond dans son travail ; ce qui en tant qu'associée me ravit, mais en tant qu'amie me chagrine. Elle bosse du matin au soir, refuse toutes les sorties ou presque, va à l'opéra seule. Elle accepte quelquefois de venir dîner chez nous, mais c'est à peu près tout...

Je me tais un instant, mais je ne peux pas me retenir bien longtemps.

- Comment as-tu fait pour l'abandonner comme ça ? Partir du jour au lendemain, sans lui donner de nouvelles... T'imagines-tu ce qu'elle a enduré, la pauvre ?
- Mais Matilda, je l'ai appelée avant de partir, dit Reggie, le visage altéré. Plusieurs fois. Elle n'a jamais voulu me répondre. Et honnêtement, je ne peux pas lui en vouloir. Quant à moi, il fallait que je parte, que je fasse le ménage dans ma tête. Ce que tu m'as dit, la réaction de Mimi, tout ça m'a fait réfléchir. Notre histoire n'avait pas commencé comme il se devait, sur des bases saines. Je me traînais cette espèce de « fantasme » de jeunesse, comme tu as dit.
- Je ne voulais pas te blesser, dis-je d'une petite voix.
- Mais tu avais raison, Matilda ; c'était bien de ça dont il s'agissait. Je t'adore, j'adore ce que tu es, j'ai une confiance infinie en toi, et en plus tu as la jugeote qui me fait défaut, mais je ne suis pas amoureux de toi.
- Ça fait toujours plaisir à entendre, dis-je, en jouant la fâchée.
- Tu voulais la vérité, tu l'as ma chère ! me lance Reggie avec une grimace. Bon, bref, j'ai pris du recul, et ça m'a coûté assez cher, quatre mois d'hôtel, car laisse-moi te dire que je n'ai pas fait ma retraite spirituelle et artistique dans des auberges de jeunesse.
- Je n'en doute pas un instant !

– Je veux bien me flageller, mais il y a des limites, ajoute-t-il, pince-sans-rire.

– Je vois avec plaisir que tu n’as pas changé d’un iota en fait.

– Honnêtement, j’ai dégusté, dit-il en redevenant sérieux. Dans de beaux décors, certes, mais j’ai morflé. Heureusement que Martha, ma gouvernante bien-aimée, était avec moi, parce que certains jours, j’étais à ramasser à la petite cuillère. Et puis, j’ai remonté la pente...

– Mon pauvre Reggie, dis-je en posant ma main sur son genou, et moi qui te crie dessus.

– Tu as raison de le faire ; il le faut parfois. Quand je me perds dans mes chimères, j’ai besoin de gens comme toi, ou comme Percy, pour me ramener à la réalité. Quoi qu’il en soit, dans ce marasme, j’ai pu recommencer à peindre aussi. D’ailleurs, ça n’a pas été une sinécure pour rapatrier mes œuvres de Saint-Pétersbourg et du Caire. Heureusement que mon agent a tout pris en charge...

– Est-ce que ce « recul » t’a permis de faire le point sur ta vie personnelle ?

– En d’autres mots, précise Reginald avec un sourire ironique, ai-je pris une décision quant à Mimi ?

– Non, ce n’est pas...

– Si, c’est absolument ça que tu voulais dire. Et tu as raison, car c’est la seule question qui vaille. Pour te dire la vérité, pendant ces quatre mois, j’ai pensé à Mimi. Je n’ai quasiment fait que ça, penser à elle. Et la peindre. Des dizaines de toiles. Je l’aime, indubitablement. Ce qui m’a fait sombrer, c’est de réaliser qu’après tout ça, elle ne voudrait plus jamais de moi, dit-il, désabusé.

– N’en sois pas si sûr, Reggie. Elle n’a pas l’air du tout remise. Je crois qu’elle n’est toujours pas passée à autre chose. Ce qui est sûr, c’est qu’elle ne t’a pas remplacé.

– Même si c’est le cas, pourquoi accepterait-elle de me reprendre après le mal que je lui ai fait ? Même moi je ne me le pardonne pas, comment pourrait-elle ?

– Parce que c’est Mimi, et pas toi. Et qu’elle est cent fois, mille fois meilleure et compréhensive et intelligente que toi.

Reggie me regarde, et je vois l’espoir renaître dans ses yeux.

Je crois que j’ai marqué un point.

– Ah ! c’est sûr, je ne lui arrive pas à la cheville, mais comment vais-je faire ? Je ne peux pas débarquer comme ça, après avoir fui comme un voleur, sans l’avoir détrompée après mes propos indéliçats...

– Attends, laisse-moi réfléchir, dis-je en fronçant les sourcils.

Puis après un instant de réflexion :

– Je crois que j’ai un plan, mais il va falloir que tu fasses exactement ce que je te dis...

– Tout ce que tu voudras, pourvu que je retrouve Mimi, me dit Reggie.

Je remarque avec plaisir que l’espoir donne à ses joues une coloration nouvelle.

63. Un complot pour l'amour

– Tu ne sais pas la dernière ? Mon frère s'est fiancé à son mannequin russe, me dit Mimi en entrant dans mon bureau.

– Elle n'est pas rancunière dis donc, dis-je étonnée. Tu m'as bien dit qu'Orlando l'avait larguée quand il pensait pouvoir m'épouser ?

Mimi soupire :

– Je la plaindrais si je ne la connaissais pas un peu. Mais tu vois, Irina a connu une jeunesse difficile en Russie, je crois que ce qui l'intéresse avant tout, c'est de mettre à l'abri du besoin ses parents et ses nombreux frères et sœurs. Elle ne fait pas vraiment dans le sentiment. Je ne pense pas qu'elle soit folle amoureuse de mon frère, ni qu'il lui ait brisé le cœur la dernière fois. Alors si elle n'épouse Orlando que pour son argent, tant mieux pour lui : il n'a que ce qu'il mérite.

– Comment l'as-tu appris ?

– C'est Ginevra qui vient de m'appeler.

Ces derniers mois, Mimi a pris beaucoup de distance avec son frère et sa sœur, et pas seulement géographique. Mais elle est orpheline, et ils sont quasiment la seule famille qu'il lui reste. Je l'ai moi-même poussée à les revoir pour Noël, parce que je sais qu'elle est malgré tout attachée à eux, mais aussi parce que même s'ils sont capables du pire, ils aiment sincèrement leur petite sœur. Leurs rapports ne sont plus aussi bons qu'avant, mais je sais que Ginevra appelle Mimi de temps en temps.

– Ginevra voulait surtout m'annoncer qu'elle va épouser son footballeur cet été... reprend Mimi.

– Celui avec lequel elle posait quand il a reçu son Ballon d'or ?

– Celui-là même. Tu la connais... elle ne va pas épouser un joueur de seconde division, répond Mimi en éclatant de rire.

Mais son hilarité ne dure pas, et je la vois se rembrunir.

– Je vais être la seule célibataire de la famille... dit-elle, avec un air tristounet.

– Et pour longtemps si tu continues à ne faire que travailler et refuser toute sortie, ajoutai-je.

Toute la journée, j'ai attendu le moment propice pour faire une proposition à Mimi. Ce coup de fil de Ginevra tombe on ne peut mieux.

– C'est vrai, insistai-je, tu vis comme un ermite, entre l'atelier et chez toi, tu n'acceptes aucune invitation...

Mimi rougit violemment, et je vois des larmes perler à ses yeux.

– Mais non... fait-elle, cramoisie.

- Mais si, Mimi. Tu me dis non à chaque fois que je te propose de sortir.
- J’ai beaucoup de travail... rétorque-t-elle d’une petite voix.
- Moi aussi, mais je n’arrête pas de vivre pour autant. J’adorerais qu’on fasse des choses ensemble comme avant : aller à des expos, au ciné, essayer des bars à cocktails... Ça ne te plairait pas ?
- Si, bien sûr... La prochaine fois...
- Ce soir.
- Quoi ? dit-elle, déjà sur la défensive.
- On sort ce soir, toutes les deux. J’appelle Percy tout de suite pour le prévenir. Je t’emmène à une expo que je voulais voir depuis longtemps, et puis on va dîner.

Mimi me regarde, interloquée.

- Pourquoi attendre ? Tu vas changer d’avis, repousser. Allez, va te faire belle, on décolle dans 15 minutes.
- Mais j’ai un truc à terminer... commence-t-elle.
- Quel « truc » ? Rien qui ne puisse attendre demain.

Je la vois hésiter. Je me lève et vais vers elle.

- Mimi, s’il te plaît, l’imploré-je en posant ma main sur son épaule. Tu es trop jeune pour vivre comme tu le fais. Je n’en peux plus de te voir t’étioiler comme ça. Il est temps de réagir, tu ne crois pas ?

Je regarde ma délicate Mimi et je vois dans ses yeux qu’elle ne sait quel parti prendre, puis son visage s’éclaire.

- C’est bon, on y va. La dernière en bas a perdu, dit-elle en s’enfuyant de mon bureau avec un petit rire.

J’ai le cœur qui bat un peu fort. Si mon plan échoue, non seulement Mimi et Reginald ne se réconcilieront pas, mais en plus mon amie m’en voudra à mort. J’espère que je ne me suis pas trompée sur ses sentiments...

Nous arrivons devant une petite galerie de Chelsea dont les vitrines ont été obscurcies par des panneaux.

- Tu es sûre qu’il y a une expo ici ? me demande Mimi, en s’arrêtant devant l’entrée où rien n’est signalé.
- Oui, absolument. C’est un ami de Paul, de Florence.

Nous pénétrons dans la galerie apparemment déserte. Je laisse Mimi avancer devant moi. Elle fait quelques pas et se fige. Les murs sont couverts de toiles signées Julius. Ces superbes variations, tourbillons de couleurs et de styles, tournent autour d’un même thème, d’une même femme plutôt, et manifestement aimée de l’artiste et sublimée par lui. Cette femme, c’est Mimi.

Je ne quitte pas mon amie du regard. Ses yeux vont d'un tableau à l'autre, puis elle étouffe un cri. Elle se retourne vers moi, cherchant une explication. Je ne peux que la regarder, émue à la fois par la beauté de l'exposition et par la réaction de Mimi.

Reginald m'a montré ces tableaux quand je suis allée le voir. Je les ai trouvés tout de suite splendides, mais la mise en place qu'il a imaginée, les lumières les mettent plus en valeur que dans son atelier.

– Mais... qu'est-ce que... balbutie Mimi sans me quitter des yeux.

C'est alors que Reginald entre dans la pièce sur son fauteuil roulant. Je l'ai appelé avant de venir pour le prévenir de notre arrivée. Lui qui se montre toujours très sûr de lui a l'air à la fois bouleversé et intimidé par la présence de Mimi. Suivant la direction de mon regard, Mimi regarde sur le côté et voit Reginald. L'espace d'un instant, j'ai peur qu'elle s'enfuit de nouveau, mais elle n'en fait rien. Ils se font face : lui, blême, et elle, figée telle une statue. Le temps est suspendu. Je n'ose faire un mouvement ; c'est à peine si je respire, de peur de venir troubler le fragile équilibre de l'instant.

– Mimi... Je te demande pardon. Pardon pour le mal que je t'ai fait, parvient à articuler Reginald.

Ces quelques mots ramènent Mimi à la vie. Elle laisse tomber son sac à terre, et court jusqu'à Reginald et se jette à son cou pour l'embrasser.

Ouf ! Quel soulagement ! Je n'en espérais pas tant !

– Mimi, je t'aime tellement, si tu savais, dit Reginald en prenant son visage entre ses mains.

– Je sais, je vois, dit Mimi en riant et en montrant les toiles.

Elle a les joues baignées de larmes, mais de bonheur cette fois. Elle se tourne vers moi et, lentement, sans un son, elle articule : « Merci ». Je lui souris et, après avoir fait un signe complice à Reginald, je quitte la galerie, le cœur gonflé de joie.

Les amoureux n'ont plus besoin de moi.

64. Very happy birthday !

– Bon anniversaire Matilda !

Eh oui, aujourd’hui, en ce 26 avril, j’ai 24 ans ! Pour fêter ça, Percival a organisé un déjeuner dans un restaurant étoilé au Michelin que j’adore, The Ledbury, à Notting Hill. Il a carrément fait privatiser l’endroit pour pouvoir réunir tous ceux que j’aime. Nous avons dégusté un repas fabuleux, couronné par un délicieux gâteau d’anniversaire : un fondant au chocolat-caramel au beurre salé comme j’aime. Mes parents sont venus de Paris pour l’occasion, mais aussi pour le vernissage de la première exposition de Paul, qui a eu lieu il y a deux jours. Mon frère, qui est venu accompagné d’Emily, est encore en lévitation : les premières critiques sont excellentes, et l’expo s’annonce comme un succès. Lady Margaret est là, bien sûr, plus pétillante que jamais, ainsi que Lavinia et son mari, Osmond. Mimi et Reggie ont aussi répondu présents. Ils font vraiment plaisir à voir tous les deux ; ils irradient de bonheur. Ça fait un mois qu’ils filent le parfait amour, et Mimi envisage d’aller vivre très bientôt chez Reggie. Quant à moi, je suis assise entre mes deux hommes, mon futur mari, Percy, et Julian.

– Merci à tous d’être venus. Ça me fait tellement plaisir de vous avoir autour de moi ce soir, dis-je émue.

– Une invitation ici, ça ne se refuse pas ! lance mon frère en riant. Je n’ai pas pu avoir une réservation dans ce restaurant depuis que je suis à Londres.

– Paul, enfin ! dit maman, scandalisée, tandis que tout le monde rit.

Paul plaisante, mais c’est vrai, le repas préparé par ce chef australien dont tout Londres parle était extraordinaire. Et les vins étaient merveilleux. D’ailleurs, je suis un peu pompette, mais tellement heureuse...

Percival se penche vers moi.

– Tu es contente ? me demande-t-il tout bas.

Je prends sa main dans la mienne.

– Tu ne peux pas imaginer à quel point. Je ne pourrais pas être plus heureuse... si ce n’est le jour de mon mariage !

– C’est dans un mois pile. J’ai hâte, me susurre Percy en portant ma main à sa bouche. D’autant que tu vas m’abandonner pour reprendre ta vie de célibataire délurée...

J’ai décidé en effet d’aller vivre les dernières semaines avant la cérémonie chez Mimi.

– Mais non, mon amour, dis-je en souriant devant son faux air boudeur. Ce n’est pas que la vie de célibataire me manque, tu sais bien que j’adore vivre avec toi et Julian, mais j’aimerais que notre mariage marque une nouvelle étape dans notre vie, qu’il y ait un avant et un après. C’est pour ça que je

quitte momentanément la maison. J'y suis venue m'y installer comme ta girl friend, je veux y revenir comme ton épouse... Et puis, ajouté-je en baissant encore la voix, un peu d'abstinence ne peut pas nuire à notre nuit de noces...

– Je ne pense pas avoir besoin d'une période d'abstinence pour savourer pleinement notre lune de miel, mon amour, me glisse Percy à l'oreille d'une voix suave qui me rend toute chose.

Puis il me regarde et sourit :

– Non, je comprends tout à fait ce que tu veux dire, mais tu vas manquer à Julian.

– Oh ! ne t'en fais pas, j'ai prévu de venir le voir tous les jours. Moi non plus, je ne pourrais pas me passer de lui.

– Alors que te passer de moi, ça ne te dérange pas ? s'offusque Percy, qui reçoit en guise de réponse un baiser qui provoque les gloussements de toute la tablée.

Paul m'interpelle :

– Désolé sorella de te voler la vedette un instant, je sais que c'est ta journée, mais j'ai une annonce à faire. C'est possible ?

– Avec plaisir, si elle est bonne ! dis-je intriguée.

– Alors voilà... dit-il en prenant la main d'Emily, toute rosissante. Emily et moi allons nous fiancer.

Après un instant de stupeur, tout le monde applaudit avec enthousiasme.

– Tu l'as demandé en mariage ? dis-je, étonnée.

– Non, c'est moi qui ai demandé sa main, s'exclame Emily, sous les rires de l'assemblée.

Un instant sous le choc, ma mère se lève et va embrasser son fils, émue jusqu'aux larmes, sous l'œil attendri des autres convives.

– Eh ! ne t'emballe pas Maman ! On ne va pas se marier tout de suite, dit Paul en riant des effusions de ma mère. On a d'autres projets avant.

Lady Margaret, assise près d'Emily, pose un baiser sur sa joue.

– Grand-Ma, je dois te dire quelque chose... dit Emily, visiblement embarrassée.

– Tu vas quitter Amberdel, c'est ça ? dit Lady Margaret en souriant. Que veux-tu, ma petite, je m'y suis préparée depuis longtemps. Je ne dis pas que tu ne vas pas me manquer, mais tu as ma bénédiction.

– Mais... vous allez où ? dis-je, surprise par cette annonce que je n'attendais pas. Tu aimes tellement Amberdel...

– Et je l'aimerai toujours, mais c'est le domaine de Percy. C'est lui le seigneur du château, et maintenant qu'il est revenu pour de bon en Angleterre... c'est là que vous ferez grandir vos enfants...

– Mais je ne t'en chasse pas, Emily... interrompt Percy.

– Je sais, rassure-toi, mais je veux un endroit à moi, à nous, dit-elle en caressant les cheveux de Paul. Un endroit où nous créerons une famille. Nous avons décidé que ce sera en Toscane. C'est une région qui inspire Paul, et moi je vais y ouvrir un haras. Tout près de ta propriété, Grand-ma, comme ça je sais que je te verrai au moins tous les étés.

– Et même plus ! J'avais déjà l'intention de passer beaucoup plus de temps sous le soleil italien. Avec

toi là-bas, ma chérie, j'ai la meilleure des raisons de le faire.

– Paul, dis-je d'un ton menaçant, tu vas me le payer cher. Je suis venue vivre à côté de ma copine, et toi tu me l'enlèves ! Merci pour le cadeau d'anniversaire !

– Ah non, ne m'en veux pas surtout, me dit Paul. Je te suis tellement reconnaissant de tout, et surtout de m'avoir fait connaître la femme de ma vie.

– Tu sais bien que je plaisante. Rien ne peut me faire plus plaisir que de vous voir ensemble, dis-je, en levant mon verre de champagne vers eux. On viendra vous voir souvent.

– Tu emmènes Pirate ? dit Julian, inquiet, en regardant Emily.

– Non mon chéri, ton cheval est à toi. Il restera au château.

– Mais il va être séparé de sa maman ? demande l'enfant, alarmé.

– Non mon chéri, dit Emily avec un tendre sourire. J'y ai pensé et j'ai décidé de la laisser avec lui. Je les verrai quand je viendrai vous rendre visite. Je suis sûre que tu t'occuperas bien d'eux.

– Oh oui ! confirme Julian d'un air très sérieux.

Soudain, Percy se lève, et tous les regards se tournent vers lui.

– Eh bien ! maintenant, si vous le permettez, je vous enlève Matilda.

Je le regarde, aussi étonnée que le reste de l'assemblée.

– Vous le savez sans doute, ce soir sera la dernière soirée que nous passerons ensemble avant notre mariage. Alors, j'ai voulu qu'elle soit un peu... exceptionnelle. Si nous voulons être à l'heure pour voir le coucher du soleil, il faut que l'on parte tout de suite.

Je le regarde, interloquée.

Nous sommes encore en début d'après-midi. Où veut-il m'emmener ?

– Dis-nous tout, mon chéri, vous allez où ? demande Lavinia.

– C'est une surprise, répond Percy en souriant, mais Julian ici présent vous dévoilera notre destination dès que nous serons partis.

Je me tourne vers Julian qui me regarde d'un air malicieux.

– Comment ? Tu étais au courant et tu ne m'as rien dit ?

L'enfant éclate de rire.

– C'est une surprise, Matilda ! On ne dit pas les surprises.

J'ébouriffe ses boucles brunes et dépose un baiser sur sa joue.

– Tu as raison, mon chéri !

– Matilda, mon amour, il est temps d'y aller, me dit Percy. J'ai prévenu ses grands-parents Connelly, Julian dort chez eux ce soir.

– Mais je n'ai pas de tenue de rechange, ni...

– Rassure-toi, tout est prévu, me dit Percy avant de poser un baiser sur mes lèvres. Tu n'as plus qu'à

dire au revoir à tout le monde, et nous partons...

Un coucher du soleil sur la lagune...

C'est à Venise que mon bien-aimé m'a emmenée pour célébrer en tête-à-tête mon anniversaire et notre dernière nuit dans le même lit en tant que fiancés. Nous sommes arrivés juste à temps pour admirer l'embrasement du ciel au-dessus de la ville des Doges, depuis la vedette qui est venue nous chercher à l'aéroport Marco Polo. Elle nous a déposés au mythique Cipriani sur l'île de la Giudecca. C'est un hôtel magique, somptueux, entouré de jardins d'où l'on peut admirer, sur la rive en face, la place Saint-Marc et le « parking » de gondoles.

On nous a conduits à la suite Palladio, la plus belle de l'établissement. Un vrai bijou surplombant l'eau, dont chaque pièce, aussi bien le salon que la salle à manger ou la chambre, dispose de vastes baies vitrées offrant une vue panoramique sur la lagune et ses îles. De la salle de bain même, on a une vue incroyable sur le campanile de l'église de San Giorgio Maggiore, sur l'île du même nom. Tout dans le décor couleur champagne est du plus exquis raffinement. Je suis époustouflée par tant de beauté.

– Il me tarde d'être à demain, ça va être magnifique à la lumière du jour, dis-je en montrant la lagune qui commence à revêtir ses habits de nuit. Oh ! regarde, il y a même une piscine !

Effectivement, notre terrasse privée plantée de jasmins abrite un petit bassin et un Jacuzzi.

– J'espère que tu as pensé à prendre mon maillot, dis-je à Percy.

– J'en ai mis un dans la valise que je t'ai préparée, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire. Cette piscine est privée et destinée à notre seul usage, me répond-il d'un air concupiscent, en me prenant par la taille.

Sa main s'égaré sous mon chandail, et il m'embrasse fougueusement. Je le repousse en riant.

– Je sens que cette soirée va être mémorable. Dis donc, je suis curieuse de savoir ce que tu as mis dans cette valise. Il faut que je me change pour aller dîner, non ? Tu m'as pris une tenue appropriée ?

Sans attendre sa réponse, j'ouvre la valise. J'en sors une sublime robe de cocktail noire Gucci, au décolleté qui me semble, à première vue, très audacieux, et une merveilleuse paire vernis de Louboutin aux talons vertigineux.

– C'est superbe Percy !

– Ça te plaît ? dit-il en m'enlaçant par derrière.

– Oui, c'est très beau, mais... peut-être un peu... disons sexy pour moi ?

– Ça t'ira parfaitement...

– Oh ! mais tu as pris ça aussi ?

Tout excitée, j'ouvre la boîte siglée Agent Provocateur et en sors un soutien-gorge bustier très « push-up », au décolleté profond, une culotte en dentelle arachnéenne et un porte-jarretelles assorti, ainsi que

des bas de soie aussi noire que le reste.

Je me retourne vers Percy :

– Dites-moi Monsieur le Comte, dis-je pour le taquiner, c'est mon anniversaire ou le vôtre ?

Percy éclate de rire.

– Je voulais pimenter un peu notre dernière nuit d'amants avant que l'on devienne des époux rangés...

J'ai pensé que ça te ferait plaisir.

– J'adore, vraiment, confirmé-je en passant mes bras autour de son cou, mais, pour ta gouverne, sache que je ne veux absolument pas que l'on devienne des « époux rangés » ! Je n'ai pas l'intention de cesser de porter de la belle lingerie, ni de faire une croix sur nos nuits torrides. Je t'épouse, mais je n'échange pas mon amant contre un mari bien sage.

– Ne t'en fais pas mon amour, tu n'auras pas à le faire, dit Percy en me serrant contre lui. Prends plutôt cette nuit comme un avant-goût de notre vie maritale, poursuit-il en m'attirant à lui.

Il colle ses lèvres brûlantes aux miennes, et tout mon corps s'embrase.

– Alors, quel est le programme ? murmuré-je à son oreille.

– J'ai réservé au restaurant de l'hôtel. Tu pourrais enfiler cette robe, et on descendrait boire quelques verres en terrasse avant. Et puis, on remonterait essayer cette piscine, continue-t-il de sa voix rauque et sensuelle, ou ce Jacuzzi, et puis... on avisera. On a toute la nuit devant nous, non ? me dit-il avec un regard qui me laisse présager une nuit courte, mais ô combien ! délicieuse.

Histoire de me rafraîchir après ce voyage, j'ai pris une douche dans une des deux somptueuses salles de bain de marbre, pendant que Percy se préparait dans l'autre. Je lui ai demandé de m'attendre au bar afin de pouvoir me préparer tranquillement. J'avais surtout envie de le surprendre et, à me regarder dans le grand miroir, j'ai bien l'impression que je vais faire mon petit effet. J'ai enfilé les sous-vêtements que Percy m'a offerts, et ils me vont parfaitement. Ils sont un peu osés avec leur jeu de transparence, mais je dois avouer que je me sens particulièrement séduisante dedans. Plus femme, plus sexy... surtout avec les stilettos vernis aux semelles rouges que j'ai déjà aux pieds. J'ai hâte que Percy me voit comme ça. À cette idée, je suis déjà tout excitée.

Je passe précautionneusement la robe noire longue et près du corps que Percy a choisie. Je n'ai jamais porté un décolleté de cette profondeur ; on dirait que mes seins vont en jaillir à tout instant. Je ne suis pas très à l'aise avec cette idée. J'essaie plusieurs positions devant la glace pour m'assurer du contraire, et je suis rassurée. Manifestement, le soutien-gorge a été très bien conçu : il me donne une poitrine un peu plus généreuse qu'elle n'est, mais il la maintient parfaitement. J'inspecte la fente de la robe : elle remonte assez haut, mais pas trop. Juste assez pour que l'on puisse apercevoir la broderie en haut de mon bas, attaché au porte-jarretelles.

Percy ayant eu la bonne idée de prendre ma trousse à maquillage – je le soupçonne fort d'avoir demandé l'aide de Mimi ou d'Emily pour faire ma valise –, je peux compléter mon allure en appliquant un rouge à lèvres couleur sang que je ne porte que dans les grandes occasions. Je jette un œil au miroir et je me souris à moi-même : j'ai vraiment l'air d'une femme fatale, et j'aime ça.

Je suis prête pour aller retrouver Percy qui doit s'impatienter : ça fait bien trois quarts d'heure qu'il est descendu. Mais, au vu du résultat, je suis sûre qu'il ne m'en voudra pas. Je quitte enfin la suite pour le rejoindre. Il m'a dit qu'il serait à une table sur la terrasse face à la Piazza San Marco, mais avant de le trouver, je dois traverser plusieurs espaces communs où je sens les regards des hommes posés sur moi ; certains sont très insistants. Je n'ai pas l'habitude de porter des tenues aussi sexy et j'ai la tentation de croiser les bras sur ma poitrine et de baisser la tête, mais je me ressaisis et, au contraire, je relève le menton et marche d'un pas affirmé – enfin je l'espère, parce que mes talons ne sont pas des plus confortables !

Je finis par apercevoir Percy, assis au bord de l'eau, le regard perdu sur les lumières de l'autre rive. Il se tourne vers moi alors que j'approche de sa table, et je vois ses yeux scintiller. Il m'adresse un sourire carnassier, et son regard se perd sur mon décolleté. Je m'approche et vais déposer un baiser sur ses lèvres :

- Ne t'inquiète pas, mon rouge à lèvres ne laisse pas de traces, dis-je, en posant ma main dans ses cheveux.
- Tu es magnifique.
- Merci mon amour.
- Et manifestement, dit Percy en jetant un regard à la ronde, je ne suis pas le seul à le penser.

Je baisse la tête, le rouge aux joues.

- Tu veux un verre ? me propose Percy.
- Si on allait dîner tout de suite ?
- Ouf ! Je préfère ça. J'ai tellement envie de toi que je ne sais même pas si je vais pouvoir attendre la fin du repas.
- Il le faudra bien pourtant, dis-je en riant.
- Tu crois ça ? susurre-t-il en se relevant, et en profite pour caresser mes fesses.

Je jette un œil, mais je n'ai pas l'impression que quiconque se soit aperçu de son geste.

Percival me prend par la main et m'entraîne à sa suite.

- Euh... je ne crois pas que ce soit par là le restaurant, dis-je étonnée de la direction prise par Percy.
- Tu n'as pas encore vu les jardins, tu vas être séduite ; ils sont très beaux.

Je suis en train de me dire que je n'en verrai certainement pas grand-chose vu qu'il fait nuit, quand je comprends que c'est précisément parce que nous sommes dans la quasi-obscurité que Percy veut m'y emmener.

- Viens par ici, toi, dit-il en m'entraînant derrière un arbre.

Il m'embrasse avec fougue, tandis qu'une de ses mains s'introduit dans la fente de ma robe. Ses doigts viennent caresser à travers le fin tissu de la culotte mon sexe déjà tout humide. Sous l'effet du désir et de l'air frais de la nuit qui a pénétré mon profond décolleté, je sens mes tétons durcir sous l'étoffe.

- Percy, non... attends... on pourrait nous voir, dis-je à la fois excitée et effrayée que l'on nous

découvre.

– Mais non, il n’y a personne, me murmure Percy. Tu es si sexy, je bande déjà...

– S’il te plaît, allons dîner, dis-je, essayant de rester raisonnable alors que tout mon corps veut le contraire.

À ma grande surprise, Percy cède aussitôt. Il me rajuste et me prend par la main pour revenir vers la lumière du bâtiment.

Parfois, j’aimerais qu’il soit moins gentleman...

Main dans la main, nous rejoignons le restaurant gastronomique de l’hôtel, Oro, avec son plafond voûté doré et ses lustres en cristal de Murano. Le repas est très fin, les vins délicieux, mais le petit interlude que m’a offert Percival dans le jardin m’a fouetté les sangs. Avec mon costume de femme fatale, je me sens plus entreprenante que jamais. La table est recouverte d’une longue nappe blanche et je ne me prive pas de faire du pied sous la table à Percival. Il reste impassible, jusqu’à ce que mes orteils déchaussés viennent caresser son entrejambe. Il repose lentement le verre de vin qu’il était en train de porter à ses lèvres et me dit entre ses dents :

– Attention mademoiselle, ou je ne vais pas attendre d’être dans la chambre pour vous faire subir les derniers outrages.

Je lui réponds d’un regard provocant et me penche un peu plus sur ma chaise pour qu’il puisse admirer plus à son aise mes seins presque entièrement dénudés. C’est alors qu’un serveur s’approche de notre table pour nous proposer des desserts.

– Non rien, merci, dit vivement Percy, avant de se reprendre. À moins que toi... me demande-t-il, et je comprends à ses yeux suppliants qu’il souhaite ne pas s’attarder une minute de plus dans cette salle à manger.

Comme je suis dans le même état d’excitation, je décline la proposition, au soulagement visible de Percy.

Après avoir remercié l’aimable serveur, nous nous levons et, main dans la main, nous nous empressons de remonter dans notre chambre. À peine les portes de l’ascenseur se sont-elles refermées sur nous que Percy me colle contre la paroi. Il m’embrasse fiévreusement, et je sens contre mon ventre son sexe déjà dur. Il se penche pour lécher le sillon entre mes seins et se redresse juste à temps pour l’ouverture des portes. Je suis cramoisie, mais lui prend un air tout à fait naturel et sourit aimablement au vieux couple qui attendait l’ascenseur. Puis me prenant par la main, il m’entraîne jusqu’à la suite.

La porte refermée sur nous, nous recommençons à nous embrasser. Cette soirée n’a été qu’un long prélude qui a embrasé nos sens et mis à mal notre patience.

– On ne devait pas prendre un bain ? dis-je, en faisant prestement glisser à terre ma robe, pressée d’entraîner Percy vers la piscine.

Je m’apprête à me débarrasser aussi de mes sous-vêtements, en plein milieu du salon, mais Percy retient ma main.

– Attends. Tu oublies que je n’ai pas profité du spectacle, dit-il en posant un regard brûlant sur mon corps recouvert des sous-vêtements sophistiqués.

C’est vrai, j’avais complètement oublié que je portais sur moi cette superbe parure. Et mon reflet dans le miroir me rappelle qu’elle est particulièrement troublante. Plantée sur mes talons, j’entreprends de déshabiller Percy. Je déboutonne sa chemise, caressant de mes lèvres son torse musclé. Je dégrafe sa ceinture, palpant la bosse sous le pantalon, avant de descendre d’un coup sec son pantalon, dévoilant son sexe dressé à travers son caleçon. Percy s’extirpe rapidement de ses vêtements et se retrouve totalement nu. J’ai une sorte d’élancement dans le bas-ventre, et je me sens gagner par un sentiment de fierté à l’idée que ce corps musclé, hautement désirable, est tout à moi.

Percy me prend alors dans ses bras et, prestement, me porte jusqu’à la chambre.

Une petite veilleuse est restée allumée. Les stores drapés ont été descendus sur les grandes baies vitrées. À cette heure-ci, il est vrai qu’on ne peut guère profiter de la vue sur la lagune. Et j’aime autant qu’aucun gondolier en goguette ne puisse voir les ébats qui s’annoncent…

Percival me pose sur le lit et, à ma grande surprise, va s’asseoir sur une chaise, comme pour mieux admirer le spectacle.

Ah ! C’est à ça que tu veux jouer…

Je m’assieds sur le bord du lit, les jambes croisées, appuyée sur mes mains et les seins cambrés.

– Tu ne viens pas me rejoindre ? dis-je en tapotant la place près de moi.

– Je préfère te regarder un peu…

– Hum, je ne sais pas si je vais pouvoir attendre, dis-je en écartant les jambes et en glissant une main dans ma culotte, sans le lâcher des yeux.

Du bout des doigts, je caresse mon sexe humide. D’abord légèrement, plus dans l’intention de provoquer Percy que pour me donner du plaisir, mais son regard posé sur moi tandis que je me touche commence réellement à me troubler.

C’est ce qu’a dû sentir Percival qui ne supporte pas de rester spectateur bien longtemps et se lève subitement pour venir s’agenouiller devant moi. D’un geste brusque, il fait glisser ma culotte jusqu’à mes chevilles et la jette au loin. Je me retrouve assise, les jambes écartées, sexe dévoilé, mais le ventre ceint du porte-jarretelles qui retient les bas de soie noire qui gaignent mes jambes. Percy enfouit sa tête entre mes cuisses et lape mon sexe avec avidité. Je m’agrippe à ses cheveux, me pressant contre sa langue habile qui me rend folle. Il suce mon clitoris, enfonçant dans le même temps un doigt dans mon intimité. Je fais aller et venir mon bassin au rythme de ses mouvements. La tension est telle depuis le début de la soirée que je ne peux me retenir plus longtemps et je jouis dans un grand gémissement.

Je me rejette en arrière sur le lit, les cheveux mouillés de sueur, collés aux tempes. Percy vient s’allonger près de moi. Appuyé sur un coude, il me regarde d’un air satisfait, tout en caressant mon ventre du bout des doigts. Je remarque que son membre est toujours en érection, et je m’aperçois que, malgré l’orgasme, j’ai encore envie de lui. D’une tape, je le fais basculer sur le dos et l’enjambe, tandis qu’il me regarde, un peu surpris par mon appétit. Je saisis son pénis sur lequel lentement, je viens m’emboîter.

Percy laisse échapper un rugissement de contentement.

Je reste un instant immobile, concentrée sur son sexe que je sens en moi. Les mains de Percival pétrissent mes fesses, avant de tirer sur mon bustier pour en faire sortir mes seins qu'il agrippe, jouant avec mes mamelons jusqu'à les faire se dresser entre ses doigts.

Sans en avoir conscience, je commence à rouler du bassin, frottant mon pubis contre son bas-ventre. Je me soulève légèrement pour pouvoir aller et venir sur son vit. Percy se redresse, et j'offre mes seins à sa bouche qui s'en saisit avec reconnaissance. Soudain, Percy m'agrippe par les fesses, et c'est lui qui imprime désormais le rythme. Il m'enfonce sur son sexe qu'il projette au plus profond de moi. Nos halètements se font de plus en plus forts, comme les vagues de plaisir qui montent et irradiant mon corps. Percy me serre contre lui avec passion, et c'est bouches collées, langues emmêlées que nous jouissons dans un bel ensemble.

Lentement, je quitte les brumes du plaisir pour revenir à la réalité. Je suis allongée sur le flanc, collée à la peau moite de Percy. Je profite des derniers instants de béatitude en observant son profil aimé, ses cils blonds et épais, son nez droit, ses lèvres ourlées... Soudain, il ouvre un œil et me sourit.

- Ça va ? me demande-t-il tendrement.
- Merveilleusement bien, dis-je en m'étirant avec volupté.
- Cette tenue te va à ravir, dit-il en caressant ma cuisse à la hauteur des bas.
- Heureuse que ça te plaise, mais je vais la retirer, dis-je en me redressant.

Percy me regarde, intrigué, me débarrasser de ma tenue coquine pour me retrouver entièrement nue.

- Je n'ai jamais fait l'amour dans un Jacuzzi, lui lancé-je en riant. Tu viens ?

65. La femme du prince charmant

Aujourd'hui, je me marie !

À peine réveillée, je saute de mon lit et cours à la fenêtre pour en soulever le rideau. Il est encore tôt, mais je peux voir au soleil levant que le ciel est sans nuages. Je ne peux retenir un petit cri de joie. J'ai passé la semaine à consulter les prévisions météorologiques sur internet ; elles changeaient tous les jours et n'étaient guère rassurantes jusqu'à il y a deux jours. Mais voilà, les dieux sont avec moi, et le soleil sera mon invité d'honneur à mon mariage.

La nuit a été courte : j'ai mis du temps à trouver le sommeil, et je me suis tournée et retournée dans le lit à baldaquin de la chambre. Je suis arrivée à Amberdel il y a trois jours, accompagnée de mes parents, de Julian et de mon frère. Lavinia était déjà là, à peaufiner les derniers détails de la cérémonie en compagnie de Lady Margaret et d'Emily. Percival est resté à Londres ; il arrive aujourd'hui. Avant cela, il a dû faire un déplacement à l'étranger pour ses affaires ; ce qui fait que je ne l'ai pas vu depuis plus d'une semaine. Et nous n'avons pas fait l'amour depuis un mois ! J'ai l'impression que nous sommes séparés depuis une éternité, et l'idée de le retrouver enfin m'excite presque autant que de l'épouser.

J'ai tenu à loger dans la chambre où j'ai dormi il y a un an, lorsque je suis venue assister aux fiançailles d'Emily. Cette jolie chambre aux murs tendus de tissu damassé vert tendre, dans laquelle, lorsque je me retrouvais seule la nuit, Percival occupait aussi bien mes pensées que mes songes. Je n'aurais jamais cru qu'un an plus tard, je deviendrais sa femme. Et pourtant, ce rêve, je l'avais fait quand je n'étais qu'une adolescente... Émue, je repense à la première fois que j'ai vu Percival ici au château, quand j'avais 12 ans, et qu'il a débarqué avec son foulard rouge, comme dans la prédiction de la facétieuse Lady Margaret. Et cette superbe nuit du bal, quand il m'a invitée à danser...

J'ai une envie subite de profiter de la quiétude du château pour faire une sorte de petit pèlerinage. Sans prendre le temps d'enfiler des chaussons, je me glisse hors de la chambre, les cheveux ébouriffés et simplement vêtue de ma longue chemise de nuit blanche de coton et dentelle. Je descends sur la pointe de mes pieds nus le grand escalier qui mène à la salle de bal. L'année dernière, j'y avais fait une pause pour admirer les invités superbement vêtus, venus assister à la fête organisée par Lavinia, ainsi que le ballet des serveurs chargés de leurs plateaux.

Dire que tout à l'heure, le château encore silencieux bourdonnera des conversations d'hôtes en grande tenue, venus pour assister à une fête dont je serai l'héroïne ! J'ai les mains moites rien que d'y penser. Si Percival a fait un premier mariage très discret, il tenait, pour le nôtre, qu'il soit conforme à la tradition familiale ; ce que j'ai bien sûr accepté. Mais je ne savais pas alors que, compte tenu du rang de Percival et des ramifications de son arbre généalogique, on aurait une liste d'invités qui approcherait les 300 personnes ! Heureusement que Lavinia (et sa précieuse équipe d'assistants) a pris en charge tout le côté protocolaire et la logistique. Je n'ai eu finalement qu'à exprimer mes envies et mes réticences, et tout s'est réglé comme par magie.

Arrivée au bas de l'escalier, je me glisse sans faire de bruit dans la grande salle de bal, dont, encore une fois, les meubles et tapis ont été retirés pour que l'on puisse danser. La pièce est décorée de superbes bouquets de fleurs blanches. Je m'avance jusqu'au centre de la pièce, savourant la sensation du bois lisse et chaud sous mes pieds. Je ferme les yeux et je m'imagine par avance en robe de mariée, ouvrant le bal au bras de l'homme de ma vie, sous les yeux de tous les invités. J'en ai presque le vertige. J'entends alors un craquement derrière moi. Je sursaute et me retourne. Et je le vois.

Percival

Sa haute silhouette se découpe dans l'encadrement de la massive porte en bois. Il porte un léger costume de lin gris sur une chemise blanche entrouverte. Ses épais cheveux blonds sont un peu décoiffés comme s'il sortait à peine du lit ; ce qui ne doit pas être loin de la vérité vu l'heure matinale. Il est incroyablement, terriblement beau, et je l'aime.

Je reste un instant pétrifiée, puis je cours vers lui en même temps qu'il s'avance vers moi. Mais alors que je m'apprête à me jeter dans ses bras, je m'arrête subitement et fais deux pas en arrière.

– Non, non, tu ne dois pas me voir ! dis-je, soudain paniquée. Ça porte malheur !

– Pourquoi, c'est ta robe de mariée ? dit Percy en posant un regard mi-ironique, mi-tendre sur ma chemise de nuit.

– Je... dis-je, en baissant les yeux sur ma tenue. Non, c'est vrai...

– Cela dit, elle te va très bien, ajoute Percy, avant de s'approcher et de me prendre dans ses bras.

Il va pour m'embrasser, mais finalement se recule.

– Hum... je crois que je peux attendre encore un peu, dit-il.

Mais moi peut-être pas !

Il me contemple un instant, et j'ai une folle envie de couvrir son visage de baisers.

– Tu arrives de Londres à cette heure ? m'étonné-je.

– Oui, me répond-il en souriant. Je n'en pouvais plus d'attendre, alors je suis parti. Il faisait encore nuit.

Je fonds à ses paroles.

Mon amour a hâte de m'épouser...

Il caresse mes cheveux encore tout emmêlés. Je ne peux détacher mes yeux des siens. J'ai le cœur gonflé de bonheur à l'idée que mon prince charmant, mon amour de jeunesse, sera mon époux dans quelques heures. Et je serai sa femme, pour la vie.

Je vois une petite lueur s'allumer dans les prunelles de mon bien-aimé, qui se recule et me dit, de sa voix chaude et rauque qui me fait me sentir toute chose :

– Mademoiselle, me feriez-vous l'honneur de m'accorder cette danse ?

Sans un mot, aussi émue que la première fois qu'il m'a invitée à danser douze ans plus tôt, j'acquiesce d'un mouvement de tête. Il glisse alors une main autour de ma taille et, dans le silence du château encore endormi, nous nous mettons à tourner au centre de l'immense salle vide.

- Tu es magnifique, Matilda !
- Merci Maman.

Une des coiffeuses engagées par Lavinia vient de mettre la touche finale à mon chignon, dans lequel elle a piqué mon voile. Les deux autres s'occupent de fixer d'incroyables coiffes à la mode anglaise sur les cheveux d'Emily et Mimi. La première est moulée dans un élégant fourreau bleu, la seconde porte une robe d'organza rose poudré qui met en valeur sa carnation délicate. Maman est coiffée d'un somptueux chapeau que lui a choisi Lavinia. Ma future belle-mère est, elle, prête depuis longtemps et s'occupe déjà, avec son équipe, des premiers invités qui sont arrivés au château. Je jette un dernier coup d'œil au miroir et me tourne vers ma mère, qui vient de me faire le compliment.

- Ça va, tu n'es pas trop tendue ? me demande-t-elle.
- Non, ça va.

Et c'est vrai. L'instant magique et intime que nous avons partagé avec Percival dans la salle de bal, sans témoins, m'a ôté toutes mes appréhensions, toute fébrilité.

- C'est de qui ce joli bouquet que l'on t'a livré ? demande Emily.
- De Penelope, figure-toi.
- Elle ne vient pas ? s'étonne mon amie.
- Non, nous l'avons invitée, mais elle a décliné. Elle m'a quand même envoyé ce bouquet, sans un mot, avec juste sa signature, dis-je en souriant.
- Il ne faut quand même pas trop lui en demander, plaisante Emily. C'est déjà énorme de sa part.

On toque à la porte. Mimi va ouvrir à Julian, qui est incroyablement mignon dans son petit costume, rehaussé d'un nœud papillon. Il ouvre de grands yeux en me découvrant dans ma robe de mariée.

- Alors, comment tu la trouves Matilda ? lui demande ma mère.
- Elle est belle, dit-il de sa voix grave.
- C'est vrai mon chéri, je te plais ? dis-je en m'accroupissant tant bien que mal pour déposer un baiser sur son front.

Il hoche la tête vigoureusement.

- Tu es content que Daddy épouse Tilda ? demande Emily.
- Oh oui ! dit l'enfant, et il ajoute en saisissant ma main : Je peux t'appeler Maman maintenant ?

J'en ai le souffle coupé.

- Mais bien sûr, mon chéri, bien sûr, dis-je en le serrant contre moi, les yeux embués de larmes.

Julian était trop jeune à la mort de sa mère pour s'en souvenir, mais Percy n'a jamais voulu l'escamoter de sa vie, et il lui a appris à en chérir la mémoire, tout comme ses grands-parents Connelly. Julian l'a évoquée plusieurs fois avec moi, quand on était seuls tous les deux, mais à chaque fois avec prudence, comme s'il avait peur de me blesser, et je l'ai rassuré en lui disant que c'était normal qu'il aime sa maman, que ça n'empêchait pas que je l'aime, ni qu'il m'aime. Mais avant aujourd'hui, jamais il ne m'avait demandé de m'appeler comme cela, et cela me bouleverse.

– Alors maintenant, j'ai deux mamans ! s'enthousiasme-t-il. Ma Maman qui est au ciel, et toi.

Il fait une pause, puis demande :

– Et c'est quand que j'aurai un petit frère ou une petite sœur ?

Nous éclatons toutes de rire.

– Euh... bientôt mon chéri, bientôt. Bon, tu es prêt ? dis-je pour changer de sujet. On va retrouver Daddy...

Si les festivités qui vont suivre la cérémonie verront de très nombreux invités, Percy et moi avons voulu échanger nos vœux dans la petite chapelle du château, en comité plus restreint. Nous sommes une cinquantaine réunie derrière ces anciens murs de pierre, dont notre cercle de proches bien sûr. Sans oublier Scoop, auquel Julian a mis un nœud blanc autour du cou. Pour une fois, Lady Margaret le tient en laisse, de peur qu'il ne vienne salir ma robe blanche. Ça ne semble pas gêner le chien outre mesure. Manifestement aussi heureux que le reste de la famille, il ne cesse de remuer la queue !

C'est mon père qui m'emmène à l'autel au son de l'orgue. Il est très ému, même s'il essaie de donner le change. Pas comme ma mère, qui sanglote carrément à notre passage ; ce qui compromet dangereusement l'équilibre de son audacieux couvre-chef, que mon frère à ses côtés essaie tant bien que mal de garder sur sa tête. Je vois Lady Margaret, toute de rose vêtue, qui m'envoie un baiser du bout des doigts. Lavinia, en rouge de pied en cap, est radieuse au bras de son époux, Osmond. Julian marche devant nous, portant un petit panier chargé de pétales de roses, qu'il libère dans son sillon. Emily, grâce à laquelle j'ai rencontré l'amour de ma vie, est mon témoin, tandis que Reggie est celui de Percy. Ils sont tous les trois dans le chœur. Une petite rampe a été installée pour que Reggie puisse y accéder avec sa chaise roulante. Il est très beau, les cheveux plaqués en arrière, dans un costume bleu pâle, de la couleur de ses yeux magnétiques. Quant à Percy... Mon futur époux me semble plus radieux qu'il ne l'a jamais été. Il est terriblement aristocratique dans sa redingote noire et son gilet gris perle croisé. Jene vois aucune trace sur son visage de la fatigue et du manque de sommeil.

Je le regarde s'avancer vers moi, et mes jambes flagellent. Mon père me donne un tendre baiser sur la joue et va rejoindre ma mère, tandis que je prends le bras de mon bien-aimé et le suis dans le chœur.

C'est à peine si j'entends les paroles du prêtre anglican et les chants que Percy a soigneusement choisis. J'ai l'impression de vivre un rêve éveillé. Tout me semble si beau, mais aussi si irréel. Ce sentiment perdure jusqu'à l'échange des consentements. Je prends conscience que tout est bien réel quand

j'entends le prêtre dire :

– Percival Spencer Cavendish, comte d'Amberdel, voulez-vous prendre Matilda Agnès Delage comme épouse ? Voulez-vous l'aimer, la soutenir, la respecter et veiller sur elle et, renonçant à toute autre, lui rester fidèle tout au long de votre vie ?

Le cœur battant, je regarde Percival, qui répond de sa plus belle voix grave :

– Oui, je le veux.

J'ai les oreilles qui bourdonnent. Seigneur, je vais m'évanouir.

Percival a dû remarquer à quel point j'étais bouleversée, car il prend ma main dans la sienne. Ce contact rassurant calme les battements de mon cœur.

Le prêtre s'est tourné vers moi :

– Matilda Agnès Delage, voulez-vous prendre Percival Spencer Cavendish, comte d'Amberdel, comme époux ? Voulez-vous l'aimer, le soutenir, le respecter et veiller sur lui et, renonçant à tout autre, lui rester fidèle tout au long de votre vie ?

C'est à peine si je le laisse finir sa phrase :

– Oui, je le veux, dis-je, d'une voix un peu plus forte que je ne l'aurais voulu.

Mon empressement fait rire tout le monde.

Le prêtre s'adresse alors à l'assemblée :

– Vous tous, les familles et les amis de Percival et Matilda, voulez-vous faire votre possible pour soutenir le foyer de Percival et Matilda, maintenant et dans les années à venir ?

Je ne peux m'empêcher de me retourner pour jeter un œil derrière moi. Je ne vois qu'une forêt de chapeaux de laquelle s'échappe un vigoureux :

– Oui, nous le voulons.

Nous échangeons un sourire avec Percy.

Vient alors l'échange des vœux. Je ne peux empêcher une larme de couler sur mes joues en entendant Percy promettre de m'aimer jusqu'à ce que la mort nous sépare. Je croise alors le regard inquiet de Julian, qui est avec nous dans le chœur, et je l'essuie bien vite avant de lui faire un grand sourire. Serrant plus fort la main de Percy dans la mienne et, les yeux dans les yeux et du fond de mon cœur, je fais la même promesse solennelle.

Je me tourne alors vers Julian et je lui fais un petit signe. Les alliances sont dans son petit panier de pétales de roses. Il était très fier qu'on lui ait confié cette mission et il l'a prise très au sérieux. Nous avons répété la scène plusieurs fois ensemble. C'est d'un pas décidé qu'il s'approche de son père, qui

caresse ses cheveux avant de prendre les alliances.

Percival prend ma main et, lentement, en me regardant dans les yeux, il la porte à ses lèvres, avant de glisser à mon annulaire l'alliance de platine qui scelle notre union. Puis il se penche vers moi et me murmure dans un sourire :

– Bienvenue dans la famille, Matilda, comtesse d'Amberdel.

Je ne sais pas ce qui me pousse alors à me tourner vers l'assemblée. Mes yeux se posent sur Lady Margaret, qui me gratifie d'un clin d'œil. Sur son visage se superpose, l'espace d'un instant, celui de la voyante, dont les paroles résonnent à nouveau à mes oreilles : « Jeune Matilda, vous allez vivre un grand et merveilleux amour. Faites attention de ne pas le laisser s'échapper. Vous saurez le reconnaître quand vous le rencontrerez : ses initiales sont P. C., et il portera une écharpe rouge autour du cou. ».

Mes yeux se reportent sur Percy, qui me sourit amoureusement.

Oh oui ! je vis un grand et merveilleux amour. Et cet amour-là sera éternel...

FIN